Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/etudesurlesacr02leti

ÉTUDE

SUR LE

SACRÉ CŒUR

TOME II

IMPRIMATUR.

Car. Leleux, Vic. Gen.

Atrebati, vi Id. 19 Januarii 1891.

ÉTUDE

SUR

LE SACRÉ CŒUR

II.

LE SACRÉ CŒUR

ET

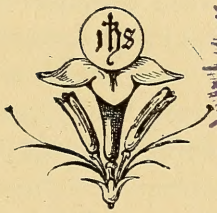
LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR

LE P. E. LETIERCE, S. J.

Il y a dans cette sainte Compagnie de grands amis et favoris du Sacré Cœur de notre divin Maître.

La B. Marg.-Marie. (Lettre 97e.)



BOSTON COLLEGE
IHS

PARIS

VIC ET AMAT, 11, RUE CASSETTE

1891

BOSTON COLLEGE
DOMESTIC LIBRARY
HIGH SCHOOL

BX
2157
.L48
t.2

O'NEILL LIBRARY
BOSTON COLLEGE

DEC 19 1988

JUN 26 1996

AVANT-PROPOS

LES PÈLERINAGES DE PARAY-LE-MONIAL EN 1890.

I.

Les fêtes de Paray réussissent au delà de nos espérances. Des multitudes de pèlerins répondent à l'appel qui leur a été fait ; ils arrivent de tous les points de la France ; les beaux jours de 1873 semblent ressusciter. On a vu, dès la première semaine du jubilé, de 15 à 20.000 pèlerins se presser, recueillis et joyeux, dans les rues de la petite ville, remplir la Basilique, et s'entasser nuit et jour dans la chapelle de la Visitation pour y vénérer les reliques de la Bienheureuse et adorer Jésus là où il a daigné révéler son Cœur.

La ville est transfigurée : partout se dressent des arcs de triomphe, partout des tentures et de fraîches décorations. Le soir, les processions s'organisent, suivies par des milliers de personnes qui portent des flambeaux allumés. Leurs rangs serrés serpentent en lignes de feu dans le parc des Chapelains, pendant qu'une illumination grandiose se détache le long des allées qui se coupent en forme de croix.

Chaque vendredi, dans l'après-midi, une autre procession pénètre dans l'enclos du Monastère ; et les pèlerins contemplent avec émotion les lieux bénis que les apparitions de Notre-Seigneur à son humble servante ont consacrés.

Mais ces pèlerins, que nous voyons se renouveler pendant près de deux mois, à quelle inspiration ont-ils obéi ?

Je salue en eux les pèlerins de l'amour, de la réparation et de l'espérance. Ils viennent dire à Jésus leur amour dans cette chapelle dont il a fait comme l'ostensoir où il s'est montré. Ils viennent lui payer le doux tribut qu'il réclame de tous, et se donner en retour au Dieu qui leur a donné son Cœur.

Ils viennent aussi en esprit de réparation, faire amende honorable au bon Maître pour les ingratitudes qu'il reçoit de la plupart des hommes. Il a demandé à la Bienheureuse d'être sa victime ; mais là ne s'arrête pas son désir. Pour tous ces outrages dont la marée montante menace de ne rien respecter, il attend, il sollicite de nous des hommages réparateurs qui désarment sa justice et lui permettent de pardonner. Aussi prêtez l'oreille aux chants qui retentissent ; et vous entendrez le cantique du repentir : *Pitié, mon Dieu,* sortir de tous les cœurs.

Mais ces pèlerins sont encore conduits par l'espérance. Ils savent les promesses que le Sacré Cœur a faites à la France et à quelles conditions il veut en être le Roi. Il s'est engagé à lui rendre sa place dans le monde, le jour où elle voudra se consacrer à Lui. Enfants de la France, ces pèlerins représentent leur Mère, et autant qu'il est en leur pouvoir, ils la consacrent dans leur personne. Elle a pu, au

premier appel fait à Louis XIV du vivant et par l'organe de la Bienheureuse, ne pas croire qu'il vînt du Ciel ; la preuve de la mission donnée à Marguerite-Marie laissait encore à désirer. Mais aujourd'hui sa vocation est éclatante comme le soleil ; l'Église et ses Pontifes l'ont acclamée l'Évangéliste et l'Apôtre du Sacré Cœur. C'est donc au nom de Notre-Seigneur qu'elle a parlé à la France en l'invitant à se consacrer à son Cœur adorable... Aujourd'hui, nous n'avons plus de Rois; c'est le suffrage universel qui nous gouverne. Puisse-t-il se réhabiliter de ses erreurs et dire à Paray par des milliers et des milliers de voix : « Cœur Sacré de Jésus, régnez à jamais sur nous! »

Telle est donc la pensée qui soulève ces flots de pèlerins et les précipite vers le Sanctuaire des apparitions : ils aiment, ils espèrent, ils réparent ; et lorsqu'ils ont adoré, communié et pleuré, ils se relèvent avec l'invincible espoir qu'ils ont travaillé à la régénération de la patrie.

II.

La Visitation Sainte-Marie et la Compagnie de Jésus sont représentées dans ce pèlerinage. Toutes les Filles de saint François de Sales s'associent à leurs Sœurs de Paray ; et parce que, captives du cloître, elles ne peuvent aller en personne vénérer la tombe de la Bienheureuse, du moins font-elles célébrer sa fête avec un éclat extraordinaire. Dans un grand nombre de villes, un *triduum* prépare les fidèles à la solennité, et le Vendredi 17 octobre, des panégyristes rappellent aux multitudes accourues,

que deux cents ans plus tôt, à pareil jour, l'humble amante de Jésus s'en était allée à son Dieu.

De plus, chaque Maison avait envoyé son aumônier ; et le mercredi 17 septembre, ils étaient tous réunis dans la maison des Chapelains, où Mgr Perraud, évêque d'Autun, les attendait. L'aumônier de la Visitation d'Annecy prit la parole au nom de tous ses confrères et des Communautés dont ils étaient les délégués, et déposa aux pieds de Sa Grandeur l'hommage de leur reconnaissance. Les paroles les plus gracieuses furent échangées. Mgr fit remarquer combien elle est belle, cette famille de saint François de Sales où, en dépit des distances et sans un noviciat commun, l'esprit des Fondateurs s'est perpétué avec une telle plénitude, que les sentiments eux-mêmes s'expriment dans un langage uniforme et que tous les cœurs semblent formés dans le même moule.

Le 18, Mgr Isoard, évêque d'Annecy, adressa quelques paroles de circonstance aux aumôniers, dans la chapelle même de la Visitation. Il disait : « Annecy est le commencement, Paray est la fin ; Annecy, c'est le germe, et Paray, c'est l'éclosion. Qui eût deviné pareille expansion au début ? d'autres récoltent ce que d'autres ont semé. Mais ne laissons pas périr entre nos mains l'héritage sacré qui nous est échu. Luttons contre la *diminution* et l'*effacement* des âmes ; luttons contre ces deux plaies de l'heure présente, et dans les âmes qui nous sont confiées et dans nous-mêmes... Aumôniers de la Visitation, corps d'élite de la sainte Église, soyez de plus en plus un État-Major dans l'armée du Sacerdoce : vous avez été choisis, ne n'oubliez pas, pour porter un fruit qui demeure. »

Cette allocution achevée, M. l'aumônier d'Annecy a lu, au pied de l'autel, l'acte de Consécration.

Le Vendredi 19 septembre, vers 10 heures, une procession touchante déposait dans la basilique la châsse de la Bienheureuse; MM. les aumôniers avaient sollicité et obtenu l'honneur de porter ce glorieux fardeau. A 1 heure 1/2, la procession se remettait en marche pour pénétrer dans l'enclos de la Visitation, et promener en triomphe les reliques de Marguerite-Marie sur cette terre que ses vertus ont sanctifiée.

Telle fut la manifestation des aumôniers de la Visitation à Paray-le-Monial. Ils en sont revenus, l'âme pleine de lumières, et le cœur embrasé des ardeurs de ce feu divin dont, plus qu'aucun autre, le Sanctuaire des Apparitions est le foyer [1].

La Compagnie de Jésus n'a pas envoyé de délégués officiels pour la représenter auprès du tombeau de la Bienheureuse; mais il ne faut pas croire qu'elle soit demeurée indifférente ou inactive dans la grande manifestation dont nous donnons une idée. Elle n'a pas eu l'initiative du jubilé actuel; mais nul doute qu'elle n'ait salué avec un joyeux empressement la nouvelle de ces fêtes séculaires, nul doute qu'elle n'ait mis à la répandre toute l'activité des organes dont elle dispose. Citons le principal, le Messager du Sacré Cœur.

Dès le mois de novembre 1889, le Messager, pour raviver dans la mémoire des fidèles le souvenir de la Bienheureuse, commence la publication de ses lettres inédites, au P. Croiset. En janvier 1890, le Directeur de l'Apostolat de la prière, le P. E. Ré-

[1] Voir le Pèlerin de Paray, *passim*.

gnault écrit un article magistral sur la Canonisation de la B. Marguerite-Marie, proposée comme intention générale à tous les membres de l'Association. Dans cet article, il invite ses lecteurs à prendre part aux fêtes qui vont s'organiser à Paray pour le deuxième centenaire de la mort de la Vierge Charollaise. « Vers cette ville sainte doivent, en la présente année, se tourner avec une ferveur nouvelle nos regards et nos cœurs... Faisons de l'année entière une croisade ardente de prières, de pénitences, de saintes œuvres, de pèlerinages réels et spirituels, à l'effet d'obtenir que l'Église couronne de l'auréole des Saints le front virginal de notre Bienheureuse. »

Quelques pages plus loin, dans le même numéro, le Messager propose à ses millions d'associés, pour tout le cours de l'année 1890, 1° d'offrir aux intentions de la Bienheureuse tout le trésor du Cœur de Jésus, c'est-à-dire toute la somme de leurs mérites ; 2° de réciter fréquemment la pieuse prière que voici : « O Bienheureuse Marguerite-Marie, vous que le Sauveur Jésus a daigné constituer l'héritière de son Cœur et de tous ses trésors, nous vous en supplions, obtenez-nous l'ardent amour de ce Cœur adorable, et faites-nous part de ses richesses infinies. Obtenez-nous de ce divin Cœur la réalisation des magnifiques promesses qu'il vous a inspirées, et hâtez sur la terre l'avènement de son règne et le triomphe de son amour !

« Et vous, ô Jésus, vous qui, ne pouvant contenir les flammes de votre ardente charité, avez voulu les répandre en nos âmes par le moyen de la B. Marguerite-Marie, achevez de glorifier l'amante et l'apôtre de votre Cœur Sacré ; placez sur son front l'auréole des Saints, et propagez son culte jus-

qu'aux extrémités de l'univers pour le triomphe et la gloire même de votre divin Cœur. »

Dans les numéros suivants, le Messager ne cesse de rappeler aux associés le jubilé qui s'approche. De plus, il publie en juin une charmante biographie de la Bienheureuse ; et cet opuscule, réuni aux dix lettres inédites qu'elle avait adressées au P. Croiset, circule en volume de propagande dès les premiers jours de septembre et porte partout l'invitation de venir aux fêtes de Paray.

Mais lorsque s'ouvriront enfin ces fêtes qu'ils avaient si chaudement annoncées, les Jésuites n'y paraîtront-ils pas ? Hâtons-nous de dire que, par une délicate attention de Sa Grandeur, Mgr l'évêque d'Autun, une semaine entière de prédications leur a été réservée. De plus, d'autres Fils d'Ignace ont eu la consolation de participer à ces fêtes autrement que par le pèlerinage des saints désirs. Le P. Régnault y est venu déposer sur la tombe de la B. Marguerite-Marie les *livres d'or* du Sacré Cœur. Ces livres renferment l'ensemble des listes de souscriptions déjà recueillies pour la consécration des Familles au Sacré Cœur, en 1889. Sans parler des listes directement envoyées à Paray et à Montmartre, Toulouse a reçu de France les noms de 500.000 familles. L'Espagne, qui se place au premier rang, après la France, avait envoyé au mois de septembre dernier, les noms de 435.000 familles consacrées, et ceux de 1.737.230 personnes consacrées individuellement. Qu'on ajoute à ces chiffres les consécrations venues d'Angleterre et d'Autriche, d'Allemagne et de Belgique, de la Hollande et de l'Italie, de la Pologne et de la Suisse, des divers États des deux Amériques, surtout des États-Unis et du

Canada, des missions catholiques de la Méditerranée, de l'Algérie et de la Syrie, des diocèses de l'Australie, des Indes Orientales, et de la Chine; et l'on aura une idée des richesses que contiennent les *Livres d'or* de l'Apostolat.

Nous aurions d'autres noms à citer encore... mais de près ou de loin, tous les Jésuites seront de cœur à Paray-le-Monial, le jour du second centenaire. Ils rendront grâces à la Bienheureuse de la mission qu'elle a transmise à la Compagnie, et chacun pour sa part, s'engagera d'honneur à la remplir.

Car la tâche des amis du Sacré Cœur est loin d'être achevée encore. La lutte du bien et du mal continue plus vive que jamais ; pour confondre l'erreur et refouler les progrès du vice, le moyen providentiel se trouve dans la dévotion au Sacré Cœur.

III.

Dans un récent ouvrage intitulé : *De l'esprit de la Compagnie de Jésus, De spiritu Societatis Jesu* (Fribourg en Brisgau, Herder, 1889) le P. Rossetti consacre l'article 3 du chapitre XIX au développement de cette pensée : *L'esprit apostolique de la Compagnie exige que la dévotion au Sacré Cœur soit employée énergiquement comme le remède efficace des maux contemporains :* Le Père présente alors la série des maux de notre époque pour leur opposer les heureux effets de la dévotion au Sacré Cœur.

Quelles sont les plaies qui tourmentent la société actuelle ?

1° C'est l'apostasie qui nous éloigne de Notre-

Seigneur. On ne le connaît plus ; on ne veut plus qu'il règne sur les âmes : *nolumus hunc regnare super nos !* nous ne voulons plus que ses dogmes humilient notre intelligence ; que ses commandements pèsent sur nos épaules ; que le glaive de la mortification déchire notre cœur ! *Nolumus !*

2° C'est le progrès de l'infidélité ; même en nos pays de baptême et d'Eucharistie la foi diminue ; ils sont nombreux les hommes qui éloignent le prêtre de leur mariage et du berceau de leurs enfants, et qui se prémunissent à l'heure de la mort contre les retours offensifs de son zèle. Les dogmes s'en vont, la science s'insurge contre la Révélation... Serions-nous donc voisins des temps où la foi aura presque péri ?

3° La foi, en s'en allant d'une âme, emporte avec elle l'espérance, et y laisse le désespoir... On n'est pas malheureux, aussi longtemps qu'on peut espérer. Chacun des pas que nous faisons, même dans l'infortune, nous rapproche de la patrie. Mais l'espérance a-t-elle éteint son flambeau, il ne nous reste que la souffrance sans consolation et sans fruit. L'âme abandonne la lutte, et, lasse de vivre, elle demande à la mort la fin de ses maux. « J'ai trop vécu, dit-elle, la mort, c'est le néant : mourons. » Elle se trompe, la mort sera pour elle la perte de Dieu et le pleur éternel... Cette aspiration au néant multiplie les suicides ; et la progression croissante de ce crime et de cette lâcheté est effrayante. On se tue, on s'asphyxie, on se noie pour un rien : pour une légère contrariété, pour un échec d'amour-propre, pour une peine de cœur.

4° Mais là où la foi et l'espérance n'ont pas péri, la charité gardera-t-elle ses ardeurs ? L'attiédis-

sement de la charité est encore un des signes du temps. Dieu et son Christ ne sont pas aimés ou ne le sont plus assez. L'amour n'a plus de flammes, il languit et recule devant le sacrifice. Ne demandez pas à cette charité refroidie de s'exposer, de se compromettre ; vous ne seriez pas compris. Le cœur n'a plus d'ailes, plus d'élan ; l'indifférence le glace. Que lui importe le règne du Christ sur la terre ? Peut-être fera-t-il des vœux platoniques pour hâter le triomphe du Sauveur ; peut-être aura-t-il des larmes stériles sur les défaites de la sainte Église ; c'est tout. Dans les conflits qui s'engagent entre les intérêts de Notre-Seigneur et ses intérêts personnels, il n'abdique pas ceux-ci au profit de ceux-là. Il est tiède !

5° Mais le catholicisme des œuvres, la vie qui s'épanouit dans les institutions, échappent-ils à cette décadence ? Une plante qui n'a plus de sève, peut-elle produire autre chose que des rejetons amaigris ou des fruits sans saveur ? Mais d'ailleurs ne voit-on pas avec quelle tolérance on laisse subsister le mal à côté du bien dans le même champ ? C'est à se demander si ces catholiques n'ont pas de secrètes préférences pour le mal, tant ils se gardent de faire obstacles à ses progrès. Ils boitent entre les deux partis, et oscillent de l'un à l'autre. C'est l'équilibre du libéralisme.

Le mal ne connaît pas ces ménagements pour le bien. Ce qu'il poursuit, tantôt ouvertement, tantôt avec astuce, c'est l'oppression de l'Église, la destruction de ses libertés, la ruine de ses exemptions et de ses privilèges.

Enfin, ajoutons qu'il se trouve même des catholiques qui n'osent se prononcer en faveur du Sou-

verain Pontife ; ils dénigrent son pouvoir temporel et ne refusent pas leur bulletin de vote aux adversaires déclarés de la sainte Église. Vous les surprendrez même quelquefois faisant chorus avec ceux qui se plaignent des envahissements du pouvoir spirituel : on dirait qu'ils ont peur des empiètements de l'Esprit-Saint.

Que voyons-nous encore ? jusqu'ici nous marchions sur le terrain d'un certain spiritualisme. Mais nos adversaires ne tarderont pas à suivre une pente deshonorée. Il est difficile de rompre avec le Christ sans se dégrader.

6° Combien de nos contemporains se précipitent à pleines voiles dans le matérialisme, et nient carrément l'existence d'une âme distincte du corps et destinée à lui survivre ! L'homme n'est plus qu'un corps servi par des organes ; la pensée n'est plus qu'un fluide ou une contraction nerveuse. Or, la loi des mœurs suivant la loi des croyances, si l'homme n'est qu'un animal, il vivra comme lui. L'animal n'a pas de conscience, il ne discerne pas le bien du mal ; il ne pèche pas quoi qu'il fasse, il est sans honte et sans remords ; il ne se cache pas pour donner satisfaction à ses instincts. Le matérialiste aspire à faire comme lui ; il s'indigne contre les entraves qu'un reste de pudeur oppose à ses excès ; il dit à l'animal : « tu es mon frère, je veux être heureux comme toi ! » Aussi, comme il se plonge dans les délectations des sens ! comme il fait de tous les arts les tributaires de sa volupté ! comme il cherche de toutes parts des stimulants de son sensualisme ! L'idée même de Dieu devient étrangère à ces affamés de jouissances : ce n'est pas seulement l'oubli des biens invisibles, c'en est le dégoût.

7° A côté de cette concupiscence de la chair, apparaît la concupiscence de la fortune, on veut acquérir, posséder, étendre son domaine... tout moyen est honnête, s'il est efficace ; toute industrie loyale, pourvu qu'elle soit productive. L'argent, c'est tout, c'est l'honneur, c'est le mérite, c'est la vertu.

De là cet égoïsme dominateur qui rapporte tout au moi, ce besoin de thésauriser, cette âpreté au gain, cet accaparement de la fortune publique, ce recours à des procédés inavouables pour grossir sa fortune privée. De là encore cette exploitation du pauvre par le riche, de l'ouvrier par le patron : cette oppression de ceux qui n'ont rien par ceux qui ont tout.

8° Mais de là les redoutables problèmes qui menacent la société ; la question du travail, les grèves, les insurrections des travailleurs contre les industriels. De là le socialisme qui aspire à une autre répartition des biens en bouleversant toutes les conditions de la fortune et de la propriété ; le communisme qui rêve la mise en commun de tout entre les mains de l'État avec un partage que ne tarderaient pas à détruire l'habileté des uns, l'incurie des autres. Et tous ces systèmes font leur chemin, ces insanités gagnent chaque jour ; c'est comme une marée montante qui envahit les masses et les couvre de son écume.

9° Enfin signalons l'action dissolvante du libéralisme et de la franc-maçonnerie. Les liens de la famille se relâchent, les ressorts de la vie publique se détendent, l'ancienne société tend à disparaître. La religion s'en va des écoles laïcisées, les Congrégations religieuses sont menacées de périr par la confiscation de leurs biens, le sacerdoce par extinction. Tel

est le sort qui attend à bref délai la société contemporaine : c'est l'athéisme, c'est la destruction de toute autorité et de tout respect, c'est la hideuse banqueroute, la ruine de tout ordre, de toute sécurité ; c'est l'enfer ici-bas.

Mais quoi ! le mal est-il désormais sans remède, et n'est-il point de force capable de conjurer la catastrophe ? Le P. Rossetti, après avoir dépeint sous ces sombres couleurs les plaies de notre époque, nous fait entrevoir le remède dans la dévotion au Sacré Cœur : c'est là qu'est le salut.

Oui, pour combattre l'apostasie qui nous sépare de Jésus, unissons-nous étroitement au Sacré Cœur et contractons avec lui un pacte indissoluble.

Oui, pour résister à l'infidélité, fortifions notre foi, croyons à la charité de celui qui, étant mort pour nous, n'a pas pu parler pour nous tromper.

Oui, affermissons notre espérance par la considération de la miséricorde incarnée dans le Cœur de Jésus. Si je ne puis rien par moi-même, avec Lui je puis tout. Et qui me séparerait donc de son Cœur Sacré ? Rien au monde ne pourrait briser les liens qui m'enchaînent à mon doux Sauveur. Et si mes défaillances, mes péchés m'épouvantent, je ne crains rien, j'ai pour ami le Cœur de Celui qui doit me juger.

Je n'ai pas à redouter l'affaiblissement de la charité. Je me réchauffe au foyer du Sacré Cœur, je m'embrase de ses flammes, j'aime Dieu par le Cœur de son divin Fils. Ni la tiédeur ne jettera sa rouille sur mon âme, ni l'indifférence ne glacera mes ardeurs. Et cependant s'il m'arrive de payer tribut à la faiblesse humaine ; si cet œil plus délicat, plus clairvoyant que l'amour illumine, découvre en moi

des imperfections que n'aperçoit pas un regard vulgaire, j'ai recours au bain sacré qui efface les moindres taches dans le sang de mon Dieu. Puis, je me relève des pieds du prêtre, et je vais, tout paré d'innocence, me nourrir de la chair adorable de mon doux Sauveur. La communion fréquente, très fréquente, est ma vie. J'ai faim et soif de la sainte Hostie.

Mais ces ardeurs, qui remplissent une âme, aspirent à se répandre. Le disciple du Sacré Cœur veut que sa foi et sa charité rayonnent dans le monde; c'est un homme d'œuvres. Il met au service du bon Maître toutes ses facultés, toute son énergie, toute son influence. *Oportet illum regnare,* il faut qu'il règne ! ce cri de l'Apôtre est aussi la devise de l'amant du Sacré Cœur. Pour combattre le mal, le refouler, le détruire, il n'y a pas d'arme, de moyen qu'il n'emploie ! Il paye de sa personne, se compromet, s'expose dans la mêlée ardente. Qu'importe s'il se fatigue, s'il vieillit avant l'âge ! Il n'est pas nécessaire qu'il se porte bien, qu'il vive longtemps, que le succès couronne ses entreprises et que la gloire d'ici-bas s'attache à son nom; tout cela, il le méprise. Il n'y a qu'une seule nécessité qu'il reconnaisse : *Oportet illum regnare !* Il faut qu'Il règne, il faut que tous les cœurs l'adorent, que toutes les voix le proclament le seul Maître, le seul Très-Haut.

Mais les forces individuelles sont bornées; l'homme isolé est vite à bout de ressources, d'influence et de vie, il doit donc demander à l'association ce qui lui manque. L'association unit la main à la main, la force à la force, la vie à la vie. Elle fonde des corporations, des cercles qui, s'affranchissant des

entraves du temps et de la distance, triomphent, dans une sphère agrandie, de l'espace et de la durée. Mais qui ne voit que le Cœur de Jésus en est l'âme, qu'Il est le lien qui rapproche les membres de l'association, le principe qui les dirige, l'attrait qui les réunit, la force qui les maintient dans la subordination ?

Que toutes les associations dont la Croix est le drapeau demandent donc au Cœur Sacré de Jésus l'aliment qui les fera vivre! qu'elles perpétuent leur jeunesse en s'enivrant du sang qu'il a versé pour nous. On les verra dès lors poursuivre, sans pitié ni ménagements, le mal sous toutes ses formes, et se séparer avec éclat de ce libéralisme équivoque, qui ne peut coexister dans une âme avec l'amour du Sacré Cœur.

De ce dévoûment à Notre-Seigneur Jésus-Christ naît le dévoûment au Souverain Pontife et à l'Église. Le disciple du Sacré Cœur est soumis au Pape ; il croit ce qu'il enseigne et pense en tout comme lui. Il lui appartient, comme le soldat à son chef. Le Pape a-t-il besoin de son sang ? il le donne. Veut-il de l'or ? il en fait couler les flots autour de son trône. On l'a bien vu sous Pie IX ; on le voit encore sous Léon XIII ; et si jamais reviennent ces jours où le Vicaire de Jésus-Christ demanderait du sang pour le défendre, les soldats du Sacré Cœur répondront : nous voici !

Non moins efficace est la dévotion au Sacré Cœur contre ce matérialisme abject qui déshonore le monde. L'âme que le divin Amour a blessée n'aspire qu'à la possession des biens de la grâce et de la gloire ; ce qui passe, elle le méprise ; elle veut l'immuable, l'éternel. Ce corps est une prison ; comme il

lui tarde d'en voir les murailles s'écrouler ! « Jésus, Jésus ! vous êtes, s'écrie-t-elle, mon centre et ma patrie ; j'ai le mal du pays après vous. Oh ! quand verrai-je tomber le voile ! quand entrerai-je dans la pleine lumière ! Et je vous verrai, et je vous aimerai dans le cœur à cœur d'un embrassement éternel ! »

En attendant, elle l'adore, elle s'en nourrit sous les ombres Eucharistiques, elle prend son tempérament divin et se change en Lui. Elle s'applique à l'étude et à la pratique des vertus que le Cœur de Jésus a aimées : à l'humilité, à la douceur, à l'abnégation. Elle substitue à l'égoïsme avare et cupide, les prédilections du Sauveur pour ces petits qu'il adopte, pour ces pauvres dont il fait d'autres Lui-même, et elle reporte sur ces privilégiés du Sacré Cœur les tendresses qu'elle a pour Lui.

Puisse ce dévoûment au Cœur Sacré de Jésus se propager et pénétrer dans les masses, et les questions sociales seront pacifiquement résolues ! Concevons une société dont Jésus est en droit et en fait le véritable Roi ; une société dont les mœurs sont imprégnées de l'onction des vertus chrétiennes ; nous n'y verrons plus une moitié des hommes armés contre l'autre ; ni les patrons pressurer l'ouvrier, ni l'ouvrier jalouser le patron et conspirer contre lui. Les rapports du riche et du pauvre s'adoucissent : le riche s'honore d'être auprès du pauvre l'image, l'instrument et l'apologiste de la Providence ; et le pauvre à son tour patronne le riche dont il devient auprès de Dieu l'intercesseur et l'appui. En haut, en bas, dans tous les membres du corps social, la charité règne ; et l'État, inutilement armé contre des abus désormais impossibles, n'a

pas même à intervenir. Il n'y a plus d'oppressions; ni de la part des riches pour exploiter l'ouvrier ; ni de la part des nécessiteux, en se liguant contre le patron pour l'amener à merci. La justice commutative s'exerce pour la protection de tous. Où la justice finit, la charité commence... satisfaction est donnée à tous les besoins. O Cœur de Jésus, voilà de vos miracles ! vous raffermissez la société sur ses bases tremblantes ; vous ôtez aux conservateurs le découragement qui les paralyse ; vous venez au secours de ces peuples que vous avez faits guérissables ; et comme autrefois vous avez régénéré le monde et changé les barbares en chrétiens ; vous ramènerez aujourd'hui les transfuges au devoir qu'ils ont quitté, et les tirant de ces abîmes où leurs passions les ont précipités, vous les replacerez sur la voie droite qui conduit au véritable terme.

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus est donc une dévotion salutaire ; travaillons à la répandre et réalisons de toutes nos forces la prophétie de la Bienheureuse : *Le Cœur de Jésus règnera !*

Telle est la conclusion du P. Rossetti. Que tous les vrais amis du Sacré Cœur y souscrivent et n'attendent que de la protection toute-puissante de ce divin Cœur, la restauration de toute chose.

IV.

Les Pères de la Compagnie de Jésus ont leur place marquée dans cette croisade ; pour s'y comporter avec honneur, ils n'ont qu'à se souvenir et de la mission que Jésus leur a donnée et du zèle que leurs anciens Pères ont mis à la remplir. Ce qu'ils

ont fait pour propager la dévotion au Sacré Cœur nous essayons de le dire dans cette seconde partie de notre travail.

Le premier volume, destiné surtout aux Religieuses de la Visitation, a trouvé grâce auprès d'elles ; nous avons reçu d'un grand nombre de Monastères de précieux encouragements.

Le second volume est plus spécialement consacré à la Compagnie : quelle méthode y avons-nous suivie? Dans le premier, nous avons adopté l'ordre géographique ; nous sommes allé butiner de Visitation en Visitation les documents historiques et les traits édifiants. Dans le second, nous nous sommes attaché à quelques-uns des personnages qui ont le plus travaillé pour la cause du Sacré Cœur, et nous groupons autour d'eux les hommes et les évènements.

Nous avons voulu nous tenir en garde contre la pente qui nous aurait porté à louer avec exagération la Compagnie notre Mère : trop souvent le glaive de l'apologie, dont on frappe les adversaires, se change en encensoir en faveur des victimes... Mais ici la vérité suffit à la louange.

Notre thèse est celle-ci : les Jésuites ont-ils rempli la mission qu'ils ont reçue de propager par la parole et par la plume la dévotion au Sacré Cœur ? Les faits répondent : *Oui !* tout éloge languit devant ce témoignage de l'histoire. Puissent les Pères du XIXe siècle n'être pas inférieurs à leurs aînés ! Puissent tous les fidèles, prêtres et laïcs, se dire : « La moisson est vaste encore, et les bras sont peu nombreux... Mettons-nous à l'œuvre, allons grossir la troupe des ouvriers ! c'est pour le Sacré Cœur ! noble est le travail, magnifique sera la récompense. »

INTRODUCTION

Nous avons essayé de montrer, dans une longue et consciencieuse Étude, que les Religieuses de la Visitation ont loyalement, courageusement rempli leur céleste mission, et que, par leur fidélité constante à faire régner en elles et autour d'elles la dévotion au Sacré Cœur, elles ont bien mérité de la sainte Église et des âmes. Mais elles n'étaient pas seules à la lutte et à la peine : Dieu leur avait préparé des Auxiliaires ; et, conformément aux desseins de la Providence, les Fils d'Ignace étaient les Collaborateurs prédestinés des Filles de François de Sales dans ce laborieux et fécond Apostolat. Se sont-ils à leur tour trouvés dignes de cette vocation ; dignes de l'héritage que leur avait légué leur illustre frère, le Père Claude de la Colombière ? Cette question est tout historique, c'est aux faits qu'il appartient d'y répondre ; et notre tâche, à nous, sera de les recueillir et d'en peser la valeur.

Déjà nous avons dit dans l'*Introduction* (Ire Partie, le Sacré Cœur et la Visitation), comment les Pères de la Compagnie de Jésus se trouvaient préparés à l'apostolat que leur confiait la Providence. Il y avait dans leurs rangs, bien avant que la Bienheureuse les invitât, au nom de Notre-Seigneur, à se joindre à elle, un grand nombre de Jésuites qui, passant par l'ouverture du Côté de Jésus, étaient arrivés à son divin Cœur. Nous en avons cité plusieurs à la suite de leur Père saint Ignace. Il nous est aisé d'en grossir encore la liste.

Le P. Pierre de Ribadeneyra a mis en tête de ses *Fleurs de la Vie des Saints* la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans son récit de la Passion du Sauveur, il s'exprime

en ces termes : « La plaie faite à son divin Côté demeure béante afin que nous y trouvions un asile où nous serons en sûreté. Voilà notre véritable cité de refuge, notre Paradis, notre forteresse, le port très assuré où sera pour nous le salut. »

Le P. Balthasar Alvarez (Vie, par le P. Louis du Pont, ch. III) entrait d'abord dans les secrets du Cœur de Jésus, et de là, s'élevait jusqu'à la contemplation de la Divinité.

Un peu après le P. Balthasar Alvarez, le P. Antoine de Padilla (1534-1612) disait avant de mourir : « Mon adorable Maître, qu'ai-je à craindre, puisque vous m'avez dit que vous me gardez dans votre Cœur ? Puisque vous me gardez dans votre Cœur, allons où vous voudrez ; il n'y a rien à craindre. »

Citons encore le P. André Caro, mort en 1620. Nadasi, *Annus dierum memorabilium societatis Jesu*, raconte que ce Père avait une dévotion singulière pour le Côté entr'ouvert et le sang de Jésus. Tous les jours à l'autel, en prenant le sang du calice, il s'imaginait appliquer ses lèvres sur la plaie du Cœur de Jésus ; et son âme semblait se fondre d'amour. Le même Nadasi, 11 avril 1652, dit du P. Antoine Ruis de Montoya, missionnaire au Paraguay, qu'il a reçu d'admirables faveurs du Cœur de Jésus ; souvent, ce doux Maître l'invitait à se désaltérer à la plaie de son Cœur.

La France, qui nous a donné les Pères de Saint-Jure, Nouet et Huby, nous offre encore les Pères Lallemant, Surin et Rigoleuc.

Le P. Rigoleuc, allant faire à Rouen son second noviciat ou troisième an, eut le bonheur d'y rencontrer pour instructeur le P. Louis Lallemant, si profondément versé dans la vie spirituelle. Or, ce Père recommandait à ses tertiaires de se proposer pour modèle d'humilité le Verbe incarné, et d'entrer souvent dans son divin Cœur pour y apprendre à s'humilier. Le troisième an fut donc, sous cet habile directeur, la source dont les effusions vivifiantes s'en allaient répandre dans le monde toute grâce et toute vertu. Le P. Rigoleuc, voulant se délivrer de la pusillanimité qui entravait son avance-

ment, demandait sans cesse à Notre-Seigneur de lui changer le cœur et de lui en donner un nouveau, un cœur large, libre et magnanime. Il visitait sept fois le jour le Saint-Sacrement pour obtenir cette faveur, et avait une dévotion particulière aux Saints dont Notre-Seigneur a changé le cœur ; il en faisait une litanie et les invoquait tous les jours. Non moins que le P. Rigoleuc, les Pères Surin et Huby, d'autres encore, ont puisé à la même source. On peut croire que le P. Jean Suffren vint aussi s'y désaltérer. Voici la prière d'actions de grâces qu'il récitait chaque jour après la Messe : « Bon Jésus, soyez miséricordieux pour moi, pauvre pécheur ! Je recommande à votre très doux Cœur le Sacrifice que je viens d'offrir avec tant de tiédeur et de distractions ; daignez le corriger et le perfectionner ; je vous le demande, en m'unissant à cette attention si parfaite avec laquelle vous avez offert vos prières, vos louanges et le sacrifice de vous-même à votre Père ici-bas. Répondez pour moi, je vous en supplie, et suppléez pleinement à mon insuffisance. Ainsi soit-il. »

Malgré ces additions et celles que nous renvoyons aux Pièces justificatives, nous ne pouvons nous flatter d'avoir poussé jusqu'aux limites du possible nos investigations et de n'avoir plus rien à glaner dans les Archives des Bibliothèques. Bien loin de là ; nous sommes convaincu qu'un examen plus minutieux et plus attentif de ces trésors littéraires nous fournirait encore de précieuses révélations. Mais il faut le reconnaître, les Pères de la Compagnie s'appliquaient plus à travailler qu'à écrire ; ils prêchaient, ils instituaient des Associations, sans s'inquiéter beaucoup du soin de raconter à la postérité les merveilles de leur apostolat. De son côté, sur le peu qu'ils nous ont transmis, le temps a fait son œuvre, et bien des documents ont disparu. Aussi, limité comme nous le sommes, et par l'insuffisance de nos recherches et par la rareté des témoignages qui nous sont parvenus, nous ne donnons pas ce travail comme le dernier mot de la science sur la question qui nous occupe. C'est un aperçu général du sujet, plus qu'une étude approfondie ; et sauf quelques parties où les recherches de nos devanciers

nous ont permis une exploration plus complète, nous offrons à nos lecteurs un certain nombre de matériaux pour une histoire à faire bien plus qu'une histoire toute faite. Nous sollicitons néanmoins leur indulgence, soit parce que ce modeste essai est une invitation à des études ultérieures, soit parce que dans ses proportions amoindries, il est déjà une affirmation splendide du zèle que la Compagnie a mis à répondre à sa mission. Il résulte en effet de nos recherches, tout incomplètes qu'elles soient, que la Compagnie n'a pas forfait à sa vocation.

Mais pour apprécier la constante énergie avec laquelle les Pères ont répondu à l'appel divin, il faut tenir compte de la grandeur du terrain ouvert à leur activité et de la durée de leur travail. Le champ qu'ils ont à cultiver est aussi vaste que le monde ; ils vont aussi loin que le sang versé au Calvaire ; et s'il n'est pas un rivage que n'ait visité la grâce de la Rédemption, il n'en est pas un où les zélateurs attitrés de la dévotion naissante n'aient l'ambition de planter leur drapeau. Au contraire, la durée de leur travail est circonscrite en d'étroites limites. Un siècle à peine la mesure. Le P. Claude de la Colombière reçoit les premiers germes de sa vocation en 1675 ; cent ans après, en 1775, qu'était devenue la Compagnie ? Depuis deux ans déjà, elle avait été condamnée à périr par le Pape Clément XIV. Mais déjà, avant de jeter par terre cet arbre si magnifique, la persécution en avait abattu les rameaux les plus vigoureux. La Compagnie avait perdu successivement ses provinces de Portugal, en 1759 ; de France, en 1763 ; d'Espagne, en 1767 ; de Naples, en novembre de la même année, et de Toscane, en 1768. Elle n'était donc plus la moitié d'elle-même lorsqu'elle fut totalement supprimée en 1773. Il s'en faut donc de quelques années qu'elle ait pu se consacrer tout un siècle au culte du Sacré Cœur, et c'est dans cet espace de moins de cent années que nous verrons d'abord la Compagnie à l'œuvre.

Mais son apostolat survit à son existence canonique. Il est vrai qu'à partir de 1773, l'Institut d'Ignace n'existe plus ; et qu'à part cette oasis providentielle de la Russie Blanche où la main de la persécution ne parvient

pas à l'atteindre, vous auriez vainement cherché dans les deux Hémisphères de véritables Jésuites. Il se trouvait encore des Jésuites sécularisés ; mais la Compagnie de Jésus n'existait plus. Toutefois, ces ex-Jésuites gardaient au fond du cœur des sentiments qu'aucune force humaine ne pouvait leur ôter. Les dépouiller de leur habit religieux, de leur existence légale, des joies de la vie commune, on le pouvait; les délier de leurs engagements, de ces vœux par lesquels ils s'étaient liés pour toujours, les réduire à la condition du prêtre séculier, on le pouvait encore ; mais ce triple amour qu'ils avaient voué à la Compagnie, à la Sainte Église et au Sacré Cœur, ils défiaient tous les pouvoirs d'ici-bas de jamais le leur ravir. Ce Jésuite sécularisé, ce proscrit a le don de la parole, il parlera pour le Sacré Cœur ; il sait tenir une plume, il écrira pour le Sacré Cœur. On dirait que la dispersion qui enchaîne la liberté de leurs anciens ministères fait à ces exilés de plus amples loisirs pour contenter leur amour ; on dirait que de secrets pressentiments leur révèlent dans le Cœur adorable, le futur libérateur de la Compagnie dissoute. Tous les loisirs, tous les talents qu'ils possèdent, ils les emploient à propager, à défendre, à glorifier une dévotion dont ils seront, jusqu'à leur dernier soupir, les apôtres, les soldats et les panégyristes. Ce qu'ils ont fait de 1763 à 1800, malgré le manque de livres et de ressources même alimentaires, étonne la pensée et déconcerte toute prévision. Cet inviolable attachement des Jésuites au Cœur de Jésus, cette fidélité d'outre-tombe méritent bien d'être racontés ; nous en ferons le dernier livre de cette seconde partie.

Mais l'espoir des Fils d'Ignace n'a pas été déçu ; la Compagnie est sortie du tombeau ; et redevable au Sacré Cœur de sa seconde vie, elle déploie, dans notre siècle et sous nos yeux, pour le triomphe de son divin Sauveur, une activité et un zèle qui ne le cèdent en rien aux merveilles d'un autre âge. Ce récent apostolat sera, si Dieu nous en donne le temps et la force, l'objet d'une troisième partie.

LIVRE PREMIER.

ÉTUDE

SUR LE

SACRÉ CŒUR

LIVRE PREMIER

LES JÉSUITES CONTEMPORAINS DE LA BIENHEUREUSE

CHAPITRE I.

LES PÈRES IGNACE ROLLIN, FRANÇOIS FROMENT, GETTE, ETC.

Le Père Claude de la Colombière était mort à Paray le 15 février 1682. Ce n'était pas, comme nous l'avons vu, sans un dessein spécial de la Providence; Notre-Seigneur voulant que son serviteur naquît à une meilleure vie près du berceau même où venait de naître la dévotion à son Cœur adorable, non loin de cette Visitation qui garderait pieusement le souvenir de son passage ici-bas. Dès lors, trois grandes choses tendirent à perpétuer son nom et son apostolat : ses ossements, ses livres et cette famille spirituelle qu'il avait dirigée et pénétrée de son esprit. Et d'abord ses ossements, objets d'une vénération telle que de toutes parts on s'estimait heureux d'en posséder quelques parcelles : la Bienheureuse était l'interprète de la pensée de tous lorsqu'elle écrivait à la Mère de Saumaise : « Je me fais un plaisir de celui que vous aurez des reliques de notre saint Père de la Colombière, le corps duquel les Révérends Pères Jésuites ont fait transporter dans leur nouvelle église. L'on nous a fait présent d'un petit os de ses côtes et de

la ceinture, mais en grand secret. Je veux bien partager avec vous, sachant que vous en ferez l'état qui convient par rapport à l'estime que vous avez pour ce grand serviteur de Dieu. (Lettre LIIe, 1687.)

Mais tandis que Marguerite-Marie ne partageait qu'avec parcimonie le cher trésor que les Pères de la Compagnie s'étaient empressés de lui offrir, il y avait un autre genre de reliques que la Bienheureuse répandait avec prodigalité. C'étaient les Retraites et les Sermons de son bon Père. Il est vrai que ces Retraites avaient mis à l'épreuve son humilité ; et que dans l'une d'elles, Marguerite-Marie se voyait clairement indiquée et signalée à l'attention de son Couvent et du monde. Mais que lui importait l'opinion qu'on avait d'elle, du moment que le Sacré Cœur était glorifié ! Dans une lettre où elle recommande à la Mère de Soudeilles, Supérieure de la Visitation de Moulins, la dévotion au Sacré Cœur de Notre-Seigneur, elle ajoute : « Nous avons trouvé cette dévotion dans le livre de la Retraite du Révérend Père de la Colombière, que l'on vénère comme un saint. » (Lettre XLVIe, 4 juillet 1686.) Et dans une autre lettre à la même, du 15 septembre 1686 : « Vous ne sauriez croire la grande dévotion que nos Sœurs de Semur, en Auxois, témoignent avoir pris à l'adorable Cœur de Jésus par la lecture du livre de la Retraite du Père de la Colombière. » (Lettre XLIXe.) Et encore : « Vous ne sauriez croire les bons effets que cette dévotion produit dans les âmes qui ont le bonheur de la connaître, par le moyen de ce saint homme (le Père de la Colombière) qui lui-même, lui était tout dévoué, et ne respirait que pour le faire aimer, honorer et glorifier. Aussi est-ce là, je pense, ce qui l'a élevé à une si haute perfection et en si peu de temps (ibid.) » D'autres lettres (LXVe et LXXIe) témoignent aussi de l'empressement de la Bienheureuse à répandre les sermons du Vénérable Père.

Tous ces ouvrages, en propageant la renommée de leur auteur, rendaient plus populaire la dévotion que, du fond de son sépulcre, il semblait prêcher toujours.

Le zèle des disciples formés à son école y contribuait encore davantage. Car, ils étaient nombreux les Jésuites

de tout âge, que le confident de la Bienheureuse avait gagnés à la cause du Sacré Cœur soit par la correspondance, soit surtout par ses entretiens intimes au grand collège de la Trinité de Lyon.

Parmi ces collaborateurs et ces héritiers du Père de la Colombière, l'ordre chronologique nous invite à placer au premier rang, le Père Ignace Rolin, qui lui succéda dans la direction de Sœur Marguerite-Marie. Il apparaît comme un soleil parmi les astres inférieurs dont l'histoire de la Bienheureuse fait mention, tels que les Pères Gette, Leau, de Villette et de la Pérouse.

Une pieuse communication d'un de nos Pères nous a mis en état de suivre le Père Rolin dans toutes les étapes de sa vie religieuse [1].

§ I.

Le Père Ignace Rolin.

Le Père Ignace Rolin était né à Chambéry, le 4 juin 1650. Il entrait dans sa vingt-deuxième année, lorsqu'il fut admis dans la Compagnie, le 6 octobre 1671, l'année même où Marguerite-Marie était reçue au noviciat de la Visitation à Paray. Comme la plupart des jeunes Jésuites, il fut appliqué à l'enseignement, et professa successivement la Grammaire, les Humanités et la Rhétorique dans les collèges de Nîmes et d'Avignon (1673-1679). L'étude de la Théologie le retint quatre ans dans cette dernière ville ; il dirigeait en même temps la sodalité des jeunes ouvriers. Il fut ordonné prêtre en 1682. De 1683 à 1684, nous le trouvons une première fois à Paray-le-Monial. Mais il ne paraît pas que le souvenir du Père de la Colombière l'ait beaucoup incliné dès ce temps-là vers la Bienheureuse. Du reste ce premier séjour à Paray ne fut que d'une année ; le troisième an de probation le

[1] Le Père Van Meurs, archiviste de la Compagnie de Jésus à Rome. Nous ne saurions assez reconnaître les services qu'il ne cesse de nous rendre avec une charité vraiment infatigable.

réclamait. Il le fit à Saint-Joseph de Lyon. Au sortir de cette école du cœur, *schola affectus*, Notre-Seigneur le rappela à Paray vers la fin de 1685, et pendant les deux années qu'il y passa, il fut préposé à la direction de la Congrégation des Messieurs, fondée ou tout au moins renouvelée par le V. Père de la Colombière. Bientôt il eut à recueillir l'héritage de ce bon Père sur un autre terrain. La Providence le destinait à soutenir Marguerite-Marie dans les jours d'angoisse qu'elle traversait. C'était le moment où le renvoi d'une postulante allait déchaîner contre l'humble Sœur toutes les tempêtes; elle eut l'inspiration d'écrire au Père Rolin, qui ne la connaissait encore que par les bruits désavantageux répandus à son sujet. Il était même fort prévenu contre elle; mais dès la première entrevue, tous ses préjugés s'évanouirent, et à la seconde, il connut clairement que c'était une âme d'élite et parfaitement docile à toutes les touches de la grâce. Dès ce moment, il lui vint en aide avec un dévouement que la confiance seule de la Servante de Dieu pouvait égaler. Il nous reste quelques débris de la correspondance échangée entre ces deux grandes âmes. Avec quelle sûreté de vue, avec quelle netteté d'expression le Père répond à sa Fille spirituelle. « J'ai lu vos deux lettres, lui écrit-il, et bénissant Dieu pour toutes les miséricordes qu'il exerce en votre endroit, je vais répondre à l'une et à l'autre.... J'espère que cet écrit vous servira pour le reste de votre vie....

« L'esprit qui vous conduit n'est pas un esprit de ténèbres ; sa conduite est bonne puisqu'elle est soumise toujours à l'obéissance et qu'il vous laisse en repos quand votre Supérieure a parlé....

« Ce ne sont point les démons qui sont déchaînés contre vous. Ces esprits de ténèbres n'ont point part à toutes vos persécutions. C'est l'amour divin qui fait agir et, ce qui me console, il se sert des âmes qui lui sont les plus chères pour vous faire souffrir... les âmes qui vous procurent des Croix plaisent à Dieu dans le petit martyre qu'elles vous font souffrir. Cette pensée vous doit bien consoler.... Ne vous repentez de rien de ce que vous avez dit. Une cause qui produit de si bonnes croix

ne saurait être mauvaise. Laissez faire toutes les plaintes que l'on voudra. Ne craignez rien pour moi, le saint Père de la Colombière est mon garant.... Que l'on informe qui que ce soit, vous devez vous en réjouir. Ainsi démission, prison, tout est amour de Jésus-Christ pour vous. Je demande de vous l'abandon, et un cœur prêt à tout faire et à tout souffrir.... Vous n'êtes point le jouet de Satan, mais de l'amour divin.... » (Vie de la Bienheureuse, par les Contemporaines, 2e édition, t. I, p. 267-268.)

Le 18 septembre 1686, le Père Rolin, rappelé de Paray par ses Supérieurs, écrivait à Marguerite-Marie, une seconde lettre où il condense ses réponses aux questions qu'elle lui avait faites par écrit ou de vive voix pendant le cours de l'année. Voici comment il s'exprime : « Vous pouvez sans crainte vous tenir à tout ce que je vais vous dire, pour le reste de votre vie. Je vous dis ces choses avec d'autant plus d'assurance, que je suis persuadé que c'est Dieu qui va vous signifier ses volontés par le plus misérable des hommes : l'eau qui passe par un canal d'argile est aussi bonne que celle qui passerait par un canal d'or.

« Je sais quelle est votre disposition ; demeurez en paix, ne vous tourmentez pas de cette pensée que vous êtes une hypocrite ; on ne l'est pas si on ne le veut....

« Au sujet des lettres et du parloir, faites tout ce que votre Supérieure vous dira....

« Je ne veux plus de confession générale ; ne proposez pas même d'en faire à qui que ce soit....

« Faites-vous un plaisir en Notre-Seigneur lorsqu'on vous traite de visionnaire. N'en donnez point occasion...

« Je ne désapprouve pas cette haine que vous avez pour votre corps.... Ne le traitez rudement que dépendamment de l'obéissance....

« Il semble que vous craignez de traiter familièrement avec Notre-Seigneur. Sachez que c'est la manière de converser avec lui qui lui est la plus agréable....

« Pour vos communions des Vendredis, autant de temps qu'on vous le permettra, faites-les.

« J'approuve que vous fassiez le vœu que vous m'avez

marqué (c'était le vœu du plus parfait). S'il vous arrivait qu'il vous causât du trouble, il ne subsisterait plus, vous en seriez entièrement dégagée.... »

Elle fit ce vœu la veille de la Toussaint de l'année 1686, « pour me lier, dit-elle, consacrer et immoler plus étroitement, absolument et parfaitement au Sacré Cœur de N.-S. J.-C. »

En s'éloignant de Paray, le Père emportait, avec les sentiments de la plus respectueuse vénération pour l'âme que Jésus lui avait momentanément confiée, un ardent désir de travailler, selon ses forces, à la gloire du Sacré Cœur. Si court qu'ait été son séjour à Paray, il avait fait une grande chose pour la cause de ce Cœur adorable. Il avait commandé à l'humble Marguerite-Marie d'écrire l'histoire de sa propre vie ; et malgré toutes ses répugnances, elle avait obéi. Malheureusement ce travail est incomplet. Lorsque le Père Rolin quitta Paray, la Bienheureuse cessa d'écrire ; mais tel quel ce manuscrit ne fut point inutile à la cause du Sacré Cœur. Parvenu à la connaissance du Père Jean Croiset, ce Religieux s'en servit pour composer la vie abrégée de l'humble servante de Dieu ; et cette Vie a contribué, plus que tout le reste, à faire connaître le Sacré Cœur et son fidèle Apôtre. Si nous devons la connaissance de l'autographe de la Bienheureuse au zèle du Père Croiset ; sa reproduction exacte et sa justification au Père de Galliffet, nous n'en sommes pas moins redevables au Père Rolin de son existence : c'est sur son ordre formel que l'humble Sœur écrivit. Le Père n'eût-il fait que cela, il aurait bien mérité de la reconnaissance du Sacré Cœur et des âmes.

On ne peut point douter que le Père Rolin instruit par les confidences de la Bienheureuse de la consécration du Père de la Colombière au Sacré Cœur, n'ait voulu marcher sur ses traces, en se donnant tout à Jésus comme lui. Lorsqu'il dut quitter Paray, il se considérait comme l'homme du Sacré Cœur, son disciple et son soldat ; il eut donc soin de répandre la semence du nouveau culte dans les différentes localités que lui assignait l'obéissance ; à Nîmes où il professa la Logique ;

à Grenoble où il passa huit ans comme professeur de Métaphysique d'abord, puis comme Préfet des Classes et enfin comme Père Spirituel. Le 14 mars 1696, il fut nommé Recteur du collège de Gray, et directeur de la sodalité des bourgeois ; et son triennat fini, il revint à Grenoble où il séjourna jusqu'à sa mort, arrivée en 1720. Dans toutes ces obédiences, il resta fidèle au Sacré Cœur. Comment, du reste, aurait-il négligé de s'employer à sa cause? Les lettres de la Bienheureuse ne lui permettaient pas de s'endormir. C'est à lui qu'elle écrivait, en 1689 : « Je vous en conjure, mon Révérend Père, n'oubliez rien pour l'inspirer (cette aimable dévotion) à tout le monde. Jésus-Christ m'a fait connaître, d'une manière à n'en point douter, que c'était principalement par le moyen des Pères de la Compagnie de Jésus qu'il voulait établir partout cette solide dévotion.... Je le dis avec assurance, si l'on savait combien cette dévotion est agréable à Jésus-Christ, il n'est pas de chrétien, pour peu d'amour qu'il ait pour cet adorable Sauveur, qui ne la pratiquât. Faites en sorte, surtout, que les personnes religieuses l'embrassent. » Comment résister à de pareilles instances? Le Père Rolin, étant passé par Paray en 1696, s'enrôla dans la Confrérie du Sacré Cœur que les Religieuses y avaient instituée trois ans auparavant. Nous trouvons dans les Registres de cette Confrérie, dont les Archives de Paray ont conservé les deux premiers feuillets, les noms d'un grand nombre de Jésuites et parmi ces noms celui du Père Ignace Rolin. Il avait choisi le jour de saint Joseph pour commencer dès 1697 son heure d'adoration de 4 heures du matin à 5. — Il continua donc d'inspirer l'amour du Sacré Cœur aux Congréganistes et aux fidèles qu'il dirigeait. Pendant ses vingt dernières années, il donnait ses soins à la sodalité des grands artisans de Grenoble. Les Enfants pauvres pouvaient seuls leur disputer la première place dans ses sollicitudes, il leur faisait assidûment le catéchisme, lui dont les prédications remplissaient les grandes églises du diocèse. Mais les humbles et les petits, les ouvriers et les enfants, tous ces privilégiés du Cœur de Jésus étaient les privilégiés de son zèle. Les vertus de ses Congréga-

nistes rendaient hommage à la culture intelligente qu'il excellait à leur donner, et l'Évêque de Grenoble disait que la fidélité de son peuple à la Religion et au Roi était due aux Congrégations, spécialement à celle du Père Rolin. Lorsqu'il s'éteignit à l'âge de plus de 70 ans, il goûta par expérience la vérité de ces paroles que lui avait écrites la Bienheureuse : « Ah ! qu'il est doux de mourir après avoir eu une constante dévotion au Cœur de Celui qui doit nous juger ! » (Lettre CXXXIV^e^ à son Directeur.)

Nous terminons ce rapide aperçu de la vie du Père Rolin par le magnifique éloge qu'il a fait de la Bienheureuse dans une lettre qu'il écrivait à l'une des Religieuses de Paray. Nous n'en savons pas la date précise; mais elle est probablement postérieure à la guérison de la Sœur Desmoulins, 18 février 1713.

« Je vous suis bien obligé de tout le travail que vous m'avez fait dans vos deux dernières lettres touchant la très Vénérable Sœur Alacoque, que Dieu fait honorer sur la terre ; ce qui est bien une marque de son élévation et de sa puissante intercession auprès de Dieu dans le ciel. J'en loue et bénis Notre-Seigneur, la révérant comme je le fais. Elle m'a honoré de son amitié et de sa confiance pendant qu'elle a été sur la terre. Je ne doute pas qu'elle ne me donne dans le ciel le secours de ses prières ; j'y compte beaucoup. Mais pour vous les attirer, vous et moi, imitons ses vertus dont nous avons été les témoins ; c'est par là que nous attirerons sa protection. Elle a été très fidèle à Dieu ; elle ne lui a jamais rien refusé de ce qu'il lui a demandé. Elle a été très mortifiée. Les souffrances ont fait ses délices. Rien de plus humble, de plus charitable et de plus uni à Dieu, joint à une obéissance parfaite. Voilà ce qu'a été cette grande Servante de Dieu. Si vous et moi nous voulons être ce qu'elle est dans le ciel, travaillons à l'avenir à lui devenir semblables sur la terre. »

§ II.

Le Père Antoine Gette.

Le Père Rolin n'est pas le seul Jésuite contemporain dont la Bienheureuse mentionne le nom et le souvenir. Elle parle à plusieurs reprises d'un Père qui souvent la recommandait à Dieu dans ses prières et qu'à son tour elle ne pouvait oublier. Écoutons-la dans une lettre à la Mère Greyfié (mars 1686). « Le Cœur de Jésus, dit-elle, m'a donné un secours que je n'attendais pas. C'est qu'un grand serviteur de Dieu m'a écrit que depuis peu, disant la sainte Messe, il s'est senti pressé fortement de l'offrir tous les Samedis de cette année pour moi, ou selon mon intention, pour en disposer selon mon désir, qui est que vous l'aurez un Samedi, et moi l'autre ; et nous aurons encore part à tous les sacrifices qu'il célébrera. Voilà le présent que j'ai à vous faire et qui ne vous désagréera pas. Ce bon Religieux qui me fait cette charité ne me connaît pas, ni moi lui, que de nom. (Lettre XLIe.)

Deux ans se passent ; et répondant à une lettre de la Mère de Saumaise (mai 1688), elle écrit : « Vous avez bien raison de désirer l'union avec les saintes âmes qui honorent ce divin Cœur ; car il y en a un bon nombre, entre lesquels il faut que je vous spécifie un saint religieux qui, je crois, est à plus de deux cents lieues d'ici, lequel, sans m'avoir jamais vue, exerce une grande charité à mon égard. C'est de dire, selon mon intention, la sainte Messe tous les premiers Vendredis du mois durant ma vie, après me l'avoir dite pendant un an tous les Samedis, sans que personne l'ait excité à me faire cette charité, sinon le Sacré Cœur de Jésus ; car il me mande qu'en disant la sainte Messe il s'était senti si fort inspiré de me faire ce bien que jamais il n'avait pu résister.... Mais cette charité lui a été bien rendue de la part de ce divin Cœur, auquel j'ai remis tout le bien qu'on me fait, et qui prend soin lui-même de la compenser ; ce qu'il a fait si libéralement, comme ce Père

l'a confessé lui-même, que jamais il n'avait reçu de si grandes faveurs. » (Lettre LXXXIIIe.)

La Mère de Saumaise demande à Marguerite-Marie le nom de ce charitable bienfaiteur : « ayez la bonté, répond celle-ci (6 juin 1688), ayez la bonté de me dispenser de vous le dire pour le présent. Je vous dirai seulement que ce sera un second Père de la Colombière. Il nous a envoyé un petit Office du Sacré Cœur qu'il a composé dans la pensée qu'il croyait que ce Sacré Cœur désirait cela de lui. Nous vous l'envoyons pour voir si vous l'agréez pour le faire imprimer. » (Lettre LXXXIVe.)

Il paraît que d'autres Religieux avaient eu la même inspiration que le Père dont la Bienheureuse se défend de dire le nom. Dans une autre lettre à la même Mère de Saumaise, 23 février 1689, elle lui dit : « Il est si bon le (Cœur de Jésus) qu'il ne me laisse manquer de rien, ayant inspiré à de saints Religieux d'offrir le saint sacrifice de la Messe à mon intention tous les vendredis et cela à mon insu, si bien que j'aurai quatre Messes par mois durant ma vie, à moins qu'ils ne meurent avant moi. Il y en a que je n'ai point vus. Ils m'ont écrit que jamais ils n'ont tant reçu de grâces que dans l'exercice de cette charité.... » Enfin la Bienheureuse livre son secret à la Mère de Saumaise, en ajoutant : « Le nom de celui qui a composé l'Office, c'est le R. Père Gette. » Quel est ce Père à qui Notre-Seigneur inspire de si délicates attentions pour l'humble Marguerite-Marie? Quel est ce second Père de la Colombière ; quel est ce zélateur infatigable de la dévotion au Cœur de Jésus ?

Le Père Antoine Gette (ou Jette) était de Lyon. Le 13 août 1653 il naissait à la vie de ce monde, et le 7 septembre 1669, il entrait dans la Compagnie où il fit sa profession des quatre vœux à Embrun le 15 août 1686. Comment s'était-il initié à la dévotion au Sacré Cœur ? et le nom de Marguerite-Marie, qui donc le lui avait révélé ? Il est vraisemblable qu'en faisant à Lyon son troisième an, il avait lu la Retraite du Père de la Colombière et appris les manifestations du Sacré Cœur à une humble Religieuse, dont sans doute les échos de Pa-

ray avaient livré le nom. De là les inspirations charitables auxquelles il n'avait pas su résister. De là l'idée de composer cet Office du Sacré Cœur qu'il envoya à la Bienheureuse, la regardant comme un juge infaillible de ces sortes d'écrits.

Nous ignorons ce que le Père Gette a fait pour la cause du Sacré Cœur. Nous savons qu'on lui confia les emplois et les charges les plus honorables dans la Compagnie ; qu'il enseigna six ans la Philosophie, six ans aussi la Théologie scolastique, et qu'il fut douze ans Recteur. Nous savons aussi que dans toutes ces fonctions, dans l'art d'enseigner comme dans celui de gouverner, il mérita tous les suffrages ; mais a-t-il fondé une œuvre, a-t-il composé un livre en l'honneur de ce Cœur de Jésus dont il était aimé et qu'il payait d'un généreux retour ? Les souvenirs très incomplets qu'on a de lui n'en parlent point. Ils disent qu'il était éminent dans tous les genres de talents et de vertus ; professeur distingué et administrateur incomparable ; ils disent que, vrai fils de saint Ignace, il mérite d'être compté parmi les plus illustres ouvriers de la Compagnie. Nous pouvons croire qu'il a répondu aux espérances que la Bienheureuse avait conçues de lui ; et que, sans avoir attaché son nom à aucune œuvre d'éclat, il n'a négligé aucune occasion de propager et de développer le culte du Sacré Cœur dans les âmes. Sur la fin de sa vie, Notre-Seigneur ne lui épargna pas ces bénédictions dont il était si prodigue envers son humble servante, il lui envoya des croix, des maladies cruelles, et une affection cancéreuse à laquelle il succomba, consumé par la fièvre, le 22 mars 1729, dans la ville où il était né [1].

[1] La correspondance inédite de la Bienheureuse avec le Père Croiset (1689-1690) dont nous aurons à parler plus loin, renferme bon nombre d'allusions au P. Gette.

Dans la lettre quatrième, du 3 novembre 1689, Marguerite-Marie le signale comme étant avec le P. de Villette et le P. Croiset lui-même l'objet des prédilections du bon Maître.

« Il ne vous continue tous ses dons que pour avancer l'œuvre (de la glorification de son Cœur) suivant la lumière qu'il vous donnera. Et je pense que vous ne devez pas refuser cela, puisque *tous trois* vous avez reçu assez de preuves de l'amour de ce divin Cœur pour lui rendre le retour qu'il attend de vous ; c'est-à-dire

Il est aussi question dans les lettres de la Bienheureuse d'un Jésuite de Paray dont par charité elle a voulu taire le nom. Témoin de l'empressement qu'elle mettait à faire graver des images du Sacré Cœur, ce Père lui offrit ses services et il prit en effet quelques mesures pour que la planche tant désirée fût gravée à Lyon (Lettre XXXVIIe). Mais la chose traîna en longueur : absorbé par le travail que lui donnait la conversion des hérétiques alors assez nombreux à Paray, le Religieux n'eut plus assez de temps ni de loisir pour surveiller l'artiste lyonnais dans lequel il avait placé sa confiance ; et la gravure ne fut pas livrée au temps convenu. « Vous ne sauriez croire, écrit la Bienheureuse à la Mère de Saumaise, le 23 avril 1686, combien ce retardement m'afflige... Il faut que je vous avoue confidemment que c'est pour cette cause qu'il se convertit si peu d'infidèles en cette ville ; car il me semble continuellement entendre ces paroles : « Que si ce bon Père s'était acquitté premièrement de ce qu'il avait promis au Sacré Cœur de Jésus, il aurait changé et converti les cœurs de ces infidèles... Mais puisqu'on préfère d'autres choses, quoique à sa gloire, à celle de lui donner ce contentement, il endurcira le cœur de ces infidèles, et les travaux (des missionnaires) seront sans beaucoup de fruits... J'espère pourtant que la chose se fera au plus tôt, c'est-à-dire quand ce bon Père sera un peu débarrassé. Nous vous en enverronsautant que vous en souhaitez. (Lettre XLIIe.)

de ne vous épargner en rien, et de vous employer de tout votre pouvoir à l'accomplissement du dessein qu'il a de donner cette dévotion comme un moyen de sanctification et de salut aux hommes. »

Un peu plus bas, elle ajoute : « Il faut vous avouer, avant de finir, ce que je me sens pressée de vous dire ; que ce divin Cœur prendrait, ce me semble, un grand plaisir, s'il y avait une sainte et étroite union entre vous trois ; c'est-à-dire, entre vous et ces deux saints Religieux qui lui sont aussi fort agréables ; afin que d'un commun accord vous le glorifiiez chacun en la manière qu'il lui fera connaître le désirer. »

La 6e lettre de la Bienheureuse au P. Croiset, à la date du 16 janvier 1691, nous apprend qu'elle avait aussi une correspondance avec le P. Gette.

« J'ai reçu, écrit-elle, une lettre du P. Gette ; rassurez-le, je lui ai fait réponse presqu'en même temps. Je la donnai au P. Froment. Cela m'affligerait fort si elle était perdue. Cependant je ne

La chose ne se fit pas : les tardives instances du Père n'aboutirent qu'à de nouveaux retards. Il en conçut un si grand chagrin qu'il n'osait plus voir la Sœur Marguerite : il se décida pourtant à la demander au parloir, la veille de la Sainte Marguerite, et il lui témoigna ses regrets. Il ajouta que ses Supérieurs le destinaient à la résidence d'Aix, et que là sans doute il viendrait aisément à bout de tenir ses engagements. L'ardente zélatrice du Sacré Cœur eut encore confiance dans les promesses de ce Père, mais n'en obtint pas davantage (Lettre XLVIIe, 20 juillet 1686). Il finit par lui envoyer avec force excuses, une simple esquisse qu'elle ne trouva pas jolie à son gré (Lettre LXIe) ; et attribuant comme toujours ces contre-temps à ses propres péchés, elle supplia la Mère de Saumaise de faire elle-même graver cette planche, comme nous l'avons dit ailleurs (Lettre LXIe).

Nous avions pensé que cet auxiliaire malheureux de Marguerite-Marie pouvait être le Père Bourguignet qui quitta vers la fin de 1686 la Résidence de Paray dont il était Supérieur ; mais il vaut mieux imiter la discrétion de la Bienheureuse qui n'a pas divulgué son nom.

§ III.

Le Père François Froment.

Elle eut davantage à se louer du zèle du Père Fran-

l'oublie pas, non plus que le P. de Villette, devant le divin Cœur, selon l'assurance que je leur en ai donnée plusieurs fois. »

La 7e lettre inédite au P. Croiset, 18 février 1690, nous fournit l'extrait suivant :

« J'ai la consolation de savoir que le P. Gette est toujours zélé pour la gloire de l'adorable Cœur auprès duquel je ne l'oublie pas, ainsi que le P. de Villette. Je les supplie de ne pas m'oublier pendant que je vais m'ensevelir entièrement et me renfermer dans ce divin Cœur pour y garder un profond silence. Et pour cet effet vous ne trouverez pas mauvais de ne plus recevoir de mes lettres. J'espère que cela ne vous empêchera pas de travailler à la gloire de notre Souverain... dans l'amour duquel je suis toute vôtre etc. »

Enfin dans la 9e nous lisons : « Je suis bien aise que le R. P. Gette ait quelque part dans votre ouvrage par le moyen de l'Office qu'il a composé ; c'est un très saint Religieux et parfait ami du Sacré Cœur de Jésus-Christ... »

çois Froment qui, après un séjour d'une année à Paray, pendant lequel il fit sa profession des quatre vœux en 1684, y revint en 1689 pour n'en repartir qu'en 1695.

Les archives de la Compagnie ont gardé de lui ce précieux souvenir. C'était un homme vraiment angélique, d'une suavité de mœurs telle que jamais il ne fut incommode à personne. Son obéissance était si parfaite qu'étant encore Scolastique, il ne transgressa jamais la Règle qui prescrit aux Religieux qui étudient de parler latin. Il s'acquittait de son emploi avec une sollicitude sans égale ; aussi, nommé Procureur au collège de Gray vers le temps où le Père Rolin en devint le Recteur, il releva le temporel de cette maison dont la détresse était si grande qu'on avait dû diminuer son personnel. Les fatigues auxquelles le bon Père se livra pour cet emploi hâtèrent sa mort qui arriva le 21 octobre 1702. Les livres qu'il a publiés respirent l'ardente piété dont il était animé.

Parmi les fruits nés de sa plume et de son cœur se trouve : La véritable dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ, par le Père *** de la Cie de Jésus, à Besançon, chez François-Louis Rigoine imprimeur du Roi, de Mgr l'Archevêque et de l'illustre Chapitre métropolitain MDCXCIX 12e pp. 415.

L'approbation est du Père Provincial de Lyon, le Père Gabriel Jacob — Rome. 20 nov. 1696. Le Père Froment dit dans sa Préface qu'il avait composé son livre avant la publication du Père Croiset (1691).

Cet ouvrage devenu rare aujourd'hui, même à Besançon, où nous l'avions vainement cherché, s'est enfin offert à nos recherches dans la Bibliothèque de la ville d'Amiens ; nous avons pu le consulter à loisir. Il s'ouvre par une préface assez longue et se divise en trois parties. Le paragraphe 1er de la Préface dit le dessein et le plan de l'ouvrage :

« On a cru qu'il serait bon d'apprendre au public quel a été le commencement de cette dévotion et quel en est le progrès ; combien elle est solide et quels sont les motifs de l'embrasser ; enfin quels sont les principes de piété les plus propres à l'entretenir et à la rendre profitable.

« A la vérité, il a déjà paru un autre ouvrage sous le même titre, plein de beaucoup d'onction et qui a été parfaitement bien reçu. Mais on n'a qu'à parcourir l'un et l'autre pour juger qu'ils sont bien différents soit dans le style, soit dans le choix des matières, ou dans la manière de les traiter. On ajoute qu'auparavant que l'autre eût vu le jour, celui-ci était entièrement achevé, avec sa Préface, à peu de choses près ; qu'il avait même été communiqué à diverses personnes, et qu'on avait déjà répandu quelques-unes des pratiques de piété qu'il renferme. Que si on a différé à le donner au public ; c'est que l'on en composait un autre dont on parle en celui-ci et qui en est comme la suite. »

La première partie ou le livre premier expose le commencement et les progrès de la dévotion au Sacré Cœur. On y voit au chapitre III en quel temps et à qui Dieu a inspiré la dévotion au Sacré Cœur.

« A prendre cette dévotion dans un sens plus étendu, pour l'amour envers l'Homme-Dieu, elle est la dévotion de tous les Saints. A la prendre dans un sens plus particulier pour une disposition d'âme, pour une pente de volonté à honorer d'un culte spécial cette partie du Corps tout adorable de Jésus, regardée comme le siège de son amour ; elle est la source de tous les biens, la retraite des âmes saintes, et l'asile des pécheurs ; l'école de toutes les vertus, le modèle et le principe de la sainteté la plus sublime ; saint Jean l'Évangéliste a été le premier, à la Sainte Vierge près, qui ait eu de la dévotion au Sacré Cœur. Et depuis l'apôtre Saint Jean, il y a eu dans chaque siècle quelques saints qui ont eu cette dévotion.

« Mais à prendre la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, dans un sens qui renferme les deux autres et dit quelque chose d'encore plus particulier ; à prendre cette dévotion pour un exercice plus ordinaire du saint amour envers cet aimable Sauveur, tout cœur et tout amour pour les hommes, surtout dans le Saint-Sacrement ; à la prendre pour une application singulière à honorer le Cœur de cet Homme-Dieu, à le révérer sur nos autels ; à le remercier des moyens qu'il nous donne de lui rendre amour pour amour, à lui procurer même l'amour du reste des

hommes, à ressentir, à réparer les outrages qu'on ne cesse d'y faire à son amour : comme il est sans contredit que cette dévotion (ainsi comprise), a commencé dès les premiers siècles et qu'elle a été embrassée depuis par quelques saintes âmes, on peut dire, sans crainte de se tromper, que ce n'est que de nos jours qu'elle s'est heureusement répandue parmi un grand nombre de personnes, et qu'on a fait une profession plus ouverte d'honorer ce divin Cœur. »

Le Père Froment reproduit alors ce passage de la Retraite du Père de la Colombière qui désigne si clairement, sans la nommer, la Sœur Marguerite-Marie, il esquisse ensuite en abrégé la vie de cette Bienheureuse et ajoute : « Elle a obtenu durant sa vie et après sa mort des grâces singulières à plusieurs personnes. L'auteur de ce petit ouvrage, qu'elle l'a engagé d'entreprendre près de deux ans avant qu'elle soit morte, parle ici de ce qu'il sait de source certaine ou qu'il a vu lui-même; et il se croit obligé d'ajouter, pour rendre témoignage à la vérité, qu'après l'expérience qu'il en a faite plus d'une fois, soit pour son propre compte soit pour le compte des personnes qu'elle lui avait adressées ou recommandées, il ne saurait douter de la claire connaissance que Dieu donnait de l'avenir à cette sainte Fille et du pouvoir de ses prières. »

Ce témoignage que le Père Froment rend à la Bienheureuse et qui le concerne lui-même est fort remarquable. On y voit que c'est sur l'initiative de cette humble Servante du Sacré Cœur et grâce à ses encouragements réitérés qu'il se décide à entreprendre son travail. Il y met la main *près de deux ans* avant la mort de Marguerite-Marie, par conséquent en janvier 1689 au plus tard, puisque c'est le 17 octobre 1690 qu'elle passa à une meilleure vie. Son empressement à répondre aux désirs de la Bienheureuse croissait chaque jour avec la dévotion de plus en plus ardente qu'elle lui inspirait pour le Sacré Cœur. Souvent il avait recours à ses lumières et lui communiquait ses pensées. On peut même croire qu'au moment où la mort de cette grande Coopératrice le condamnait à l'isolement, déjà il avait déterminé les

grandes lignes de son travail et dégrossi les matériaux essentiels. Il vit la vénération dont l'humble Sœur fut l'objet, le pieux enthousiasme qui changea ses obsèques en triomphe ; il en fut le témoin et l'acteur empressé.

Pendant les cinq années qu'il passa encore à Paray, il continua de boire la dévotion au Sacré Cœur à la source. Il aimait à revenir dans cette chapelle de la Visitation, théâtre des manifestations de l'Homme-Dieu ; c'est là qu'il adressait au Sacré Cœur ces prières ardentes qui, reproduites dans son ouvrage, ont embrasé de son amour des milliers de lecteurs ; là qu'il invoquait Marguerite-Marie et sollicitait son concours. Il est à croire qu'il emportait de ce commerce intime avec le Cœur de Jésus et de ses invocations à la Bienheureuse l'assistance spéciale qui lui permit d'achever en deux ans une œuvre d'aussi longue haleine. Le fervent Religieux ne négligeait aucun moyen de propager la chère dévotion à laquelle il avait consacré sa vie ; il applaudissait à ses progrès et voyait la main de Dieu dans ses prompts développements. Mais comme il plaisait à la divine Providence de choisir ses intermédiaires parmi les Filles de saint François de Sales, voici le magnifique éloge qu'il fait de leur apostolat (L. I, ch. IV).

« Il faut avouer que ces dignes épouses de Jésus-Christ ont fait éclater en diverses villes leur zèle à étendre la dévotion au Sacré Cœur. Car outre qu'elles ont pris soin de répandre partout quantité d'images et de petits livres de ce divin Cœur, de faire faire chaque année des sermons dans leurs églises à son honneur, et d'engager un fort grand nombre de personnes dans l'Association formée pour l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, ou du Sacré Cœur de Jésus dans le Saint-Sacrement ; outre cela, elles ont obtenu du Saint-Siège une indulgence plénière à perpétuité pour tous les fidèles, qui, confessés et communiés, visiteront une chapelle ou église de l'Ordre de la Visitation en quelque partie du monde que ce soit, le premier Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement... aussi l'on ne saurait douter de ce qui est écrit dans la Vie de la vénérable Mère Clément... Il n'y avait point, disait-elle, d'Ordre qui fît profession d'ho-

norer ce divin Cœur ; il y en a qui honorent les prédications de Notre-Seigneur, d'autres ses jeûnes, quelques-uns sa solitude, quelques autres son humilité et son mépris du monde ; mais celui de la Visitation est établi pour rendre un continuel hommage à son Cœur et pour imiter sa vie cachée.

« Il semble même qu'on pourrait donner à chaque Monastère de ce saint Ordre le nom qu'on donnait autrefois à bien des Couvents de l'Ordre de Saint-François dans le duché d'Angoulême : *le Cœur de Jésus ;* comme qui dirait le siège de l'humilité, de la douceur et de la charité qui sont le caractère du Cœur de l'Homme-Dieu. »

Le livre II dit la nature de la dévotion au Cœur de Jésus et quels en sont les motifs. Le livre III nous présente les diverses pratiques de cette dévotion. On y trouve un Office et des litanies du Sacré Cœur.... deux Couronnes du Sacré Cœur.... l'auteur avoue qu'il a emprunté ces prières à divers recueils déjà connus de son temps.

Il existe un second ouvrage du Père Froment sur le Sacré Cœur ; il a pour titre : Pratiques de la véritable dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ.... même éditeur, même date et même lieu d'impression que le premier ouvrage ; il a paru comme lui chez Louis Rigoine, à Besançon, 1699, mais sous le format in-8°. La même année encore, il publiait à Gray : la dévotion de la bonne mort, in-16.

Il est à croire que ce Père infatigable ne cessa jamais de mettre en pratique les vertus dont ses écrits respirent le suave parfum et qu'il resta fidèle jusqu'à la fin aux engagements qu'il avait pris. Il s'était inscrit des premiers dans la Confrérie qui fut établie à Paray en 1693. Quelques feuilles du registre primitif ont échappé aux ravages du temps, et sont pieusement gardées aujourd'hui encore dans le Couvent de Paray. On lit en tête le nom du Père Claude de Villette, alors Supérieur de la *mission* de Paray... Son heure d'adoration vient le 15 juillet de 4 à 5 heures du matin. Immédiatement après, vient le nom du Père François Froment : il avait pris le 10 septembre de 4 à 5 heures du soir. Quand il quitta

Paray en 1695, il le laissa tout embaumé de ses vertus et de plus en plus gagné à la cause du Sacré Cœur [1].

§ IV.

D'autres Jésuites dont les contemporains nous ont conservé les noms travaillaient à procurer le triomphe de cette sainte cause ; c'étaient les Pères de la Pérouse, de Villette et Corneille Leau.

Le Père de la Pérouse, étant venu à Paray, sollicita de la Supérieure de la Visitation la permission d'avoir

[1] La correspondance inédite de la Bienheureuse avec le Père Croiset jette quelque jour sur la part qu'elle avait prise au travail du Père Froment. Elle dit dans sa lettre VIIe, en date du 18 février 1690 : « Pour ce qui est du Père Froment, il est vrai qu'il a composé un livre entier en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. Il va l'envoyer à Lyon pour le faire imprimer. Ce livre était même commencé avant le vôtre. Dès qu'il le vit, il ne me sut pas gré de ne l'en avoir pas averti, jusqu'à ce que je lui aie fait entendre qu'il s'était fait sans ma participation. Mais il n'est point dans le dessein de se désister, même encore que je lui aie fait savoir que l'auteur du 1er livre composait encore des méditations. Il sut d'abord que c'était vous. Je vous avoue que je ne vous en avais pas parlé, crainte que cela vous fît de la peine dans l'exécution d'un ouvrage que Dieu, je le crois, demande de vous. Voilà pourtant ce qui vous causera de la peine à l'un et à l'autre. Mais il ne faut pas nous désister, pour tout ce qui en pourra arriver.

« Je pense que vous feriez bien de lui en écrire, sans lui donner à connaître que j'y aie aucune part ; au contraire, vous lui feriez entendre que vous avez suivi en cela l'inspiration que vous en avez eue, en voyant le petit livre de Dijon, y étant porté par la persuasion de plusieurs personnes dévotes au Sacré Cœur. Mais je vous conjure que je n'y sois nullement mêlée ; car si vous saviez combien j'ai de sujet de vous faire cette prière, vous n'auriez pas de peine à m'accorder ce que je vous demande. »

Cette citation nous initie au secret des relations que la Bienheureuse avait avec les deux Panégyristes de la dévotion au Sacré Cœur, les Pères Froment et Croiset.

N'écoutant que les inspirations de son zèle pour les intérêts du Cœur de son divin Maître, elle cherchait partout des collaborateurs. Le Père Froment était un homme de talent et de vertu, un écrivain capable, elle l'avait donc invité à consacrer sa plume au service de la bonne cause, et le Père s'était mis au travail. Quelque temps après, Marguerite-Marie reçoit la visite des Pères de Villette et Croiset, que nous raconterons plus tard. Et comme elle l'écrit elle-même à ce dernier (VIe lettre inédite, 17 janvier 1690) : « La première fois que j'eus l'honneur de vous voir, Il (Notre-Seigneur) me donna d'abord une grande certitude qu'il vous

une entrevue avec la Bienheureuse, tant était grande l'estime que le Père de la Colombière lui en avait inspirée. Ravi de l'entretien qui lui fut accordé, le Père voulut remercier la Supérieure de la faveur qu'elle lui avait faite : « cette sainte Sœur, lui dit-il, m'a parlé comme si elle avait lu dans mon âme. » Un peu après, la Supérieure ayant rencontré Marguerite-Marie, lui demanda s'il lui en avait coûté, comme à l'ordinaire, d'aller au parloir dans cette circonstance : « Oh ! non, dit-elle, fort gaiement, Notre-Seigneur m'avait montré que ce Religieux était très aimé de son divin Cœur. »

avait choisi pour ce dessein (d'écrire sur le Sacré Cœur), et que c'était pour cela qu'il vous faisait participer aux ardeurs de son divin Cœur, et que dans la suite vous auriez aussi quelque part à ses humiliations, sans m'en découvrir ni la manière ni le temps. Lorsque vous vîntes pour la seconde fois, Il me pressa fortement de vous demander ces méditations dont peut-être ne sus-je pas bien m'expliquer, par la grande crainte que j'ai de me tromper. Je fus ensuite rassurée par ces paroles qu'il ne vous donnerait jamais aucun goût à cette dévotion, ni facilité à y travailler s'il ne vous avait choisi pour cela ; et de plus qu'il ne m'aurait jamais donné cette ouverture de cœur sur ce sujet à votre égard. Il me semble, si je ne me trompe, me promettre qu'il vous fournira toutes les grâces et secours nécessaires... mais tout cela ne se fera pas sans beaucoup de peine et de souffrance, lesquelles vous devez recevoir comme de plus fortes preuves de sa volonté. »

Aussi n'écoutant que ses divines inspirations, la Bienheureuse presse vivement le Père Croiset, qui déjà avait réédité avec augmentation notable le livre de Dijon, d'y ajouter des méditations pour les premiers Vendredis, oubliant ou ne jugeant pas à propos de lui faire connaître le travail du Père Froment sur le même sujet. Sur ces entrefaites, le Père Froment a connaissance du livre de Dijon remanié par le Père Croiset ; il s'étonne que la Bienheureuse ne lui en ait pas parlé. Elle s'excuse en disant, ce qui est vrai, que cette première édition de Lyon s'était faite sans sa participation. Il n'en était pas de même pour le travail plus important que le Père Croiset préparait encore ; elle crut devoir en faire la confidence au Père Froment qui put en concevoir quelque peine, mais sans toutefois abandonner l'ouvrage commencé. Dans la crainte que cette situation réciproque ne laissât subsister quelque gêne entre les deux écrivains, la Bienheureuse engagea le Père Croiset à faire des avances et à dissiper, par une loyale explication, tous les malentendus ; mais qu'il prît bien garde de ne rien dire qui fît soupçonner au Père Froment, en quoi que ce fût, l'ingérence de l'humble Visitandine. Aucun document authentique ne nous apprend en quelle mesure le Père Croiset acquiesça à la demande de sa Correspondante, mais il n'est guère probable qu'il se soit refusé à lui donner une satisfaction si parfaitement en rapport avec la douceur et l'humilité de son propre caractère.

Sans doute le Père de la Pérouse sut rendre au Cœur de Jésus amour pour amour.

Il en fut de même du Père de Villette : nous dirons plus loin comment honoré, lui aussi, d'un entretien avec la Bienheureuse, il emporta de sa visite, avec la plus grande estime pour son Interlocutrice, un zèle ardent pour le divin Cœur.

Mieux que personne autre, le Père Leau se laissa gagner à la douce influence que l'humble Marguerite-Marie exerçait sur tous ceux qui l'approchaient ; une lettre que ce Père écrivit à la Mère de la Garde, lors des procédures de 1715, nous fait connaître ses rapports avec la Bienheureuse et la haute idée qu'il avait conçue de son mérite ; nous en citons le fragment reproduit par les Contemporaines (T. I, p. 348).

De Vienne, ce 25 février 1715. — « Comme je compte parmi les bonheurs de ma vie celui d'avoir connu la Vénérable Mère Alacoque, c'est avec un plaisir singulier que je rends le témoignage qu'on me demande touchant cette illustre Servante de Dieu.

« Je déclare donc, avec toute la sincérité dont je suis capable, que je n'ai connu personne en qui j'aie trouvé des marques plus sensibles et plus solides de la véritable sainteté.

« Les fréquents entretiens que j'ai eus avec elle la dernière année de sa vie, m'ont fait admirer dans cette grande âme une profonde humilité, une parfaite obéissance, une abnégation entière, un détachement universel, une union continuelle avec Dieu, un amour insatiable des croix, une ardente Charité envers Dieu et surtout une affection inexplicable pour le Sacré Cœur de Jésus-Christ. Son extérieur aussi bien que son intérieur ne respirait que la sainteté. L'esprit de Dieu parlait par sa bouche, et une demi-heure d'entretien que j'avais avec elle me touchait plus que n'auraient fait plusieurs heures d'oraison. C'est ce qui me portait à la voir le plus souvent que je pouvais, et ce qui m'a laissé une si haute idée de son mérite, de ses vertus et de son pouvoir auprès de Dieu, qu'il ne se passe presque point de jour que je ne l'invoque comme une bonne avocate

que je crois avoir dans le ciel, et dont j'ai souvent ressenti la puissante protection. P. Leau S. J. »

Le Père était à Paray depuis le mois d'octobre 1689 et s'y trouvait encore vers la fin de 1691. Les fréquents entretiens qu'il eut avec la Bienheureuse nous portent à croire qu'il en reçut les plus intimes confidences. Il n'a donc pas ignoré le choix que Dieu avait fait d'elle pour manifester au monde les richesses de son Cœur, et il est de toute vraisemblance qu'elle ne lui a pas caché les prédilections du Sauveur sur la Visitation et sur la Compagnie. Profondément convaincu que la vocation de Marguerite-Marie était divine, comment aurait-il refusé de s'enrôler à son exemple sous le drapeau du Sacré Cœur et de continuer son apostolat[1]?

Ce que nous étions en droit d'affirmer des Pères que les Contemporaines nomment dans leur récit, nous pouvons l'admettre des autres Jésuites qui ont vécu à Paray du temps de la Bienheureuse, sans que son histoire, ni sa correspondance en aient fait aucune mention. La mission de l'humble Fille de saint François de Sales n'était plus contestée; on l'acceptait au dedans de son Couvent, on l'acclamait au dehors. Les grâces de toutes sortes qu'on lui attribuait, les miracles opérés par sa prière rendaient hommage tout à la fois à l'éminence de sa vertu et à la vérité de sa mission. Aussi, tout admirateur de la sainteté de Marguerite-Marie, se changeait en disciple et en apôtre du Sacré Cœur. Voulons-nous donc savoir combien le collège de Paray a fourni de zélateurs à la sainte cause? Comptons le nombre des Pères qui l'ont habité.

Or, autant que nous pouvons le conjecturer, le personnel qui vécut, au temps de Marguerite-Marie, était un personnel mouvant. Nous avons sous les yeux le tableau des Pères qui se sont succédé de 1671 à 1690 dans la *mission* de Paray, et nous sommes surpris de la

[1] Nous apprenons, par nos Archives, que le Père Leau quitta la France pour aller missionner en Arménie où il séjourna neuf ans. Son apostolat n'y fut pas heureux. Soit découragement, soit faiblesse de santé, il ne fit plus que languir, impropre à tous les genres de ministères, jusqu'à sa mort qui arriva en 1731.

promptitude avec laquelle ils passent et sont remplacés par d'autres. Tous, Supérieurs et inférieurs, ne font pour la plupart qu'y prendre pied. Il en fut de même sans doute après le décès de la Bienheureuse. Mais de si courte durée que fût le séjour des nouveaux venus sur ce sol béni de Paray, ils sentaient l'amour du Sacré Cœur naître et grandir en eux ; et quand un mot de l'obéissance leur apportait l'ordre de partir pour évangéliser d'autres contrées, il leur en coûtait sans doute de s'éloigner d'une ville qui possédait le berceau de la dévotion au Sacré Cœur, la tombe de Marguerite-Marie et celle du Père de la Colombière ; mais pour se consoler de quitter un pays dépositaire de tant de richesses, ils se promettaient de faire servir à la cause du Cœur adorable leur apostolat voyageur, et de multiplier dans les âmes ces vivants sanctuaires où Jésus se plaît à résider.

CHAPITRE II.

LES PÈRES BONUCCI, NICOLAS BOUZONIÉ, MESLEREAU ET CHAMPION DE LA MAHÈRE.

§ I.

Le Père Bonucci.

Vers le même temps un autre Jésuite employait sa plume à glorifier le Sacré Cœur, mais il ne semble pas que la tradition de Paray ait exercé une influence quelconque sur son travail, du moins n'en trouvons-nous aucune mention, aucune trace dans ses pages. C'est le Père Bonucci dont le volume est intitulé : *Anatome cordis Christi Domini lancea perfossi, libris duobus comprehensa,* titre que Mgr Luquet, évêque d'Hésébon, a fait passer dans notre langue en ces termes : Connaissance du Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ percé de la lance...

Le Père Antoine-Marie Bonucci, né à Arezzo en 1651, entra dans la Compagnie en 1670 et fut envoyé au Brésil avant même qu'il eût achevé son cours de Théologie. Après quelques années de régence, on le charge de diriger la Congrégation des étudiants, plus deux autres Congrégations qu'il avait fondées lui-même, il y consacre huit années... il va ensuite dans un autre collège commencer l'Exercice de la bonne mort et en reste chargé pendant deux ans ; ce qui ne l'empêche pas de courir de ville en ville porter le secours de son ministère et d'évangéliser les prisons et les hôpitaux. Cependant vingt-quatre ans de séjour au Brésil ayant affaibli sa vigueur, le T. R. Père Général Thyrsus Gonzalez le rappelle à Rome, en 1701, au grand regret de ses Confrères qui savaient apprécier son dévouement.

Il avait pu, dans les loisirs que lui imposaient les ri-

gueurs du climat, ébaucher son ouvrage sur le Cœur de Jésus percé de la lance ; il y mit à Rome la dernière main, comme il nous l'apprend lui-même dans une note du chap. XIII du livre second. « J'écrivais ces choses à Bahya, dans le Brésil ; maintenant que je suis à Rome... etc... » Il vécut en effet à Rome, au Gesu, et pendant les dernières années de sa vie, il s'y rencontra nécessairement avec le Père de Galliffet, assistant de France de 1723 à 1730; il ne put donc ignorer les démarches que cet infatigable avocat du Sacré Cœur faisait en Cour de Rome pour obtenir l'approbation officielle de sa dévotion bien-aimée. Il fut même instruit antérieurement, peu après sa rentrée en Italie, des tentatives que la Visitation multipliait dans le même but auprès du Souverain Pontife ; mais son siège était fait, son livre imprimé, livré au public en 1703. Il n'est donc pas étonnant qu'il n'ait fait aucune allusion aux événements de Paray, et qu'on ne trouve dans ses pages, pourtant si pleines de piété et de doctrine, aucun appel à l'apostolat ou à la Réparation.

Son ouvrage a deux parties, chacune divisée en trente chapitres : dans la première, il s'applique à découvrir dans ce Cœur que la lance à percé, les beautés ineffables qu'il renferme, et c'est à la tradition catholique qu'il s'adresse pour en parler dignement. De là une longue chaîne de témoignages commentés avec âme, dans lesquels trente Pères ou Docteurs de l'Église viennent, en autant de chapitres, rendre hommage aux perfections et aux amabilités renfermées dans le Sacré Cœur.

Mais le divin Sauveur est aussi bon qu'il est beau ; il a des grâces pour toutes les misères, il encourage, il dilate, il éclaire, il fortifie ; il fait plus, il s'unit à nous, il nous donne son Cœur et se plaît à opérer dans le nôtre devenu le sien, tout un monde de merveilles. Or, les Saints sont les théâtres vivants où le divin Sauveur représente par une série de prodiges les sentiments et les bienfaits de son amour. De là encore une riche galerie de Saints et de Saintes, qui, dans leur vie ou jusque dans la mort, nous révèlent par des miracles les magnificences et les largesses du divin Cœur.

En termes plus simples, le Ier livre nous montre le Sacré Cœur de Jésus glorifié par les Docteurs, et le second par les Saints et Saintes de l'Église Catholique.

Nulle part l'auteur n'invite les fidèles à rendre au Cœur de Jésus un culte public et ne se propose d'étendre par des pratiques extérieures la dévotion dont il est l'objet, nous pouvons cependant le ranger parmi les Jésuites apôtres du Sacré Cœur. Il conduit les âmes à la connaissance et à l'amour de ce Cœur adorable ; et quelle est l'ambition de l'apôtre sinon d'obtenir, pour prix de ses travaux, que le Cœur de Jésus soit mieux connu, mieux aimé ?

Le Père Bonucci ne mourut qu'en 1729, dans la maison professe du Gesu. Les innombrables écrits qui occupèrent jusqu'à la fin sa plume infatigable ne lui permirent pas de suivre dans ses développements la dévotion qui tendait alors à régner sur le monde. Il ne prit aucune part à la polémique ardente qui dans ce temps-là même passionnait tous les cœurs.

Ce n'est pas que les Jésuites adoptassent avec un enthousiasme irréfléchi la dévotion naissante, il s'en trouvait que leur caractère, leurs études, leurs idées préconçues tenaient en garde contre les révélations surnaturelles. Ils étaient loin de les nier en principe et d'en contester la possibilité ; et qui donc, s'il est de sang-froid, pourrait la mettre en doute ? mais ils ne s'inclinaient que difficilement devant le fait accompli. Il y eut donc parmi les Pères divergence dans les appréciations ; les uns, plus prompts à croire, ou mieux instruits des manifestations de Paray, des titres de la Bienheureuse à la confiance des contemporains, donnaient volontiers leur suffrage ; les autres, plus lents à accueillir les faits miraculeux, attendaient que le temps eût fourni sa preuve et réservaient leurs jugements. Quelques-uns se laissaient convaincre et ne refusaient pas au Sacré Cœur l'hommage de leur piété individuelle, mais sans s'ériger en apôtres ou en porte-drapeau du culte qui venait de naître ; tandis que bon nombre de Pères ne se contentaient pas d'adhérer intérieurement à la dévotion nouvelle ; de disciples ils

se faisaient apôtres et rayonnaient autour d'eux les ardeurs dont ils étaient consumés.

De plus, tous n'avaient pas l'influence que donnent les circonstances ou les services rendus ; tous n'excellaient pas dans l'art de parler ou d'écrire ; à beaucoup aussi le temps manquait ; enfin ne faut-il pas tenir compte encore de la difficulté des communications ? Les livres comme les hommes cheminaient lentement. Où nous mettons des heures, on mettait des jours. Où les jours nous suffisent, il leur fallait des mois ; et que de messages s'égaraient et passaient par des mains infidèles ou insouciantes ! Il y avait sans doute des services publics organisés, mais ils n'offraient ni la sécurité, ni la célérité de ceux d'aujourd'hui. Aussi ne faut-il pas exiger dans le développement de la dévotion au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'étonnante propagation dont jouissent certaines associations de nos jours. Lorsque naquit à Dijon l'Association de Jésus-Pénitent, on nous donnait comme marque d'une origine surnaturelle la promptitude avec laquelle cette œuvre recrutait des associés. En quelques mois, nous disait-on, ils sont 10.000 ; en moins d'un an, 20.000, 30.000. Cette diffusion si rapide n'écartait pas tous nos doutes. Elle s'explique, pensions-nous, par des moyens qui n'ont rien de surnaturel, par la facilité et l'étendue des relations... Une âme s'est-elle crue honorée d'une communication d'en haut, elle regarde autour d'elle, et aperçoit un certain nombre d'autres âmes dont la piété sympathique accueille volontiers ce message venu du ciel. Chacune d'elles se donne la mission de propager l'heureuse nouvelle. Chacune d'elles prend une plume et s'empresse d'expédier aux amies qu'elle a aux quatre coins de la France, le récit d'une récente apparition du Sacré Cœur. On l'écoute, on s'enrôle, et ces recrues de la première heure se hâtent d'en faire d'autres à leur tour... En moins de 8 jours, dans toute la région, que dis-je, dans la France entière, l'opinion est saisie et des multitudes d'adhésions sont enregistrées. Cette propagation si rapide d'un fait extraordinaire ne nous éclaire pas sur la divinité de son origine ; elle peut n'être qu'un effet banal de l'empresse-

ment que mettent les âmes ardentes à répandre une nouveauté religieuse d'où qu'elle vienne; l'extraordinaire même n'est ici qu'un attrait de plus. Pour que cette expansion à travers le monde s'impose à ma confiance, j'ai besoin de savoir quels en sont les auteurs, de quelles ressources ils disposent, de quels obstacles ils ont triomphé, et quelle est, avec leur durée, la fécondité des résultats obtenus. Si avec les faibles moyens qu'elle emploie, une dévotion qui se dit surnaturelle dans son origine s'étend et se consolide ; si changeant en apôtres ses contradicteurs, elle fonde partout des œuvres qui portent son nom et vivent de sa vie, si elle supporte avec succès l'épreuve du temps, de la science et du doute, je ne puis que rendre hommage aux convictions, à la constance, au dévouement de ses premiers disciples, je reconnais le fait divin, une propagation divine ; *Digitus Dei est hic...* Le doigt de Dieu est ici... [1].

Mais revenons à l'idée d'où nous sommes parti, à la façon dont les Pères de la Compagnie furent gagnés à la dévotion du Sacré Cœur et s'en firent les promoteurs et les soutiens.

Dans ce premier temps, aucune mesure officielle, aucun encouragement venu des premiers Supérieurs ne ralliait nos premiers Pères sous le drapeau du Sacré Cœur. La Retraite du Père de la Colombière, la Vie de la Bienheureuse par le Père Croiset, l'idée de plus en plus répandue qu'une vocation commune unissait les Filles de François de Sales et les Fils d'Ignace dans un même apostolat, tels étaient les aimants qui agissaient sur les Jésuites de la première heure, et les attiraient *doucement*, *suavement*, comme Marguerite-Marie l'avait si souvent prédit et demandé.

Une fois gagnés à la cause du Sacré Cœur, les Pères usaient de tous les moyens pour en propager la dévotion. Au confessionnal, ils la distillaient comme goutte

[1] Cette remarque ne vise que la rapidité avec laquelle s'est propagée l'œuvre de Jésus-Pénitent; mais nous nous défendons de tout blâme pour une œuvre sans doute très estimable, et qui vient en nous avec l'approbation de l'Ordinaire et même des Congrégations romaines.

à goutte dans l'âme qui s'ouvrait à leur influence, ils l'insinuaient dans leurs conversations et dans leur correspondance, ils y exhortaient les Communautés et la proposaient aux Congréganistes dans leurs assemblées régulières ; et sans vouloir en faire une dévotion secrète, ils estimaient qu'il était de leur prudence, de ne la présenter qu'aux âmes d'élite et aux réunions choisies. Du haut des grandes chaires, dans le cours de ces stations qui groupaient devant eux des auditoires mêlés et souvent hostiles, les Jésuites crurent, dans les commencements, qu'il n'était ni expédient, ni sage de glorifier d'une manière explicite le mystère d'amour manifesté aux hommes sous les ombrages de Paray. Ces Pères avaient devant eux des esprits prévenus, des âmes imbues de tous les préjugés jansénistes; et ils sentaient que la défaveur qui s'attachait à leur propre nom, étendrait ses défiances à toute dévotion nouvelle dont ils seraient les parrains. Ils attendirent donc de meilleurs jours. Ainsi s'explique le silence de nos orateurs pendant les dernières années du XVIIe siècle.

Que de fois cependant ils se consolèrent de la réserve à laquelle les obligeait le malheur des temps en saisissant toutes les occasions de témoigner au Sacré Cœur l'hommage d'un zèle actif et durable ! Ils favorisaient de tout leur pouvoir le culte que les Monastères de la Visitation, de Sainte-Ursule, de Notre-Dame et tant d'autres rendaient au Sacré Cœur. Ils étaient les prédicateurs attitrés de la Fête du Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement ; et s'agissait-il d'obtenir un bref en Cour de Rome pour l'établissement d'une Confrérie, ils ne se refusaient à aucune démarche et prêtaient aux Religieuses le concours le plus fraternel. Souvent aussi, nous l'avons vu, ils s'enrôlaient dans les Confréries du Sacré Cœur. Leurs noms figurent dans plusieurs des registres que le temps a respectés. Deux pages des registres de Paray ont échappé à la destruction. Les noms qu'elles portent sont ceux des Pères Jésuites. Dans celui du second Monastère de Rouen, des Jésuites occupent aussi les premières places. Il en est de même à Pont-à-Mousson.

Il est vrai qu'à partir de 1696 cet empressement à

s'inscrire dans les Confréries de la Visitation cessa tout à coup. Une recommandation venue de Rome en fut la cause. Le T. R. Père Général Thyrsus Gonzalez, ayant accueilli les plaintes peu fondées que lui adressaient un certain nombre de Pères trop pusillanimes, défendit aux jeunes Religieux de la Province de Lyon de s'enrôler dans les associations du Sacré Cœur. Cette mesure, bientôt connue dans les autres provinces de France, explique la cessation presque totale de ces enrôlements. De là aussi le nombre relativement restreint des Confréries érigées dans nos maisons pendant les 25 premières années du XVIIIe siècle. Toutefois, il ne faudrait pas s'imaginer que le zèle de la plupart de nos Pères se fût refroidi. Gênés sur leur propre terrain dans l'exercice de leur propagande, les amis du Sacré Cœur n'en cherchèrent que plus vivement au dehors des issues aux ardeurs qui les consumaient.

§ II.

Le Père Nicolas Bouzonié (*1645-1726*).

Quelques années après le livre du Père Croiset, un autre ouvrage sur le Sacré Cœur paraissait à Poitiers sous ce titre : Entretiens de Théotime et de Philothée sur la dévotion au Sacré Cœur, par le P. Nicolas Bouzonié, S. J. La permission d'imprimer est du 5 mars 1697, l'approbation du Père Ignace Tartas, Provincial d'Aquitaine est donnée à Bordeaux, le 21 janvier 1696. Cet ouvrage ne suit donc que de cinq ans celui du P. Croiset.

Le P. Bouzonié naquit à Bordeaux le 23 octobre 1645, et fut reçu dans la Compagnie en 1663. Son noviciat achevé, il suivit 3 ans le cours de Philosophie, 4 ans celui de Théologie, fut ordonné prêtre en 1676, et fit sa Profession le 2 février 1681. Après 6 ans de Régence dans les classes inférieures, il enseigna quatre ans la Philosophie et quinze ans la Théologie scolastique et l'Écriture sainte. Il s'appliquait aussi à la prédication et

s'acquittait de cet emploi avec un rare bonheur. Enfin il dirigea pendant quelques années la grande Congrégation. En 1703, il devint infirme, et aveugle sept ans après, en 1711 : double épreuve qu'il supporta avec résignation jusqu'à sa mort, arrivée à Poitiers le 30 octobre 1726. Il avait 81 ans.

Son éloge funèbre nous dit qu'il était doué d'une rare pénétration d'esprit, très versé dans les belles lettres et d'une merveilleuse aptitude pour la poésie. Il possédait aussi les qualités qui font l'historien. On peut juger de son mérite littéraire par l'ouvrage qu'il a composé sur le Sacré Cœur. Moins connu que le livre du Père Croiset, moins didactique, il ne lui est pas inférieur pour l'élégance et la richesse du style ; et c'est avec toute la satisfaction d'un bibliophile que nous le signalons à nos lecteurs comme une rareté littéraire. La forme dialoguée, adoptée par l'auteur, nuit peut-être à la sûreté de sa marche et à la netteté de ses développements ; mais une table des matières placée comme un fil conducteur à la fin de l'ouvrage permet de suivre sans effort le mouvement de sa pensée.

Le livre est dédié à saint Jean l'Évangéliste ; voici un fragment de la dédicace qui est de toute beauté : « Disciple favori du Cœur de Jésus, vous avez été l'objet de ses prédilections, vous en avez reçu les confidences, les secrets, les faveurs... Un jour, votre mère demanda pour vous au Fils de l'homme qu'il vous assignât la première place dans son Royaume... il vous a donné plus, il vous a placé sur le trône par lequel il règne en nous, et sur l'autel par lequel il s'est sacrifié pour nous, sur son propre Cœur... avec quelle distinction ne vous a-t-il pas traité, dans les deux occasions les plus remarquables de sa vie, dans la dernière Cène et sur la Croix ? Là, vous reposez sur le Cœur vivant de Jésus, ici vous occupez son Cœur mourant... A la Cène, vous avez découvert sa gloire. A la Croix, il donne en votre personne un second fils à sa propre Mère.

« Objet de tant de faveurs, vous avez pris avec justice le titre de Bien-aimé. Les Pères de l'Église vous nomment avec l'Église, l'Aigle des Docteurs, Apôtre, Évangéliste,

238 19

Prophète, Vierge et Martyr ; mais vous, pour vous faire connaître, vous consultez le Cœur de Jésus et le Vôtre, et vous publiez que vous êtes le disciple que Jésus aimait.

« Et vous avez soutenu l'honneur de ce beau titre ; d'autres sont avec vous au Thabor et aux Olives ; seul, vous l'avez suivi jusqu'au Calvaire... vous êtes le premier au Sépulcre... plus clairvoyant que les autres qui, apercevant Jésus, le prennent pour un fantôme, vous vous écriez... *Dominus est*, C'est lui, c'est le Seigneur ! Vous avez porté les flammes de votre amour pour lui à Jérusalem, à Rome, à Éphèse...vous avez parcouru toute l'Asie, et pénétré chez les Parthes, chez les Indiens et bien avant dans l'extrême Orient... Les persécutions et les supplices n'ont pas intimidé votre grand cœur... Jésus l'avait fait image du Sien. *Cor Joannis, Cor Christi.* »

La dédicace est suivie d'un avertissement. « Plusieurs des membres enrôlés dans la Confrérie du Sacré Cœur en ignorent l'esprit et les devoirs ; ils s'imaginent qu'après avoir donné leur nom, ils n'ont plus rien à faire. D'autres refusent de s'enrôler parce qu'ils se font une fausse idée de la dévotion au Sacré Cœur. Nous dirons ce qu'elle est, quels sont les avantages de la Confrérie et à quoi elle oblige.

« Que pensez-vous, demande Philothée à Théotime, de la nouvelle Confrérie du Sacré Cœur ? C'est, répond Théotime, la plus belle des inventions chrétiennes... la plus solide de toutes les dévotions, la plus aimable et la plus attrayante des associations, c'est le commerce de nos cœurs avec le Cœur de Jésus-Christ. Les autres Confréries font entrer dans les divers appartements du Palais du Roi des Rois, celle-ci nous introduit dans son cabinet, dans le trésor de ses grâces.

« Mais elle est nouvelle? Oui, quant à la forme, quant aux marques sensibles que le Sauveur a données du désir qu'il a d'être honoré sous la forme de ce Cœur de chair, au point qu'il a daigné expliquer les motifs de cette dévotion et en assigner le jour... mais dans ce qu'elle a d'essentiel, les Patriarches, les Prophètes et Marie au temple l'ont connue et pratiquée, en appelant de

toute la vivacité de leur prière l'avènement du Cœur de Jésus au milieu de nous. Devenue Mère de Dieu, la sainte Vierge et Joseph son saint Époux en produisaient les actes, quand, prosternés devant Jésus, ils adoraient dans sa personne l'amour incarné... Les disciples d'Emmaüs goûtaient ses douceurs et saint Paul la prêchait en parlant des dimensions du divin Cœur. Elle est donc ancienne et nouvelle tout ensemble.

« C'est à tort qu'on la combat; et il faut n'avoir pas de cœur pour ne pas reconnaître dans le Cœur aimable de Jésus l'objet d'une dévotion spéciale. Ce Cœur n'apparaît-il pas dans toutes les pages de l'Évangile? Si Jésus se cache à Nazareth, c'est pour manifester l'obéissance, la docilité, le recueillement de son Cœur... Se produit-il en public ? C'est pour proposer à notre imitation sa douceur et son humilité. Le désert où le Sauveur multiplia les pains, fait éclater toute sa bonté ; Lazare ressuscité nous en dit les tendresses ; Madeleine pardonnée, les attentions de sa miséricorde; et Gethsémani, ses tristesses mortelles... Enfin, son Eucharistie a-t-elle un autre but que de nous unir à ce divin Cœur ?

« Mais puisque l'objet de cette dévotion renferme Jésus tout entier, comment peut-on nous accuser d'introduire la division dans son auguste personne? Nous ne la divisons pas... nous ne séparons pas l'humanité de la divinité, ni une partie du corps de ce corps tout entier. Mais en considérant Notre-Seigneur dans son ensemble, nous le voyons sous un aspect particulier qui nous le montre plus aimable; son Cœur rempli d'amour pour les hommes est le point de vue sous lequel nous l'adorons... C'est là que nous admirons ses magnificences, et les trésors de sa sagesse, et les prodigalités de son amour; là que nous retrouvons le Père, l'Ami, le Frère, l'Époux, le Pasteur et la Victime ; là qu'il est pour nous la vigne, la porte, l'agneau, le pain, la nourriture... Enfin c'est dans ce Cœur Sacré que nous comprenons tous ses mystères, toute sa doctrine, tous ses voyages à la recherche des âmes, toutes ses actions, toutes ses vertus : quelque culte qu'on rende à Jésus-Christ, il faut toujours en venir à la dévotion envers son Cœur adorable.

« Ce qui met nos adversaires dans l'erreur, c'est qu'ils ne distinguent pas entre l'objet *unique* d'une dévotion et l'objet *direct*. *L'objet unique* est celui qui exclut tous les autres, l'objet *direct* est celui qui sert d'attrait à notre piété ; loin d'être exclusif, il nous unit plus étroitement à tous les objets avec lesquels il a quelque liaison. En matière de dévotion, les attraits sont partagés ; tel s'attache à la sainte Face, tel aux plaies de Notre-Seigneur; tel à sa sainte Enfance, tel au Nom de Jésus, tel à sa croix; et nul, en s'attachant à l'objet de ses prédilections, ne croit s'éloigner de la personne adorable de Jésus-Christ; à plus forte raison, les adorateurs du Sacré Cœur qui, non seulement n'excluent rien de ce qui compose la Personne de Notre-Seigneur, mais y renferment même tout. De même que les hommages rendus à l'un de nos mystères n'ôtent rien à ceux que nous réservons aux autres, le culte dont nous adorons le Sacré Cœur ne préjudicie en rien aux adorations que réclame Jésus-Christ tout entier. Que dis-je ? en vénérant ce Cœur, nous vénérons tout ce qu'il inspire, tout ce qu'il produit, tout ce qu'il représente et personnifie. Il est la source de toutes les bénédictions, le trône de la miséricorde... Il est l'objet des complaisances du Père, la première hostie vivante et immolée. En lui nous trouvons Jésus offert et sacrifié, compatissant à nos misères, pardonnant à ses ennemis, riche en libéralité, magnifique en amour, charmant, aimable, fidèle et digne de conquérir tous les cœurs.

« Mais ce cœur, objet *direct* de notre dévotion, quel est-il? C'est le Cœur matériel de Jésus, et principalement, son Cœur spirituel. Nous rendons d'abord un culte singulier à ce Cœur de chair, semblable au nôtre qui a battu dans la poitrine de l'Homme-Dieu. Nous l'adorons dans l'Eucharistie où il est, avec le corps du Sauveur, la plus précieuse relique que possède l'Église... Mais notre culte ne s'arrête pas à ce Cœur matériel, il monte plus haut jusqu'à l'âme de Jésus principe de son amour et jusqu'à l'Eucharistie qui en est le Chef-d'œuvre. Ainsi l'objet spirituel est cet amour infini qui a porté Jésus à se donner à nous jusqu'à la fin des siècles, malgré notre

indifférence et notre malice. Honorer cet amour par notre reconnaissance, lui faire amende honorable et réparer le crime de tant d'ingratitude, c'est le but de la Confrérie du Sacré Cœur.

« Douze raisons concourent à l'établir : l'excellence de son objet, c'est-à-dire le Cœur de Jésus dans lequel habite la plénitude de la divinité... et dont les actions ont une valeur infinie ; la beauté intérieure de Jésus qui le rend digne d'attirer tous les cœurs; la douceur et la bonté de ce Cœur adorable ; son amour immense pour son Père et pour nous, et le Chef-d'œuvre de cet amour qui est l'Eucharistie. Ajoutons les mauvais traitements que lui font les hérétiques et les pécheurs, le zèle que nous devons avoir pour sa gloire, l'attrait particulier qu'exerce sur nous ce Cœur, délices de tous les cœurs ; les vertus dont cette dévotion inspire la pratique ; les grâces et les consolations qu'elle produit ; enfin n'est-il pas le principe de notre salut ? Oh ! puisqu'il nous donne son Cœur, donnons-lui le nôtre. Cœur pour cœur, aurons-nous perdu au change ? »

L'auteur rappelle ensuite l'historique de cette dévotion : « Une Religieuse de la Visitation d'une vertu éminente a été l'instrument de ce dessein, avec le Père Claude de la Colombière... Quelques-uns nous assurent depuis peu qu'elle se nomme Marguerite-Marie Alacoque... on lit l'abrégé de sa vie à la fin d'un traité qui porte pour titre, la dévotion au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, composé par un Jésuite.

« Il est vrai que certains esprits doutent de la Révélation faite à cette humble Religieuse... Mais s'il y a de la simplicité à croire tout, il y a de la témérité à ne rien croire... On ne peut pas nier qu'il n'y ait eu de tout temps de ces âmes pures et choisies à qui Dieu se communique... Il n'y a rien de suspect dans une dévotion qui porte au plus pur amour de Dieu et à la réparation de sa gloire... Telle est la dévotion au Sacré Cœur... La vertu de l'âme que Notre-Seigneur s'est choisie a toutes les marques d'une solidité à toute épreuve, parce qu'elle est fondée sur la docilité et l'obéissance... ajoutez que nul ne s'approchait de Marguerite-Marie sans en devenir meilleur..

Enfin les progrès de cette dévotion achèvent de la justifier.

« Les Religieuses de la Visitation ont paru les premières en cette sainte entreprise, comme les favorites de ce divin Cœur. Elles ont fait bâtir à Dijon une Chapelle à son honneur, composer un Office et une Messe qu'on chante solennellement toutes les années, elles en ont même établi l'adoration perpétuelle pour toutes les heures du jour et de la nuit. J'ai vu ce projet imprimé qui m'a été envoyé, intitulé : Le divin Rendez-vous. Il contient un avertissement aux associés, avec des Règlements et des pratiques. »

La Confrérie dont parle le P. Bouzonié oblige ses associés « 1° à se confesser et à communier le jour de leur admission, le jour de la fête du Sacré Cœur, et à l'heure de la mort ; et s'ils ne le peuvent à ce moment suprême, ils doivent invoquer de bouche ou, du fond du cœur, le saint Nom de Jésus. Ils sont aussi tenus de visiter quelquefois l'église ou la chapelle qui est consacrée à ce Cœur adorable et d'y prier pour les besoins de l'Église. On le voit, cette Association n'est pas assujettissante... faite pour le cœur, elle respecte la liberté.

« Mais elle a son esprit propre et aussi ses pratiques... or, l'esprit qui la caractérise, c'est une vénération toute particulière pour le Saint-Sacrement. Les Confrères devront se distinguer par leur ardent amour pour Notre-Seigneur et par le culte qu'ils rendront au Saint-Sacrement. Ils célèbreront donc avec solennité les deux fêtes du Saint-Sacrement, celle du *Corpus Christi*, et celle du premier Vendredi après l'Octave, ou du Sacré Cœur. Ils seront assidus à la sainte messe, à la visite au Saint-Sacrement et réciteront tous les vendredis les litanies du Sacré Cœur.. ils ne négligeront rien pour étendre cette salutaire dévotion... Les actes intérieurs de consécration, d'amour, de conformité à la volonté de Dieu, de filiale confiance leur seront familiers... Ils aimeront à servir Notre-Seigneur dans ses membres souffrants. » L'auteur recommande aux Confrères toutes les œuvres de réparation, comme l'amende honorable et les chants expiatoires ; toutes les œuvres de piété, comme la prière mentale, et la prière vo-

cale pour les prêtres, les prédicateurs, les Princes et le Roi très chrétien. Ils se feront aussi un honneur d'accompagner le Saint-Sacrement quand on le porte aux malades ; enfin les œuvres de zèle ne doivent pas être oubliées.

Le dialogue ou les entretiens de Théotime et de Philothée sont suivis de sentiments et de pratiques de piété pour honorer le Sacré Cœur. Nous notons entre autres, trois méditations sur le Sacré Cœur ; douze entretiens avec Notre-Seigneur pour les visites au Saint-Sacrement; une imitation du *Te Deum* en l'honneur du Cœur de Jésus ; nous ne l'avons vu que là... Un *Alphabet* des Saints pour méditer sur le Cœur de Jésus, des Hymnes latins et français sur ce divin Cœur, une offrande au Sacré Cœur pour le commencement de l'année... Enfin, une oraison à l'honneur de cet adorable Cœur pour la conversion des infidèles, empruntée en partie à la Vénérable Marie de l'Incarnation, Religieuse ursuline, dont les Évêques du Canada poursuivent en Cour de Rome la Béatification... Il y a aussi une messe du Sacré Cœur composée par le P. Bouzonié pour les Religieuses de Notre-Dame de Poitiers. Elle n'a rien de commun avec celles du P. Eudes et du P. de Gallifet. Elle est suivie des litanies du Sacré Cœur de Jésus et des litanies du Saint Cœur de Marie, approuvées par Mgr de Baglion de Saillant, évêque de Poitiers.

Le P. Bouzonié ne se désintéressait d'aucune des œuvres qui concernaient le culte du Sacré Cœur... Les Religieuses de Notre-Dame de Poitiers eurent à se louer de son obligeance pour l'érection d'une Confrérie en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus (1695). Déjà elles avaient fondé antérieurement celle du Saint Cœur de Marie... Les deux Confréries recrutaient de nombreux associés. Les Abbesses de Fontevrault et de la Mothe, avec leurs Communautés, les Religieuses de l'Assomption de Paris, de Sainte-Croix de Poitiers, de Saint-François de Fontenay, de Sainte-Ursule de Pau, s'y sont enrôlées avec un grand nombre de séculiers, d'ecclésiastiques et de Religieux.

§ III.

Le Père Meslereau.

Bordeaux avait donné le P. Bouzonié à la ville de Poitiers, il en reçut en échange le Père Joseph Meslereau... Né dans cette capitale du Poitou le 17 mars 1643.ce Père était de deux ans plus âgé que le P. Bouzonié... Il entra dans la Compagnie le 28 juillet 1660, fut ordonné prêtre à la fin de sa seconde année de Rhétorique, en 1673; fit son 3e an de probation au Collège de Poitiers en 1675-1676, et prononça ses vœux de Profès dans la même ville, le 15 août 1677. Après avoir évangélisé avec un grand succès les villes du midi, il fut rappelé à Bordeaux où il dirigea pendant de longues années la Congrégation des Messieurs. Il y était pendant les dix dernières années du XVIIe siècle et contribua puissamment à l'établissement de la dévotion au Sacré Cœur à la Visitation et dans la ville elle-même.

Déjà le petit livre de la Sœur Madeleine Joly, le livre de Dijon, était connu au Couvent, il avait attiré l'attention des Religieuses vers le Sacré Cœur et suscité un premier mouvement d'amour ; mais plus que toutes ses Sœurs, la Mère Aimée-Angélique Chambon sentait que le Cœur de Jésus parlait à son cœur. Sur ces entrefaites le Père Meslereau arriva de Lyon, embaumé des entretiens qu'il avait eus avec le P. Croiset ou avec ses disciples, et tout impatient de communiquer à d'autres âmes les trésors dont son cœur était plein... une entrevue avec la Mère Aimée-Angélique lui suffit pour la gagner à la sainte cause, et elle s'empressa de faire venir de Lyon pour sa Communauté le nouvel ouvrage qui traitait de la dévotion au Sacré Cœur. Était-ce le livre de Dijon remanié, ou le livre du P. Croiset publié en 1691, nous ne savons... Cependant le P. Meslereau avait repris sa pieuse propagande ; il obtint même du Souverain Pontife un Bref qui autorisait l'érection d'une fête du Sacré Cœur avec indulgence plénière. A son instigation, la Très Honorée Mère conçut le dessein de

bâtir une chapelle au Sacré Cœur ; elle en vint à bout malgré tous les obstacles, grâce à une intervention visible de la Providence, et le P. Meslereau, nous ne pouvons en douter, fut un des trois Jésuites qui portèrent la parole aux fêtes de l'inauguration en 1695. Cette chapelle devint un centre de pèlerinages, où la miséricorde du Sacré Cœur aimait à se rencontrer avec nos misères. Des grâces extraordinaires, des guérisons miraculeuses y étaient obtenues et constatées. Deux ans après, on y établit une Confrérie du Sacré Cœur. Le Bref qui l'autorise est daté du 25 juin 1695. Mgr l'Archevêque voulut s'inscrire le premier ; après lui Nosseigneurs les Évêques de Bazas et de Saintes. Cette initiative fut suivie par une multitude d'ecclésiastiques de distinction, et de Religieux de tout Ordre. Le P. Meslereau, accompagné de ses Confrères, ne fut pas des moins empressés à s'enrôler.

Cet infatigable zélateur de la dévotion au divin Cœur continua dans Bordeaux son utile apostolat jusqu'en 1726, époque où le catalogue de la Province le présente comme un *Vieillard*, *senex*, dispensé désormais de tout ministère. Le 6 mars 1731, il s'éteignait plein de jours et de mérites, il atteignait sa 88e année.

§ IV.

Le Père Champion de la Mahère.

Nous pouvons rattacher à ce groupe d'apôtres qui s'inspirent, plus ou moins directement, de Paray-le-Monial, le P. Pierre Champion de la Mahère, disciple chéri du vénérable P. Julien Maunoir, l'apôtre des Bas-Bretons, et du pieux fondateur des maisons de Retraite en Bretagne, le P. Vincent Huby. C'est à l'école de celui-ci que le P. Champion s'initia à la dévotion au Sacré Cœur, mais il est à croire qu'une autre influence s'est exercée sur les dernières années de sa vie. Un souffle de Paray, un souffle apostolique anime son amour ; de disciple du Sacré Cœur il en devient le propagateur ardent ; il adopte, il recommande des pratiques

de dévotion que le Père Huby n'avait pas connues. Et où donc avait-il appris l'exercice de l'*Heure-Sainte* la nuit du Jeudi au Vendredi, sinon dans les communications de Paray !

Il n'ignorait pas que la dévotion au Sacré Cœur avait fait son entrée à Nantes en 1693 ; que cette année-là même, une Religieuse de la Visitation, la Mère Louise Laubier obtenait de Mgr l'Évêque de Rennes l'établissement de la fête du Sacré Cœur dans l'église du Couvent. Et n'est-il pas vraisemblable qu'une autre zélatrice du Sacré Cœur, Marie-Madeleine de Santo Domingo de la Bouveraye s'empressa de concilier à sa dévotion bien-aimée, le crédit dont le Père Champion jouissait dans la ville auprès des âmes pieuses ? Sans aucun doute, il fut du nombre de ces Jésuites qu'elle encourageait à publier partout, les richesses et les amabilités du Sacré Cœur. « N'êtes-vous pas, disait-elle respectueusement, les héritiers du Père de la Colombière, comme les Filles de la Visitation doivent l'être de Marguerite-Marie ? » Elle n'obtint pas alors des Supérieures l'établissement de la Confrérie dans l'église du Couvent ; mais il lui fut permis de distribuer des petits cœurs d'étain et de plomb, et des images ou sauvegardes qu'elle coulait ou imprimait elle-même. Elle était surtout prodigue de ces sortes de largesses quand il se donnait des retraites dans la ville ou aux environs. Il est assurément bien difficile que le Père Champion soit resté étranger à toutes les industries, à toutes les avances d'un si généreux apostolat. Ainsi s'explique la parenté de sa dévotion au Sacré Cœur avec celle de Paray-le-Monial [1].

Pierre Champion de la Mahère était né le 14 octobre 1632 à Chaulieu au diocèse d'Avranches, d'une famille où la foi était héréditaire comme les vertus. Pierre ne laissa pas s'amoindrir ce précieux héritage. Enfant, il avait ces

[1] Le P. Pouplard admet volontiers qu'au moment où le Vén. P. Huby et le P. Champion répandaient en Bretagne la dévotion au Sacré Cœur, presque rien n'avait transpiré dans cette partie de la France des apparitions de Paray-le-Monial.. Nous n'affirmerons rien pour le P. Huby mort en 1693... Mais nous avons peine à nous ranger de son avis quant au P. Champion de la Mahère.

attraits et ces aptitudes qu'on admire dans les saints à cet âge ; écolier au collège des Jésuites de Caen, il faisait briller en lui toutes les vertus de l'adolescence, il était pur, laborieux et soumis. Bientôt la Congrégation de la sainte Vierge l'admit dans ses rangs, il en fut l'édification et l'honneur. Que ne promettaient pas ces brillants débuts ? Le 18 novembre 1651, Pierre était admis au Noviciat de la Compagnie à Paris ; il avait dix-neuf ans. Novice, il soutint toutes les espérances de sa jeunesse. L'esprit de zèle et de mortification se développait dans son âme ; il parlait de Dieu comme un Ange.

Trop à l'étroit dans notre vieille France, il demande au Père Général les missions de l'extrême-Orient. On les lui fait espérer ; mais en attendant, on l'applique à l'enseignement de la Grammaire. A Rennes, à Quimper, il régente ses écoliers à la façon d'un saint François Régis. Dans cette dernière ville, il se met en rapport avec le vénérable P. Maunoir, l'apôtre et le thaumaturge de la Basse-Bretagne au XVIIe siècle. Maunoir aurait voulu en faire son successeur, mais Pierre Champion ne savait pas le breton. Il ne put que s'initier aux industries du saint homme et s'échauffer aux ardeurs de son zèle.

Après avoir fait sa philosophie à la Flèche et sa théologie à Paris, il reçoit la grâce du sacerdoce ; et pour se donner à Dieu davantage, il sollicite de nouveau les missions de l'Orient. On l'envoie à Rouen se préparer au départ dans les exercices du troisième an. Au bout d'un mois, on l'avertit de venir à Paris, de se tenir prêt ; c'en est donc fait, il va partir... Mais voici qu'un professeur de Grammaire, au Collège d'Eu, tombe malade, et le P. Pierre prend sa place... ce n'était qu'un sursis, il l'espérait du moins. Son attente ne fut pas trompée. Le 15 août 1666, il prononçait ses derniers vœux et s'engageait par un vœu spécial aux missions. Enfin l'Orient semble s'ouvrir à son ambition sainte. Déjà Pierre a quitté Paris pour se rendre à Marseille ; il voyage à pied, comme les apôtres, sans égard à la saison dont les chaleurs sont déjà brûlantes, enfin il arrive à Marseille, mais épuisé. Une défaillance le saisit à la

veille du départ et les médecins s'opposent à son embarquement. Le voilà donc revenu d'Orient... Pauvre Père ! faut-il le plaindre ? Non ! il prendra plus tard sa revanche dans un autre genre de missions : missions urbaines et rurales couronnées des plus brillants succès; missions navales, à la suite du Comte d'Estrées, sur les vaisseaux du Roi. Que de fois, dans ces dernières missions, il court risque de périr sous le feu de l'ennemi, ou sous l'effort de la tempête. Un jour, au moment d'être englouti avec le vaisseau qui le porte, il refuse de descendre dans une chaloupe de sauvetage, tant que le dernier des matelots restés à bord ne sera pas en sûreté.

De retour en Europe, il est envoyé à Nantes (1680) et là, nommé directeur de la maison de Retraite, il emploie au bien des âmes les vingt dernières années de son existence. C'est à cette période de sa vie qu'appartiennent les souvenirs qui nous restent de sa dévotion au Sacré Cœur. A mesure que le bon Père avançait en âge, il travaillait à rompre les derniers liens qui pouvaient encore l'attacher à la terre ; il épurait son âme tous les jours davantage sous le feu de la mortification et de l'amour. Plus rien ne s'opposait au règne du Cœur de Jésus sur son cœur.

Écoutons le biographe, son contemporain... « Le Père Champion parlait divinement de ce divin Cœur, surtout aux âmes qui, dégagées de l'amour du monde, étaient plus capables d'en concevoir les merveilles et plus disposées à se laisser enflammer.

Il disait : « Le Cœur de Jésus est le modèle et la source de toute perfection ; c'est de là que viennent les plus pures flammes qui doivent embraser nos cœurs.

« Il est le miroir et le trésor de ses saintes épouses. Elles voient dans ce divin Cœur les défauts qu'elles doivent corriger, et elles possèdent en lui tout ce qu'elles doivent désirer.

« Le Cœur de Jésus est la fournaise où les âmes tièdes et découragées viennent rallumer leur ferveur... Il est l'école de notre vie intérieure... Il est notre Paradis terrestre, où l'on goûte des douceurs que le monde ne

saurait goûter... Il nous est ouvert, ce beau Cœur ; entrons-y par un parfait recueillement, et faisons-y une demeure stable par le pur amour... Enfin le Cœur de Jésus est la porte du divin commerce qui doit être entre la terre et le ciel. Par le Cœur de Jésus, Dieu vient à nous, et par lui nous allons à Dieu. Eh quoi ! Jésus vous offre son Cœur et il vous demande le vôtre ! Refuserez-vous un échange si avantageux ? Vous ne trouverez nulle part de repos ni plus doux ni plus constant que dans le Cœur de Jésus. C'est de cet adorable Cœur que les âmes doivent tirer l'esprit qui les anime. »

Dans ses lettres de direction, il écrivait : « Allez, allez souvent chercher une retraite solitaire dans le Cœur de Jésus. Livrez-vous à lui pour tout ce qui lui plaira.... pour vivre, pour mourir.

« Brûlez votre rouille dans le feu de son amour. Reposez-vous dans son Côté ouvert. Que son Sacré Cœur soit votre oreiller.

« Après quelque faute que ce soit, demandez-en pardon à Jésus... Lavez-vous dans son sang, brûlez votre faute et tous vos péchés dans le feu de son amour. Puis n'y pensez plus, et jetez-vous dans le Cœur de Jésus pour y puiser de nouvelles forces. »

Plein de ces pensées divines, il ne faisait qu'exprimer aux autres ce qu'il pratiquait lui-même avec une parfaite fidélité, surtout depuis le temps où la sainte Vierge lui avait fait connaître qu'il devait régler tous les mouvements de son cœur sur ceux du Cœur de son cher Fils; car il en fit désormais sa plus grande étude.

Notre-Seigneur ne lui refusa pas la grâce suprême de la souffrance. Les dernières années de ce fervent adorateur du Cœur de Jésus ne furent presque jamais sans douleur. En vain il luttait contre le mal pour rester fidèle à ses ministères accoutumés. Il dut céder pourtant, et peu à peu ses apparitions à la maison de Retraite et aux réunions de ses Congréganistes se firent rares. Le 17 juin 1701, il présida aux exercices de la Congrégation et entendit quelques confessions. Ce fut le dernier effort de son zèle ; et pendant les 9 jours qu'il vécut encore, il ne fit plus que languir... il se taisait, doux en-

vers son mal et recueilli en Dieu. Le 28 juin 1701, vers les trois heures de l'après-midi, il mourut en offrant au Cœur adorable de son Jésus, un dernier battement d'amour.

Toute la ville ne tarda pas à en être informée. « Un saint vient de mourir chez les Jésuites, disait-on, un saint est mort. » Ce fut aussitôt un concours inexprimable. On ne put faire passer le corps de la sacristie à l'église, tant le monde s'y était jeté en foule pour avoir de ses reliques ou pour le toucher. Pendant toute la matinée du 29, fête de saint Pierre, on fut obligé de garder le cercueil, de peur que la dévotion du peuple n'allât jusqu'à mettre le corps en pièces, comme on avait fait déjà des habits dont il était revêtu.

Les personnes les plus distinguées de la ville voulurent assister à l'office que les Congréganistes récitèrent en présence des dépouilles mortelles de leur saint directeur.

Ainsi pour glorifier son serviteur fidèle, le Cœur de Jésus n'attendait pas l'éternité.

CHAPITRE III.

LE P. JEAN CROISET (1656-1738).

Il est un homme qui, plus qu'aucun autre après la B. Marguerite-Marie et le P. de la Colombière, a su propager par la parole et surtout par la plume la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, c'est le P. Jean Croiset. On peut dire qu'il a été l'objet d'une prédestination spéciale, et qu'une mission particulière lui est venue d'en haut. Croyons-en le témoignage de l'humble Marguerite-Marie : l'année même de sa mort, elle disait à l'une de ses Sœurs : « je mourrai assurément cette année, parce que je ne souffre plus rien, et pour ne pas empêcher les grands fruits que mon divin Sauveur prétend tirer d'un livre de la dévotion au Sacré Cœur. » Elle parlait du livre que le P. Croiset publia en 1691, l'année qui suivit la mort de la Bienheureuse. Avait-elle appris, aux clartés de la même lumière, d'où viendrait à ce livre sa grande renommée et son principal attrait ? Savait-elle que sa propre Vie, ajoutée par l'auteur à ses considérations sur le Sacré Cœur, serait l'irrésistible aimant auquel se prendraient les âmes ? Et que le récit de ses vertus, non moins que des faveurs miraculeuses dont elle était l'objet, devait contribuer plus que tout le reste à l'extension et à l'affermissement du règne de ce divin Cœur ? Il est douteux que son humilité lui permît de le deviner.

Mais ce nouvel associé de la B. Marguerite-Marie et son premier historiographe, quel est-il ? Les Archives de Rome, les écrits que ce Père a laissés et sa correspondance avec la Bienheureuse nous permettent de répondre. Marseille fut la patrie de Jean Croiset, il y vint au monde le 28 août 1656. Quels furent ses parents ? Nous savons que sa famille était des plus honorables et que la foi et la piété y étaient héréditaires. Mais dans quelle

paroisse est-il né à la vie de la grâce ; dans quelle église fit-il sa première communion ? autant de questions que nous devons laisser sans réponse. Nous voudrions raconter dans quel collège s'écoula sa jeunesse studieuse. La Compagnie n'avait pas encore de collège à Marseille, et l'éducation était aux mains des Oratoriens. Il nous serait doux de voir le jeune écolier mettre lui-même en pratique les conseils qu'il devait donner un jour aux Pensionnaires de nos collèges, si bien qu'en plaçant sous leurs yeux le portrait de ce qu'ils doivent être, il se peignait lui-même en reproduisant ses propres exemples. Sa piété, dirions-nous en copiant ses expressions, n'était pas une dévotion superficielle et passagère, il dut à sa première éducation un *fond de Religion inaltérable, une crainte de Dieu douce, mais efficace*, une horreur du péché qui croissait avec la raison et avec l'âge... A la crainte de Dieu, il ajoutait le désir de lui plaire. Il exprima dans sa vie, avant de les formuler dans son Règlement pour les Pensionnaires, ces limpides maximes : « L'étude, chez les jeunes gens, doit presque aller de pair avec la prière... la modestie est le caractère des belles âmes, l'innocence est inséparable de la pudeur. Voyez dans la prière du matin les prémices d'une journée chrétienne... Ce que la nourriture est au corps, l'usage des Sacrements l'est à l'âme... Communiez souvent... on ne s'éloigne jamais de la sainte Table sans s'affaiblir. Une communion doit être une disposition à une autre. Accoutumez-vous à entendre la parole de Dieu avec plaisir et avec respect... Êtes-vous au sermon, croyez que c'est votre Dieu qui vous parle et qui vous instruit... Étudiez la Religion... ne soyez pas de ces jeunes gens qui savent leur Cicéron et leur Horace par cœur ; et ils ne savent pas leur catéchisme... Une lecture bien choisie vaut un sermon... Faites-vous une loi de ne jamais passer un jour sans lire un livre de piété... à votre Directeur il appartient de déterminer quel est le livre le plus utile... Rien n'est plus pernicieux que la lecture des mauvais livres : si elle ne tue pas l'âme, elle la rend infirme... un mauvais livre est un poison dangereux... Faites-vous une loi de n'en avoir jamais aucun, ignorez-en jusqu'au

titre... n'ayez pas en moindre horreur les livres suspects pour la Doctrine. L'Église a-t-elle condamné un livre, n'y touchez jamais. Un livre dit souvent ce qu'un homme n'oserait pas dire. »

Il fait suivre ces maximes d'un règlement où il est plus clair, plus précis encore : « Une vie chrétienne est une vie réglée et unie ; qui vit sans règle, vit peu chrétiennement. Dormez régulièrement sept heures par jour.. un plus long repos, c'est mollesse... Faites-vous une loi de ne jamais sortir de votre chambre sans avoir prié Dieu... Que la prière du matin précède toutes les actions de la journée : on ne manque de loisir que quand on manque de bonne volonté... Assistez tous les jours à la Messe. C'est être peu chrétien que de s'en dispenser sans regret. Donnez chaque jour un quart d'heure à la lecture d'un livre de piété... ne passez jamais un jour sans faire une visite à Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement... Le chapelet est la prière la plus ordinaire des vrais fidèles ; dites-le tous les jours... Il est bien difficile de faire son salut sans méditation ; faites-en tous les jours un quart d'heure. On n'y est guère exact sans être solidement homme de bien. Ne vous couchez jamais sans avoir fait la prière du soir et votre examen de conscience. Le sommeil est l'image de la mort, et le lit, celle du tombeau... Ayez un confesseur réglé, et approchez-vous tous les huit jours des Sacrements... la persévérance est à ce prix. Fuyez l'oisiveté comme l'école de tous les vices. Le sage fait le choix de ses amis ; n'en ayez jamais qui ne le soient de votre salut... ne parlez jamais mal de personne ; la médisance est le vice des âmes basses et des mauvais cœurs... Faites hautement profession d'être chrétien, d'être honnête homme ! la réputation de la vertu écarte même les dangers. Ayez une grande charité pour les pauvres. Souvenez-vous que c'est être dur à Jésus-Christ que d'être dur aux pauvres. Enfin souvenez-vous que votre grande affaire, et à proprement parler votre seule affaire, c'est votre salut[1]... »

[1] Voir Règlement pour Messieurs les Pensionnaires des Pères Jésuites. Liv. Ier.

Nous nous sommes étendu sur ces avis que le P. Croiset donnait aux Pensionnaires du grand collège de la Trinité pour leur servir de règle durant toute leur vie. Ils peuvent nous consoler de l'absence de documents sur sa première jeunesse ; ils nous le montrent à l'œuvre ; il fut au moins cela, c'est un minimum de sa vertu. S'était-il enrôlé dans la Congrégation de la sainte Vierge ? on voudrait le croire, tant il a soin de recommander aux fidèles, aux jeunes hommes surtout, ce moyen de persévérance. Bien qu'ils n'eussent pas encore de collège à Marseille, les Jésuites avaient fondé plusieurs Sodalités dans leurs deux Résidences de Saint-Jaume ou Saint-Jacques et de la Sainte-Croix. Jean Croiset y trouva sans doute le germe de sa vocation à la Compagnie ; c'était tout à la fois un don de Dieu et une récompense. Il entra dans la Compagnie, le 16 décembre 1677, au noviciat d'Avignon où se trouvait déjà depuis le 17 septembre 1676 le P. Joseph de Galliffet. Ils eurent donc pendant près d'une année, l'avantage de se connaître, de s'apprécier, de s'édifier l'un l'autre, sous la direction du Père de Pétasse dont le Nécrologe a pu dire qu'il excellait dans le maniement des âmes, et que, très doux envers le prochain, il n'était dur qu'envers lui-même. C'est au noviciat que le Frère Jean Croiset se laissa façonner dans la pratique des vertus religieuses : c'est là qu'à l'exemple de Louis de Gonzague, son Saint de prédilection, il conçut ce tendre amour de Notre-Seigneur que nous verrons bientôt jeter de si vives flammes. Dès ce temps-là le Cœur de Jésus parlait à son cœur ; mais l'humble Novice ignorait que l'heure était venue de rendre à ce divin Cœur un culte public dont il serait lui-même le zélateur infatigable. Au sortir du noviciat, de 1680 à 1687, il est Régent de Grammaire et professeur d'Humanités dans les collèges de Vesoul, de Nîmes, d'Avignon, de Rouen et de Carpentras. Pendant cette longue Régence, il dut se rencontrer avec quelques-uns de ces Juvénistes qui avaient eu pour Préfet au grand Collège de Lyon le P. Claude de la Colombière (1679-1681), et il fut initié par eux à cette dévotion au Sacré Cœur dont le Vénérable Père avait été le généreux apôtre.

Bientôt la lecture de la Retraite qui parut au jour peu après la mort de ce grand auxiliaire de Marguerite-Marie, acheva ce que les confidences de ses confrères avaient commencé. En 1687-88 nous le trouvons à Lyon commençant sa théologie qu'il continue à Dôle une partie de l'année suivante ; mais en 1689, Lyon le rappelle, il y fait son 3e an ; et devient en même temps Ministre des Juvénistes. C'est dans l'intervalle de ces deux années 1689 et 1690 qu'il sort de l'obscurité dans laquelle il échappe à nos recherches, et qu'il se révèle dans l'éclat de ses vertus et dans l'activité de son zèle pour le Sacré Cœur. Avant même sa promotion au sacerdoce, honneur qui ne lui fut conféré qu'en 1690, il noue avec la Bienheureuse ces relations qui l'enchaînent pour toujours à la cause sacrée dont elle est l'Évangéliste. Le nom de Marguerite-Marie si connu, si vénéré dans les trois Visitations qu'abritait Notre-Dame de Fourvières avait dans les maisons de la Compagnie un facile retentissement. On désignait tout haut cette *personne selon le Cœur de Dieu* que le P. de la Colombière dans sa *Retraite,* laissait encore voilée sous l'ombre du mystère. Mais bientôt le petit livre de la Sœur Joly, pénétrant jusqu'à Lyon, tombait entre les mains du P. Croiset. Nous avons raconté l'odyssée de ce livre, la Bienheureuse elle-même nous servant de guide. Sorti des mains de l'humble ouvrière et muni des approbations de l'autorité ecclésiastique, il arrive d'abord de Dijon à Paray où il fait une première étape ; et sur l'ordre de Marguerite-Marie reprend son voyage vers Lyon. Une Religieuse du 1er Monastère le reçoit, la Sœur de Ponsein, vraisemblablement, ou la Sœur de Thélis. Tout le Couvent en est charmé ; mais la dépositaire de ce trésor le montre à l'un de nos Pères qui, à son tour, le communique aux écoliers. Bientôt, multiplié par des plumes infatigables, il circule manuscrit parmi les Congréganistes. C'est alors qu'à la prière d'un libraire son ami, le P. Croiset consent à donner au travail primitif de la Sœur Joly quelque augmentation. L'œuvre collective du Jésuite et de la Visitandine fut mise sous presse et enlevée aussitôt que parue ; une seconde édition

eut la fortune de la première, et bientôt une troisième.

Le P. Croiset avait donc remanié et augmenté, en 1689, le livre de Dijon. C'est là un fait incontestable et bien que ce premier-né de sa plume et de son cœur n'ait pas eu la vogue éclatante, l'influence décisive du livre qui parut deux ans après, en 1691, on ne peut nier qu'il n'ait eu, lui aussi, son à-propos et sa popularité. La Bienheureuse n'a connu que lui, elle l'a suivi dans sa propagande envahissante jusqu'à Marseille où l'arrivée d'un millier d'exemplaires donne à peine satisfaction à l'empressement des pieux fidèles. Elle le voit passer la frontière et pénétrer en Pologne ; elle apprend avec une joie indicible qu'on va le traduire en italien. Il est certain qu'elle rapportait principalement à l'influence de ce petit livre les progrès que faisait parmi les âmes son apostolat bien-aimé. Écoutons-la (Lettre CVII^e^, à la Mère Dubuysson, à Moulins). « Il y a consolation, ma chère Mère, d'entendre les progrès de cette aimable dévotion. On nous mande de Lyon que cela tient du miracle de voir comme chacun s'y porte avec ardeur et empressement. On nous a nommé trois ou quatre villes où on va faire imprimer ces livres, Marseille en est une; de vingt-sept maisons religieuses qu'il y a en cette ville, il n'y en a point qui n'ait pris cette dévotion avec tant d'ardeur, que les unes lui érigent des autels, les autres lui font faire des chapelles... Cette dévotion en moins de quinze jours fut tellement répandue, qu'un nombre incroyable de personnes dévotes communient tous les premiers vendredis. Et on nous a dit qu'on l'établit dans toutes les Maisons des RR. PP. Jésuites qui font même communier tous les vendredis de chaque mois les jeunes Pères qui ne disent pas la messe. » On le sent, l'humble Servante du Sacré Cœur est heureuse, elle surabonde de joie ; elle voit le surnaturel, le miracle dans cette expansion si prompte du règne de son Bien-Aimé... et l'instrument de cette propagande, l'auteur du miracle, après Dieu, c'est le petit livre du P. Croiset ! Faut-il s'étonner qu'elle ait adopté comme un autre P. de la Colombière, ce nouveau coopérateur que Jésus lui donnait, qu'elle l'ait environné de sa prière, encoura-

gé de ses conseils et qu'elle se soit prêtée, malgré toutes ses répugnances, à correspondre avec lui, au moment où elle cessait tout commerce épistolaire avec ses plus chères confidentes.

Une visite que le P. Croiset fit vers ce temps-là au Monastère de Paray, en compagnie du P. de Villette, permit à la Bienheureuse de nouer des relations plus intimes, surtout avec son jeune collaborateur. A la première entrevue, les deux visiteurs se trouvèrent absolument désappointés, la Sœur s'étant renfermée dans une réserve telle qu'à peine répondait-elle aux questions de ses interlocuteurs. Ils en furent étrangement surpris, si bien, paraît-il, qu'ils se seraient repentis d'avoir fait un si long voyage pour voir une personne qui ne leur voulait rien dire. Ils se retirèrent donc peu satisfaits de cette première visite, et dans le dessein de ne plus solliciter d'autre entrevue ; mais le lendemain, ils se sentirent pressés intérieurement d'y revenir l'un après l'autre ; ce qu'ils firent avec toute la satisfaction qu'ils souhaitaient. L'humble Sœur leur parla avec tant de force et d'onction, qu'ils s'étonnaient de voir dans une fille tant de pénétration, avouant qu'il n'y avait que Dieu qui pût lui donner toutes les connaissances qu'elle avait. Ils s'en retournèrent très contents d'un si heureux succès. »

Pourquoi cette réserve à la première entrevue, pourquoi cet abandon à la seconde ? C'est que si le P. Croiset était attendu, le P. de Villette ne l'était pas... de là dans la Bienheureuse cette attitude presque blessante qui les avait si vivement décontenancés. Et cependant au moment même où la Servante de Dieu s'enveloppait dans les voiles de son demi-silence, elle recevait de son bon Maître des lumières qui lui révélaient l'avenir de ses visiteurs. Laissons-la s'expliquer elle-même dans la VIe de ses lettres au P. Croiset en date du 17 janvier 1690.

« La première fois que j'eus l'honneur de vous voir, Il (Notre-Seigneur) me donna d'abord une grande certitude qu'il vous avait choisi pour ce dessein, que c'était pour cela qu'il vous faisait participer aux ardeurs de son divin Cœur, et que dans la suite vous auriez aussi quelque part à ses humiliations sans m'en découvrir la

manière ni le temps. Lorsque vous vîntes pour la seconde fois, il me pressa fortement de vous demander ces méditations dont peut-être ne sus-je pas mieux m'expliquer par la grande crainte que j'ai de me tromper. Il m'assura ensuite qu'il ne vous donnerait jamais aucun goût à cette dévotion ni facilité à y travailler, s'il ne vous avait choisi pour cela ; et de plus qu'il ne m'aurait jamais donné cette ouverture de cœur sur ce sujet à votre égard. Il me sembla, si je ne me trompe, qu'Il m'a promis de vous fournir toutes les grâces et secours nécessaires ; mais tout cela ne se fera pas sans beaucoup de peines et de souffrances, que vous recevrez comme de plus fortes preuves de sa volonté. »

Il nous reste un fragment d'une lettre du P. Croiset à la Bienheureuse... évidemment, elle n'est pas la première qu'il lui ait adressée. L'abandon avec lequel il lui dévoile ses sentiments les plus intimes suppose des ouvertures antérieures... Il parle d'abord des progrès de la dévotion au Sacré Cœur : « un de nos Pères qui est homme de grande vertu et excellent prédicateur, m'a prié de lui envoyer un des petits livres, parce qu'il a dessein de faire quelques sermons sur cette dévotion, c'est ce que j'ai fait ; et comme il prêche dans une grande ville, et qu'il est fort suivi, je ne doute point qu'il ne réussisse dans le dessein qu'il a d'inspirer cette dévotion à tout le monde... » Le P. Croiset ne nous donne pas le nom de ce prédicateur, mais quel qu'il fût, il n'était pas le seul Jésuite qui s'employât à propager le culte du Sacré Cœur. Ce prédicateur pouvait s'appeler *Légion*... Et le P. Croiset continue : « Voilà donc la dévotion au Sacré Cœur de Jésus répandue, prêchée, inspirée et florissante bientôt partout... que le Seigneur qui a fait cette merveille en soit à jamais loué et béni ! Voilà vos souhaits accomplis. Soyez persuadée que je donnerais volontiers tout mon sang pour faire connaître mon aimable Sauveur, qui me comble avec tant de profusion de ses plus grandes faveurs, quoique je sois le plus infidèle de tous ses serviteurs. » Ne croirait-on pas entendre la Bienheureuse elle-même ? Mais le reste du fragment que nous reproduisons semble aussi n'être qu'un écho des

sentiments habituels de Marguerite-Marie : c'est le même amour de son Dieu, la même soif de souffrances, le même besoin d'anéantissement... « Demandez-lui qu'Il me donne son amour. Il faut que je sois tout feu divin, tout amour ; et pour lors je pourrai embraser les autres. A la vérité, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que je suis destiné principalement de Dieu pour l'aimer, et pour vivre et mourir de son pur amour. Tout le reste, pour grand qu'il soit, n'en doit être qu'une suite ; et il me semble que Dieu veut que mon caractère particulier soit son amour. Le désir de l'aimer me brûle, mais je ne puis dire que je l'aime encore en voyant mes imperfections. Je n'ai point d'humilité, et c'est la vertu qui m'est la plus nécessaire pour ce divin amour... Je vous prie, faites quelque chose pour m'obtenir cette importante vertu... Pour ma volonté, il me semble qu'elle est entièrement changée en celle de Dieu, les créatures n'ont presque plus d'attraits pour moi, je suis même comme insensible à tout ce qui n'est pas Dieu. Aimer, et n'aimer toujours mon Dieu que pour toujours l'aimer, c'est l'état où il me met. Tout le reste n'est rien. Les peines, les croix, la mortification continuelle, sont inséparables de cet état ; mais vous savez bien qu'il n'y a rien de rude en tout cela que le nom, quand on souffre parce qu'on l'aime. Ne faire sans cesse que ce qui plaît à mon Dieu, n'aimer que mon Dieu, ne vivre que pour aimer et pour faire ce qui plaît à mon Dieu, c'est l'état où il me met assez souvent par son infinie miséricorde, et d'où je me retire bientôt par mes imperfections et mes infidélités. J'ai besoin de cette profonde humilité, d'un regard simple vers Dieu, d'un oubli de tout ce qui n'est pas mon Dieu... Je vous dis tout ceci avec confiance, parce qu'étant persuadé que vous prenez quelque part aux miséricordes que Dieu me fait et qu'il veut me faire, vous redoublerez vos prières pour m'obtenir ce que je n'ai pas... »

Le sentiment qui accompagne la lecture de cette belle page peut-il être autre que l'admiration ? on se demande, en la lisant, si elle n'est pas signée : Marguerite-Marie ou Claude de la Colombière... mais elle est bien du

P. Croiset. Il avait alors trente-deux ans et n'était pas encore prêtre. A quel degré de perfection ne s'élèvera-t-il pas, soutenu, comme il le sera bientôt, par la grâce du sacerdoce, par les faveurs insignes du Cœur sacré dont il sera de plus en plus l'apôtre, et par les encouragements de la Bienheureuse !

Le fragment que nous citons se termine ainsi : « Je ne sais pas si je serai prêtre au mois de septembre prochain, du moins ce sera dans quelques mois. C'est tout ce que j'espère en ce monde. Je vous en avertirai. Écrivez-moi un peu plus souvent si le bon Dieu le veut. Quoique cette lettre soit extraordinairement longue, je vais ajouter le dessein que j'ai pour savoir votre sentiment... »

Le bon Dieu voulut que son humble Servante se prêtât au desir du P. Croiset, elle échangea avec lui une série de lettres qui, longtemps ensevelies dans la poussière des bibliothèques, viennent de reparaître à la lumière et que nous sommes heureux d'exploiter.

Les Religieuses de Paray qui ont édité la Vie de la Bienheureuse par les Contemporaines, ainsi que sa correspondance et ses œuvres, croient que son commerce épistolaire avec le P. Croiset n'a pas été très étendu : la Bienheureuse affirme, disent-elles, qu'elle n'a écrit que deux fois au P. Croiset. Mais on s'est mépris sur la pensée de Marguerite-Marie et il est avéré aujourd'hui qu'elle a écrit dix fois à ce bon Père. En voici la preuve : Il s'est fait, il y a quelque mois, une trouvaille qui devait opérer une vraie révolution dans l'histoire des Écrits de la Bienheureuse. Le Père Bibliothécaire de la résidence des PP. Jésuites d'Avignon regardait chez un bouquiniste un tas de vieux livres et de manuscrits. Tout d'un coup, un volume lui tombe sous la main ; c'était un recueil de Lettres de la Sœur Alacoque ; il l'achète, et remettant sans doute à un moment plus opportun l'étude de ce manuscrit, il le dépose provisoirement sur les rayons de la Bibliothèque... mais sur ces entrefaites, il reçoit une lettre d'obédience qui l'enlève d'Avignon et l'envoie à Saint-Étienne. Et le précieux manuscrit ? n'a-t-il échappé aux oubliettes d'un arrière-fond

de boutique que pour languir ignoré, avec d'autres trésors perdus, sur un rayon inamovible ? Heureusement le P. Vieille, dont tout Avignon a connu l'activité et la dévotion au Sacré Cœur et à la Sainte Vierge, devenait Bibliothécaire. Or, le 25 octobre 1888, jour où l'on célèbre dans la Compagnie la fête de la B. Marguerite-Marie, le nouveau Bibliothécaire s'occupait à mettre un peu d'ordre dans son département, lorsqu'il trouve, sans le chercher, le précieux manuscrit. C'est un volume relié et couvert en parchemin, laissant lire sur le dos : Lettres de Sœur Alacoque. Le P. Vieille s'en empare d'une main tremblante d'émotion ; il ouvre, il se demande quel peut-être le destinataire de ces lettres, et dès la première ligne de la première lettre, il ne cherche plus, il ne doute plus, il lit : « Mon Révérend Père et mon Frère très cher au Sacré Cœur de N.-S. J.-C. » Ce Père, ce Frère de la B. Marguerite-Marie dans le Sacré Cœur ne peut être que le P. Croiset; et plus il avance dans sa lecture, plus sa conviction se fortifie, plus tous les nuages se dissipent... Oui, ces lettres ont été adressées au P. Croiset par la Bienheureuse, elles sont la reproduction authentique du texte, et copiées peut-être de la main du P. Croiset lui-même [1].

Elles sont au nombre de dix, et forment un ensemble de 143 pages. La seconde de ces lettres a été publiée dans le messager du Cœur de Jésus, année 1874, et reproduite intégralement par le P. Régnault dans sa notice sur le P. Croiset ; l'original de cette lettre, qui est incontestablement de la Bienheureuse, est conservé au Monastère de la Visitation de Bologne. Le P. Croiset lui-même a extrait de cette correspondance des fragments pleins d'intérêt qu'il a insérés dans son Abrégé de la vie de Sœur Marguerite-Marie Alacoque. A leur tour, les Religieuses de Paray, dans leur publication de la Vie et des Œuvres de la Bienheureuse, se sont emparées de ces fragments et les ont attribués au P. Rolin qui ne

[1] Ces lettres viennent d'être publiées par le *Messager du Sacré Cœur* sous ce titre : Courte Biographie et Lettres inédites de la B. Marguerite-Marie, l'apôtre du Sacré Cœur de Jésus. Toulouse, 1890.

peut revendiquer tout au plus comme lui étant adressées, que les lettres CXXXIII^e et CXXXIV^e de la seconde édition. L'erreur commise à Paray est excusable : le P. Croiset ayant avec soin supprimé dans ces fragments tout ce qui aurait pu le trahir, on a pu sans crime aucun, enrichir le P. Rolin des dépouilles d'autrui.

Mais que le P. Croiset soit bien le destinataire des lettres retrouvées à Avignon, c'est la conviction qu'emportera nécessairement de leur lecture quiconque les aura parcourues.

Elles disent que le destinataire à qui elles sont adressées n'est pas encore prêtre, que son ordination est prochaine ; enfin qu'il a reçu le sacerdoce, et qu'il a célébré sa première messe le 23 mars 1690. A quel autre qu'au P. Croiset cela peut-il convenir ? Elles parlent, en maint endroit, de l'ouvrage qu'il compose sur le Sacré Cœur, et de l'opuscule de la Sœur Joly qu'il a réédité, mais remanié et agrandi... Enfin elles sont remplies d'allusions aux évènements dont Lyon est le théâtre... Or tout cet ensemble de faits et d'allusions se vérifie dans le P. Croiset et ne convient qu'à lui seul... Voudrait-on tenter la contre-épreuve ? Admettons un moment que ces lettres ont été adressées au P. Rolin. Mais alors qu'on nous explique comment il se fait que pas une ligne de ces lettres ne rappelle les relations très intimes de la Bienheureuse avec son Directeur ? On sent d'un bout à l'autre qu'elle ne s'adresse pas au Père de son âme. Les rôles sont intervertis : c'est elle que l'on consulte, c'est elle qui répond, dirige et console.

Le style de ces lettres est ce qu'il peut être sous la plume de la Bienheureuse. Elle écrit sans apprêt, sans recherche aucune ; elle donne simplement issue aux mouvements d'humilité, d'amour ou de confiance qui se pressent dans son âme. Ses phrases se ressentent de ce laisser-aller ; elles sont longues, parfois embarrassées par l'enchevêtrement des propositions incidentes ; cette négligence de la forme n'ôte rien à l'intérêt du fond. A tout propos le cœur de la Bienheureuse trahit son zèle pour l'expansion du culte du Sacré Cœur ; sa confiance dans la victoire finale malgré tous les obstacles, la vo-

cation spéciale de la Visitation et de la Compagnie, la mission du P. Croiset éclatent sous sa plume. On y trouve aussi la preuve de ses préoccupations patriotiques, de ses vœux pour les prospérités de la France. Ainsi, comme documents historiques, ces lettres ne sont pas sans valeur ; elles redressent des jugements préconçus, des dates erronées. Elles vont du 14 août 1689 au 21 août 1690. — A partir de cette date, Marguerite cessa d'écrire, un mois et quelques semaines seulement la séparaient de son départ pour le ciel.

La première lettre, du 14 avril 1689, est une réponse. Elle débute ainsi : « Mon Révérend Père et mon Frère très Cher au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; sans l'agrément duquel je ne répondrais rien, nonobstant l'estime qu'Il me donne pour vous et tout ce que vous me dites. Mais puisque, comme je le pense, Il le veut, je vous dirai simplement et sans façon ce qu'Il me mettra en pensée ; mais tout, s'il vous plaît, dans le secret de cet aimable Cœur qui seul a fait cette union de liens spirituels entre nous, et c'est dans Lui aussi que je la confirme pour toujours, tant elle m'est avantageuse. Mais je ne vous ai pas dit qu'ayant tout donné au Sacré Cœur sans me rien réserver, je ne vous puis faire part que de ses trésors infinis...

« Cependant voyez si vous acceptez cette union en la manière susdite. Si vous désirez qu'elle subsiste il faut que vous fassiez la même donation de vous-même au Sacré Cœur de mon Jésus, le jour que vous Lui offrirez le premier saint Sacrifice dans son mystère d'amour, vous consacrant et vous donnant tout à ce divin Cœur pour L'aimer et Le glorifier et Lui procurer tout l'amour et toute la gloire dont Il vous rendra capable soit de parole ou d'écrit. »

La Bienheureuse remercie le P. Croiset pour le chapelet et la Communion qu'il offrira pour elle, et surtout pour la Messe qu'il dira pour elle tous les mois à son intention... « C'est le plus riche présent que vous me puissiez faire en cette vallée de larmes ! Oh ! que vous serez heureux de participer tous les jours à ce divin Sacrement, de tenir ce Dieu d'amour entre vos mains et de

le mettre en votre cœur ! Je n'envierais que ce seul bien et de consumer, comme un cierge ardent, en sa sainte présence, tous les moments de ma vie... Dites-moi le jour qu'il vous inspirera d'offrir pour moi ce saint Sacrifice et de même la Communion que vous ferez, afin qu'avec la permission de l'obéissance, je communie pour vous ce jour-là ; tous les jeudis, je vous dirai les litanies du Sacré Cœur... je ferai aussi une fois le mois l'heure sainte pour vous, ou du moins ce que l'obéissance me donnera en échange.

« Si vous saviez l'ardent désir que j'ai qu'Il soit connu, aimé et glorifié, vous ne me refuseriez pas de vous y employer, comme, si je ne me trompe, je pense qu'Il le veut de vous... et selon qu'Il vous en donnera le loisir et le mouvement, vous emploierez vos écrits pour un si digne objet, surtout quelques méditations pour une solitude de 10 à 12 jours, selon qu'Il vous l'inspirera.

« Pour ce qui est du désir de vous sacrifier au salut des infidèles dans les pays étrangers, je pense que quand ce désir vous pressera, vous pourrez le Lui présenter ; et puis vous abandonner à toutes les dispositions qu'Il fera de vous, par ordre de l'obéissance. »

Elle lui fait ensuite présent d'un petit livre qu'une personne fort zélée à sa gloire a fait imprimer...

Cette lettre est signée : Sœur M. M. de la V. S. M. (Sœur Marguerite-Marie de la Visitation Sainte-Marie). Dieu soit béni éternellement !

Elle ajoute en Post-Scriptum : « Le petit Office contenu dans ce livre a été composé par un R. Père de votre Compagnie. »

On le voit : dans cette première lettre, la Bienheureuse propose au P. Croiset une étroite union de cœur et d'âme dont le but sera la glorification du Cœur sacré de Jésus : le Père y travaillera par ses écrits.

Le P. Croiset ne laissa pas languir sa réponse et nul doute qu'elle n'ait été affirmative — il fit plus, se mit à l'œuvre, et remaniant le petit livre de la Sœur Joly, il se vit en mesure, au bout de quelques mois, d'en publier une nouvelle édition considérablement augmentée... A cette nouvelle, la Bienheureuse se hâta de lui témoi-

gner sa joie et sa reconnaissance dans une lettre qui est la seconde du manuscrit d'Avignon. Mais déjà cette lettre, même avant la découverte du manuscrit, avait cessé d'être inédite. Le P. Ramière, en ayant reçu communication du T. R. P. Albini, Supérieur Général des Théatins, l'a publiée dans le Messager du Sacré Cœur, tome XXVI, p. 236, avec toutes les garanties désirables d'authenticité. Après le P. Ramière, les Religieuses de Paray l'ont insérée dans la seconde édition de la Vie et des œuvres de la Bienheureuse, t. II, Lettre 100e, p. 241. Mais nous croyons que plus d'un siècle avant ces apparitions tardives, c'est-à-dire, dès l'année 1766, cette lettre était connue et même imprimée, du moins en partie.

Le P. Thomas Termanini, auteur de la Vie du P. Dominique-Marie-Xavier Calvi, grand zélateur de la dévotion au Sacré Cœur, cite en note (L. 1re, ch. 1, p. 91 et suivantes) un extrait considérable de cette lettre. Il le tire, dit-il, « d'un ouvrage imprimé à Milan, l'année 1766, avec approbation de la sainte Inquisition, sous ce titre : La dévotion au Très Saint Cœur de Jésus-Christ proposée aux membres de la grande Congrégation établie dans l'université de Brera... dévotion qui peut servir à toutes sortes de personnes... » On y lit le passage que voici :

« La Vén. Sœur Marguerite Alacoque écrivait le 10 août 1689, à un Religieux de la Compagnie de Jésus ; et lui parlant de ceux qui déjà avaient embrassé avec amour la dévotion au Sacré Cœur, elle dit : « Oh ! que de grâces Dieu a faites à ces chères âmes, de leur faire adopter si promptement une dévotion si propre à leur sanctification ! je les regarde toutes dans ce divin Cœur comme autant d'âmes qu'il s'est choisies et prédestinées à son amour éternel... Mais il est réservé aux RR. Pères de la Compagnie de Jésus de faire connaître la valeur et l'utilité de ce précieux trésor, où plus l'on prend, plus il y a à prendre. Il ne tiendra donc qu'à eux de s'enrichir avec abondance de toutes sortes de grâces et de biens ; parce qu'avec ce moyen efficace que le divin Cœur leur présente, ils pourront s'acquitter parfaitement, selon son désir, du saint ministère de charité

auquel ils sont destinés. Ce divin Cœur répandra tellement la suave onction de sa charité sur leurs paroles, que, pareilles à une épée à deux tranchants, elles pénètreront les cœurs les plus endurcis, pour les rendre sensibles à l'amour de ce même divin Cœur; et les âmes les plus rebelles seront conduites par ce moyen à une salutaire pénitence. Enfin, Il veut répandre par ce moyen sur l'Ordre de la Visitation et sur celui de la Compagnie de Jésus l'abondance de ses divins trésors de grâces et de salut, pourvu qu'ils Lui rendent ce qu'Il en attend, qui est un hommage d'amour, d'honneur et de louange, et qu'ils se fatiguent de tout leur pouvoir à l'établissement de son règne dans tous les cœurs. Il attend beaucoup de votre sainte Compagnie pour ce sujet, il a sur elle de grands desseins etc. etc. »

Cet extrait, que nous avons littéralement traduit de la version italienne, n'est-il pas la reproduction exacte de la lettre de la Bienheureuse au P. Croiset? Sans aucun doute, l'auteur du livre de Milan avait sous les yeux, ou une traduction italienne de cette lettre ou l'original lui-même. Après cela, que le *Messager*, tom. XXVI, p. 236, prétende qu'il publie cette lettre pour la première fois en français, selon l'original, nous n'avons pas à y contredire; mais la citation que nous faisons de cette lettre d'après une traduction italienne publiée en 1766, n'est pas pour nuire à son authenticité.

Heureuse d'avoir trouvé dans le P. Croiset une âme tout embrasée des ardeurs qui la consument elle-même, elle s'abandonne au mouvement de la grâce qui l'incline vers lui, et elle promet à ce *très cher Frère dans le Sacré Cœur de Jésus*, c'est ainsi qu'elle l'appelle, de lui dire en sa sainte présence tout ce qu'Il lui inspirera pour sa gloire.

Et d'abord, la joie éclate sous sa plume : « Il faut vous dire que la lecture de votre lettre m'a fait sentir un si grand transport de joie, que je n'en pus contenir mes larmes... remerciant notre Souverain de la grâce qu'Il vous avait faite de vous choisir pour un dessein qui Lui doit être si glorieux... Que vous êtes heureux d'être du nombre de ceux qui s'emploient à Le faire régner!...

Il me semble vouloir que je vous assure que ce commencement (le petit livre de la Sœur Joly remanié) Lui a donné tant de plaisir, qu'Il a fait dessein de vous donner les grâces *destinées à un autre, lequel s'est voulu excuser, sur des occupations, de faire ce que vous avez fait et qu'Il veut, si je ne me trompe, que vous fassiez à l'avenir*. Il vous soutiendra et ne vous laissera manquer d'aucun moyen nécessaire... Faites donc ce qu'Il attend de vous... répondez au véhément désir qu'Il a d'être connu, aimé et honoré des hommes, pour réparer les grandes amertumes et humiliations qu'ils Lui ont fait souffrir et dont Il veut, par ce moyen, leur appliquer les mérites. »

Grande sera votre récompense ; car « Il a promis à ceux qui Lui donneront ce plaisir, de leur être un asile assuré contre toutes les embûches de leurs ennemis, mais surtout à l'heure de la mort ; qu'Il les recevrait amoureusement dans son divin Cœur,... prenant autant de soin de les glorifier devant son Père qu'ils auraient pris de peine à faire régner son amour dans les cœurs. » Suivent alors les promesses du Sacré Cœur à ceux qui lui seront dévoués, promesses déjà énumérées dans les lettres de la Bienheureuse à la Mère Greyfié et à la Mère de Saumaise... Elle vient ensuite aux promesses qui regardent spécialement la Visitation et la Compagnie. Son style revêt alors une netteté d'expression, une force incomparables... il n'y a plus de ces *peut-être*, de ces *il me semble* si ordinaires sous sa plume. « Il est réservé, dit-elle, aux Pères de la Compagnie de Jésus, de faire connaître la valeur et l'utilité de ce précieux trésor, où plus on prend, plus il y a à prendre. Il ne tiendra donc qu'à eux de s'en enrichir de toutes sortes de biens et de grâces ; c'est par ce moyen qu'ils pourront s'acquitter parfaitement, selon son désir, du saint ministère de charité auquel ils sont destinés. Car ce divin Cœur répandra tellement la suave onction de sa charité sur leurs paroles, qu'elles pénètreront, comme un glaive à deux tranchants les cœurs les plus endurcis... Il attend beaucoup de votre sainte Compagnie pour ce sujet ; il y a de grands desseins. C'est pourquoi il s'est

servi du P. de la Colombière pour donner commencement à la dévotion de cet adorable Cœur ; comme j'espère que vous serez l'un de ceux dont Il se servira pour l'introduire dans votre Ordre. Oh ! quelle grâce pour vous si cela est, et si vous secondez ses desseins, mais le tout, doucement et suavement, suivant les moyens qu'il vous en fournira... Voilà le moyen destiné à votre sanctification ; car à mesure que vous travaillerez, ce divin Cœur vous sanctifiera de sa sainteté même. Ne nous étonnons pas des contradictions que le démon nous suscitera... car soyez sûr que le Souverain de nos âmes soutiendra lui-même son œuvre... Il vérifiera cette parole qu'Il faisait continuellement entendre à l'oreille et au cœur de son indigne esclave, parmi les difficultés qui ont été grandes dans les commencements : « Je règnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui s'y opposent... »

La Bienheureuse ajoute : « Comme je remarque que les dévotions courtes et enflammées donnent plus de goût et ont plus d'effet que les autres, c'est de cette manière que je souhaiterais tout le projet du livre que vous voulez faire réimprimer ; mais surtout les méditations, oraisons et pratiques, afin que le pauvre esprit humain y trouve plus de plaisir que d'ennui ; c'est-à-dire qu'il faut continuer comme vous avez commencé, car on agrée et goûte fort les livres que vous nous avez envoyés... Si l'on pouvait faire une association de cette dévotion, où les associés participeraient au bien spirituel les uns des autres, je pense que cela ferait un grand plaisir à ce divin Cœur... » Elle termine en promettant au P. Croiset le secours de ses prières : « Ne doutez pas que je ne prie pour vous, puisque vous savez que vous avez part dans l'adorable Cœur de notre Souverain, en tout ce que je peux faire de bien et souffrir avec sa grâce, puisqu'il nous a unis par *égalité de biens spirituels* comme *frère et sœur*, suppléant de sa part ce qui manque de la mienne. C'est ce qui me fait vous nommer mon *frère dans ce Sacré Cœur ;* et de plus, je fais une communion tous les mois selon votre intention avec tout ce que je vous ai déjà dit que je fais

pour vous... Ce qui me donne tant de consolations dans l'union de prières des saintes âmes... c'est qu'Il m'a promis de récompenser avec les trésors de son divin Cœur tout le bien qu'on me fera... »

Quels durent être, à la réception de cette missive si consolante, les sentiments du jeune Religieux ? Sans doute il connut à son tour les transports de joie qu'avait ressentis la Bienheureuse en lisant la lettre qui venait de lui ; sans doute, il ne sut pas plus qu'elle contenir ses larmes, et s'abîma dans son humilité. La vocation de la Compagnie lui apparaissait dans toute sa splendeur, avec une *certitude* incontestable et une souveraine efficacité ; dans l'accomplissement de cette vocation, il avait son rôle déterminé. Substitué à l'un de ses frères qui n'avait pas connu l'heure de la visite du bon Maître, il devenait, lui, chétif, le coadjuteur de Marguerite-Marie, le frère adoptif de cette Sœur incomparable, un autre Claude de la Colombière. Il lui appartenait désormais de faire accepter de plus en plus à la Compagnie la mission qui lui était offerte par la Providence. Tenons pour certain qu'il ne trahira pas la confiance de Marguerite-Marie ; et qu'enrôlé sous la bannière du Sacré Cœur il ne négligera rien pour assurer son triomphe.

De nouvelles lettres à sa *Sœur dans le Sacré Cœur* valurent au P. Croiset de nouvelles réponses. La troisième lettre est datée du 15 septembre 1689.

Au moment de soulever le voile qui recouvre les mystères de sa pieuse vie, la Bienheureuse craint d'être dupe et de faire des dupes... pauvre pécheresse, elle voudrait n'avoir d'autre occupation que d'aimer, agir, pâtir et se taire. Mais les vives instances de son *très cher frère dans le Sacré Cœur* la pressent : elle raconte avec quelle sollicitude Jésus a veillé sur sa première enfance; et comment Il l'a prise par la main pour la faire sortir du monde et la conduire à Paray. Là, Il lui promet d'ajuster ses grâces à l'esprit de la règle et à l'obéissance due aux Supérieures. Plus tard, Il lui envoie son *fidèle serviteur* et *parfait ami* le Père de la Colombière qui lui inspire toute confiance et met son âme dans la paix...

Cependant la dévotion au Sacré Cœur reste encore ensevelie dans le mystère près de 8 ou 9 ans, jusqu'à ce que nommée Directrice, elle puisse communiquer à ses 9 ou 10 novices les ardeurs dont elle était consumée. Les premiers essais du culte public sont contrariés par les anciennes, zélatrices trop obstinées des vieilles observances et ennemies de toute nouveauté. Mais le Sacré Cœur fortifie sa Servante par ces paroles qu'elle entend au plus intime de son âme avec une joie inexprimable : « Je règnerai malgré mes ennemis, et tous ceux qui se voudront opposer. » Bientôt ce divin Cœur règne dans le Couvent, une grande et belle chapelle est érigée dans l'enclos, on y place un superbe tableau du Sacré Cœur ; et c'est principalement la dévotion de la Communauté... Après ce résumé de l'Histoire du Sacré Cœur à Paray, la Bienheureuse continue : « Vous me dites de prier pour vous, je le fais plus que pour tout autre... J'offre pour vous et pour l'exécution de vos desseins à la gloire du Sacré Cœur les saints Sacrifices de la Messe que de fervents religieux et ecclésiastiques disent selon mes intentions tous les vendredis, et de plus la sainte Communion deux ou trois fois par mois, sauf tout le reste.» Elle est convaincue, dit-elle, que le P. Croiset est un des ouvriers dont le Cœur de Jésus se servira pour renverser l'empire de Satan et retirer de la perdition un grand nombre d'âmes. Le Sauveur lui a fait voir que cette dévotion est un des suprêmes efforts de son amour envers les hommes... et que l'image de ce Cœur percé par le fer du soldat mettra en évidence tous les excès de sa tendresse... Il leur sera un asile assuré à l'heure de la mort pour les recevoir et les défendre contre les attaques de leurs ennemis ; mais pour cela il faut vivre conformément à ses saintes maximes.

Le P. Croiset avait exprimé à la Bienheureuse son désir de connaître les grâces qu'elle avait reçues du Cœur adorable. « Je ne peux vous les dire, répond-elle, d'autant qu'Il m'oblige et me contraint souvent de les découvrir aux personnes pour lesquelles Il les a destinées ; puis, Il les ôte de ma mémoire, pour me laisser occupée de Lui seul, qui vaut dix millions de fois mieux

que tous ses dons... et s'il m'était loisible de vous raconter les grâces et les miséricordes de ce tout aimant et aimable Cœur, il me faudrait un livre une fois plus gros que le vôtre. »

Dans la même lettre, la Bienheureuse encourage le Père à poursuivre son travail, à solliciter des Indulgences en Cour Romaine, et surtout à obtenir enfin du saint-siège l'approbation d'une messe en l'honneur du Sacré Cœur... ne pourrait-on pas ménager à cette messe l'approbation des Ordinaires ? et le P. Croiset n'essaiera-t-il pas de décider Mgr l'Archevêque de Lyon à faire ce qu'a fait Mgr de Langres?

Elle insiste encore sur deux autres points : La mission de la France, et la vocation de la Visitation et de la Compagnie... mais nous avons cité ses paroles tout au long dans le tome Ier de cet ouvrage. pp. 230 et 254.

La 4e lettre est du 3 novembre 1689. Elle débute par un cri d'enthousiasme et d'amour. « Enfin, c'est donc cette fois que nos cœurs se consument sans remise dans cette ardente fournaise du Sacré Cœur de notre aimable Jésus ! puisque ne pouvant plus contenir ses flammes dans lui-même, Il les lance avec tant d'ardeur dans les cœurs qu'il trouve disposés à brûler. Qu'à jamais donc en puissions-nous brûler ! Ah ! que de consolation vos lettres me donnent, lorsqu'elles m'apprennent les heureux progrès de cette aimable dévotion ! »

Il est probable que, revenant à la charge, le P. Croiset l'avait priée encore de ne pas laisser ignorer à *son frère dans le Sacré Cœur* les faveurs exceptionnelles dont l'avait comblée ce Cœur adorable. Elle sentit que son bon Maître laissait un libre cours à son Cœur et à sa plume... et après avoir exprimé sa crainte ordinaire de tromper ou d'être trompée... et avoir imposé à son cher correspondant un secret inviolable, elle s'exprime ainsi : « La première grâce qu'il me semble avoir reçu pour cela, ce fut un jour de Saint-Jean l'Évangéliste qu'après m'avoir fait reposer plusieurs heures sur cette poitrine sacrée, je reçus de cet aimable Cœur des grâces dont le souvenir me met hors de moi-même... et je ne crois pas être nécessaire de les spécifier, quoique le souve-

nir et l'impression m'en resteront toute ma vie. Après cela le divin Cœur me fut présenté comme sur un trône de flamme, plus rayonnant qu'un soleil et transparent comme un cristal, avec sa plaie adorable qu'il reçut sur la croix. — Il était environné d'une couronne d'épines qui signifiait les piqûres que nos péchés lui faisaient; et une croix au-dessus signifiait que dès les premiers instants de son Incarnation, c'est-à-dire, dès lors que ce Sacré Cœur fut formé, la Croix y fut plantée. Et il fut rempli, dès ces premiers instants, de toutes les amertunes que Lui devaient causer les humiliations, la pauvreté, la douleur et les mépris que la sainte Humanité devait souffrir pendant tout le cours de sa vie et de sa sainte Passion. Et Il me fit voir que l'ardent désir qu'Il avait d'être aimé des hommes et de les retirer de la voie de perdition, où Satan les précipite en foule, lui avait fait former le dessein de manifester son Cœur aux hommes, avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut qu'Il contenait. Tous ceux qui voudraient Lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui seraient en leur pouvoir, Il les enrichirait avec abondance et profusion de ces divins trésors du Cœur de Dieu, qui en était la source, mais il fallait l'honorer sous la figure de ce Cœur de chair dont Il voulait voir l'image exposée, et portée sur moi sur le cœur, pour y imprimer son amour et le remplir de tous les dons, dont il est plein, et pour y détruire tous les mouvements déréglés. Et partout où cette sainte image serait exposée pour y être honorée, Il y répandrait ses grâces et ses bénédictions. Que cette dévotion était comme un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les hommes, en ces derniers siècles, de cette rédemption amoureuse, pour les retirer de l'empire de Satan et nous mettre sous la douce liberté de l'empire de son amour... Après cela, ce Souverain de mon âme me dit : « Voilà les desseins pour lesquels Je t'ai choisie et fait tant de faveurs ; c'est pour cela que J'ai pris de toi un soin particulier dès le berceau. Je ne me suis rendu moi-même ton maître et ton directeur que pour te disposer à l'ac-

complissement de ce grand dessein, et pour te confier ce grand trésor que Je te montre ici à découvert. Alors, me prosternant en terre, je lui dis avec saint Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Ne pouvant m'exprimer de ce que je sentais pour lors, je ne savais si j'étais au ciel ou en terre... »

Un peu plus bas, elle ajoute : « J'oubliais de vous dire que je ne puis vous spécifier le temps auquel il me semble toutes ces choses s'être passées, ne pensant plus devoir être obligée d'en jamais parler[1].

La Bienheureuse ne finira pas cette lettre sans inviter le P. Croiset à se mettre en rapport avec la Sœur Joly. « Il faut encore vous demander si vous agréeriez la connaissance d'une sainte Religieuse, qui a fait imprimer les petits livres de Dijon ; ce n'est pas qu'elle m'ait chargée de vous en faire l'ouverture ; mais elle est tellement zélée pour la gloire du Sacré Cœur qu'elle n'épargne rien pour cela ; et je vous le propose de moi-même tant que cela ne devra pas vous faire de la peine.» Le bon Père n'hésita pas à se prêter au désir de la Bienheureuse et comme nous l'avons vu antérieurement, il noua avec la vén. Sœur Madeleine Joly une correspondance dont nous possédons encore les fragments.

Ainsi Marguerite-Marie exerçait une influence souveraine sur son jeune collaborateur ; elle stimulait son zèle, s'étonnait de ses retards... Le Père, aiguillonné de près, hâta son travail et il envoya à la Bienheureuse quelque chose comme les canevas des méditations qu'il écrivait dans son ouvrage. Elle en était dans l'enthousiasme et le pressait de faire vite. « Il faut, lui dit-elle,

[1] Cette remarque est importante : elle nous permet de n'attacher qu'un intérêt secondaire à l'*ordre* que suit la Bienheureuse dans le narré qu'elle fait des divines apparitions. De plus, si sa mémoire ne lui donne que des renseignements incomplets et incertains sur l'ordre des apparitions, est-il impossible que dans les récits multiples qu'elle fait d'une même apparition, tantôt dans ses lettres et tantôt dans sa Vie par elle-même, elle ait inséré aujourd'hui des détails qu'elle taisait ou abrégeait demain, selon que sa mémoire était plus ou moins prompte à les lui fournir, ou qu'un mouvement intérieur de la grâce les lui suggérait ? Ces variantes n'ont rien de contradictoire, elles se complètent l'une l'autre.

dans la 4e lettre, il faut achever sans remise, si vous ne voulez pas qu'un autre prenne votre place en cet ouvrage, lequel me fait sentir par avance une consolation inénarrable. » Mais cette substitution, on sent qu'elle ne la veut pas... elle saura retenir, par ses encouragements comme par ses prières, le choix divin sur celui que des liens si étroits unissent à son âme...

Cette union, elle ne cesse d'en rappeler le but et les conditions. Qu'on en juge par ce passage de la lettre cinquième : « Son pur amour veut que nous vivions désormais comme *frère* et *sœur* pour l'aimer, l'honorer, glorifier de toutes nos forces, nous immolant et nous sacrifiant sans réserve à cette fin... Puisque vous voulez que nous nous écrivions quelque fois, que ce soit donc pour parler du divin amour. » Et encore. « Lorsque j'y vais, à ce divin Cœur, il me semble vous y trouver toujours bien avant. Soyez donc à jamais tout à Lui ! Laissez-vous brûler et consumer dans ses plus pures flammes! (Lettre 5e.)

Les lettres suivantes nous montrent dans le P. Croiset tour à tour le disciple de la Bienheureuse et son confident. Il lui avait écrit les troubles qui désolaient son âme. Elle lui répond, Lettre 5e, qu'ils sont excités par le démon qui redoute le zèle du futur apôtre du Sacré Cœur... Mais lui, qu'il fasse un entier sacrifice de son esprit, qu'il ait soin de se retirer dans le Cœur de Jésus comme dans un port assuré aussi longtemps que durera la tempête ! » Et Lettre 7e : « J'ai été consolée d'apprendre que vous souffrez, ce qui me confirme de plus en plus dans la pensée que vous êtes des bien-aimés de l'aimable Cœur de mon divin Maître. Vous n'êtes pas au bout de vos peines, mais bon courage! Persévérez à les porter comme vous le marquez, et vous seconderez les désirs de Dieu. Pour l'ardent désir qui vous presse de vous faire un saint, je pense qu'il vous sanctifiera à sa manière et non à la vôtre ; laissez-le faire, le regardant toujours pour le glorifier en vous anéantissant. »

De son côté, elle dit à son *cher frère dans le Cœur de Jésus*, sa difficulté aux prières vocales, à la lecture spirituelle, « mais au lieu de ce livre-là, l'aimable Cœur

de mon Jésus m'est ouvert comme un grand livre où Il me fait lire des leçons admirables de son pur amour ; jamais il n'y a eu un si bon directeur ; car ce qu'Il enseigne, Il donne le moyen de le faire, ou Il le fait Lui-même. »

Elle dit aussi sa répugnance à accepter les emplois de la religion, à aller au parloir, à écrire des lettres ... afin d'avoir plus de temps pour se consumer devant le Saint-Sacrement qui est le centre de son Cœur...

Mais son *frère dans le Sacré Cœur* lui avait annoncé sa prochaine ordination au sacerdoce ; dans deux mois et quelques jours il serait prêtre, et s'offrait à dire pour la sainte Sœur autant de Messes qu'elle voudrait...

« Vous me réjouissez beaucoup de m'annoncer que vous direz la sainte Messe au mois de Mars qui se peut appeler le mois de mon Seigneur Jésus-Christ, à cause des grands mystères qui s'y sont opérés. Oh! que de bonheur pour vous, lorsque vous offrirez ce grand sacrifice d'amour ! je vous y accompagnerai en esprit, et c'est bien de bon cœur que je donne autant que je le peux tout ce que je ferai *d'ici-là*, ou plutôt que je prie le Sacré Cœur de vous appliquer ses mérites et ses dispositions et de vous en revêtir. Je communie et j'entends la Messe à votre intention.

« Pour ce que vous me direz tant de Messes que je voudrai, je ne puis exprimer la reconnaissance que j'en ai. Vous me marquerez le nombre qu'Il vous inspirera de m'en dire, afin que je communie aussi pour vous. (Lettre 6e passim.) Et dans la 7e Lettre du 18 février 1690... elle réitère les mêmes assurances : « Je ne peux vous exprimer ma joie de savoir que vous direz bientôt la sainte Messe. En attendant, tout ce que je pourrai faire de bien sera pour vous, autant qu'il plaira à mon Souverain Maître de vous l'appliquer. »

Enfin arriva le jour que le *Frère et la Sœur dans le Sacré Cœur* attendaient avec une égale impatience. Le P. Jean Croiset fut ordonné prêtre, et il célébra sa première Messe le jeudi-saint, 23 mars 1690. La Bienheureuse lui écrit le 15 avril suivant : « J'ai eu le bonheur de passer la nuit du jeudi-saint devant le Saint-Sacrement, avec un grand contentement de mon âme, mais

pour vous comme pour moi, qui n'ai pas manqué d'assister en esprit à votre Messe, sachant bien que j'y avais bonne part, et j'en ai senti les effets par des secours extraordinaires. Je n'ai pas manqué de faire les communions que vous m'avez demandées ; et je me suis sentie de plus en plus pressée de vous prier de ne plus retarder votre ouvrage, de le faire le plus parfaitement qu'il vous sera possible, et de n'y rien épargner... je suis confirmée de plus et plus qu'Il veut cela de vous, si je ne me trompe, et cela par des preuves que je ne peux pas dire ici... Nous allons changer de Supérieure, et je ne sais pas si une autre agréera ce petit commerce spirituel. Priez bien l'adorable Cœur de Jésus de nous donner une Supérieure selon son choix. Ne laissez pourtant pas d'écrire comme à l'ordinaire, je vous répondrai, si je le peux. (Lettre 8e.) En attendant le jour de l'élection, elle continua d'écrire, car le 16 mai 1690, la Bienheureuse reprenant la plume, disait : « Vive Jésus ! Mon Révérend Père. Je viens de recevoir la vôtre en la présence de mon adorable Maître, devant le Très Saint-Sacrement, où je l'ai lue avec une grande consolation, tant de voir vos souhaits accomplis, que d'apprendre les grandes grâces et miséricordes que mon divin Sauveur verse avec tant de profusion dans votre âme. Je l'en ai remercié avec toute l'ardeur et l'affection dont je suis capable dans son aimable Cœur ; et pour cela j'ai entendu deux Messes, en le bénissant mille fois de ce qu'il vous fait si bien connaître ce que sont vos peines et ses desseins sur vos souffrances, avec la manière dont vous devez en user, qu'il me semble n'avoir rien à vous dire là-dessus.

« Enfin vous êtes prêtre, vous avez l'honneur de sacrifier et d'offrir tous les jours mon adorable Sauveur à son Père Éternel. Quelle consolation pour moi que j'en puisse faire tous les jours de même par votre entremise ! Que je m'estime heureuse de vous savoir jouissant de ce bonheur incomparable ! Profitez-en ! et faites que ce soit toujours avec de nouvelles grâces dont je me sens plus redevable à sa bonté infinie que s'il me les faisait à moi-même... »

Puis elle le remercie de ce qu'il fait pour elle, Notre-Seigneur lui ayant donné à entendre qu'Il lui rendrait tout avec abondance, comme un présent fait à lui-même. « Mais pourquoi dites-vous que vous me demandez trop au sujet des communions, puisque je peux assurer que, de bon cœur, j'offrirais pour vous toutes celles que j'ai le bonheur de faire, s'il m'était libre d'en disposer. Mais dans les Communautés, il ne faut rien d'extraordinaire que l'amour et la croix. Nous ne communions que deux fois par semaine, pour l'ordinaire, savoir le dimanche et le jeudi ; on me les permet de plus les premiers vendredis du mois. Voilà tout ce que je peux faire à votre intention ; car hors ces temps-là, je ne communie que par l'amour et la croix de cet unique amour de mon âme.

« Vous me fîtes un grand plaisir en me disant les progrès de notre aimable dévotion ; car on nous a dit qu'à cause de Molinos et du quiétisme, on allait défendre toutes les dévotions nouvelles, et qu'ainsi celle du Sacré Cœur serait aussi bien retranchée que celle de la Sainte-Enfance, laquelle a été envoyée à Rome pour y être examinée. Mais de tout cela je ne m'afflige pas, puisque ne cherchant que l'accomplissement du bon plaisir de mon souverain, s'Il le prend à détruire ce qu'Il a commencé, je l'y prendrai avec Lui, m'en faisant un de ma sensible douleur. Je sais bien qu'Il est assez puissant pour soutenir, poursuivre et achever ce que Lui-même a commencé, et qu'Il se servira de toutes les contradictions et oppositions pour consolider son œuvre... c'est son affaire, je m'abandonne à tout ce qu'Il en fera...

« Je suis bien aise que vous ayez envoyé cette dévotion à Malte. Étendez-la autant qu'Il vous en donnera les moyens. Pour moi, Il m'a fourni l'occasion de l'envoyer à Kébec (Québec en Canada). Et ainsi j'espère qu'Il sera connu et aimé dans tous les coins du monde.

« Vous me faites grand plaisir quand vous dites que vous avez dessein de faire votre livre le plus parfaitement que vous pourrez. Il vaut bien mieux y mettre plus de temps ; car rien ne vous presse que l'amour de votre Sauveur. N'y oubliez pas les litanies du Cœur de la Sainte-Vierge, notre bonne Mère. Je suis bien aise

que le P. Gette ait quelque part dans cet ouvrage par le moyen de l'Office qu'il a composé; c'est un très saint Religieux, un parfait ami du Sacré Cœur de Jésus... On nous a dit que l'Archevêque de Vienne a approuvé cette dévotion.

« Nous n'avons pas encore changé de Supérieure, c'est pourquoi je profite de la bonne volonté de la nôtre (la Très Honorée Mère Melin) pour vous écrire. Si celle que nous aurons ne l'agrée pas, je ne vous répondrai plus à celles que vous m'écrirez, et ainsi vous le prendrez en l'amour du Sacré Cœur. » (Lettre 9e.)

La Communauté avait pensé à la mettre elle-même sur le catalogue pour cette élection ; au premier bruit qu'elle en eut, l'humble Sœur recourut à son bon Maître et lui dit : « Je vous demande en grâce d'éloigner de moi cette croix, je me soumets à toute autre. » Notre-Seigneur fit les volontés de sa Servante, et la Très Honorée Mère Catherine-Antoinette de Lévy-Châteaumorand fut élue.

Marguerite-Marie laissa trois mois s'écouler avant de reprendre la plume. Ce n'est pas que la nouvelle Supérieure ait voulu interrompre la correspondance des deux disciples du Sacré Cœur ; mais la Bienheureuse, pressentant sa fin prochaine, cédait au besoin qu'elle avait de se replier sur elle-même pour ne plus s'occuper que de son Bien-Aimé.

Cependant, le 21 août 1690, il lui fut impossible de garder plus longtemps le silence : « Vous avez bien su, dit-elle au P. Croiset, trouver le moyen de me faire écrire, ainsi que vous me l'avez dit : car jamais je ne l'aurais pu croire, vous avouant de bonne foi qu'il n'y a que le seul intérêt du Cœur tout aimable de mon Souverain qui ait le pouvoir de me faire faire cet effort ; et sachez que s'Il ne vous avait pas choisi pour Lui rendre l'honneur et la gloire qu'Il attend de vous par l'ouvrage auquel vous travaillez, il ne m'aurait jamais été permis, quelque effort que je me fusse fait, de vous parler si confidemment ni avec tant d'ouverture de cœur. »

Et comme le Père lui avait donné à penser qu'il croyait de l'intérêt de son livre qu'il lui fût permis de la faire

connaître. « Oh! que cela ne soit pas, je vous en conjure par tout l'amour que vous portez à mon souverain Maître, lequel n'exige pas cela de moi, par l'horrible peine qu'il m'y fait sentir... Si l'on s'apercevait de moi dans votre livre, cela seul serait capable de le mettre à néant et d'en ôter tout l'éclat et le fruit, ma vie n'étant pas conforme aux grandes faveurs que je reçois de mon Dieu... mais vous ne devez rien craindre au sujet de votre ouvrage, puisqu'Il l'agrée ; c'est assez pour lui donner Lui-même, par sa grâce, plus d'effet que vous n'en attendez, pourvu que vous attendiez tout de cette même grâce et non de la créature.

« Vous faites bien de vous défier de vous-même, pourvu que cette grande confiance en la bonté de Dieu règne toujours au-dessus de tout... Il faut aussi que vous soyez éprouvé et purifié comme l'or dans le creuset pour l'exécution des desseins de Dieu. Ils sont grands à la vérité ; car il y aura beaucoup à souffrir de la part du démon, des créatures et de vous-même ; et ce qui vous paraîtra le plus rude, sera lorsque Dieu semblera se mettre de partie pour vous faire souffrir. Mais vous n'avez rien à craindre, puisqu'Il vous aime de cette façon... Vous êtes heureux si vous correspondez au choix qu'Il a fait de vous, pour faire connaître et aimer son Sacré Cœur... et malgré toutes les oppositions que Satan puisse susciter à votre entreprise, j'espère que la chose réussira à la gloire de notre Souverain Maître et à la confusion de l'ennemi, lequel crève de dépit de n'avoir pu empêcher cette aimable dévotion.

« Je suis bien persuadée du peu de capacité que vous dites avoir pour cet ouvrage ; car, moins il y aura de la créature et de l'esprit humain, plus il y aura de Dieu et de son Esprit divin... Une autre marque qu'Il me donne de son choix et de son amour pour vous, c'est que toutes les fois que je vous présente à ce Cœur adorable, j'y trouve toujours un libre accès en votre faveur. Il est toujours prêt à répandre et dilater le trésor de son pur amour pour vous, marque certaine que ce Souverain de mon âme a donné à sa chétive esclave.

« Pour en revenir à l'ouvrage de l'adorable Cœur de

mon Jésus, je ne doute pas qu'il n'y ait plus travaillé que vous, puisque le tout est si parfaitement de son agrément que je ne vois pas qu'il y faille rien changer, ni la consécration, ni l'amende honorable ; seulement je vous dirai d'y mettre la petite consécration qui vient de Lui, Il n'agréerait pas qu'elle y fût omise. Et sachez que vous devez agir librement en cette œuvre, suivant le mouvement de son inspiration, pour ajouter et retrancher ce qu'Il vous fera connaître. Il est vrai que je ne sais d'où me vient la peine que je sens que vous remettiez à l'année prochaine de le faire imprimer. Toutefois je m'y soumets, trouvant votre raison bonne ; mais à cette condition que vous en ferez encore réimprimer des premiers ; et je m'étonne que cela ne soit pas encore fait...

« Je vous prie de ne pas vous rebuter pour toutes les contradictions, peines et obstacles qui se rencontreront dans l'ouvrage que vous avez entrepris; Celui pour qui vous le faites ne vous laissera pas manquer de secours. Je n'ai pas manqué de lui offrir souvent cet ouvrage, et je crois qu'il est selon son désir. Je souhaiterais bien d'y mettre à la fin une manière de dresser toutes ses intentions au Sacré Cœur de Jésus pour faire ses actions en conformité avec lui au Saint-Sacrement de l'autel. J'en ai bien une ici, mais elle n'est bonne que pour les âmes religieuses, et elle est trop longue...» Elle le prie ensuite de brûler ces chétifs brouillons de lettres et de redoubler ses prières pour elle lorsqu'elle sera en solitude, qui sera, Dieu aidant, environ le 12 octobre. « Ce sera alors, dit-elle, que j'aurai plus grand besoin du secours de la grâce, laquelle j'espère obtenir par votre moyen; je prie le divin Époux de nos âmes que, puisqu'Il nous a fait uniquement pour l'aimer, Il nous consume tout en son pur amour afin que nous ne cessions pas un moment de L'aimer.

« Sœur M. M. de la V. S.-M. Dieu soit béni ! »

Cette lettre est la dernière que nous trouvons dans le recueil du P. Croiset et probablement la dernière qu'il ait reçue d'elle.

La solitude pour laquelle la Bienheureuse réclamait

son assistance ne devait plus lui être accordée ici-bas. Elle tomba malade la veille du jour où elle se proposait d'y entrer. Une Sœur lui demandant si elle aurait la force de faire cette retraite : « Oui, répondit-elle, mais ce sera la grande retraite. » Nous avons dit ailleurs qu'elle mourut le 17 octobre 1690, vers les huit heures du soir, âgée de quarante-deux ans, dont dix-huit de profession.

Ce fut au cours de sa correspondance avec la Bienheureuse, après son ordination au sacerdoce, et pour plus de précision, au commencement de septembre 1690, qu'arriva au P. Croiset l'incident dont Chrysostome Alacoque fait mention dans son mémoire.

Ce fervent disciple du Sacré Cœur était alors soumis à une pénible épreuve. Sa femme, madame Alacoque, souffrait au visage d'une douleur si violente qu'elle ne cessait de crier. Son mari employa tous les remèdes, il consulta les notabilités médicales de Paris, de Lyon et de Vichy, sans aucun succès. Il se tourna dès lors exclusivement vers les moyens surnaturels. Venu à Lyon avec la malade, il lui fit vénérer, à la Visitation de Bellecour, le cœur de saint François de Sales, et elle en obtint quelque adoucissement à son mal. Ayant appris que le P. Billet, originaire de Paray, était Recteur au grand Collège de la Trinité, il alla le trouver pour recommander la patiente à ses prières. « Lui ayant demandé si le P. Croiset était à Lyon ; oui, répondit le P. Billet. Restez un quart d'heure ici avec moi, et vous le verrez passer avec d'autres Religieux. » En effet, il passa accompagné de plusieurs Jésuites. Et au même moment Chrysostome et lui s'élancèrent l'un vers l'autre pour s'embrasser sans se connaître, et tous deux se nommèrent par leur nom. Avant de se retirer, Chrysostome Alacoque parla à ses interlocuteurs des maux insupportables que sa compagne souffrait depuis plus d'un an ; et tous deux s'offrirent à la visiter, ce qu'ils firent ensemble le même jour. Ils furent à peine arrivés dans la chambre de la malade que ses cris et ses douleurs cessèrent, pendant une heure qu'ils restèrent là. Le lendemain, le P. Croiset étant revenu seul la voir à la même heure, la malade éprouva

le même calme que la veille, mais elle se sentit encore reprise à son départ. Aussi ne put-elle s'empêcher de dire à son mari : « Si ce saint Père voulait rester ici un peu plus longtemps tous les jours, j'en recevrais un grand soulagement. » Le sieur Alacoque alla de nouveau trouver le P. Billet et lui dit ce qui s'était passé. « Ces merveilles, répondit celui-ci, ne me surprennent pas. Je vous l'enverrai tous les jours, mais prenez bien garde l'un et l'autre d'en rien faire connaître, car il ne retournerait plus. » Le prodige se renouvela dans toutes ses visites. En dernier lieu, le Père lui fit si bien comprendre que sa soumission à la volonté de Dieu mettrait fin à ses maux qu'elle demanda d'elle-même à rentrer au pays. A peine y furent-ils arrivés, que le sieur Alacoque envoya un exprès à sa sœur pour lui faire le détail du voyage. Marguerite-Marie répondit que du moment que la malade serait entièrement résignée à la volonté de Dieu, tous ses maux cesseraient. A la lecture de cette lettre, madame Alacoque s'abandonna de tout son cœur à la volonté de Dieu, et le lendemain elle mourut. Ainsi s'accomplit la prédiction de la Bienheureuse, ainsi fut justifiée la confiance du P. Croiset.

On voit par ce récit quelle haute idée on avait de la vertu de ce Religieux ; il passait pour un saint, non seulement dans l'opinion d'un certain monde qui canonise volontiers tout ce qu'il admire, mais au jugement même de ses confrères habituellement si réservés sur ce sujet.

Cependant, malgré le temps qu'il devait donner à sa théologie de IVe année, à son emploi de ministre et aux confessions des Congréganistes, il poussait vivement son travail sur le Sacré Cœur, encouragé qu'il était par les recommandations de la Bienheureuse ; mais avant qu'il eût pu mettre la dernière main à cet ouvrage, il apprit que Marguerite-Marie s'en était allée à Dieu. Il se consola de ce départ en se disant qu'au ciel on n'oublie pas, et qu'elle était bien placée auprès de Dieu pour nous faire du bien ; au lieu de prier pour elle, il se sentait pressé de l'invoquer... le secours ne se fit pas attendre. Le bon Père conçut un plus vif désir d'achever son livre du Sacré Cœur, et quoiqu'il eût écrit lui-même à sa

sainte *Sœur dans le Cœur de Jésus* qu'il ne serait en état d'y penser qu'après quelques années, il se sentit un entrain et une facilité de travail qu'il ne connaissait pas encore et acheva le livre en quelques mois.

L'idée lui vint aussi de l'offrir au monde sous le patronage même de l'humble Visitandine. Maintenant qu'elle était partie pour le ciel, il pouvait la montrer dans tout l'éclat de ses prérogatives, sans rien avoir à redouter des répugnances de sa modestie. Il résolut donc de faire suivre son travail sur la dévotion au Sacré Cœur, d'une Vie abrégée de celle qui en était l'apôtre. Les sources ne lui manquaient pas. Paray lui ouvrait ses archives : il y trouva, avec la Vie de la Bienheureuse écrite par elle-même, le mémoire de la Mère Greyfié, et quelques lettres de Marguerite-Marie à cette Mère vénérée, d'autres lettres aussi au P. Rolin, les notes qu'elle avait prises dans ses Retraites et la formule de son vœu de perfection ; enfin sa propre correspondance. Ne pouvait-il pas aussi recourir aux souvenirs de la famille Alacoque, au maire et au curé du Bois Sainte-Marie, tous deux frères de la défunte ; ou encore à la tradition vivante du Couvent ? Il eut garde de ne rien négliger, et quelques mois après la mort de l'humble Marguerite, le livre parut, avec l'approbation de Mr de Cohade, docteur en Théologie, de la maison et société de Sorbonne, custode de Sainte-Croix à Lyon ; elle était datée de Dijon, le 25 avril 1691.

Après une Introduction où l'auteur parle de la nature de la dévotion au Sacré Cœur, de ses antécédents, de son origine, et de sa légitimité, il traite dans une série de chapitres des *dispositions* que réclame la vraie dévotion au Sacré Cœur, des *obstacles* qu'elle rencontre, des *moyens* à prendre tant pour surmonter ces obstacles que pour acquérir le parfait amour de Jésus-Christ, enfin des *marques* auxquelles on reconnaît ce parfait amour.

Les *dispositions* sont une grande horreur du péché, une foi vive, un vrai désir d'aimer Jésus-Christ et le recueillement intérieur. — Les obstacles qui paralysent la dévotion au Sacré Cœur sont : la *tiédeur*, l'*amour-propre*, un *orgueil secret*, et *quelque passion* mal mortifiée. On les combat par une *véritable mortification* et par

une *sincère humilité;* et en y ajoutant la prière, la communion fréquente, la visite du T. S. Sacrement, la fidélité aux pratiques de cette dévotion, une tendre dévotion à la Sainte Vierge et à saint Louis de Gonzague, enfin un jour de retraite chaque mois, on acquiert infailliblement, dans toute sa perfection, le véritable amour de Notre-Seigneur. Les marques qui caractérisent cette dévotion au Sacré Cœur, sont la charité en elle-même et dans ses effets.

Cette première partie est didactique. La seconde nous donne la pratique de la dévotion au Sacré Cœur pour tous les ans, pour tous les mois et particulièrement pour le premier Vendredi de chaque mois, pour chaque semaine et pour chaque jour. Suivent les différents exercices de cette dévotion tels qu'amende honorable, consécrations et méditations pour la fête du Sacré Cœur, pour le premier Vendredi de chaque mois et pour tous les autres vendredis... Enfin la visite au Saint-Sacrement, la Messe et la communion ont aussi leur chapitre.

Le succès de cet ouvrage dépassa toutes les espérances, et c'est le meilleur éloge que nous puissions en faire. Il se répandit rapidement dans toutes les Visitations ainsi que dans toutes les Maisons et Collèges de la Compagnie en France ; et partout où il pénétrait, il inspirait la connaissance et l'amour du Sacré Cœur. Ainsi, missionnaire universel, le P. Croiset annonçait, par autant de voix que son livre avait d'exemplaires, les droits et les amabilités du divin Cœur ; mais la vérité dans ses pages n'était pas une lumière sans chaleur ; lumineuses et ardentes tout ensemble, elles éclairaient les âmes et les consumaient des plus pures ardeurs.

Bientôt on put dire que, pareil aux apôtres du premier âge que n'arrêtait aucune frontière, ce livre se faisait entendre là où Louis le Grand n'avait pu victorieusement planter son drapeau : bientôt, le prodige du cénacle recommença pour lui, il parla diverses langues, et les peuples de la Flandre, de l'Allemagne, de la Pologne et de l'Italie entendirent sa voix.

La prophétie de la Bienheureuse était donc en voie de s'accomplir : Elle avait dit qu'après sa mort, Notre-

Seigneur tirerait de grands fruits d'un livre de la dévotion au Sacré Cœur. Le livre du P. Croiset avait paru peu de temps après la mort de la Voyante ; il faisait de grands fruits, et par lui-même et par d'autres livres semblables qui en étaient comme l'abrégé. Le bon Père voyait apparaître de différents côtés, je ne dirai pas des *contrefaçons*, mais des *imitations* de son ouvrage.

Celle de la Sœur Rose Joly d'Aurillac eut rapidement jusqu'à six éditions... Pont-à-Mousson et Nancy, Bordeaux et Rouen publièrent aussi des livrets plus ou moins volumineux dont les compilateurs s'inspiraient largement du travail du jésuite. Il en était heureux : pourvu que le Cœur de son Jésus fût mieux connu et aimé, que lui importait le reste ! Mais l'accueil fait à son propre ouvrage était bien de nature à l'encourager.. Les éditions étaient promptement enlevées, et chaque fois l'édition nouvelle, sortant des presses de l'imprimeur considérablement revue et augmentée par l'auteur, s'offrait avec un intérêt nouveau aux faveurs d'un public toujours empressé [1].

La dévotion au Sacré Cœur faisait donc son chemin ; et le P. Croiset était non seulement le témoin heureux, mais aussi l'actif ouvrier de ce développement. Aussi j'aime à l'entendre féliciter Sœur Madeleine Joly des progrès dont il reçoit les preuves tous les jours. Dans une lettre de Lyon du 20 janvier 1692, il lui dit : « On nous écrit de Franche-Comté, de Toulouse, de Bretagne que la dévotion au Sacré Cœur fait de merveilleux progrès. Je bénis Notre-Seigneur du zèle qu'Il vous inspire pour sa gloire. » L'ardente Sœur Joly n'aurait-elle pas eu le droit de lui retourner ses félicitations et ses éloges, et de lui dire : « Votre livre est partout, il est en Lorraine, il est en Picardie, il est dans la Capitale. Partout, à Nantes, à Marseille, à Poitiers, à Bordeaux, on médite ses enseignements... Partout on récite vos prières au Sacré Cœur ; avec vous et par vous, on l'adore, on le remercie, on lui fait amende honorable... On chante l'Of-

[1] 10 ans après sa première apparition, le livre de la dévotion au Sacré Cœur en était déja à sa 6e édition.

fice que vous avez composé pour sa gloire. Oh ! béni soit Notre-Seigneur du zèle qu'il vous inspire pour son service... Continuez, ô mon Père, continuez à donner des preuves éclatantes de votre amour pour Jésus-Christ... »

Le bon Père suivait d'un œil attentif tous les évènements qui intéressaient le culte du Sacré Cœur ; mais Paray-le-Monial, plus que tout le reste, attirait sa pensée ; il apprenait avec une émotion profonde les prodiges qui se multipliaient autour de la tombe de Marguerite-Marie, et semblaient lui donner une nouvelle existence dans le souvenir et la confiance des fidèles. Voici un fragment d'une lettre que le P. Croiset écrivait à une des Religieuses de Paray : « Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que de m'apprendre les merveilles que Dieu opère par les prières d'une de ses plus ferventes servantes, la Sœur Alacoque. Je n'ai jamais douté que Dieu ne glorifiât une âme qui L'a toujours aimé avec tant d'ardeur, et qui L'a servi avec tant de fidélité. Dieu s'est servi de cette vertueuse Sœur pour se faire aimer par la dévotion du Sacré Cœur. »

Citons encore, d'après les mêmes archives de la Visitation de Paray, une autre lettre qui mettra en relief et le zèle et l'activité étonnante de l'apôtre du Sacré Cœur. On se souvient de ce R. P. de Villette avec lequel le P. Croiset s'était malencontreusement présenté au parloir dans sa visite à la Bienheureuse. Le Père de Villette, devenu Supérieur de la mission de Paray, restait acquis à la cause du Sacré Cœur et secondait efficacement le P. Croiset dans ses entreprises ; mais il arriva qu'entravé par ses occupations et par sa mauvaise santé peut-être, il ne pouvait suivre d'assez près les initiatives de son ardent coopérateur. Il en reçut de Lyon ces doléances fraternelles : « Je ne saurais m'empêcher de me plaindre que je n'aie point de réponse sur ce que je vous marquais touchant l'établissement de la dévotion du Sacré Cœur de Jésus. Vous m'avez promis de travailler à l'Association (ou Confrérie) nécessaire pour avoir les indulgences. Je n'attends que votre réponse pour faire agir la Reine d'Angleterre. Si votre Révérence ne s'en fût chargée, je l'aurais moi-même établie ici, mais j'avais cru qu'il était

plus raisonnable qu'elle s'établît à Paray, en la Visitation où elle a pris naissance ; cependant, si vos occupations et votre peu de santé ou autre obstacle vous empêchaient d'y travailler, obligez-moi de me le faire savoir au plus tôt, car je prévois le grand bien que feront ces indulgences, si Dieu veut que nous les obtenions. »

Ainsi mis en demeure de s'exécuter, le P. de Villette s'entendit avec la Visitation de Paray pour fonder la Confrérie de l'adoration perpétuelle du Sacré Cœur. Il obtint les autorisations nécessaires de M. du Feu, vicaire général du Diocèse d'Autun, et s'inscrivit le premier sur le Registre des Adorateurs pour le 15 Juillet, de 4 h. du matin jusqu'à cinq. C'était en 1693 : à cette date le P. Croiset était encore à Lyon. L'érection de la Confrérie de Paray lui permettait donc de poursuivre en cours de Rome la concession des indulgences dont il attendait de si merveilleux résultats. Mais, en ce temps-là même, se formait l'orage qui bientôt allait frapper le bon Père et paralyser ses efforts pour la cause du Sacré Cœur. Avant de toucher à cet épisode peu connu de la vie du serviteur de Dieu, reprenons la suite de sa lettre au P. Claude de Villette.

« Les Dames de Saint-Pierre de cette ville de Lyon, ayant goûté extraordinairement cette dévotion, apprirent qu'elle avait été autrefois fort ordinaire dans l'Ordre de Saint-Benoît, dont elles font profession, et qu'il y avait eu, il y a beaucoup d'années, une fête dans l'Ordre et un Office à l'honneur de ce Sacré Cœur. Dieu a permis qu'elles aient trouvé à Paris cet Office à neuf leçons ; avec une Messe très bien composée à l'honneur de ce Sacré Cœur, le tout approuvé à Rome, avec permission à tout l'Ordre de Saint-Benoit de faire tous les ans cette fête. Dès qu'elles eurent reçu cet Office et cette Messe imprimée, sans différer davantage et sans attendre que le beau tableau qu'elles font faire fût achevé, elles voulurent solenniser cette fête et le firent avec une magnificence extraordinaire ; elles me firent prier de leur aller dire la Messe de Communauté. Toutes les autres sont dans les mêmes dispositions ; et comme l'on attend les indul-

gences, dès que Rome aura parlé, je m'attends à voir solenniser cette fête partout[1]. »

Ainsi le P. Croiset ne reste étranger à aucune des manifestations d'honneur qui avaient le Sacré Cœur pour objet. Mais Lyon est le centre préféré de son apostolat. Professeur de Rhétorique au Collège de la Trinité et Père spirituel, il use de l'influence que lui donnent ses fonctions pour faire entrer dans l'âme de ses élèves les sentiments dont la sienne est pénétrée. Il réussit à établir dans la maison une Association du Sacré Cœur où Externes et Pensionnaires s'inscrivent avec empressement. Bientôt les choses changent de face, la piété refleurit, la dévotion au Très Saint-Sacrement se ranime : on voit ces jeunes gens s'approcher, convives assidus, de la table Eucharistique, et le premier Vendredi du mois, ils sont fidèles au rendez-vous que le Sauveur leur a donné. Témoins de cet élan, les jeunes Jésuites s'enrôlent à leur tour dans la Confrérie; ils sollicitent, ils obtiennent des réunions spéciales, des communions de faveur ; ils s'entretiennent des travaux et des joies de leur prochain apostolat, ils soupirent après le jour où, zélateurs à leur tour, ils pourront porter dans les Collèges de la Province et dans les missions d'outre-mer le feu sacré qui les consume.

Le P. Croiset rendait grâces à Notre-Seigneur des accroissements si prompts que prenait sa dévotion bien-aimée ; mais bientôt ces progrès eux-mêmes lui suscitèrent des entraves. C'est la destinée du bien ici-bas d'avoir des contradicteurs. Le Père devait s'y attendre ; il avait appris de la Bienheureuse que la dévotion au Sacré Cœur n'échapperait pas à la commune loi, et que, si la victoire lui était promise, c'était à la condition de combattre toujours. Le Serviteur de Dieu fut donc moins surpris qu'affligé ; car l'épreuve fut dure, et elle lui vint du côté où il lui semblait avoir le moins à la redouter.

Des Pères graves et de grande expérience remarquè-

[1] La fête du Sacré Cœur et l'Office composé en son honneur par le P. Eudes étaient en vogue chez les Bénédictines du Saint-Sacrement depuis 1674, on les voit également adoptés par les Bénédictines de Montmartre (1673-1675).

rent le mouvement qui portait les jeunes Religieux de la Compagnie à s'enrôler sous la bannière du Sacré Cœur, et ils s'en émurent. Ils se demandaient avec inquiétude si ces pratiques nouvelles ne reposaient pas uniquement sur des révélations contestables et sur un enthousiasme irréfléchi. Le zèle du P. Croiset n'était pas mis en doute, mais ne dégénérait-il pas en intolérance ?... On lui prêtait des entraînements de parole qui dénaturaient sa pensée, il aurait, disait-on, changé les prétendues promesses du Sacré Cœur à ses dévots, en autant de menaces contre ses contradicteurs. D'ailleurs ces communions si fréquentes que le jeune Père spirituel accordait aux Scolastiques étaient-elles bien conformes à la sage réserve que saint Ignace avait recommandée ? Il y avait péril pour les études ; péril peut-être aussi pour les âmes : cette Confrérie du Sacré Cœur qui cachait sous le voile du mystère ses réunions équivoques ferait naître parmi les associés un esprit séparatiste, et favoriserait des relations trop intimes et des amitiés particulières. Tels étaient les principaux chefs d'accusation... Les Pères qui les accueillaient avaient le culte des traditions et des antiques observances, ils étaient de la famille de cette Religieuse de Paray, Marie-Madeleine des Escures, que nous avons vue se soulever avec tant de force contre la Bienheureuse et ses Novices, les dénoncer à la T. H. Mère Melin et combattre par son influence les premières manifestations de la dévotion naissante ; ainsi faisaient les Pères dont nous parlons ; ils estimèrent qu'il était de leur devoir de s'élever contre ces pratiques d'une origine douteuse, et ils envoyèrent aux Supérieurs majeurs une dénonciation en règle contre le P. Croiset.

Le Général de la Compagnie était alors le P. Thyrse Gonzalez : il s'émut à son tour des plaintes qu'on lui adressait, et dans une première lettre au P. Gabriel Jacob, Provincial de Lyon, et au Recteur du Collège de la Trinité, à la date du 1er février 1695, il leur demanda des explications sur les faits incriminés : le P. Jean Croiset, auteur ou zélateur de la Confrérie nouvelle, mérite-t-il la confiance... et d'où vient que, se posant en

prophète, il présage malheur à ses adversaires... Le P. Provincial et ses consulteurs répondirent à cette lettre le 16 mars ; elle provoqua, de la part de sa Paternité, une réponse où il leur dit (19 avril 1695), qu'il ne veut pas trancher pour les Religieux la question générale du culte rendu au Sacré Cœur ; mais qu'il défend cette Confrérie particulière et la communion du premier Vendredi ; et parce que le P. Croiset lui était représenté comme *tourné aux opinions singulières*, il recommandait de l'éloigner de Lyon et de ne pas l'employer, de quelque temps, dans les maisons où l'on forme les jeunes Scolastiques de la Compagnie ni même dans les autres Séminaires de la Province [1].

[1] Depuis que nous avons écrit ces lignes, nous avons reçu des Archives du Gesù des renseignements précis qui jettent un peu plus de jour sur ces faits délicats.

Lorsque le R. P. Billet, qu'on savait l'ami du P. Croiset, eut cédé le Provincialat au P. Gabriel Jacob, le 18 février 1694, le parti qui voyait avec inquiétude les progrès de la dévotion au Sacré Cœur parmi nos jeunes Scolastiques se mit à juger avec moins de réserve la direction qui leur était donnée. Le P. Marc Antoine de Noyelles, homme très zélé pour les vieilles traditions, recueillit toutes les doléances, et le 27 janvier 1695, il en écrivit au T. R. P. Général avec toute l'autorité que lui donnait sa vertu ; suppliant sa Paternité de couvrir de son autorité tutélaire le rempart des vieux usages que le torrent des innovations menaçait d'emporter. A cette nouvelle, le T. R. P. Thyrse Gonzalez, Général de la Compagnie, demanda des informations confidentielles au R. P. Gabriel Jacob, Provincial de Lyon et à quatre autres Pères d'une gravité exceptionnelle. C'étaient le P. Pierre Viollet, Préfet des Études au Collège de Lyon et consulteur de Province ; le P. Jacques Gérard, Recteur de Chambéry, autrefois instructeur du Père de Galliffet au 3e an ; le P. Jean-Baptiste Revirand, Recteur de Dôle et le P. Jean François de Maletra, lecteur de théologie, à Roanne.

Sur la réponse de ces quatre Pères, le T. R. P. Général envoya sa lettre du 19 avril, si sévère pour le P. Croiset. Mais celui-ci trouva des apologistes : le P. Gabriel Jacob, son Provincial, écrivit à Rome en sa faveur, et avec lui quatre autres Pères des plus considérés dans la Province : le P. Benoît Mayaud, Recteur du Collège de la Trinité de Lyon et consulteur de Province ; le P. Antoine Billet, Instructeur du troisième an de Probation ; le P. Pierre Viollet, consulteur de Province et nommé ci-dessus... il s'était sans doute séparé de ses trois collègues dans le jugement qu'il portait sur le P. Croiset ; enfin le P. Antoine Peytier, *socius* du P. Provincial, et aussi consulteur de Province.

Tous ces Pères écrivirent en faveur du P. Croiset qu'ils étaient à portée d'apprécier mieux que tous autres ; leur intervention produisit l'effet que nous racontons.

Le P. Provincial, le P. Mayaud, Recteur de la Trinité, d'autres encore en appelèrent de ce jugement au P. Général mieux informé, et lui envoyèrent le 27 mai une véritable apologie du P. Croiset et de ses œuvres. La Réponse de sa Paternité, le 21 juin 1695, est tout autre que la première, en voici de courts fragments :

Au P. Mayaud il écrit : « Que le P. Croiset soit un homme remarquable par la sainteté de sa vie, doué d'un excellent esprit et aussi distingué par l'observance de nos règles que par son aptitude à promouvoir la piété parmi nos jeunes Étudiants ; qu'il soit tel en un mot que me l'ont écrit, avec votre Révérence, les PP. Antoine Billet, Recteur du Noviciat ; Pierre Viollet, consulteur et préfet des Études, et Antoine Peytier, votre *socius*, je le crois volontiers et je m'en réjouis : aussi je veux autant que personne autre, qu'on ait égard au mérite singulier et à la vertu éminente de ce parfait Religieux. »

Au R. P. Provincial, sa Paternité écrit en ces termes : « J'ai reçu les lettres dans lesquelles votre Révérence et ses Consulteurs rendent témoignage à la vertu éclatante du P. Jean Croiset, à son zèle incomparable, et aux industries qu'il emploie avec bonheur pour promouvoir la discipline religieuse, surtout parmi nos jeunes Religieux : j'ai lu ces lettres avec un plaisir mêlé d'admiration ; aussi je pense absolument, comme votre Révérence, qu'il faut sauvegarder à tout prix, dans toute sa pureté et intégrité, la réputation d'un tel homme ; surtout quand on ne peut lui reprocher que des choses aussi insignifiantes que peu prouvées... Toutefois, pour déférer en quelque chose aux vœux de plusieurs Religieux aussi prudents que pieux, qui croient de l'intérêt de la Province que ce Père ne soit pas de sitôt rappelé à Lyon, vous pourrez l'envoyer à Avignon, par exemple, pour y enseigner la philosophie, et le rappeler ensuite au chef-lieu de la Province, si on le juge opportun.

« Quant à la question du culte du Sacré Cœur, je n'ai eu l'intention ni de l'encourager ni de la combattre ; j'ai voulu seulement inviter les Supérieurs à ne rien permettre qui fût, pour les jeunes gens appliqués

aux études, en dehors de nos usages ou en opposition avec eux. »

Le P. Croiset fut donc obligé de quitter Lyon ; il s'en alla professer la Rhétorique et la Philosophie successivement à Arles, à Avignon, et en dernier lieu, la Théologie à la Maison Saint-Jacques de Marseille, jusqu'à ce qu'il fût installé en qualité de Supérieur, le 20 octobre 1704, à la résidence de Sainte-Croix dans la même ville.

Peu de temps après que le P. Croiset eut quitté Lyon, le P. Gabriel Jacob, son Provincial, soumit un opuscule sur le culte du Sacré Cœur de Jésus, à l'examen des Réviseurs Généraux de la Compagnie à Rome. Quel en était l'auteur ? Le P. Regnault l'attribue au P. Croiset, sans doute sur des données sérieuses que nous serions heureux de connaître. Quoi qu'il en soit, ce travail mérita les éloges des Réviseurs. On lit dans le jugement qu'ils adressent au P. Général, le 25 mai 1697 : « Cet ouvrage est écrit avec science et talent, il est on ne peut plus apte à promouvoir la dévotion et le culte du Sacré Cœur. Néanmoins, tous à l'unanimité, nous demandons que l'impression lui soit refusée. Nous souhaitons aussi que les nôtres ne s'emploient plus à patronner la cause du Sacré Cœur en cour de Rome, et surtout que votre Paternité n'intervienne pas pour obtenir que la fête avec la Messe et l'Office propres du Sacré Cœur soient accordés à toute l'Église ; particulièrement en un temps où les dévotions nouvelles pullulent de toute part et sont écartées impitoyablement par la sainte Église. »

Le T. R. P. Général, en communiquant ce jugement des Réviseurs au P. Provincial de Lyon, déclare qu'il y souscrit pleinement et défend l'impression de l'ouvrage.

En effet, les temps étaient peu favorables : la Congrégation des Rites venait de refuser, le 30 mars 1697, aux Religieuses de la Visitation la concession de la fête, de la Messe et de l'Office du Sacré Cœur qu'elles sollicitaient ; mais pour adoucir la dureté de son refus, elle leur permettait de faire célébrer dans leurs églises la Messe des Cinq Plaies le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement. Les Ursulines de Vienne en Autriche,

ayant sollicité vers le même temps, l'autorisation de la Messe du Sacré Cœur, le même Vendredi, n'obtinrent que cette réponse toute sèche : *non expedire*, c'est inopportun.

Ce n'est pas que le Saint-Siège s'opposât absolument à l'extension du culte du Sacré Cœur, puisque durant le cours de ces deux années 1697 et 1698, il accorda des Indulgences à plus de douze Confréries du Sacré Cœur récemment érigées.

De son côté, le T. R. P. Général, tout en préservant de toute innovation les usages de la Compagnie, s'abstenait de déclarer la guerre au culte du Sacré Cœur : même dans ces moments de crise, les Pères pouvaient parler et écrire en faveur de la dévotion naissante. Le P. Bouzonié publiait ses Entretiens de Théotime et de Philothée avec l'approbation du P. Ignace Tartas, Provincial de Bordeaux.... cette approbation est du 21 janvier 1696. Et les retards que le P. Froment met à l'impression de son ouvrage, ne semblent pas causés par une opposition des Supérieurs.

Le P. Croiset pouvait donc déployer son zèle en dehors de nos Collèges ; il le pouvait impunément et par sa parole et par ses ouvrages; et c'est en 1698, après les avertissements venus de Rome, qu'il fit paraître à Lyon la meilleure édition de son livre sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ. Mais en 1704, ce même ouvrage fut, contre toute attente, mis à l'index. « Cette condamnation, dirons-nous avec le P. Regnault (Le P. Jean Croiset, de la Compagnie de Jésus, 1656-1738. Toulouse 1888) avait d'autant plus lieu de surprendre que la doctrine du livre était irréprochable. C'est ce que Rome vient implicitement de reconnaître en ordonnant la radiation pure et simple du décret prohibitif, comme si la Providence voulait ménager un renouveau de gloire au vénéré P. Croiset, l'année même où nous célébrons l'anniversaire deux fois séculaire de la mission confiée à la Compagnie de Jésus dans l'apostolat du divin Cœur. »

« Une lettre que le P. de Galliffet, bon juge en la question, écrivit plus tard à Mgr Languet qui l'interro-

geait sur cette sentence de l'Index, nous semble donner la note exacte des impressions recueillies: « Votre Grandeur me demande un narré de la contradiction qu'a éprouvée à Rome cette dévotion au S. C. de Jésus. Je ne sache que deux traits de cette contradiction : le premier fut de mettre à l'Index le livre français qui fut imprimé à Lyon tout au commencement sur cette matière. Le livre certainement ne méritait point par lui-même cette condamnation : mais la nouveauté de la chose, quelques manquements de formalités requises ici, et peut-être un peu de malignité de la part des hommes, et beaucoup certainement de la part de l'enfer, fit qu'on flétrît ainsi ce livre, lequel n'a pas laissé depuis d'être traduit en italien, en y corrigeant les défauts de formalités, et en y laissant toute la substance. J'espère qu'après l'approbation que le Saint-Siège donnera à cette dévotion, nous ferons rendre audit livre la justice qui lui est due. »

Comment ce pressentiment fut-il tardivement vérifié, nous sommes en mesure de le dire : Voici ce que nous apprend le Messager du Cœur de Jésus. Septembre 1888. « En 1883, le premier évêque de la Bosnie, Mgr Joseph Stadler, ancien élève du collège germanique, avait traduit en croate et fait imprimer à Agram le livre du P. Croiset. Au moment de l'annoncer et de le mettre en vente, il apprend que le livre est à l'Index depuis 1704. Il s'adresse à la Congrégation en offrant de prouver que son texte croate ne diffère pas sensiblement du texte de l'édition italienne précédemment approuvée. Après bien des mois de silence et d'attente, Mgr Stadler reçoit de la Sacrée Congrégation le document officiel dont voici la traduction française :

« Ill^me^ et Rév^me^ Seigneur, le livre qui a pour titre : la dévotion au S. C. de N.-S. J.-C., livre attribué au P. Jean Croiset de la Cie de J., ayant été soumis à un nouvel examen, les Éminentissimes Cardinaux, membres avec moi de la Congrégation générale de l'Inquisition, après avoir étudié toutes les circonstances qui s'y rattachent, ont ordonné d'effacer ce livre du nombre de ceux dont la lecture a été interdite par l'Index. C'est pourquoi la version que Votre Grandeur en a faite en langue

croate doit être absolument permise aux fidèles, et on ne peut que les encourager grandement à promouvoir et augmenter de plus en plus leur piété envers le S. C. de N.-S. J.-C. Toutefois, si l'on venait à imprimer de nouveau le livre, les Éminentissimes Pères sont d'avis qu'il faut supprimer l'Office qui s'y trouve annexé.

« Rome le 29 août 1887.

Card. Monaco. »

La soumission du P. Croiset au décret qui condamnait son ouvrage fut entière. C'est à peine si, dans les nombreux ouvrages sortis de sa plume, il fait allusion à sa dévotion bien-aimée. Ce sacrifice eut sa récompense ; son livre, modifié et augmenté, continua de faire connaître le Sacré Cœur en France et à l'étranger. Mais le bon Père y travaillait lui-même pendant les quarante ans qu'il put encore tenir une plume. Que cherchait-il dans ses œuvres ascétiques, sinon à faire entrer de plus en plus dans les mœurs, avec l'amour de Dieu, la charité et la douceur envers le prochain ? Sa plume n'inscrivait plus dans ses pages le nom du Sacré Cœur de Jésus, sa langue s'abstenait de le prononcer dans les réunions saintes : mais il ne cessait de rendre hommage à son amour pour les hommes, à son humilité et à sa douceur incomparables ; il répandait dans les âmes le véritable esprit de la dévotion à ce divin Cœur, il lui formait de fidèles imitateurs.... Son apostolat dura donc autant que sa vie.

En 1710, le P. Croiset fut rappelé à Lyon et y remplit tour à tour les fonctions importantes de Recteur du Noviciat, d'Instructeur des Pères du 3e an et de Recteur du Collège de la Trinité. Le temps avait effacé jusqu'au souvenir des accusations portées à Rome contre lui.... Les Supérieurs majeurs rendaient hommage à son mérite. Il était donc à Lyon lorsque sur les instances des Supérieures de la Visitation, Mgr Paul de Neuville de Villeroy ordonna que la fête du Sacré Cœur fût célébrée officiellement dans toute l'étendue du diocèse, y comprises les communautés de Religieux et Religieuses. — Avec quelle joie le Père n'accueillit-il pas cette ordonnance

dont il était plus ou moins directement l'instigateur ! Il se trouvait encore à Lyon lorsque la peste de Marseille éclata. Plus que personne, il s'attrista des désastres qui frappaient sa malheureuse patrie ; plus que personne, il envia le sort des Religieux qui eurent l'honneur de se dévouer et de mourir au service des pestiférés; mais la consolation ne tarda pas à tempérer l'amertume de son deuil. Lyon apprit bientôt que le Sacré Cœur de Jésus avait pris en pitié la cité repentante, et qu'Il avait chassé le fléau. Ainsi donc la miséricorde désarmait la justice ! et Dieu n'avait envoyé le châtiment que pour ménager un triomphe au Sacré Cœur ! Il allait sortir, ce Cœur divin, de la pénombre où la poussière des discussions L'avait comme enseveli. En vain la haine des Jansénistes dénigrait la dévotion naissante et vomissait l'insulte contre ses défenseurs ; en vain des esprits pusillanimes contestaient son origine surnaturelle ; en vain Rome elle-même, par sa temporisation et sa prudente réserve, semblait se désintéresser de cette controverse et professer la neutralité ; Notre-Seigneur avait frappé un coup décisif : Il s'affirmait le véritable inspirateur et le promoteur du nouveau culte; Il confondait la mauvaise foi de ses adversaires, Il conciliait à la bonne cause les suffrages des irrésolus.

Le P. Croiset lui-même et les premiers compagnons de son apostolat trouvaient dans la délivrance de Marseille la justification de leurs efforts. C'était à l'instigation de la nouvelle Marguerite-Marie, de l'humble Madeleine Rémuzat, que Mgr de Belzunce avait voué au Cœur de Jésus sa personne et tout son peuple ; mais le Cœur qui recevait ce solennel hommage, c'était Celui que la Bienheureuse et le P. de la Colombière avaient adoré, Celui dont la sainte Vierge avait chargé la Compagnie de propager le culte, Celui que le P. Croiset lui-même avait fait connaître au monde. Ainsi les manifestations de Marseille réhabilitaient celles de Paray ; ainsi le Sacré Cœur projetait les splendeurs de sa victoire jusque sur les humbles commencements de son culte et en glorifiait le berceau.

Trois ans après, le 31 juillet 1723, le P. Croiset pre-

nait la direction du Noviciat d'Avignon. Il se trouvait donc dans cette ville lorsque le P. de Galliffet y passa en se rendant à Rome pour y remplacer dans ses fonctions d'Assistant de France le P. Guibert récemment décédé. Nul doute que cet infatigable champion du Sacré Cœur n'ait fait à son ancien compagnon du Noviciat, à son vieil ami, la confidence de ses grands projets, de ses moyens, de ses espérances ; nul doute non plus que celui-ci n'ait promis son concours et les prières de ses Novices pour assurer le succès.

Nous verrons dans un autre chapitre que le P. de Galliffet croyait que son divin Maître triompherait à Rome de toutes les oppositions comme il avait triomphé de la peste à Marseille : ses lettres au P. Croiset sont pleines d'espérance. Il plut à Notre-Seigneur de ménager une déception aux champions de sa cause ; et le décret de la Congrégation des Rites, 30 juillet 1729, retardera de 36 ans l'approbation officielle que sollicitaient les postulateurs. La peine qu'en conçurent les deux amis fut d'autant plus vive qu'ils avaient plus compté sur un tout autre résultat, elle égala la joie des Jansénistes qui dénaturant le sens du décret de la Congrégation romaine, voyaient dans une mesure plus dilatoire que prohibitive la condamnation formelle de la dévotion contestée et sa ruine irrémédiable. Rome ne jugeait pas que le moment d'approuver fût venu, elle ne condamnait pas ; elle estimait que la cause n'était pas encore assez élucidée ; que la question, posée comme elle l'était, voulait de nouvelles preuves ; mais, loin de censurer la dévotion au Sacré Cœur, les juges lui étaient personnellement favorables, ils crurent qu'il était de leur prudence d'attendre un peu plus de lumière. En attendant, le Saint-Siège continua d'accorder ses faveurs aux Confréries qui se formaient de toutes parts sous le drapeau du Sacré Cœur ; et ces concessions encourageaient les défenseurs de la bonne cause à ne pas déserter la lutte. Ils entrevoyaient, au bout de toutes les vicissitudes du combat, dans les clartés d'une décision vraiment finale, les joies d'une incontestable victoire. Telles furent les sentiments du Père Assistant de France et du vénérable P. Croiset.

Mais déjà celui-ci avait quitté le noviciat d'Avignon pour prendre à Lyon la direction de la Province. Il en tint le gouvernail avec la fermeté et la sagesse que promettait sa longue expérience. Mais ce fut le dernier effort d'une activité qui ne tarda pas à faiblir. Parvenu à l'âge de 76 ans, il résignait sa charge de Provincial et se retirait pour achever de se sanctifier et y mourir, dans ce même Noviciat d'Avignon qui avait accueilli sa jeunesse. Il n'y fit plus guère que languir. Il essaya bien de tenir encore une plume, et l'on doit à ce suprême labeur de sa vieillesse le livre intitulé : « Le parfait modèle de la jeunesse chrétienne dans la vie de saint Louis de Gonzague. » Bientôt la consolation d'écrire lui fut ôtée : sa mémoire, de plus en plus infidèle, ne lui fournissait plus les mots que cherchait vainement sa pensée ; il dut enfin laisser inactive sa plume si longtemps infatigable ; et le jour vint où, sur le catalogue de ses dernières années, vous n'auriez plus trouvé à côté de son nom que cette apposition désolante : *Senex,* vieillard... comme si c'était là le tout de lui et qu'il n'eût plus qu'à s'en aller de ce monde. *Senex,* il était vieux, mais il avait bien travaillé et noblement achevé sa tâche. *Senex*... il était vieux, mais il avait mérité, par un infatigable labeur, de prendre sa part des joies que Notre-Seigneur réserve au serviteur fidèle... *Senex*, il était vieux; mais en attendant l'heure du départ, il continuait de prier, d'obéir, d'aimer, de souffrir avec fruit... Il édifiait ses frères, et résigné à la volonté de son bon Maître, il donnait à sa sainteté ce fini que la souffrance ajoute à la vertu. Il pouvait partir... Après deux jours de maladie, ce confident de la Bienheureuse et son *frère bien-aimé dans le Sacré Cœur,* s'en alla prendre sa place, nous l'espérons, au banquet de la Communion éternelle, auprès du Vénérable Père de la Colombière et du P. Ignace Rollin dont il avait si précieusement recueilli l'héritage et continué la mission.

CHAPITRE IV.

LE SACRÉ CŒUR EN CHINE, EN SYRIE ET AU CANADA.

Pendant que la dévotion au Sacré Cœur devenait un signe de contradiction dans le monde, et que, même au sein de la Compagnie, elle n'était accueillie qu'avec réserve par les premiers Supérieurs, l'impulsion que lui avaient donnée ses plus anciens apôtres suivait son cours. Les Pères qui avaient trouvé l'idée de cette dévotion dans les écrits du P. de la Colombière ou qui l'avaient reçue de son enseignement oral, à son retour d'Angleterre, avaient conservé pieusement ce précieux germe, ils l'avaient emporté dans toutes les contrées que la Providence ouvrait à leur apostolat. Prêchée par ces ardents missionnaires sur les plus lointains rivages, la dévotion au Sacré Cœur encore naissante ne tarda pas à se répandre de province en province, jusque dans les pays où régnait le Croissant et dans les régions extrêmes de la Chine et du Canada.

Essayons d'abord de dire son histoire dans le céleste Empire.

§ I.

Le Sacré Cœur en Chine.

Le premier missionnaire français qui ait arboré en Chine le drapeau du Sacré Cœur est le Père Charles de Broissia. Il se trouvait encore en Europe que déjà le Cœur de Jésus régentait son cœur ; et docile à ses moindres inspirations, il s'était engagé par vœu à faire toujours ce qu'il croirait être de la plus grande gloire de Dieu. Au témoignage du P. d'Entrecolles, le plus intime de ses confidents, le P. de Broissia demeura fidèle jus-

qu'à la mort à cet héroïque engagement. Il apportait à la Chine la dévotion au Sacré Cœur, avec le ferme espoir que, une fois révélée à cette immense contrée, elle y allumerait un incendie d'amour qui ferait fondre les glaces de l'incrédulité et de l'indifférence religieuse. Il avait avec lui l'ouvrage du P. Croiset ; parvenu à Macao, il le fit traduire en portugais , persuadé que traduit en cette langue, ce livre ne tarderait pas à pénétrer aux Philippines et dans l'Amérique Espagnole.

Dès qu'une chrétienté lui fut confiée, il ne négligea rien pour implanter parmi les âmes confiées à ses sollicitudes cette dévotion bien-aimée. Nous en avons pour preuve la lettre que le P. d'Entrecolles écrivait de Iao-tchéou à M. le marquis de Broissia pour lui apprendre la mort du P. Charles, son frère : « Les lettres du P. de Broissia étaient pleines des sentiments les plus propres à augmenter le nombre des fervents adorateurs du Sacré Cœur ; son amour pour le Sauveur le rendait ingénieux à inventer mille moyens pour le faire aimer. »

Quelques années plus tard, le même Père d'Entrecolles écrivait encore de Iao-tchéou, le 27 août 1712, au Père Procureur des missions de la Chine et des Indes : « La dévotion au Sacré Cœur qui croît de plus en plus en France, est très aimée parmi nos chrétiens et produit dans leurs cœurs un grand amour pour la sainte Humanité du Sauveur. »

Il est constaté que Macao et Pékin avaient une Confrérie du Sacré Cœur authentiquement établie en 1709 ; et que d'autres Confréries semblables ne tardèrent pas à se multiplier dans le céleste Empire.

Un des ouvriers les plus actifs de cette propagande fut le P. de Mailla. On a de lui un abrégé en chinois de la dévotion au Sacré Cœur, par le P. Croiset, avec des litanies et d'autres belles prières chinoises en l'honneur de ce Cœur adorable. On peut juger de la piété de ce Père par cet extrait d'une de ses consécrations au Sacré Cœur : « Cœur Sacré de Jésus, origine du saint Amour, temple de l'adorable Trinité, source de la nouvelle vie, votre amour pour nous semble vous avoir fait oublier qui vous êtes, grand Dieu ! Faites, ô mon Dieu, que

mon cœur vive en Jésus et meure en Jésus ; qu'il regarde les joies de ce monde comme une croix, et la Croix de Jésus comme sa vraie joie. Puisque vous avez pris mon Cœur et que j'ai heureusement trouvé le vôtre ; désormais, j'adorerai ce Cœur, j'en ferai le terme de mes actions, ma consolation dans mes peines, le remède à tous mes maux, le principe de ma joie, la fin de tous mes désirs, pour toutes mes fautes, l'assurance du pardon, pour les vertus que je m'efforcerai de pratiquer, le plus bel ornement; pendant ma vie, il sera mon soutien, et à l'heure de ma mort, mon Sauveur. Oui, ô Cœur de mon Jésus, puisque je ne fais qu'un avec vous, j'espère voir avec vous la gloire céleste, avec vous jouir de l'éternelle félicité. » (Messager du Cœur de Jésus, t. XXV, p. 193, 1874.)

Cette consécration a survécu à l'extinction de la Compagnie en Chine. En 1874, Monseigneur Dubar, évêque du Tché-li Sud-Est, prescrivit à tous ses prêtres d'employer la formule du P. de Mailla pour consacrer leurs paroisses au Sacré Cœur. Elle est aussi en usage tous les premiers Vendredis du mois.

C'est encore au P. de Mailla qu'on est redevable d'une traduction, probablement abrégée, de la Vie des Saints du P. Croiset. Ces livres, ces opuscules dus à la plume de l'infatigable apôtre étaient répandus en grand nombre parmi les chrétiens et païens, et ils y produisaient de grands fruits. « Ce sont, ajoute le P. Loppin, un de ses confrères, de zélés missionnaires qui n'appréhendent point les recherches des Mandarins et contribuent beaucoup aux progrès de la foi. » (Lettre au P. Radomynski, confesseur de la Reine de Pologne, duchesse de Lorraine...)

Dans le cours des difficultés de toute nature qui entravaient l'œuvre des Missionnaires, ils avaient leur recours dans le Sacré Cœur, et il ne trompa jamais leur confiance. Lorsque parut le décret de l'Empereur qui reléguait tous les Missionnaires européens à Macao, « aussitôt, dit le P. de Mailla, écrivant de Pékin, 18 octobre 1733, aussitôt que cette tempête s'éleva, nous fîmes une neuvaine au Sacré Cœur et une autre à la sainte Vierge, la priant d'être auprès de Lui notre avocate ; » et l'histoire nous

apprend que les rigueurs du décret impérial ne tardèrent pas à s'adoucir.

Mais le Missionnaire qui, plus encore que les Pères de Broissia, et de Mailla, se montra l'infatigable apôtre du Sacré Cœur parmi les Chinois, fut le P. Romain Hinderer, originaire d'Alsace. Il avait soif du salut des âmes, et pour désaltérer les ardeurs de son zèle, il passa les mers et alla en Chine où il travailla 40 ans à promouvoir le culte du Sacré Cœur dans ces vastes contrées. Il mourut en 1744 dans la 76e année de son âge, en grande réputation de sainteté[1].

Le P. Romain Hinderer vit le jour en 1668 à Reiningen, paroisse alsacienne alors dirigée par des Pères de la Compagnie de Jésus, qui relevaient du Collège de Fribourg en Brisgau [2]. Il était le quatrième des onze en-

[1] Depuis que nous écrivions ces lignes, le P. Théodore Chaney de la Compagnie de Jésus a publié la biographie du Père Hinderer sous ce titre : Vie du P. Romain Hinderer, de la Compagnie de Jésus, l'apôtre du Sacré Cœur dans l'Eglise de Chine au XVIIIe siècle, 1668-1744. Paris, Retaux-Bray, 1889 : Ce travail, dont le mérite est au-dessus de tout éloge, nous permet, grâce à l'obligeance de l'auteur, d'enrichir des documents les plus précieux notre rédaction primitive.

Nous n'avions pas apprécié à sa juste valeur le P. Romain Hinderer ; nous ne savions pas à quel point il avait, pendant près de 40 ans, soutenu avec son âme l'âme de ses néophytes, l'âme de ses collègues, et enfin l'Eglise de Chine tout entière. Son biographe n'hésite pas à lui attribuer le premier rang, après la B. Marguerite-Marie et le P. Claude de la Colombière, parmi les propagateurs de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

En 1760, seize ans après la mort du P. Hinderer, on vit paraître simultanément à Constance et à Fribourg en Brisgau un livre dont le titre est à lui seul le plus beau panégyrique de ce grand Jésuite alsacien, le voici : de la sainteté de Marguerite-Marie Alacoque, du P. Claude de la Colombière et du P. Romain Hinderer, les principaux promoteurs connus jusqu'à ce jour, de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Il est problable que le P. François de Schauenbourg, auteur de cet éloge, ne connaissait ni Bernard de Hoyos ni Augustin Cardaveraz, ces zélateurs heureux et infatigables de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus en Espagne... bien moins encore pouvait-il savoir les services éclatants que le P. Xavier Calvi rendrait à la sainte cause, avant et après la suppression, non seulement en Italie, mais dans toute l'Europe.

[2] Le P. Th. Chaney fait naître son héros en 1668 ; il a pour lui le registre des Baptêmes de Reiningen. Mais d'après le catalogue de la Chine, il serait né le 21 novembre 1669 ou le 12 sep-

fants de Pierre Hinderer et d'Ursule Baldegg, chefs d'une famille recommandable par son mérite, sa fortune et son influence. On ne sait rien des premières années du jeune Romain. Envoyé plus tard par son père au Collège de Besançon, il y poursuivit ses études avec une rare réputation de talent et de vertu. Bientôt, il sollicita et obtint des Pères Jésuites, ses maîtres, l'honneur de partager leur genre de vie. Il entra le 28 ou le 29 septembre au noviciat de Lansberg en Bavière. Son maître des novices fut le P. Martinus Muller. L'année qui suivit son noviciat (1690-1691), il enseigna la Grammaire inférieure au Collège de Straubing. Nous le voyons ensuite à Ingolstadt s'appliquer pendant trois années aux leçons de Logique, de Physique et de Métaphysique, mais la régence le réclame encore : de 1694 à 1697 il enseigne à Porrentruy la Grammaire et les Humanités. En 1697-1698, il fait à Ingolstadt sa première année de Théologie, à Fribourg en Brisgau sa seconde année et revient à Ingolstadt pour y terminer son cours. C'est en 1700, après sa troisième année de Théologie, qu'il est promu au sacerdoce et, un an plus tard, qu'il va faire sa troisième probation au Collège d'Œttingen. De là, il professe la Logique successivement à Porrentruy, à Brigg et à Fribourg en Suisse. Enfin il fait ses derniers vœux le 2 février 1706 et, après des demandes réitérées auprès du R. P. Thyrse Gonzalez, Supérieur général de la Compagnie de Jésus, il obtient de partir pour les missions de Chine. Lorsqu'après une traversée où il courut risque de tomber entre les mains des corsaires et de mourir de maladie, il débarqua sur les côtes du céleste Empire, il aurait pu dire avec saint François Xavier : « J'apporte à l'Empereur de Chine un trésor que toutes les richesses de son vaste empire ne pourraient payer dignement. » Il lui apportait le Cœur de son Dieu.

Déjà le Père Hinderer s'était donné totalement lui-même au service de ce divin Cœur ; mais il ne lui suffisait pas d'avoir fait de son propre cœur un temple vi-

tembre de la même année, d'après le catalogue de la Germanie Supérieure (Van Meurs, Archives du Gesù). Il nous semble qu'il faut s'en tenir au sentiment du P. Chaney.

vant, consacré au Cœur de son bon Maître, il avait hâte de lui élever des sanctuaires et des autels visibles. Il lui fut donné, avant tout autre missionnaire, d'ériger une église au Sacré Cœur, au centre même de la Chine, dans un des faubourgs de la ville de Hang-tchéou, capitale du Tché-Kiang, en face d'un millier d'infidèles, au milieu des temples les plus vantés du paganisme. Ce jour-là, le Cœur de Jésus prenait possession de la Chine et il assurait de sa protection les chrétientés existantes, parmi les rudes traverses qu'elles auraient bientôt à essuyer.

Une première alerte fut donnée aux Missionnaires dans la vieillesse de Kang-hi, ils durent se retirer à Canton et à Macao pour se cacher. Mais cet orage dura peu : les Pères purent recommencer leurs courses ; et le P. Hinderer qui avait cru devoir par prudence se dérober aux recherches des Mandarins et se renfermer dans le cercle restreint d'un apostolat nocturne, sortit de son inaction relative le 18 août 1718, et en moins d'une année parcourut toutes les chrétientés de son district et baptisa plusieurs centaines de païens. Malheureusement cette tolérance n'était que précaire, et des signes éclatants ne tardèrent pas à présager les plus graves évènements. Trois fois dans une année (1718-1719), on vit des croix lumineuses apparaître dans le ciel et demeurer visibles pendant deux ou trois heures, laissant tous les témoins, chrétiens et infidèles, confondus dans la même admiration. Enfin dans la journée du 24 juin 1722, la croix se fit voir encore dans le Tché-Kiang et s'arrêta au-dessus de l'église du Sacré Cœur à Hang-tchéou-fou. Elle étincela pendant une demi-heure au firmament, tout le peuple la vit, et les chrétiens la vénérèrent à genoux. Le dessin de ces croix célestes, gravé à Hang-tchéou, fut distribué dans tout l'empire et porta jusqu'en Europe la nouvelle que de grandes grâces ou de grandes épreuves allaient fondre sur la Chine. L'attente ne fut pas longue : Kang-hi mourut presque subitement le 20 décembre 1722. Sa mort ouvrit l'ère des persécutions pour l'Église de Chine.

Sur ces entrefaites, le P. Hinderer venait d'être nommé Visiteur général : il ne fallait rien moins que le pres-

tige de sa vertu et la fermeté de son caractère pour faire tête à l'orage qui était proche. Dès le commencement de la tempête, il adressa une circulaire à tous les Religieux soumis à son autorité, les exhortant à se réfugier par la prière dans la miséricorde de Celui qui était désormais leur unique secours ; et bientôt, retiré à Macao pour y recevoir les proscrits, il y érigea solennellement la Confrérie du Sacré Cœur de Jésus. Portugais et Chinois s'enrôlèrent à l'envi sous la bannière de l'association naissante, dans l'espoir qu'ils trouveraient dans leur alliance avec le divin Cœur ou la cessation de l'épreuve ou la force de souffrir avec fruit. Leur confiance ne fut pas trompée. Notre-Seigneur alluma dans les néophytes l'enthousiasme réfléchi des anciens martyrs. Les premières victimes de la persécution furent des princes et des princesses du sang impérial. On leur demandait de rendre un hommage extérieur à la religion de l'État et de dissimuler dans les ombres de la vie privée le culte étranger qu'ils avaient embrassé. Tous s'y refusèrent, tous préférèrent à la liberté et aux honneurs la dégradation et le bannissement. L'un d'eux, chargé d'une chaîne de soixante-dix livres, vit un de ses serviteurs s'approcher pour envelopper d'un linge les anneaux qui touchaient à son corps, il le repoussa doucement par ces nobles paroles : « As-tu jamais entendu dire que Notre-Seigneur ait demandé qu'on desserrât ses fers, qu'on les entourât d'un linge pour amortir la douleur, et pourtant il était le Dieu-Homme ; il souffrait pour nous autres pécheurs, tandis que nous, nous ne souffrons que pour nous-mêmes. »

La persécution fut féconde ; si elle fit des apostats, elle suscita de nombreuses conversions. Aussi le P. Hinderer put-il écrire, le 28 juillet 1725, au R. Père Provincial de la Haute Allemagne. « Si mon espérance ne me trompe, c'est par la grâce du divin Cœur que la mission de Chine ne sera pas seulement conservée, mais s'élèvera plus haut que jamais... » Un signe mémorable, présage de l'avenir, sembla confirmer ces vues prophétiques. Les Jésuites portugais de Pékin avaient, dans leur résidence de Saint-Joseph, un autel dédié au Sacré Cœur

de Jésus, avec la sainte image peinte par le Frère Castiglione. Un incendie, survenu par la négligence des domestiques chinois, ravagea la chapelle pendant plusieurs heures, et quand il s'éteignit après avoir tout dévasté, on retrouva l'autel et le tableau intacts au milieu de l'édifice. Des copies de ce tableau furent envoyées en Europe et surtout en Portugal où la pieuse reine, Marie-Anne d'Autriche, voulut travailler de ses mains, avec les Dames de sa cour, à préparer de nouveaux ornements pour l'autel miraculeusement préservé.

En même temps le Père Visiteur sillonnait de ses courses gigantesques les provinces chinoises, il accomplissait un itinéraire de douze cents lieues, en allant de Sanciang à Pékin et de Pékin à Hang-tchéou. Parvenu au terme de ce long voyage il y trouva la plus douce des récompenses : son humble église du Sacré Cœur était intacte au milieu des autres sanctuaires dévastés, et même elle demeurait, par une faveur inexplicable, au pouvoir des Chrétiens. Aussi, de concert avec le P. Louis Porquet, zélateur non moins fervent de la dévotion au Sacré Cœur, le P. Hinderer s'engagea, par un vœu à célébrer chaque année, avec toute la solennité possible, la fête du Sacré Cœur dans l'église qui lui était consacrée, s'ils obtenaient de n'être pas séparés de leurs ouailles en danger. Ce vœu fut entendu.

On vit arriver à Hang-tchéou le premier auteur de la persécution, le prince Mouan-pao, vice-roi du Fo-kien et du Tché-Kiang. Le P. Hinderer résolut d'aller trouver cet homme ; il l'étonna par la hardiesse de sa démarche, il sut se concilier sa bienveillance par la loyauté de son langage et la noblesse de son apologie ; il l'avait trouvé hostile au Christianisme, il le laissa bienveillant et presque dévoué, Mouan-pao recommanda à ses subordonnés de protéger en son nom *l'homme étranger*, il fit plus, il sollicita auprès de l'Empereur, pour le P. Hinderer, l'autorisation expresse de rester dans sa mission. Il ne survécut pas longtemps à cet acte de justice ; à sa mort, qui arriva la même année, il se trouva que la province de Tché-Kiang, soumise à ses ordres, était le seul point de l'empire, en dehors de la capitale,

où les chrétiens jouissaient de quelque liberté. Le P. Hinderer ne manqua pas d'attribuer ce bienfait au Sacré Cœur. « C'est à ce divin Cœur, disait-il, oui, c'est à Lui, je le reconnais avec une confiance d'enfant, que nous devons de n'avoir vu attaquer par la puissance idolâtre, ni mon église, ni mes chères ouailles, ni moi, leur pasteur. » Aussi le vœu qu'il avait fait, de concert avec le P. Louis Porquet, fut religieusement accompli.

On pense bien que l'infatigable apôtre mit à profit la tolérance dont il était l'objet. Avec le Cœur de Jésus dans son cœur et sur ses lèvres, il sut attirer les cœurs de cette nation rebelle, amener beaucoup d'infidèles à la vraie Foi et beaucoup de fidèles à une vie plus édifiante. Il obtint un autre triomphe : pendant 15 ans, il avait cherché vainement le moyen de régénérer dans l'eau sainte du baptême les enfants malades que leurs parents jetaient sur les voies publiques ou exposaient le long des fleuves. Ces pères dénaturés voyaient, sans en être émus, ces petits moribonds foulés aux pieds des passants ou dévorés par les animaux immondes ; mais un chrétien essayait-il de s'approcher de ces pauvres abandonnés, leurs parents entraient dans une fureur que l'esprit mauvais pouvait seul inspirer. Le P. Hinderer renouvela ses instances au Sacré Cœur de Jésus ; et enfin muni de l'autorisation si longtemps désirée, il put librement envoyer au ciel, en un mois et quelques jours, cinquante-six de ces petits anges. Ces premiers succès stimulèrent son ardeur. Il eut l'idée de changer en apôtres toute une légion d'enfants encore jeunes. Au sortir des réunions où le bon Père avait électrisé leur confiance, ils s'en allaient, intrépides, au milieu des paysans, annonçaient l'Évangile de maison en maison, baptisaient les enfants malades et arrachaient à l'enfer une multitude d'âmes.

Les médecins chrétiens faisaient aussi des prodiges. L'un d'eux se servit si bien de l'influence attachée à sa profession, qu'en une seule année il baptisa plus de 8.000 enfants. On dit qu'un prince du sang, saintement jaloux des succès que remportait ce docteur, étudia la médecine pour se faire baptiseur lui-même ; il excella

bientôt dans cette science, et sa réputation s'accrut tellement qu'on réclamait partout le secours de son expérience. Sa qualité de prince lui ouvrait les portes des palais ; mais sa charité affectionnait surtout la demeure des pauvres, qui, confus de son empressement à les servir, se faisaient une joie de répondre à ses avances, et s'inscrivaient au nombre des catéchumènes.

Le bien que le P. Hinderer faisait, grâce à la protection du Sacré Cœur, à ces milliers de néophytes qu'il envoyait au ciel, il l'étendit à une autre classe d'âmes également nécessiteuses, que le préjugé national éloignait de toute participation aux fêtes religieuses ; nous voulons dire les femmes et les vierges chinoises. Leur isolement, la contrainte de leur vie, loin des superstitions païennes, maintenaient ces pauvres recluses dans une innocence de mœurs favorable aux progrès de l'Évangile. La vérité pénétrait difficilement dans leurs retraites, mais une fois qu'elle y était entrée, elle s'y répandait promptement.

Le P. Hinderer, toujours caché à Hang-tchéou, parvint à ménager de secrètes communications avec son église du Sacré Cœur. Les femmes pénétraient, par ces issues dérobées, dans l'intérieur du sanctuaire ; là elles priaient ensemble, recevaient les Sacrements, et se préparaient par la dévotion au Sacré Cœur aux épreuves dont la persécution les menaçait. Plusieurs d'entre elles durent à la protection du Sacré Cœur la conservation de leur virginité. Deux vierges chrétiennes se signalèrent entre toutes. L'une et l'autre avaient fait vœu de garder pure de toute atteinte la fleur de leur innocence. Mais leurs familles avaient décidé qu'elles seraient mariées ; et pour extorquer le consentement de ces jeunes filles, il n'était pas de caresses, pas de mensonges, pas de violences même qui ne fussent employés. Dépourvues de toute assistance humaine, elles eurent recours au Sacré Cœur, et apprirent par expérience que les vierges trouveront toujours dans cette forteresse invincible un asile inviolable. Le secours vint bien à propos pour l'une de ces deux jeunes filles : trois jours avant celui fixé pour le mariage, le fiancé tomba malade et par une

mort inattendue délivra la fiancée de toute poursuite. L'autre jeune fille dut lutter plus longtemps; mais si l'épreuve fut plus longue, plus glorieux aussi fut le triomphe, et plus visible l'assistance du divin Cœur. La vierge mit en œuvre, pour détruire sa beauté, les jeûnes, les macérations, les chaînes de fer ; enfin elle exténua et amaigrit si bien son pauvre corps qu'on l'aurait pris pour un cadavre animé. Néanmoins son fiancé persistait à la réclamer, et déjà le jour des noces était venu. Que faire? Aux grands périls, les grands moyens. Elle saisit une tige enflammée, et la promenant d'une main impitoyable sur son visage, elle le brûle et le met dans un état qui ne peut inspirer que de l'horreur. Le fiancé s'obstine davantage à la revendication de son bien ; elle est à lui, il l'aura, ne fût-elle plus qu'une ruine d'elle-même; et selon l'usage du pays, il la fait transporter dans sa maison. Mais c'est là que le divin Sauveur attendait sa protégée pour couronner sa constance. A peine eut-elle mis le pied sur le seuil de la maison nuptiale, qu'une odeur céleste remplit la chambre de la jeune vierge. En même temps, la domestique qui l'accompagnait, chrétienne sage et craignant Dieu, vit Jésus-Christ sous la forme d'un enfant, tenant des lis dans ses mains, venir au-devant de sa fiancée, tandis que sa sainte Mère, apparaissait élevée au-dessus du sol, et servait de témoin de cette chaste alliance.

Pendant un mois que la jeune fille eut à passer dans cette maison idolâtre, elle lutta contre tous les moyens que pouvaient suggérer au jeune païen la fureur et l'amour. Prières et menaces, flatteries et violences, il employa tout, mais en pure perte. La vierge héroïque, inébranlable comme un rocher, persévéra dans son refus. Enfin le jeune homme reconnut qu'il avait devant lui une force et une sagesse surhumaines ; il renonça spontanément à toute revendication ultérieure, il renvoya dans sa famille la courageuse chrétienne, toujours vierge et immaculée. Celle-ci proclama qu'elle devait sa délivrance, non à ses seules forces, mais à une assistance surnaturelle. Le Cœur de Jésus, à qui elle n'avait cessé de se recommander, surtout quand elle se voyait prison-

nière dans une maison abhorrée, lui avait inspiré la force de vaincre et de persévérer. Tant il est vrai qu'on ne l'a jamais invoqué en vain !

Mais vers le temps où le bon Maître changeait en barres de fer de fragiles roseaux, il donnait aux persécuteurs de terribles leçons. L'année 1730 fut pour la Chine une des plus désastreuses dont elle ait gardé le souvenir dans ses annales. L'armée impériale fut battue par les Tartares occidentaux, puis enfermée dans un désert où elle périt jusqu'au dernier homme, dans les horreurs de la famine. Mais ce n'était là que le prélude des douleurs. Des pluies torrentielles inondèrent plusieurs provinces ; dans le Pé-tché-li oriental, plus de quatre cent mille personnes furent submergées. Le bras de Dieu s'appesantit alors sur la capitale. Le 30 septembre 1730, vers le milieu du jour, Pékin fut ébranlé par une secousse si étrange, qu'en moins d'une minute, plus de cent mille habitants furent écrasés ou ensevelis vivants sous les ruines dans la seule enceinte de la cité. Des victimes trois fois plus nombreuses avaient péri dans un rayon de trois ou quatre lieues autour de la ville impériale. Les édifices les plus solides furent les moins épargnés... Pékin était devenu un champ funèbre où les vivants campèrent au milieu des morts et de l'incendie. Deux gouffres béants dont l'un ouvrait un cratère de trois cents pas de largeur, s'étaient formés au milieu de la malheureuse cité, et d'autres en plus grand nombre dans les campagnes environnantes. De ces ouvertures s'échappaient des tourbillons de fumée, des vapeurs infectes qui empoisonnaient l'atmosphère. Dans cette immense destruction d'hommes, bien que les chrétiens fussent répandus par milliers dans la masse idolâtre, sept seulement perdirent la vie. Tous les autres échappèrent, par un prodige, à la mort qui les environnait. Les Pères français de la résidence de Saint-Sauveur, furent sauvés par une attention du Cœur adorable. Ce jour-là leur horloge, toujours réglée avec soin sur le cours du soleil par les Missionnaires, horlogers de l'empereur, se mit invisiblement à précipiter sa marche, au point de gagner une demi-heure d'avance sur toutes celles de la

capitale. C'était juste le temps qu'il fallait aux Pères pour prendre dans le réfectoire le repas du milieu du jour, et se rendre ensuite au jardin pour la récréation d'usage. A peine étaient-ils réunis que la salle demeurée vide s'écroula tout entière.

A une heure et demie de Pékin était l'immense village de Hai-tien avec sa population de cent mille âmes et ses trois palais, résidence d'été du monarque chinois. Le Prince s'amusait, sous les yeux de sa famille et de toute sa cour, à descendre et à remonter sur une jonque le canal qui arrose ce lieu de plaisance. Tout à coup, ses trois palais sont jetés à terre comme des châteaux de cartes, le sol bondit et se couvre en un instant de vingt mille cadavres. Le Prince reconnut à ce coup le bras de Dieu qui le frappait. Il se jeta la face contre terre et se confessa coupable des crimes qui attiraient sur son peuple la colère céleste. Comme s'il avait discerné la cause véritable de ses malheurs, il suspendit la persécution pour un temps, et les chrétiens respirèrent un peu. Mais les prêtres des idoles ne tardèrent pas à ressaisir, à force de sophismes, leur pouvoir sur l'âme inconstante de ce monarque versatile, et la persécution recommença. De nouveau, les Pères exilés s'adressèrent au Sacré Cœur dont ils développèrent le culte. La Congrégation de ce divin Cœur, unie à celle du Saint-Sacrement, reçut à Pékin une organisation plus puissante... Un de ses rameaux, transporté par les Jésuites français de Pékin dans le Hou-pé septentrional, y forma la réduction du Sacré Cœur, espèce de république chrétienne où fleurirent, durant un demi-siècle, les coutumes et les vertus de l'Église primitive.

De son côté le P. Hinderer, quoique septuagénaire, quittait son exil de Macao, rentrait en Chine par le Yun-nan, baptisait plus de 1.000 personnes et en confessait plus de 8.000, dont un grand nombre avait renié la foi. Mais ce fut au prix de bien des dangers dont le Sacré Cœur le tirait toujours sain et sauf. Le 25 août 1735, il voguait sur le fleuve Yun-nan, lorsque par la maladresse de ses rameurs, la barque qui le portait fit naufrage. Déjà le Père était suffoqué par l'eau qui pé-

nétrait dans sa poitrine, quand il invoqua le secours du Cœur de Jésus, son refuge dans la détresse... Aussitôt, sans savoir comment, il se vit déposé sur le bord, plein de santé. Mais il n'échappait à un péril que pour retomber dans un autre. Comment ne pas être reconnu comme Européen ? Il couvrit son visage de ses mains, et on le prit pour un marchand, désespéré d'avoir perdu sa cargaison dans ce naufrage.

La mort de Iong-tching, survenue inopinément le 8 octobre 1735, rendit encore une fois le calme aux chrétientés secouées par la tourmente. Son fils Kian-loung inaugura par une sorte d'amnistie religieuse un règne qui devait durer plus de soixante ans. Il est vrai que souvent la politique de son père reprenait le dessus dans l'esprit du jeune monarque ; mais souvent un simple frère coadjuteur, nommé Castiglione, réussissait à désarmer ses rigueurs. Il fit même tomber les barrières du céleste Empire devant un bon nombre de Jésuites accourus d'Europe et des Indes. Le Sacré Cœur, dont il excellait à peindre l'image, était avec lui.

Cependant le P. Hinderer, puisant dans son amour pour Jésus une nouvelle jeunesse, multipliait encore ses courses apostoliques, affrontant tous les périls et n'évitant que par miracle les ennemis qui le cherchaient. Les succès les plus consolants adoucissaient ses fatigues, le Sacré Cœur restait toujours, entre les mains du vieil apôtre, l'hameçon divin auquel se prennent les âmes. Le 13 janvier 1738, un de ses frères écrivait de Goa en Europe : « Du mois de novembre 1736 au mois d'août 1737, le P. Hinderer a baptisé 1.234 Chinois dans la province de Chan-si, 411 dans le Hou-pé, entendu près de 10.000 confessions et employé le reste du temps dans le Tché-Kiang, au milieu de la plus grande tranquillité. »

Son amour pour le Sacré Cœur augmentait avec ses années, et il excellait à communiquer à ses frères les vives ardeurs dont il était consumé. Le divin Cœur luttait avec lui de générosité. Le bon vieillard ne se lassait pas de consigner par écrit les grâces qu'il en recevait. Tantôt ce sont des joueurs endurcis qui reviennent à ré-

sipiscence ; tantôt des chrétientés qui, pétrifiées par l'indifférence, reprennent leur ferveur première. Enfin, c'est lui-même qui, réduit à l'extrémité, retrouve subitement des forces, en se recommandant au Sacré Cœur.

Cependant sa dernière heure ne devait pas tarder à venir. Une fièvre lente avait consumé ce qui restait de force dans ce corps exténué... et il n'était plus possible d'en douter, Dieu allait rappeler à lui son serviteur fidèle. A la première nouvelle du danger, de nombreux chrétiens se réunirent autour de lui. Il reçut en leur présence les derniers Sacrements de l'Église et s'unit aux prières avec une piété attendrissante. Enfin, il expira vers trois heures de l'après-midi, le 26 août 1744, à Chang-ho dans le Kiang-nan. Il avait vécu 76 ans, 11 mois et quelques jours. Le P. Antoine Joseph Henriquez écrivait le 6 septembre 1744, sur la tombe à peine fermée de son vénéré maître : « On ne pourra s'empêcher de lui appliquer ces paroles du grand apôtre : J'ai enduré plus de travaux que mes frères, reçu plus de coups, subi plus de prisons, affronté plus de naufrages et de périls ; périls dans les voyages et sur les fleuves, périls parmi les voleurs et au milieu des miens ; périls dans les villes, périls dans les solitudes, périls parmi les faux frères. »

Mais le P. Hinderer triompha de tant d'épreuves par la grâce du Sacré Cœur de Jésus dans lequel il habita toujours. Il fut sinon le premier, du moins le plus heureux prédicateur de cette sainte dévotion dans tout l'Empire. Nous n'ajouterons qu'un mot : en mourant, il laissait le culte du Sacré Cœur florissant dans toutes les provinces de l'Église de Chine. Elle devait trouver en lui, aux heures mauvaises, un gage de résurrection, et dans les jours heureux, la garantie d'une persévérance qui ne dégénérerait pas. Nous verrons plus tard que ce pressentiment n'a pas été trompé. La dévotion au Sacré Cœur a été, elle est encore aujourd'hui la consolation des missionnaires et leur ressource la plus efficace. Ils ne manqueront de courage que le jour où ce Cœur sacré manquera de puissance.

§ II.

Le Sacré Cœur en Syrie.

Pendant que, dans l'extrême Orient, les Pères de Chine s'acquittaient avec tant d'honneur du mandat confié par le Ciel à la Compagnie de Jésus, leurs frères établis en Syrie travaillaient également à propager dans la contrée le culte du Sacré Cœur.

Le plus illustre d'entre eux est le P. Fromage, dont les lettres édifiantes ont fait l'éloge, à la fin d'une lettre où ce Père lui-même donne la relation d'un Concile national tenu chez les Maronites, le 30 septembre 1736. Le P. Fromage avait été l'âme de cette assemblée. Chargé de prêcher, le jour de l'ouverture, à la vénérable assistance, il le fit avec non moins de force que de mesure. Il ne craignit pas de dire aux Archevêques et Évêques présents au Concile : « Malgré votre zèle, il s'est glissé des abus dans vos Églises, c'est à vous de les réformer. Votre vigilance saura les découvrir et votre courage les réprimer. » Et il ne craignit pas de noter la cohabitation des Vierges et des Religieux sous le même toit, le mariage des prêtres, les pratiques simoniaques, l'abandon des pauvres et des malades, le peu de soin donné au catéchisme et à la prédication, enfin le triste état des églises et des tabernacles ; et bien qu'un long usage patronnât ces abus, il pressa si vivement ses nobles auditeurs de les réformer, qu'ils s'engagèrent sur l'heure à les supprimer et à se soumettre en toutes choses aux prescriptions de la sainte Église Romaine.

Le P. Fromage mourut, quatre ans après la clôture de ce Synode, le 10 décembre 1740 ; il n'avait que 65 ans. Il a enrichi l'Orient de 32 volumes de nos meilleurs ouvrages français qu'il a traduits en arabe. Dans le nombre, nous distinguons la Vie de la V. Marguerite-Marie Alacoque par Mgr Languet, archevêque de Sens. Lorsqu'on apprit à Paris que la Vie de Marguerite-Marie avait eu les honneurs d'une traduction Arabe, d'Alembert en eut du dépit, et il ajouta à l'éloge de

Mgr Languet qu'il devait prononcer à l'Académie française (1753), la note suivante : « Croirait-on qu'un P. Fromage, Jésuite très versé dans la langue arabe, a pris la ridicule peine de traduire en cette langue la vie de Marie Alacoque et de la faire imprimer à Antoura, ville de l'Anti-Liban, pour l'instruction des chrétiens orientaux ? Pauvres chrétiens, vous voilà bien instruits ! Et vous, pauvres auteurs, croyez à présent vos ouvrages merveilleux, parce qu'ils ont obtenu les honneurs d'une traduction anglaise ou allemande. Qu'opposerez-vous à la traduction arabe de Marie Alacoque ? »

On ne peut nier que cette traduction n'ait puissamment contribué à répandre dans le pays le culte du Sacré Cœur. Le P. Fromage ne s'en tint pas là. Il établit à Alep, dans l'église de Saint-Élie des Maronites, une Confrérie du Sacré Cœur et composa pour les associés un commentaire sur l'esprit et les règles de cette Confrérie, et sur les indulgences que les Souverains Pontifes lui avaient accordées. Il rédigea aussi un *Epitome* ou Abrégé des annales de cette Confrérie, de 1731 à 1737. Enfin nous avons aussi de lui une méthode pour l'adoration du Sacré Cœur. Ces ouvrages consolidèrent si puissamment dans les âmes pieuses le culte du Sacré Cœur de Jésus, que ni la suppression des Jésuites, ni l'absence des prêtres européens à la fin du XVIIIe siècle, ne parvinrent à l'ébranler.

Les Congréganistes de la Sainte Vierge étaient aussi, sous la direction des Pères, d'ardents promoteurs de cette dévotion ; nous lisons dans une note du P. Abougit, S. J. sur les derniers Missionnaires de l'ancienne Compagnie à Alep (Lettres de Mold. IV. n° 1.) :

« Le P. Fromage avait établi en 1720, dans la ville d'Alep, deux Congrégations de la Sainte Vierge ; l'une, placée sous le vocable de l'Annonciation, réunissait les jeunes gens de tous les rites catholiques ; l'autre, sous le titre des Épousailles de la Sainte Vierge, réunissait les Pères de Famille.

« Le P. Fromage résolut de faire de ses Congréganistes autant de catéchistes. Chaque membre devait tous les dimanches enseigner aux enfants de son rite la lettre du

catéchisme de Bellarmin, traduit en arabe et imprimé à Rome. Tout postulant, avant d'être reçu approbaniste, devait savoir ce catéchisme et assister régulièrement à l'exposition qu'en donnait le P. Directeur. Cette œuvre des catéchismes finit par réunir plus de 600 enfants.

« Le P. Fromage, si zélé pour le Sacré Cœur, ne manqua pas d'en recommander le culte à ses Congréganistes ; nous n'en sommes pas réduit à de simples conjectures si fondées qu'elles soient. Les P. Causset et Desorques héritèrent de ses sollicitudes. Ce dernier, chargé de la Congrégation des jeunes Arméniens, porta plusieurs défenses, comme celles de fumer dans les rues et dans les bazars, de donner des soirées ou d'y assister sans nécessité, d'aller au café, de se rendre aux cours publics les jours fériés. Il fut obéi. Il exigeait aussi de tout postulant qu'il eût une dévotion spéciale pour le Sacré Cœur. Il fallait, pour être admis dans la Congrégation, s'être préalablement enrôlé dans la Confrérie de ce divin Cœur.

Ce qu'ils faisaient dans leurs Congrégations, les Pères n'avaient garde de le négliger dans les Couvents ouverts à leur influence. La Visitation possédait un Monastère à Antoura, dans le Liban. Là, les humbles filles de saint François de Sales n'avaient pour Pères spirituels, Confesseurs et Prédicateurs que les Pères Jésuites, dont elles recevaient toutes sortes de secours tant spirituels que temporels. C'étaient les Pères qui entretenaient la dévotion au Sacré Cœur comme un foyer d'amour auquel se réchauffaient les cœurs ; c'était leur parole qui alimentait la source vivifiante dont les effusions portaient au loin la fécondité dans le désert de la vie. Gabriel-Ben-Farhat, plus connu sous le nom de Germanos, Supérieur du Monastère de Berkerke et plus tard Évêque d'Alep, aimait à visiter cet essaim de pauvres Filles cachées dans les profondeurs du Liban ; et plus d'une fois sans doute, dans les fêtes solennelles, il voulut chanter avec les membres de sa Confrérie du Sacré Cœur, dans l'humble sanctuaire d'Antoura, ces poésies magnifiques auxquelles son nom est resté attaché.

De nos jours, les Pères de la jeune Compagnie, étant revenus en Syrie (1830), furent heureux de retrouver flo-

rissantes les Confréries fondées par leurs anciens Pères.

En 1864, Mr l'abbé Soubiranne, directeur général de l'œuvre des écoles d'Orient, depuis Évêque de Belley, visitait le Liban et se dirigeait vers les ruines de Balbec. Tout-à-coup, il aperçoit un Monastère de la Visitation caché depuis plus de deux siècles dans un des replis les plus secrets de la montagne. Il se présente, il interroge les Religieuses et touché de leur merveilleuse ferveur, il veut en connaître la cause, et il ne tarde pas à comprendre qu'elles en sont redevables à leur piété singulière envers le Sacré Cœur. Or, on était précisément à la veille de la fête de ce divin Cœur, et le pieux visiteur put assister le lendemain à la cérémonie la plus émouvante. Dès le matin, il vit arriver en grand nombre, et de tous côtés, des prêtres, des Religieux, des fidèles de tout rite et de toute tribut qui allaient se réunir dans une vallée voisine pour célébrer tous ensemble une fête solennelle en l'honneur du Sacré Cœur. On affirma au voyageur français que, depuis 150 ans, ils en usaient ainsi chaque année pour répondre à l'appel de la Vierge de Paray-le-Monial, et que jamais ils n'avaient manqué de constater la vérité des promesses faites par Notre-Seigneur à son humble servante.

§ III.

Le Sacré Cœur au Canada.

Lorsqu'on étudie les progrès que fait le culte du Sacré Cœur et les voies qu'il a suivies, on reconnaît aisément que la mission de la propager dans le monde appartient surtout à la France. Le sillon creusé par ses vaisseaux sur les mers, trace la route que prendront les apôtres du Sacré Cœur dans leur ardente propagande. De là, comme un courant apostolique qui part de France, principalement des ports du Havre ou de Dieppe, de Nantes ou de Bordeaux, traverse l'Atlantique, se divise non loin du nouveau continent en deux bras dont l'un incline au Sud vers les Antilles, l'autre remonte vers le

Nord et atteint le Canada. Un autre courant, commençant aussi à Bordeaux ou à Brest portait les messagers de la bonne nouvelle à nos colonies africaines, puis aux Indes orientales, à Siam et au Tonkin, enfin aux plus lointaines régions du céleste Empire. Un troisième courant se formait à Marseille pour déposer les Missionnaires sur toutes les rives de la Méditerranée et dans les îles de l'Archipel. Il servait de trait d'union entre la France et les nombreuses Églises que les catholiques possédaient en Syrie et le long des Échelles du Levant, à Alep et à Damas, à Smyrne, à Constantinople et au grand Caire. Telles étaient les grandes voies que le pavillon de la France frayait au Sacré Cœur dans toutes les directions.

Quelques années après, l'Espagne et le Portugal auront aussi leur courant, mais la Péninsule Ibérique n'ayant été que tardivement gagnée au culte du Sacré Cœur, elle ne pourra que plus tard aussi l'implanter dans l'Amérique du Sud, dans les Antilles espagnoles et jusqu'à Mexico. Nous y reviendrons... mais en ce moment nous allons au Canada.

Nous n'avons que bien peu de données sur l'établissement de la dévotion au Sacré Cœur dans la nouvelle France et sur la part que les Jésuites y ont prise ; nous savons seulement par une lettre de la Bienheureuse au P. Croiset, en date du 15 avril 1689, « que Notre-Seigneur lui avait fourni l'occasion d'envoyer à Kébec (Québec) en Canada la *dévotion au Sacré Cœur* »... sans doute en y faisant pénétrer l'un des opuscules de Dijon ou de Moulins. La Bienheureuse préludait ainsi à cet apostolat lointain du livre ou de la brochure que la Mère Agnès Gréard, de Rouen, et la V. Madeleine Rémuzat, de Marseille, devaient si largement exercer.

Les Ursulines avaient une Confrérie du Sacré Cœur à Québec dès 1718; mais nous ne pouvons reculer jusqu'à cette date, évidemment trop tardive, l'avènement de la dévotion au Sacré Cœur dans cette capitale du Canada. Est-il admissible que les Filles de sainte Ursule, qui presque partout se posaient en émules des Filles de saint François de Sales dans leur empressement à propager le

culte venu de Paray, aient négligé pendant plus d'un quart de siècle d'en envoyer la précieuse semence à leurs Sœurs d'outre-mer ? Et celles-ci une fois en possession de ce trésor, pouvaient-elles ne pas l'exploiter pour le bien des âmes ? Il n'y avait pas longtemps encore que la V. Marie de l'Incarnation s'en était allée de cet exil à la vraie Patrie en leur léguant en héritage, avec ses autres vertus, son amour pour le Cœur de Jésus ; et lorsque ce Cœur, qu'elles avaient adoré dans le silence de leur prière individuelle, venait solliciter les honneurs d'un culte public, lorsqu'il se présentait à leur piété dans tout l'éclat de sa céleste mission, avec ses pratiques déterminées, avec le charme irrésistible de ses promesses et les encouragements de la sainte Église, elles auraient pu ne l'accueillir qu'avec indifférence ? C'est impossible ! Elles se consacrèrent à son service ; et bientôt transformées de disciples en apôtres de ce divin Cœur, elles communiquèrent à leurs élèves, et par les élèves aux familles les sentiments dont elles étaient pénétrées.

Plus ardemment encore que les Ursulines, les Pères de la Compagnie se vouèrent à propager la dévotion que leur envoyait la mère patrie. Des relations fréquentes existaient entre les Jésuites de France et leurs frères du *pays des Croix*. Cette correspondance assidue faisait connaître aux uns et aux autres leurs luttes, leurs souffrances et leurs joies réciproques. Les Missionnaires canadiens apprirent donc assez vite les évènements de Paray. La Retraite du P. de la Colombière, le livre du P. Croiset, la Vie de la B. Marguerite-Marie, les opuscules que publiait la Mère Agnès Gréard, de Rouen, arrivèrent jusqu'à eux ; ils connurent la mission offerte à leur Institut, les bénédictions promises à quiconque s'employerait avec zèle à faire honorer le Sacré Cœur. Comment ne pas se laisser gagner à des promesses si engageantes ? Un aimant pour attirer les âmes à Jésus leur était présenté, comment ne pas s'en servir ? Sans doute, ils ne retinrent pas la vérité captive ; sans doute ils usèrent avec empressement de cet hameçon divin auquel se prennent les cœurs. Ils montrèrent aux néophytes de la

nouvelle France l'image de ce Cœur qui les avait tant aimés; et comme ils avaient, 50 ans plus tôt, transplanté et fait fleurir dans leurs froides régions, les dévotions de la vieille Europe à N.-D. de Lorette, à N.-D. de Foy, à N.-D. de Chartres, ainsi durent-ils faire connaître et goûter à leurs pauvres chrétiens les manifestations de Paray... il est même très possible qu'une chapelle ou un autel du Sacré Cœur se soit élevé promptement au sein de ces missions pour y être le rendez-vous et la consolation des néophytes.

Quelques années plus tôt, vers 1684, le P. Jacques Bigot, de la Compagnie de Jésus, avait fondé et maintenait au prix de bien des souffrances, une nouvelle mission, dite de saint François de Sales, dans la tribu des Abnaquis. Il ne négligeait rien pour inspirer aux sauvages la plus vive confiance envers ce saint Protecteur. Il fut compris, et dès lors ces Indiens conçurent la plus tendre vénération envers le nouveau Patron que le Ciel leur donnait. Ils insérèrent une prière à saint François de Sales dans l'ensemble de leurs autres prières. Le jour de sa fête, ils revenaient, même de plusieurs journées de marche, pour prendre part à la Communion générale en son honneur. Ils étaient heureux d'entendre raconter ses louanges, d'apprendre par cœur les plus beaux traits de sa vie, et ne connaissaient pas de plus grande joie que celle d'avoir son image. Cette dévotion au saint Fondateur de la Visitation les préparait à celle du Sacré Cœur dont l'Évêque de Genève fut un des précurseurs les plus illustres, en attendant qu'une Visitandine, la B. Marguerite-Marie, l'eût révélée au monde. Le Sacré Cœur pouvait être présenté aux Abnaquis comme un don que leur Père saint François leur faisait par l'entremise d'une de ses Filles ; et sans aucun doute, ils auront reporté sur ce Cœur divin, mais augmentée encore et plus ardente, la dévotion qu'ils avaient pour un de ses Précurseurs [1].

Ce ne sont là que des conjectures pleines de vraisem-

[1] Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable dans la mission Abnaquise de Saint-Joseph de Sillery et dans l'établissement de la nouvelle mission de Saint-François de Sales, l'année 1684, par le P. Jacques Bigot S. J. A Manate, 1857.

blance ; mais il est telle vraisemblance qui ne le cède que de bien peu à la certitude morale. Les découvertes ultérieures ne pourront que confirmer ces probabilités ; et déjà nous sommes en droit de penser que les Jésuites ne furent pas étrangers à l'érection de la Confrérie du Sacré Cœur dans l'église des Ursulines de Québec. (28 mars 1718).

CHAPITRE V.

LA PESTE DE MARSEILLE.

Le P. Milley et la Vén. Madeleine Rémuzat.

Les mesures de prudence prises à Rome par les premiers Supérieurs de la Compagnie laissaient à chacun la liberté d'apprécier à son point de vue les révélations de Paray ; mais la défense d'accorder à nos jeunes Religieux la communion du premier vendredi, la disgrâce apparente du P. Croiset, la mise à l'index de son livre sur le Sacré Cœur devaient infailliblement intimider ou refroidir le zèle d'un grand nombre de Pères. Aussi ne voyons-nous se produire vers ce temps-là (1704-1720) aucun nouvel ouvrage sur le Sacré Cœur qui soit signé de la main d'un Jésuite. Sans doute les membres de la Compagnie restaient toujours les auxiliaires empressés des Filles de saint François de Sales, ils ne leur refusaient aucun des secours de leur ministère ; mais ils n'avaient presque point d'initiative. On ne les voit pas ériger de Confréries du Sacré Cœur dans leurs églises ; ils attendent qu'un autre vent souffle de Rome et que toute liberté soit rendue à leur zèle.

Cependant Notre-Seigneur n'abandonnait pas la cause de son Sacré Cœur : le sanctuaire de Paray devenait une officine de miracles ; et des grâces extraordinaires attestaient la toute-puissance de la prière dont le Cœur de Jésus était le médiateur. Mais pour imprimer au prosélytisme des Filles de saint François de Sales une force d'expansion plus irrésistible, Dieu frappa un grand coup, qui fut à la fois un coup de justice et de miséricorde. Il déchaîna contre Marseille toutes les horreurs de la peste, et réserva la cessation du fléau à une intervention visible du Sacré Cœur. Nous avons dit dans

la première partie de cet ouvrage la part qui revient dans cette délivrance à la V. Madeleine Rémuzat, du premier Monastère de la Visitation à Marseille ; qu'il nous soit permis de faire un peu mieux connaître le P. Milley, son directeur.

Claude-François Milley, né le 28 janvier 1668, près de Gray, au diocèse de Langres, entra dans la Compagnie à l'âge de 17 ans, le 10 septembre 1684. Il fit ses vœux solennels le 2 février 1702, à Nîmes, et mourut à Marseille, le 2 septembre 1720, victime de sa charité. Son noviciat et sa philosophie achevés, il professa avec succès, au Collège de la Trinité à Lyon, de la sixième aux Humanités. Lorsqu'il eut achevé ses quatre ans de Théologie et sa troisième Probation, il commença à faire des courses évangéliques dans les Cévennes (1700) ; puis il fut chargé des Dominicales à Lyon et à Marseille, tout en prêchant de nombreuses missions dans les principales villes de sa Province. « Sa parole était aimée ; on était touché de son zèle, attiré par sa douceur, persuadé par cette simple et pénétrante éloquence qui ne vient que du ciel. Son dévouement suffisait à tout. Il donna, pendant dix années, des soins assidus à la conduite de deux Congrégations de Messieurs et de Dames, érigées dans l'église de Saint-Jacques de Marseille, il visitait les prisons et les hôpitaux, et trouvait encore du temps pour de nombreuses lettres de direction[1].

Nous avons vu une partie de sa correspondance avec la Mère Madeleine-Joseph de Siry, de la Visitation Sainte-Marie. Elle roule presque tout entière sur l'abandon de l'âme à Dieu, abandon qui n'a rien de commun avec les erreurs du quiétisme. Le Père et la Religieuse se communiquent fraternellement leurs lumières, et il est difficile de dire lequel des deux est le guide de l'autre, tant ils luttent réciproquement de charité et d'humilité. Ces lettres nous initient aux fatigues du bon Père, surtout depuis le moment où il arrive à Marseille pour n'en

[1] Voir la vie de Mgr de Belzunce, par Dom Bérengier. tom. Ier, ch. XIII.

plus sortir, de 1710 à 1720... « Jamais, écrit-il, je ne fus plus occupé qu'à présent ; c'est tout ce que je puis faire que de dire mon Office et mes petites prières. Les deux Congrégations dont je suis chargé emportent presque tout mon temps. » (Voir le MS. de la Visitation de Dijon : Lettres spirituelles du P. Claude-François Milley de la Compagnie de Jésus (Lettre 84e) et une autre fois écrivant encore à la même : « Il n'est pas croyable, dit-il, le peu de temps que j'ai ; je suis réduit à mon Bréviaire pour toute lecture depuis quelques mois. Il n'est personne qui ne convienne qu'on ne peut soutenir longtemps un travail si excessif ; il me semble que puisque c'est mon état ou mes emplois qui m'y engagent, je suis en repos sur la perte de mes forces qui diminuent insensiblement. (Lettre 89e.) Le P. Milley avait aussi à se défendre contre la calomnie. « Les novateurs, dit-il, les ennemis de la religion ont écrit contre moi en Cour et me préparent des coups terribles... (Lettre 94e). Mais n'est-ce pas dans le temps où l'Église est affligée que Dieu exige que ses véritables serviteurs redoublent leur amour, leur fidélité, leur zèle ; heureux s'ils pouvaient par l'effusion de leur sang apaiser la colère du Dieu vivant. Offrons au moins nos prières, nos larmes et nos faibles efforts en attendant qu'il nous juge dignes de quelque chose de plus pour son nom... » (Lettre 101e, 15 décembre 1715.)

Tel était l'homme que Dieu avait destiné à la seconde Marguerite-Marie, à Madeleine Rémuzat pour la conduire dans les voies de la perfection la plus délicate. Nous avons dit ailleurs [1] que sortie dès l'âge de treize ans, du second Monastère de la Visitation où s'était écoulée son enfance, elle était rentrée dans sa famille, vivant au milieu du monde, sans être du monde, et toujours soucieuse des desseins de Dieu sur son avenir. Le P. Milley, devenu son directeur, lui conseilla d'entrer au premier Monastère où elle aurait moins à redouter les égards et les douceurs qu'une Religieuse, sa parente, lui avait offerts dans le second. C'est là qu'elle fit profession, le 23 janvier 1713, en

[1] Voir Ire partie, l. III, ch. 1er.

présence de Mgr de Belzunce. Il fut donné au P. Milley de la suivre encore de ses conseils jusque derrière ces grilles qui la séparaient du monde pour toujours. Il fut comme son Raphaël, son Ange conducteur dans les voies souvent obscures de la vie unitive. De son côté, elle lui exposait toutes les faveurs, souvent crucifiantes, dont Notre-Seigneur l'honorait. Avertie surnaturellement que les péchés de Marseille criaient vengeance, et que Notre-Seigneur se préparait à frapper d'un coup terrible la cité prévaricatrice, elle pria le P. Milley de porter à Mgr de Belzunce ce douloureux message. Le pieux Évêque s'empressa de le communiquer à son peuple... il invita les pécheurs à la pénitence, ce fut en vain. Marseille, enivrée de ses plaisirs, restait sourde à la voix du Pasteur... Le fléau éclata, il fut terrible et fit 60.000 victimes. On sait avec quel courage le grand Évêque alla se placer au poste de combat, avec quel héroïsme il y resta jusqu'à la fin. Autour de lui succombèrent 20 Jésuites; les Capucins et autres enfants de saint François moururent en nombre plus considérable encore. Les curés de la ville, les prêtres de la maison épiscopale payèrent aussi tribut à la contagion.

Lorsque le fléau de Dieu éclata, le P. Milley s'offrit le premier en victime pour le salut de ses frères ; il se présenta aux Échevins pour prendre un soin spécial de la rue des Escales, la plus cruellement frappée. Il se fit nommer commissaire de ce quartier dont personne ne voulait. Il prenait quelques moments de la journée pour faire une quête au profit des pauvres malades et il amassa de 8 à 10.000 livres.

Il allait sans cesse de maison en maison porter des paroles de foi et de patience, distribuant aux sains et aux malades le bouillon dont il avait organisé pour eux le service, avec l'aide de ses nombreuses pénitentes, et leur remettant les aumônes que de nobles cœurs avaient déposées entre ses mains... La Sœur Rémuzat, le sachant exposé, s'efforçait de le couvrir des mérites de ses pénitences et de ses ardentes prières... elle offrait à Dieu sa propre vie pour garantir celle de son Directeur. Ses vœux ne furent pas écoutés, le P. Milley avait mérité de

mourir. Cinq jours avant son glorieux trépas, il écrivait ce billet à sa Fille spirituelle, Sœur Rémuzat : « Je ne vous écrirai qu'un mot, ma chère Fille, parce que tous les moments que je passe à cela, il me semble que je les vole à des moribonds qui nous demandent sans cesse. Il y a ici une contagion qui se répand comme un torrent, et l'on n'a pu encore y trouver un remède efficace. Deux ou trois heures suffisent, et quelquefois moins pour conduire au tombeau. Ce qui est plus effrayant, c'est qu'on meurt sans secours, tout le monde vous fuit; on n'ose approcher pour donner un verre d'eau. Le nombre des cadavres qu'on ne peut enlever, infecte l'air, on les voit pourrir dans leurs maisons ou dans les rues. Dieu est bien irrité contre nous parce que nous avons beaucoup péché. Conjurez-le d'apaiser sa colère. Il est déjà mort trois jésuites, je suis encore en santé quoique beaucoup accablé. Je m'attends à tout moment à être frappé comme les autres. Priez pour moi notre grand Dieu qu'il daigne me pardonner mes péchés et accepter le sacrifice que de tout mon cœur je lui fais de ma vie. A Dieu, à Dieu, tout à vous dans le Cœur adorable de Jésus, ma très chère Fille; votre très humble et obéissant serviteur.

« De Marseille, ce 27 juillet 1720.

Milley, Jésuite. »

Il fut atteint à son tour ; et transporté chez le Subdélégué de l'Intendant de Provence, il y reçut les derniers sacrements des mains de ses Confrères. Puis, les voyant rangés autour de lui, il leur dit. « Vous aussi, mes frères, vous approchez du terme de vos travaux. Bénissons Dieu de tout ce qu'il daigne nous offrir à espérer pour quelques jours de souffrance sur la terre. » Le 2 septembre 1720, il alla recevoir la récompense que Dieu promet aux martyrs.

Monseigneur de Belzunce le pleura comme un ami et comme un saint ; voici en quels termes il en parlait à Mgr de Forbin Janson, archevêque d'Arles : « Le pauvre P. Milley dont le zèle a été sans exemple, qui a re-

médié à tout, qui a été l'âme de tout et m'a toujours encouragé, a travaillé pendant près de 50 jours sans accident; mais le 23 du passé, il confessa près d'une heure au milieu d'un tas de morts infects, l'odeur fit impression sur lui, il se donna mal le 28; mais comme rien n'était capable de l'arrêter, il confessa le 29 jusqu'à midi et fut ensuite alité. Dieu qui me punit, a été sourd à mes prières et peu touché de mes larmes, le saint homme est mort hier à midi. Je suis persuadé de son bonheur; mais ce coup m'afflige et me déconcerte au delà de ce que je puis vous dire. » Cette lettre n'est-elle pas la plus belle des oraisons funèbres, et qui ne serait, comme Mgr de Belzunce, persuadé du bonheur de ce martyr de la charité ?

Sœur Madeleine Rémuzat n'hésitait pas à l'invoquer... Tourmentée par des angoisses intérieures qui faisaient de sa vie comme une longue et douloureuse agonie, elle s'adressa à son saint Directeur peu de jours après que la peste l'eut enlevé de ce monde ; et le dernier jour de la neuvaine, qu'elle lui faisait, elle eut un ravissement : le P. Milley lui apparaissait dans une nuée de gloire et lui disait : « Ce qui vous trouble n'est rien, méprisez-le... Je suis maintenant devant Dieu et je vois tout cela en Dieu. Demeurez en repos et rentrez dans cette paix profonde dont le démon veut vous tirer. »

Ainsi le P. Milley continuait outre tombe son ministère consolateur auprès de sa Fille spirituelle, ainsi ajoutait-il un nouveau trait à ce parallélisme qu'on a signalé entre lui et le Vén. P. Claude de la Colombière. Tous deux semblent avoir reçu de Dieu la mission de diriger une âme que distinguent de la foule, et l'éminence de ses vertus, et la grandeur de ses œuvres. Tous deux encore nous apparaissent comme les zélés collaborateurs de cette âme d'élite, confiée à leurs sollicitudes... Tous deux ses confidents, ses émules, apôtres comme elle, et disciples du Sacré Cœur. L'un et l'autre assiste sa Fille spirituelle dans les doutes et les perplexités qui la tourmentent... L'un et l'autre termine une belle vie par une belle mort... Le P. de la Colombière meurt consumé des flammes de son amour pour Dieu, et le P. Milley

tombe victime de sa charité pour les hommes. Ils sont encore l'un et l'autre invoqués comme des saints par l'âme qu'ils dirigeaient. Aujourd'hui, la cause d'Anne-Madeleine est introduite en Cour de Rome, et les Visitandines de Marseille poursuivent sa béatification. Une fois qu'elle aura rejoint, comme nous l'espérons, la première Marguerite-Marie, sur les autels, ensemble elles intercèderont auprès du Cœur de Jésus pour attirer à la participation de la même gloire leurs directeurs vénérés. Nous avons dit les titres du P. de la Colombière à la Béatification. Le P. Milley, mort en soignant les pestiférés, serait-il indigne de ce suprême honneur ? Si le martyre sanglant ouvre à ses élus la porte du ciel, le martyre de la charité n'aura pas moins de vertu pour sanctifier sa victime et la couronner.

Nous n'avons plus à redire comment Anne-Madeleine apprit de son bon Maître à quelle condition il éloignerait de Marseille le fléau qui la désolait : il voulait que le salut de cette ville tournât à la plus grande gloire de son divin Cœur.

Nous avons raconté ailleurs la consécration que Monseigneur de Belzunce fit au Sacré Cœur de tout son diocèse et le vœu des Échevins... Marseille fut sauvée. Le bruit de cette délivrance se répandit au loin et suscita promptement de nombreuses adhésions à une dévotion si miraculeusement secourable. Les diocèses d'Avignon, d'Aix, d'Arles, de Toulon et de Carpentras menacés par le fléau, ou déjà en proie à ses ravages, se hâtèrent de chercher aussi dans le Sacré Cœur de Jésus préservation ou délivrance. En dehors même de la Provence, à mesure que les évènements de Marseille étaient mieux connus, dans le Languedoc et tout le long du Rhône et de la Saône les populations s'émurent et se mirent sous la sauvegarde du Sacré Cœur.

L'Italie s'était associée au deuil de Marseille ; et le Pape Clément XI avait assisté cette ville infortunée de ses deniers et de ses aumônes en nature. La joie que causa la nouvelle d'une délivrance due incontestablement à la protection du Sacré Cœur attira sur son culte

jusque-là mal connu et mal apprécié l'attention et la bienveillance.

Le moment semblait donc venu de solliciter auprès du Saint-Siège la concession d'une fête spéciale du Sacré Cœur avec Messe et Office propres. L'Ordre de la Visitation recommençait ses instances ; Monseigneur de Belzunce voulait, en demandant cette faveur, payer au Sacré Cœur la dette de sa reconnaissance, l'Espagne et la Pologne témoignaient leur bon vouloir. Il se trouva un homme qui entreprit d'ordonner toutes ces démarches, de centraliser ces mouvements, en un mot de se faire auprès des Congrégations Romaines l'interprète autorisé de toutes ces pétitions ; et cet homme, ce Postulateur universel fut le Jésuite Joseph de Galliffet.

CHAPITRE VI.

LE PÈRE JOSEPH-FRANÇOIS DE GALLIFFET (1663-1749).

Joseph-François de Galliffet naquit à Aix le 3 mai 1663 d'une noble famille de Provence. Le 17 septembre 1678, il entra dans la Compagnie, au noviciat d'Avignon, il n'était que dans sa 16e année. Après son Noviciat, nous le voyons suivre au Collège de la Trinité de Lyon, les cours de Philosophie (1680-1683). « C'est alors, dira-t-il lui-même dans son grand ouvrage, que j'eus le bonheur de tomber sous la conduite spirituelle du R. P. de la Colombière, le Directeur que Dieu avait donné à la Mère Marguerite-Marie, laquelle était alors encore vivante. C'est de ce Serviteur de Dieu que je reçus les premières instructions touchant la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, et je commençai dès lors à l'estimer et à m'y affectionner. » C'est là une preuve nouvelle que le P. de la Colombière demeura jusqu'au bout fidèle à sa mission, et que déjà souffrant de la maladie qui devait l'emporter, il ne négligeait rien pour se préparer des continuateurs.

Après une régence de trois années, Joseph de Galliffet commence sa Théologie à Avignon et vient la continuer à Lyon où il est ordonné prêtre pendant sa 4e année et fait sa dernière probation dans la Maison de Saint-Joseph. C'est là que lui survint la grande maladie dont il ne se tira que par une grâce insigne du Sacré Cœur. Écoutons-le lui-même : « En servant les malades à l'hôpital, j'y pris une fièvre maligne qui me réduisit en peu de jours à la dernière extrémité. Je fus abandonné des médecins et au sixième ou septième jour il jugèrent ma mort si certaine et si prochaine, que dans la crainte qu'on n'eût pas le temps de m'administrer l'Extrême-Onction, on ne crut pas devoir attendre, pour avoir les saintes Huiles, le retour du Sacristain qui était sorti,

mais on courut précipitamment au Monastère le plus voisin pour les prendre. Peu d'heures après je perdis la connaissance et le sentiment, je tombai en agonie, et on attendait de moment en moment que je rendisse le dernier soupir. Ma vie ainsi désespérée, un de mes amis que nous regardions comme un saint, se sentit inspiré d'aller devant le Saint-Sacrement, et d'y faire un vœu pour ma guérison. Il promit à Jésus-Christ que s'il lui plaisait de me conserver la vie, je l'emploierais tout entière à la gloire de son Sacré Cœur. Sa prière fut exaucée ; je guéris au grand étonnement du médecin. J'ignorais le vœu qu'on avait fait à mon insu ; mais le danger passé, il me fut donné par écrit. Je le ratifiai de tout mon cœur : et je me regardai dès lors comme un homme dévoué par un choix marqué de la Providence au Cœur adorable de mon Souverain Maître. Tout ce qui regardait sa gloire me devenait précieux et j'en fis l'objet de mon zèle. »

Cet ami qu'on tenait pour un Saint n'était autre que le P. Croiset, l'ancien co-novice de Joseph de Galliffet. Il avait demandé et obtenu du Sacré Cœur sa guérison, dans l'intention d'en faire, pour la cause à laquelle il travaillait, un collaborateur plus illustre que lui-même. Mais bien des années se passèrent avant que le miraculé du Sacré Cœur trouvât un théâtre digne de son mérite. Nous le voyons remplir toutes les fonctions en usage dans la Compagnie. Il est Préfet des Classes et Père spirituel, et enfin Recteur au Collège de Vesoul où il fait ses grands vœux (2 février 1677). De là il va exercer la même fonction de Recteur à Grenoble. Il y érige une Chapelle au Sacré Cœur, qui bientôt devient le centre d'une Confrérie florissante. L'année 1709 le montre ministre à Toulon... qu'il ne quitte que pour revenir comme Recteur au grand Collège de la Trinité de Lyon (1713). Trois ans après, il passe avec le même titre à la Maison du Noviciat, d'où il ne sortit que pour prendre en main le gouvernement de la Province (1719-1723). Déchargé du Provincialat, il est envoyé en qualité de Recteur au Collège de Besançon, et se prévaut de son titre pour mettre la dernière main à une élégante Cha-

pelle du Sacré Cœur dont l'inauguration fut célébrée avec une grande pompe. Mgr de Mende, évêque élu d'Autun, présida la cérémonie et le P. de Galliffet lui-même fit le sermon. Il avait fini de payer toutes les dépenses, lorsqu'il reçut du T. R. P. Général, l'ordre de se rendre à Rome pour y succéder, Assistant de France, au P. Guibert récemment décédé (1723). En 1730, il revint en France, gouverna de nouveau le Collège de la Trinité à Lyon et le noviciat Saint-Joseph ; puis sorti de charge, il resta dans cette dernière Maison comme Père spirituel et confesseur des nôtres jusqu'à sa mort arrivée le 31 août 1749. Il était âgé de 86 ans et 4 mois. Il n'avait jamais eu qu'une faible santé ; ce qui ne l'empêcha ni de travailler beaucoup, ni d'atteindre un grand âge.

Il n'est pas douteux que dans toutes les Maisons où il abrita son existence voyageuse, il n'ait semé sur ses pas la dévotion à laquelle il avait voué sa vie ; témoin l'hommage que lui rend le Monastère de Paray dans une circulaire du 27 mars 1725. « Les Révérends Pères sont les Interprètes des secrets que le Sacré Cœur a communiqués à notre Vén. Sœur Marie Alacoque. Il a daigné assurer à cette âme que la Société de Jésus porterait cette dévotion jusqu'au bout du monde ; qu'il en ferait les Fils d'Ignace les dépositaires, surtout le R. P. de la Colombière, directeur de cette Vénérable. Il semble que le P. de Galliffet, Assistant de France ne soit à Rome que pour faire valoir cette dévotion, de même qu'il faisait à Lyon n'étant que Provincial. C'est dans ce temps que nous avons eu l'honneur de le voir ici, dans le cours de ses visites et de connaître son rare mérite et sa rare vertu. »

Le P. de Galliffet nous dit lui-même qu'en recevant sa nomination d'Assistant de France auprès du T. R. P. Général, il eut la claire vue qu'il n'était appelé à Rome que pour y travailler plus efficacement à la cause du Sacré Cœur. Il y déploya une activité prodigieuse, il sollicita et obtint l'érection canonique d'un grand nombre de Confréries pour les Maisons de la Visitation telles que La Flèche, Grenoble (second Monastère), Seyssel et Chambéry, Montélimart, Paray-le-Monial,

Montargis, Marseille (second Monastère), Sisteron, Avallon, et beaucoup d'autres. Il en fit autant pour les églises de la Compagnie à Sidan, Blois, Grenoble, Palma de Majorque, Ispahan, La Guadeloupe, Saint-Domingue, Léopol, Pondichéry, Sedan, etc. etc. En un mot, il était l'agent, l'avocat universel de toutes les causes qui regardaient le Sacré Cœur. Mais son œuvre capitale, celle dont Notre-Seigneur, en le ressuscitant pour ainsi dire d'entre les morts, lui avait confié le mandat, c'est d'obtenir de Rome l'approbation d'un culte public et l'institution solennelle de la Fête du Sacré Cœur.

On sait que le Saint-Siège dans la concession qu'il fait à l'Église d'un culte nouveau ou d'une fête nouvelle n'a pas coutume d'agir de son propre mouvement ni de sa propre initiative ; il ne prend une décision de cette nature que sur les pressantes sollicitations des personnages les plus considérables, tels que les Rois et les Princes de l'Église ; il attend même que ces instances se soient produites, et à plusieurs reprises, avec une ardeur croissante ; il se comporte comme la Providence qui veut être priée et sollicitée longtemps. Les suppliques qui ont le plus de chance de se faire écouter sont celles qui, patronnées par les Puissances séculières et par Nos Seigneurs les Évêques, se présentent comme l'expression du vœu spontané d'un grand nombre de fidèles, ou comme le cri d'une nécessité nouvelle, soupirant après un appui nouveau.

Or les circonstances semblaient favorables à de nouvelles tentatives faites en Cour de Rome pour obtenir la grâce désirée.

Les Visitandines déjà deux fois éconduites, en 1687 et en 1697, comme nous l'avons vu, ne se décourageaient pas. Les Religieuses de Paray présentent une nouvelle supplique au Saint-Siège le 6 juin 1725... Elles parlent comme mandataires des plus grands Monastères tant de France que de Lorraine, et prient le Saint-Père d'approuver la Messe et l'Office qu'elles ont l'honneur de déposer à ses pieds. Le suffrage qu'elles osent espérer de Sa Sainteté préservera leur Institut de ces variétés que

ne cesse d'enfanter le zèle individuel, et de toute opposition, de si haut qu'elle vienne.

A son tour, nous avons vu Mgr de Belzunce, Évêque de Marseille, réclamer aussi la concession pour son clergé tant séculier que régulier, d'une Messe et d'un Office en l'honneur du Cœur de Jésus qui vient de sauver miraculeusement son peuple. Sa supplique ne vise que son diocèse.

Plus saintement ambitieux, Constantin Sraniawsky, évêque de Cracovie et propagateur très ardent de la dévotion au Cœur de Jésus, demande le 6 mai 1726, tant au nom des Visitandines qu'en celui de toute la catholique Pologne, l'établissement de la Fête du Sacré Cœur dans toute l'Église : Auguste II, roi de Pologne, appuie cette supplique dans une lettre au Saint-Père, 15 mai 1726. Il y professe la dévotion la plus vive envers ce Cœur divin dont il attend pour ses États la paix et la prospérité. Enfin on savait Philippe V, Roi d'Espagne, favorable au culte du Sacré Cœur. Le P. de Galliffet n'hésita plus. Ses lettres, conservées aux Archives de la Visitation de Paray, nous feront connaître la longue suite de ses travaux, de ses démarches, de ses espérances.

Le 6 mars 1725, il écrivait à la Mère de la Garde, Supérieure de la Visitation de Paray : « J'ai enfin reçu la Vie de la Vén. Mère Marguerite Alacoque... Je vous remercie de la bonté que vous avez eue de me l'envoyer. J'espère de tirer de cet écrit un grand secours pour la gloire du Sacré Cœur de Jésus-Christ. Je n'oublierai rien ici de tout ce qui dépendra de moi pour procurer cette gloire. Il me semble que Dieu ne m'a fait venir à Rome que pour cela. Plaise à sa bonté que mon indignité n'arrête pas le cours de ses miséricordes. J'ai confiance que ce grand Dieu aura plus d'égard aux prières de tant d'âmes pieuses qui sont dans votre saint Ordre, qu'à la misère du sujet qu'il a daigné employer pour un dessein si au-dessus de ses forces... »

Il travaillait avec ardeur aux *Écritures* qu'il devait proposer à la Congrégation des Rites, Écritures que le Promoteur de la Foi, Cardinal Prosper Lambertini depuis Benoit XIV, reconnaissait *être parfaites sous tous*

les rapports. C'était d'abord un mémoire sur le culte du Sacré Cœur de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ ; il fut bientôt suivi de quelques éclaircissements nécessaires à la cause... Le 15 novembre il écrivait à la Mère de la Garde : « Il y a un mois et demi que mon ouvrage est entre les mains du Pape en manuscrit. J'ai souhaité que Sa Sainteté (Benoît XIII) le lût avant qu'il fût imprimé. Je ne sais pas encore le sentiment qu'Elle en a conçu, parce que je n'ai pu lui parler depuis ce temps-là. J'espère avoir cet honneur bientôt ; dès que le Saint-Père aura approuvé le livre, on l'imprimera, et j'espère qu'il sera peu après traduit en toutes les langues des Royaumes Chrétiens. L'emploi que j'ai me donnera la facilité pour cela. Je mis dans le manuscrit présenté au Pape vos *miniatures ;* ainsi elles sont tombées entre les mains de Sa Sainteté.

« Il serait temps d'employer les Puissances pour demander au Pape l'établissement de la dévotion par un Office propre et une fête. Le Roi d'Espagne a promis sa protection ; il faudrait engager la Cour de Vienne, celle de France, les Cours d'Italie... »

Le 22 décembre 1725, le P. de Galliffet écrivit lui-même à Philippe V, roi d'Espagne, la lettre que voici :

« Sire, la Paix de Jésus-Christ.

« Je prends la hardiesse de rappeler à Votre Majesté sa grande dévotion au Cœur adorable de Jésus. Elle a promis sa royale protection aux démarches qui seraient tentées pour obtenir du Saint-Siège l'approbation officielle du culte de ce divin Cœur. Je crois, Sire, le moment venu d'atteindre le but. Le Saint-Père incline à faire cette concession, au point qu'il lui tardait de voir paraître un livre sur le Sacré Cœur, que j'ai eu l'honneur de lui présenter et de faire imprimer sous ses auspices. Il s'agit en ce moment de soumettre l'affaire à une Congrégation de Cardinaux pour décider le Saint-Siège à sanctionner de son approbation la Messe et l'Office propres de la fête du Sacré Cœur. Mais comme ces sortes de faveurs rencontrent beaucoup de difficultés, il est à propos de recourir pour en triompher à l'appui des hautes Puissances. Dieu n'a jamais cessé de susciter en

tous temps des Rois et des Princes qui ont considéré comme un grand honneur et comme un devoir sacré d'intervenir en pareils cas, et de soutenir de leur crédit ces œuvres saintes devant le Pape et les Cardinaux. Telle est la grâce que nous implorons de Votre Majesté en faveur de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ. Depuis le jour heureux où Monsieur Cornejo, votre agent en cette Cour, m'a annoncé que Votre Majesté mettait son attention à développer cette sainte et aimable devotion, j'ai conçu la plus entière confiance que Notre-Seigneur destinait votre auguste Personne à procurer au divin Cœur, dans tous les royaumes de la catholique Espagne, les honneurs qu'il désire, ce qui sera indubitablement pour Votre Majesté et pour tous les peuples une source féconde de toutes sortes de biens. Vous possédez à Rome, dans le sieur Cornejo, un agent digne de votre confiance, les Cardinaux sont, ou les humbles sujets, ou les serviteurs dévoués de votre Couronne. Un ordre ou une simple recommandation de Votre Majesté, qui exprime combien elle prend à cœur cette affaire, serait pour nous d'une valeur incalculable. Il n'est point d'entreprise, Sire, qui soit plus digne de votre piété magnanime ; et si, comme je l'espère, elle la mène à bonne fin, vous attirerez infailliblement sur votre Personne sacrée et sur votre auguste famille les bénédictions les plus abondantes de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Je suis avec le plus profond respect, Sire, de votre Majesté, le très humble et très obéissant serviteur... Joseph de Galliffet, assistant de France.» — *Messager Espagnol*, p. 193, t. XVIII, 1874.

En réponse à cette lettre, une dépêche royale, datée du Prado, 26 janvier 1726, et adressée au sieur Cornejo, lui prescrivait d'agir au nom du Roi auprès du Pape et des Cardinaux désignés pour décider l'affaire. Elle recommandait aussi à Son Éminence le Cardinal Belluga d'user de son influence pour ménager l'heureuse issue d'une négociation à laquelle Sa Majesté attachait tant d'importance. La bienveillance de Philippe V pour le P. de Galliffet alla jusqu'à lui faire prendre à sa charge les frais de l'impression de l'ouvrage latin qui parut en 1726.

Dans une autre lettre, antérieure de quelques semaines à la dernière, mais dont l'adresse s'est perdue, le Père laissait voir toute sa confiance dans le succès.

« Notre livre pour lequel votre zèle s'intéresse est fini d'imprimer, grâce à Dieu ; il n'y manque que d'achever deux planches que je fais graver, une du Sacré Cœur de Jésus, et une autre du saint Cœur de Marie, lesquelles seront finies dans 15 jours. Cela fait, je serai en état d'envoyer ce livre partout, c'est mon dessein, et de le faire passer dans toutes les provinces de l'Europe, laissant à notre divin Maître d'y donner la bénédiction qu'il lui plaira. J'ai ramassé tout ce qui est venu à ma connaissance de ce que plusieurs Évêques ont déjà fait pour autoriser cette dévotion ; je rapporte plus de 300 brefs d'indulgences perpétuelles données par le Saint-Siège à autant de Confréries établies à l'honneur du Sacré Cœur de Jésus dans toute la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Bohême, la Lithuanie, l'Italie, dans la Chine même et le Canada. J'ai fait imprimer une belle supplique au Pape, de Mgr l'Évêque de Marseille et de son clergé, une autre supplique au nom de la Visitation, une belle lettre au Pape du roi de Pologne, et une autre de l'Évêque de Cracovie touchant la même dévotion.

« Je ne doute pas qu'avec ces secours, nous n'obtenions du Saint-Père ce que nous désirons, si mon indignité n'y met point d'obstacles. Continuez à prier et faire prier, car notre Dieu veut être prié, pressé, importuné pour l'exécution de ses desseins. Je pense à faire ensuite à Rome une fête magnifique à l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. La dépense en serait grosse pour la faire comme il convient ; priez Dieu qu'il m'en fournisse les moyens. Cette dépense serait peu de chose pour le Roi d'Espagne, si Dieu daigne le lui inspirer ; je lui enverrai un exemplaire du livre et lui proposerai ce dessein. Demandez à Notre-Seigneur qu'Il tourne son cœur pour procurer cette gloire à son divin Cœur [1]. »

Nous détachons l'extrait suivant d'une lettre du 9 janvier 1727, à Mgr Languet :

[1] Voir aux Pièces justificatives.

« Je dois présenter au Pape au premier jour un exemplaire du livre de la dévotion, lequel lui est dédié. Le Cardinal Albani, camerlingue, en a pris la protection ; il doit lui-même me conduire à Sa Sainteté et lui présenter le mémorial pour demander l'approbation de l'Office et de la Messe propres de cette fête. On la demandera pour tout le royaume de Pologne... Le Cardinal de Polignac a ordre de la Reine de solliciter. Le Roi d'Espagne a donné le même ordre à son agent. Avec ces secours joints à la bonté de la cause, nous espérons tout. Votre Grandeur sera informée du succès avec exactitude...

Le 1er février 1727, le Père offrait un exemplaire de son livre au roi d'Espagne en ces termes : « Sire, je prends la confiance d'offrir à Votre Majesté un livre qui traite de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et que le Souverain Pontife daigne approuver ; je dois cet hommage à la piété dont Votre Majesté fait profession envers ce Cœur adorable et à la protection que m'a promise de sa part, le sieur Cornéjo, son agent dans cette Cour. J'ai l'honneur d'écrire au R. Père confesseur de Votre Majesté (le P. Guillaume Clerc), et je lui propose ce que vous pouvez faire pour le service et la gloire du Sacré Cœur : La première, c'est de demander au Pape, pour tous les Royaumes soumis à votre sceptre, la Messe, et Office propres de la fête du Sacré Cœur ; le roi de Pologne et l'évêque de Cracovie ont fait la même demande pour la Pologne. La seconde serait que Votre Majesté daignât appliquer quelque chose du budget de ses bonnes œuvres aux frais de la fête que je voudrais faire célébrer à Rome pour la première fois avec toute la magnificence possible, en l'honneur de ce Cœur divin. Si Votre Majesté me met en mesure de réaliser ce projet, elle fera une œuvre très agréable au Cœur de Jésus et s'assurera dans cette vie et dans l'autre une source de divines bénédictions, que nul ne lui souhaite plus ardemment que moi.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très humble et très obéissant serviteur... Joseph de Galliffet, de la Compagnie de Jésus, Assistant de France. — De Rome, le 1er février 1727. »

Cédant aux instances du Père et touché de sa confiance, Philippe V adressa au Pape Benoit XIII l'autographe que voici :

« Très Saint Père, désirant concourir pour ma part à la propagation de la dévotion au divin Cœur de Jésus, je suis persuadé que ce dessein s'accomplira facilement, si Votre Sainteté accorde l'Office et la Messe propres de ce Sacré Cœur pour tous mes royaumes et domaines. C'est pourquoi, me confiant en l'amour paternel de Votre Sainteté, je la supplie très instamment de m'accorder cette grâce. J'espère la mériter, aussi bien que sa sainte Bénédiction Apostolique que je demande très humblement à Votre Sainteté. Notre-Seigneur ait en sa sainte garde la personne de Votre Sainteté pour le bon et heureux gouvernement de l'Église universelle. Du Buen-Retiro, le 10 mars 1727.

De Votre Sainteté le très humble et dévot fils D. Philippe, par la grâce de Dieu, Roi des Espagnes, des deux Siciles, de Jérusalem etc. Je baise les pieds et les mains de Votre Sainteté.

Le Roi. »

Ainsi soutenu par les Rois d'Espagne et de Pologne, par la bienveillante intervention de la Reine de France Marie Leczinska, le P. de Galliffet, en sa qualité de Postulateur de la cause offrit à la Congrégation des Rites son livre *De cultu sacratissimi Cordis Dei et Domini nostri Jesu Christi*... Il avait bon espoir d'un prompt succès, comme l'indique cette lettre du 24 avril 1727, à Monseigneur Languet :

« Monseigneur, P. C.

J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Grandeur de l'état où se trouve l'affaire qui regarde la fête du Sacré Cœur de Jésus-Christ. Le Promoteur de la foi (Mgr Lambertini, évêque d'Ancone et qui doit être Cardinal à la première promotion) a donné l'écriture qu'il avait eu ordre de faire au sujet de cette fête ; c'est son devoir de l'impugner et de mettre en avant toutes les difficultés qu'on peut faire contre. Cette écriture m'a été communiquée par le promoteur même (lequel d'ailleurs est fa-

vorable) pour y répondre, nous travaillons à cette réponse, lorsqu'elle sera finie (ce qui sera fait, comme je l'espère, dans tout le mois de mai), on imprimera les deux pièces, on les distribuera, et l'affaire sera rapportée sans délai à la Congrégation. Le Cardinal Albani m'assure du succès. Il est rapporteur de la cause et très zélé. Le Cardinal Belluga, Espagnol, a pris cette dévotion très à cœur. Il me dit hier, comme je lui parlais de la lettre que j'avais reçue de Votre Grandeur, que je pouvais vous assurer que la fête serait approuvée. Le Cardinal Marefoschi, vicaire de Rome, m'a dit que son dessein était, dès que la Congrégation aurait accordé la fête à la Pologne, de la demander au Pape pour l'état Ecclésiastique. Le Cardinal Cienfuegos m'a dit qu'il la demanderait pour l'Empire. Tout cela me donne une assurance morale du succès que nous demandons à Dieu. Les Cardinaux Albani et Belluga y comptent si bien qu'ils ont travaillé eux-mêmes à mettre la dernière main à la Messe et à l'Office propres qu'on a présentés pour être approuvés. Votre Grandeur jugera par ce détail que la décision de la cause n'est pas éloignée. J'espère qu'elle sera dans le mois de juin. Il n'y a que la réponse à quoi on travaille qui puisse retarder, car le Cardinal Albani sera le maître de porter la cause à la Congrégation quand il voudra. J'ai envoyé au R. P. de Linyères un exemplaire du livre de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ destiné pour Votre Grandeur. Il doit être arrivé à Paris à présent. J'attends avec grand empressement l'édition de l'ouvrage que Dieu a inspiré à Votre Grandeur d'écrire pour faire connaître la sainteté de la Vén. Mère Alacoque. Je ne doute pas que ce livre, et par la matière et par le mérite de l'auteur, ne serve infiniment aux desseins de Dieu pour la gloire du Cœur du Verbe incarné. Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,
de Votre Grandeur,
Le très humble et très obéissant serviteur,
Joseph de Galliffet,
de la Compagnie de Jésus.

Rome 24 avril 1727. »

Que devinrent les espérances si candidement exprimées dans cette lettre ? La Congrégation où devait être décidée la cause du Sacré Cœur se tint le 12 juillet 1727. Quel en fut le résultat ? Ici nous nous trouvons en face d'un problème que nous ne savons pas résoudre et dont voici les données :

1° Dans une lettre autographe conservée aux archives de Paray, le P. de Galliffet écrit de Rome le 17 juillet 1727, à Mgr Languet, évêque de Soissons :

« Monseigneur, P. C.

J'avais promis à Votre Grandeur de l'informer du succès qu'aurait la cause du Sacré Cœur de Jésus. La Congrégation où elle devait être décidée se tint *le 12 du courant*. Tout était disposé pour ce jugement, et je me tenais assuré des vœux favorables de la grande pluralité, lorsque la veille, l'arrivée de deux Cardinaux que je n'avais pas cru devoir assister à la Congrégation et sur les suffrages desquels je ne pouvais compter avec certitude, me fit prier le Cardinal rapporteur de vouloir bien différer son rapport à un autre temps. Cette Éminence, très favorable à la cause, fit ce que je souhaitais, nous n'avons par conséquent encore aucune décision. Je suis toujours très persuadé que nous l'aurons favorable, mais les contradictions ne sauraient manquer dans une affaire qui regarde la gloire de Jésus-Christ et qui est au jugement des hommes. »

2° D'un autre côté, cette même Congrégation, dans la même séance du 12 juillet 1727, se serait prononcée. Se rangeant à l'avis du Promoteur de la Foi (Prosper Lambertini), elle aurait repoussé la demande des Postulateurs, avec la note : *non proposita*, ce qui signifie, observe Benoît XIV, qu'on donnait l'avis de ne plus présenter à l'avenir une instance qui impliquait de nombreuses difficultés et ouvrait la voie à une réponse négative... »

Rien de plus contradictoire que ces deux versions, d'après l'une, aucune décision n'est intervenue ; d'après l'autre, la décision a eu lieu, elle a été défavorable. Comment accorder ces dissonances ? ces contradictions, com-

ment les expliquer ? Les deux témoins sont probes, ils sont instruits et savent ce qu'ils disent... Ils rapportent ce qu'ils ont vu et entendu... se seraient-ils trompés ? Ont-ils voulu tromper ? Pouvaient-ils essayer de le faire avec succés ? Autant de solutions inadmissibles... à moins d'admettre une erreur de date, une faute de copiste ou l'interposition d'un faussaire... [1] Quoiqu'il en soit, les Postulateurs ne se découragèrent pas. Le P. de Galliffet publia de nouveaux éclaircissements à l'appui des premiers... et le Postulateur Polonais, un *compendium* ou abrégé des raisons pour lesquelles il sollicitait la concession de la Messe et de l'Office du Sacré Cœur. Mais soit que les Éminentissimes Cardinaux ne crussent pas la cause assez mûre pour une décision, soit qu'ils n'estimassent point l'objet propre de cette dévotion suffisamment élucidé, ils répondirent par un refus, *negative*, et repoussèrent toutes les demandes.

La cause était donc perdue ? cela dépend du point de vue où l'on se place. La concession de la faveur sollicitée était refusée, mais la dévotion restait indemne en

[1] Un Théologien et canoniste de grande valeur que nous avons consulté, le P. Nilles, S. J. voudrait ne voir dans le *non proposita*, qu'un de ces arrêts provisoires que les juges donnent souvent au cours d'un procès, pour qu'ils servent d'instruction... Or cet arrêt était favorable à la cause du Sacré Cœur. Car, si le Cardinal Albani avait déposé son rapport ce jour-là, sa décision aurait été défavorable, l'arrivée inattendue des deux Cardinaux opposants déplaçait la majorité; tandis que le *non proposita* ou simple ajournement de la cause laissait au Postulateur l'espérance.

Mais il reste toujours une difficulté : c'est sur le désir formel du P. de Galliffet que le Cardinal Rapporteur s'abstient de présenter son rapport. Le Père demande et obtient que la question ne soit pas mise en délibération ; il voit dans cette concession un procédé bienveillant, une victoire relative, et nullement une menace. Mais d'après Prosper Lambertini, le renvoi émanerait de la commission elle-même, et le *non proposita*, ou non venue en discussion renfermerait l'avis implicite de ne plus faire de nouvelles instances, si l'on veut s'épargner l'ennui d'un refus formel. La contradiction reste flagrante.

Dira-t-on que la divergence des vues porte sur l'interprétation du fait matériel de l'inscription au régistre de *non proposita*... L'un, le P. de Galliffet, plein de confiance dans l'issue finale du procès, n'y aurait vu qu'un sursis qui flattait son illusion tandis que l'autre, Prosper Lambertini, voyait dans ce même ajournement l'indice d'une cause déjà perdue, peut-être.

elle-même et dans ses motifs. La Congrégation n'avait voulu ni approuver ni condamner.

Le Père de Galliffet ne crut pas son procès perdu pour toujours, il continua la lutte, il en appela du tribunal des Rites au tribunal de l'Église dispersée; et le sens catholique ne tarda pas à proclamer sa victoire. Bientôt son mémoire, ses éclaircissements, ses réponses aux difficultés reparurent traduits en français dans le bel ouvrage qu'il publia sous ce titre : *L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus*... Ce livre ravit les suffrages des fidèles ; il était suivi du *mémoire* qu'a laissé de sa vie la *V. Marguerite-Marie Alacoque*, Religieuse de la Visitation. Le succès de ce mémoire fut immense. Marguerite-Marie mieux connue s'imposait davantage à la confiance et à la vénération de tous ; les jansénistes seuls et les philosophes firent entendre une note discordante.

Le P. de Galliffet n'ignorait pas que les dévotions nouvelles ne s'implantent pas dans l'Église au commandement des volontés humaines. Il n'appartient qu'à l'Esprit-Saint de les proposer aux âmes et de les faire accepter. Elles commencent à éclore le jour que la Providence a marqué. Longtemps elles sommeillent dans le secret du cloître ou se dissimulent sous le voile de la piété individuelle. Mais vienne le moment où les âmes sont en détresse, où les cœurs se refroidissent, où l'indifférence gagne ; pour fondre cette glace et réchauffer ces cœurs, Dieu dit : *Fiat lux*... et la dévotion attendue sort de la pénombre où elle languissait inaperçue, et un foyer nouveau s'allume et brille dans l'Église. Le P. de Galliffet était profondément convaincu que le monde était arrivé à l'une de ces heures solennelles qui réclament un secours ; il savait que les âmes avaient besoin du Sacré Cœur, et une voix intérieure lui disait qu'il était l'avocat prédestiné de cette dévotion salutaire, et que la reconnaissance et l'honneur l'obligeaient à parler, à écrire encore, jusqu'à ce qu'enfin le tribunal des Rites rétractât ses jugements, et que, signalant aux hommes l'astre nouveau, il les invitât à marcher à ses clartés, des bas-fonds de ce triste exil aux cmies bienheureuses de la Patrie.

La Plaidoirie du Père fut triomphante presque sur

tous ces points, et sauf une question physiologique encore controversée aujourd'hui, elle répondit victorieusement aux difficultés du Promoteur de la Foi. Prosper Lambertini, chargé de cet office, repoussait les demandes des Postulateurs 1° parce que la dévotion au Sacré Cœur est une dévotion nouvelle; 2° parce qu'en l'admettant on s'oblige à en admettre une foule d'autres semblables... Comment refuser cet honneur au côté de Notre-Seigneur, à ses yeux, à sa langue, à ses mains, à ses pieds..? Comment le refuser au Cœur de Marie! Or, cette multitude de fêtes n'est pas de l'exil, mais de la patrie; ces joies incessantes conviennent aux habitants du ciel, non aux malheureux que la justice de Dieu retient ici-bas en pénitence. 3° Il n'existait aucune parité entre la Fête-Dieu et la fête qu'on sollicitait. Les révélations de la B. Julienne de Liège avaient été soigneusement examinées par les Évêques et les Docteurs, et le Pape Urbain IV n'avait accordé l'extension de la fête du Saint-Sacrement à toute l'Église qu'après y avoir été invité par un miracle, celui des Hosties sanglantes de Bolséno. Jusqu'ici aucun tribunal ecclésiastique ne s'était prononcé en faveur des révélations de la Sœur Alacoque, et quel miracle pouvait-on citer comme un encouragement à l'institution de cette fête nouvelle? De plus, les Postulateurs semblaient établir comme certain que le cœur est le co-principe avec l'âme de toutes les affections sensibles, le centre aussi de toute joie et de toute douleur. C'était là une question physiologique que l'Église n'avait pas à trancher.

A ces difficultés du Promoteur de la Foi, le P. de Galliffet répond : en rappelant d'abord quel est l'objet de la dévotion au Sacré Cœur. L'objet sensible est le Cœur même de Jésus-Christ, son Cœur de chair; l'objet spirituel et principal est l'amour que ce Cœur symbolise et dont il est embrasé. Cette notion posée, il en vient aux difficultés des adversaires; ils disent : Votre dévotion est nouvelle, nous n'en voulons pas.

Réponse : Nouvelle dans son objet ? Non ! Toujours le Cœur de Jésus, ce calice vivant rempli du sang de l'homme-Dieu, toujours l'amour inouï dont il brûla

pour nous ont été l'objet de la contemplation des saintes âmes... Nouvelle dans ses manifestations ? Oui ! Il est vrai qu'elles sont de notre temps, qu'elles ont commencé de nos jours.. Mais si le fait d'avoir un commencement constitue un préjugé défavorable à une dévotion quelconque, toutes les dévotions sont condamnées du même coup... toutes ont été nouvelles, toutes ont commencé.

Les adversaires disent encore : Approuver la fête du Sacré Cœur, c'est ouvrir la porte à une multitude de fêtes semblables, nous aurons la fête des saints pieds, des saintes mains, de la sainte langue etc... sans raison de jamais finir... C'était là en effet la grosse difficulté des opposants, la pièce formidable qui devait pulvériser toutes les raisons des postulateurs. Le P. de Galliffet démonte cette machine et la réduit à l'impuissance. Il y a un abîme entre le Cœur de Jésus et les autres membres de son corps. Qui oserait le nier, pour peu qu'il ait étudié les fonctions du cœur dans l'économie de l'être humain ? On peut donc revendiquer pour cet organe des hommages qui seront refusés à tous les autres. Et d'où vient que partout et toujours l'homme qui veut laisser à son ami un témoignage d'amour lui légue son cœur et non ses pieds, ni sa main, ni même sa tête ? C'est là une prérogative qui n'appartient qu'au cœur.

De plus, ils se trompent ceux qui posent en principe incontesté qu'on ne peut rendre aucun culte aux autres parties du corps sacré de Jésus. Elles sont dignes de tout honneur à cause de la dignité infinie qu'elles tirent de leur union avec le Verbe... Mais chacune d'elles n'a-t-elle pas aussi des titres spéciaux à nos adorations et à notre reconnaissance ? Regarde, chrétien, ce front qui resplendit de tout l'éclat d'une majesté divine et que de cruelles épines ont environné pour toi d'un diadème de douleurs ! Regarde ces yeux dont les regards suaves respirent le pardon et attirent les pécheurs à la pénitence ! Regarde cette bouche sacrée d'où sont sortis des enseignements si salutaires, des exhortations si pressantes, des paroles si persuasives ! Considère encore, ô chrétien, ces oreilles toujours ouvertes au cri de notre détresse,

toujours accessibles à nos prières ! Et ces mains dépositaires de la Toute-Puissance, regarde comme elles sont libérales et prodigues, comme elles se jouent avec les miracles... contemple ces clous, ces pierres précieuses qui les rendent si belles... Regarde ces genoux qui tant de fois se sont inclinés jusqu'à terre pour offrir à Dieu des réparations qui le désarment... Et ces pieds si beaux, souviens-toi des fatigues qu'ils ont supportées, des clous aussi qui les ont percés ; leur refuseras-tu ta vénération et les baisers qu'il méritent ? Contemple enfin ce corps meurtri, déchiré, ensanglanté pour toi... nieras-tu qu'il possède dans chacun de ses membres un titre aux adorations des fidèles, à leur compassion, à leur amour ?

Mais quoi, reprend l'adversaire, chacun des membres de ce corps sacré aurait droit à un culte ? Sans doute, s'il ne s'agit que d'un culte privé, mais il en va tout autrement s'il est question d'un culte public. Le culte *privé* rendu à ces membres de Jésus est licite et honnête, les exemples des Saints le recommandent et le consacrent. Et qui donc n'a souvent répété les invocations de saint Ignace à l'âme, au sang, au côté de Notre-Seigneur Jésus-Christ... *Anima Christi, sanctifica me ?* Mais il ne s'ensuit pas que ces membres honorés d'un culte privé, aient droit immédiatement aux hommages du culte public. Il faut d'autres conditions que le mérite et la dignité intrinsèques, il faut une manifestation de la volonté divine. L'introduction d'un nouveau culte n'appartient qu'à Dieu qui, attentif aux nécessités spirituelles de son Église, répond à sa confiance par l'envoi du secours opportun.

De là vient que les dévotions nouvelles, vraies fleurs spirituelles écloses dans le parterre de l'Église, ne s'épanouissent pas en même temps sous les yeux des fidèles ; elles attendent le bon plaisir de Dieu pour embaumer les âmes et les charmer. Or ce *placet*, Dieu l'a donné à la dévotion du Sacré Cœur ; elle est divine dans ses manifestations, dans ses progrès, dans ses résultats.

Mais, objecte encore le Promoteur de la Foi, l'établissement d'une fête du Sacré Cœur fournirait un prétexte à l'institution d'une fête du Très Saint Cœur de Marie.

Nous ne pouvons nier, répond le P. de Galliffet, que cette conséquence soit bien probable, et très conforme à la pratique et aux usages de la sainte Église. Mais cela doit-il empêcher la Sacrée Congrégation de nous concéder la fête du Sacré Cœur ? Ah ! qu'il nous soit permis de donner un libre cours à nos sentiments ! qu'il nous soit permis de nous adresser aux Éminentissimes Cardinaux et d'en appeler au témoignage de leur conscience. La fête du Sacré Cœur de Marie suivra la fête du Sacré Cœur de Jésus ; nous le pensons aussi ; mais est-ce donc là un péril à conjurer ? N'est-ce pas plutôt un évènement souverainement désirable ? Car remarquez qu'on peut penser, proportion gardée, du Cœur de Marie ce que l'on pense du Cœur de Jésus. Ce cœur immaculé de Marie ne doit pas être pris uniquement dans son être matériel, mais comme étant le centre animé de toutes ses vertus et de toutes ses affections ; en un mot il exprime tout l'intérieur de la Très Sainte Vierge. Or, en ce sens, quoi de plus noble que le Cœur de Marie ? Quoi de plus sublime, de plus saint, de plus excellent, de plus aimable, de plus aimant ? Quoi de plus doux et de plus suave ? Et conséquemment quel cœur a plus de droits aux empressements de la piété, à la confiance et à l'amour de tous les fidèles ? Où est le serviteur, où est l'enfant de Marie qui n'en convienne avec nous ?

Si donc on vient nous dire que la fête du Sacré Cœur de Marie s'imposera d'elle-même à l'Église, les vrais chrétiens, loin de voir dans cette éventualité une menace, l'accueilleront comme l'annonce d'une grande joie. On les verra presser par tous les moyens la concession de la fête du Sacré Cœur pour avoir à se réjouir plus prochainement de l'établissement d'une fête en l'honneur du Saint Cœur de Marie. La fête du Cœur de Marie va venir... Oh ! qu'elle vienne et ne tarde plus ! C'est le Cœur de Marie, de la Mère admirable, de notre bonne Maîtresse et Souveraine, de notre Avocate et Médiatrice, de notre Patronne et de notre Refuge. Marie ! n'est-elle pas notre auxiliatrice, notre espérance, notre vie ! Oh ! quand viendra ce beau jour, ce jour qu'appellent tant de vœux ! que de grâces n'avons-nous pas à attendre de

ce Cœur virginal et immaculé, de cet océan de bonté et de miséricorde ! Annoncez cette fête aux pécheurs et qu'ils respirent, qu'ils conçoivent un espoir mieux fondé de leur conversion et de leur salut ; une source inépuisable de pardon s'ouvre à leur confiance ! Annoncez-la aux justes et qu'ils tressaillent d'allégresse... voici un miroir resplendissant qui leur présente, avec l'exemple des plus suaves vertus, les motifs les plus pressants de les imiter. Annoncez enfin ce triomphe à tous les enfants de Marie dispersés dans l'Église, et que tous, épris du plus tendre amour pour cette incomparable Mère, ils forment les vœux les plus ardents pour que ce nouvel hommage soit accordé à leurs empressements et ne fasse plus languir leur attente !

« Mais ainsi les Fêtes se multiplieront ? Et sans doute ; mais multiplier de pareilles fêtes, c'est multiplier les dons et les bienfaits de Dieu, les moyens de salut et les voies qui mènent à la perfection. Nous aurons deux fêtes de plus ; deux fêtes qui manquaient au cycle de nos solennités, et que Jésus veut instituer aujourd'hui pour sa propre gloire et pour celle de sa Mère, pour l'honneur et l'utilité de son Épouse bien-aimée, la Sainte Église. Heureux les ouvriers dont Dieu aura daigné se servir pour donner un prompt achèvement à cette œuvre si glorieuse et si chère, si féconde en fruits de salut et en pures délices pour les âmes !

Ainsi s'épanchait le cœur du P. de Galliffet, ainsi courait sa plume ardente sous l'impulsion de son amour... Ne fait-il pas bonne justice des griefs de ses adversaires ?

Un des juges du tribunal des Rites avait dit que s'il était constaté que le Cœur de Jésus ait été réellement percé par la lance du soldat, il serait difficile de refuser la grâce demandée ; car s'il existait une fête en l'honneur des cinq plaies, et partant de la plaie du côté, comment ne pas l'étendre au Cœur que le même coup de lance aurait percé ?

Le Père s'empara de cette concession, et montra jusqu'à l'évidence que le Cœur sacré de Jésus a été percé par la lance de Longin. Ce soldat n'avait pas d'autre but : pour accélérer la mort de la douce victime, il vi-

sait au cœur. La violence du coup, la largeur de la plaie faite au côté du Rédempteur nous disent que Longin n'a pas manqué son but, son fer a pénétré jusqu'au Cœur. Tel est le sentiment des fidèles ; ils croient que le Cœur de Jésus a versé, sous le coup de lance qui le brisait, tout le sang qu'il renfermait encore. Et n'est-ce pas ce qu'insinue le texte évangélique en nous montrant le flot de sang qui jaillit de la poitrine du Sauveur ? Ce sang, d'où vient-il ? il ne peut venir que d'une source, et cette source jaillit du Cœur de Jésus troué par la lance. Ces preuves pourraient suffire ; mais le Père en appelle au témoignage de la Tradition, et nous fait entendre successivement toutes les voix qui nous la transmettent : voix des Pères et des Docteurs, voix des Vierges et des Femmes illustres qui, depuis Sainte Brigitte jusqu'à la B. Marguerite-Marie, ont vu, dans les clartés des célestes révélations, le Cœur de Jésus entr'ouvert; voix des Maîtres de la vie spirituelle, des Suson, des Blosius, des Lansperge et des Thaulère, des Louis de Grenade, des Alvarez de Paz et des Louis du Pont ; voix des Théologiens et des Interprètes de la sainte Écriture. Tous croient au Cœur blessé comme au sang qui jaillit de la blessure. La preuve est péremptoire : c'est vraiment la voix de l'Église dispersée dans son Magistère infaillible ; la voix de tous ses enfants qui, se faisant écho de siècle en siècle, répètent à l'unisson dans un concert indéfectible : Cœur de Jésus percé par la lance du soldat, ayez pitié de nous !

Jusqu'ici les répliques du P. de Galliffet semblent victorieuses. En est-il de même de ses réponses aux autres difficultés soulevées par le Promoteur de la Foi ?

C'est en vain, disait Prosper Lambertini, que pour accréditer l'institution de cette nouvelle fête, on invoque le souvenir de la Fête du Saint-Sacrement. Les révélations de la B. Julienne avaient pour elles les suffrages des Princes de l'Église et de ses Docteurs; Dieu lui-même avait triomphé par un miracle des suprêmes hésitations du Pape Urbain IV... Mais où sont vos miracles, où sont pour Marguerite-Marie, les approbations des Docteurs ?

Il est vrai, répond le Père, que les Révélations de la

Vén. Marguerite-Marie n'ont pas encore subi l'examen des Théologiens ; mais sa sainteté ne le cède pas à celle de la B. Julienne; elle a pratiqué dans un degré héroïque les plus sublimes vertus ; et le peuple l'a canonisée. Nous ne produisons pas de miracles déclarés officiellement authentiques, bien que de toutes parts on ait recours à son intercession. Mais Marguerite-Marie a pour elle les progrès merveilleux que fait dans le monde la dévotion dont elle fut l'évangéliste. Le Sacré Cœur est partout connu et adoré. Les grandes capitales et les villes les plus considérables lui ont voué un culte. Il a des zélateurs dans tous les Ordres Religieux. Plus de 400 Confréries se sont établies en son honneur dans les pays catholiques. Ce chiffre grandit tous les jours... et 15 ans plus tard, le Père pourra dire à Benoît XIV que la dévotion des peuples est toujours allée en augmentant sous chaque Pontificat; que le nombre total de ces Confréries montait, le 4 mai 1743, à 702... (20 ans plus tard, à la veille de l'approbation donnée par Clément XIII, il sera de 1089). Enfin 150 évêques ont approuvé la fête dans leurs diocèses respectifs... et Rome elle-même prodigue à la dévotion contestée les trésors de ses Indulgences.

Ce progrès inespéré ne prouve-t-il pas la sainteté du Sacré Cœur ? Car un culte répandu et pratiqué dans l'Église universelle est saint ; or, le culte du Sacré Cœur est répandu et pratiqué dans toute l'Église; donc, il est saint. Mais cette extension si prompte du culte ne constitue-t-elle pas un préjugé favorable à la sainteté de Marguerite-Marie et à la vérité de ses révélations ?.. ne peut-on pas dire qu'elle a été entre les mains de Dieu, l'instrument heureux, l'ouvrière inspirée d'une œuvre vraiment divine ?

Ici encore nous donnons raison à la réponse du Postulateur... Mais il est un dernier point touchant lequel les avis restèrent partagés. Le P. de Galliffet, voulant grandir son sujet, s'appuya sur une théorie alors communément admise dans les écoles catholiques, il donnait le cœur non-seulement comme le symbole reçu de nos sentiments intérieurs, mais encore comme le siège de l'amour et l'organe principal de ses manifestations

sensibles, à peu près de même que l'œil est l'organe de la vue et l'oreille l'organe de l'ouïe. « Puisqu'on peut dire que l'âme voit par les yeux et qu'elle entend par les oreilles, on peut dire qu'elle aime par le cœur?... Ainsi le cœur aime, il est le principe de l'amour. »

En s'exprimant ainsi le Père pouvait avoir pour lui les anciens philosophes et l'opinion commune, mais il se heurtait aux enseignements de la science moderne. Déjà les savants en grand nombre disaient que le co-principe et l'instrument de l'âme dans les phénomènes de la sensibilité affective, c'est le cerveau sous les influences du système nerveux ; et le cœur n'est que l'organe de leurs manifestations. En d'autres termes, les modifications du cerveau se manifestent sensiblement au Cœur. Celui-ci n'est qu'un instrument qui concourt à l'expression de nos sentiments.

Sans renoncer à son système, le Père aurait pu ne pas échafauder sur lui cette partie de sa plaidoirie. Il lui aurait suffi de dire que le cœur participe aux affections de l'âme d'une façon plus ou moins immédiate, mais réelle; qu'il en subit le retentissement plus ou moins direct, mais fidèle... Ce fait est indubitable, il suffisait à sa thèse ; le *comment,* il n'avait pas à l'examiner... Mais même avec cette concession, il restait vrai que Notre-Seigneur a ressenti dans son Cœur tous les sentiments de la douleur et de l'affection la plus vive ; et cet organe sacré, déjà principe du sang qui nous a rachetés, gardait encore tous ses titres au culte spécial revendiqué pour lui. La décision de Rome trompa les espérances du P. de Galliffet, elle fut *négative* (30 juillet 1729), cet échec ne le découragea pas. Cédant aux mouvements de sa piété, non moins qu'aux sollicitations qui lui venaient des principaux Monastères de la Visitation, particulièrement du premier de Lyon, il fit paraître en 1733 son ouvrage sur l'excellence de la dévotion au Sacré Cœur. Le succès de ce livre fut prodigieux, et plusieurs éditions se succédèrent rapidement. Aussi malgré son échec devant le tribunal des Rites, l'œuvre du Père devenait devant l'opinion le manuel par excellence de la vraie dévotion au Sacré Cœur. On le lisait dans les cloîtres et dans le

monde. Les Religieuses de la Visitation de Lyon, 1er Monastère, l'annoncèrent à tous les Couvents de l'Ordre par une circulaire qui reproduit dans une analyse détaillée toute la substance de l'ouvrage, en 4 pages in 4° (on trouvera cette circulaire aux Pièces justificatives). Les simples fidèles ne lui firent pas un moindre accueil, et de plus en plus la dévotion pénétra dans les masses et devint populaire. Malgré l'échec des Pétitions adressées aux Congrégations Romaines, un attrait irrésistible portait les vrais catholiques à se prononcer pour la dévotion au Sacré Cœur. Bientôt cette dévotion devint comme la pierre de touche de la vraie orthodoxie. On était pour Rome ou contre elle, selon qu'on s'affirmait pour ou contre le parti du Sacré Cœur.

Le P. de Galliffet ne restait pas inactif. Avant même de quitter Rome pour rentrer en France (1730), il avait fondé dans l'église de Saint-Théodore une confrérie du Sacré Cœur dite des 72 Disciples, que les Souverains Pontifes Benoit XIII, Clément XII, et Clément XIII enrichirent de précieuses indulgences. Clément XII accorda, le 26 mars 1733, à cette pieuse fraternité, la fête du 1er Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement. Clément XIII qui s'était enrôlé dans la Confrérie lorsqu'il était encore minoré, une fois assis sur la chaire de Saint-Pierre, confirma la concession de ses prédécesseurs et enchérit encore sur leurs largesses. C'est à lui qu'était réservé, en 1765, l'honneur insigne, d'apposer sur la dévotion au Sacré Cœur le sceau d'une solennelle approbation. Clément XIV était déjà Cardinal lorsque le 30 janvier 1762, il se fit inscrire dans la Confrérie et donna lui-même la Bénédiction du Saint-Sacrement aux Confrères. Élu Pape, il lui accorda une indulgence plénière pour la fête du Sacré Cœur. L'illustre Benoit XIV voulut vénérer l'image du Sacré Cœur exposée dans l'Église de Saint-Théodore; il y pria et, en 1750, déclara l'autel *privilégié*. Enfin, le 19 janvier 1779, Pie VI autorisa pour la Confrérie la Messe et l'Office qu'il venait d'accorder au royaume de Portugal. On le voit, les faveurs Pontificales ne manquèrent pas à la Confrérie fondée par le P. de Galliffet... il semblait que les Papes avaient à cœur de consoler les

fidèles du retard imposé à leurs empressements, et qu'ils aimaient à compromettre le Saint-Siège dans le sens de la concession désirée. (Voir le *Compendio istorico... della devozione al Cuor di Gesù. Edizione terza. Roma 1830*).

Revenu de Rome en France, le Père fut de nouveau investi des principales fonctions de la Province, mais la sollicitude que lui causaient ses emplois ne lui faisait pas oublier son apostolat bien-aimé. Il s'occupait de son livre et en assurait les succès. Le mémoire de la Vie de la B. Marguerite-Marie avait suscité des critiques. Les faveurs qu'elle raconte avoir reçues de Notre-Seigneur, le langage qu'elle met sur les lèvres de son bon Maître, certaines expressions dont elle se sert avaient réjoui ses adversaires qui criaient au scandale, et causé de l'embarras aux appréciateurs même les plus bienveillants. Pour confondre la mauvaise foi des uns et donner satisfaction aux exigences des autres, le Père met en tête du mémoire une Préface apologétique où il répond successivement aux trois chefs d'accusation que voici :

1° Il y a dans ce mémoire des petitesses propres à rendre la Religion méprisable. 2° Il est plein de faveurs extraordinaires qui ne sont pas du goût du siècle et qui paraissent même incroyables. 3° On y voit des propositions et des sentiments suspects qui paraissent des erreurs proscrites.

Nous n'avons pas à reproduire la réponse de l'apologiste de la Bienheureuse. Nous dirons seulement qu'elle est triomphante; mais pour l'édification de nos lecteurs, nous en donnerons le résumé aux pièces justificatives.

En 1743, le P. de Galliffet fit paraître cette apologie, avec d'autres compléments encore, dans la nouvelle édition qu'il dédia à Sa Sainteté Benoît XIV, à ce Promoteur de la Foi avec lequel il avait rompu tant de lances dans le tournoi théologique de 1727. L'auteur rappelle d'abord au Pontife que l'ouvrage, dont il lui offre la dédicace, n'est que la traduction du livre latin qu'il avait publié à Rome sous ce titre : *De cultu Sacratissimi Cordis Domini nostri Jesu Christi*. Or, ce livre n'avait

obtenu de voir le jour que sur une intervention formelle de Benoît XIV lui-même, alors Promoteur de la Foi. Sa Sainteté a donc un droit particulier sur la traduction comme sur l'original, puisque, sans sa bienveillante intervention, ni l'un ni l'autre n'auraient vu la lumière. Cela dit, l'auteur montre la dévotion au Sacré Cœur répandue en moins d'un demi-siècle dans l'univers chrétien... il la suit dans toutes les capitales où elle est allée s'établir, et la voit à Rome même, son universalité prouve sa sainteté. Il lui manque la concession d'un Office propre approuvé par le Saint-Siège. Les Évêques et les Têtes couronnées sollicitent cette faveur. C'est à Sa Sainteté qu'il est réservé de l'accorder. Ainsi son Pontificat sera rendu aussi illustre par l'institution de la fête du Sacré Cœur de Jésus-Christ, que l'a été celui d'Urbain IV par l'établissement de la fête de son Sacré Corps.

Il ne fut pas donné à l'humble et zélé solliciteur de célébrer ici-bas la fête dont il plaidait si noblement la cause. Déjà il approchait du terme de sa longue vie... Six ans plus tard, il s'en allait plein de jours et de mérites dans sa 87e année, le 31 août 1749. Mais avant de mourir il eut la consolation de mettre la dernière main à son traité de la dévotion à la Sainte Vierge. La Mère de Dieu était, après Jésus, l'aliment de sa ferveur, et le canal des grâces extraordinaires dont Dieu avait comblé son âme.

La circulaire du P. d'Autun aux Maisons de sa Province, nous fait assister aux derniers moments du P. de Galliffet. « Il avait atteint sa 87e année et il ne cessait d'être la commune édification de ses frères et la consolation d'un grand nombre d'âmes qui s'adressaient à lui... Il a conservé jusqu'au dernier jour la vigueur et la sérénité de son esprit; et son cœur plein d'ardeur pour Dieu et de zèle pour le prochain ne s'est jamais expliqué d'une manière plus énergique et plus pénétrante qu'il l'a fait dans les derniers moments de sa vie, soit lorsqu'on lui a administré les Sacrements, soit à mesure que chacun de nous l'approchait pour lui rendre quelques services. Aussi ne se lassait-on pas de recueillir ses paroles, de se recommander à ses prières, de de-

mander sa bénédiction, de fondre auprès de lui en larmes de dévotion et de tendresse ; c'est qu'ayant toujours vécu en Saint, il mourait de même, avec toutes les marques et les mérites d'un prédestiné.

« Il avait reçu du Ciel les plus précieuses qualités ; il était né avec un esprit des plus excellents ; esprit pénétrant, il perçait dans les matières les plus difficiles ; esprit d'ordre et toujours réglé, chaque chose avait son temps en lui, tout venait à son rang et à sa place... esprit ferme et fécond en ressources, les difficultés ne le rebutèrent jamais, elles ne semblent lui être survenues que pour redoubler son courage et lui suggérer de nouveaux moyens... esprit élevé et vraiment supérieur, il portait la parole aux grands avec autant de liberté que de dignité; son génie, quand il le fallait, semblait le mettre au-dessus de tout.

« C'était le cœur le mieux fait, cœur noble et généreux ; la naissance, l'éducation, le caractère ne pouvaient rien lui inspirer qui dégénérât de cette générosité ; cœur infiniment charitable, son maintien, ses regards, son accueil, tout ce qui coulait de sa bouche, tout était bonté, tendresse, compassion, affabilité. Mais ce qui est le caractère le plus connu, et le plus marqué du R. P. de Galliffet, et ce qui, plus que le reste, doit perpétuer sa mémoire, c'est son éminente vertu... Il avait été dès sa jeunesse un ange dans les mœurs ; tel on le nommait dans sa famille, tel il fut reconnu dans la Compagnie ; mais s'élevant ensuite par degrés à mesure qu'il se rendait plus fidèle à sa vocation et aux grâces abondantes qu'il recevait, on l'a vu arriver à une haute perfection, comparable à bien des égards à celle que nous admirons dans plusieurs grands Saints... Son union avec Dieu était intime et continuelle. Ayant été homme d'oraison toute sa vie, dans les dernières années, ce n'était plus, du matin au soir, qu'adoration et contemplation, et presque toujours en présence de Jésus-Christ devant ses autels. »

Deux nations catholiques s'étaient rencontrées aux pieds du Saint-Siège pendant que le P. de Galliffet sollicitait devant la Congrégation des Rites l'institution de la fête du Sacré Cœur.

La Pologne était représentée par son Roi Auguste Ier et par l'un de ses plus hauts dignitaires, Constantin Szaniawski, évêque de Cracovie. Auguste écrivait à Benoît XIII, le 15 mai 1726 : « Mon royaume est placé sous le patronage spécial du Sacré Cœur, que tous, Roi et peuple, nous honorons d'un culte particulier. »

L'évêque de Cracovie écrivait de son côté, le 6 mai de la même année : « La dévotion constante que les Fidèles ont pour le Sacré Cœur est aussi en vigueur dans ce royaume. C'est l'ambition des âmes pieuses que ce Cœur, emblème du divin Amour, reçoive tous les jours de plus grands hommages. Parmi toutes les autres se distinguent les Religieuses de la Visitation Sainte-Marie. Le zèle qui les consume est un feu qui embrase tous les cœurs. Elles n'ont qu'un désir, ces âmes saintes, c'est que Votre Sainteté daigne, dans sa paternelle bonté, donner satisfaction à leurs vœux, en établissant pour toute l'Église la fête, la Messe et l'Office propre du Sacré Cœur. »

Les Filles de Sainte-Marie avaient reçu le précieux germe de la dévotion au Sacré Cœur par l'entremise de la Mère Marie-Éléonore d'Apchon de Ponsein, qui, revenue du Couvent de Varsovie qu'elle avait fondé, au premier Monastère de Lyon, avait envoyé en Pologne le petit livre de la Sœur Joly, remanié par le P. Croiset (1689). Mais le culte qu'elles rendirent au Sacré Cœur ne sortit pas d'abord de l'enceinte du Cloître.

Les Pères des Écoles pies ou Piaristes obtinrent les premiers l'érection canonique d'une Confrérie du Sacré Cœur à Varsovie, en 1705, sous Clément XI ; et quelques années après, à Zukovie, 1707, à Pettakow, 1714, à Ressovie 1719, à Radon, 1736;.. etc., etc.

Les Visitandines firent en Cour de Rome les mêmes instances que les Piaristes, et de nombreux associés s'enrôlèrent dans leurs Confréries érigées à Cracovie (1727 et 1723) dans l'un et l'autre Monastère ; à Vilna 1721, à Varsovie et à Lublin, dans le même temps.

Les Pères Jésuites ne restaient pas inactifs; et de 1725 à 1765 ils érigèrent ces pieuses associations dans leurs nombreux Collèges, et enveloppèrent dans leur réseau

envahissant, les principales villes de la Pologne, de la Lithuanie et de la Russie Blanche. Nous trouvons leurs Confréries canoniquement érigées à Posen 1728, à Léopol, 1729, à Calisz 1732, à Sandomir 1738, à Potock 1747, à Novgorod 1749, à Grodno 1750, à Premysl 1757... etc. etc.

De toutes ces Confréries, comme de toutes les autres qui se multipliaient dans les pays catholiques, partirent vers Rome des suppliques empressées, lorsqu'on apprit que le trône Pontifical, devenu vacant par la mort de Benoît XIV (1758) était occupé par Sa Sainteté Clément XIII. On le savait personnellement favorable à la bonne cause et libre de toute entrave. On se flatta qu'il ne résisterait pas à tant de prières, et qu'on emporterait d'assaut la faveur si longtemps désirée. Chaque jour, des messages suppliants arrivaient à la ville éternelle et présentaient au Saint-Père les vœux de la Catholicité : vœux des Rois et des peuples, vœux de l'épiscopat et des académies, vœux de l'Europe et des deux Amériques... La Pologne était au rang d'honneur... Ses deux Rois, le Roi Auguste III et Stanislas de Lorraine unissaient leurs voix à celles des Évêques polonais et des Ordres religieux. Tant de zèle eut sa récompense. La Congrégation des Rites se départit enfin de ses anciennes rigueurs et fit droit aux demandes de la Pologne. Le Sacré Cœur triomphait (1765), mais ce triomphe dura peu. Moins de 10 ans après (août 1773), la Compagnie de Jésus était supprimée ; et la flétrissure qui la frappait atteignit la dévotion au Cœur de Jésus lui-même. Il en fut autrement dans la Russie Blanche où la Tzarine, ayant commandé aux Jésuites de vivre, les laissa libres d'entourer encore de leur pieuse sollicitude leur dévotion bien-aimée. Mais dans ce qui restait encore de l'ancienne Pologne, avant le suprême démembrement, là où le Bref de Clément XIV avait été promulgué, le culte du Sacré Cœur partagea la disgrâce de ses plus zélés promoteurs. Il put végéter encore quelque temps dans les Monastères ; mais dans la plupart des paroisses tout périt, jusqu'au souvenir. Et si nous en croyons des témoins sérieux, il y eut des prêtres, qui non seulement

négligèrent d'entretenir la flamme sacrée, mais qui contribuèrent à l'éteindre par leurs sarcasmes. Les Pères de la Compagnie revenus quelques années après pour en rallumer le flambeau, n'eurent pas seulement l'ignorance à combattre, ils eurent à triompher du persiflage et de la mauvaise foi... Mais ces récits conviennent à un autre temps... En ce moment l'Espagne nous appelle : Franchissons les Pyrénées.

CHAPITRE VII.

L'ESPAGNE ET LE SACRÉ CŒUR.

L'Espagne semblait en dehors du mouvement qui conduisait au Sacré Cœur de Jésus les autres nations catholiques ; elle ne commence à s'ébranler qu'en 1726, trente-cinq ans après l'apparition du livre du P. Croiset. Jusque-là, elle demeure indifférente à la question qui, de l'autre côté de sa frontière, passionne les esprits et les cœurs. D'où vient cette lenteur à s'attacher à la dévotion nouvelle ? Faut-il l'attribuer à l'absence de tout Monastère de la Visitation dans la Péninsule, le premier n'ayant été fondé qu'en 1750 ? Mais les Jésuites étaient en Espagne, ils y avaient des Maisons et des Collèges florissants... N'y avait-il donc pas de relations entre les Provinces de la Compagnie que séparaient les Pyrénées ? Et l'antipathie produite par ces longues guerres du XVIIe siècle où l'Espagne fut constamment malheureuse, avait-elle fait prendre en suspicion même les dévotions de provenance française ? Nous ne voulons rien affirmer. Mais une fois que le culte du Sacré Cœur eut pénétré dans les États du Roi Catholique, il ne tarda pas à les conquérir ; et l'Espagne, partie la dernière, eut bientôt rejoint, sinon devancé, les nations entrées les premières dans la carrière.

Ce n'est pas que la dévotion au Sacré Cœur fût complètement inconnue au delà des Pyrénées, elle avait eu ses précurseurs dans les Couvents et parmi les écrivains ascétiques, comme nous l'avons vu dans l'introduction. De plus, les grandes Dames qui, élèves de la Visitation, étaient venues en Espagne avec la Cour de Philippe V, y avaient apporté la précieuse semence et les enseignements de Paray. Philippe V lui-même connaissait le nouveau culte et lui était profondément attaché, comme le prouvent et sa lettre au Pape Benoît XIII et sa cor-

respondance avec le P. de Galliffet. Enfin dès les premières années du XVIIIe siècle, il se trouvait dans plusieurs Couvents des âmes privilégiées qui, sans relations aucunes avec la Vierge de Paray, avaient été initiées par Jésus lui-même à la connaissance et à l'amour du Sacré Cœur. Ce n'étaient là que les rayons avant-coureurs du jour qui allait paraître ; mais en les voyant, on pouvait dire que le soleil n'était plus loin.

§ I.

Le Père Augustin de Cardaveraz.

En ce temps-là (1726), étudiait en théologie, à Saint-Ambroise de Valladolid, le frère Augustin de Cardaveraz né à Hernani le 28° jour de décembre 1703, et reçu dans la Compagnie, au noviciat de Villagarcia, le 20 août 1721. Son naturel gracieux, son angélique pureté, son caractère aimable lui attiraient l'affection de ses Supérieurs et la vénération de tous. On ne voyait pourtant rien en lui de ces signes extraordinaires qui rendent les vies des Saints plus admirables qu'imitables. Il étudiait comme ses condisciples, se distinguait comme eux dans les actes littéraires, et les accompagnait dans ces divertissements innocents qu'aucune loi ne condamne. Son unique souci était de bien faire ce que les autres faisaient... Mais en réalité Frère Augustin était de beaucoup supérieur à ce que les yeux découvraient en lui. Son degré d'union avec Dieu était vraiment sublime, et les faveurs que le Ciel lui prodiguait à pleines mains, frappaient d'étonnement ses directeurs eux-mêmes, les Pères Jean de Loyola et Pierre de Calatayud, tous deux maîtres aussi versés dans la science que dans la pratique des vertus religieuses.

Telles étaient les dispositions du pieux jeune homme lorsqu'il eut connaissance de l'ouvrage latin que le P. Joseph de Galliffet venait de publier à Rome sur le culte du Sacré Cœur de Jésus ; il le lut plusieurs fois, il fit

plus, il s'empressa de célébrer avec une grande ferveur la fête qui devait devenir la consolation de sa vie ; et plus tard il pourra dire à son ami, Bernard de Hoyos, que depuis sa promotion au Sacerdoce, il a fait mentalement une mention spéciale du Sacré Cœur tous les Vendredis au Saint Sacrifice de la Messe.

Que ne pouvons-nous exprimer les confidences sublimes, les effusions brûlantes qu'il versait dans le cœur des Pères qui le dirigeaient ! Il disait au P. de Calatayud : « Je loue, je bénis, j'adore et j'aime du plus intime de mon cœur Jésus, notre doux amour, pour les bénédictions que son Cœur adorable a prodiguées à votre Révérence et à ses auditeurs à Orihuela, et j'espère que sa main toujours libérale vous les continuera dans Alicante, si les péchés de tant d'ingrats n'y mettent obstacle... J'ai communiqué à votre Révérence, lorsqu'elle était à Valladolid, les divines lumières que sa Majesté sainte a daigné me prodiguer sur cette propension innée et sur cette inclination ineffable qui la presse de se donner à ses créatures... il n'y a pas de termes qui puissent l'expliquer... Que votre Révérence serve d'instrument à Jésus pour consoler les angoisses d'amour qu'il ressent, lui, notre Père et notre Dieu ! Sachez-le bien, notre doux Jésus attend beaucoup de votre zèle. »

Nous apprenons par les comptes de conscience qu'Augustin rendait à ses directeurs, que dans ses communions son Jésus lui faisait entendre les plus douces paroles, il lui disait : « Ne crains rien, je veux que tu voies mon divin Cœur. » Et ce Cœur s'ouvrait et découvrait aux yeux d'Augustin les trésors de ses immenses miséricordes ; et l'heureux jeune homme restait consumé de douleur et d'amour, en contemplant les bienfaits de son bon Maître et nos ingratitudes. Mais ce n'était là que le prélude.

Un an après, le 11 septembre 1727, jour du très Saint Nom de Marie, vers le soir, Notre-Seigneur invita Augustin à le regarder... et sous ses yeux, il ouvrit de ses mains divines la plaie de son côté et lui montra son Cœur, comme un foyer d'amour infini, comme un reliquaire splendide de la Trinité Bienheureuse ; et pen-

dant qu'il tenait ouvert ce sanctuaire de la Divinité, il lui dit : « Mon fils, entre dans mon Cœur, et prends-y le repos que tu voudras, » et au moment, dit Augustin, que mon âme pénétra dans ce divin Cœur, un parfum si délicieux, une odeur si suave la baigna tout entière qu'elle se plongea et se perdit dans cet océan immense, semblable à un petit poisson qui s'agite dans la mer sans trouver ni fond, ni rivage. » Pendant qu'il était immergé dans ces abîmes incommensurables, Augustin vit les secrets les plus sublimes. La divine Majesté ratifia les promesses qu'elle lui avait déjà faites, les scella de sa royale parole, et les confirma du témoignage de son amour infini pour les hommes ; mais surtout elle l'assurait qu'elle l'avait choisi par bonté, pour en faire éternellement l'ouvrier de sa gloire. Écoutons Augustin lui-même : « Lorsque je fus revenu de mon extase, Jésus me dit avec l'accent de la plus vive tendresse : « Augustin, mon bien-aimé, c'est aujourd'hui la première fois que tu es entré dans mon Cœur. Désormais la porte te sera toujours ouverte, tu auras tes entrées libres pour y venir te reposer en moi. Ici tu trouveras les délices du ciel, ici tous tes désirs seront comblés ; tu y auras ton habitation et ta demeure. Laisse aux mondains leurs plaisirs ; je veux être ton Dieu, ton bien-aimé, je suis et désire être tout à toi ; et toi aussi, tu seras tout à moi. Je t'ai choisi et te veux avoir pour mien. Je rassasierai tes désirs, tu trouveras en moi ce que le monde ne te peut donner ; c'est ainsi que je récompense ceux qui m'aiment. »

Après cette vision Jésus ne s'éloigna plus de son serviteur ; mille faveurs signalèrent à Augustin sa présence ; apparitions, délices, ravissements dans l'oraison, embrasements ineffables qui le consumaient. Souvent ses jours se passaient en pieux colloques avec son Dieu, la nuit venait l'y surprendre sans en interrompre le cours, Jésus était sa vie... Enfin, pour sceller leur mutuelle union Notre-Seigneur voulut qu'Augustin prît son nom : « Tu t'appelleras Augustin de Jésus, » « et depuis qu'il m'a donné ce nom, écrivait l'humble Religieux, je n'ai entendu résonner dans mon cœur que le

doux écho de sa voix qui répétait : Augustin de Jésus, Jésus d'Augustin ; Jésus d'Augustin, Augustin de Jésus. »

Voilà donc le futur apôtre armé du nom et de l'amour de Jésus, il connaît le Sacré Cœur, il ne lui manque plus que de le faire connaître.

En 1730, il était prêtre, l'heure de son apostolat avait sonné. Il commence à recruter des soldats, des chevaliers de sa cause : Ce sont les Pères de Calatayud, de Loyola, de Villafâne alors Provincial, et Fernand Moralès ; avec eux son frère bien-aimé Bernard de Hoyos, la R^de^ Mère Anne-Marie et d'autres saintes âmes encore. Augustin recommande ce groupe choisi à son Jésus, surtout le P. de Calatayud : « Jamais je ne puis vous oublier, écrivait-il à ce bon Père ; je jouis de votre zèle pour la gloire de Dieu... Continuez avec confiance; car Jésus, mon doux Sauveur, vous porte dans son Cœur, vous et toutes vos entreprises. Il vous en coûtera, le démon vous tendra des pièges, et s'efforcera d'entraver vos projets ; mon Père, vous aurez à porter bien des croix et les plus inattendues ; mais Jésus vous aidera, il vous donnera la victoire. »

Une autre fois, il priait avec amour, et le Cœur de Jésus paraissait sourd à sa prière : il se mit à redoubler ses instances avec une ferveur si brûlante que son doux Maître eut pitié de son tourment : « Je t'entends bien, mon bien-aimé, lui dit-il, je t'écoute, Augustin; qu'y a-t-il que tu puisses me demander, sans que je le fasse pour te plaire? Pour toi, je convertis beaucoup d'âmes; j'en convertirai encore beaucoup d'autres par toi ou par tes amis, mais que de cœurs obstinés résistent à mes inspirations ! » Et Jésus lui montrait la rébellion, la dureté de beaucoup de pécheurs qui font mépris de sa miséricorde par une vie pleine de péchés.

Mais une autre vision le consola. Notre-Seigneur lui faisait voir une troupe de ses prédestinés; dans le nombre se trouvait des Jésuites, entre autres le P. de Calatayud et le P. Provincial, Jean de Villafâne... et son doux Maître le chargeait de dire au P. Provincial qu'il eût soin de travailler à la cause de son Sacré Cœur par tous les moyens possibles, non seulement durant son gou-

vernement, mais encore après ; et qu'il prît sous sa protection tous les desseins et toutes les entreprises du P. de Calatayud... Ainsi Notre-Seigneur choisissait lui-même ses ouvriers, les encourageait, les patronnait. La Compagnie pouvait-elle désirer davantage ? C'était la réalisation des prophéties de la B. Marguerite-Marie. Elle avait annoncé la mission des Jésuites... et Jésus désigne les missionnaires dont il veut se servir pour mettre le feu aux âmes, il travaille avec eux. Cette prédestination spéciale se fait jour de plus en plus dans les communications de Notre-Seigneur avec Augustin. Dans une extase, il voit saint Michel prêt à combattre et tenant à la main l'épée flamboyante : et une voix se fait entendre du haut des cieux, elle disait : « Aime-le, console-le, confirme-le ; oui, je montrerai à mes ennemis le pouvoir de mon bras. Fortifie-le ; qu'il parle et ne se taise pas ; qu'il ne s'arrête pas à cause des difficultés, des épreuves et des contradictions ; qu'il n'ait pas peur, je viendrai à son secours. » C'est la voix de Notre-Seigneur qui commandait au glorieux Archange de soutenir Calatayud, l'ami d'Augustin.

Quels heureux résultats ne pouvait-on pas espérer de ces encouragements de Notre-Seigneur? Que ne promettait pas cette réunion d'ouvriers choisis qui groupait sous la même bannière, un apôtre comme Calatayud, un Supérieur comme Villafâne, un directeur aussi expérimenté que Jean de Loyola, un écrivain aussi pieux que Penâlosa, un guide aussi sûr que Cardavéraz, un disciple aussi fidèle que Bernard de Hoyos, tous placés sous le patronage de saint François de Sales, le fondateur de cet Ordre béni d'où s'échappent, comme d'un foyer, sur le monde les flammes dont le Cœur de Jésus est à jamais embrasé ?

§ II.

Le Père Bernard de Hoyos.

Cependant Notre-Seigneur préparait au P. Augustin de Cardaveraz un auxiliaire plus grand que lui ; c'était

le P. Bernard François de Hoyos qui fut vraiment pour son pays ce que la B. Marguerite-Marie fut pour la France.

Bernard naquit à Torrelobaton, diocèse de Palencia, le 21 août 1711. Le 11 juillet 1726, il entra au noviciat que la Compagnie avait à Villagarcia, et nous le trouvons en 1733 continuant avec succès ses études théologiques à Valladolid, mais déjà en possession d'une vertu supérieure que récompensaient les faveurs les plus signalées. Son amour de Dieu était celui d'un Séraphin, son obéissance était aveugle, son humilité profonde, sa patience invincible, sa pénitence sans rapport avec l'infirmité de sa chair innocente. Sa pureté tenait plus de l'ange que de l'homme, son oraison s'élevait jusqu'à la contemplation la plus sublime. Il soupirait ardemment après la souffrance... En un mot la vie de Bernard était l'un de ces prodiges que la Providence envoie de temps en temps au monde pour l'éclairer et l'embraser des flammes du pur amour.

Tel se révélait cet admirable jeune homme, lorsque le 3 mai 1733, il lui arriva ce que nous allons raconter d'après une de ses lettres à son directeur. Le P. Augustin de Cardaveraz, alors en résidence à Bilbao, l'avait prié par lettre de lui traduire le récit que fait le P. de Galliffet de l'Institution de la Fête-Dieu et des difficultés que la B. Julienne avait éprouvées. Bernard alla prendre le volume à la Bibliothèque, et lut, avec le passage demandé, ce que le même auteur raconte des origines du culte du Sacré Cœur. A l'instant, il sentit un mouvement doux et suave qui le pressait d'aller devant le Saint-Sacrement s'offrir au Cœur de Jésus pour travailler de toutes ses forces, au moins par la prière, à l'extension de ce divin culte. Le jour suivant, pendant qu'il adorait la sainte Hostie, au Sacrifice de la Messe, il entendit une voix claire et distincte qui lui disait : « Je veux me servir de toi pour propager le culte de mon divin Cœur, afin de communiquer par ce moyen l'abondance de mes grâces à un bon nombre d'âmes. »

Le 5 mai, il reçut une faveur semblable à celle de la B. Marguerite-Marie : « Jésus me montra, dit-il à son

Directeur, son Cœur tout embrasé d'amour pour les hommes, tandis que ces ingrats ne cessent de ne lui rendre que des mépris. Il m'assura de nouveau qu'il me choisissait pour étendre son culte ; et me voyant tout inquiet, il m'exhorta à m'abandonner à la conduite de sa Providence... Je devais, ajouta-t-il, tout confier à votre Révérence et ne pas oublier qu'il lui serait très agréable que notre Province de Castille eût son Office du Sacré Cœur et célébrât sa fête, comme il se fait en d'innombrables diocèses. »

N'était-ce pas la Providence qui ménageait tous ces incidents ? N'était-ce pas Elle qui faisait demander au P. de Cardaveraz un sermon où, pour la première fois, il prêcherait solennellement en Espagne les grandeurs du Cœur adorable ? Elle qui lui suggérait l'idée de s'adresser à son saint ami, Bernard, pour la traduction du passage que nous avons dit ? Elle encore qui mettait sous la main du saint jeune homme le volume même dont la lecture, faite quelques années plus tôt, avait jeté Cardaveraz lui-même dans les plus vifs transports ?

F. Bernard envoya à son Augustin la traduction désirée, mais non sans lui avoir reproché aimablement sa trop longue discrétion à son égard. Il lui indiquait aussi les petites idées qu'il avait conçues pour étendre le règne de leur Bien-Aimé. Ces moyens, il faut le dire, étaient sans proportion avec l'âge et la condition d'un étudiant jusque-là tout caché aux yeux des hommes. Nos lecteurs peuvent en juger : 1° Bernard voulait que le culte et la dévotion au Sacré Cœur fussent communiqués à la Province de Castille, et par elle à toutes les Provinces d'Espagne. Pour cela il était urgent de solliciter pour cette Province de Castille l'Office et la Messe du Sacré Cœur. 2° Il fallait, autant que possible, concilier à cette dévotion quelques personnes de marque... Nous verrons comment Bernard s'y prit pour réaliser ces petites idées. En attendant, Notre-Seigneur ne cessa de le combler de ses faveurs. A-t-il rien à envier à la B. Marguerite-Marie, lorsque le Cœur de Jésus se découvre à ses yeux comme un océan de flammes, et qu'il recon-

naît son propre cœur plongé dans cet abîme sans rivages?... Mais le jour de l'Ascension, il voit distinctement la blessure du Cœur de son Maître, la couronne d'épines dont il est entouré, et la Croix qui le surmonte; invité par Jésus à entrer dans son Cœur, il obéit, et pendant que rassasié de joies célestes, il supplie la T.S. Trinité de faire établir en Espagne la fête de ce Cœur adorable, il entend une voix qui lui dit: « Il règnera en Espagne, ce Cœur divin; il y sera plus vénéré que dans les autres parties du monde. » Ne dirait-on pas un écho de ces paroles que la Bienheureuse entendit si souvent : « Je règnerai malgré tous mes ennemis? »

De son côté, Augustin n'était guère moins favorisé que Bernard. Tantôt Jésus se présentait à lui sous la forme d'un enfant dont la merveilleuse beauté devrait lui ravir tous les cœurs. Tantôt sous la forme d'un volcan dont les commotions, pareilles aux pulsations d'un cœur plein de vie, lançaient des feux sur le monde. Il voyait aussi ce divin Cœur plongé, noyé, abîmé dans un océan de tristesse et d'amertume, il l'entendait se plaindre et lui dire : « *Quomodo coarctor,* comme je souffre! » Jésus exprimant par là le martyre que lui causent les ingratitudes des mondains, et plus encore les irrévérences de ceux qui traitent trop familièrement avec lui. « Je l'ai entendu, dit Augustin, se plaindre avec tristesse de plusieurs Religieux, et aussi de plusieurs des nôtres qui, par une sorte d'indifférence, d'inaction et de tiédeur, ne donnent pas à ce Cœur divin le soulagement qu'il leur demande, et n'usent pas des moyens si puissants que leur fournit notre Institut pour répandre la connaissance et l'amour de notre Dieu. »

Bernard soupçonnait, plus qu'il ne les connaissait, ces mystérieuses communications du Cœur de Jésus à son Frère Augustin; mais un jour vint où le voile se déchira, et confident de tant de merveilles, il put compter sur lui comme sur le compagnon d'armes que Dieu lui avait prédestiné.

Toute sainte que fût son entreprise, elle avait ses difficultés : il était donc nécessaire de la préparer, de convenir des moyens, de prévoir les obstacles et de la trai-

ter doucement et mûrement avec Dieu et ses fidèles serviteurs. Car, en ce genre d'affaires, le temps qu'on passe à les combiner dans la solitude et la prière, n'est pas un temps perdu, il est employé utilement pour en assurer le succès.

D'abord Bernard cherche des collaborateurs. Il en est qui ne donneront que la prière et les sages conseils, d'autres ne lui refuseront pas l'appui de leur parole et de leur influence. Dans le premier groupe se trouvera une Religieuse nommée la Mère Anne-Marie de la Conception. Elle s'appelait dans le siècle Dona Maria Bermudez de Mon, née le 11 juillet 1667 à Outeiro, principauté des Asturies. Après avoir mené une vie très pure dans le monde, elle se sentit attirée à la vie religieuse et entra dans le Monastère cistercien de Saint-Joachim et Sainte-Anne à Valladolid, le 15 mars 1694. Elle y mourut, le 8 juillet 1746, en odeur de sainteté et avec la réputation d'une âme élevée par des grâces extraordinaires à la plus haute contemplation.

C'est à cette âme d'élite que Bernard, muni de la permission de ses Supérieurs, communiqua ses plans. Il comptait sur ses lumières surnaturelles et sur la puissance de sa prière pour les faire aboutir. Sa confiance ne fut pas trompée; il dut sans doute à l'intercession de la Mère Anne-Marie des grâces ineffables qui trempèrent de plus en plus son âme dans la force et dans l'amour. Le Sacré Cœur s'emparait de plus en plus de son cœur, il devenait sa vie, son tout. Bernard ne pouvait plus parler et s'occuper que de lui, on aurait dit que toutes ses facultés s'orientaient comme invinciblement vers le Sacré Cœur et n'avaient de repos qu'en lui. Cependant ce n'était pas encore la pleine lumière, ni la certitude absolue. Comme la vie de la Bienheureuse, celle de Bernard offre un mélange de faveurs et d'épreuves, de joies divines et d'amères tristesses, de merveilleuses clartés et d'obscurités pleines d'angoisses... Mais le sentiment qui prévaut sur toutes ces vicissitudes, c'est la certitude chaque jour grandissante que le triomphe viendra. Un écho de Paray-le-Monial lui arrivait par-dessus les Pyrénées... il voyait, comme la B. Marguerite-Marie, que l'avenir

est au Sacré Cœur. Sous la plume de l'étudiant et sous celle de la Visitandine, sous les ombrages de Paray comme dans le sanctuaire de Valladolid, c'est le même refrain : il règnera, ce divin Cœur !

Bernard voulut se consacrer au Sacré Cœur à l'exemple de la Bienheureuse et de son premier coopérateur, le P. de la Colombière ; il adopta la formule que ce Vén. Père avait composée et la prononça, après une neuvaine préparatoire, le jour même de la fête du Sacré Cœur, le premier Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement ; c'était le 12 juin 1733. Au moment où il s'engageait de la sorte au service de son Maître, il vit clairement que sainte Thérèse de Jésus, sainte Madeleine de Pazzi, la B. Marguerite-Marie et saint Jean l'Évangéliste lui servaient de témoins... et il sut, à n'en pouvoir douter, que son nom était écrit dans le Cœur de Jésus. Cette consécration faite à l'insu des hommes, dans une petite chapelle de Valladolid, par l'humble apôtre que le Ciel avait choisi pour propager le règne du Sacré Cœur en Espagne, fut le point de départ et le signal du mouvement qui allait jeter la nation catholique dans les bras du Sacré Cœur. Cependant Valladolid ne devait pas être le berceau du culte naissant... cet honneur appartenait à Bilbao : un an auparavant, le 12 juin 1732, le culte du Sacré Cœur y était né par les soins du P. de Cardaveraz, en cette matinée célèbre dans laquelle ce vaillant apôtre avait prêché le triomphe du divin Cœur dans le Saint-Sacrement. On devine avec quelle ardeur le zélé Panégyriste s'était préparé à son discours par la réflexion et par la prière. Il parla enfin devant une assemblée choisie : le P. Recteur et 8 autres Pères, c'est-à-dire, tous ceux qui avaient pu s'absenter du Collège, étaient là ; avec eux tout ce que la ville comptait de plus distingué. Le succès fut complet : le Sacré Cœur avait inspiré son Panégyriste.

Et cependant le P. Augustin ne devait pas être le chef du bataillon sacré prêt à se former : le capitaine, le vrai chef, c'était ce jeune Bernard de Hoyos qui, avant même d'avoir reçu le Sacerdoce, allait prendre la direction de la campagne, et donner l'impulsion à des sol-

dats qui avaient fait leurs preuves, aux PP. de Loyola et de Calatayud, à Augustin lui-même.

Tout se préparait pour que Bernard mît enfin la main à l'exécution de sa courageuse entreprise. Le 31 juillet, saint Ignace vint à lui accompagné de saint François Xavier, au moment où le jeune étudiant, ayant communié, possédait son Dieu dans sa poitrine : « Je crus voir, écrit-il lui-même, Notre-Seigneur faire signe à Ignace de me parler et à moi d'écouter mon glorieux Père. Ignace parla ; il me dit que la divine Providence réservait à la Compagnie de Jésus la gloire de propager le culte du Sacré Cœur ; et qu'elle obtiendrait de la sainte Église l'établissement de la fête désirée. Lui-même, Ignace, et saint François de Sales, mon directeur, étaient chargés de cette entreprise, l'un par ses Fils, l'autre par ses Filles. Il ajouta que le Seigneur m'avait choisi pour être leur collaborateur, que je travaillerais d'abord par mes prières, mais que le temps n'était pas loin où je pourrais y coopérer autrement. »

Bernard se met à l'œuvre : il persuade au P. de Loyola et au P. de Calatayud, ses confidents, de se consacrer à leur tour au Sacré Cœur. D'autres Jésuites ne tardent pas à les imiter. Ce sont les PP. de Villafañe qui, ayant achevé son Provincialat, gouverne le Collège de Saint-Ignace à Valladolid, et le Frère Jean Lorenzo Jimenez, noble cœur, digne émule de Bernard, ange de pureté comme lui ; après eux viennent le P. François de Eguiluz, autrefois maître des novices de Bernard ; il s'offrait de grand cœur à seconder son novice devenu son chef ; les PP. Pierre de Peñalosa, Jean de Carbajosa, Fernand de Morales, Thomas de Lédesma, et beaucoup d'autres, encore scolastiques ou même simples frères coadjuteurs. Bernard les enflammait tous de ses ardeurs ; et l'on ne peut trop admirer comment des hommes doctes et prudents, des hommes de talents supérieurs se laissaient gagner par un tout jeune homme à une dévotion nouvelle et diversement jugée. Parmi ces hommes enrôlés sous le drapeau du Sacré Cœur, il y avait des Provinciaux, des Recteurs, des Maîtres en Théologie, des Prédicateurs et des Missionnaires, tous,

des plus distingués dans la Province de Castille ; mais comme Notre-Seigneur respirait sa flamme et ses ardeurs par la bouche et la plume de Bernard, ni sagesse, ni prudence humaine ne pouvaient lui résister.

C'en est donc fait, il a ses recrues, il peut agir. Deux moyens lui parurent devoir être employés de préférence. Le premier, c'était que l'un de ses confidents composât un petit livre qui raconterait les origines de la dévotion au Sacré Cœur, son essence et sa solidité, l'extension de son culte dans presque tous les pays catholiques, l'Espagne exceptée, enfin les difficultés et les oppositions dont il avait déjà triomphé... L'idée fut accueillie et réalisée par F. Jiménez que nous avons salué comme l'émule de Bernard, un autre lui-même.

Le deuxième moyen fut d'étendre la dévotion au Sacré Cœur par les Congrégations. Le P. de Calatayud sanctifiait alors le royaume de Murcie par ses missions apostoliques. C'était bien l'homme qu'il fallait à Bernard, mais il voulut procéder suavement et pas à pas. « Un missionnaire, disait-il, ne peut-il pas d'abord diriger ses Pénitents vers le Cœur de Jésus, comme vers une source de grâces ? Ne peut-il pas, du haut de la chaire, dans un *acte* de contrition, se laisser tomber, comme par hasard, dans le Sacré Cœur? De là, il pénètrera dans cette arche de salut par la porte qu'un coup de lance a ouverte ; puis il engagera ses auditeurs à entrer après lui dans ce Paradis de délices ; et si notre doux amour veut attirer les cœurs des fidèles par le doux aimant de son Cœur divin, il sera facile d'arborer en Espagne la bannière des Congrégations du Sacré Cœur. Et cette initiative n'aura rien d'étonnant quand on saura que l'on compte déjà plus de 317 Congrégations fondées et approuvées chacune par un Bref Pontifical, dans tous les autres pays catholiques. »

Rien de plus prudent que cette marche lente et progressive pour arriver au but. Bernard ne s'en contenta point. Aux *Petits traités* et aux Congrégations, il voulut joindre des intercessions puissantes, et, par l'intervention du Cardinal Belluga et d'un grand nombre de Prélats espagnols, gagner à la sainte cause le roi Phi-

lippe V lui-même. On pouvait parvenir jusqu'au trône à l'aide du P. Jésuite Guillaume Clerck, confesseur de Sa Majesté. Déjà on devait à la médiation de ce Père la lettre au Pape que le P. de Galliffet avait obtenue de Philippe. Il usa volontiers de son crédit sur son royal pénitent qui promit sa protection aux apôtres du Sacré Cœur.

Mais l'opuscule du F. Jiménez ne répondait qu'imparfaitement à la première idée de Bernard de Hoyos, il voulait un travail plus magistral : et ses instances triomphèrent enfin des refus du P. de Loyola, qui, prenant sa plume, et poussé par un mouvement surnaturel, écrivit sans efforts l'ouvrage qui parut d'abord sous ce titre. « *Le Trésor caché dans le Sacré Cœur de Jésus découvert à notre Espagne* », avec une courte notice sur les progrès de son culte dans le monde chrétien. Mais plus tard ce titre simplifié devint : « *Le Cœur de Jésus découvert à notre Espagne* ». L'auteur envoya le manuscrit à Bernard qui le baisa avec des transports de joie mêlée de larmes... il le corrigea, l'augmenta, l'embellit à son goût ; puis il en sollicita l'impression et chercha les fonds nécessaires avec toute l'activité naturelle à sa brûlante nature ; mais il rencontra bientôt des difficultés qui entravèrent l'impression de ce petit livre ; ni son ardeur ni le zèle de ses compagnons ne purent conjurer des retards qui durèrent près d'une année.

Il n'avait pas moins à cœur l'établissement de ses Congrégations ; il crut utile de faire demander au P. de Galliffet par le moyen du P. Jean de Loyola, les règles de la Congrégation et la filière à suivre pour obtenir l'érection canonique. Le P. de Galliffet apprit avec une joie inexprimable les progrès que faisait sa dévotion bien-aimée dans la catholique Espagne : mais sa réponse fut dilatoire, les règles d'une Congrégation devant s'accorder avec les habitudes du pays où elle est établie. C'était sage ; mais déjà le P. de Calatayud, sans attendre la réponse, avait fondé sa première Congrégation du Sacré Cœur dans la ville de Lorca. Il l'érigea dans l'église du collège de la Compagnie et y fit entrer 36 hommes et 36 dames, en souvenir sans doute des 72 dis-

ciples du Sauveur. A l'instigation du P. de Calatayud, le Père Recteur du collège de Lorca présenta une requête au conseil municipal de cette ville pour qu'il prît sous sa protection la Congrégation naissante. On lui fit l'accueil le plus bienveillant. L'ayuntamiento (conseil de ville) assista à l'inauguration de la Congrégation, et il écrivit même au Cardinal Belluga pour qu'il intervînt auprès de Sa Sainteté Clément XII et sollicitât les indulgences en usage dans ces sortes de Confréries. Ce que le Pontife accorda gracieusement, le 4 avril 1734.

Les deux missionnaires, Pierre de Calatayud et Jean de Carbaïosa son compagnon, essayèrent la même année de fonder d'autres Congrégations du Sacré Cœur à Alicante et à Caravaca ; on ne sait avec quel succès.

Cependant le premier jour de l'an 1734, premier Vendredi du mois, étant arrivé, Bernard offrit de nouveau au divin Enfant son âme, sa vie, son cœur et les cœurs de ceux qui travaillaient avec lui. Il demandait à ce doux Enfant blessé par l'amour de donner sa bénédiction à l'année qui commençait à éclore ; il le suppliait de rougir avec une goutte du sang de la circoncision ses sueurs et celles de ses compagnons, enfin de féconder leurs projets et leurs entreprises... Un secours spécial leur était bien nécessaire ; car les retards apportés à l'impression du *Trésor caché* étaient de nature à décontenancer des âmes moins généreuses.

D'où venait donc l'obstacle ? Du R. P. Provincial Manuel de Prado, ami et protecteur de Bernard. Car son affection, si vive fût-elle, ne le dispensait pas des devoirs de sa charge. Le livre devait passer par les mains des Réviseurs ; et le contrôle qu'exige la Révision de tout autre livre devait être plus minutieux à l'égard d'un ouvrage que son contenu devait exposer à toutes les sévérités de la critique. Les Réviseurs lui furent favorables, et leur approbation fut envoyée à Rome, selon l'usage de la Compagnie pour les livres d'une certaine valeur. Elle y fut confirmée sans réticence. Dès lors, rien ne semblait devoir retarder l'impression ; mais sur ces entrefaites arriva la nouvelle que le P. de Calatayud avait fait imprimer à Murcie son livre intitulé : « *Incen-*

die du divin amour et Respiration amoureuse des âmes dévotes dans le Cœur de Jésus ». On se demanda si cet ouvrage ne rendait pas inutile le travail du P. de Loyola, mais bientôt on put se convaincre que l'œuvre de Calatayud, excellente pour allumer dans les âmes la dévotion au Sacré Cœur, ne les instruisait qu'imparfaitement sur la nature et les progrès de son culte dans l'Église. Bernard pouvait faire imprimer ; il s'empressa de recueillir dans toute l'Espagne une riche moisson d'indulgences pour qui lirait son ouvrage. Son Éminence Don Torquato d'Aquaviva, Cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, alors à la Cour d'Espagne, donna 100 jours. L'Archevêque de Burgos, Don Manuel de Samaniego y Jaca, en donna 80. Le Patriarche des Indes, Don Alvarez de Mendoza, les Archevêques de Ségovie et d'autres prélats ouvrirent leurs trésors... et toutes ces indulgences furent imprimées en tête du livre. On peut dire qu'à l'occasion de cet opuscule et de quelques autres sur le Sacré Cœur, la plupart des Archevêques et Évêques d'Espagne se levèrent pour en favoriser la diffusion. Tels les Archevêques de Valence et de Santiago, grands Inquisiteurs de la Foi, ceux de Tarragone, de Séville et de Sarragosse, les Évêques de Cordoue, de Valladolid, d'Avila, de Léon, d'Oviedo, de Badajoz, de Tortosa et de Gerone ; ceux de Pampelune, de Siguenza, de Salamanque, de Valencia, de Jaca, de Barcelone, de Lerida, de Vich, d'Urgel, de Solsona, de Mayorque, d'Albaracin et de Téruel.

Cependant le *Trésor caché* était aux mains de l'imprimeur, et Bernard en corrigeait la première épreuve, lorsqu'un ordre du R. P. Provincial l'envoya en compagnie d'un frère infirme respirer l'air plus pur d'une villa. Il obéit, non sans quelque mérite ; mais son absence fut courte, et à son retour, il trouva son livre imprimé. Il ne pouvait se rassasier de rendre grâces à Dieu pour un bienfait si signalé, il ne cessait de manier, de contempler ces armes en apparence si faibles, mais qui, trempées dans la vérité, étendraient le règne du Sacré Cœur sur toute l'Espagne et sur ses possessions d'outre-mer. Grande aussi fut l'allégresse du P. de Cardaveraz ;

non moindre celle de Jean de Loyola. Déjà il voyait son livre traduit en portugais, il le voyait traverser les mers et susciter sur les plus lointains rivages des adorateurs et des disciples du Sacré Cœur.

L'ouvrage avait été dédié à l'Archevêque de Burgos, zélé protecteur de la dévotion au Sacré Cœur et de la Compagnie; mais Bernard avait en vue une autre dédicace et un autre protectorat. Le 21 octobre 1734, au moment de recevoir dans l'Hostie le Cœur de son Dieu, il tenait son livre sur sa poitrine pour l'offrir à Notre-Seigneur et solliciter pour lui sa bénédiction. Il se recueillit d'abord dans le plus profond silence et avec un langage sans paroles que Dieu seul peut comprendre, il présenta au Sacré Cœur ce livre qui lui avait coûté tant de sollicitudes, et avec lui tous les cœurs, désirs et pensées de ses associés. Bientôt, dans une vision magnifique qui suivit cette offrande, Bernard reçut sa récompense. Notre-Seigneur lui apparut avec sa divine Mère et quelques Saints, disciples privilégiés de son cœur ; saint Ignace s'y trouvait aussi avec le P. de la Colombière, la B. Marguerite-Marie et sainte Gertrude, sainte Thérèse et sainte Madeleine de Pazzi. Bernard fit une seconde fois l'offrande de son livre au Sacré Cœur. Son doux Maître la reçut avec joie et invita son bien-aimé à dire quelle serait sa récompense ; et l'ardent jeune homme se hâta de répondre : « Aucune autre que l'extension du culte du Sacré Cœur dans toute l'Espagne et dans toute l'Église. » Mais sentant que Notre-Seigneur voulait qu'il lui demandât une bénédiction spéciale pour le livre lui-même : « Confirmez, s'écria-t-il, confirmez les indulgences que vos ministres ont accordées à tous ceux qui le liront avec dévotion. » — « Je les confirme, dit le Sauveur, et en outre j'accorde à tous ceux qui le liront avec une bonne intention un don spécial : les pécheurs y trouveront l'inspiration de sortir de leur état ; les justes, des grâces plus puissantes et des désirs plus vifs pour monter à la perfection ; et les parfaits, un amour encore plus pur et plus ardent pour mon divin Cœur. »

Animé par ces promesses et déterminé à répandre

sans tarder un livre approuvé par le Ciel, Bernard conçut l'idée de le faire parvenir jusque dans le palais des Rois catholiques.

Il apprit bientôt d'une personne qui avait ses entrées libres à la Cour que le *Trésor caché* pouvait espérer de Sa Majesté et de Leurs Altesses Royales un bienveillant accueil. Il fit donc relier proprement plusieurs exemplaires pour Leurs Altesses Sérénissimes, persuadé que de leurs mains, il ne tarderait pas à entrer dans le palais et à solliciter l'attention du Roi lui-même. Il en offrit aussi aux Dames de la cour, et grâce à cette industrie, la dévotion au Sacré Cœur sut non seulement envahir le palais, mais prendre possession du cœur du Roi Philippe V.

Ce premier succès n'endormit pas Bernard, il adressa nombre d'exemplaires à l'archevêque de Burgos, et le supplia d'en faire passer à tous les Archevêques et Évêques de toute l'Espagne; « mais en même temps, ajoutait l'ardent jeune homme, Votre Grandeur invitera chacun de ses frères dans l'épiscopat à former une pieuse ligue pour l'extension du culte du Sacré Cœur, et à demander à Sa Sainteté la concession d'une fête, d'un Office et d'une Messe en l'honneur de ce Cœur adorable. Sa Sainteté écouterait volontiers la prière de toutes les Églises d'Espagne dans une question qui intéresse si vivement la gloire du Souverain Pasteur de tous les Pasteurs. » L'Archevêque condescendit au désir de Bernard et fit remettre à presque tous les Prélats de l'Espagne le livre du *Trésor caché*, en les priant d'écrire à Sa Sainteté une lettre qui lui demanderait l'institution d'une fête du Sacré Cœur avec Messe et Office propres. Son intervention eut tout le succès qu'on pouvait en attendre. Tous les Archevêques et Évêques d'Espagne envoyèrent une lettre à leur agent à Rome, avec mission de les remettre collectivement au Saint-Père. Ainsi la nation espagnole fut la première qui offrit au Souverain Pontife le touchant et glorieux spectacle de tous ses Évêques sollicitant, tout d'une voix, l'institution de la fête du Sacré Cœur. Et ce magnifique mouvement se produisait, à la proposition d'un simple étudiant de la Compagnie de Jésus, qui n'a-

vait pour toute arme qu'un livre de quelques feuilles. Bernard ne s'en tint pas là : il envoya ses livres dans toutes les provinces d'Espagne, et pas une d'elles ne se déroba aux rayons que lançait de toutes parts sa dévotion brûlante. Madrid, Tolède, Séville, Grenade, Murcie, Valence, Barcelone, Sarragosse, Léon, Tarragone, Burgos, Oviédo, Santiago, Salamanque, enfin toutes les capitales des provinces espagnoles devinrent le théâtre de son prosélytisme ; il allumait dans chacune d'elles l'incendie du divin amour.

Bernard fit tenir aussi des exemplaires de son livre aux missionnaires de tous les Ordres et à quelques ecclésiastiques séculiers appliqués au travail des missions. Par ce moyen la dévotion au Sacré Cœur se répandit d'abord dans la province de Castille, ensuite dans toute l'Espagne et aux Indes Espagnoles... La France ne fut pas oubliée, le P. de Galliffet eut bientôt entre les mains le petit livre qui suscitait en Espagne d'innombrables disciples du Sacré Cœur.

En même temps que le règne du Sacré Cœur s'étendait dans la Péninsule, il s'affermissait de plus en plus dans l'âme de son ardent apôtre. Notre-Seigneur lui prodiguait les avis qu'il avait donnés à la B. Marguerite-Marie. Souvent il lui parlait seul à seul en d'ineffables colloques ; souvent il lui apparaissait entouré de trois Saints qui se sont le plus signalés au service de son adorable Cœur : saint Jean l'Évangéliste, saint Ignace de Loyola, saint François de Sales. Saint Ignace le regardait avec bonté ; et l'aménité de son visage semblait lui dire la joie que lui causent ceux de ses Fils qui coopèrent avec les Filles de saint François de Sales à la glorification du Sacré Cœur, tandis qu'il n'avait que des regards d'indignation pour ces Religieux, même de la Compagnie, qui égarés par un faux zèle ou par d'autres motifs traversaient cette sainte entreprise.

Dans une de ces visions, c'était le jour de la Très Sainte-Trinité, il comprit que les œuvres offertes par le Sacré Cœur étaient accueillies, comme une agréable musique, par les trois Personnes divines ; et à partir de ce jour, il se plut à recourir au Sacré Cœur par cette char-

mante invocation : « Cœur de Jésus, harpe mélodieuse, en qui se complaît la très adorable Trinité, enflammez-moi de vos divines ardeurs. »

Cependant ce bien-aimé du Sacré Cœur n'avait pas encore reçu le sacerdoce ; il n'avait pas 24 ans... ses supérieurs obtinrent enfin une dispense de Rome, et le 2 janvier 1735, Bernard de Hoyos était prêtre pour l'éternité.

Sa préparation fut digne de ses antécédents, et les faveurs dont Notre-Seigneur l'inonda dépassèrent tout ce qu'on peut imaginer. Au moment de l'ordination, Bernard vit que le Sacrement de l'Ordre tirait son origine du Sacré Cœur, comme d'une source très pure qui lui communiquait les trésors du sang divin... et il se sentit arrosé et pénétré de ce sang. En même temps les paroles de l'Évêque produisaient son effet dans son âme ; et à ces mots : « *Accipe Spiritum Sanctum*, recevez l'Esprit-Saint » il fut enveloppé comme d'un rayon de lumière, et ce n'était pas un rayon, ce n'était pas une lumière, mais une grâce qu'aucune langue ne peut exprimer.

Le 6 janvier, il célébra sa première messe, précédée, selon l'usage de la Compagnie, de la Rénovation des vœux. Son très aimable Jésus daigna lui apparaître : il avait avec lui son cortège accoutumé de Saints et de Saintes, et parmi eux saint Louis de Gonzague, le Vén. P. Padial, le P. de la Colombière et une multitude d'Anges. Et le Sauveur rappela les bienfaits dont il avait comblé son serviteur Bernard, l'élection qu'il avait faite de lui pour propager le culte de son Cœur ; et le dessein qu'il avait eu en l'élevant au Sacerdoce avant l'âge... Alors, Bernard renouvela ses vœux, et Notre-Seigneur renouvela de son côté les fiançailles mystiques qu'il avait déjà célébrées avec son âme... Cela fait, la vision disparut, et le nouveau prêtre alla prendre possession de son autel et célébra sa première messe qu'il consacra, comme toutes celles qu'il dirait en ce monde, à la gloire du Sacré Cœur.

Mais l'âme qui s'est une fois approchée de l'autel, peut-elle contenir en elle seule les ardeurs qu'elle puise à ce foyer d'amour ? aussi, Bernard, prêtre du Très Haut,

homme de Dieu et des âmes, s'empressera-t-il de s'appliquer aux ministères qui relèvent de son sacerdoce.

Dans le saint Tribunal, il applique aux âmes qui s'accusent le sang du divin Cœur... il les encourage, il les console, et penche toujours du côté de la miséricorde. Il recommandait à ceux qu'il voyait plongés dans la boue du péché impur de recourir au Sacré Cœur de Jésus, surtout pendant la sainte Messe, au moment de l'élévation, et de dire au Père Éternel en lui offrant le Cœur de son Fils : « O Père Éternel, par les pensées si pures du Cœur de votre Fils Jésus, délivrez-moi de toute pensée mauvaise et de tout péché impur. » Il lui fut aussi révélé qu'un des effets de la dévotion au Sacré Cœur est de faire jaillir de ce Cœur divin la pureté dont il est la source; et mission lui fut donnée de communiquer ce secret à ses pères et frères dans le Sacerdoce. Il put lui-même constater qu'un grand nombre de pénitents ne trouvaient que dans la dévotion au Sacré Cœur un remède à leurs misères... Il leur suffisait d'aller s'agenouiller devant une image de ce divin Cœur, ils se relevaient délivrés. — Peut-être n'étaient-ils initiés en rien à la dévotion au Sacré Cœur, mais le simple recours qu'ils avaient à son image leur assurait la victoire... Jésus agissait en eux par sa propre vertu.

Dans ses prédications, le P. Bernard ne voyait, ne voulait que le Sacré Cœur : « Rien sans Lui, disait-il ; tout pour Lui et par Lui. » Le principal effort de sa parole tendait à émouvoir le cœur des pécheurs par la considération de l'amour de Jésus et de leur propre ingratitude. Il s'appropria les sermons du P. Paul Segneri sur le péché mortel, mais en les adaptant à l'idée qui dominait tout en lui, au Cœur de son Jésus.

Ce qui affligeait le plus le jeune apôtre, c'était la perversité de ceux qui, coupables du péché impur, n'hésitent pas à s'approcher plusieurs fois de Jésus dans la Communion. Cet étrange cœur à cœur, ce rapprochement dans la même poitrine de ce Cœur immaculé et de ce cœur flétri, ces répugnances de la Souveraine Pureté pour ce hideux cloaque d'immondices, le touchaient jusqu'à le faire pleurer ; et il eut besoin de prier son bon

Maître de tarir le cours de ses larmes quand il devait prêcher.

Nous voudrions citer encore... mais nous n'écrivons pas une biographie du saint prêtre, nous avons à montrer en lui l'apôtre du Sacré Cœur.

Le livre du P. Bernard avait fait son chemin ; mais si petit que fût son volume, il ne pouvait arriver à toutes les mains, ni donner à tous les fidèles la prompte connaissance du culte qu'il avait la mission de répandre. Pour parer à cet inconvénient, l'industrieux apôtre s'avisa d'un moyen plus simple et plus efficace, parce qu'il parlait plus aux yeux et se faisait comprendre de ceux même qui ne savent pas lire. Il se souvint des bénédictions promises à la B. Marguerite-Marie en faveur de ceux qui vénéreraient l'image du divin Cœur. Il fit donc venir de Rome une grande quantité de ces images et une belle planche pour les réimprimer. Elles ne tardèrent pas à se répandre et furent accueillies avec vénération. Don Ferdinand VI et Dona Maria Barbara, héritiers présomptifs de Philippe V, voulurent que le duc de Grenade exprimât au P. de Loyola leur royale satisfaction pour les images qu'il leur avait adressées. De toutes parts, on en réclamait ; on en tira tant de milliers sur la planche venue de Rome que bientôt elle fut hors de service ; il fallut en graver d'autres sur une planche nouvelle ; et comme il était facile d'expédier ces gravures par la poste, il n'y eut bientôt plus de chaumière en Espagne où le Cœur de Jésus ne fût adoré dans son image.

La Cour fit graver plusieurs planches qui donnèrent d'innombrables gravures ; on en tira même un certain nombre sur taffetas qui furent envoyées à la Princesse Sérénissime, à Lisbonne.

Il se trouvera peut-être de beaux esprits qui traiteront d'enfantillage l'empressement avec lequel l'apôtre du Sacré Cœur propageait ces gravures et les envoyait dans tous les coins du pays. Tel n'était pas l'avis du P. de Calatayud lorsqu'il écrivait au P. Bernard : « Les images s'enlèvent comme pain bénit, elles sont nécessaires. » Tel non plus l'avis du P. Augustin qui se désolait de

n'en avoir plus une seule sous la main. Il y avait lieu de louer Dieu du bien que produisaient ces images; elles frayaient le chemin aux missionnaires et disposaient les fidèles à entrer dans les Congrégations du Sacré Cœur. A la suite de ces missionnaires en images, le P. Calatayud arrivait et trouvait les âmes merveilleusement disposées à se convertir. Aussi les Congrégations naissaient comme par enchantement sous ses pas; en sorte que, peu après, le P. de Loyola pouvait dire : « ces Congrégations sont si nombreuses que les seuls missionnaires de notre Province de Castille en ont fondé plusieurs centaines. »

Un autre moyen tout aussi simple, non moins efficace, vint à l'esprit du P. Bernard : il pria le P. de Loyola de composer une neuvaine au Sacré Cœur. Les Pères Calatayud, de Cardaveraz et Bernard lui-même en furent les réviseurs officieux ; ils firent sur le manuscrit les changements qu'ils voulurent et eurent bien soin d'y insérer les traits incisifs, les épithètes qui pénètrent bien avant dans les âmes. L'œuvre sortit de leurs mains aussi achevée qu'on peut le supposer : l'impression ne souffrit pas de difficultés... On envoya des exemplaires à la Cour, aux Évêques, aux missionnaires et autres agents attitrés du Sacré Cœur. Cela fait, Bernard se chargea de ne laisser aucun endroit où d'une manière ou de l'autre ne pénétrât la petite neuvaine. Le moyen le plus ordinaire et le plus expéditif était celui-ci : il plaçait une gravure du Sacré Cœur avec un exemplaire de cette neuvaine sous enveloppe et l'expédiait en cette forme : Au Seigneur X... que Dieu garde... Ville ou villa N...; quand la neuvaine était adressée à une Supérieure de Religieuses, il ajoutait un billet en ces termes : « Celui qui vous fait cet envoi vous prie d'introduire dans votre sainte Communauté la dévotion au Cœur de Jésus, et supplie toutes les Religieuses de communier tous les premiers Vendredis du mois. »

Une Dame de haut rang qui depuis longtemps avait quitté le monde pour chercher Dieu dans la religion, fut un jour invitée par un ami du Sacré Cœur à se livrer à ce culte. Quelle ne fut pas la surprise de l'apôtre en

recevant cette réponse : « Je vous remercie beaucoup de me recommander la dévotion au Sacré Cœur de Jésus ; mais je suis heureuse de vous apprendre à ce sujet, une nouvelle qui vous réjouira fort. Il y a deux ans environ que, sans savoir ni d'où ni de quelle main, je reçus une lettre qui contenait une image du Sacré Cœur et une neuvaine. Je compris tout de suite que Jésus nous voulait parmi ses adorateurs. Chacune de nous put suivre, en particulier, les attraits de sa dévotion, mais on fixa comme pratiques communes : 1° de réciter la neuvaine dans la forme indiquée; 2° de faire, avant ou après, une demi-heure d'oraison ; 3° de jeûner tous les jours de la neuvaine ; 4° de prendre aussi tous les jours la discipline ; 5° de communier au moins trois fois ; 6° enfin, d'établir pour l'avenir que chaque mois nous ferions la neuvaine du Sacré Cœur, la commençant le dernier jeudi du mois pour l'achever le premier vendredi du mois suivant. Priez le Cœur de Jésus pour qu'il conserve et augmente en nous la ferveur qui a marqué parmi nous les débuts de son culte. »

Ces neuvaines ne se faisaient qu'en particulier ou à huis-clos : la première qui fût accompagnée d'une solennité publique, avec approbation de l'Ordinaire et le concours de toutes sortes de personnes, se célébra cette année même 1735 à Saint-Ambroise de Valladolid, par l'initiative du jeune apôtre, le jour même de la fête du Sacré Cœur.

L'Évêque accorda 40 jours d'indulgence à tous ceux qui suivirent cette neuvaine; autant de jours à quiconque réciterait un *Credo* devant l'image du Sacré Cœur. Elle était placée dans la petite chapelle de la Congrégation, et le Saint-Sacrement y restait exposé pendant toute la neuvaine. Chaque jour, il y eut, malgré la chaleur excessive et l'insuffisance du local, grand concours et plusieurs communions. Le dernier jour les communions furent nombreuses ; les chanoines de la cathédrale chantèrent la messe et le cantique du Sacré Cœur ; le sermon fut goûté, le prédicateur ayant pris pour texte ces paroles de l'Ecclésiastique (XXXVIII. 28). « *Cor suum dabit in similitudinem picturæ ;* il donnera son Cœur dans une

image. » A la fin de la journée, on annonça aux fidèles que l'image du Sacré Cœur serait exposée dans l'église tous les vendredis et que la neuvaine leur donnait rendez-vous pour l'année suivante.

Il n'est personne qui ne vît dans le succès de cette neuvaine l'intervention de la Providence. Les aumônes pour les frais de la musique et du luminaire dépassèrent de beaucoup la dépense ; et une multitude d'incidents prouvèrent que le doigt de Dieu était là... En résumé le Sacré Cœur de Jésus s'était fait connaître ; et désormais, on pouvait parler franchement de lui du haut de la chaire chrétienne.

Au commencement de septembre 1735, le P. Bernard de Hoyos passa au collège Saint-Ignace pour y commencer sa troisième probation. Il pouvait sans regret se plonger dans la solitude de cette *École du cœur;* ses compagnons d'armes ne laisseraient pas languir sa grande entreprise. Du reste, il leur communiquait encore du fond de sa retraite les encouragements qu'il recevait de son bon Maître. Notre-Seigneur lui ayant dit qu'il donnait par lui son Cœur à l'Église pour que les fidèles se formassent à sa divine ressemblance et par elle à la perfection des Bienheureux: « Inestimables, ajouta-t-il, sont les richesses que la Providence à déposées dans mon Cœur pour en enrichir mes élus. »—« Mais, répondit Bernard, si telles sont les richesses de votre Cœur, si tels les biens que produira le culte public et solennel qui lui sera rendu dans l'Église, pourquoi ces lenteurs à vaincre les difficultés qui retardent son triomphe ? » Notre-Seigneur lui répondit: « C'est à moi de déterminer le jour et l'heure; à toi et à tes compagnons de travailler à lever les obstacles... La gloire du succès se mesurera sur la grandeur des difficultés vaincues. » Rassuré par ces magnifiques promesses, Bernard animait ses compagnons à ne pas se déconcerter. Ces encouragements n'étaient pas superflus. La supplique que les Archevêques et Évêques espagnols avaient presentée au Pape Clément XII par l'entremise du Cardinal Belluga, la lettre même que le roi Philippe V écrivit à ce Pontife n'obtinrent pas la faveur qu'ils sollicitaient au nom de l'Espagne tout entière.

On pouvait cependant tout espérer d'une si puissante intercession : « Vive Jésus, écrivait le Cardinal Belluga à l'Archevêque de Burgos, de Rome le 31 juillet 1735 : Révérendissime Seigneur, j'ai reçu avec la lettre royale celle que votre Seigneurie adresse au Saint-Père pour la concession de l'office et de la messe du Sacré Cœur. J'espère obtenir cette faveur nonobstant le triple refus que la Congrégation des Rites a fait aux instances successives du Roi de Pologne, de Sa Majesté notre Roi et de la Reine de France ; mais toujours à la faible majorité d'une ou deux voix. Pour ce qui me regarde, j'ai toujours été favorable à cette concession ; et deux des Cardinaux les plus opposés étant morts, il y a lieu de croire que, grâce à la nouvelle lettre de Sa Majesté, nous pourrons triompher des difficultés qui ont motivé le refus, difficultés qui n'étaient pas à mépriser et qui visaient toutes l'objet de la fête. J'ai donné la lettre de Sa Majesté à Son Eminence Aquaviva pour qu'il la présente à Sa Sainteté avec celles que j'ai reçues de Nosseigneurs les Évêques.

« Je suis avec la plus vive affection le serviteur de votre Seigneurie et je prie Notre-Seigneur de vous garder de longues années en sa sainte grâce.

Cardinal Belluga. »

Le pieux Cardinal se flattait donc de venir à bout des oppositions faites à sa demande. Sa Sainteté Clément XII semblait favorable à la pétition des solliciteurs, témoin cette lettre de Marie Leczynska à Benoît XIV, du 3 octobre 1740 : « Très Saint Père, nous sollicitons depuis près de 3 ans l'institution de la fête solennelle du Sacré Cœur de Jésus et nous étions sur le point de l'obtenir, lorsque le décès du Pape Clément XII est arrivé »... La mort de Clément XII remit tout en question. Benoît XIV continua de donner l'institution canonique aux Confréries du Sacré Cœur : mais il ne paraît pas que la cause qui s'agitait à Rome depuis près d'un demi-siècle ait fait sous son règne le moindre progrès.

Il semble que Bernard avait le pressentiment de l'échec que sa demande allait essuyer de son vivant lorsqu'il écrivait au P. Loyola : « Quand même le Pape aujour-

d'hui régnant ne serait pas l'élu de Dieu pour mener à bonne fin notre grande entreprise, je crois que cet élu du Seigneur ne sera pas longtemps à paraître, mais quoi qu'il en soit, prions chaudement pour le Pontife actuel... »

Bernard se trompait... Ses vœux n'eurent leur parfait accomplissement que le 23 août 1856, jour à jamais béni où Pie IX étendit à toute l'Église la faveur accordée à l'Espagne le 7 décembre 1815 ; au Portugal et aux Algarves le 16 mai 1777, et antérieurement à la Pologne, aux États de l'Église et à l'Ordre de la Visitation par le Pape Clément XIII, le 6 février 1765. Mais est-ce donc trop d'un demi-siècle et même d'un siècle et plus pour obtenir l'institution d'une fête solennelle du Sacré Cœur dans l'Église universelle ?

Bientôt le saint jeune homme eut un avertissement de sa fin prochaine. C'était le 17 octobre 1735, jour anniversaire de la mort de Marguerite-Marie. Il venait de célébrer la sainte Messe avec plus de ferveur que jamais; lorsqu'une vision lui montra sainte Thérèse, la Vén. Marguerite-Marie et entre les deux, son aimable directeur, saint François de Sales. Et François lui dit qu'entre Marguerite-Marie et lui, il devait y avoir une étroite union d'âmes ; que le Sacré Cœur les avait associés pour la même fin... Le Saint ajoutait que Marguerite-Marie était morte à pareil jour, morte dans une défaillance d'amour, et qu'elle avait exhalé son dernier soupir dans le Cœur de son Bien-Aimé. Et lui, Bernard, se prit à envier le bonheur de mourir ainsi... Telles furent ses confidences au P. de Loyola, dans la dernière lettre qu'il lui écrivit sur la terre, le 15 novembre 1735. Le mardi 29 du même mois, Notre-Seigneur l'appelait à lui. Il avait 24 ans, dont 9 de Compagnie et 7 depuis ses premiers vœux.

Héroïque dans sa vie, il le fut dans sa mort : il ne cessa d'édifier son entourage par toutes sortes de vertus, par un filial abandon à la sainte Vierge et surtout par sa tendre dévotion au Cœur Sacré de Jésus dont il avait été l'apôtre courageux et le disciple fidèle. Il mourut dans le Collège de Saint-Ignace de Valladolid, où il faisait son 3e an. On pourrait demander pourquoi Dieu l'a

cueilli dans sa fleur quand il exhalait à peine ses premiers parfums. La mort précoce de Marguerite-Marie explique celle de Bernard. L'intérêt même du culte du Sacré Cœur demandait que l'humble Fille de François de Sales sortît de ce monde, afin que l'histoire de sa vie, en révélant aux âmes les grâces extraordinaires qu'elle avait reçues, servît à la propagation de la dévotion à cet adorable Cœur. Il en fut de même pour Bernard. Sa présence ici-bas s'opposait à la manifestation des merveilles opérées dans son âme ; sa mort, en permettant de les dévoiler, fit connaître à l'Espagne la mission miraculeuse qui lui avait été confiée. L'Éloge abrégé que son Supérieur Manuel de Prado consacra à sa mémoire rendit son nom populaire, et plus populaire encore le culte du Sacré Cœur [1].

La mort du P. de Hoyos précéda seulement de quelques jours celle de son cher et vaillant collaborateur, le P. Simenez. Il avait été l'auxiliaire de Bernard dans son apostolat, est-il indiscret de penser que celui-ci, déjà en possession de la gloire du ciel, s'était empressé d'appeler son frère d'armes à la même récompense ?

§ III.

Le départ de ces jeunes et généreux champions du culte du Sacré Cœur n'entrava pas ses progrès. Bernard, le chef de l'entreprise n'était plus ; son successeur était

[1] Le P. de Galliffet, ayant reçu du P. Manuel de Prado un exemplaire de sa notice, lui adressa cette réponse. « J'ai reçu la missive qui renferme une notice abrégée de la vie du P. B. de Hoyos, j'en ai ressenti la plus douce consolation et j'ai admiré l'innocence, la candeur et les éminentes vertus de cet angélique jeune homme. J'ai rendu grâces à Dieu qui a donné à notre Compagnie en Espagne un si excellent modèle de sainteté. Je me suis vu tout ému et attendri au récit des faveurs que ce saint Jésuite a reçues du Ciel, surtout de celles qui regardent le Cœur adorable de Jésus-Christ. Je me persuade que cette notice, en se répandant dans toute l'Espagne servira puissamment à l'accroissement de la dévotion à ce divin Cœur. Si l'on écrit la vie du P. Bernard, je supplie votre Révérence d'avoir la bonté de m'en envoyer un exemplaire pour ma consolation particulière... (1736). »

prêt ; et quel autre que le P. Augustin de Cardaveraz, tour à tour le *précurseur* du P. de Hoyos et son *soldat*, pouvait recevoir de ses mains défaillantes le drapeau du commandement et mener à bonne fin la victoire commencée ? Augustin n'hésita pas, il inaugura son rôle de capitaine en écrivant au P. de Loyola et dans sa personne à tous les soldats du Sacré Cœur une lettre que ses Biographes appellent sa *proclamation*, la voici :

« Il est une chose que nous devons demander instamment au Cœur de Jésus, c'est qu'il se rende maître, par la suave efficacité de son amour, de ceux qu'il a choisis pour ses instruments, les Pères de la Compagnie. Je sais en effet que l'indifférence ou la honteuse inaction de quelques-uns d'entre nous est en grande partie l'obstacle aux desseins amoureux de ce Cœur divin qui voudrait s'épancher dans le cœur de tous. Le démon fait tous ses efforts pour que les nôtres négligent cet apostolat ; car si nous étions assez heureux pour obtenir que Jésus gagnât vraiment à son service plusieurs d'entre nous qui pourraient beaucoup et ne font rien, on verrait se produire parmi les fidèles des effets prodigieux... Oui, que, cédant à nos prières, Notre-Seigneur communique aux Enfants d'Ignace le feu dévorant qui le consume, et ils embraseront le monde.

« Ah ! que ne puis-je, de mon petit coin, mais sans être connu de personne, communiquer à tous cette lumière qui m'éblouit ; elle suffirait pour que tous les cœurs du monde s'éprissent envers le bon Maître du plus ardent amour... Anges gardiens, je vous en supplie, vous surtout qui veillez sur ceux de nos frères qui ne se mettent pas en peine de consoler le Cœur de Jésus, usez de tout votre pouvoir pour les toucher. Réveillez les endormis, excitez les tièdes, parlez à l'âme de tous, qu'ils goûtent enfin combien il est doux d'aimer Jésus et de vivre à jamais dans son Cœur ; afin qu'étroitement et saintement ligués ensemble, ils conspirent à ramener les ignorants, les oublieux, les ingrats, et qu'ils donnent cette consolation au Cœur très affligé de Jésus, mon doux amour. Pour moi, je ne peux rien, je ne suis propre à rien ; mais si j'étais capable de quelque chose, j'emploierais

mille vies sans me réserver même un soupir pour une dévotion qui par sa fin est la dévotion des dévotions, puisqu'elle ne tend qu'à nous faire adorer Jésus-Christ notre amour, dans le Saint-Sacrement. Que Jésus nous garde éternellement dans son divin Cœur !

« Azcoitia, 8 juillet 1736. Le dévoué serviteur et humble fils de votre Révérence dans le Cœur Sacré de Jésus-Christ.

Augustin de Jésus ! »

Pour ce rôle de chef, il fallait des preuves, des lettres de créance ; ses directeurs lui demandèrent la relation des grâces dont le Ciel le comblait ; mais lui, voyant l'usage que l'on faisait alors des papiers de son angélique ami et craignant pour ses confidences une publication pareille, refusa longtemps... mais enfin l'obéissance triompha de son humilité, et il consentit à dire combien Jésus l'aimait.

Or, il avoua qu'à partir de 1736, il avait une vue habituelle de Notre-Seigneur ; ce n'était pas une vision qui tombait sous les sens, elle était purement intellectuelle, mais nette et distincte. Il voyait Jésus sous les formes les plus variées ; nous ne pouvons les énumérer toutes, mais qu'il nous suffise de raconter une apparition de Jésus dans l'Eucharistie. Jésus se montrait à lui, lui découvrait son Cœur adorable comme un foyer resplendissant des plus douces clartés et lui disait : « Augustin, Augustin, considère bien ce qui me retient dans ce Sacrement : c'est le poids immense de mon amour pour toi. Réfléchis à ce que tu me dois rendre, si tu ne veux pas être ingrat. Vois si je mérite d'être aimé et adoré des hommes, moi qui les aime et leur fais tant de bien. Mon désir le plus ardent, c'est de leur accorder chaque jour de plus amples bienfaits... Donne-moi un cœur bien disposé, et je lui communiquerai de ce feu qui me consume ; donne-toi à moi comme un vase pur et sans tache, et je le remplirai de cette eau qui donne la vie éternelle. Hélas ! qu'ils sont lâches et aveugles, les enfants des hommes ! qu'ils sont loin de répondre à mon amour, à ce désir passionné qui me porte à les remplir des trésors de ma miséricorde ! »

C'est au P. de Loyola, son directeur, que Cardaveraz faisait la confidence de ses intimes communications avec Notre-Seigneur ; à lui qu'il demandait force et lumière dans les angoisses qu'il avait souvent à traverser. Mais quelquefois le fils prenait le rôle du père ; de dirigé, il dirigeait à son tour ; il se faisait l'interprète des enseignements du Sacré Cœur ; et comme pour aviver encore son zèle déjà si brûlant, il disait à Loyola : « Qu'Il règne sur nous, et devenons-Lui semblables par une entière transformation de pensées, de désirs et de vie ; qu'Il règne par nous ! Travaillons pour Lui, du haut de la chaire et au confessionnal, par la plume et par les livres ! » C'est pour condescendre aux instances de son disciple que le P. de Loyola se mit à traduire en castillan l'histoire de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus dans la Vie de la V. Marguerite-Marie, écrite en français par Mgr Languet, Évêque de Soissons. Augustin applaudit à ce dessein et lui promit les plus heureux résultats... mais son zèle n'était pas satisfait; il aurait voulu aussi une Vie du P. de la Colombière... Elle accréditerait tout à la fois la dévotion au Sacré Cœur et la mission de la Bienheureuse ; tandis que du Cœur de Jésus et des vertus de Marguerite-Marie mieux connus rejailliraient sur l'humble apôtre de plus resplendissantes clartés. Viendrait après la Vie du P. de Hoyos proposé à l'imitation des pieux fidèles plus encore qu'à leur admiration.

Le P. de Loyola était alors Instructeur des Pères du 3e an ; il trouva le temps d'écrire la Vie de son cher disciple Bernard, et en 2 ans et demi, il y avait mis la dernière main. Toutefois l'ouvrage ne put être livré à l'impression. La raison en est que dans un grand nombre de passages, il y était fait mention du P. de Calatayud que l'on reconnaissait visiblement sous le voile de l'anonyme qui le couvrait. Or ce Père ne mourut qu'en 1773.

C'est à son Père de Loyola que le P. Augustin de Jésus s'adressa pour se procurer les livres, médailles et gravures qu'il écoulait constamment par milliers ; c'est encore à son zèle qu'il demanda un Règlement pour la

Congrégation du Sacré Cœur. Loyola s'empressa de le rédiger ; puis, l'envoya à son disciple avec prière de le réviser et de l'offrir à Notre-Seigneur, ce qu'il fit pendant la messe, et Notre-Seigneur l'approuva. Il s'était également mis en rapports avec tous les grands ouvriers de la Compagnie en Espagne, avec les PP. Pierre de Ferrusola, Onuphre Martorell, Jean-Baptiste Gener, etc. particulièrement avec le P. Pierre de Salazar qui fut le Calatayud de l'Andalousie, et comme lui dévoué au Sacré Cœur. Le P. de Salazar sut en promouvoir le culte à Grenade, à Jaën, à Cordoue et à Baeza, etc. etc. il établissait des neuvaines que les vicissitudes des temps ont épargnées. Il mettait à profit le temps des vacances pour porter la bonne nouvelle aux populations voisines de nos collèges, et bon nombre d'autres Jésuites faisaient comme lui.

Augustin n'avait donc pas à se plaindre de ses collaborateurs; ajoutons qu'il les électrisait par son exemple. A partir de cette année 1736 jusqu'en 1755, sa vie tout entière fut consacrée au pénible ministère des missions: partout il prêchait le Sacré Cœur ; partout où il passait, des Congrégations se fondaient, le culte du Sacré Cœur de Jésus s'établissait pour ne plus périr. On accourait de bien loin pour l'entendre et des villages entiers se dépeuplaient sans que souvent il y restât âme vivante. L'arrivée du P. Augustin était attendue avec impatience, car on savait qu'avec lui c'était le Cœur de Jésus qui venait. Les conversions les plus étonnantes étaient la récompense de son zèle... n'avait-il pas, pour prendre les âmes, deux attraits irrésistibles : le Cœur de Jésus et le prestige de ses vertus ? Il n'était point d'obstacles insurmontables pour ce cœur plein de Dieu. Alors que tout paraissait désespéré, il se contentait de dire : « Laissez, laissez, Dieu arrangera tout, le Cœur de Jésus aplanira tout. » Puis il priait, un jour, une nuit, jusqu'à ce qu'il se sentît exaucé. Et de fait, les obstacles tombaient d'eux-mêmes. D'ailleurs, sa seule vue en chaire suffisait pour porter au repentir. Il n'était plus qu'un squelette, consumé par les infirmités, plus encore par les macérations, les abstinences et les veilles, et surtout par le

zèle de la gloire de Dieu qui le dévorait et tenait son cœur dans une perpétuelle agonie.

Il aimait à fonder dans ses missions son *École du Christ* ou Congrégation spéciale dont l'objet était de faire célébrer la fête solennelle du Sacré Cœur avec exposition du Saint-Sacrement. Les associés se succédaient deux à deux, enchaînant l'adoration à l'adoration, tout le temps que le Saint-Sacrement demeurait exposé, non seulement pendant la neuvaine du Sacré Cœur, mais aussi un jour de chaque mois, avec le jeudi et le vendredi de la Semaine-Sainte. L'école du Christ était l'édification du pays ; elle formait une société d'élite au sein même de la Congrégation du Sacré Cœur.

Les émules, les compagnons d'armes du P. Augustin ne le lui cédaient ni en autorité, ni en valeur. Par leurs soins se formaient de toutes parts avec les Congrégations, de nouveaux foyers d'amour, pareils à ces étoiles que l'œil qui les cherche voit s'allumer au firmament. Toutes les provinces d'Espagne en étaient constellées. Enfin, l'on pourra juger des succès des missionnaires par ce témoignage du P. de Calatayud (1737) « Pendant les 14 mois que les missions nous retinrent dans la seule province des Asturies, on a fondé 102 Congrégations du Sacré Cœur. »

Les Promoteurs de ces associations poursuivaient un but qu'il leur fut enfin donné d'atteindre. C'est à la Cour même de Madrid qu'ils ambitionnaient d'arborer le drapeau du Sacré Cœur. Ils adressèrent donc à des personnes de la première noblesse une proposition qui fut accueillie. Par elles, la même demande fut adressée au Roi, aux Princes et Princesses sérénissimes et aux Infants. Et tous s'enrôlèrent avec piété dans la Congrégation. Bientôt toutes les personnes de la maison et de la famille royales se firent inscrire à leur tour, et après elles, une multitude de Grands et de Seigneurs. Nommons quelques-uns des associés les plus illustres : Le Roi Philippe V, qui plus tard en 1745 s'inscrira le premier dans la Congrégation du Sacré Cœur fondée à Manrèze par le P. Jean-Baptiste Gener ; le Roi Ferdinand VI, Philippe de Bourbon, Infant d'Espagne, le Cardinal Infant, Ar-

chevêque de Tolède et de Séville, Louis de Bourbon... Leurs Excellences le comte de Belalcazar, le comte de Paradès, le comte de Luna, le duc de Béjar, le marquis de Villarias, le comte de Bénévent... Et parmi les Dames : la Reine Dona Maria Barbara, la Reine veuve Dona Isabelle Farnèse ; les Sérénissimes Maria Thérèsa et Maria Antonia Fernanda, Infantes d'Espagne ; la Sérénissime Infante de France, Dona Luise Isabelle, Leurs Excellences la marquise d'Almadavar, la comtesse de Lemos, la duchesse d'Atri et la duchesse de Veraigua. Que ne pouvait-on pas espérer d'un tel exemple ! on pouvait croire que venu de la Cour il triompherait de toutes les indécisions ; que le culte du Sacré Cœur s'étendrait avec une rapidité étonnante ; enfin qu'une dévotion si puissamment patronnée s'enracinerait fortement dans les âmes et deviendrait comme une loi de l'État.

Sur ces entrefaites, il plut au Ciel de manifester par un témoignage irrécusable combien les progrès de la dévotion au Sacré Cœur en Espagne lui étaient agréables. Un miracle s'opéra en la personne de Dona Maria Luisa de Fuenmayor, commanderesse des Dames du Saint-Esprit de Valladolid. Nous devons le récit de ce prodige au vénérable prêtre qui en fut l'auteur après Dieu : « J'avais appris le danger où la maladie avait mis Dona Maria Luisa et maintes fois j'avais demandé à Dieu sa guérison. Enfin le jour de sainte Élisabeth, 19 novembre 1737 entre 9 et 10 heures du soir, je me souvins des faveurs singulières que le P. B. de Hoyos avait reçues du Sacré Cœur de Jésus, et je me sentis pressé de lui demander la guérison de la malade, ce que je fis d'abord intérieurement.

« Un peu après, dans la même nuit, je revins plus à loisir à cette pensée, et je demandai à ce Serviteur de Dieu d'interposer sa médiation auprès du Père éternel, pour obtenir de sa divine Majesté, par le Très Sacré Cœur de Jésus, une guérison que je croyais utile à la plus grande gloire de Dieu et au salut de la malade. — Je promettais de faire en son honneur la neuvaine du Sacré Cœur, de me confesser et de dire une messe, de visiter 12 vendredis le Saint-Sacrement en souvenir des 12

vertus du Cœur immaculé de Marie, et de m'employer selon mon pouvoir à obtenir l'institution canonique de la fête du Sacré Cœur ; je pris ensuite la résolution de ratifier cette promesse le jour suivant, ce que je ne manquai pas de faire le lendemain à 8 heures du matin, avec les expressions que mettait sur mes lèvres ma confiance dans la sainteté du Serviteur de Dieu. Je visitai aussi en son nom le Très Saint-Sacrement, et j'offris la sainte messe aux intentions ci-dessus... J'appris bientôt, par l'entremise de Donâ Térésa de Zuniga, que la malade était grandement soulagée. Le mieux avait commencé la nuit précédente, et avait augmenté dans la matinée vers 8 heures, au moment où je m'adressais au P. de Hoyos avec le plus de ferveur. Depuis, l'amélioration, qui s'est soutenue jusqu'à entière guérison, ne permet plus de méconnaître la réalité du bienfait. Et ainsi je le confesse, déclare et certifie pour la gloire de Dieu, l'accroissement du culte du Sacré Cœur et de Marie Immaculée, et pour l'honneur du P. de Hoyos que Dieu a voulu exalter après sa mort, en récompense de l'humilité qu'il montrait dans sa vie, en demandant que ses vertus fussent cachées aux yeux des hommes. Valladolid, 23 novembre 1737. »

D'autres faveurs semblables furent obtenues par le crédit de Bernard de Hoyos... nous les omettons... nous ajoutons seulement que la Congrégation du Collège Impérial, qui se composait de la première noblesse de la Cour, fut dorénavant comme l'âme de toutes les autres Congrégations établies dans le royaume. C'est pour son usage qu'en cette même année le P. François de Soto fit paraître à Madrid la neuvaine du Sacré Cœur de Jésus.

§ IV.

L'année suivante fut signalée par un évènement qui n'avait pas encore eu son pareil dans l'Église. Ce fut le second Concile de Tarragone qui dans sa 20e et dernière session tenue le 13 novembre 1738, sous la présidence

de l'Illustrissime Primat de Copons y Copons fit un décret que nous allons reproduire en ce qui concerne notre sujet.

Le Président exposa et proposa d'abord au Concile les considérations suivantes :

« Attendu 1° que le Roi catholique Philippe V a sollicité de Sa Sainteté la concession de l'Office et de la Messe du Sacré Cœur pour tous ses États et que pour la même fin grand nombre de Nosseigneurs les Évêques ont envoyé leurs suppliques à Sa Sainteté ; 2° que l'expérience nous montre avec quelle promptitude la vénération des fidèles pour cette louable dévotion s'étend et se propage dans toute l'Espagne et particulièrement dans la Principauté de Catalogne ; 3° qu'il est hors de doute que la concession de la faveur demandée sera le moyen le plus efficace d'établir et de répandre avec un grand profit pour les fidèles cette pieuse et salutaire dévotion ; il paraît digne du zèle du saint Concile d'adresser sa supplique respectueuse à Sa Sainteté, pour qu'il lui plaise accorder cette grâce. »

Cette proposition formulée, le Président illustrissime déclara, avec l'approbation du Concile, qu'il serait fait à Sa Sainteté la demande de la Messe et Office du Sacré Cœur avec motifs à l'appui.

Cette demande motivée fut adressée au Saint-Père, de Tarragone, le 13 novembre 1738.

Avant de se séparer, les Prélats du Concile accordèrent 280 jours d'indulgences aux fidèles qui réciteraient pieusement une invocation au Sacré Cœur.

Un second fait qui intéresse l'histoire du culte du Sacré Cœur en Espagne, c'est l'érection de l'église de Jaca, et sa dédicace au Sacré Cœur en 1738. Aucun autre monument n'avait encore été élevé sous ce vocable dans le royaume catholique.

Jetons maintenant un regard sur l'ensemble des résultats obtenus : quelle différence entre l'année 1738 où nous a conduit notre récit et 1733 ! entre 1733 et 1729 !

A la fin de 1738 l'Espagne est pleine de médailles, d'images, de livres et de Congrégations en l'honneur du Sacré Cœur, à peine reste-t-il un coin de son territoire,

où ne se célèbrent des neuvaines, des cérémonies d'amende honorable, et de solennelles réparations ; un coin où ne se soient introduits, où n'aient travaillé ses infatigables apôtres. Les princes et les sujets rivalisent d'empressement à lui montrer leur amour ; clercs et laïcs s'appliquent par devoir à étendre son règne ; les Évêques écrivent à Rome pour demander son Office. Tarragone voit se réunir un Concile qui le glorifie, et la très pieuse cité de Jaca lui érige un monument. Voilà 1738.

1733 avait, il est vrai, de brillantes espérances ; il avait les promesses faites au P. de Hoyos ; des cœurs vaillants accoutumés à ne céder devant aucune difficulté ; des cœurs prêts à tous les sacrifices, dévoués jusqu'à l'héroïsme... mais l'avenir restait voilé ; un nuage obscur cachait aux yeux le résultat marqué par les décrets souverains. Et en 1729, qui aurait deviné qu'une si petite étincelle aurait pu allumer un si vaste incendie ?

L'apparition de Notre-Seigneur était privée, la faveur toute personnelle. L'âme qui en était honorée, humble jusqu'à l'excès, ne révélait qu'à ses confesseurs les secrets dont le bon Maître lui faisait la confidence ; tel était sans contredit le P. Augustin de Cardaveraz... Mais laissons s'écouler dix années... Quelle différence entre le Cardaveraz de 1729 et celui de 1738 ! Il tressaille de joie, le *Te Deum* est sur ses lèvres, il a réussi, le Cœur de Jésus règne en Espagne, Cardaveraz est heureux !...

Cependant en 1755 l'infatigable apôtre était à bout de forces... il se retira dans la sainte maison de Loyola et il y vécut occupé de sa propre perfection et de la direction de ceux qui y venaient en grand nombre suivre les Exercices de saint Ignace.

Sa retraite à Loyola ne suspendit pas les progrès de la dévotion à laquelle il avait consacré sa vie. Car, si le chef que Dieu avait suscité, après Bernard de Hoyos, pour diriger la sainte croisade avait dû rentrer sous sa tente, de vaillants champions, formés par lui, demeuraient sur le champ de bataille et soutenaient l'effort du combat. Au premier rang se tenaient les PP. Jean de Loyola, Pierre de Peñalosa et de Calatayud.

Le P. Jean de Loyola avait été le directeur des Pères Bernard de Hoyos et Augustin de Cardaveraz... Il avait reçu leurs confidences, dissipé leurs craintes et encouragé leur initiative... Bientôt il mit sa plume au service du jeune P. de Hoyos et composa sur ses instances, comme nous l'avons dit, son livre du *Trésor caché*... d'autres opuscules sur le Sacré Cœur témoignèrent aussi de l'activité de son zèle [1]. Enfin il n'est pas de démarches qu'il ne tentât, soit à la Cour des Rois catholiques, soit auprès de Nosseigneurs les Évêques pour promouvoir sa dévotion bien-aimée. Les postes éminents qu'il ne cessa d'occuper dans sa Province conciliaient à sa parole et à ses actes une autorité qu'augmentait encore sa vertu transcendante. Il était d'une régularité parfaite, d'une fidélité constante aux exercices spirituels et avait un vrai culte pour les plus menues observances. Plein de bonté envers le prochain, il n'était dur et sévère que pour lui-même. Ses vœux tenaient dans son cœur la première place ; il était obéissant, d'une pureté angélique, mortifié, laborieux et humble, charitable envers tous, compatissant pour les affligés, loyal dans ses paroles et dans ses actes, en un mot un vrai jésuite, un jésuite selon le Sacré Cœur. Né à Valverde dans le royaume de Léon le 21 octobre 1686, il entra au noviciat de Villa Garcia le 6 juin 1704, fit la profession des 4 vœux le 15 août 1721 et finit ses jours à Saint-Ignace de Valladolid le 16 de mars 1762. Il mourut dans sa patrie.

Moins heureux furent les PP. Pierre de Peñalosa et Pierre de Calatayud que nous aurons à suivre en Italie où le décret de Charles III les enverra mourir. Pierre de Peñalosa était si merveilleusement doué dans tous les genres de talent qu'on ne sait s'il a plus excellé dans la doctrine ou dans l'art de bien dire. Admis à 16 ans le

[1] Le P. Jean de Loyola a traduit du français en espagnol la Vie de la B. Marguerite-Marie, écrite par Mgr Languet, Evêque de Soissons. Salamanque 1738. Il a aussi laissé en manuscrit l'histoire de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus en Espagne et de ses premiers progrès, dans la Vie du vén. Père et angélique jeune homme Bernard François de Hoyos de la Compagnie de Jésus. Enfin il a publié à Valladolid en 1739, des *méditations* sur le Sacré Cœur, selon la methode de saint Ignace. .

9 janvier 1709 dans la Province de Castille, il fut maître en Théologie au Collège de Pampelune, préfet des Études à Ségovie et prédicateur toujours applaudi dans les principales villes de la Castille et de la Navarre, et dans les provinces basques. Il donna en espagnol une édition augmentée du livre du P. Jean Croiset sur la dévotion au Sacré Cœur ; il l'intitula : *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, moyen non moins puissant que suave pour assurer le salut des âmes dans tous les genres d'états*. Pampelune, 1734. On doit aussi à sa plume un autre ouvrage sur le Sacré Cœur ; ce sont des effusions de cœur, imprimées en 1765 au noviciat de Villagarcia de Campos, de la Compagnie de Jésus.

Le non moins célèbre P. de Calatayud continua de répandre dans ses missions le feu sacré dont les confidences des PP. de Cardaveraz et de Hoyos avaient entretenu les flammes. Non content de parler, il écrivait. Nous avons déjà fait mention de l'ouvrage intitulé : *Les Incendies de l'amour Divin et la respiration amoureuse des âmes saintes dans le Cœur de Jésus*. On trouve aussi dans le recueil de ses œuvres, tome III, deux magnifiques panégyriques du Sacré Cœur.

Ces Jésuites et d'autres encore maintinrent vaillamment les droits du divin Cœur dans le Royaume Catholique : mais ils n'étaient pas seuls au travail ; et ils comptaient jusque dans les rangs de l'Épiscopat de nombreux amis qui faisaient de la cause du Sacré Cœur leur cause personnelle.

Tel fut Don Manuel de Samaniego y Jaca successivement Archevêque de Tarragone et de Burgos ; mort à Logrono, sa patrie, après avoir renoncé le 29 mai 1741 à son archevêché de Burgos qu'il gouvernait depuis 1728 avec la même édification que celui de Tarragone depuis 1722.

Son successeur à Tarragone fut Don Pedro de Copons y Copons... il fut en Catalogne pour la dévotion au Sacré Cœur ce que Mgr Samaniego y Jaca était dans la Castille. Non content d'approuver la Congrégation du Sacré Cœur fondée par les Pères Jésuites dans son Église de Tarragone, il ne laissa pas une paroisse grande

ou petite dans son archidiocèse, sans y établir le culte du Sacré Cœur, but suprême de son zèle pastoral.

Mentionnons aussi l'Évêque auxiliaire de Saragosse, Don Gregorio Galendo, mort en 1756 et surnommé le *saint Évêque.* Il finissait tous ses discours en criant et en faisant crier par ses auditeurs : « Loué soit le Sacré Cœur de Jésus! » La première église qu'il consacra à Lérida fut dédiée au Sacré Cœur... Nommons encore Don Juan Éliaz Gomez de Teran, Évêque d'Orihuela, qui laissa sur toutes ses œuvres l'empreinte du Sacré Cœur. C'est à ce Cœur adorable qu'il consacra son séminaire ; c'est Lui qu'il fit resplendir au frontispice de son église et des autres monuments religieux qui bénissent sa mémoire. Il institua aussi dans l'église paroissiale de Monovar une Congrégation des Sacrés Cœurs qu'il enrichit d'abondantes indulgences.

En 1745 les Évêques de la province ecclésiastique de Tarragone renouvelèrent leurs suppliques à Sa Sainteté pour obtenir la faveur de l'Office et de la Messe du Sacré Cœur. Le Pape régnant se nommait Benoît XIV; bien que personnellement sympathique au culte du Sacré Cœur dont il érigeait officiellement les Congrégations, il s'en tint au refus qui avait antérieurement accueilli les instances du P. de Galliffet.

Le Roi Philippe V (1700-1746) vivait encore: il ajouta un nouveau lustre à sa longue carrière, en appuyant encore une fois de tout son crédit auprès de Benoît XIV la prière de ses Évêques. Peu de temps après, il s'en alla recevoir du Cœur, qu'il avait glorifié ici-bas, une couronne que ni les défaites ni le temps ne pourront lui ôter.

Il semblait donc que le règne du Sacré Cœur était à jamais établi en Espagne. Hélas! l'enthousiasme avec lequel les Espagnols avaient salué son avènement ne dura que l'espace de 7 lustres, trente-cinq années. Nos récits ultérieurs diront comment une influence haineuse parvint à étouffer pour un temps, sous une montagne de calomnies, un culte à qui l'avenir semblait promis ; et comment aussi une providence miséricordieuse se réservait de le faire refleurir.

En attendant, nous ferons remarquer, que pendant ces 35 ans d'un généreux et fécond apostolat, la dévotion au Sacré Cœur ne resta pas emprisonnée dans les étroites limites de la mère patrie. Ceux des Pères espagnols qui obtinrent du T. R. P. Général la faveur d'aller aux grandes Indes, ne manquèrent pas d'allumer dans ces contrées lointaines le feu divin dont ils étaient eux-mêmes consumés. Mais jusqu'ici peu de documents sont arrivés jusqu'à nous. Nous savons que les dévotions usitées en Espagne en l'honneur du Sacré Cœur ne tardèrent pas à s'implanter dans les Colonies, on y vit bientôt s'établir des Congrégations, et par elles, les neuvaines, les cérémonies d'amende honorable, l'heure sainte, la dévotion des premiers Vendredis...

Les ouvrages qui paraissaient dans la Péninsule étaient bientôt réédités en Amérique. Mais les Pères de ces lointaines provinces ne se contentèrent pas de s'enrichir des travaux de leurs frères d'Europe ; ils composaient à leur tour des opuscules qui, répandus à profusion au Mexique comme dans l'Amérique du Sud, étendaient dans le nouveau monde le règne du Sacré Cœur. Déjà même avant que la mère-patrie tressaillît à la voix des Hoyos et des Cardaveraz, le P. Juan Mora publiait à Mexico en 1721 un livre sur la dévotion au Sacré Cœur. Les manifestations de Paray étaient sans doute arrivées jusqu'à lui par la voie des Antilles... Quelques années après, le P. François Xavier Lascano révélait aux Religieuses de Mexico le secret d'avoir des jours heureux en rendant de continuels hommages au Sacré Cœur de Jésus dans le Sacrement de l'autel. Nous trouvons cet opuscule : *El Dia Felize en obsequio del amoroso corazon de Jesu sacramentado*. Réimprimé à Mexico en 1766. Un autre livret, sans date ni nom d'auteur, mais également sorti d'une presse mexicaine, offrait dans une traduction espagnole l'opuscule du P. Stanislas Alberti S. J. intitulé : *Le Cœur de Jésus crucifié et de la très sainte Vierge, mère de douleur, vénérée par saint Ignace sous le nom de N.-D. du Cœur*. Nous attirons l'attention des Bibliographes de la Compagnie sur ce point, et nous sommes convaincu qu'ils trouveront au Mexique et

dans les autres colonies espagnoles une riche moisson d'ouvrages sur le Sacré Cœur.

Ajoutons cet autre ouvrage imprimé à Mexico, en 1753 : *El verdadero amante del Corazon deifico de Jesus*... Le véritable amant du divin Cœur de Jésus par le P. Ignace Tomay, S. J. On y trouve une série de douze considérations sur les excellences et les vertus de ce Cœur Sacré, et la pratique de la dévotion qui lui est due.

Cet ouvrage est dédié à la Vierge Immaculée Marie, Mère de Jésus, c'est à elle qu'il appartient de nous introduire dans le Sacré Cœur et de nous y ménager un asile assuré et une demeure inviolable.

L'Amérique du Sud ne nous a laissé que de trop rares documents sur les progrès que la dévotion au Sacré Cœur avait faits dans ses vastes provinces. Mais nous sommes en droit de l'affirmer : Le Sacré Cœur était vénéré dans les langues qu'on parlait sur les rives du Parana comme sur celles du Rio de la Plata, aussi bien dans les colonies que protégeait le drapeau espagnol que dans celles qui relevaient du Portugal.

La traduction portugaise du livre du P. Croiset faite à Macao avait porté le culte du Sacré Cœur au Brésil ; et les Pères que la mère-patrie ne cessait d'envoyer dans ces contrées, avaient, au prix de mille souffrances, entretenu le feu sacré.

Le P. Gabriel Malagrida qui devait terminer sa carrière héroïque sur le bûcher qu'alluma la haine de Pombal, demandait au Cœur Sacré de Jésus l'efficacité de son apostolat. Voici ce qu'on lit dans le programme de ses missions au Brésil. « Après la prédication des grandes vérités, le saint missionnaire organisait de grandes cérémonies. La première était la Réparation au Sacré Cœur de Jésus. On chantait une messe solennelle, suivie d'un sermon sur la réparation des outrages commis contre le Saint-Sacrement. Le Père insistait sur la communion fréquente comme moyen de persévérance, recommandait la dévotion au Sacré Cœur et pressait les assistants de s'enrôler dans la Confrérie ; une procession du Saint-Sacrement dans les rues splendidement ornées terminait

ce beau jour. » (Vie du P. Malagrida par le P. Butina S. J. Barcelona 1886 (en espagnol).

Les Pères espagnols n'étaient pas moins dévoués au Sacré Cœur.

Le P. Antoine Guasp, des îles Baléares, avait fondé, au prix des plus grands sacrifices, la bourgade du Sacré Cœur, non loin des rives du Paraguay, lorsqu'en 1763 il reçut la récompense de son zèle, en mourant sous les coups des barbares.

Le P. Vincent Sans jeûnait deux fois chaque semaine le vendredi et le samedi : le vendredi en l'honneur du Sacré Cœur ; le samedi pour assurer à ses travaux la protection de la Sainte Mère de Dieu.

CHAPITRE VIII.

COMMENT LE CULTE DU SACRÉ CŒUR SE PROPAGE.

Après cette excursion au delà des Pyrénées, rentrons en France, au pays du Sacré Cœur. Au moment où les instances que nous avons racontées se poursuivaient en Cour de Rome pour en obtenir la célébration d'une fête et d'un office du Sacré Cœur, les Visitandines continuaient leur pieuse et active propagande, secondées qu'elles étaient puissamment par les Évêques de Soissons et de Marseille. Mgr Languet publiait enfin la Vie de la V. Marguerite-Marie Alacoque, depuis longtemps attendue; et Mgr de Belzunce, par ses mandements et ses circulaires, entretenait dans les âmes le souvenir de la délivrance miraculeuse dont Marseille était redevable au Cœur de Jésus. Les Prêtres du Sacré Cœur qu'il avait fondés lui donnaient un généreux concours : Directeurs du grand séminaire, ils inoculaient au jeune clergé leur esprit et leurs maximes ; tandis que par leurs Congrégations du Très Saint Enfant Jésus et de Saint-Jean-Baptiste, ils formaient les adolescents aux vertus de leur âge, et les jeunes hommes aux exercices d'une piété plus virile.

Les Pères de la Compagnie ne restaient pas inactifs : un moment arrêtés dans les empressements de leur apostolat par les sages lenteurs de leur T. R. P. Général, ils ne tardèrent pas à reprendre leur liberté première. La mission de la Compagnie n'était plus le secret d'un petit nombre d'initiés ; elle se transmettait comme un héritage, et les jeunes Jésuites, en sortant du noviciat, se promettaient de soutenir, au prix de tous les sacrifices, l'honneur du Majorat qui leur était confié. Aussi les démarches que faisait le P. de Galliffet auprès du Saint-Siège tenaient en suspens la Compagnie tout entière. Ce n'était pas un soldat d'aventure, lancé en tirailleur d'a-

vant-garde pour sonder l'opinion et pressentir son attitude; Assistant de France auprès du T. R. P. Général, il agissait au nom de ses frères et engageait l'Institut. L'insuccès final de ses instances ne découragea pas les Jésuites; ils virent comme lui, dans cet échec, non une défaite, mais un simple ajournement. Ils se promirent de revenir à la charge quand paraîtraient de meilleurs jours.

Un certain nombre d'incidents, survenus vers ce temps-là, prouvent que la Compagnie se souvenait de sa mission. On lit dans une circulaire de la Visitation de Blois, en date du 15 avril 1728 : « Nous avons la consolation de voir établie dans notre ville la dévotion au Sacré Cœur de Jésus ; nous espérons qu'elle sera une source de bénédictions pour le pays. Ce sont les Pères Jésuites qui en ont fait les poursuites et qui ont obtenu de Rome (17 décembre 1726) une indulgence plénière pour le jour qu'on en fait la fête, le vendredi d'après l'Octave du Saint-Sacrement : la Confrérie en est érigée dans leur église. La Reine de France Marie Leczynska, le Roi et la Reine de Pologne s'y sont enrôlés avec toute leur maison. Cet exemple a été suivi par un grand nombre d'autres personnes de tout état. Les RR. PP. Jésuites ont fait dans leur église une Chapelle magnifique en l'honneur du Sacré Cœur : Il y a là un beau tableau qui le représente.

« La considération de l'union que nous avons avec ces Révérends Pères nous a empêché tout sentiment de jalousie que nous aurions pu avoir de leur avantage. Outre cela, personne n'ignore qu'ils ont beaucoup contribué à inspirer cette dévotion au public et qu'ils ont grande part à son établissement. Mgr notre Évêque pour satisfaire la nôtre en particulier, nous a accordé la grâce de faire une seconde fête de cet adorable Cœur, à l'octave de celle des Pères Jésuites, avec indulgence et exposition du Saint-Sacrement. Nous eûmes plusieurs messes et un beau salut en musique, chanté par MM. de la Cathédrale. »

Dans les villes où les Religieuses de la Visitation étaient en possession de la Confrérie du Sacré Cœur,

les Pères Jésuites ne croyaient pas avoir assez fait en s'y associant personnellement ; ils usaient de leur influence pour recruter de nombreuses adhésions. Témoin cette industrie du P. de la Marvalière qui dirigeait à Paray-le-Monial la Congrégation des artisans. C'était vers 1728 ou 1729. Il proposa à ses jeunes Congréganistes d'associer, en corps, leur Congrégation à la Confrérie du Sacré Cœur, indépendamment des engagements que chacun d'eux pouvait avoir contractés isolément. Le conseil de la Congrégation se réunit pour délibérer sur la proposition ; et à l'unanimité on dressa un *statut* par lequel il demeura arrêté : « 1° que la Congrégation, *en corps*, se fera inscrire en cette qualité sur le registre de la Confrérie du Sacré Cœur pour marque de l'engagement qu'elle prend dans cette dévotion ; 2° que chaque année on fera en l'église des Dames Religieuses de la Visitation Sainte-Marie une procession et communion générale, le dimanche dans l'Octave de la fête du Sacré Cœur, ou le jour de fête qui se rencontrera dans cette Octave ; 3° qu'on fera, avant la messe, l'amende honorable, laquelle, avec la messe de communauté, tiendra lieu aux congréganistes, en corps, de l'heure qu'ils sont obligés de passer devant le Saint-Sacrement, pour avoir part aux prières, indulgences et suffrages de ladite Confrérie du Sacré Cœur ; 4° que les *dépositaire* et *secrétaire* auront soin de faire porter le luminaire nécessaire pour la Messe de la Congrégation, comme aumône faite en réparation des outrages faits à Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement ; 5° qu'on avertira tous les Congréganistes de se rendre exactement à cette procession à laquelle tous sont engagés ; 6° enfin que si par quelque temps ou raison imprévue il arrivait que la Communion générale ne pût se faire aux jours ci-dessus marqués, la Congrégation ne laissera pas d'aller en procession en l'église Sainte-Marie, d'y faire l'amende honorable et d'y entendre la messe. Et en ce cas la Communion générale qui suivra immédiatement, en quelque église que ce soit, s'offrira à l'intention du Sacré Cœur de Jésus. »

L'acte de cette association fut dès lors regardé comme

l'un des statuts de la Congrégation des artisans. Copie en fut remise aux Filles de Sainte-Marie, et insérée dans le registre de la Confrérie du Sacré Cœur.

Les artisans furent fidèles à leur promesse. Quelques années après cet enrôlement, on lit dans les Annales du Monastère : « De toutes les processions qui se rendent à notre église pendant l'Octave de la fête du Sacré Cœur, celle que le R. P. de Chaillot fait faire tous les soirs à ses Congréganistes, nous pénètre d'édification. Ils sont au nombre d'environ quatre cents. Leurs chants pieux et plus encore la touchante amende honorable que le Révérend Père prononce en leur nom excitent singulièrement à la dévotion. »

Ce n'est pas en vain que Paray était le berceau de la dévotion au Sacré Cœur ; nulle part peut-être elle n'était plus florissante. Malgré son exiguité, cette petite ville avait chaque vendredi du mois le salut et la bénédiction en l'honneur de ce Cœur adorable. Depuis longtemps, cette faveur était accordée à la chapelle de la Visitation pour les premiers Vendredis. Les Dames Ursulines l'obtinrent pour les seconds ; les Pères Jésuites pous les troisièmes, et les Religieuses de l'Hôpital pour les quatrièmes. C'était donc à qui honorerait le plus ce divin Cœur (Annales du Couvent de Paray).

De ces faits et de beaucoup d'autres il ressort avec évidence que la Compagnie ne négligeait pas son mandat du 2 juillet 1688. En 1726 les Pères obtiennent un bref d'indulgence pour leur Confrérie de Blois ; en 1727 pour celle de Grenoble. En 1728, c'est Ispahan, Palerme, Posen et Saint-Louis de la Guadeloupe ; en 1729, le Cap français et le Fort Saint-Pierre à Saint-Domingue, Léopol et Pondichéry ; en 1730 Sedan ; en 1731 Chandernagor... Les années suivantes verront ériger les Confréries du noviciat de Paris, de Hesdin, d'Angoulême, de Clermont-Ferrand, et beaucoup d'autres. Les Jésuites de Pologne rivalisent avec ceux de France ; ceux d'Espagne, nous les avons vus récemment conquis au Sacré Cœur, entendent ne le céder à personne ; et Lorca, Logrono, Calatayud, Palma, Tarragone, Osca, et Montulia témoignent de leur activité infatigable.

Les Pères ne fondaient pas habituellement de Confréries là où les Religieuses de la Visitation les avaient devancés... ils se conformaient de la sorte aux usages de la sainte Église qui n'a pas coutume d'ériger dans une même ville plusieurs centres d'une même association. Ce fait explique, mieux encore que la direction imprimée à la Compagnie par le T. R. P. Thyrse Gonzalès, le nombre relativement restreint des Confréries érigées dans nos églises. Mais les Jésuites se faisaient volontiers les promoteurs de toutes les œuvres qui venaient à la lumière. Ils offraient leurs bons offices auprès de la Cour de Rome, pour en obtenir des brefs d'indulgences ou l'érection canonique des Confréries... et presque partout ils étaient invités à prendre la parole le jour de la fête du Sacré Cœur. Les Filles de saint François de Sales n'étaient pas les seules à exploiter cette bonne volonté. Si fort que fût le lien séculaire qui inclinait les Fils d'Ignace vers la Visitation, ils se regardaient comme les débiteurs de toute œuvre qui les réclamait au nom du Sacré Cœur. Les Religieuses de tout nom et de tout habit étaient les privilégiées de leur dévouement : et il faut le reconnaître, à part celles que leur règle subordonnait à la direction des Pères d'un même Ordre, les Communautés de femmes, non entachées de jansénisme, s'adressaient volontiers à la Compagnie... Telles étaient, surtout celles que leur vocation enseignante rapprochait des Jésuites sur le terrain d'un même apostolat, les Ursulines, par exemple, avec leurs différentes branches ; elles déployaient pour la cause du Sacré Cœur un zèle qui le cède à peine à celui des Religieuses de la Visitation... Elles avaient bu, nous l'avons dit, la dévotion du Sacré Cœur à la source même de Paray ; et nous les voyons accueillir les leçons de la B. Marguerite-Marie avec un empressement que les Sœurs de celle-ci auraient pu momentanément envier. Ce que nous disons des Religieuses Ursulines s'applique à la plupart des autres. Les Pères trouvaient dans les Couvents un terrain tout préparé pour recevoir la précieuse semence qu'ils apportaient. Il y a entre les élues du cloître et la dévotion au Sacré Cœur des affinités profondes ; elles y

trouvent dans l'amour dont il est tout ensemble l'emblème et le foyer, le principe, le moyen et la récompense de leur vocation. L'aimant divin qui les a tirées du monde, c'est l'amour de Jésus pour elles ; il est aussi la source des grâces qui les soutiennent, et la récompense qu'il leur donne ici-bas, c'est encore Lui... Mais où est-il ? Au ciel sans doute... mais le ciel est si haut ! Il est aussi dans le Tabernacle ; mais caché sous les voiles Eucharistiques. Eh bien ! qu'il paraisse, qu'il se montre dans une image, et que sa vue conduise les âmes du signe sensible au Cœur vivant qu'il symbolise et aux ardeurs qui le consument. La dévotion, née à Paray-le-Monial, répond à ce vœu. Elle met sous les yeux de la Religieuse contemplative 1° l'emblème de l'amour, dans ce Cœur peint ou gravé qui en est le symbole, 2° le siège de l'amour, dans ce cœur de chair que l'image représente ; et 3° enfin, l'amour même de Jésus dont le Cœur de chair est le vivant organe. Or à cet objet trois fois charmant, comment l'élue du cloître ne se rendrait-elle pas ? Elle y est venue pour offrir tout son amour au Jésus qui l'appelle... Elle le trouve, elle l'aperçoit enfin dans cette image dont toutes les langues et tous les peuples ont fait un emblème d'amour ; dans ce Cœur de chair qui a tressailli pour elle aux impulsions de l'amour éternel. Et voici que Jésus lui-même daigne présenter ce Cœur vivant, ce Cœur brûlant d'amour à ses adorations, à sa reconnaissance, et il lui dit, comme à une autre Marguerite-Marie : Voilà ce Cœur qui vous a tant aimée... ne le payerez-vous pas d'un délicieux retour ?

Et dans ce Cœur qui a tant aimé, l'âme religieuse voit le principe de tous les dons surnaturels que la miséricorde a échelonnés le long de notre pèlerinage ; elle voit tous les excès d'amour qui ont marqué la venue du Verbe au milieu de nous, un Dieu qui s'incarne, un Dieu qui se fait enfant, un Dieu victime, un Dieu qui se survit à lui-même pour recommencer une nouvelle existence et être avec nous tous les jours. Oui, l'Eucharistie, ce don par excellence, le plus précieux que Dieu puisse faire ici-bas, l'âme religieuse le doit au Cœur de Jésus qui seul l'a conçu, réalisé, communiqué. La voilà

donc qui reporte sur ce Cœur les effusions de reconnaissance et les brûlantes ardeurs dont elle environne Jésus dans son Eucharistie... ou plutôt, elle ne reprend rien à l'Eucharistie, elle ne sépare pas les deux objets que Dieu a faits inséparables, le corps qui renferme le cœur et le cœur qui fait vivre le corps ; elle adore, elle bénit, elle entoure des mêmes transports d'amour son Jésus tout entier, et son Corps adorable et son Sacré Cœur.

On conçoit dès lors quel accueil on faisait dans le Cloître aux manifestations venues de Paray et aux Jésuites qui les apportaient.

Les paroisses ne leur étaient pas fermées, à ces fils d'Ignace : ils prêchent à Saint-Sulpice le 1er septembre 1748 pour la Consécration solennelle d'un autel dédié aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ; ils expliquent le sens de la dévotion et son opportunité. Le Prélat consécrateur était Mgr Durini, archevêque de Rhodes, nonce du Saint-Père... A cette occasion on réimprima des instructions pratiques touchant la dévotion au Sacré Cœur. Le *Nouvelliste* dénonce à son parti certaines prières intitulées : Le Chapelet du Sacré Cœur, l'oraison universelle au Sacré Cœur pour tout ce qui regarde le salut ; le *Pater* du Sacré Cœur etc... Si nous en croyons l'organe du parti janséniste, dans les Nouvelles ecclésiastiques du 17 septembre 1731, le P. Gramin, Recteur du Collège des Jésuites d'Orléans, aurait prêché le jour de la fête du Sacré Cœur... et dans son sermon, il aurait canonisé Marie-Alacoque en la présentant comme une autre Thérèse ; et de plus, prophétisant les destinées de la dévotion nouvelle, il aurait dit que bientôt elle serait acceptée dans toute l'Église, et que ses accroissements la placeraient au-dessus même de la dévotion au Saint-Sacrement... N'en déplaise au gazetier janséniste, sauf la dernière assertion dont il endosse la responsabilité, les évènements n'ont pas donné tort à la prophétie.

Nous lisons encore dans le n° du 12 septembre 1740 l'entrefilet que voici : « Un Jésuite prêche dans l'église des Religieuses de Sainte-Élisabeth, rue du Temple, le jeudi, jour de l'Octave du Saint-Sacrement. Il parle du

Sacré Cœur et montre ce qu'il y a de *nouveau* et d'*ancien* dans cette dévotion. » Rien de plus naturel que cette division. « Dans le premier point, il explique comment la fête du Sacré Cœur diffère des autres, en s'appuyant sur les révélations qu'en ont reçues quelques âmes privilégiées. » Jusqu'ici rien de plus correct, mais ce qui regarde le second point, le gazetier ou son correspondant néglige de le dire. A l'entendre ce ne fut qu'une leçon d'arithmétique et de géographie... « Le Prédicateur aurait énuméré les lieux où cette dévotion aurait commencé avant de venir *en France...?* et de là, passant au calcul des milliers d'âmes qui se sont enrôlées dans la Confrérie, il en met 30.000 à Dijon, et ainsi du reste. Il est aisé de rétablir cette seconde partie dans son intégrité première. L'orateur aura montré que la dévotion au Sacré Cœur est ancienne comme le Christianisme ; il aura énuméré les personnages illustres qui dans la plupart des pays catholiques ont vénéré le Cœur de leur Dieu... Puis, revenant aux manifestations de Paray, il aura cité les pratiques que la Vén. Marguerite-Marie avait ajoutées au fond traditionnel et attesté, sur la foi de cette multitude de fidèles qui se sont ralliés à la bannière du Sacré Cœur, que ces pratiques sont divines, et que le doigt de Dieu est là. Or, en quoi ce plan mérite-t-il la censure ? N'importe ! C'est l'œuvre d'un Jésuite, elle ne peut être que ridicule et pleine d'erreurs.

Vers le même temps, le P. du Fay, faisait imprimer son Sermonnaire (Lyon 1742). Dans son Octave du Saint-Sacrement, 5e jour, il parle de l'amour que Notre-Seigneur nous a témoigné et de celui dont nous lui sommes redevables. Apprenons, dit-il dans sa seconde partie, ce que doit être notre cœur à l'égard de ce grand Cœur si bon pour nous ; du côté de Jésus-Christ c'est un cœur libéral et prodigue ; un cœur vigilant et attentif à nos intérêts ; un cœur empressé et ardent, un cœur fervent et constant. De notre côté ayons un cœur reconnaissant ; un cœur attentif à tout ce qui peut plaire à notre bienfaiteur, un cœur vif et empressé qui languisse dès qu'il n'est pas avec Celui qu'il aime ; un cœur constant qui ne se démente jamais.

Sans aucun doute, des recherches ultérieures nous permettront de grossir le nombre des Pères qui dans leurs sermons ou par leur vertu ont rendu hommage au Cœur de Jésus et à ses divines prérogatives ; mais déjà nous sommes en mesure de citer encore quelques noms :

Le 16 juin 1760, à 1 heure après minuit mourut en grande réputation de vertu le P. Henri Mérigon, directeur au Séminaire d'Apt, dans le Comtat-Venaissin. Né à Grasse le 26 décembre 1688, il fut reçu dans la Compagnie le 7 septembre 1707. Là, il suivit les cours ordinaires de philosophie et de théologie et enseigna 6 ans la grammaire, 2 ans la rhétorique et 6 ans la philosophie. En 1714, il était au Collège d'Aix, comme préfet du pensionnat, avec le P. Croiset pour Recteur ; et en 1721-22, il faisait son troisième an à Saint-Joseph d'Avignon sous la direction du même Père. Il ne paraît pas douteux que, durant ce temps de formation spirituelle, le Père Instructeur n'ait imprimé à son disciple le cachet spécial de sa vertu, une tendre et forte dévotion envers le Sacré Cœur.

« Le P. Mérigon vint une première fois au grand séminaire d'Apt en 1728-1729 ; en partit deux ans après pour diriger pendant une année la Congrégation des Nobles au Collège d'Avignon et revint au même séminaire en 1732 pour ne plus s'en éloigner. La ville d'Apt qui fut 30 années le théâtre ordinaire de son Apostolat, n'oubliera jamais les fruits précieux de son zèle et de sa charité. Honoré constamment de la confiance de son Évêque, il la mérita toujours par sa prudence et ses lumières... Sa bonté, son affabilité, son égalité d'humeur lui gagnaient tous les cœurs. Dur à lui même jusqu'à l'excès, et faisant ses délices des macérations dont il affligeait son corps, il n'était que douceur, charité, compassion pour les autres. Parfait imitateur de saint Régis qu'il avait pris pour modèle, il fut dans tous les temps le père des pauvres, le consolateur des affligés, le conseil de toutes les personnes de tout rang et de tout état, qui recouraient à lui comme à leur oracle. Sa patience fut toujours inaltérable au milieu des fonctions du ministère les plus pénibles et les plus

difficiles, que son zèle lui fit embrasser avec ardeur... Il ne respirait que le bien des âmes, et dès que le salut du prochain l'appelait, il ne trouvait rien au-dessus de ses forces déjà épuisées. Il contracta la maladie qui nous l'a enlevé; et sept jours de douleurs et de souffrances ont achevé de le purifier et de le rendre digne de la gloire dont une vertu si parfaite a déjà sans doute été couronnée dans le ciel.

« A peine le sut-on malade que dans toutes les églises on ne vit que flambeaux allumés devant tous les autels, et des personnes de tout état prosternées en prières pour obtenir sa guérison. Mais cette belle âme était mûre pour le ciel, ni les prières ni les remèdes n'ont pu nous le conserver. Sa mort a causé un deuil universel par la tristesse où elle a jeté tous les cœurs. Bientôt le concours auprès de son cercueil a été si grand qu'un jour entier n'a pas suffi pour contenter l'empressement et la dévotion des fidèles. L'opinion de sa sainteté était si fortement imprimée dans les cœurs, elle a éclaté tout-à-coup avec tant de vivacité que chacun s'est empressé de faire toucher au corps des images, des chapelets, des linges; on a coupé les habits dont il avait été revêtu, et on l'eût totalement dépouillé, si on n'eût pas mis de bonne heure des gardes auprès du cercueil pour empêcher le tumulte. Le séminaire n'a pas désempli du monde que la dévotion y attirait de tous les quartiers. On a été obligé, pour contenter la dévotion et la confiance des personnes et empêcher qu'on ne se portât aux extrémités à l'égard du corps, de distribuer ce qui avait appartenu et servi au Saint, c'est sous ce nom seul qu'on désigne le P. Mérigon. Tous ces morceaux d'étoffe et de linge, même de ceux dans lesquels il est mort, ont été reçus et emportés avec le même empressement et la même vénération qu'on a pour les reliques des Saints. On ne put l'ensevelir que dans la matinée du lendemain, plus de 30 heures après sa mort; et malgré la chaleur de la saison, malgré la petitesse de la chapelle exposée à toutes les ardeurs du soleil, malgré cette affluence prodigieuse du peuple qui la remplissait continuellement, le corps non seulement n'exhalait aucune odeur, mais

ses chairs étaient aussi molles et aussi souples que s'il n'avait fait que d'expirer.

« Cette impression générale de la sainteté du P. Mérigon a été encore augmentée par un évènement singulier que ceux qui ont habillé le corps n'ont pu tenir secret et qui paraît tenir du prodige. C'est la figure d'un Cœur qu'on voit imprimée parfaitement sur le côté gauche, à un pouce environ au dessous de la région du cœur. La couleur en est d'un rouge de sang très vermeil; et après plus de trente heures, elle avait plutôt augmenté que perdu la vivacité de son éclat. Quantité de personnes des plus distinguées de la ville, et Mgr l'Évêque de Conserans qui s'y trouvait voulurent être les témoins de ce fait; et les médecins et chirurgiens qui l'ont examiné ne crurent pas qu'il y eût rien de naturel. Quoi qu'il en soit, si la sainteté du Serviteur de Dieu, constatée par sa vie, n'avait pas besoin de ce témoignage, on pouvait du moins le regarder comme une preuve et comme une récompense de sa tendre dévotion pour le Sacré Cœur de Jésus auquel il était sans cesse uni. »

Tel est l'hommage que le P. Clément, alors Supérieur du séminaire d'Apt, rendait aux vertus de son confrère. Il prouve une fois de plus que, même à la veille des disgrâces qui allaient les frapper, les Jésuites de France se souvenaient de leur glorieuse mission. Les uns y travaillaient par la parole, les autres par le livre, et tous par l'édification du bon exemple. Signalons encore le P. Joseph Waldner, à qui son zèle pour le salut des âmes et la gloire de son divin Maître inspira vers la fin de sa vie de publier un ouvrage sur la dévotion au Sacré Cœur [1].

[1] Le P. Joseph Waldner naquit à Mérans, diocèse de Coire, le 13 mars 1680. Il fut admis au noviciat de Nancy le 1er septembre 1701, fit son cours de régence dans les Collèges de Chaumont, de Colmar et d'Ensisheim, et rentra à Nancy en 1711 pour y étudier la Théologie. Au bout de sa quatrième année, on l'envoya au Collège de Strasbourg en qualité de Missionnaire, et il y fit sa profession le 2 février 1717. Le P. Cadrès, dans sa notice sur la vie et les vertus du P. Waldner, se plaint de le perdre de vue pendant les trente années qui suivent sa profession ; nous sommes en mesure de combler cette lacune, grâce aux bons offices du P. Van Meurs, cet Archiviste de la Compagnie dont nous

Il parut pour la première fois à Nancy chez Louis Beaurain, Imprimeur Libraire à l'Image saint Ignace, sous ce titre : *Le Chrétien selon le Cœur de Jésus, par la pratique de ses vertus; ou Neuvaine en forme de retraite à l'honneur de ce Cœur adorable, avec les autres exercices de la piété chrétienne, 1751*. Il a été traduit en allemand et en italien.

L'auteur laisse à d'autres le soin de défendre dogmatiquement la dévotion au Sacré Cœur contre les attaques passionnées de l'hérésie janséniste. Son but est de faire comprendre les effets que cette dévotion doit produire en nous, les fruits que nous devons en recueillir pour la réforme de notre intérieur, pour la fuite du mal et la pratique du bien. Dans cette vue, il expose d'abord les principaux motifs qui nous obligent à croître sans cesse dans l'amour et l'imitation de ce divin Sauveur. Puis, entrant dans le détail, il choisit quelques-unes des vertus qui ont brillé avec plus d'éclat dans notre admirable modèle : humilité, douceur, pureté, générosité.

Il donne chaque jour 4 exercices différents : 3 méditations et une lecture. Il a recours à toutes les industries que son zèle peut lui suggérer, offrant au lecteur tantôt des considérations simples et touchantes ; tantôt des entretiens familiers entre le disciple et son divin Maître, tantôt de tendres effusions, propres à inspirer aux plus tièdes les sentiments d'une douce et solide piété.

sommes l'obligé à plus d'un titre. Dès 1717, il dirige à Strasbourg la Congrégation des Ouvriers de langue allemande ; l'année suivante, 1718, il se rend à Ensisheim pour y remplir la même fonction dans la Congrégation de la bonne mort, tout en cumulant tour à tour les charges de Père spirituel, de Préfet des classes et de Ministre du Collège. En 1729, il fait une étape d'une année à Colmar, avec des charges toutes semblables : de là il se rend à Sedan, de 1729 à 1733, en qualité de Préfet des classes, de Ministre et de Prédicateur. Nous le retrouvons ensuite Ministre à Auxerre, Préfet des classes à Chaumont, d'où il revient à Sedan fournir un nouveau triennat comme Préfet des classes et Père spirituel. En 1743, il figure parmi les Pères qui composaient alors la petite Résidence de Saint-Nicolas-du-Port. Il y dirigeait la Congrégation des Bourgeois établie dans cette Résidence, fonction qu'il garda jusqu'à sa mort. En 1752 il succéda au P. Petitdidier dans le gouvernement de cette maison qu'on avait depuis deux ans convertie en Collège. C'est là qu'il mourut le 7 janvier 1753, âgé de 73 ans, dont 53 dans la Compagnie.

Les Exercices du Chrétien placés en tête de la Retraite n'ont pas pour but de grossir le volume, mais uniquement d'assurer le fruit des instructions qu'il renferme. L'auteur a soin de les rapporter tous à la dévotion au Sacré Cœur. On y retrouve le même esprit de confiance et d'amour qui l'a dirigé dans son travail. Ces pieux exercices deviendront pour les âmes de bonne volonté une source abondante de bénédictions... C'est ainsi que ce fervent religieux s'efforce d'embraser les cœurs du feu que Jésus est venu apporter sur la terre ; c'est ainsi qu'il remplit la mission donnée à son Ordre.

Vers le temps où le P. Waldner publiait son *Chrétien selon le Cœur de Jésus*, un Père allemand, François Schauenbourg se signalait par son zèle à propager le culte de ce Cœur adorable[1]. Ce fut en 1756 qu'il publia en latin son livre intitulé : *Le cœur très aimable de Jésus, Dieu et homme, proposé à la connaissance et à l'amour de ses créatures*... Il le dédia au Très Saint Cœur de Marie, après le Cœur de Jésus, le plus excellent, le plus digne d'une Mère de Dieu. Il reconnaît que son travail est l'accomplissement d'un vœu ; mais dans quelle circonstance l'a-t-il prononcé ? La préface de son *Manuel de dévotion envers le très aimable Cœur de Jésus* nous apprend qu'il avait échappé à plus d'un danger de mort, par la protection évidente du Sacré Cœur. Il en avait encore reçu bien d'autres faveurs signalées; aussi s'était-il engagé par vœu à consacrer sa plume à la gloire de ce Cœur adorable. Il a tenu sa promesse en publiant en l'honneur de ce divin Cœur plusieurs ouvrages latins et de nombreux opuscules en langue allemande. Voici l'analyse de son livre intitulé : *Le très aimable Cœur de*

[1] Il était né à Fribourg en Brisgau, dans le diocèse de Constance, le 2 juin 1716, et il n'avait pas achevé sa 16e année lorsqu'il entra au noviciat de Lausperg. Il étudia la philosophie pendant 3 ans au Collège d'Ingolstadt, régenta 8 années dans les Collèges de Constance, d'Augsbourg et de Munich, et revint à Ingolstadt suivre le cours de Théologie. En 1745-46, il fait son 3e an à Ebersperg, et de là s'en va professer de longues années la logique et la physique dans les divers Collèges de la province. En 1765, il est Recteur du Collège de Munich, puis de Neubourg en 1770... Il occupait encore ce poste, lorsque la mort vint le surprendre le 10 avril 1772.

Jésus Dieu et homme. Il traite dans un premier chapitre des origines du culte du Sacré Cœur, de sa propagation du vivant même de la B. Marguerite-Marie; puis, dans le second, de son merveilleux accroissement pendant la 1re moitié du XVIIIe siècle. Opuscules et images, statues et médailles, Confréries nombreuses, ces divers moyens de propagande se multiplient de toutes parts. Dans le IIIe chapitre, il rend hommage de cet accroissement aux Monastères de la Visitation qui n'ont rien négligé pour le favoriser. Mais les Frères du P. de la Colombière se sont-ils désintéressés de la mission que ce vénérable Père a reçue du Ciel pour son Ordre ? L'auteur consacre le IVe chapitre à raconter ce qu'a fait la petite Compagnie de Jésus pour étendre le culte du Sacré Cœur. « Ils sont nombreux, dit-il, les Jésuites qui jusqu'aujourd'hui ont travaillé avec une énergie toute virile à glorifier ce Cœur divin. Je ne parlerai pas de ces statues, de ces tableaux du Sacré Cœur déjà inaugurés dans plusieurs de nos églises de France; je mentionnerai seulement cette statue de vermeil estimée plus de 1.000 florins, qu'on admire dans notre église d'Ingolstadt. Sa hauteur est de 8 pieds, y compris le piédestal. On sait aussi que les Nôtres ont établi les Confréries du Sacré Cœur en Chine, et jusque dans le palais de l'Empereur ; et que chaque année la fête de ce divin Cœur y est célébrée avec magnificence. Les Pères de la Compagnie furent les premiers à écrire sur la dévotion naissante ; qui ne connaît les PP. de la Colombière, Jean Croiset et Froment ? les Sonnenberg, les Waldner, les Probst et les Bonucci ? Et ce livre d'or publié par le Collège de Pont-à-Mousson et traduit en plusieurs langues ; et enfin l'auteur qui éclipse tous les autres, le prince de nos écrivains, le P. J. de Galliffet dans son œuvre magistrale de l'excellence de la dévotion au Sacré Cœur ?

« Mais que les Fils d'Ignace se soient voués à cette pieuse propagande, cela n'a rien d'étonnant. Tout ce qui est de Notre-Seigneur ne doit-il pas leur être cher ? Ils s'appellent la Compagnie de Jésus... et si ce titre les oblige à honorer, à aimer ce Nom divin devenu leur nom, comment ne s'appliqueront-ils pas à honorer et à aimer le

Cœur de Jésus qui est tout un avec Lui et la plus noble partie de son corps ? De plus, leur dévouement est un acte d'obéissance. La B. Marguerite-Marie a dit dans une lettre à son directeur... « Je vous en conjure, ô mon bon Père, ne négligez rien pour l'inspirer à tout le monde. Jésus-Christ m'a fait connaître de manière à n'en pas douter que c'était principalement par les Pères de la Compagnie de Jésus qu'Il voulait établir partout cette solide dévotion. »

Courage donc, ô Compagnie de Jésus, appliquez-vous de toutes vos forces à écrire, à travailler, à souffrir pour le très aimable Cœur de votre Roi Jésus. Continuez de porter son culte dans tout l'univers, gagnez à Lui tous les cœurs ! N'ayez que cette ambition dans tous vos travaux ; et ces cœurs fussent-ils aussi durs que la pierre et le diamant, vous les attirerez à ce divin Cœur. Celui qui le premier de votre Compagnie a levé cette noble bannière du Cœur de Jésus, affirmait qu'en lui recrutant des adhésions dans tous les rangs de la société, il avait obtenu des conversions qu'il ne pouvait assez admirer. Vous aurez part, vous aussi, à sa récompense. La B. Marguerite-Marie a vu le cœur du P. de la Colombière étroitement uni au Cœur de Jésus, entouré de flammes et comblé de grâces vraiment prodigieuses.

Dans le chapitre VIe, le P. Schauenbourg traite des excellences du Sacré Cœur, et là, il n'est guère qu'un abréviateur du P. de Galliffet.

Le VIe chapitre nous initie aux avantages de la dévotion au Sacré Cœur et enfin, le VIIe détermine l'objet de la fête et du culte quotidien que ce divin Cœur attend de nous.

Lorsque le P. Schauenbourg écrivait cet ouvrage, la Compagnie poursuivait encore sa glorieuse mission en Allemagne, mais bientôt il vit son astre s'obscurcir. Marie-Thérèse d'Autriche finit par s'associer aux injustices des gouvernements voisins et conclure un pacte dont un riche lambeau de la malheureuse Pologne fut le prix. Elle abandonna la Compagnie aux ressentiments de ses ennemis. — Elle crut peut-être échapper aux reproches de sa conscience parce que, tout le temps qu'elle vécut

encore, elle ne cessa de reporter son estime et ses faveurs sur les restes dispersés de cette Compagnie qu'elle avait laissé périr. François Schauenburg put pressentir la suprême catastrophe ; il n'en fut pas le témoin ; le 10 avril 1772, il mourut et fut enseveli avec l'habit de la Compagnie, honoré des regrets et de la vénération des vrais catholiques. Mais, parce qu'il se survivait dans ses écrits et que par eux il entretenait encore le feu sacré dans les âmes, les outrages des ennemis du Sacré Cœur le poursuivirent jusque dans sa tombe.

LIVRE II.

ÉTUDE

SUR LE

SACRÉ CŒUR

LIVRE II

CHAPITRE I.

LES JANSÉNISTES ET LES JÉSUITES.

S'il est un fait notoire, un lieu commun dans l'histoire de l'Église aux XVIIe et XVIIIe siècles, c'est la guerre que le Jansénisme ne cessa de faire à la Compagnie de Jésus. Les hostilités éclatèrent dès l'apparition de la secte, nous pourrions dire, même avant sa naissance ; car, avant d'avoir un nom dans le catalogue des hérésies, le Jansénisme se préexistait dans les hommes dont il est descendu. Comme doctrine, il vient de Baius, ce professeur de Louvain que le Jésuite Lessius avait vigoureusement combattu ; et s'il se personnifie dans celui qui se laissa nommer le grand Arnaud, cet oracle de la secte, eût-il même oublié la défaite théologique de Baius, se souvenait des rancunes parlementaires de sa famille contre l'Institut de Loyola. Mais l'attitude des Jésuites devant la secte naissante, ne pouvait qu'ajouter aux ressentiments héréditaires des disciples de Jansénius et de Saint-Cyran. Champions de l'orthodoxie, les Pères de la Compagnie pouvaient mettre au service de la vérité un dévouement dont rien ne venait entraver la vigueur. Leur doctrine sur la Prédestination, sur la nature de la grâce efficace leur permettait d'attaquer sans ménagement l'hérésie janséniste ; tandis que les partisans de la grâce efficace

par elle-même, les défenseurs de cette grâce suffisante qui ne suffit jamais, ne portaient aux champions de la grâce nécessitante du Jansénisme que des coups moins assurés. On sait que les jansénistes se prétendaient les très fidèles disciples de saint Augustin, et qu'ils se posaient en Thomistes assez courageux pour aller jusqu'au bout de leurs principes. Aussi plusieurs de leurs adversaires, comme peut-être le grand Bossuet, avaient peine à oublier, dans leurs passe d'armes avec les Jansénistes, la fraternité littéraire ou même théologique qui les avait rapprochés sur le terrain des opinions encore libres : on aurait dit qu'ils ne frappaient qu'à regret leurs alliés de la veille dans leurs adversaires d'aujourd'hui. Aussi semblaient-ils esquiver la lutte ; et quand ils étaient contraints de l'engager, ils n'allaient pas à l'ennemi avec cette décision qui assure la victoire. La condition des Jésuites était bien meilleure : ils pouvaient charger leurs adversaires sans arrière-pensée et sans merci. L'antagonisme déclaré des doctrines rendait les combattants irréconciliables. Tout ce que le Jésuite affirmait, le Janséniste le niait ou le mettait en doute. Le Jésuite était par vocation le défenseur de l'autorité pontificale que le Janséniste sapait par la base, tout en lui faisant profession d'obéissance. Le Jésuite maintenait la vraie notion de la liberté humaine et en sauvegardait l'existence ; le Janséniste n'en gardait que le nom, il dénaturait son essence, il y substituait une nécessité irrésistible. Tout ce qui dilate et console les âmes, il s'ingéniait à le flétrir ; ennemi de la miséricorde, il ne laissait couler le sang de Jésus-Christ que pour un petit nombre de prédestinés. Il faisait le vide autour de la table sainte ; et à voir les conditions qu'il exigeait du pécheur pénitent pour l'admettre à la communion, on pouvait croire qu'il visait à la rendre complètement inaccessible ; et si profond était le sentiment d'indignité qu'il imprimait à l'âme pénitente, si élevée la montagne de respect qu'il soulevait devant elle, qu'il décourageait sa bonne volonté. Entre les champions de la miséricorde et ses adversaires, la paix n'était pas possible ; c'était la guerre, la guerre à outrance, l'antagonisme le plus complet, sans

compromis ni apaisement. Du côté de la Compagnie, l'opposition avait son principe dans l'intolérance que la vérité a pour l'erreur. Les Jésuites ne frappaient dans leurs adversaires que des hérétiques. Le jour où les Jansénistes auraient signé les 5 articles par une adhésion loyale à l'enseignement du Saint-Siège, les Jésuites auraient mis bas les armes. Du côté des Jansénistes, la question était moins une question de doctrine qu'une querelle de parti : ils détestaient le Jésuite plus encore que ses doctrines. De sorte qu'on a pu dire du grand Arnaud qu'il haïssait les Jésuites encore plus qu'il n'aimait la grâce efficace; et que, tout bon janséniste qu'il fût, il était capable de se faire papiste si les Jésuites changeaient d'opinion.

Cet esprit d'opposition aveugle aux tendances et aux doctrines de la Compagnie a été finement dénoncé par saint Vincent de Paul dans une lettre à l'abbé d'Origny, prêtre de la Mission à Rome, en date du 25 juin 1648.

« La lecture du livre de M. Arnaud, de la fréquente Communion, au lieu d'affectionner les hommes à la fréquente Communion, elle en retire plutôt. L'on ne voit plus cette hantise des Sacrements qu'on voyait autrefois, non pas même à Pâques. Plusieurs curés de Paris se plaignent de ce qu'ils ont moins de Communions que par le passé. Saint-Sulpice en a 3.000 en moins ; M. le curé de Saint-Nicolas du Chardonnet, ayant visité les familles de sa paroisse après Pâques, en personne et par d'autres, nous dit dernièrement qu'il a trouvé 1.500 de ses paroissiens qui n'ont pas communié, et ainsi des autres. L'on ne voit quasi plus personne qui s'en approche, les premiers dimanches du mois et les bonnes fêtes ou très peu... si ce n'est encore un peu chez les Jésuites. Aussi est-ce ce qu'a prétendu M. Saint-Cyran pour *désaccréditer* les Jésuites. M. de Chavigny disait ces jours passés à un intime ami que ce bon M. (Saint-Cyran) lui avait dit que lui et Jansénius avaient entrepris leur dessein pour discréditer ce saint Ordre-là, à l'égard de la Doctrine et de l'administration des Sacrements; et moi je lui ai ouï tenir quantité de discours, quasi tous les jours, conformes à ceux-là. »

On peut juger dès lors de l'accueil que le Jansénisme dut faire à une dévotion qui se présentait au monde sous le patronage de ces Jésuites détestés ! Elle apportait en naissant une tache indélébile... un Jésuite l'avait assistée au berceau. Donc sans autre examen, elle ne méritait que réprobation !

Mais indépendamment de ce vice originel, la dévotion au Sacré Cœur considérée en elle-même ne pouvait aucunement trouver grâce devant ces rigides sectaires. Plus encore qu'entre les Enfants d'Ignace et les disciples de Saint-Cyran, l'antagonisme éclate entre les manifestations de Paray, et les tristes maximes de Port-Royal.

Quel est l'esprit de la dévotion au Sacré Cœur, et quel est le parfum qui s'en exhale !... O Cœur de Jésus, qui nous dira ce que vous êtes... ou plutôt, dites-nous vous-même ce qu'il faut penser de Vous ! « Je suis, ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour. Je suis la source vivifiante qui envoie ses effusions intarissables sur tous les rivages où le sang d'Adam a coulé. Je suis la miséricorde incarnée... Je promets le pardon à tout pécheur qui revient, de si loin et si tardivement qu'il revienne, et si nombreuses que soient ses rechutes. Devant moi, il n'y a pas de péché irrémissible, si ce n'est l'incrédulité qui s'obstine jusque dans la mort à ne pas croire au pardon ; pas de pécheur qui soit déshérité de toute grâce. Aussi longtemps que du sablier qui mesure l'existence, le dernier grain de sable n'est pas tombé encore, aussi longtemps du calice vivant de mon Cœur s'échappe goutte à goutte la grâce qui convertit le pécheur. » Voilà le Cœur de Jésus avec toutes les magnificences de sa miséricorde. Il promet le pardon au pécheur, un pardon trois fois universel... Il attend le retour du pécheur... que dis-je, il ne se contente pas de l'attendre, il va au-devant de lui... comme le père du prodigue au-devant de son enfant ! Et quand le pécheur est enfin revenu, avec quel empressement ce bon Jésus ne le presse-t-il pas sur son Cœur ! mais il fait plus que pardonner, il se donne et sans mesure. Le Sacré Cœur, c'est Jésus venant à nous, demeurant avec

nous pour être visité, et mangé ! Le Sacré Cœur, c'est Jésus devenant le compatriote et le concitoyen de l'homme, son voisin, son ami, son aliment ! c'est la communion fréquente, très fréquente, la communion quotidienne ; et par la voix de son Église infaillible il invite tous les fidèles et chacun d'eux à vivre de manière qu'ils puissent non seulement communier spirituellement tous les jours, mais sacramentellement, s'il leur est donné d'assister au saint sacrifice de la Messe tous les jours. Or telle n'est pas la foi du janséniste, tel n'est pas son Dieu ! Hélas ! qu'a-t-il fait pour les hommes, ce Dieu de Jansénius? Il n'aime pas jusqu'à se livrer pour moi... Il n'est pas mort pour tous, et je ne sais pas s'il est mort pour moi. C'est un Dieu sans cœur. Il me laisse aux prises avec la tentation sans me donner la grâce dont j'ai besoin pour la vaincre. Il prédestine ou il repousse sans tenir compte des œuvres bonnes ou mauvaises. Si je me damne, il n'a pas dépendu de moi que je me sauve ; et si je suis prédestiné, mon salut est-il vraiment mon ouvrage ? J'ai plus de bonheur que de mérite... à la délectation victorieuse du jansénisme la liberté ne peut pas résister.

Et qu'on ne nous accuse pas d'exagérer à plaisir les torts de nos adversaires, au profit de notre cause : un des coryphées du parti, de Caylus, évêque d'Auxerre, osait dire que pour communier « ce n'est pas assez que le pénitent passe une année sans tomber dans aucun péché mortel, mais il faut qu'il n'y retombe jamais. » L'Évangile lui-même ne trouvait pas grâce devant ces rigides sectaires : il leur semblait que l'enfant prodigue avait été trop tôt reçu en grâce.

Dans le cours de leurs attaques contre la dévotion au Sacré Cœur, ils s'en prirent à sa nature pour en fausser la véritable idée, à son origine pour la rendre méprisable, à ses propagateurs pour leur ôter tout prestige.

Et d'abord, ils voulurent voir dans le Cœur offert à nos adorations un Cœur séparé tout à la fois et du corps dont il faisait partie et de la personne du Verbe, en sorte que doublement isolé et de l'humanité sainte et de la personne qui le rend adorable, il n'était plus qu'un

organe vulgaire, sans aucun titre au culte que l'on revendiquait pour lui... Tout au plus, comme ils l'accorderont plus tard, avait-il une valeur symbolique.

Ils mentaient effrontément : ni la B. Marguerite-Marie, ni le P. Croiset, ni le P. de Galliffet, ni aucun des Théologiens qui ont parlé du Sacré Cœur, n'ont séparé le Cœur matériel de Jésus ou de son Humanité ou de son adorable Personne ; ils l'ont toujours vénéré comme le vrai Cœur du Sauveur, comme le Cœur de la personne du Verbe à laquelle il est indissolublement uni. Mais qu'importait aux Jansénistes un mensonge de plus ? Le Jansénisme est-il autre chose que le mensonge incarné ? Ils mentaient non moins effrontément lorsque, contestant à Marguerite-Marie l'honneur d'avoir manifesté au monde la dévotion au Sacré Cœur, ils en attribuaient l'origine à un hérétique d'Angleterre, à un Illuminé dont le P. de la Colombière n'aurait été que le misérable copiste pendant son séjour dans ce royaume. Voici comment le Nouvelliste janséniste présente la chose, année 1772, p. 52 : « Thomas Godwin était un faux mystique d'Angleterre, de la secte des Protestants de ce royaume. Vers le milieu du dernier siècle, il publia en anglais plusieurs ouvrages de dévotion, selon les principes de la secte. Ces ouvrages furent traduits en latin et imprimés à Heidelberg, dans le Palatinat, chez Samuel Brown, imprimeur de l'Université, sous ce titre : *Opuscula quædam viri Doctissimi et Peritissimi D^ni^ Thomæ Goodwini S. T. D. et Collegii Magdalenensis apud Oxonium Præsidis dignissimi... interprete Gulielmo de Magno Conventu 1658*. Le second des opuscules contenus dans ce recueil a pour titre : *Cor Christi in cœlis, erga peccatores in terris.* — Dispositions du Cœur de Jésus, qui est dans le ciel, envers les pécheurs qui sont sur la terre. Cet opuscule est divisé en 3 parties et roule tout entier sur le Cœur de chair et matériel de Jésus, comme l'auteur s'en explique lui-même. Si l'on compare cet écrit avec ceux des Cordicoles, avec leurs offices, litanies, *oremus*, neuvaines et principalement avec les prétendues visions de la Sœur Alacoque, on est étonné de la conformité qui règne entre eux. Les Théo-

logiens de Rome ont démontré cette conformité, notamment dans le recueil de Lettres italiennes qui servent de suite à l'Antirrhéticus, Lettre II, page 280 et suivantes. Que conclure de là, sinon que les Cordicoles ont originairement puisé leurs rêveries et leurs erreurs dans Goodwin, hérétique, arminien, arien et peut-être même socinien.

« On sait que le P. de la Colombière, directeur de la Sœur Alacoque, a demeuré en Angleterre et que c'est là qu'il a composé ses Retraites spirituelles, là qu'il a jeté les fondements de la nouvelle dévotion. De retour en France, il ne pouvait manquer de l'inspirer à la Sœur Alacoque. En vain le P. de la Colombière fait entendre clairement que les révélations faites à Marguerite-Marie sont l'origine de cette dévotion ; que c'est de cette bonne Sœur qu'il l'a apprise et ensuite portée en Angleterre... Ce système est inadmissible. La révélation de la Sœur date de 1671 ainsi que l'a remarqué le P. d'Asti. Or il est certain que Goodwin avait répandu cette dévotion en Angleterre plus de 30 ans auparavant. Il est donc visible que ce Jésuite a dû la transplanter d'Angleterre en France, plutôt que de France en Angleterre. »

Tel est donc l'acte d'accusation qui transforme le P. de la Colombière en un misérable plagiaire de l'hérétique Goodwin, et fait tomber du front de Marguerite-Marie l'auréole dont l'avait ceinte une niaise crédulité. La Bienheureuse n'est plus qu'un cerveau malade, dupe de ses propres rêveries ou victime des fourberies d'un Jésuite... Le P. de la Colombière n'est qu'un faussaire de bas étage, surpris en flagrant délit d'imposture. L'inventeur de la dévotion au Sacré Cœur n'est qu'un hérétique de la pire espèce... C'en est fait : les Jansénistes ont gagné la partie. Il n'y a plus de dévotion au Sacré Cœur... Les Cordicoles n'ont plus qu'à rentrer dans les ténèbres d'où ils sont sortis.

Il paraît en effet que, même à Rome, et après le décret de Clément XIII, des Théologiens employés dans les Congrégations Romaines, prenaient fait et cause pour ce Thomas Goodwin, et se flattaient d'écraser avec cette redoutable machine de guerre les derniers champions

d'un culte abhorré. Tant la passion est aveugle, tant l'esprit de secte a de pouvoir sur les meilleures intelligences pour les pervertir et les égarer... Malgré cet effort suprême d'un parti aux abois, qu'est-il advenu ? La dévotion au Sacré Cœur a continué dans le monde sa marche ascendante, elle règne aujourd'hui sur ses obscurs blasphémateurs... Le nom même de Thomas Goodwin est inconnu, et qui donc en dehors des érudits de profession, sait que cet hérétique a existé. Nous pourrions donc mépriser les dires du Gazetier janséniste et n'y répondre que par le silence... mais pour montrer à quels expédients peuvent recourir les défenseurs malhonnêtes d'une cause réprouvée, examinons un moment cette difficulté dont ils ont fait tant de bruit, nous n'y verrons qu'un tissu de suppositions gratuites, de contradictions et d'invraisemblances.

A les entendre, Thomas Goodwin serait l'inventeur de la dévotion au Sacré Cœur dans le monde... Mais que faites-vous, leur dirai-je, de ces Docteurs illustres, de ces nobles âmes qui, avant lui, ont connu, aimé, adoré le Sacré Cœur de Jésus-Christ ? Oubliez-vous les Bernard et les Bonaventure, les Gertrude et les Mechtilde, les Lansperge et les François de Sales ? Voilà les ancêtres de notre dévotion ? voilà les vrais précurseurs de la B. Marguerite-Marie ? voilà les maîtres dont elle serait le disciple. Votre Goodwin n'est pas même un anneau dans cette tradition qui descend du Calvaire à la Vierge de Paray. Le Cœur qu'il exalte n'est pas celui que Marguerite-Marie a présenté au monde. Pour Goodwin, le Cœur du Christ ne peut être le Cœur du Fils de Dieu, il n'est que le Cœur d'un simple homme ; puisque dans l'intérêt de votre cause vous êtes obligés de voir en lui un disciple de Nestorius, afin de nous imputer, avec quelque vraisemblance, la transmission de son erreur... Qu'y a-t-il donc de commun entre lui et nous? Par la filiation de la doctrine, la Bienheureuse ne relève que des grands Docteurs dont nous aurions pu allonger la liste glorieuse. Ce Cœur qu'ils adoraient comme le Cœur de leur Dieu, dans le silence du cloître, Marguerite-Marie l'a connu aux lumières d'une révélation toute di-

vine, et cédant enfin à une inspiration qui ne venait que de Lui, elle a revendiqué pour Lui les honneurs d'un culte public et social. Où trouver ici la moindre trace de l'influence Goodwinienne ?

Mais, à l'exemple du P. Emmanuel Marquès, que nous saluons volontiers comme le marteau de l'hérésie janséniste *(Defensio cultus SS. Cordis Jesu. Part. 2ª proposit. decima pp. 364 et seqq.)* nous serrerons de plus près nos adversaires : Ce Goodwin dont, pour le besoin de votre cause, vous avez exhumé du tombeau de l'oubli le peu glorieux souvenir... quel est-il ? que dit-il ? Il aurait, selon vous, composé un opuscule sur les dispositions du Cœur de Jésus dans le Ciel envers les pécheurs d'ici-bas... soit ! mais y parle-t-il d'un culte à rendre à ce Cœur ? Oui, disent-ils encore... on a confronté Goodwin et Marie Alacoque, l'opuscule de celui-là avec les œuvres de celle-ci. On la retrouve tout entière dans Goodwin avec ses offices, ses litanies, ses oraisons et ses neuvaines, surtout avec ses visions et ses révélations prétendues... d'où il appert que la Visitandine n'est que la copiste, inconsciente peut-être, du Docteur anglais. — Vous le dites, mais la preuve, donnez la preuve... donnez les textes qui établissent la contrefaçon... montrez-nous la page accusatrice... c'est ainsi qu'agissent de loyaux adversaires... mais vous vous taisez, vous n'apportez rien à l'appui de vos allégations. Comment qualifier ce procédé ? Mais ce n'est pas tout. L'imposture sort par toutes les mailles de votre récit... Marguerite-Marie ne serait qu'une copiste, un écho inconscient du Docteur d'outre-Manche... Mais de ce Docteur, que vous avez lu sans doute, vous faites un Nestorius, ou même un Socinien... Or, s'il est quelque chose d'évident comme la lumière, c'est que la Bienheureuse n'est en rien la fille de Socin ou le disciple de Nestorius ; tout en elle, dans ses écrits, dans ses actes, dans les novices formées à son école repousse cette imputation. Il faut bien en convenir, la vie de Marguerite-Marie, les apparitions dont Notre-Seigneur l'a honorée, ses relations d'âmes avec le P. de la Colombière, l'apostolat qu'elle a exercé sont choses acquises à l'histoire.

Il est certain que l'humble Visitandine ne s'est soumise qu'après bien des résistances à l'apostolat que Notre-Seigneur lui imposait ; certain qu'à l'instigation de son divin Maître, elle communiqua ses révélations au P. de la Colombière en 1675 ; certain que ce Père les approuva, et voulut être après Marguerite-Marie, le premier adorateur du Cœur de Jésus, en se consacrant comme elle à son service le vendredi 21 juin 1675, époque où il n'était encore nullement question de son voyage en Angleterre. Voilà des faits qui défient toute critique sensée. Le P. de la Colombière atteste qu'il doit la connaissance de la dévotion au Sacré Cœur aux confidences de Marguerite-Marie ; et Marguerite-Marie atteste qu'elle a tout appris dans ses communications surnaturelles avec son divin Maître ; et voilà que nos adversaires s'en viennent, cent ans plus tard, nous dire : ce n'est pas vrai... Marguerite-Marie a été dupe des affirmations de son directeur ; la Colombière a trouvé ses rêveries dans Goodwin... entre vos assertions et les témoignages réitérés de la Bienheureuse et de son directeur vénéré, quel choix ferons-nous? Entre les Jansénistes qui ont inspiré les *Provinciales* de Pascal, ce calomniateur de génie, et l'humble et pure Vierge de Paray, toujours si loyale, si défiante d'elle-même ; entre les Jansénistes qui mettent en pratique avant Voltaire son : « Mentons bien, mes amis, il en restera toujours quelque chose, » entre ces odieux sectaires et le Religieux dont la Bienheureuse admirait la vertu et qu'elle vénérait comme un saint, de quel côté pencherons-nous ? L'hésitation n'est pas possible. Les Jansénistes ont contre eux les dates : dès 1675, le P. de la Colombière avait reçu les communications de la Bienheureuse, bien avant de mettre le pied en Angleterre et de s'y rencontrer avec Thomas Goodwin et ses ouvrages ; ils ont contre eux le sens commun qui jamais ne se résignera à ne voir dans la Bienheureuse qu'une dupe, et dans le P. de la Colombière qu'un imposteur ; ils ont contre eux toute l'Église qui proclame irréprochable dans ses origines, divine dans sa nature, édifiante dans ses pratiques une dévotion qu'ils voudraient présenter aux mépris de l'opinion comme le fruit scanda-

leux du mensonge et de la sottise. La cause est jugée... et l'humble Couvent de Paray-le-Monial reste à jamais le berceau du culte qui sauvera le monde si le monde veut être sauvé.

Par ce qu'on vient de lire, on peut deviner quelle dut être la conduite des sectaires par rapport aux apôtres du Sacré Cœur. Du moment qu'ils n'ont pas épargné la Bienheureuse ni son vénérable collaborateur, ils ne garderont aucune mesure envers les continuateurs de leur apostolat. On les désignait aux mépris de l'opinion sous le nom de Cordicoles et d'Alacoquistes. On ne voyait en eux que les misérables propagateurs d'une hérésie grossière, triste produit des élucubrations d'un cerveau malade. Moins que personne, l'historien de la Bienheureuse, Mgr Languet, évêque de Soissons, ne devait trouver ni ménagements, ni justice. Voici comment le Gazetier janséniste, 1730, p. 1, salue l'apparition de l'ouvrage : « Ce livre suscite un soulèvement public ; tout le monde s'accorde à le regarder comme un de ces prodiges d'aveuglement réservés à notre siècle. La plupart de ceux qui l'ont lu ont été frappés des traits scandaleux dont il est plein. Le style en a paru à tous les lecteurs impartiaux plus romanesque qu'épiscopal. C'est un livre de piété d'un goût si particulier que les oreilles pieuses en sont offensées ; et tout destiné qu'il est à des Religieuses, les filles et les femmes chrétiennes ne s'en permettent qu'à peine la lecture. L'étonnante familiarité de ces Colloques de sœur Marguerite avec Jésus-Christ et de Jésus-Christ avec sœur Marguerite est toujours accompagnée de termes si révoltants que les mondains accoutumés à la lecture des romans, et autres livres profanes, ne se trouvent pas dépassés dans celui-ci... »

Sur ces entrefaites, Mgr Languet fut promu à l'archevêché de Sens : et l'un de ses suffragants lui offrit pour compliment de bien-venu, une *Lettre à un ami* dans laquelle il n'épargne à son métropolitain ni les plaisanteries mordantes, ni les ironies amères, ni les reproches les plus injustes. L'auteur de cette lettre était Daniel de Caylus, évêque d'Auxerre, un des appelants de la Bulle *Unigenitus*. Révolté contre l'Église, sa reine et sa mère,

cet odieux personnage se croyait sans doute dispensé des convenances les plus élémentaires envers son chef hiérarchique.

Il est bien entendu que les Jésuites avaient la meilleure part de ces aménités littéraires. Avec eux, point de modération ni de justice. N'était-ce pas de leur initiative que venait tout le mal, les décrier, les noircir, c'était pour un bon Janséniste, piété et vertu.

Un journal se donna la spécialité de recueillir toutes les calomnies dont les Jésuites étaient les victimes ; il se fit l'égout collecteur de toutes les diatribes, de tous les mensonges, de toutes les imputations qui avaient cours contre les membres de la Compagnie. C'était une feuille hebdomadaire qui, sous le nom de *Nouvelles Ecclésiastiques*, parut de 1730 à 1789, sans indication de lieu ni d'auteur, dans un format in-4° à trois colonnes. On le disait imprimé en Hollande ; en réalité, il s'imprimait à Paris ; tantôt, paraît-il, dans un des bateaux amarrés sur la Seine, tantôt au fond d'une cave, ou dans une maison perdue des quartiers les plus excentriques. Ce journal attira sur lui la rigueur des Puissances : Rome le condamna, le Parlement le fit brûler en place de Grève et décréta de prise de corps ses rédacteurs et ses complices ; ils demeuraient insaisissables, protégés sans doute contre les poursuites de la loi par ceux-là même qui devaient en être les ministres et les vengeurs.

Le Gazetier janséniste tient donc tour à tour dans sa main un encensoir ou un glaive : un encensoir pour ses amis, un glaive contre ses adversaires. Tout écrivain qui attaque la Bulle *Unigenitus* ou les dévotions chères à l'Église est nécessairement un excellent écrivain, un homme de génie, il est janséniste ; mais tout champion de l'orthodoxie, fût-il un talent supérieur, ne peut être qu'un triste écrivain, il n'est pas janséniste. Les Nouvelles Ecclésiastiques représentent une immense galerie où figurent avec l'auréole de la sainteté ou des plus éminentes vertus, tous les *appelants*, tous les prêtres qui ont soutenu jusque dans la mort leur révolte contre l'Eglise. Ce sont les saints du Jansénisme, inscrits de plein droit dans ce vaste martyrologe. Mais s'agit-il des serviteurs

de la vérité, ils apparaissent dans la même feuille sous les plus tristes couleurs : leur zèle est du fanatisme, leur fermeté de la tyrannie ; leur talent est au-dessous du médiocre ; qu'ils appartiennent aux premières dignités de la Cléricature, ou qu'ils servent, vaillants soldats, dans l'Église militante ; qu'ils se nomment de Belzunce, de Beaumont ou de la Motte, Beauregard ou du Plessis, aucun ne trouve grâce devant le folliculaire. Sous sa plume, ils ne sont que des Berruyéristes ou des Pichonistes, des Cordicoles ou des partisans de la morale relâchée, des Jésuites ou des suppôts de Jésuites... Aujourd'hui, lorsqu'on remue par devoir ces in-4° relégués d'ordinaire dans les recoins les plus inaccessibles d'une bibliothèque publique, on est écœuré en lisant ces feuilles où l'esprit de dénigrement circule à travers toutes les pages ; on se fatigue de ces répétitions nauséabondes, de ces calomnies invraisemblables dont rien, pas même le style, ne relève la lourde monotonie, et l'on se demande à quel titre ce triste répertoire a pu trouver des lecteurs en plein dix-huitième siècle, sous le règne de Voltaire. Mais alors, il avait pour s'appuyer tout le parti janséniste, si puissant sur l'opinion ; de plus, il était proscrit, et comme tel, s'offrait à ses lecteurs avec tout l'attrait du fruit défendu ; il s'attaquait à l'autorité, et cet esprit d'indépendance qui se remue au fond de notre mauvaise nature lui suscitait des auxiliaires ; enfin, il disait du mal du prochain, des Jésuites surtout, et ne sait-on pas que la calomnie fera toujours des dupes quand elle vise des hommes qui sont par profession les porte-étendard de l'autorité contre tous les genres de licence, les défenseurs des droits de Dieu contre la révolte des passions ? Il devint de mode, dans un certain milieu, de se représenter les Jésuites tels que les peignait le Jansénisme. On n'y voulut plus voir qu'un vil assemblage d'ambition, de bassesse et d'hypocrisie... A leur endroit le sens commun s'oblitéra, la conscience publique s'obscurcit, les contradictions les plus étranges furent acceptées, on crut à l'invraisemblable, on dévora l'absurde ; et lorsque le Parlement de Paris édicta l'arrêt qui supprimait la Compagnie dans toutes les villes de son

ressort, il put impunément accuser les Jésuites des crimes les plus impossibles, des attentats les plus inouïs, des monstruosités les plus invraisemblables, sans que l'opinion publique accueillît par un immense éclat de rire ou par une protestation indignée ce chef-d'œuvre de déraison, d'incohérence et de haine où l'odieux le dispute à l'insanité[1].

La Compagnie succomba, mais sans entraîner dans la solidarité de sa ruine la dévotion au Sacré Cœur. Il est vrai, comme nous le dirons bientôt, qu'en Portugal et en Espagne et dans toutes les colonies de la péninsule Ibérique, la disgrâce des Jésuites fut fatale à la cause qu'ils avaient si noblement servie ; mais en France et en Italie, en Allemagne et en Pologne, le culte du Sacré Cœur survécut même à l'extinction de la Compagnie. Il continua de vivre et de se propager, soutenu qu'il était par les Souverains Pontifes Clément XIII et Pie VI, par les Princes et par les Évêques, par la Visitation et d'autres Ordres religieux, et encore et toujours par ces Jésuites qui, dispersés ou sécularisés, n'en restèrent pas moins fidèles à la mission qu'ils croyaient avoir reçue du Ciel.

[1] Voir l'arrêt du Parlement de Paris, en date du 6 août 1762.

CHAPITRE II.

LES PREMIÈRES DISGRACES DE LA COMPAGNIE ET LE SACRÉ CŒUR.

Nous n'avons pas à raconter l'histoire de la suppression de la Compagnie de Jésus : ce fut de la part des Princes ou plutôt de leurs ministres une œuvre de basse rancune, de jalousie ou d'impiété, et de la part du Souverain Pontife un de ces expédients auxquels on se résigne pour éloigner de plus grands maux. Mais quel fut le sort de la dévotion au Sacré Cœur pendant cette douloureuse époque? Sa fortune eut des phases diverses selon les pays qui lui avaient donné asile et les conditions plus au moins dures faites à ses zélateurs.

§ I.

Portugal.

C'est en Portugal que le premier coup fut porté à la Compagnie. Là, régnait sous le nom du faible Joseph Ier, Sébastian Carvalho, comte d'Oyeras, marquis de Pombal. Cet implacable ennemi des Jésuites avait feint de leur être dévoué, tant qu'il les avait crus utiles à son ambition ; parvenu au pouvoir, il ne chercha qu'à leur nuire. Il se mit d'abord à leur chercher des crimes dans les deux mondes, et, à force de calomnies, il les rendit odieux et suspects. Bientôt il les accusa auprès de Benoît XIV, et soutenu par les Cardinaux Passionnei et Archinto de tout temps hostiles à l'Institut, il obtint du Pontife mourant un Bref qui nommait le Cardinal Saldanha visiteur de toutes les Maisons de la Compagnie dans le Royaume très fidèle. Prescrire la visite d'un

Ordre religieux c'est laisser croire qu'il a dévié de ses Constitutions et qu'il a besoin de Réforme. Saldanha, protégé de Pombal, trouva tout ce que voulut le tout-puissant ministre, il déclara les Jésuites coupables d'infractions aux lois canoniques ; et le 7 juin 1758, le Cardinal Patriarche de Lisbonne, Joseph-Emmanuel, cédant à la pression exercée sur son grand âge, porta un interdit contre tous les Jésuites de son diocèse. Il mourut peu de jours après, et Saldanha lui succéda. C'était la récompense de ses services.

Ces premiers succès, loin de désarmer Pombal, encouragent sa haine. Il implique les Pères dans le procès du duc d'Aveiro et du marquis de Tavora, accusés de régicide; il confisque tous leurs biens et malgré les protestations du Pape Clément XIII qui se refuse à condamner des innocents, il fait brûler vif le V. P. Malagrida, l'apôtre du Maragnon, jette des centaines de proscrits sur les côtes des États Pontificaux et en plonge des centaines d'autres dans les cachots de Saint-Julien, pour y pourrir; c'était en 1759.

Mais les Jésuites, qu'avaient-ils tenté pour soutenir leur cause. Ils inauguraient en Portugal un système de défense qu'ils continuèrent partout et qui ne les sauva nulle part. Forts de leur bon droit, ou peut-être désespérant de l'efficacité de toute résistance, ils se taisaient... dût leur silence passer auprès des esprits superficiels pour un aveu implicite des crimes qu'on leur reprochait.

Se disaient-ils que le jour était venu où devaient s'accomplir les prophéties qui couraient parmi eux sur la prochaine extinction de l'Institut en Portugal ? Trois ans auparavant, en 1756, vivait à Coïmbre une pieuse Vierge que distinguaient les qualités les plus éminentes et les grâces les plus signalées. Sa vie n'avait été qu'un long martyre dont elle endurait les tourments avec la plus héroïque patience... Ses douleurs n'admettaient de relâche que le jour de la fête du Sacré Cœur, et dans les moments où, sur l'ordre de son directeur, elle se rendait à l'église pour y communier. On la voyait alors avec admiration aussi pleine de force et de vie que si

elle n'avait jamais été malade, mais à peine était-elle rentrée dans sa maison que toutes ses douleurs la reprenaient. A ses éminentes vertus, elle joignait la plus tendre dévotion envers le Sacré Cœur. Sa contemplation se changeait en extase, et elle le voyait alors couronné d'épines et chargé d'une croix. La croix représentait les crimes qui outrageaient alors la divine Majesté, et la couronne d'épines les persécutions que la Compagnie de Jésus devait bientôt subir. Elle confia cette vision à son Directeur ; et le voyant incrédule, elle lui dit: « Vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, mais plus tard vous y croirez . »

Ce qui est plus certain, c'est que les Pères, sans appui efficace du côté des hommes, s'adressèrent au Sacré Cœur pour détourner par son intercession les catastrophes dont la Voyante leur avait annoncé la venue.

Le P. Joseph de Andrada, vice-préposé de la Maison professe de Lisbonne, fit, en son nom et au nom de tous les Pères qui habitaient cette Maison, un vœu au Sacré Cœur de Jésus dont voici la substance : Après avoir témoigné que, lui et tous les siens, n'ont plus de secours qu'en Dieu. « Nous nous réfugions, dit-il, dans le Sacré Cœur de Jésus comme dans notre asile le plus sûr, et nous mettons notre suprême espoir dans cette source intarissable d'amour et de miséricorde. En présence de la Très heureuse Vierge Marie et de toute votre Cour céleste, nous promettons par vœu à votre divine Majesté de nous appliquer avec amour à la dévotion au Sacré Cœur, de promouvoir son culte ; de faire en particulier l'exercice mensuel du 1er Vendredi, et dès que l'autorisation en sera donnée, de le faire publiquement ; de célébrer chaque année à perpétuité le jour de la fête avec toute la solennité possible, si toutefois il vous plaisait de suspendre le cours des calamités qui nous pressent, de paralyser les efforts de nos ennemis et de nous rendre la liberté de remplir paisiblement comme autrefois les ministères de notre vocation. Pleins de confiance dans votre bonté et dans votre clémence infinie, par le Très Saint Cœur de Jésus, nous vous supplions humblement de recevoir favorablement nos vœux, d'écouter nos gémis-

sements et d'exaucer nos prières, et puisque vous nous avez inspiré ces supplications et ces promesses, accordez-nous le secours de votre protection. Ainsi soit-il. »

Le T. R. P. Général Laurent Ricci sanctionna ce vœu, et déclara que la Maison professe de Lisbonne une fois rétablie, tous les Pères qui l'avaient habitée seraient tenus de remplir avec soin ce pieux engagement.

Aucun de ces Pères ne vit l'accomplissement de ce vœu ; mais leur confiance dans le Cœur de Jésus ne fut pas vaine, il leur donna la résignation dans l'épreuve et la joie dans la souffrance. Jusque dans les horreurs sans nom des cachots de la tour Saint-Julien, ils ne se plaignirent pas, ils étaient contents. Tout, autour d'eux et sur eux, pourrissait en peu de temps : vêtements, couverture et paille du lit... Seuls, les Jésuites se conservaient, ils avaient pour se guérir et résister à toutes ces influences délétères la confiance en Dieu, le recours aux Saints de la Compagnie, la sainte Communion qui n'était pas toujours refusée à leurs instances, et la dévotion au Sacré Cœur. Un de ces captifs s'avisa un jour de dessiner un petit Enfant Jésus, portant dans une main une croix dorée, et présentant de l'autre son Cœur entouré de flammes. Gagnant ensuite le geôlier qui lui apportait sa modique réfection quotidienne, il put glisser l'image à son voisin de captivité ; celui-ci célébra la visite du Divin Enfant par les deux couplets que voici, traduits en français.

I.

L'Enfant Jesus à ses prisonniers de la tour (Saint-Julien).

Vous êtes de ma Compagnie,
Vous vous nommez jésuites ;
Parce que je vous tiens pour tels,
Je vous ai dessiné mon Cœur,
Pour que vous portiez avec courage
Ma croix jusqu'à la fin.

Ainsi faisant vous montrerez
Que vous voulez marcher sur mes traces
Et graver en vos cœurs mon nom,
Que vous le voulez véritablement.

II.

Les prisonniers à l'Enfant Jésus.

Mon précieux, mon bel Enfant,
Vous nous offrez deux choses
Égales toutes deux en grandeur :
Une croix d'or brillant
Et un Cœur très aimant;
Soyez béni, mon Dieu !
Car si vous nous donnez une grande Croix,
Du moins en nous visitant tous,
Vous venez nous donner à tous
Un courage tel qu'on n'en peut avoir plus.

Au moyen du geôlier, l'Enfant Jésus visita en effet tous les captifs dans leurs prisons, mais en cachette, par peur du noble marquis. (Carayon, documents inédits, doc. IX, 176.)

A mesure que les Jésuites expulsés de leurs missions arrivaient à Lisbonne, ils allaient rejoindre leurs confrères dans la tour de Saint-Julien. L'un de ces derniers venus était français, le P. du Gad, qu'un décret de l'empereur de Chine avait obligé de se réfugier à Macao. Les lettres qu'il avait écrites en Europe de Pékin ou du fond des chrétientés qu'il évangélisait, attribuent à la protection du Sacré Cœur les succès de son apostolat. Le Sacré Cœur avait soutenu son missionnaire, il soutint son prisonnier.

Le marquis de Pombal étendit sa haine contre les Jésuites jusqu'aux dévotions qui rappelaient leur influence ou avaient les saints de l'Institut pour objet. Par son ordre, on retrancha du bréviaire l'oraison et les leçons de saint Ignace ; et saint François de Borgia, patron du

Portugal fut dégradé. Il n'épargna pas même le grand Xavier pourtant si populaire... Il s'avisa de faire donner aux Saints de la Compagnie, représentés sur les murailles des églises, les vêtements propres aux Saints des autres Ordres; et fit effacer sur les autels le saint Nom de Jésus pour y substituer de profanes emblèmes. L'homme qui s'emportait contre la Compagnie jusqu'à de pareilles extravagances pouvait-il respecter le culte du Sacré Cœur dont les Jésuites étaient, dans les deux mondes, les actifs et heureux promoteurs? Il réussit à supprimer toute manifestation extérieure de ce culte abhorré, mais sans pouvoir l'extirper de la conscience des Portugais... et nous le verrons bientôt sortir des catacombes où il avait dû se cacher, et reparaître triomphant dans ces temples d'où la haine d'un parvenu se flattait de l'avoir expulsé pour toujours.

§ II.

Espagne.

Huit ans après la suppression de la Compagnie en Portugal, les Jésuites d'Espagne étaient bannis de tous les domaines du roi catholique (2 avril 1767). On a peine à s'expliquer le changement qui s'opéra presque aussitôt dans les âmes. Nous avons vu le triomphe du Sacré Cœur, les Confréries érigées sous ce vocable se multipliaient partout, comme les étoiles du ciel. Pasteurs et fidèles s'y enrôlaient avec amour. Le Roi lui-même, y figurait à la tête des Princes et Princesses du sang et des grands de sa cour. Mais Philippe V mourut (1746). Ferdinand VI, qui lui succéda, soutint les démarches de son père auprès du Saint-Siège sans plus de succès. En 1759 il laissa le sceptre à son frère Charles III qui régna près de 30 ans (1788). Les commencements du nouveau règne ne faisaient guère présager les évènements qui suivirent. Bon nombre d'Évêques espagnols figurent auprès de Clément XIII à côté des Évêques polonais pour obtenir enfin la concession de l'Office et de la Messe du

Sacré Cœur[1]. Clément XIII fit droit à ces instances comme nous le verrons tantôt... Mais, chose étrange, parmi les contrées à qui le Saint-Siège accorda la faveur désirée, on cherche en vain l'Espagne, son nom n'y figure pas, une déplorable influence avait déteint sur l'âme impressionnable du Monarque espagnol, et les Évêques avaient reçu l'ordre de retirer leurs instances.

Emmanuel de Rhoda était dans ce temps-là l'agent de Charles III auprès de la cour de Rome. Imbu des plus tristes préjugés contre la Compagnie de Jésus, il nourrissait les relations les plus imtimes avec le Cardinal Marefoschi et quelques autres dignitaires, tous ennemis déclarés des Jésuites. Rappelé en Espagne, il fut admis dans le conseil Royal et ne tarda pas à éveiller dans l'âme de l'ombrageux Charles III les plus graves soupçons. Il donnait à entendre que Clément XIII était tout acquis aux Jésuites ; que le Général de la Compagnie avait sur ce Pontife plus de crédit que le Roi d'Espagne lui-même ; que le Cardinal Torregiani, ministre d'État, était l'âme damnée des Jésuites et ne gouvernait que par leurs conseils... La dévotion au Sacré Cœur, était un des filets dont la Compagnie se servait pour prendre les âmes et étendre sur Rome et sur le monde sa toute-puissante influence... Charles irait-il au-devant de la servitude qui se préparait ? Ou plutôt n'estimerait-il pas que l'heure était venue de se montrer vraiment Roi, de rompre les mailles du filet dans lequel on voulait l'envelopper et de punir enfin l'insolente audace de quelques moines... Ces perfides insinuations finirent par prendre corps dans l'âme de Charles. De là, le contr'ordre venu de Madrid aux Évêques qui postulaient en cour de Rome, de là envers la dévotion au Sacré Cœur une attitude pleine de défiance et de vexations. De là dans le public,

[1] Le P. Nilles a compté, comme solliciteurs pour l'Espagne, 4 archevêques, 17 évêques et 12 chapitres de cathédrale... Pour l'Amérique Espagnole, 3 archevêques, 6 évêques et 6 chapitres de cathédrale.

Tous les Évêques espagnols ne figurent pas dans cette liste... Quelques-uns étaient légitimement empêchés, d'autres ont craint de se compromettre, et 3 ou 4 avaient des attaches notoires avec le parti janséniste.

contre les Jésuites, des accusations étranges venues on ne sait d'où, de vagues menaces d'expulsion... et un mauvais vouloir prononcé dans les régions officielles... C'était comme le bruit précurseur d'une catastrophe prochaine.

La Province de Castille comptait alors parmi ses membres les plus illustres le P. François Xavier de Idiaquez, de la noble famille des Ducs de Grenade.

Peu de temps avant le décret d'expulsion, le P. Général Laurent Ricci lui manda de se rendre à Madrid afin d'y conférer avec les Jésuites de la Cour, et de voir s'il n'était pas à propos de tenter une solennelle démarche auprès de Sa Majesté, pour protester de l'innocence de la Compagnie et s'offrir à la justifier des calomnies répandues contre elle... La Compagnie se sentait donc en péril. Des avertissements venus du Ciel ne pouvaient qu'ajouter à ces craintes... Le P. Sébastien de Mendiburu, aussi de la Province de Castille, consacrait à l'extension du culte du Sacré Cœur toutes les ressources d'un zèle infatigable. Du haut de la chaire comme au tribunal de la pénitence, dans ses conversations publiques et privées, il recommandait sa dévotion bien-aimée. Il érigeait aussi un nombre prodigieux de Confréries du Sacré Cœur dans la Navarre et le Guipuzcoa. Or, quelques mois seulement avant le fatal décret de 1767, une personne de grande piété l'avertit de hâter la fondation de ces Confréries, parce que le temps allait venir où il ne pourrait plus s'en occuper. Le Père profita de l'avertissement, il s'appliqua plus que jamais à l'œuvre des Confréries, et il persévéra dans ce travail jusqu'au jour du bannissement.

Le coup de foudre éclata le 2 avril 1767. Le même jour et à la même heure, les Jésuites furent arrêtés et décrétés de bannissement dans toutes les dépendances de la Monarchie espagnole. Clément XIII eut beau intercéder en faveur des bannis, il eut beau supplier Charles III de lui faire connaître, à lui Chef de l'Église, le grief qui justifiait une mesure en apparence si peu conforme aux principes de l'équité et de la charité chrétienne. Le monarque s'obstina à conserver son secret dans son cœur

royal, s'indignant même contre quiconque se permettrait de mettre en doute son infaillible justice.

La cause du Sacré Cœur avait été présentée à ce prince comme inféodée à celle de la Compagnie ; l'arrêt de bannissement qui frappait les Pères Jésuites l'atteignit également. Aux encouragements des derniers règnes succéda un système d'espionnage et de procédés désobligeants. On voulut voir dans les Associations du Sacré Cœur les éléments d'une vaste conspiration qui travaillerait au rappel des proscrits et mettrait le trône en péril, et il fut dit que quiconque se prononcerait pour les Jésuites cesserait d'avoir le Roi pour ami. Les manifestations publiques du culte du divin Cœur furent interdites. Les Jansénistes ou leurs adhérents plus ou moins déclarés purent tout oser contre le Sacré Cœur ; ce fut un crime de lèse-majesté que de les réfuter. Malheureusement, les hommes dont le prestige aurait peut-être arrêté la nation sur la pente où elle s'engageait, les grands Évêques qui avaient soutenu de tout leur crédit les premiers apôtres du Sacré Cœur, étaient allés recevoir au ciel la récompense de leur vertu. Dieu leur avait fait la grâce de les retirer de ce monde avant que la défection du monarque entraînât celle de la plupart de ses sujets.

Cependant, si les œuvres extérieures tombaient en décadence, depuis que les Jésuites n'en étaient plus les promoteurs ; si la dévotion, que les Espagnols avaient reçue avec enthousiasme, ne pouvait plus s'épanouir dans la libre expansion de ses cérémonies, elle n'avait pas péri tout entière, elle se conserva pleine de vie dans sa racine et sut encore, au jour marqué par la Providence, porter de beaux et nombreux rejetons... Elle échappa dans les Monastères de femmes à l'ostracisme qui partout ailleurs la frappait ; les élues du Cloître continuèrent d'offrir au divin Cœur leurs hommages empressés, elles protestaient à huis-clos contre la défection générale par la ferveur de leurs réparations. Elles méritèrent que Dieu ne fît à l'Espagne que des plaies guérissables, et qu'il n'éloignât pas d'elle son divin Cœur pour toujours.

Mais que devinrent les proscrits? comment accueillirent-ils le décret qui les frappait? Ils furent admirables... En Espagne comme en Amérique, sur les deux versants des Cordillères, au Chili et au Pérou comme au Paraguay, au Mexique comme en Californie, ils se soumirent. On leur notifiait un décret d'expulsion que souvent les agents du pouvoir n'auraient pu mettre à exécution sans le concours spontané de leurs victimes, et cependant ces Jésuites ne cherchèrent pas à se dérober par la fuite aux mains des persécuteurs; ils n'essayèrent point de soulever par leurs prédications ces milliers de néophytes qui ne connaissaient que leurs *Robes Noires*, mais ils obtinrent d'eux qu'ils n'opposeraient au départ qui les rendait orphelins, que des larmes inoffensives et des protestations impuissantes. Et pourtant ils savaient, ces Jésuites, que, s'ils partaient, c'en était fait de ces chrétientés qui leur avaient coûté tant de sueur et de sang! Ils savaient que leurs néophytes, se croyant abandonnés et trahis, se vengeraient de l'absence de leurs Pères, en retournant à la vie sauvage! Ils le savaient, et ils obéirent! et recommandant à Dieu ces pauvres enfants qu'il leur avait donnés, ils prirent sans murmurer, la route de l'exil.

Où trouvèrent-ils cette force, cette magnanimité dans l'obéissance ? Dans leur foi profonde à la Providence, dans leur dévotion au Cœur adorable de Jésus. Nous les voyons, le long des nombreuses étapes qui les rapprochent des ports où ils doivent s'embarquer, célébrer en l'honneur de ce Cœur divin les premiers vendredis. Ils mettent à la voile, et sur mer, durant leur périlleuse navigation, ils les célèbrent encore. Pendant près de six mois, ils stationnent à Cadix, dispersés par provinces dans les Hospices et les Couvents devenus leur prison... Sur ces entrefaites, arrive la fête du Sacré Cœur le 10 juin : « Aujourd'hui, écrivent-ils dans le journal de cette année de misère, nous finissons la neuvaine du Sacré Cœur de Jésus. Nous avions décoré la chapelle aussi bien que le permettait l'exiguité du lieu et de nos ressources. Une messe solennelle et des prières publiques étaient célébrées chaque jour de la neuvaine, et aujourd'hui, nous avons même de la musique. »

Le Cœur de Jésus continua d'être leur suprême espérance, lorsque survint la plus rude épreuve qu'ils aient connue dans leur traversée. « Encore quelques jours, pensaient-ils, nous serons en Italie, nous irons à Rome, nous verrons le T. R. Père Général, nous baiserons les pieds du Saint-Père. Ce moment-là nous fera oublier tous nos tourments. » Hélas ! Rome leur ferma ses ports — Clément XIII crut qu'il était de sa dignité souveraine de ne pas se prêter aux iniques fantaisies de Charles III qui, sans l'assentiment du vieux Pontife, se permettait de jeter dans les États de l'Église des milliers de religieux espagnols expulsés sans ombre de justice. Les Pères se soumirent, et s'en allèrent demander à la Corse, alors en guerre avec la France, un asile sans lendemain. Enfin, il leur fut accordé de descendre en Italie où après quelques étapes, ils furent répartis par groupes dans les villes des États Romains. Là ils retrouvaient avec le pain de chaque jour la liberté de l'autel et de l'étude, ils pouvaient travailler et faire quelque bien. C'était encore l'exil, mais avec l'espérance.

Nous lisons à la dernière page du journal de cette *année de misère*, 6 janvier 1769.

« Comme les mages offrirent autrefois dans ce jour leurs dons avec leurs cœurs au divin Enfant, ainsi la Province du Paraguay a offert et consacré aujourd'hui par un vœu spécial, les cœurs de tous ses enfants au très saint Cœur de Jésus, avec la promesse à perpétuité d'un jeûne par mois, ajoutant, le jour de ce jeûne en dehors de l'oraison ordinaire, une méditation sur les trésors infinis de ce Cœur tout miséricordieux. Daigne le Seigneur avoir nos vœux pour agréables ! »

Il n'est pas douteux que des sentiments tout semblables n'animassent les Pères des autres Provinces. C'est du Sacré Cœur qu'ils attendaient le salut.

Moins d'un mois après, le 2 février 1769, Clément XIII mourut et, le 17 mai, le Cardinal Laurent Ganganelli était élu pape, sous le nom de Clément XIV.

Bientôt les Pères exilés en Italie apprirent que la haine de Charles III n'était point apaisée, et qu'après avoir supprimé les Jésuites dans ses États, il avait juré d'a-

néantir la Compagnie dans tout l'univers. Plusieurs des vaillants Apôtres dont nous avons raconté les travaux, moururent avant le Bref de suppression.

Le premier qui s'en alla de cette terre au ciel fut le P. Augustin de Cardaveras. Retiré dans sa solitude de Loyola, il se flattait d'y mourir, lorsque le bannissement du 3 avril 1767 vint le surprendre. Embarqué avec ses Frères à Saint-Sébastien, il doubla la pointe de Gibraltar, vint en face de Civita-Vecchia où il ne put aborder, fit une halte forcée à Calvi en Corse et de là par Gênes, Parme, Plaisance, Pise et Florence, finit par s'installer à Castel San-Giovanni. Là, il ne fit plus que languir; le vieil athlète se sentait atteint par les blessures faites à l'Église et à la Compagnie sa mère. Il s'endormit dans le Seigneur le 18 octobre 1770. Il emportait, sans l'avoir jamais flétrie, la blanche robe de son innocence et toute la grâce de son baptême, augmentée d'un riche trésor de mérites acquis dans l'exercice des plus héroïques vertus. Toujours vierge de corps et d'âme, il avait, au témoignage du V. P. de Calatayud, mené une vie plus angélique qu'humaine. Il avait fait sa profession le 2 février 1739. A la formule de ses vœux, il avait ajouté, écrites aussi avec son sang, quelques aspirations : « Mon Jésus, mon amour; mon Jésus, ma vie, mon honneur, ma gloire. C'est du plus profond amour de mon cœur et pour la gloire de votre Cœur très saint qu'aujourd'hui dans cette profession je me donne, je m'offre et me consacre tout entier pour toujours.

Fait avec mon propre sang, et que n'est-ce avec le sang de mon cœur !

Augustin de Jésus Cardaveraz. »

Un peu moins de deux ans après, le P. de Peñalosa suivit Cardaveraz dans la tombe. Sa vieillesse était laborieuse, il souffrait du double fardeau du travail et des années. Aussi, lorsque parut le décret d'exil, on crut pouvoir le laisser au Ferrol, pendant que ses compagnons prenaient la mer pour l'Italie; mais peu après, les agents du Roi se repentirent de cette condescendance et ils contraignirent ce vieillard à traverser par terre toute l'Es-

pagne pour aller du Ferrol à Carthagène où il devait s'embarquer. L'exil lui fut amer, mais une consolation était réservée à ses derniers jours. Le saint P. Pierre de Calatayud, son vieux condisciple, vint lui faire une suprême visite. Si tendres et si affectueux furent les adieux que ces deux vétérans de l'Apostolat échangèrent en prenant congé l'un de l'autre pour l'éternité, qu'ils tirèrent des larmes des yeux de tous les assistants. Le P. de Peñalosa mourut de la mort des justes, le 5 octobre 1772.

Le P. de Calatayud, cet homme de fer que ni les fatigues ni les contradictions n'avaient pu jamais abattre, ne devait pas tarder à le rejoindre dans l'autre vie. Voici ce qu'on lit dans le Diario manuscrit que le P. Luengo composa sur l'expulsion des Jésuites d'Espagne.

« Aujourd'hui, 25 février 1773, à 4 h. 1/2 du soir est mort presque à l'improviste et contre toute attente d'une fin si prompte, en cette maison de Fontanelli ou de Saint-Louis, le v. P. Pierre de Calatayud. Le bruit de son trépas se répandit dans la soirée parmi les Pères des deux Provinces de Castille et du Mexique. Et avant que le corps fût enseveli, la maison mortuaire était remplie des Pères castillans et mexicains, accourus pour le vénérer. Par ordre du Père Recteur Manuel Pereira, on avait mis à part les objets religieux et menues choses qui avaient servi à ce glorieux Père, car vu le désir qu'on avait témoigné durant sa maladie d'avoir quelqu'une de ses reliques, on pouvait prévoir l'empressement qui se manifesterait après sa mort ; et de plus, n'était-il pas de toute convenance de consoler ses amis d'Espagne qui le vénéraient comme un saint, en leur envoyant un souvenir de lui.

Ce grand homme était né le 1er août 1689 à Tafalla en Navarre. Il étudia les Humanités dans sa ville natale, et passa de là à Pampelune où il suivit les leçons de Philosophie du Jésuite Luzuriaga pour lequel il conserva toujours le plus religieux attachement. Il étudia ensuite le droit deux années à l'Université d'Alcala, d'où il revint à Pampelune faire sa Théologie ; et le 31 décembre 1710, il était reçu parmi les Jésuites de la Province de Castille. Une fois prêtre, il demanda les mis-

sions des Indes que la faiblesse de sa santé lui fit refuser. On l'envoya enseigner la Rhétorique et la Philosophie à Medina del Campo, la Théologie et l'Écriture Sainte à Valladolid où il fit profession solennelle des quatre vœux, le 2 février 1727. Il supplia ses Supérieurs de l'appliquer au travail des missions, ce qu'il fit jusqu'en 1767, moment de l'expulsion de tous les Jésuites d'Espagne. On peut dire qu'il n'est pas dans la Péninsule Espagnole de province qu'il n'ait évangélisée et à plusieurs reprises. Il fit même plus d'une excursion en Portugal. Proscrit, il s'embarqua au Ferrol, et après les vicissitudes que nous avons déjà dites, parvint enfin à Bologne d'où il passa au repos éternel, le 27 février 1773. Au moment où le P. Firmin Dona Maria entra dans sa chambre pour lui donner le Viatique, le saint vieillard, tenant les yeux fixés sur les mains qui portaient Notre-Seigneur, tira des forces de sa faiblesse même et commença un doux colloque avec son Sauveur. L'esprit triomphant de la chair, il parla un quart d'heure d'une façon si sublime que si on avait pu recueillir par écrit ses paroles, on lirait avec admiration ces suprêmes épanchements d'un saint partant pour le ciel. Trois choses surtout émurent profondément l'assistance, abstraction faite du pardon qu'il demanda à la Communauté et de ses exagérations contre lui-même : 1° la prière que le saint vieillard fit avec beaucoup de ferveur pour le Souverain Pontife Clément XIV dont il répéta plusieurs fois le nom avec tendresse, 2° la prière qu'il fit aussi pour le Roi d'Espagne Charles III, aussi bien que pour tous ses ministres, nos ennemis acharnés et nos cruels persécuteurs ; 3° enfin, la ferveur incroyable avec laquelle il demanda à Notre-Seigneur de ne jamais permettre qu'on changeât un accent ou un iota dans le très saint Institut de la Compagnie.

Nous avons parlé du P. Sébastien Mendiburu, né à Oyarzun, dans le Pays Basque, nous avons dit son zèle ardent pour le culte du Sacré Cœur. Les innombrables Confréries qu'il a fondées en Navarre et dans le Guipuscoa témoignent de la fécondité de sa parole ; il fit plus, il composa en langue basque un livre remarquable sur

l'excellence de la dévotion au divin Cœur. Ce livre, c'est sa vie... les différentes industries, les dévotions de toute sorte qu'il recommande dans ses pages, il les mettait en pratique. Chaque mois, il faisait une neuvaine au Cœur adorable, et n'oubliait jamais le premier Vendredi. Voici une exclamation qui lui était familière, surtout dans ses voyages, lorsqu'il apercevait de loin le toit d'une église : « Je vous adore, Seigneur Jésus, et je m'offre tout à vous, et je vous rends grâces immortelles pour tous les dons que j'ai reçus de votre très saint Cœur, surtout dans l'auguste Sacrement de l'autel. » Déporté en Italie, il y vécut comme au fond d'un désert, tout entier à la méditation et à de pieuses lectures. Ses confesseurs ont jugé qu'il n'avait pas perdu la grâce de son baptême. Il passa au repos éternel, le 14 juillet 1782 à Bologne.

Le P. François-Xavier de Idiaquez, de la noble famille des ducs de Grenade, avait pratiqué, pendant toute sa vie religieuse des vertus dont l'héroïsme ne le cédait pas à l'éclat de sa naissance. Les emplois les plus importants avaient rendu témoignage à son mérite. Tour à tour Recteur, Maître des novices, deux fois Provincial, il était venu à Rome pour l'élection du Général Louis Centurione en 1755, et nommé Assistant d'Espagne, il avait sollicité à genoux et obtenu des Pères de la Congrégation d'être relevé de cette charge.

Au moment où fut intimé le décret d'expulsion aux Jésuites espagnols, le Père Idiaquez se sentit surnaturellement investi d'un triple don de force, de douceur et de charité. Il assuma pour lui les plus rudes fatigues et se fit le père et la mère de tous ses compagnons. Jamais il ne consentit à dormir dans un lit tant qu'un seul des exîlés pouvait en être privé... Il n'avait rien en propre, et ne reculait devant aucune démarche pour subvenir aux nécessités de ses frères. Comblé de mérites, il mourut à Bologne le 1er septembre 1790. Dieu semblait l'avoir conservé plus longtemps que les autres pour qu'il servît de Providence aux exilés. Il fut enseveli dans le même tombeau que l'apostolique P. de Calatayud.

Il s'était montré l'apôtre du Sacré Cœur, du jour où Augustin de Cardaveraz avait levé son drapeau. Dès 1737

il avait dédié ses thèses de Philosophie à ce Cœur adorable. Étudiant en Théologie à l'université de Salamanque, le sujet qu'il discutait le plus volontiers et avec le plus d'ardeur dans ses conversations était toujours le Sacré Cœur, il en faisait ressortir les excellences et les prérogatives. C'était le thème chéri qu'il inculquait à ses écoliers dans les nombreux collèges où il enseigna. Maître des novices, Recteur et Provincial, il resta fidèle aux prédilections de sa jeunesse religieuse, ne cessant de favoriser l'érection des Confréries et distribuant à profusion opuscules et images qu'il faisait reproduire à ses frais. La vieillesse ne paralysa point son ardeur ; ce qu'il ne pouvait plus par lui-même, il le faisait par les aumônes qu'il tirait de sa famille... Enfin, il voulut que la solitude de ses derniers jours restât féconde; et retiré à Bologne, il mit la dernière main à son grand ouvrage sur *l'Antiquité du culte du Sacré Cœur*, travail d'une ampleur et d'une érudition que rien n'a surpassé.

Ce qu'était le P. de Idiaquez pour la Province de Castille, le P. Joseph-Marie Pignatelli, fils du comte de Fuentès, le fut pour celle d'Aragon. Tous deux de noble race et d'un mérite plus grand que la naissance, ils se sont signalés tous deux par leur dévotion au divin Cœur de Jésus. Les industries de l'un furent celles de l'autre. Pignatelli ne négligea rien pour rendre à la fête du Sacré Cœur qu'il rétablissait dans nos églises son éclat et ses magnificences d'autrefois ; rien pour en ressusciter le culte dans les contrées les plus lointaines, en y envoyant d'abondantes pacotilles de gravures et de livrets pieux. Il disait que c'était la dévotion propre à la Compagnie et qu'elle avait les promesses du temps et de l'éternité.

Pignatelli, né à Sarragosse, le 27 décembre de 1737, entra dans la Province d'Aragon le 8 mai 1753 et fit sa profession des 4 vœux le 2 février 1771... Le Bref de suppression le délia de ces vœux ; mais Pignatelli n'en resta pas moins attaché par des liens d'amour à la Compagnie sa Mère ; et lorsqu'à la demande de Ferdinand, Infant d'Espagne, duc de Parme et de Plaisance, Pie VI permit aux anciens Jésuites de se réunir dans les

États de ce Prince le 23 juillet 1793, le P. Pignatelli, que ses vœux portaient depuis longtemps vers la Russie Blanche, fut des plus ardents à reprendre l'habit et le nom de Jésuite avec la règle de l'Institut. Ce qu'il a fait pour le rétablissement de la Compagnie à Rome et dans les deux-Siciles, ce n'est pas le moment de le dire encore. Quand nous aurons raconté les dernières péripéties de la lutte engagée contre nous et son issue fatale en 1773, alors seulement nous pourrons prêter l'oreille aux bruits de résurrection.

§ III.

France.

Au moment où l'Assistance d'Espagne périssait victime du ressentiment implacable de Charles III, l'Assistance de France avait depuis le 6 août 1762 cessé d'exister. Elle avait succombé sous la coalition des Parlements, des Jansénistes, des Philosophes et de madame de Pompadour. La banqueroute du P. Lavalette fournit un prétexte. Au cours des procès qu'engendrait cette affaire, les Jésuites en appelèrent au Parlement de Paris ; c'était l'agneau se jetant dans la gueule du loup. On sait comment le Parlement fit d'une affaire de finances une question religieuse. Il cita les Jésuites à sa barre, pour avoir à y répondre sur leur Institut. D'empiètement en empiètement, il en vint à méconnaître absolument la distinction des deux puissances et à se poser en arbitre souverain des intérêts spirituels et de la religion elle-même. Le 6 août 1761, il recevait le Procureur général appelant comme d'abus des Bulles par lesquelles les Souverains Pontifes approuvaient l'Institut de la Compagnie. Il condamnait au feu les ouvrages de 24 Jésuites parmi lesquels Bellarmin, Suarez, Sanchez et Lessius, et faisait défense à tous les sujets du Roi de fréquenter, après le 1er avril 1762, les écoles, pensions, séminaires et noviciats des soi-disant Jésuites, avec interdiction absolue d'entrer dans leur société à

titre de probation, noviciat ou autrement. Le 1er avril arrive, et le Parlement fait fermer les 84 collèges que la Compagnie avait en France. Enfin, le 6 août 1762, il rendait jugement par lequel : « dit qu'il y a abus dans ledit Institut de ladite société, se disant de Jésus, dans les Bulles, Brefs, Lettres apostoliques, Constitutions, Déclarations sur lesdites Constitutions, Formules de vœux, Décrets des généraux et consécrations de ladite Société. Ce faisant déclare ledit Institut inadmissible, par sa nature, dans tout État policé, attentatoire à toute autorité spirituelle et temporelle, et tendant à introduire dans l'Église et dans les États, sous le voile spécieux d'un Institut religieux, non un Ordre qui aspire véritablement et uniquement à la perfection évangélique, mais plutôt un corps politique dont l'essence consiste dans une activité continuelle pour parvenir par toutes sortes de voies, directes et indirectes, sourdes et publiques, d'abord à une indépendance absolue, et successivement à l'usurpation de toute autorité. »

§ IV.

Pour résister au torrent qui devait les emporter, que firent les Jésuites de France ? Ils imitèrent ceux de Portugal, et longtemps ils se turent... mais ils parlaient à Dieu et la Compagnie se tournait tout entière vers le Sacré Cœur comme étant son unique espérance.

A mesure que les ennemis de l'Église levaient le masque et affirmaient leur volonté d'en finir avec la superstition, c'est-à-dire, avec la religion révélée, il se forma parmi les fidèles une conviction de plus en plus profonde que l'Église ne serait sauvée que par le Sacré Cœur. Cette conviction éclate dans plusieurs documents de l'époque... par exemple dans une lettre de M. F... à M. D. L. R... — M. F... est un Sulpicien, supérieur du séminaire de N...

« Monsieur,

« Notre Sœur Jeanne Emmanuel que vous connaissez me presse de faire connaître à Mgr l'Archevêque de Paris

que c'est la volonté de Notre-Seigneur qu'il fasse établir la fête du Sacré Cœur dans son diocèse, et qu'il sera victorieux par là des ennemis de l'Église ; comme il avait délivré Marseille de la peste par l'établissement de la fête du Sacré Cœur, ainsi délivrerait-il la France de la cruelle persécution des ennemis de son divin Cœur. »

M. D. L. R... s'exécuta, il écrivit à son tour à l'Archevêque de Paris le 11 septembre 1756.

Il fait d'abord l'éloge de M. F..., « supérieur d'une Communauté de prêtres et très éclairé, très savant. La Supérieure de la Religieuse visitandine est aussi très spirituelle et de grande expérience. La Communauté qui est bien fervente, est témoin depuis 40 ans des faveurs extraordinaires que Notre-Seigneur fait à cette Religieuse. On a recours à ses prières ; elle est comparable à la Mère Madeleine de Saint-Joseph, à la Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, aussi Carmélite, à la Mère Mechtilde. Depuis 14 ans il a reconnu en elle le don de prophétie. Elle ne perd jamais de vue la personne de Notre-Seigneur et ressent les souffrances de sa Passion. Elle est modèle de mortification, d'obéissance, d'humilité. Elle a eu des connaissances extraordinaires sur le Roi, surtout sur la maladie qu'il a eue en 1744. C'est un ange sur la terre. Comme Notre-Seigneur s'est servi de la Bienheureuse Julienne, de la Vénérable Marie Alacoque, de la Vénérable Mère Mechtilde, ainsi se servira-t-il d'elle pour la fête du Sacré Cœur. »

Mgr de Beaumont répondit :

A Conflans, 15 novembre 1756.

« Je suis très édifié, Monsieur, de votre zèle pour l'établissement de la fête du Sacré Cœur et de celui que marque, pour le même objet, la Religieuse dont vous me parlez. J'ai déjà permis de faire l'Office du Sacré Cœur dans quelques Églises de mon diocèse, et je suis très disposé à perpétuer une dévotion si solide... mais dans un temps où l'on ne connaît presque plus la sanctification des fêtes, j'aurais beaucoup de répugnance à en établir de nouvelles.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« † Ch., archevêque de Paris. »

Une Religieuse Clarisse de Lodi, nommée Élisabeth Fornari, qui mourut l'an 1744 en odeur de sainteté, avait été vivement pressée par son directeur de prier pour l'Église... Elle le fit; et rendant compte de ses impressions, elle déclara que la barque de Pierre serait violemment secouée par la tempête, tant qu'on n'aurait pas institué la fête du Sacré Cœur.

Une autre italienne, Religieuse capucine, qui vivait encore en 1761, affirmait également à son directeur que le remède des persécutions dont souffraient l'Église et la Compagnie de Jésus, était dans l'établissement du culte du Sacré Cœur.

Nous ne garantissons pas le caractère surnaturel de ces révélations... nous n'y voyons que la manifestation de l'opinion qui prévalait en ce temps-là.

Mais voici des faits qui nous touchent de plus près.

Lorsque les Jésuites espagnols, expulsés de leur patrie, arrivèrent dans les États Pontificaux, on parlait beaucoup d'une lettre adressée au Général de l'Ordre sur l'avenir de la Compagnie, par le P. Paradisi, Religieux d'une bien sainte vie et que l'on disait favorisé de dons surnaturels. Le P. Pignatelli demanda au T. R. P. Ricci ce que c'était que cette lettre. Le P. Général voulut satisfaire la curiosité du Serviteur de Dieu et lui remit la lettre du P. Paradisi. Ce pieux Religieux écrivait au T. R. P. Ricci, le 15 mai 1761 en ces termes : « Mon Très Révérend Père, dans mon oraison de ce matin, le Seigneur m'a fait connaître beaucoup de choses sur lesquelles je garderais un profond silence, si Dieu, dans la vue de ses desseins particuliers, ne m'avait manifesté sa volonté et ne m'avait ordonné d'en donner connaissance à votre Paternité. Le Seigneur, voulant renouveler l'esprit de la Compagnie, la vertu d'humilité et de foi, la piété dans toute l'Église, a donné au démon le pouvoir de susciter contre nous, Jésuites, la plus terrible des persécutions. Il faut adorer les Décrets divins et se préparer dans la résignation et une grande patience. Votre Paternité verra la triste suite des maux qui vont fondre sur nous, et elle y boira jusqu'à la lie le calice de la douleur. Les calomnies les plus amères, le dépouillement le plus complet de tous

nos biens, l'exil seront nos moindres souffrances. Cependant, après tous ces désastres, la Compagnie ne finira pas ; et Dieu mettra un terme à tous ses malheurs d'une manière très glorieuse pour nous. Je prie votre Paternité de me pardonner la liberté de mon langage, mais je suis obligé de lui annoncer que, lorsque toutes choses seront ainsi parfaitement rétablies, elle jouira du repos de l'éternité. » (Vie du P. Pignatelli, par le P. Gabriel Bouffier, S. J.)

Vers le même temps, le 13 septembre 1761, le Père Pierre de la Haye, instructeur de la 3e année de probation à Rouen, écrivait au Père Assistant de France : « J'écris à votre Révérence avec simplicité et confiance, ce que je n'oserais faire, si j'écrivais à bien d'autres. J'ai parlé à une personne religieuse d'une grande piété, d'un esprit des plus solides et que Dieu favorise de grâces extraordinaires. Elle m'a dit plus d'une fois que Dieu lui avait fait connaître que les persécutions que l'on suscitait contre la Religion ne seraient détruites que par l'établissement de la dévotion au Sacré Cœur. Hier (12 septembre) la même personne m'a confirmé encore ce qu'elle m'avait dit plusieurs fois, en me disant qu'elle en était certaine... En conséquence, j'écris au P. Général pour le prier de faire quelque chose en faveur du Sacré Cœur de Jésus lequel ne se laissera pas vaincre en libéralité, et fera beaucoup pour la Compagnie, supposé qu'on étende cette dévotion. « Mais, direz-vous, que faut-il faire pour cela? » — Que le T. R. P. Général obtienne pour toute la Compagnie ou du moins pour l'Assistance de France la permission de dire l'Office du Sacré Cœur, et d'en dire aussi la Messe le Vendredi qui suit l'Octave du Saint-Sacrement. — Vous me direz : Vous ne connaissez pas ce pays-ci ; on y est opposé à cette dévotion, et il serait impossible d'obtenir cette permission. — Qu'on fasse au moins ce que l'on pourra pour obtenir, et Dieu sera content. De plus, en cas de refus, Notre T. R. P. Général ne pourrait-il pas nous envoyer une oraison au Sacré Cœur que l'on dirait tous les jours aux Litanies? Et en cela, faut-il autre chose que sa volonté? Excusez la liberté que je prends : les maux

que nous éprouvons, et ceux que nous appréhendons nous font souhaiter qu'on prenne tous les moyens possibles de réparer nos pertes et de conserver ce qui nous reste. Ce moyen ne peut causer aucun mal et peut produire de très grands biens. »

Le P. Nectoux, provincial d'Aquitaine, avait écrit dans le même sens au T. R. P. Général. Sa Paternité lui répondit, le 26 mai 1762 : « Je partage votre dévotion au Très Sacré Cœur de Jésus ; aussi porterai-je au Souverain Pontife vos prières et celles de toute la Province d'Aquitaine, et je le supplierai, avec toute l'énergie dont je suis capable, de vouloir bien accéder à vos vœux et aux nôtres. Je vous promets ma coopération ; mais un résultat tel que vous le souhaitez, je n'ose vous le promettre, car cette dévotion qui s'est répandue en long et en large dans la plupart des contrées d'au delà des monts, n'a trouvé jusqu'ici que peu de faveur à Rome. Mais grande est la piété du Saint-Père, et j'ai la confiance d'en obtenir tout ce qu'il pourra nous accorder. »

Le Souverain Pontife Clément XIII n'accorda que près de 3 ans plus tard, dans les premiers mois de 1765, l'établissement de la fête que tant de vœux sollicitaient. Mais alors la Compagnie n'existait plus en France. Le faible Louis XV l'avait livrée à ses ennemis.

Sa disgrâce dans le royaume très chrétien n'amena pas pour la dévotion au Sacré Cœur des suites aussi funestes qu'en Espagne et en Portugal. Il y avait 70 ans que le divin Cœur avait pris possession de la France ; elle était comme son fief de prédilection, et son pouvoir s'y était affermi sous les coups mêmes qui lui étaient portés. Il y avait étendu, sur la plupart des diocèses, le vaste réseau de ses Confréries ; ses pratiques, chères aux âmes généreuses, entraient dans les habitudes de la piété chrétienne. Le clergé séculier, docile à l'initiative des premiers Pasteurs, consacrait volontiers sa parole convaincue, et souvent une plume exercée, à défendre la cause sainte contre les attaques d'un jansénisme hypocrite et les railleries d'une philosophie libertine. Enfin, les Jésuites, quoique dispersés, n'avaient pas déserté leur drapeau. Il leur était défendu de garder l'habit de leur

Ordre, de vivre en commun, de correspondre avec aucun autre membre de l'Institut, de remplir aucune fonction du saint Ministère sans avoir prêté un serment d'obéissance à l'édit qui les déshonorait; mais l'excès même de ces rigueurs paralysait leur effet. De même que les mailles d'un filet trop tendu se rompent et livrent une issue facile au poisson qui s'échappe ; de même ces exigences inhumaines, qui frappaient de mort civile 4.000 religieux non coupables et les jetaient sur la rue avec la promesse d'une pension dérisoire, devinrent bientôt inapplicables et inappliquées. Du reste, bon nombre d'Évêques et de grands seigneurs accordaient aux proscrits une noble hospitalité. Citons seulement la maison de Condé, le duc de la Vauguyon, la comtesse de Marsan, la princesse de Carignan, le chevalier de Lamoignon, le président de Nicolaï et beaucoup d'autres qui donnèrent aux Jésuites un asile sous leur toit. Christophe de Beaumont surtout, Archevêque de Paris, ne délaissait pas dans le malheur ceux qu'il avait aimés au jour de leur prospérité : il s'entoura de leurs personnes et recourut à leurs services; il prenait de la sorte une courageuse initiative que la plupart de ses collègues dans l'Épiscopat suivirent à leur tour. Les Jésuites de France mirent à profit les loisirs et l'influence que leur assurait la noble complicité des Princes de l'Église. Beaucoup d'entre eux firent entendre leur parole dans les fêtes du Sacré Cœur et les réunions de Confrérie. D'autres écrivaient.

De son côté le Sacré Cœur se montra secourable à leur détresse et il prouva qu'il n'abandonnait pas ceux qui se confiaient en Lui. Il mit au cœur de ces Jésuites dispersés l'amour de la vocation avec l'esprit propre qui la distingue, esprit d'obéissance et de zèle... Un arrêt injuste, annulé par Sa Sainteté Clément XIII, les sécularisait ; mais leur conscience échappait aux poursuites de la magistrature ; ils étaient Jésuites, ils voulaient vivre et mourir en Jésuites, et ils s'attachaient plus étroitement à leur Institut par ces liens que l'Église avait noués et que seule elle peut dénouer. Ils gardaient leur règle et lui restaient scrupuleusement fidèles, autant que

le permettaient les circonstances. Ils avaient des Supérieurs, préposés au gouvernement de tel ou tel district; ils leur obéissaient comme à Dieu, et replaçaient eux-mêmes avec un joyeux empressement dans ces mains toujours vénérables, le sceptre que la haine de leurs ennemis s'acharnait à leur enlever. Les Provinciaux conservaient leur juridiction et maintenaient leurs subordonnés sous le joug de la dépendance religieuse par visite et par correspondance. Il y eut un moment où les évènements d'Espagne eurent leur retentissement de ce côté-ci des Pyrénées. Les lauriers de Charles III troublaient la satisfaction du duc de Choiseul et jetaient une ombre sur l'éclat de sa victoire. Il exigea avec plus de rigueur des Jésuites dispersés la prestation du serment d'adhésion à l'arrêt qui les sécularisait : ils eurent à opter entre la soumission ou le bannissement : ils aimèrent mieux s'expatrier. Ils se retirèrent les uns en Italie, les autres dans les cantons catholiques de l'Helvétie; un bon nombre de ces proscrits se réfugia dans les Pays-Bas Autrichiens. Là, toujours Français de cœur et toujours Enfants d'Ignace, ils suivaient d'un œil attentif la marche des évènements qui intéressaient la France et l'Église. Ils épiaient le moment de repasser la frontière, et en attendant, ils ne laissaient pas se rouiller leur plume infatigable. Ils avaient pour défendre l'Église une énergie, une activité qu'ils n'avaient pas mise à se défendre eux-mêmes. De temps en temps, une bombe tombait à l'improviste dans le camp de la libre-pensée et jetait le désarroi parmi les Philosophes; la main d'un Jésuite l'avait lancée. L'esprit de zèle les animait et non le désir de la vengeance. Ils démasquaient l'injustice, mais épargnaient les persécuteurs. Disciples fidèles, jusque dans leur malheur, de Celui qui a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, ils priaient, comme Lui, pour leurs bourreaux. Le P. Bridault, secrétaire de l'Assistance de France, écrivait de Rome le 12 septembre 1764, à l'un de ses confrères. « Voici ce qu'un Jésuite français réfugié à Liège nous apprend : « Parmi les Jésuites français réfugiés ici, on est convenu de faire chaque jour à la messe un ample Memento du Roi, des

Ecclésiastiques, de tous les juges et magistrats du Royaume, en un mot de tous ceux qui ont travaillé à notre ruine, de dire de temps en temps la messe pour eux, et, autant qu'il se pourra, le vendredi. Ce jour est consacré au Sacré Cœur de Jésus, et c'est celui où Notre-Seigneur en croix pria pour ses ennemis ; c'est la raison pour laquelle on fait ce jour-là de plus grands efforts. De plus, on leur donne part à toutes nos bonnes œuvres. Tout ce que nous sommes ici de Français, nous avons pris la chose à cœur; ceux qui sont à Rome ne pourront manquer de s'y intéresser, si vous jugez à propos de leur en donner connaissance. »

Qui pourra dire à combien de persécuteurs cette prière de leurs victimes aura valu la grâce du repentir! Dans la même lettre du 12 septembre 1764, le P. Bridault mentionne le bruit qui courait à Rome que le Procureur Général du Parlement de Bordeaux se repentait des calomnies dont il avait couvert l'Institut, qu'il l'avait déclaré à la Cour, et avait demandé acte de son désaveu. On ajoutait qu'un Conseiller de Paris avait témoigné en mourant une vive douleur de tout ce qu'il avait fait contre les Pères Jésuites ; et qu'un autre, plein de santé, touché de l'exemple de son confrère, l'avait courageusement imité et fait même passer à nos Pères d'Espagne de gros secours. On souhaiterait que tout cela se confirmât. Si ces repentirs sont vrais, voilà à coup sûr des fruits du projet de Liège. En tout cas, ne désespérons de rien, et faisons toujours de notre côté ce qui dépend de nous. *Ad majorem Dei gloriam*, voilà notre devise.

A ces expatriés qui ne demandaient au Cœur de Jésus, pour prix de leurs souffrances, que la conversion de leurs persécuteurs, la Providence préparait une consolation. Elle daigna, avant de les livrer à de nouvelles et plus cruelles épreuves, leur ménager une solennelle réhabilitation, et faire approuver authentiquement par le Saint-Siège le culte public du Sacré Cœur.

CHAPITRE III.

CLÉMENT XIII.

Réhabilitation de la Compagnie. — Triomphe du Sacré Cœur.

Clément XIII avait suivi d'un regard attristé toutes les péripéties du drame qui eut pour dénouement la destruction légale des Jésuites en France. Il avait dans ses Brefs réitérés, cherché à relever le courage de Louis XV. Lorsque, sans égard pour son intervention et ses droits incontestables, la Cour souveraine eut prononcé l'arrêt de suppression, il n'hésita pas à faire son devoir et à prendre en main la cause de l'innocence outragée. Du haut de la Chaire infaillible, et parlant à la Ville et au monde, il cassa et déclara nulles de plein droit toutes les mesures prises contre la Compagnie de Jésus.« Nous repoussons, disait-il, l'injure grave faite en même temps et à l'Église et au Saint-Siège. Nous déclarons de notre propre mouvement et science certaine, que l'Institut de la Compagnie de Jésus respire au plus haut degré la piété et la sainteté, bien qu'il se rencontre des hommes qui, après l'avoir défigurée par de méchantes interprétations, n'aient pas craint de la qualifier d'irréligieuse et d'impie, insultant ainsi de la manière la plus outrageante, l'Église de Dieu, qu'ils accusent équivalemment de s'être trompée, jusqu'à juger et déclarer solennellement pieux et agréable au Ciel, ce qui en soi était irréligieux et impie. »

Les Jésuites étaient vengés, les calomniateurs confondus. Le Chef suprême des Chrétiens, le Docteur infaillible déclarait que les membres de l'Institut n'avaient démérité ni de l'Église, ni de la France.

La Bulle *Apostolicum*, janvier 1765, ne relevait pas

les ruines déjà faites, elle ne rouvrait pas aux bannis le chemin de leurs foyers ; mais, si les Jésuites restaient malheureux, ils n'étaient pas coupables. La passion les avait condamnés, la vérité les déclarait absous. Ils étaient traités comme l'avait été leur divin Maître, pouvaient-ils se plaindre qu'il les eût jugés dignes de souffrir pour Lui ?

L'acte de justice et de paternelle bonté qui rendait aux Pères de la Compagnie leur honneur devant les hommes, fut bientôt suivi d'un autre qui les combla d'une sainte joie. Le 26 janvier 1765, la Congrégation des Rites approuva la Messe et l'Office du Sacré Cœur par un décret que le Souverain Pontife Clément XIII ratifia le 6 février suivant.

Depuis les instances présentées à S. S. Benoît XIII, les choses avaient bien changé. Le Pape Benoît XIV était mort en 1758, laissant le Saint-Siège à Clément XIII. Tous les deux étaient également sympathiques à la cause du Sacré Cœur, mais ils n'étaient pas également libres de le manifester. Benoît XIV avait des précédents qui entravaient son bon vouloir, il se souvenait de l'opposition qu'il avait faite en 1727 et 1729 aux Postulateurs de la cause du divin Cœur, et il ne croyait pas que le temps fût venu de se déjuger. Clément XIII était dans une situation bien différente. On l'avait vu, jeune encore, donner son nom à l'Archiconfrérie du Sacré Cœur fondée à Rome dans l'église de Saint-Théodore et dite des *Sacconi ;* et promu au souverain Pontificat, il avait continué et enrichi même de faveurs nouvelles les Indulgences accordées par ses prédécesseurs. Son élévation à la papauté ne pouvait que ranimer les espérances des zélateurs de la bonne cause.

C'était une opinion assez répandue que le bien de l'Église et sa victoire sur de trop nombreux ennemis dépendaient de l'institution officielle de la Fête du Sacré Cœur et de la définition du Dogme de l'Immaculée Conception. Ainsi pensaient de saints Évêques comme Alphonse de Liguori, de saints Missionnaires comme Léonard de Port-Maurice. Les Pères de la Compagnie se laissèrent aller à ce doux espoir, ils crurent

le moment venu de réparer l'échec que le P. de Galliffet et ses auxiliaires avaient essuyé 35 ans auparavant. Le P. Gabriel Commoli, secrétaire général de la Compagnie, grand zélateur de la dévotion au Sacré Cœur, et l'homme de confiance du T. R. P. Général, écrivit à plusieurs Évêques pour qu'ils fissent auprès du Saint-Père les démarches nécessaires à ce sujet. Déjà les Évêques d'Aragon avaient pris l'initiative ; ceux de Castille et du midi de l'Espagne ne devaient pas tarder à les suivre. Neuf Archevêques et Évêques, avec presqu'autant de Chapitres de cathédrale, tous de l'Amérique Espagnole, s'étaient depuis 10 ans nettement prononcés dans le même sens. On comptait aussi 14 Archevêques ou Évêques de la Haute Italie, 32 des États Romains, 17 des deux Siciles, 10 de la Toscane, 4 de diverses contrées de l'Orient, 4 de Germanie, 7 de la Pologne, avec un grand nombre de Généraux d'Ordre et d'autres dignitaires. Tous ces Prélats, présents à Rome par les suppliques qu'ils y avaient envoyées, y représentaient presque toute l'Église. On n'y voit pas d'Évêques français, mais Marie-Leczynska, reine de France, ne cessait pas de renouveler ses instances ; et Stanislas, son père, Duc de Lorraine et Roi de Pologne, s'unissait à elle pour solliciter en faveur de ses États la concession désirée. Auguste III, roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, appuyait, dès le 21 août 1762, la demande de ses Évêques ; et sa mort qui survint l'année suivante (1763) ne refroidit pas leur zèle. A quel point les Pères usèrent-ils de leur crédit auprès de ces Princes et de ces Prélats pour les décider à recourir au Saint-Siège, nous ne pouvons le dire avec précision ; mais nous avons des probabilités. Quelque temps après la décision de la Congrégation des Rites, le Père Bridault, secrétaire de l'Assistance de France à Rome, écrivait au P. Nectoux, Provincial d'Aquitaine : « Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans que cela ait trop paru, et même bien des gens l'ignorent, notre Compagnie a beaucoup travaillé pour cette importante affaire depuis le commencement de nos désastres. Il est avéré, par exemple, que les cinq Provinciaux de France, avaient écrit au T. R. P. Général, pour qu'il sollicitât en leur

nom la concession de la fête, tout au moins pour leur Province respective. » Nous lisons aussi dans la Vie du P. Calvi, si renommé en Italie pour sa haute vertu et sa dévotion au Sacré Cœur, qu'ayant appris que la cause de ce Cœur adorable était de nouveau pendante au tribunal de la Congrégation des Rites, il se mit à faire et à susciter parmi les âmes pieuses des prières et des pénitences pour obtenir le triomphe si désiré. La Providence permit aussi que le bon Père apprît les noms des avocats qui devaient parler en faveur des Postulateurs, il mit aussitôt à leur service toute son activité, tout son crédit, toute sa science. Il eut bientôt accumulé tous les documents utiles, tels que passages des Pères, faveurs accordées aux Saints, mandements d'Évêques et pièces de tout genre. A mesure que la décision approchait, il redoublait ses pénitences et ses prières[1].

Enfin Rome se prononça pour l'affirmative, et le Cardinal Albani ayant chargé Mgr Bruni, des Écoles Pies, de composer l'Office et la Messe du Sacré Cœur, ce prélat voulut en conférer souvent avec le P. Calvi, et de leurs efforts combinés naquirent l'office et la messe que nous avons aujourd'hui; ils parurent le 18 mai 1765 avec l'approbation de Sa Sainteté.

A ces témoignages qui montrent la large part que la Compagnie eut à la reprise, aux progrès et à la conclusion de cette grande affaire, il ne sera pas sans intérêt

[1] Nommons à côté du P. Calvi, un de ses contemporains, le P. Fabius Danzella, tout à la fois littérateur, liturgiste et canoniste distingué, ami de Benoît XIV. Nous lui devons l'Office de sainte Pulchérie. En 1764, il mit en œuvre toute sa science pour hâter le triomphe du Sacré Cœur. Il compulsa tout ce que saint Thomas et après lui tout ce que les anciens théologiens de la Compagnie ont écrit sur la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour en déduire les conséquences favorables au culte du Sacré Cœur; puis il donna les raisons qui prouvent par les textes de la Sainte Écriture la légitimité, l'utilité, la grandeur de ce culte aussi adorable qu'aimable dans son objet. Il concluait sa dissertation par ces paroles où se trahissent le secret espoir qui soutenait sa plume et celle de ses compagnons d'armes : « Allons au Cœur de Jésus et prions Marie sa Mère de nous obtenir la paix et la délivrance des calamités qui pèsent sur nous. » Il mourut le 4 septembre 1766, après avoir chanté son *Te Deum* d'actions de grâces pour la victoire du Sacré Cœur.

d'ajouter ceux qui nous viennent du camp ennemi. A entendre le Nouvelliste, 26 juin 1765, on lui aurait écrit d'Italie que les Jésuites ont tout conduit : ce sont eux qui suscitent habilement, comme demandeurs dans la cause, les membres de l'Archiconfrérie des Sacconi, fondée par le Pape régnant ; le moyen que, partie d'un tel milieu, la supplique ne fût pas écoutée ! Ce sont eux qui, pour appuyer la demande de l'Archiconfrérie, font intervenir les Évêques de Pologne. Encore voudrait-on savoir si cette intervention des Polonais n'est pas un mythe, la bonne foi des Jésuites rendant les sollicitations de ces derniers fort douteuses. Ce sont les Jésuites qui ont suggéré à leur avocat de mettre dans les écritures les royaumes d'Espagne au nombre des demandeurs, fondés uniquement sur une prétendue lettre de Philippe V qu'ils ne produisaient pas. Cette lettre était authentique ; authentiques aussi celles des Archevêques et Évêques espagnols ; mais, comme le Nouvelliste l'avoue lui-même, Dom Manuel de Rhoda, alors ministre du Roi catholique Charles III, s'opposa, au nom de son Maître à ce qu'on fît mention de l'Espagne, dans les procédures et dans la décision qui les couronna.

Au dire du Nouvelliste ou de son correspondant, on se demandait dans la Congrégation quels étaient les solliciteurs, et l'on se disait : c'est le Pape. Quatre Cardinaux ont opiné pour que l'Office et la Messe ne fussent point accordés. D'autres étaient très disposés à suivre le même avis, mais ils n'ont pu résister aux désirs bien connus du Pape et aux instances du Cardinal Neveu. Ainsi le décret a été donné à la pluralité des voix. Mais était-il donc nécessaire que le Souverain Pontife se désintéressât de toute participation dans les affaires soumises aux Congrégations Romaines ? et n'est-ce pas à lui qu'il appartient de diriger les votes des Cardinaux, et de leur conférer par son approbation la force qui rend leurs arrêts obligatoires ? Oui, la Congrégation des Rites estima que sa décision ne déplairait pas au Souverain Pontife ; oui, Clément XIII voulut donner à l'Église une nouvelle espérance, et une consolation aux Jésuites persécutés ; oui, Sa Sainteté daigna recourir à

leurs lumières, et l'avocat du Sacré Cœur dans la Congrégation s'inspirait dans sa plaidoirie des recherches que ces Pères faisaient pour lui. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent dans les Conciles? Et ces influences si légitimes, ces considérations, même purement humaines, ont-elle jamais entravé l'action de l'Esprit-Saint?

Écoutons encore le gazetier janséniste : « Les Jésuites cherchent dans cette spécieuse dévotion au Sacré Cœur un nouveau moyen de débiter avec plus d'assurance leurs rêveries moliniennes ou quiétistes, leur morale toute charnelle, et de décrier les défenseurs de la sainte Doctrine. Ils ont assez témoigné ce qu'ils espèrent de l'admission de cette dévotion par les mouvements extraordinaires qu'ils se sont donnés pour la faire réussir. Eux et leurs affiliés n'ont rien épargné pour cela. Ils ont même voulu intéresser le public en exposant le Saint-Sacrement dans toutes leurs églises trois jours avant la tenue de la Congrégation ; et l'Archiconfrérie a fait de même dans sa Chapelle. Après le décret, ils se sont réjouis de l'avoir obtenu, comme d'une victoire signalée. Ils assurent qu'il a été révélé à Marguerite-Marie que la paix sera rendue à l'Église, lorsque l'Office du Sacré Cœur serait célébré. Le *Te Deum* a été chanté dans la Chapelle de l'Archiconfrérie même, par le Cardinal Rezzonico, et un Jésuite a relevé la solennité par un sermon. Le Général Ricci a daigné assister à ce *Te Deum*, et il s'est hâté de lier à sa Compagnie les partisans de la nouvelle dévotion, sans attendre que le décret fût approuvé par le Pape. Sous prétexte de marquer sa reconnaissance aux Confréries du Sacré Cœur de l'affection qu'ils témoignaient pour la Société, il leur accorda, de toute la plénitude de son âme, une participation entière à toutes et à chacune des messes, prières, jeûnes et autres bonnes œuvres et pieux exercices de l'âme et du corps qui, par la grâce de Dieu, se font dans toute cette très petite Société. La patente de cette espèce de contrat est datée du 28 janvier 1765, et adressée à la vénérable Archiconfrérie, à toutes les Confréries qui lui sont agrégées ou qui le seront à l'avenir, à tous les membres de ces sodalités, présents ou futurs, hommes et femmes, etc. »

Malgré le mauvais vouloir avec lequel ces choses sont dites, il ne nous déplaît pas de les trouver sous la plume d'un ennemi. Le Nouvelliste est dans le vrai quand il enregistre les *Te Deum* qui accueillirent la décision de la Congrégation des Rites, et les marques de l'allégresse qu'en ressentirent le Général et tous les autres membres de la Compagnie. Si cet hommage rendu au Sacré Cœur faisait tressaillir de bonheur tous les vrais catholiques, pourquoi les Jésuites auraient-ils fait mystère de leur satisfaction? n'avaient-ils pas travaillé plus que les autres, et leur était-il interdit de saluer dans la glorification du Sacré Cœur le couronnement de leurs efforts et un encouragement à leurs espérances?

Un regard attentif sur le Mémorial que les Évêques polonais présentèrent à la Congrégation des Rites nous fera voir sous un autre aspect l'appui que la Compagnie donnait à leur supplique. Non seulement les Pères de Rome fournirent à l'avocat Alegiani, défenseur de la sainte cause, les documents dont il avait besoin pour composer son mémoire, ou pour le mettre en lumière, mais le P. de Galliffet semblait sortir du tombeau pour en appeler aux juges de 1765 de la sentence négative que ceux de 1729 avaient portée. On aurait cru l'entendre encore. C'étaient sous la plume d'Alegiani et sous celle de l'Assistant de France, Joseph de Galliffet, les mêmes pensées, les mêmes faits, la même argumentation. Reconnaissons pourtant que des nuances importantes distinguent le mémorial de 1765 et celui de 1727. Et d'abord le mémorial polonais rectifie le chiffre des Confréries du Sacré Cœur instituées par les Souverains Pontifes et enrichies d'Indulgences. Le catalogue du P. de Galliffet, en 1726, n'en comptait que 295 ; celui de 1764 s'élève à 1090. Il résume ensuite avec une netteté merveilleuse l'idée qu'il faut se faire de la dévotion au Sacré Cœur, considérée dans son objet. Voici comment il s'exprime : « L'objet propre de la fête du Cœur de Jésus ne consiste pas dans un Cœur de chair, dans un organe matériel, isolé et séparé de tout le reste ; il consiste dans cet admirable assemblage, dans ce composé divin que forment et ce Cœur matériel que la lance a percé, et cette âme

très sainte qui lui donne la vie, et la personne du Verbe qui lui est unie hypostatiquement et la divinise, et cet amour immense dont il est embrasé, et ces vertus dont il est le symbole ou le siège, et les tourments si douloureux qu'il a endurés pour les hommes... Ce composé, cette réunion si noble de choses si sublimes, voilà l'objet vrai, propre et adéquat de la Fête du Sacré Cœur. »

Ainsi, cette fête représente, non pas une grâce spéciale, mais la source de toutes les grâces ; elle honore, non pas un mystère particulier, mais le principe de tous les mystères. Tous les dons que l'amour de notre aimable Rédempteur a répandus sur la terre, toutes les souffrances que sa passion intérieure lui a fait endurer, sont offerts dans cette Fête à nos contemplations, à nos hommages, à nos adorations.

Enfin le Mémorial de 1764 s'abstient de toucher à la question controversée entre les Philosophes sur le rôle du cœur dans nos impressions affectives : distinguons, dit-il, ce qui est certain de ce qui ne l'est pas. Il y a deux choses certaines 1° le cœur humain est la source de nos sentiments, ils viennent de lui, tout le monde l'admet ; 2° le cœur éprouve sensiblement les impressions affectives ; notre expérience personnelle et la vie des Saints le démontrent. Ce qui est incertain, c'est le comment... Comment le cœur agit-il sur l'âme, et comment l'âme agit-elle sur le cœur ? Le cœur est-il avec l'âme le coprincipe de nos affections, ou n'est-il que l'instrument, l'organe plus ou moins immédiat de nos impressions ? Voilà ce qui divise les Philosophes ; et voilà ce que les postulateurs ont soin d'écarter. La Congrégation peut donc donner un suffrage approbateur, sans rien préjuger sur la question Physiologique.

Les Éminentissimes Cardinaux se tinrent pour satisfaits tant de la plaidoirie que des répliques de l'avocat du Sacré Cœur ; et le 26 janvier 1765, ils déclarèrent que la faveur était accordée ; le 6 février suivant, le procès-verbal de la séance, revêtu de l'approbation du Souverain Pontife, parut, rédigé en ces termes :

« Sur la demande des Révérendissimes Évêques de Pologne et de l'Archiconfrérie de Rome érigée sous le

titre du Sacré Cœur de Jésus, en faveur d'un office et d'une messe propres de ce divin Cœur, la Congrégation des Rites sacrés, dans sa séance du 26 janvier de cette année.

« Sachant parfaitement que le culte du Cœur de Jésus est aujourd'hui répandu dans toutes les parties du monde catholique, avec l'approbation des Évêques, et qu'il a été enrichi d'un très grand nombre de Brefs d'indulgences, accordées par le Saint-Siège apostolique à une multitude presque innombrable de Confréries érigées canoniquement sous le titre du Cœur de Jésus ; et comprenant en même temps que par la concession de cet office et de cette messe, il s'agit simplement d'amplifier un culte déjà établi; et de rappeler symboliquement le souvenir de ce divin amour par lequel le Fils unique de Dieu s'est revêtu de la nature humaine, et se faisant obéissant jusqu'à la mort, s'est donné aux hommes, a-t-il dit, comme exemple qu'il était doux et humble de cœur :

« A ces causes, sur le rapport de l'Éminentissime et Révérendissime Cardinal évêque de Sabine ; ouï le R. P. Gaétan Forti, promoteur de la Foi ; annulant au préalable la décision du 30 juillet 1729 ; a cru devoir déférer aux prières des Évêques de Pologne et de la susdite Archiconfrérie de Rome ; se réservant de délibérer dans la suite sur l'office et la messe qui doivent être dûment approuvés.

« Ce vœu de la Congrégation ayant été soumis à notre Saint-Père le Pape Clément XIII par moi, secrétaire soussigné, Sa Sainteté, après en avoir lu la teneur, lui a donné une entière approbation.

« Ce 6 février 1765. — Signé Joseph-Marie, Cardinal Feroni, préfet.

« S. Borghèse, secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites, à Rome MDCCLXV, de l'imprimerie de la Chambre apostolique. »

La concession de la Messe et de l'Office ne visait d'abord que la Pologne et l'Archiconfrérie de Rome, mais dès le 11 mai de la même année, elle fut étendue à tout l'Ordre de la Visitation, et le 6 août suivant à toutes les églises de Rome. La Compagnie, qui avait tant tra-

vaillé pour obtenir la décision de la Congrégation des Rites, ne négligea rien pour que l'autorisation de réciter la Messe et l'Office du Sacré Cœur lui fût accordée; mais il plut au Saint-Père d'ajourner cette faveur. Peut-être craignait-il de donner un nouvel aliment à la jalousie de nos envieux ; peut-être voulut-il que la Pologne et l'Archiconfrérie de Rome qui s'étaient mises au premier rang parmi les postulateurs de la cause, jouissent de quelque avantage sur les postulateurs secondaires. (Lettre du P. Bridault au P. Nectoux, 29 mai 1765.) Les Pères Jésuites n'obtinrent donc la grâce désirée que l'année suivante.

On n'avait pas vu les Évêques de France unir leurs demandes à celle des autres Évêques. Les attaques incessantes des Jansénistes, les vexations des Parlements et la suppression des Jésuites en France absorbaient leurs sollicitudes ; mais on ne peut douter que toutes leurs sympathies ne fussent acquises à la cause du Sacré Cœur. Aussi, quelques mois après la décision de la Congrégation des Rites, les Évêques réunis en assemblée générale à Paris, s'empressèrent de déférer au pieux désir de la Reine Marie Leczynska qui les priait d'établir la dévotion au Sacré Cœur dans les diocèses où elle n'existait pas encore. Mgr de la Roche-Aymon, premier duc et pair, s'était chargé d'en faire la motion à l'assemblée, le 17 juillet 1765. A sa demande, tous les Évêques à l'unanimité délibérèrent d'établir, dans leurs diocèses respectifs, la dévotion et l'office du Sacré Cœur ; ils firent plus, ils invitèrent, par une lettre circulaire, les autres Évêques du royaume à en faire de même dans les diocèses où cette dévotion et cet office n'étaient pas encore établis. Le gazetier janséniste se montra chagrin de cette unanimité et de cet empressement. « Une assemblée de Jésuites, dit-il, n'aurait pu acquiescer à la proposition avec plus de promptitude. »

Les Évêques de France, sauf de très rares exceptions, déférèrent au vœu de l'Assemblée. Les Mandements de Mgr de Partz de Pressy, évêque de Boulogne, de Mgr de Fumel, Évêque et Comte de Lodève, eurent un grand retentissement. Les Instructions pastorales de Mgr de

Rosset de Fleury, Archevêque de Tours, de Mgr de Guénet, Évêque de Saint-Pons, furent remarquées. Nous ne citerons qu'un extrait d'un Mandement de Mgr de May de Termont, Évêque de Blois, pour le Carême de 1766. C'est le Nouvelliste lui-même qui l'a conservé, en date du 22 mai 1766.

« Enfin, M. T. C. F. c'est avec une joie inexprimable que nous vous faisons part de la décision de l'Assemblée générale du Clergé de France, au sujet de l'office et dévotion du Sacré Cœur de Jésus. En se conformant aux pieux désirs de notre auguste Reine, dont l'éminente piété fait l'admiration de la France, l'Assemblée du Clergé a désiré que cet office et dévotion eussent lieu généralement dans tout le royaume. Il y a longtemps que notre diocèse s'est signalé par son zèle pour le Cœur adorable de Jésus-Christ, et cette fête est solennisée depuis plusieurs années dans cette ville épiscopale avec la plus grande pompe par la permission de nos prédécesseurs. Elle a toujours été pour les vrais fidèles un grand sujet de joie et d'édification. Nous avons eu nous-même la consolation d'en être témoin et d'y prendre part à la tête d'un nombreux clergé. Mais pour remplir parfaitement les vues de l'auguste Assemblée dont nous avons l'honneur d'être membre, il est de notre devoir d'étendre cette dévotion à tout le diocèse. L'office était déjà contenu dans le Bréviaire imprimé par l'autorité de notre illustre prédécesseur. Nous ordonnons que la récitation en sera désormais de précepte pour tout le Clergé qui nous est soumis ; et notre intention est que cet office et cette dévotion aient lieu pour toutes les églises de Blois et de Vendôme, et pour les autres du diocèse où ils étaient déjà établis par notre permission, le Vendredi, lendemain de l'Octave du Très Saint-Sacrement, auquel nous permettons l'exposition du Saint-Sacrement au Salut. Exhortons à y assister tous les fidèles, à qui cependant il sera libre de vaquer à leur travail ordinaire. A l'égard de toutes les autres églises de notre diocèse, notre intention est que, pour la commodité du peuple, cet office et dévotion soient renvoyés au dimanche qui suivra immédiatement l'Octave du Très Saint-Sacrement

et nous accordons les mêmes permissions pour l'exposition du Très Saint-Sacrement et le Salut. »

Encouragés par la décision du 6 février 1765, les Pères de la Compagnie entendirent bien ne le céder à personne en dévouement au Sacré Cœur. Ils souhaitèrent que cette aimable dévotion ne fût plus livrée aux inspirations du zèle d'un chacun, mais qu'une ordonnance du T. R. P. Général la fît entrer dans les habitudes et la vie commune de la Compagnie. Le P. Bridault, ce secrétaire de l'Assistance de France, dont nous avons déjà parlé, était l'écho des inspirations et des vœux de son entourage, lorsque, dans une lettre qui suivait de près la guérison du F. Célestini, il proposait au P. Nectoux, Provincial d'Aquitaine, le plan qu'il avait formé : « Il s'agit d'obtenir du T. R. P. qu'il donne à la Compagnie une instruction solide dans laquelle il manifeste à tous les Supérieurs de la Compagnie ses volontés pour l'établissement de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus dans toutes nos Maisons. Les pratiques qui s'observent généralement y devront être spécifiées, à savoir l'image du Sacré Cœur 1° multipliée chez nous à l'égal du nombre des Jésuites qui en auront chacun une à leur oratoire ; 2° exposée avec distinction dans nos salles de récréations, nos réfectoires, nos classes, nos bibliothèques, nos églises. De plus, chapelles publiques ou domestiques érigées dans nos Maisons à l'honneur du Sacré Cœur ; Confréries établies pour les externes là où il n'y en a point encore ; la consécration et l'amende honorable introduites pour chaque 1er vendredi du mois selon l'usage déjà ancien de notre petite Province d'Aquitaine ; enfin et surtout, la principale fête du Sacré Cœur de Jésus célébrée dans toute la Compagnie pour les fins et de la manière dont Notre-Seigneur a bien voulu la prescrire lui-même à la V. Marguerite-Marie. Ainsi aiderons-nous Dieu à tirer le bien qu'il s'est essentiellement proposé en permettant tout ce qui nous est arrivé, c'est-à-dire, le renouvellement entier de la Compagnie. J'avance avec fondement qu'un moyen des plus prompts et des plus efficaces pour le procurer, c'est l'établissement de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus

de la manière dont je l'expose dans cette lettre, témoins ces paroles de la V. Marguerite-Marie : « Faites en sorte que les personnes religieuses l'embrassent (cette dévotion) ; car elles en retireront tant de secours qu'il ne faudrait point d'autre moyen pour rétablir la première ferveur, et pour porter au comble de la perfection celles qui vivent dans la plus grande régularité. »

Cette démarche du P. Bridault ne fut pas inutile. Les quatre autres Provinciaux de France écrivirent au R. P. Général pour le prier de faire quelque chose à la gloire du Sacré Cœur, et le 5e, le P. Nectoux lui-même, après quelques difficultés de forme, finit par écrire à son tour et dans le même sens que ses collègues. Nous avons un fragment de la lettre qu'il adressait, le 23 janvier 1767, au T. R. P. Ricci, de Saint-Sébastien, où il avait dû se réfugier. Il y supplie sa Paternité de prescrire que, dans tous nos collèges, des hommages soient rendus, tant en public qu'à huis-clos, au Cœur très Sacré de Jésus.

Est-ce à cette initiative des Provinciaux qu'on est redevable de la concession dont parle le même Père dans une autre lettre ? « Notre Père, dit-il, le 29 mai (1766?) vient d'accorder au Recteur du Noviciat de Gènes la permission d'introduire dans cette Maison pour les nôtres, mais sans obligation pour personne, la pratique de la consécration et de l'amende honorable pour le premier Vendredi du mois. La fête du Sacré Cœur doit s'y célébrer cette année avec un grand appareil. Les deux dimanches qui la précèderont, on expliquera au peuple, dans le catéchisme qu'il est d'usage de faire toute l'année, la nature, les avantages et les pratiques de cette dévotion, et l'on distribuera une image du Sacré Cœur très bien faite, à tous ceux qui, le jour de la fête, communieront. L'acte de consécration et l'amende honorable seront joints à cette image ; et le soir, ces deux actes seront récités publiquement devant le Saint-Sacrement exposé, on donnera ensuite la bénédiction. Le Provincial de cette Province de Gènes a cette dévotion fort à cœur, il se propose dans sa Visite de l'introduire dans toutes les Maisons. Remercions le bon Dieu. Cette dévotion gagne fort en Italie et commence à y bien prendre dans

nos Maisons. On lit à présent au Collège Romain et à notre Maison Professe la Vie de la V. Marguerite-Marie Alacoque, traduction de celle de Mgr l'Archevêque de Sens. » On le voit, plus que jamais, la Compagnie se livrait tout entière à la dévotion qui lui était venue de Paray. Le Cœur de Jésus attirait à lui tous les cœurs.

Mais, en même temps que Rome donnait son suffrage infaillible au culte public du Sacré Cœur, le Ciel intervint à son tour pour le ratifier : la guérison du F. Célestini par saint Louis de Gonzague, aiguillonna le zèle des Fils d'Ignace, en leur apprenant que leur dévotion bien-aimée, était plus chère encore aux habitants de la céleste patrie. Cette guérison sera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

LOUIS NICOLAS CÉLESTINI OU LE MIRACULÉ DU SACRÉ CŒUR ET DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

Louis Nicolas Célestini naquit le 5 mai 1747 à Rome, d'une famille dont le chef, Flavien Célestini, jouissait d'une haute estime. Élevé au Collège Romain, le jeune Nicolas fut formé à la vertu par le P. Jérôme de Sanctis, dans la charmante Congrégation des Saints-Anges. Là, il prit pour modèle et pour protecteur saint Louis de Gonzague et lui voua la plus entière confiance. Le 14 juin 1764, durant la neuvaine préparatoire à la fête de saint Louis, il quitta sa famille et porta au noviciat de Saint-André toute la fleur de son innocence. Sept mois après, il était au lit de la mort, en proie à de fréquentes convulsions et complètement désespéré des médecins. Au milieu de ses douleurs, le malade conservait une patience inaltérable et une sainte résignation à la volonté de Dieu ; une seule chose l'attristait : il brûlait du désir de recevoir le saint viatique ; mais ses crises incessantes ne permettaient pas à la prudence des supérieurs d'acquiescer à sa prière. Or on était au 9 février, 3 jours seulement après la ratification par Clément XIII du décret de la Congrégation des Rites, et cet heureux évènement occupait toutes les pensées. On apporta au malade une image de ce divin Cœur : quand on l'approchait de ses lèvres, il la baisait, la contemplait avec amour ; et tandis que le tremblement de ses paupières ne lui permettait pas de considérer, de distinguer même aucun autre objet, il pouvait sans peine fixer ses regards sur la pieuse image, et trouvait à la regarder, un peu de calme et un allègement à ses souffrances. Sur sa demande, les novices se rendirent dans la chambre de saint Stanislas et le supplièrent d'obtenir à leur frère malade la faveur de communier. A cette première instance, ils ne

furent pas exaucés ; on essaya de faire avaler au F. Célestini quelques gouttes de liquide, et les convulsions se déclarèrent avec violence. Les novices retournent dans la chapelle de saint Stanislas et prient avec plus de ferveur et de foi. Un nouvel essai est fait : cette fois le malade prend sans embarras un peu de liquide et une hostie non consacrée. Les convulsions ne reparaissent plus et le viatique est apporté.

Les novices n'avaient demandé qu'une suspension du mal, une trêve suffisante pour que le F. Célestini pût contenter sa faim de la sainte Eucharistie, et ils l'avaient obtenue ; mais les progrès de la maladie un instant arrêtés reprirent leur cours. A onze heures et demie, l'état du malade parut désespéré. « Dans deux heures tout sera fini, » dit le médecin en quittant l'infirmerie. Un Père et deux frères coadjuteurs se tenaient auprès du malade pour l'assister. Tout-à-coup ils le voient se soulever et fixer son regard sur une image de saint Louis suspendue à l'extrêmité de son lit; puis, il retombe sur sa couche en s'écriant : « Que vous êtes « beau, ô saint Louis, mon frère ! que vous êtes beau ! » Quelques instants après, il se soulève une seconde fois, et l'œil encore fixé sur l'image du Saint, il prononce distinctement ces paroles : « *Fiat voluntas Dei !* Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Le Père et les deux Frères regardaient avec stupéfaction tantôt le visage enflammé du Frère Célestini, tantôt l'image de saint Louis. Soudain, d'une voix forte, le malade s'écrie : « Je suis guéri, je suis guéri, saint Louis m'a rendu la santé, je l'ai vu, je lui ai parlé, donnez-moi mes vêtements, je ne souffre plus. » Averti, le R. P. Recteur Parravicini arrive et, avant de permettre au miraculé de prendre ses habits, il lui demande le récit du prodige. D'une voix libre, et sans que rien trahisse aucun reste de mal, le Frère Célestini raconte ce qui s'est passé. « Durant le dernier accès, au plus fort de mes convulsions, j'ai tout-à-coup distingué le portrait de saint Louis suspendu à l'extrémité du lit; jusqu'alors je ne l'avais pas aperçu. Toute la matinée il m'est apparu non de profil comme il est sur la toile, mais de front et en-

touré d'une vive clarté, il portait la *scolastique* comme les Frères étudiants du Collège Romain. Il m'apparaissait tel qu'il est à son autel dans l'église de Saint-Ignace. Sa main gauche tenait un crucifix, de sa main droite il me fit signe d'approcher. Je me suis soulevé sur mon lit pour aller à lui, mais les forces m'ont manqué et je suis retombé sans cesser de le voir. Son visage était si beau que je n'ai pu retenir cette exclamation : Que vous êtes beau, ô mon saint Louis, que vous êtes beau ! Une seconde fois je me suis dressé sur mon lit et le Saint m'a demandé : « Que veux-tu : la santé ou la mort? » « *Fiat voluntas Dei,* ai-je répondu. » — Et saint Louis reprit en souriant : « Puisque durant ta maladie tu n'as témoigné qu'un seul désir, celui de recevoir le saint viatique, et que pour tout le reste tu t'es abandonné à la volonté de Dieu, Notre-Seigneur t'accorde, à ma prière, la santé pour travailler encore à ta perfection et propager de toutes tes forces la dévotion à son Sacré Cœur, dévotion très chère à tous les habitants du paradis. » Puis, il me donna quelques avis secrets pour ma sanctification et me recommanda aussi, comme très salutaire, la dévotion de six Dimanches en l'honneur des six années qu'il a passées dans la Compagnie. Je lui demandai alors s'il ne me délivrerait pas en même temps de mes autres maux, d'une vive douleur de tête dont je souffrais bien avant cette dernière maladie. — Le bon plaisir de Dieu, dit-il, n'est pas que je t'en délivre complètement. Tu ne la sentiras plus tout à l'heure, mais ce mal ne tardera pas à revenir, afin de te rappeler les douleurs de Jésus dans sa Passion, et de te donner encore un trait de ressemblance avec moi. J'ai toujours désiré durant ma vie cette souffrance en mémoire de mon Sauveur couronné d'épines pour moi. — A ces mots et sous la bénédiction du Saint, toutes mes douleurs ont disparu. »

Le Père Recteur fait alors constater la guérison par le frère infirmier, il ne restait plus aucune trace de mal. On permet au miraculé de se lever ; il se revêt seul de ses vêtements, se prosterne devant l'image de saint Louis et lui rend de vives actions de grâces.

Pendant qu'il prenait un peu de nourriture, les Pères

et les Frères accourent; le félicitent à l'envi de son bonheur et vont avec lui à l'église pour y rendre gloire à saint Louis et au Sacré Cœur de Jésus.

Le lendemain, le Frère Célestini servait la Messe et faisait la sainte Communion. Du Collège Romain, il passa au Gésu, où de nouveau il raconta devant le Très Révérend Père Général et les Pères de la Maison Professe le prodige opéré en sa faveur. Il retourna ensuite au Collège Romain. Là, réunis dans une vaste salle, les nombreux écoliers attendaient avec un pieux empressement la narration détaillée du miracle : le Frère Célestini parut et leur fit connaître toutes les circonstances de sa guérison ; puis tous ensemble, Pères et élèves, se rendirent à l'église de Saint-Ignace pour chanter le *Te Deum* de reconnaissance. Le miraculé, un cierge à la main et revêtu d'un surplis, se tenait dans le sanctuaire. La veille, à pareille heure, il était mourant et abandonné des médecins; en ce moment, après six heures de courses, sans avoir discontinué de redire le récit de sa guérison, il était sans fatigue et sans mal.

Le P. Xavier Calvi, dont nous avons parlé déjà, s'était réjoui plus que personne de la faveur accordée au jeune Novice, mais il jugea que Célestini avait sa mission. Pour l'aider à la remplir, il voulut qu'elle fût juridiquement constatée comme miraculeuse. Monseigneur Dominique Giordoni, vice-gérant, fut chargé de la direction du procès. Il entendit successivement les trois médecins qui avaient à plusieurs reprises visité le malade, les quatre Pères qui avaient assisté le Frère durant sa maladie, les trois frères qui le soignaient, le Père Parravicini Recteur du Noviciat, enfin le Frère Célestini lui-même ; et après avoir recueilli et pesé leurs dépositions, il déclara la guérison miraculeuse, et par un décret du 5 juin 1765, il permit d'en publier la relation. On s'empressa d'en imprimer des milliers d'exemplaires, qui furent répandus, non seulement dans Rome, mais dans toute l'Italie et au delà des monts.

Le P. Calvi fit plus encore : aidé par les détails que lui donna le Frère Célestini, il fit graver sur cuivre l'image de saint Louis de Gonzague tel qu'il était apparu au

Novice. Cette gravure montre saint Louis en habit de scolastique, la tête rayonnante de lumière ; il tient son crucifix dans la main gauche, de la droite il bénit le malade. Au bas de l'image, on lit cette inscription que nous traduisons de l'italien : « Ainsi est apparu saint Louis de Gonzague, le 10 février 1765, à Nicolas Célestini, alors novice à Saint-André, de la même Compagnie; et de moribond qu'il était, il le guérit parfaitement en lui donnant sa bénédiction, et lui recommanda de promouvoir la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, dévotion qu'il l'assura être très chère aux habitants du Paradis. »

Les milliers et les milliers d'exemplaires qu'on tira de cette gravure furent distribuées dans le monde entier. L'effet que produisirent la relation de ce miracle et l'image de saint Louis de Gonzague fut tel qu'en cette même année 1765 plus de 12 Évêques demandèrent l'Office et la Messe du Sacré Cœur pour leur diocèse à perpétuité. L'Italie presque entière prit feu pour une dévotion qui, récemment approuvée par l'Église, était si visiblement patronnée par le Ciel. La seule adoration perpétuelle du Sacré Cœur fondée à Vellétri en cette même année 1765, compta rapidement jusqu'à cent mille associés. Célestini lui-même, novice et juvéniste, ne cessait de promouvoir le culte du Sacré Cœur par ses conversations et ses catéchismes. Durant le mois d'expériment qu'il passa à l'hôpital et pendant tout son mois de pèlerinage, il continua avec succès cet apostolat voyageur. Mais le ciel l'enviait à la terre; et toujours plus humble, plus recueilli et plus zélé, après trois années d'une vie qui tenait plus de l'ange que de l'homme, Célestini, le miraculé du Sacré Cœur et de saint Louis de Gonzague, rendit pieusement son âme à Dieu, sous la protection de la Reine des Vierges, le 2 février 1768.

Les scènes touchantes qui avaient marqué le trépas de Louis de Gonzague et de Jean Berchmans, se renouvelèrent auprès du cercueil de ce jeune prédestiné. On le regardait comme un saint ; et la foule se disputait les moindres objets qui lui avaient appartenu. Les vêtements qu'il portait dans son cercueil ne furent pas respectés ;

et il fallut se hâter de l'ensevelir pour le dérober aux atteintes indiscrètes de ses admirateurs.

La guérison miraculeuse du Frère Célestini, les paroles que saint Louis de Gonzague avait prononcées en le guérissant jetaient sur la dévotion au Sacré Cœur un éclat trop vif pour que ses adversaires n'essayassent pas de l'obscurcir. Les uns voulurent ne voir dans ce prétendu miracle qu'une ruse jésuitique, qu'une comédie savamment concertée, habilement exécutée par les bons Pères pour capter les suffrages de l'opinion. Ils s'appuyaient sur la maxime connue : *Is fecit, cui prodest*, le fait est imputable à qui en profite ; or cette guérison servait trop bien les intérêts des Jésuites pour qu'ils ne l'eussent pas inventée. D'autres rougirent de s'inscrire avec tant d'audace contre un fait si bien prouvé ; ils estimèrent prudent de se taire sur la réalité de la guérison, mais en contestant la vérité des paroles attribuées à saint Louis. Qu'il fût apparu à Célestini, qu'il l'eût guéri en le bénissant, ils le voulaient bien ; mais rien ne prouvait que le Saint eût tenu le langage qu'on lui prêtait. Le malade, préoccupé, comme tant d'autres, de la récente approbation donnée à la fête du Sacré Cœur par le Pape Clément XIII, avait pris pour un oracle venu du ciel les idées qui, dans les ardeurs de la fièvre, fatiguaient son cerveau. Le Saint n'y était pour rien ; autrement il faudrait accuser sa prophétie de mensonge, la mort de Célestini lui ayant donné un si prompt et cruel démenti. Ce miraculé qui devait, d'après l'oracle, propager toute sa vie la dévotion au Sacré Cœur, est mort sans avoir rien fait.

Telle est la plaidoirie de l'avocat Camille Blasi, pour ravir à la cause du Sacré Cœur et à la Compagnie l'honneur de cette guérison ; mais cet ensemble d'insinuations perfides et d'affirmations arbitraires ne soutient pas l'examen.

Et d'abord, la guérison miraculeuse de Célestini une fois admise, on ne peut en séparer ni l'apparition qui l'annonce, ni la prophétie qui en dicte les conditions. C'est le même témoignage qui en est la garantie. Célestini, désespéré des médecins et malade à l'extrêmité,

retrouve subitement la vie et la santé, et il nous dit : « J'ai vu saint Louis, il m'a parlé, je l'ai entendu, il m'a guéri. » L'apparition et le dialogue s'appuient sur la même preuve, la guérison ; niez-la, si vous l'osez ; sinon admettez le récit tout entier...

Mais l'évènement donne tort à la prophétie ! Et en quoi ? Louis dit à Célestini : « Le Seigneur t'a donné la santé pour que tu travailles à ta perfection propre et que, tout le temps de ta vie, tu propages la dévotion au Sacré Cœur. » Qu'a-t-il donc fait pour le Sacré Cœur ? où sont les ouvrages qu'il a composés ? et ses prédications, qui donc les a entendues ? Il n'est pas sorti de son scolasticat !

Mais d'abord, Louis n'a pas annoncé au jeune homme une brillante carrière, il ne lui a pas dit que tour à tour, orateur éloquent et écrivain distingué, il soutiendrait contre ses adversaires la cause du Sacré Cœur et lui concilierait par la parole ou par la plume d'innombrables suffrages ; il lui a demandé simplement de propager cette dévotion tout le temps de sa vie ; et cette vie serait-elle longue, serait-elle courte, le Saint n'en a rien dit. Or Célestini a travaillé à propager la dévotion au Sacré Cœur, pendant tout le triennat que la Providence lui réservait encore. Il y travaillait en se montrant : sa seule vue, en montrant le miraculé du Sacré Cœur, animait les fidèles à mieux servir ce Cœur adorable. Le récit qu'il faisait volontiers de sa guérison etait sur ses lèvres le plus persuasif des apostolats. Ces predications qu'il n'a pas eu le temps de faire, il a su les inspirer. Que de zélateurs de sa dévotion bien-aimée n'a-t-il pas formés par sa prière, par ses encouragements, par ses démarches auprès des Supérieurs. On peut croire qu'ayant reçu d'en haut le pressentiment d'une fin prochaine, il ne négligeait aucun moyen d'avancer sa propre sanctification et la cause confiée à son amour. Mais plus que tout le reste, son empressement à fournir les documents authentiques qui ont servi à la relation officielle de sa guerison, l'ardeur avec laquelle il dirigeait le burin de l'artiste qui gravait sur l'acier l'apparition de Louis de Gonzague, ont puissamment propagé des deux côtés des Alpes le culte du

Sacré Cœur. La multiplication de ces gravures, de ces relations assurait celle de son apostolat : il se multipliait, il parlait dans chacun de ses récits, par chacune de ces gravures. En peu de temps, il sut remplir une vaste carrière. Sa mission était achevée : Célestini pouvait mourir.

CHAPITRE V.

NOUVELLES ET SUPRÊMES ÉPREUVES, LA SUPPRESSION.

§ I.

Nouvelles et suprêmes Épreuves.

L'approbation officielle de la fête et de la Messe du Sacré Cœur, la guérison du Frère Célestini avaient ranimé la confiance des Jésuites dans l'heureuse issue de la lutte qu'ils soutenaient contre tant d'ennemis. Le Souverain Pontife était pour eux, le Ciel lui-même semblait aussi se prononcer en leur faveur. Que n'étaient-ils pas en droit d'espérer ? Le triomphe du Cœur de Jésus consacrait le triomphe de ses défenseurs, les promesses de la B. Marguerite-Marie ne tarderaient pas à se réaliser, et la Compagnie, miraculeusement préservée d'un naufrage imminent, reprendrait, à la grande joie des vrais amis de l'Église et à la confusion de ses adversaires, le cours de ses destinées militantes. Telles étaient les espérances des Fils d'Ignace... Voudrait-on leur reprocher de s'être livrés joyeusement aux illusions d'une confiance que tout semblait encourager? Le blâme qu'on leur infligerait enverrait ses éclaboussures jusque sur l'Église elle-même. Car, il est incontestable que tous les bons catholiques, groupés autour de Clément XIII lui-même, saluaient dans la glorification du Sacré Cœur l'aurore bénie d'un meilleur avenir. Hélas ! pour l'Église et pour la Compagnie, ce n'était qu'un doux rêve, le rêve d'un jour. Car, s'il est vrai que rien, pas même un atome, ne périt, dans ce que nous faisons pour Dieu, il n'est pas moins vrai que la Providence ne s'inspire pas dans ses desseins de nos faibles pensées ni de nos tâton-

nements à courte vue. Ni l'Église, ni la Compagnie ne devaient échapper aux catastrophes que la malice du démon et de ses suppôts préparait avec une persévérance digne d'une meilleure cause. Bientôt de nouvelles épreuves apprirent aux Jésuites que les armes n'étaient pas tombées des mains de leurs ennemis.

Deux ans et quelques mois à peine avaient passé depuis le triomphe du Sacré Cœur, que la Compagnie était soudainement frappée du coup le plus terrible qu'elle eût jamais reçu. Le 2 avril 1767, Charles III chassait tous les Jésuites sans exception de tous ses domaines dans les deux mondes. La France, qui avait supprimé la Compagnie, laissait au moins aux Jésuites le droit de vivre dispersés dans le sein de leur patrie ; et sauf un ostracisme qui dura peu, ils ne furent qu'internés et non proscrits. Charles III fut sans pitié : il les expatria, c'était peu encore ; sa haine les poursuivit jusque dans le suprême asilé que le Souverain Pontife offrait à leur infortune. Le bref de destruction ne donna pas même un apaisement à sa vengeance. Il mit des gardes autour de leur tombe pour empêcher leur résurrection. Il voulait tuer dans le cœur de ses victimes jusqu'à l'espérance.

Ces emportements se brisèrent quelque temps contre l'inébranlable fermeté de Clément XIII. Il savait les Jésuites innocents, il les accueillit en Roi et en Père, et s'efforça de leur refaire une patrie. Mais bientôt ce noble patronage fut ôté aux proscrits : Clément XIII mourut le 2 février 1769, harcelé jusqu'à la fin par les ministres de la maison de Bourbon, qui, après avoir creusé une fosse pour les Jésuites, exigeaient impérieusement que le vieux Pontife les y précipitât. Son successeur Clément XIV devait avoir ce triste courage.

Pendant les longues péripéties du conclave qui le nomma, les Jésuites n'ignoraient pas le but que poursuivaient les ambassadeurs des Puissances coalisées pour les perdre. Ils savaient qu'au fond de toutes les intrigues et de toutes les menaces, ce qui était en jeu, c'était l'existence même de la Compagnie. Les ministres des Couronnes portèrent jusqu'à 26 le chiffre des Cardinaux qu'ils excluaient de la tiare, parce qu'on les croyait in-

capables de se prêter à une lâcheté. Enfin, après plus de trois mois de conclave, Laurent Ganganelli, de l'Ordre des Conventuels ou Cordeliers de saint François, fut élu Pape, le 17 mai 1769, sous le nom de Clément XIV. Il n'avait acheté par aucun pacte simoniaque le souverain Pontificat, il n'avait aucunement signé la destruction des Jésuites ; mais peut-être avait-il donné à entendre qu'un Pape a le pouvoir de détruire un Ordre religieux, s'il le croit nuisible, ce qui est incontestable. Il ne promettait rien aux adversaires de la Compagnie, mais il ne leur ôtait pas l'espérance.

On ne peut nier que le nouveau Pape n'ait lutté assez longtemps pour sauver l'Ordre dont les Couronnes lui demandaient la mort; il résista à leurs pressantes instances tant que Marie-Thérèse d'Autriche se prononça pour la Compagnie. Mais quand cette princesse eut cédé aux obsessions de son fils Joseph II qui convoitait les biens des Jésuites, le Pontife abandonné de tous, s'abandonna lui-même, et il livra les Jésuites à leurs bourreaux.

On s'attacha d'abord à les déshonorer. Des vexations de toute nature, des procès injustes qu'ils devaient fatalement perdre toujours, les insinuations les plus malveillantes semées avec art, les bruits les plus alarmants, en un mot, tout ce qui pouvait les ruiner dans l'opinion fut mis en œuvre contre eux. On leur refusait toute justice ; tout recours au Pape leur était interdit : on les exécutait en détail, on les faisait mourir à petit feu. Mais quoi ! Victimes de cette lente agonie, les Jésuites n'essayèrent-ils pas de se défendre ? A quoi bon, puisque leur perte était résolue. Le Père Garnier, ancien Provincial de Lyon et Assistant de France par intérim, écrivait, le 10 janvier 1773 : « Vous demandez pourquoi les Jésuites ne se justifient pas ? Ils ne peuvent rien ici. Toutes les avenues, soit médiates, soit immédiates, sont absolument fermées, murées et contre-murées. Il ne leur est pas possible de faire parvenir le moindre Mémoire. Personne ici ne pourrait se charger de le présenter. » Non, ils savaient que là où l'homme finit, Dieu se montre; dépourvus de tout appui humain, ils attendaient

tout de Dieu. Ce que fit leur Chef pour attirer et retenir sur les siens l'assistance d'en haut, nous allons le dire. C'est une page à la fois triste et touchante que nous devons à nos lecteurs.

§ II.

La suppression.

Tout le fardeau de la situation reposait sur le P. Laurent Ricci, élu Général le 21 mai 1758, après le P. Louis Centurioni qui ne gouverna la Compagnie que dix mois et quelques jours. On a dit que le P. Ricci, malgré toutes les qualités qui font le saint Religieux, n'était pas à la hauteur des circonstances. Ce n'est là qu'une affirmation sans preuve, qu'un de ces jugements hasardés qui se perpétuent sous la plume distraite des copistes et s'érigent en vérité absolue. Dans cette lutte d'un seul contre tous, que pouvait-il ? Le plus intrépide, le plus militant de ses prédécesseurs aurait succombé comme lui. Il fit ce qu'il devait : il eut recours à la prière, à la pénitence; il s'efforça d'extirper de la Compagnie les imperfections dont l'Ordre le plus fervent n'est jamais complètement à l'abri. Surtout il sut entretenir parmi ses frères la confiance.

Les épreuves les plus inattendues, les croix les plus accablantes venaient incessamment s'ajouter à son fardeau : croix du Portugal, croix de la France, croix de l'Espagne, croix de Naples et de Parme, croix de l'Autriche; sous cette multitude de croix, Ricci reste debout, il marche, et tout en gravissant la rude montée de son Calvaire, il ne cesse de montrer à ses fils les célestes sommets d'où viendra le secours. En vain les plus sinistres prophéties voudraient ébranler sa confiance ; en vain des voix aimées lui crient que tout est perdu, il tient bon, il s'obstine à espérer contre toute espérance. Il ne désespérera que le jour où la prière manquerait de puissance. L'espérance entre avec lui au Château St-Ange

où il est détenu sans avoir été condamné ni même jugé, elle le console dans son infortune ; elle sera dans son testament l'héritage indéfectible qu'il lègue en mourant à ses fils dispersés et sécularisés ; car si les hommes meurent, les œuvres ressuscitent.

Tel fut le P. Laurent Ricci en face de Clément XIV qui ne le frappa que par contrainte et à regret. Quelques mois après son élection, le nouveau Général dénonce à ses Religieux la gravité de sa situation et sollicite un redoublement de prières. C'était le moment où Pombal armait toutes ses batteries pour ruiner la Compagnie en Portugal. Le P. Ricci s'est adressé à Clément XIII qui ne parviénit pas à détourner le péril ; il s'adresse alors à celui par qui gouvernent les Papes et règnent les Rois. Il écrit à ses Pères, le 26 septembre 1758 : « La catastrophe nous menace toujours et nous souffrons encore, mais loin de mettre en doute la divine miséricorde, croyons que Dieu ne s'inspire que de sa bonté en nous éprouvant. Il veut de nous une vertu plus parfaite et une prière persévérante. Les lettres que j'ai reçues des diverses provinces m'apprennent que la persécution nous est secourable et je dis avec le Prophète : « *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt*. La verge dont vous nous flagellez, le bâton dont vous nous frappez ont consolé mon âme. » Prions encore avec plus de ferveur et de confiance, prions avec Marie, médiatrice de toute prière. Si elle est clémente à tous ceux qui l'invoquent, combien plus le sera-t-elle à la Compagnie que notre saint P. Ignace lui a confiée comme à une Reine toute-puissante et à la plus tendre des mères. Qu'on se prépare donc par une neuvaine spéciale à la fête de l'Immaculée Conception... Je laisse aux Supérieurs la liberté de déterminer à leur gré les exercices à pratiquer, mais ce que je ne veux laisser libre et facultatif à personne, c'est le soin de se renouveler dans leur piété envers Marie, source de tout bien pour la Compagnie et pour chacun de ses membres. »

L'année suivante, le P. Général écrit de nouveau, le 8 décembre 1759, et cette lettre n'est encore qu'un encouragement à la persévérance dans la prière : « Ne

nous décourageons pas, bien qu'il plaise à Dieu de nous faire attendre le secours... ne lui assignons pas le moment où il devra nous secourir, ne lui posons pas d'ultimatum. Dieu n'accorde ses faveurs qu'à la prière persévérante. Tôt ou tard, il se laisse fléchir, il en a donné sa parole, il a tout promis à la prière... mais gardons-nous de faire obstacle au secours, et craignons que nos fautes individuelles n'occasionnent à tout le corps un châtiment mérité. Recourons de nouveau aux Saints et à leur Reine... qu'on se prépare à la fête de l'Annonciation par une neuvaine de prière et de pénitence. Durant toute l'année 1760, chaque prêtre dira toutes les semaines une seconde Messe pour la Compagnie, et il serait bon que tous choisissent, pour la dire, le jour du samedi; ceux qui ne sont pas prêtres diront un second chapelet pour la Compagnie sans préjudice du chapelet accoutumé. »

Ces prescriptions furent sans nul doute religieusement observées ; et cependant l'épreuve, loin de diminuer, s'aggravait. C'est en France que le péril était le plus grand... Mais parmi les dommages que subit la Compagnie, celui que le Père Général redouterait le plus, serait l'affaiblissement de la confiance. Pour conjurer ce malheur, sa Paternité écrit une nouvelle lettre en date du 30 novembre 1761, sur les motifs de consolation et le recours à Dieu dans les calamités qui nous affligent. « La tribulation nous vient de Dieu et de son Cœur ; c'est son amour qui l'envoie, elle ne peut donc que tourner à notre profit spirituel. Elle nous fait expier nos péchés ici-bas, et nous prépare des récompenses dans le ciel, n'est-ce rien ? Elle nous purifie de toute affection désordonnée, nous inspire le dégoût des choses d'ici-bas et le désir de la patrie bienheureuse, n'est-ce rien ? Elle stimule en nous le zèle de toute vertu, nous rend semblables à Notre-Seigneur Jésus-Christ et fait de nous des instruments efficaces de la plus grande gloire de Dieu. Quoi de meilleur ? réjouissons-nous donc du grand bien de la tribulation, et mettons en Dieu tout notre espoir. Ignorons-nous que nul ne l'a jamais invoqué en vain et que son Cœur est vulnérable à notre confiance ?

Le R. P. Général prescrit, pour toute l'année 1762, trois pratiques de piété : 1° une visite au Saint-Sacrement tous les jours; 2° la récitation des litanies de la sainte Vierge précédera chaque jour celle des litanies des Saints ; 3° on se préparera par autant de Triduums aux cinq fêtes principales de la sainte Vierge. De plus, que les nôtres n'oublient pas d'invoquer les Anges Gardiens, protecteurs de la Compagnie, saint Joseph et saint Jean Népomucène qu'elle a choisis pour ses Patrons, et enfin ceux de nos frères qui font partie de la Compagnie triomphante. »

Cependant toutes ces industries, toutes ces prières n'ont pas apaisé la tempête déchaînée sur la France, et le P. Ricci a peur. Il a peur que certains Religieux ne s'inquiètent pas assez d'une crise qui ne les atteint pas eux-mêmes ; il a peur que d'autres, bien qu'attentifs à considérer le fléau qui les frappe, ne voient pas la main qui dirige les coups ; enfin il craint que la durée même et la continuité de nos disgrâces n'engendrent une sorte de stupeur qui paralyse la sensibilité et fasse désespérer de la délivrance. Tels sont les inconvénients que le T. R. P. Général s'efforce d'écarter dans sa lettre du 13 novembre 1763. « Nos calamités, dit-il, viennent de Dieu, recevons-les comme les messagères de sa Providence ; et pleins d'une parfaite conformité à la volonté divine, sachons vouloir ce qu'elle veut. — Mais cette union de notre vouloir avec le vouloir divin, de même qu'elle n'ôte pas au malheur toute son amertume, n'émoussera pas en nous le sentiment de la douleur; et même en baisant la main qui nous frappe, nous souffrons de ses coups; et n'en soutenons pas moins la ferveur de nos supplications, et persistons à chercher dans la prière ou notre délivrance, ou la force de souffrir avec fruit. On continuera donc les pratiques imposées l'année précédente : visite quotidienne au Saint-Sacrement, récitation des litanies de la Sainte Vierge et Triduum préparatoire aux cinq fêtes principales de Notre-Dame. Quelle ne serait pas la puissance de ces prières sur le Cœur de Dieu si elles étaient fortifiées par la sainteté de notre vie, par la culture assidue des vertus propres à notre voca-

tion, telles que l'humilité, la pauvreté et l'obéissance avec toutes leurs délicatesses... Ne redoutons pas les caresses de la pauvreté dans les privations de chaque jour; et que l'œil de la Foi nous montre Dieu dans nos Supérieurs. »

Un rayon de joie vint enfin traverser ce ciel si noir. Le Pape Clément XIII publia la Bulle *Apostolicum* du 7 janvier 1765. C'était une triomphante apologie de l'Institut et la confirmation officielle de tous nos privilèges. Le T. R. P. Général en envoyant à chacun des Provinciaux de son Ordre un exemplaire de la Bulle, les invite à tirer de cette faveur signalée les fruits les plus abondants. Que tous les membres de la Compagnie rendent grâces à Dieu qui leur a procuré cette consolation dans leurs disgrâces ; qu'ils s'appliquent avec une nouvelle ferveur à suivre en toute chose les prescriptions de l'Institut ; qu'ils professent enfin pour les Souverains Pontifes et le Saint-Siège apostolique la parfaite obéissance et le dévouement complet qu'exigent d'eux et l'autorité qu'ils tiennent du Christ, et l'esprit propre de la Compagnie, et les bienfaits nombreux qu'ils nous ont toujours prodigués. Enfin, qu'en témoignage de pieuse gratitude envers Sa Sainteté Clément XIII, chaque prêtre dise 6 Messes, et ceux qui ne sont pas prêtres, 6 chapelets, pour que Dieu conserve longtemps encore à l'Église et à la Compagnie un si bon Père, le rende heureux ici-bas et bénisse toutes ses entreprises... De Rome 16 janvier 1765.

A part cette lettre que la reconnaissance du P. Général pour le Pape son bienfaiteur a colorée de nuances plus douces, toutes les autres portent une teinte plus austère, tempérée de résignation et de confiance. La tempête soulevée contre la Compagnie ne se calmait un moment que pour reprendre avec plus de fureur et menacer la barque d'Ignace d'un triste naufrage. Ricci, pilote toujours attentif, s'efforçait de diriger son navire à travers les brisants ; il suppliait le Ciel de faire briller pour éclairer sa course, un astre protecteur. Il le trouva dans le Cœur de Jésus, et s'empressa d'en signaler la douce lumière à ses compagnons attristés. Le 3 juin 1767, il écrivait en ces termes aux Provinciaux de son Ordre :

« Pendant que par un impénétrable, mais toujours juste jugement de Dieu, nos calamités s'aggravent de plus en plus, rien ne pourrait nous arriver de plus déplorable qui si la multitude, le poids et la durée si longue de nos épreuves abattaient notre courage. Plus nous avons à souffrir de la continuité de nos disgrâces, plus ferventes et plus fréquentes doivent être nos prières pour obtenir la délivrance. Si donc nous venions à perdre la confiance qui doit les animer et les rendre efficaces, ou bien nous laisserions là toute prière, ou nous n'y mettrions plus cette ardeur et cet empressement qui, charmant le Cœur de Dieu, l'inclinent à se laisser fléchir. Ainsi donc, au milieu des angoisses que ne nous épargne pas la sainte et paternelle volonté de Dieu, ce que nous devons faire avant tout, c'est de nous établir dans une force et une constance que rien n'ébranle, et d'élever nos âmes vers le Seigneur avec la ferme persuasion et la douce confiance qu'il ne nous manquera pas à nous qui sommes ses enfants, bien qu'il lui plaise nous laisser ignorer le temps où nous obtiendrons miséricorde. Nous fortifierons notre patience si, le regard attaché sur l'Auteur et le Consommateur de notre Foi, nous récapitulons les contradictions qu'il a endurées, et travaillons à suivre ses exemples, associés que nous sommes à ses douleurs. Voulons-nous que l'espérance élève notre courage, considérons que nous avons pour avocat auprès du Père le Juste par excellence, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, pour soutenir notre espérance, interpose ses mérites, se fait victime de propitiation pour nos péchés et ne cesse d'intercéder pour nous. Affermissons-nous donc dans la confiance, et levons des yeux pleins d'espoir vers le Seigneur notre Dieu, en criant avec le Prince des Apôtres : Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons. Le Dieu qui est riche en miséricorde assistera sa Compagnie en danger, et touché, fléchi par nos prières, il viendra, au temps que lui-même a marqué, commander à la mer et aux vents, et il se fera enfin un grand calme. Cette espérance repose dans mon sein, et la violence des tempêtes déchaînées contre nous ne saura jamais ni l'y détruire ni l'en arracher.

« Bien qu'en vertu de mes prescriptions antérieures tous les nôtres soient tenus de multiplier leurs prières confiantes dans leur visite quotidienne au Saint-Sacrement, je voudrais qu'ils s'y appliquassent avec plus de ferveur encore le jour même de la Fête du Sacré Cœur. Ce jour-là, sans préjudice des autres devoirs de piété que chacun peut faire selon l'attrait de sa dévotion à cet aimable Cœur, tous nos prêtres offriront le saint Sacrifice pour notre Compagnie, et ceux qui ne sont pas prêtres réciteront la troisième partie du Rosaire à la même intention, en suppliant la Très Sainte Mère de Dieu, notre Mère, de nous préparer à tous un accès facile au Cœur de son divin Fils, pour qu'assistée par elle, la Compagnie y trouve un secours et un refuge assurés. Où trouverait-elle ailleurs un asile plus inviolable ? De plus, tous s'approcheront de la sainte Table, ce que je veux et ordonne qu'on fasse tous les ans désormais, soit pour reconnaître le don que Dieu nous a fait de ce Cœur adorable, source unique de toutes les richesses que son immense amour ne cesse de nous prodiguer ; soit pour réparer les injures que le Christ notre Seigneur reçoit de tous les hommes dans ce même Sacrement d'amour ; soit pour l'Indulgence plénière que Sa Sainteté le Pape Clément XIII accorde à tous les nôtres en ce jour. Pendant le Triduum qui précédera cette fête, chacun fera les pénitences que lui suggéreront sa dévotion personnelle et son amour pour la Compagnie, cette mère commune aujourd'hui si menacée. Et tous se réuniront dans le même lieu pendant au moins une demi-heure pour y prier. »

Cette lettre fut partout accueillie avec une grande joie; elle répondait aux vœux de la plupart des Provinciaux qui, depuis le commencement des malheurs, suppliaient sa Paternité de prescrire que des hommages publics fussent rendus au Sacré Cœur au nom de toute la Compagnie. Les 550 Pères espagnols internés à Bonifacio dans l'île de Corse firent plus que se conformer à la circulaire. Tous les premiers Vendredis du mois étaient pour eux consacrés spécialement au Sacré Cœur. Tous jeûnaient strictement ce jour-là ; les non-prêtres com-

muniaient. Tous, dans leurs fréquentes visites aux églises, suppliaient le divin Cœur d'apaiser la tempête déchaînée contre la Compagnie et de leur donner la force de supporter les épreuves présentes, et bientôt peut-être de plus grandes encore. Hélas ! le Sacré Cœur qu'ils imploraient semblait sourd à leur prière confiante... Bientôt Clément XIII mourut ; fidèle jusqu'à la fin aux Jésuites qu'il aurait voulu sauver, il semblait emporter avec lui leurs dernières espérances. Clément XIV lui succéda, et l'allégresse avec laquelle les ennemis de la Compagnie saluèrent cette élection ne permit pas au R. P. Général de se dissimuler tout ce que, sous ce règne, il devait craindre pour son Ordre. Il s'adressa donc encore une fois aux Pères Provinciaux pour les presser d'élever la ferveur de leurs prières à la hauteur du péril. Dès les premières lignes, il se rend le témoignage de n'avoir pas manqué au devoir de sa charge ; et bien qu'accablé de douleurs, il eût besoin plus que tout autre de consolations, il n'a pas cessé d'exciter ses frères à la patience et d'encourager leur espoir. Ni ses sollicitudes, ni les prières de ses Fils ne sont demeurées stériles : la constance admirable et la force surhumaine qu'ont déployées, dans leurs étonnantes disgrâces, des milliers de Jésuites chassés de leur patrie, et ballottés sur terre et sur mer, ont montré au monde entier qu'une assistance divine les élevait au-dessus de leur naturelle faiblesse. Mais il n'a pas encore plu au Seigneur de nous délivrer de la tribulation. Serait-ce que nos fautes n'auraient pas permis à Dieu de faire grâce ? Serait-ce que, charmé de notre patience au sein de l'infortune, il remette à un moment plus opportun, les joies de la délivrance ? C'est là un secret que nous n'avons pas à pénétrer. Attendons le jour de ses miséricordes en toute patience et en tout espoir. Soyons patients ; Dieu ne nous éprouve que pour notre bien et pour sa gloire. Soyons confiants : car il est Père ; un père peut-il abandonner ses enfants dans le malheur ? Crions vers Lui, persévérons dans le jeûne et la prière... c'est de toute nécessité, car le péril est plus grand que jamais... ce n'est plus telle et telle partie de la Compagnie qui est menacée, c'est la Compagnie tout entière.

Nos prières s'adressent au Sacré Cœur de Jésus et à la Vierge Immaculée ; implorons plus ardemment encore le patronage de Notre-Dame : rappelons-lui qu'elle est tout à la fois la Mère de Dieu et notre Mère. Étant Mère de Dieu, elle est toujours au pouvoir, elle peut tout ; mais étant aussi notre Mère, elle ne peut se montrer indifférente à nos maux. Et quand dans notre visite quotidienne au Saint-Sacrement, ou dans la fête qui suit l'Octave de la Fête-Dieu, vous recourez au Sacré Cœur, faites-le ressouvenir de son amour, rappelez-lui les paroles qu'il adressait, comme en leur montrant son Cœur, à tous les persécutés, à tous les malheureux qui succombent sous le faix de leur épreuve ; il leur disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, vous tous qui êtes dans la peine, venez, et je vous soulagerai. » Encouragés par ces promesses, mettons sous les yeux du bon maître nos calamités ; à leur vue, cet adorable Cœur, déjà si enclin par nature à la miséricorde, pourra-t-il ne pas se laisser toucher ? Que si pour exercer notre foi, il semble ne pas nous entendre, crions plus fort... Au secours, mon Dieu, au secours ; levez-vous... nous périssons, sauvez-nous !

De nouveau, le R. P. Général maintient les pratiques de piété qu'il a demandées les années précédentes. Il y ajoute une neuvaine préparatoire à la Fête de saint Ignace. Chaque jour de la neuvaine on priera pendant une demi-heure au moins devant l'image de ce Bienheureux Père. On fera les mortifications que le zèle aura inspirées, sous le contrôle des Supérieurs. Surtout que chacun se demande compte de sa vie, de sa fidélité à mettre en pratique les enseignements d'Ignace et qu'il travaille à s'amender sérieusement d'après l'esprit de l'Institut et les exemples de notre saint Fondateur. Cette réforme sera, dans son silence même, la plus éloquente des apologies. Nous sommes plus que jamais donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Tous, amis et ennemis, ont les yeux sur nous : nos amis, pour établir, sur la parfaite intégrité de notre vie, la preuve irrécusable de notre innocence ; nos ennemis, pour nous surprendre en flagrant délit, et nous accabler sous

le poids de leurs accusations méritées. Soyons irréprochables, et contraignons même nos adversaires à ne pas nous refuser leur estime. A l'heure présente, défendons la Compagnie par la sainteté de notre vie plus que par des paroles... on pourra nous écraser, mais non nous avilir. (Lettre du 17 juin 1769.)

Après cet énergique appel à la confiance dans le Sacré Cœur et dans la bonté de la Sainte Vierge, Laurent Ricci pouvait se taire et attendre les évènements. Mais il ne croyait pas avoir assez fait tant qu'il restait encore quelque chose à faire. Déjà la crise se précipitait, et l'on voyait apparaître les signes avant-coureurs d'une extinction prochaine. Les ennemis de la Compagnie se montraient plus intraitables, plus arrogants à mesure qu'ils obtenaient davantage. Ils avançaient d'exigences en exigences pendant que Clément XIV reculait de concessions en concessions. Un jour vint où l'infortuné Pontife ne lutta plus... il promit de signer... C'en était fait : la Compagnie était condamnée ; l'exécution de la sentence n'était plus qu'une question de temps. Le R. P. Ricci ne veut pas renoncer à l'espérance ; il prend la plume encore une fois, et envoie à tous ses enfants l'ordre de recourir plus que jamais aux armes de la pénitence et de la prière. C'était le 21 février 1773, moins de 6 mois avant la suppression de la Compagnie ; nous analysons cette circulaire :

« Nous avons crié, dit-il, vers Notre Dieu et il ne nous a pas exaucés ; ses jugements sont impénétrables, je les adore, et je n'attribue qu'à nos péchés, aux miens surtout la cause de nos disgrâces... Mais ces péchés nous font-ils perdre tout espoir de pardon... Dieu n'est-il plus le Dieu de miséricorde ; et n'a-t-il pas coutume de s'en souvenir jusque dans ses rigueurs ?... Si sa divine Justice veut regarder nos péchés, qu'elle les regarde en Jésus son Fils et notre Sauveur. Il en a pris sur lui-même le fardeau, il a satisfait pour eux avec surabondance. Enfin demandons-lui ce cœur contrit et humilié dont il n'a pas coutume de refuser la prière. Nos péchés ne peuvent donc pas porter préjudice à notre confiance. Le malheur des temps où nous vivons, loin de

l'affaiblir, doit l'encourager davantage. Nous sommes abandonnés de tous, destitués de toute ressource humaine ; c'est donc que Dieu veut seul prendre soin de nous, qu'il veut réserver à lui seul l'honneur de notre délivrance. Si Dieu lui-même est notre rempart et notre bouclier, que pouvons-nous craindre. Que dis-je ? mais l'abandon des hommes fait notre force ; il nous assure la protection de celui qui n'abandonne pas les orphelins ni les abandonnés.

Que notre prière soit de plus en plus ardente. Faisons écho aux clameurs, aux gémissements de David criant vers Dieu du profond abîme de sa misère : *De profundis clamavi ad te, Domine...* mettons de l'effort, mettons de la flamme dans nos supplications, et mesurons les ardeurs de nos désirs à la grandeur de nos tribulations.

« Prions au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est la condition qui rendra irrésistible notre prière. Jésus y a mis sa parole ; il a dit : « *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.* » Or, prier au nom de Jésus, c'est demander à Dieu ce qui nous est avantageux et conduit au salut éternel. Demandons-nous autre chose, quand nous prions pour la conservation de la Compagnie ici-bas et pour notre conservation dans son sein ? Nous demandons la grâce de persévérer dans une vocation qui nous vient de Dieu même ; dans un Institut que l'Église et les Souverains Pontifes ont déclaré pieux, saint et salutaire. Nous demandons qu'il nous soit permis de tenir nos engagements, d'être fidèles aux vœux que nous avons prononcés, et de conformer notre vie à ces lois si sages, à ces observances si sanctifiantes qu'on les croirait puisées aux sources mêmes de la divine lumière. Nous demandons qu'il nous soit accordé de marcher sans entraves sur les traces de nos Saints déjà canonisés, et de tant d'illustres personnages qui, par leur scrupuleuse fidélité à tous les points de notre règle, se sont élevés à la plus sublime perfection et se sont acquis au ciel un bonheur et une gloire incomparables. De telles demandes ne sont-elles pas faites au nom de Jésus ?

« Donnons encore à nos prières cette force qu'elles

tirent de l'innocence de la vie et de la pratique des vertus. Les Princes reçoivent plus volontiers la supplique que leur présente une main amie ; ainsi Dieu est-il plus accessible aux prières qui lui viennent d'un cœur aimant et de lèvres immaculées ; au point qu'en leur faveur il déroge aux lois de la nature et opère les plus étonnants prodiges. Croissons donc en vertu et en amour, nos prières seront irrésistibles. Les Anges les porteront plus volontiers au trône de Dieu, et nos Saints leur prêteront un fraternel appui. Animons donc nos demandes de ces vertus qui constituent l'esprit propre de la Compagnie : Charité mutuelle, obéissance absolue à qui nous tient la place de Dieu, ardeur au travail, patience dans les épreuves, support des privations, prudence et simplicité évangéliques dans nos entretiens et dans tous les actes, voilà notre esprit, l'esprit dont nous demandons la conservation dans notre Compagnie. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, elle devait en être dépouillée, peu importerait qu'elle périsse, elle ne serait plus qu'une inutilité. Celui donc qui négligerait d'entretenir en lui cet esprit, celui qui travaillerait à l'éteindre dans ses frères en y substituant un esprit tout contraire, deviendrait, par là même, le fléau de la Compagnie ; il la précipiterait à une ruine certaine, avec le plus grand préjudice de la gloire de Dieu, du bien des âmes et de son propre salut. Mais vous ne souffrirez pas, Seigneur, qu'un tel monstre habite jamais parmi nous.

« Je n'ai pas l'intention d'imposer de nouvelles prières ; que l'on reste fidèle à celles que j'ai déjà prescrites, surtout à cette visite quotidienne au Saint-Sacrement que je voudrais voir se perpétuer dans toute la Compagnie. »

Tel est le vœu suprême de ce Père bien-aimé, tel est l'héritage qu'il lègue à son Ordre et à perpétuité : une rencontre de ses Fils avec le Cœur de Jésus dans le Saint-Sacrement. Savait-il qu'en les consacrant au Sacré Cœur, il les consacrait à l'espérance, et que dans la tombe de la Compagnie déjà creusée par la haine, il déposait le germe incorruptible d'une prochaine résurrection ? A partir de cette date du 21 janvier 1773, il ne

nous reste aucune lettre du T. R. P. Ricci à ses Frères. Il leur avait montré une dernière fois la montagne du haut de laquelle pouvait encore venir le secours, il n'avait plus qu'à laisser faire à Dieu. Dieu laissa triompher l'iniquité pour un temps.

Le 21 juillet 1773 commençait au Gésu la neuvaine en l'honneur de la fête de saint Ignace ; les cloches s'ébranlaient. Le Pape en demanda le motif. L'ayant appris, il dit d'un air triste : « Vous vous trompez, ce n'est pas pour les Saints qu'on sonne au Gésu, c'est pour les morts. » Ce jour-là même, Clément XIV renonçait à la lutte et signait enfin, bien qu'à regret, le bref *Dominus ac Redemptor noster* qui supprima la Compagnie de Jésus dans tout l'univers chrétien. Il ne fut pourtant promulgué que le 16 août suivant... Les Jésuites se soumirent à ce bref, dans tous les pays où il leur fut notifié, en Europe et en Amérique, dans leurs missions du Levant, comme aux Indes et à Pékin.

§ II.

Ainsi périt, après 233 ans d'une existence toujours militante, cette Société, qui, mère féconde en Saints et en grands hommes, semblait mériter un autre sort. Toujours la première à l'ennemi, elle ne le cédait à aucun des Ordres religieux qui sont la force et la couronne de la sainte Église. Aux extrêmes frontières du catholicisme, le sang de ses Fils avait coulé sur tous les rivages où les emportait la ferveur d'un indéfectible apostolat. En Europe, le Protestantisme avait reculé devant elle ; et sauf les rares et passagères défaillances d'une partie de ses membres en face du pouvoir royal, elle avait superbement proclamé, courageusement maintenu les droits et les prérogatives du Saint-Siège. Enfin dans les pays demeurés fidèles, comme dans les provinces qu'elle avait arrachées à l'hérésie, elle avait su, grâce à cette éducation dont elle avait le secret, grâce aussi à la multitude de ses Congrégations, faire refleurir, dans les mœurs

et dans les âmes, les œuvres de piété, de charité et de zèle.

Après de tels services, avec de tels titres à son dossier, avait-elle donc mérité de mourir? C'est le problème qui se pose et que nous voudrions résoudre, non pas d'une façon absolue ; la certitude nous échappe quand il s'agit de scruter les décrets divins, mais avec vraisemblance et de manière à donner satisfaction à l'attente de nos lecteurs. Mais nous aurons soin de ne pas sortir du cadre de notre sujet ; et le problème à résoudre se réduit à ceci : Comment la Compagnie, s'étant montrée jusqu'au bout fidèle à sa mission envers le Sacré Cœur, a-t-elle fini si tristement, frappée même par la main du Pontife qui pouvait la sauver ?

Il est certain que la Compagnie de Jésus n'a ni repoussé ni négligé le mandat qu'elle avait reçu d'en haut de faire connaître au monde le culte public du Sacré Cœur ; il est certain que ses prédicateurs, ses écrivains, ses missionnaires ont propagé avec amour cette dévotion naissante, et que, malgré les réserves temporaires du R. P. Thyrse Gonzalez, la Compagnie s'est consacrée à cet apostolat bien-aimé avec une fidélité croissante, à mesure que le choix divin, se manifestant avec plus d'éclat, dissipait tous les doutes... A partir de 1730, date heureuse qui rappelle les travaux du P. de Galliffet à Rome et les révélations des PP. Augustin de Cardaveras et Bernard de Hoyos en Espagne, il serait difficile de trouver un Jésuite indifférent à la cause du Sacré Cœur. Quand viennent les premiers ostracismes, l'expulsion du Portugal, la suppression en France, c'est du côté du Sacré Cœur que se tournent les suprêmes espérances... Ils se croient sûrs de la victoire au moment où Clément XIII approuve solennellement le culte du Sacré Cœur... La lutte continue, de plus en plus menaçante, ils n'en attendent pas moins de ce Cœur adorable leur prochaine délivrance. Les lettres du T. R. P. Ricci, les pétitions que lui adressent les hommes les plus vénérables, nous le disent ; il y avait dans la Compagnie un pressentiment universel que le salut lui viendrait du Sacré Cœur mieux connu et glorifié. Les Révélations

de Paray-le-Monial accréditaient cette confiance : la B. Marguerite-Marie n'avait-elle pas appris de Notre-Seigneur que les disciples, à plus forte raison, les promoteurs du culte du divin Cœur, réussiraient dans toutes leurs entreprises? Enfin, pour qui les Jésuites souffraient-ils, sinon pour la cause de ce Cœur adorable? La main des Jansénistes se fait sentir dans tous les complots tramés contre la Compagnie ; et ce qu'ils pardonnent le moins aux Enfants d'Ignace, c'est le zèle qu'ils mettent à glorifier, à défendre, à propager la dévotion au Cœur d'un Dieu mort pour nous sauver tous. Quoi ! ces défenseurs de la vérité, seraient-ils donc victimes de leur dévouement? Et le Cœur de Jésus, si délicat, si noble, abandonnerait-il ses apôtres, ses apologistes, ses soldats? Où serait donc, ô Jésus, votre fidélité à votre parole? que sont devenus les triomphes par vous-même annoncés? Les Pères de la Compagnie soulèvent contre eux toutes les haines en combattant pour vous, et vous les laissez périr ! Ils se sont donc trompés, et les oracles de Paray sont menteurs? Mais cette erreur, si erreur il y a, est également imputable à d'autres qu'à nous, et l'Église elle-même est en cause dans son Chef. Car, si les Jésuites ont jeté dans le Sacré Cœur l'ancre de leurs espérances, Sa Sainteté Clément XIII n'attendait pas moins sûrement de la glorification du Sacré Cœur la paix de l'Église universelle. Il voyait que les coups portés à la Compagnie visaient plus haut qu'elle, et qu'en frappant la fille, on se flattait d'atteindre la Mère. Le courageux Pontife voulut, en glorifiant le Sacré Cœur, sauver l'une et l'autre. Cet espoir a été déçu : la Compagnie a succombé et sa disgrâce a été le signe avant-coureur de bien d'autres ruines, 1773 a eu son complément dans la suppression des autres Ordres religieux, dans la spoliation des biens du clergé, dans le drame de Valence et dans les humiliations de la tiare. Pourquoi demanderons-nous encore, le Sacré Cœur a-t-il trompé l'espoir de son Vicaire?

On a répondu : Les crimes des nations catholiques n'ont pas permis au Cœur de Jésus d'être bon ; et pour ne parler que de la France, ne voit-on pas la marée

montante des iniquités nationales couvrir de son écume cette terre natale de la dévotion au Sacré Cœur?... Ni le pouvoir civil, ni l'Église de France n'étaient sans reproche. Le Roi de France tolérait les ingérences de ses Parlements dans les choses spirituelles, il souffrait qu'une fausse Philosophie jetât le ridicule sur les croyances les plus saintes, et que l'influence chaque jour croissante du jansénisme desséchât la piété dans les âmes... la peine du talion sera sur lui. Il expiera par des humiliations sans exemple la guerre déloyale que ses Parlements faisaient au Saint-Siège. Cette philosophie que sa déplorable connivence a favorisée, se liguera avec le jansénisme devenu redoutable pour renverser le trône et l'autel. La Compagnie, par l'éducation qu'elle donnait dans ses nombreux Collèges, par les Congrégations qu'elle dirigeait, aurait pu peut-être arrêter le torrent ou détourner ses ravages; mais Louis XV la livra lâchement en France à ses persécuteurs, il fit plus : humble valet de Charles III, il employa ses Ambassadeurs et ses Cardinaux à extorquer de la faiblesse de Clément XIV l'abolition de la Compagnie. Le pouvoir royal en France eut, à la fin du XVIIIe siècle, la fortune qu'il méritait. Mais l'Église Gallicane devait aussi faire pénitence, car elle avait grandement péché. Les basses complaisances d'un certain nombre de ses Évêques rampant devant l'omnipotence du pouvoir royal, la multitude des curés et des dignitaires de second ordre insurgés contre le Saint-Siège sous le drapeau du jansénisme, la vie molle d'un grand nombre de moines, le naturalisme pratique substitué dans la plupart des monastères à la vie austère d'un autre âge, et, dans quelques-uns, une licence qui ne se souciait plus de cacher ses scandales, tous ces désordres criaient vengeance, et Dieu laissa prévaloir sa rigoureuse justice. Les évêques furent chassés de leurs sièges et proscrits; des centaines de prêtres condamnés à l'échafaud ou à la déportation, les biens ecclésiastiques confisqués ou volés, les Couvents profanés ou détruits, le sang le plus pur versé à flots : telles furent les divines représailles du bon Dieu sur le peuple et l'Église de France. Et ce-

pendant le Sacré Cœur n'avait pas supprimé son alliance avec son peuple choisi, il n'avait pas arraché le sanctuaire de Paray du sol qui l'avait vu naître, pour le transporter, comme une autre *sancta Casa* en d'autres contrées ; il se montra clément jusque dans ses rigueurs. Le sang des victimes était une semence ; la foi que l'on disait morte étonna le monde par ses soudains et généreux réveils ; et les ruines donnèrent une ample moisson où se pressaient à l'envi les œuvres de piété, de prière et de zèle. Une ère nouvelle commençait ; nous la voyons, depuis près d'un demi-siècle, se couronner, malgré toutes les vicissitudes, de fruits de grâce et de vérité. C'est la bénédiction du Sacré Cœur : bien que tardive, elle n'en est pas moins la récompense que Dieu tenait en réserve pour les vertus d'un autre âge. Cette infidélité apparente de Notre-Seigneur à ses promesses ou plutôt sa lenteur à intervenir en faveur de l'Église, s'explique par la multitude des iniquités qui réclamaient les sévérités de sa justice.

Aurons-nous à enregistrer pour la Compagnie des aveux semblables ? Sa suppression fut-elle un châtiment et non une épreuve ?

Nous pouvons répondre que considérée dans son ensemble, comme société religieuse, elle ne méritait pas le coup qui l'a frappée. Elle était restée fidèle à l'esprit de l'Institut et à ses ordonnances... la règle était en vigueur, le zèle ardent et fécond en œuvres, le dévouement à l'Église indéfectible. Cependant, si l'on ne peut reprocher à la Compagnie dans son ensemble aucune décadence universelle, aucune déviation de l'esprit de son Institut, nous ne prétendons pas que tous ses membres fussent sans reproche, ni que chacun d'eux se fût maintenu dans la perfection de son état.

Nous n'avons pas à rappeler les entraînements du P. La Valette dans son négoce aux Antilles ; ce fut le tort d'un seul qui l'a reconnu et pleuré. Mais une faiblesse plus grave a fait tache sur la réputation de la Compagnie en France : c'est l'adhésion officielle que les Pères de Paris, à la suite de leur Provincial, donnèrent à la déclaration de 1682. Ils promettaient même de ne pas dé-

férer aux ordres de leur Général, s'il leur prescrivait quoi que ce soit de contraire à leur engagement. Sans doute c'était là un de ces expédients extrêmes auxquels on a recours pour se sauver à tout prix... Mais ici, il ne sauva pas les Jésuites, il ne servit qu'à les déshonorer.

Il se peut aussi que l'engouement d'un certain nombre de jeunes étudiants pour les lettres profanes leur fit oublier que le professorat dans la Compagnie doit être avant tout un moyen d'éducation ; il se peut que plusieurs de nos Historiens ne se soient pas assez défendus contre les séductions du Gallicanisme ; que tous les membres de la Compagnie n'aient pas assez généreusement consacré leurs talents à l'affermissement du règne de Jésus dans le monde et à l'extension du culte de son divin Cœur.

Avait-on à déplorer dans quelques Maisons de ces défaillances dont aucune société n'est exempte ici-bas ? la soumission à la règle dans les plus petits points laissait-elle à désirer ? tous voyaient-ils assez l'autorité de Dieu dans celle de leurs Supérieurs ? le naturalisme en action s'était-il substitué dans quelques-uns aux vues de la foi ? enfin le zèle était-il çà et là assez ardent, assez désintéressé?... Il se pouvait que ces imperfections fussent allées assez loin pour inquiéter les premiers Supérieurs. Et c'est probablement pour déférer aux vœux qui lui venaient des Provinces que le T. R. P. Ricci, dans ses circulaires adressées aux Pères Provinciaux et à toute la Compagnie, anime tous ses Fils à une plus parfaite observation des vœux de pauvreté et d'obéissance, à la pratique de l'humilité et de la charité fraternelle, en un mot, à un entier renouvellement de vie. Sans doute, les imperfections qu'il déplore ne sont pas imputables au plus grand nombre; mais pouvons-nous oublier la loi de solidarité qui pèse sur les Ordres religieux comme sur toute autre société. Le châtiment de la faute qu'un seul aurait commise menace tous ceux qui lui sont unis ou par les liens du sang ou par la responsabilité d'un commun engagement.

D'ailleurs, nous servons un maître aussi susceptible qu'il est bon ; il mesure ses exigences aux prodigalités de

son amour, et les imperfections qu'il découvre dans un petit nombre d'âmes infidèles l'indisposent contre la Communauté tout entière. La Compagnie n'était donc pas sans reproche devant la justice divine, et jusque dans l'abîme si profond de ses misères, elle n'avait pas à demander compte à Dieu de ses rigueurs... Nous allons jusque-là dans nos aveux, mais sans admettre qu'il appartînt aux hommes de punir ces défaillances en supprimant la Société qui n'en était pas exempte; et nous maintenons que si tel et tel de ses membres était inférieur à la perfection que Dieu attendait de lui, la Compagnie de Jésus n'était coupable d'aucun des crimes qu'on lui imputait.

Ce ne sont pas là de vaines affirmations, les preuves abondent. Il est notoire que la presque totalité des Évêques du monde entier regarda la suppression de la Compagnie comme un malheur pour la société et pour l'Église; il est notoire que les historiens et les publicistes les plus graves de ces temps-là ont attribué à la ruine de la Compagnie la recrudescence d'impiété qui bientôt fit crouler en France le trône et l'autel; il est notoire que les ennemis déclarés du christianisme furent les seuls à s'applaudir de notre disgrâce; il est notoire que tous les catholiques appelaient de leurs vœux et de leurs prières la restauration de l'Ordre que Clément XIV n'avait frappé qu'à regret; que les successeurs de ce Pontife crurent qu'il était de leur devoir de le rétablir; qu'ils n'ont cessé d'en encourager *in petto* la reconstitution progressive, jusqu'au jour où la prudence leur permît d'en proclamer par un acte solennel le rétablissement dans tout l'univers... Comprendrait-on ces regrets et ce deuil de tous les bons, ces vœux et ces espérances de la Catholicité, ces encouragements de la Papauté, si les Fils d'Ignace étaient tombés dans la fosse que leurs crimes avaient creusée?... Mais leur attitude d'abord dans la prévision du sort qui les attend; puis, sous le coup qui les frappe, enfin dans cette existence individuelle qui leur permet de survivre à leur extinction, ne rend-elle pas un éclatant hommage à leur innocence? Pour écarter le péril, ils ne savent

que prier. Sont-ils frappés, ils se soumettent et pardonnent ; et avec cette liberté amoindrie que leur laisse la sécularisation, ils se souviennent qu'ils sont toujours les soldats de l'Église et les apôtres du Sacré Cœur... La place qu'ils occupaient comme Société religieuse parmi les autres Ordres, ils la conservent une fois sécularisés parmi les autres prêtres; ils restent au premier rang par une conduite exemplaire, par les travaux du zèle, par une fidélité inébranlable à la sainte Église. Un Ordre qui produit de tels hommes méritait-il d'être supprimé? Les Jésuites dispersés réhabilitent la Compagnie, leur mère, et leurs vertus projettent sur ce front que la foudre a frappé comme une auréole d'innocence... Que ne pouvons-nous les suivre dans les contrées les plus lointaines... aux Indes, à la Chine, dans toutes les missions où le décret de suppression vient les atteindre... ils étonnent par le spectacle de leur obéissance, de leur abnégation, de leur charité désintéressée; et leurs successeurs, devenus bientôt leurs panégyristes, ne peuvent assez rendre hommage à leurs incomparables vertus. Enfin, si un Souverain Pontife les supprime, tous ses prédécesseurs les ont honorés. Huit ans avant leur suppression, en 1765, Clément XIII dans la Bulle *Apostolicum* déclare qu'ils n'ont pas besoin de réforme et les venge des calomnies qu'on leur impute... Clément XIV par le Bref *Dominus ac Redemptor*, les supprime. Entre ces deux époques si rapprochées, quel crime ont-ils commis ? qu'on le dise! Clément XIV n'en articule aucun. Il accorde leur extinction aux exigences des Princes, dans l'espoir que, les Jésuites disparaissant, les troubles dont ils sont l'occasion disparaîtront avec eux. Aujourd'hui la postérité a prononcé entre les deux Pontifes, entre le Panégyriste de la Compagnie et le Juge qui la condamne. Elle s'est rangée du côté des victimes et a donné raison à leur défenseur... et si nous exceptons quelques esprits attardés qui n'ont pas encore secoué les préjugés d'un autre âge, nul parmi les catholiques instruits n'hésite à signer sans réserve cette parole de Ricci mourant : « Je déclare et proteste que la Compagnie de Jésus éteinte n'a donné aucun sujet à

sa suppression. Je le déclare et proteste avec la certitude que peut avoir moralement un Supérieur bien informé de ce qui se passe dans son Ordre. »

Mais sans contester le bien fondé des considérations qui précèdent, il est un autre motif que nous voulons indiquer : Notre-Seigneur a voulu, tout en donnant satisfaction à sa justice, s'inspirer des impulsions de son amour. Dans cette suppression de la Compagnie, qui sera suivie d'un si prompt rétablissement, il a voulu graver dans notre histoire un nouveau trait de ressemblance avec la sienne propre. O Compagnie de Jésus, tu ne porteras pas en vain ce nom si beau ! Ton divin Maître veut t'associer à sa fortune... On l'a persécuté, tu seras persécutée à ton tour ; il a été calomnié, tu le seras comme lui ; il a été condamné à mort, ils te condamneront aussi. Avec lui tu marcheras sur le chemin qui conduit au Calvaire, tu seras exécutée et mise au tombeau à son exemple... mais là ne s'arrêtera pas ce merveilleux parallélisme... le tombeau ne gardera pas ta dépouille, Jésus ressuscité d'entre les morts te ressuscitera comme lui... O Compagnie de Jésus, ne te plains pas de ta destinée ! Souffrir, mourir et ressusciter ainsi que Lui, est-il sort plus glorieux ?... Dans ce drame lugubre qui aboutit à une mort suivie d'une si prompte résurrection, une main divine a tout conduit ; il en est de Rome comme du Calvaire, et Sa Sainteté Clément XIV m'apparaît sous un aspect nouveau qui le grandit. Au-dessus des passions humaines qui s'agitent et demandent leur victime, j'adore Dieu le Père qui, condescendant aux clameurs de la haine, ratifie la sentence portée contre son divin Fils, et dit : qu'il meure ! *crucifigatur!* qu'il soit crucifié ! Et Clément XIV, instrument des volontés de Dieu plus que de la haine de nos ennemis, condamne la Compagnie, cette Fille bien-aimée de l'Église, à mourir aussi de la main d'un Père.

Mais Dieu ne souscrit à la mort du Sauveur que pour le ressusciter glorieux. Les Juifs auront beau aposter des gardes autour du tombeau et poser les scellés de la nation sur la froide pierre, le sépulcre ne gardera pas la dépouille du crucifié. Ainsi la haine de Charles III et

de ses alliés fera bonne garde autour de la tombe où la Compagnie gît ensevelie... « Elle est morte, disent-ils, et les morts ne reviendront pas. » Illusion ! à l'heure même où ils se félicitent de leur victoire, une main invisible écrivait sur la pierre qui fermait le tombeau : *Tertia die resurget :* elle ressuscitera le troisième jour.

Elle meurt, c'est le premier jour ; puis, elle s'en va, comme Jésus aux Limbes, vivre d'une vie pleine de mystère, dans les régions glacées de la Russie Blanche... c'est le second jour. Mais Pie VII succède à Pie VI... c'est l'aube du troisième jour : La Compagnie sort des limbes de sa timide existence, elle reparaît à la pleine lumière, elle est rétablie dans le monde entier.

CHAPITRE VI.

LE PÈRE DOMINIQUE-MARIE-XAVIER CALVI. S. J. (1714-1788).

Avant d'exposer avec quelques détails la guerre nouvelle que les Jansénistes organisèrent contre la dévotion au Sacré Cœur sous les Pontificats de Clément XIV et de Pie VI, et comment les Jésuites dispersés, en repoussant les attaques déloyales de leurs adversaires, ont pu mériter pour la Compagnie la grâce d'une prochaine résurrection ; nous raconterons la vie d'un Jésuite suscité de Dieu pour propager la dévotion au Cœur adorable. Ce que les PP. Croiset et de Galliffet furent à la France, et les PP. Bernard de Hoyos et Augustin de Cardaveraz à l'Espagne, le P. Calvi le fut à l'Italie. Il eut une mission vraiment surnaturelle, et il mit à l'accomplir une fidélité vraiment héroïque : il y travailla pendant plus d'un quart de siècle avec une activité merveilleuse, sans intermittences et dans les situations les plus diverses. Les épreuves qui paraissaient devoir paralyser son zèle lui ménagèrent, avec plus de liberté d'action, des moyens plus efficaces d'en contenter les ardeurs. On le vit bien à la suppression de la Compagnie (1773). Le P. Xavier, devenu l'abbé Calvi, fut privé du droit d'exercer les fonctions du saint ministère, la Chaire et le saint Tribunal lui furent interdits ; ce qu'il ne pouvait plus faire par la parole publique, il le fit par ses entretiens privés, par sa correspondance, par les mille industries que lui inspirait son amour. Il profita des loisirs forcés que lui imposait le malheur pour étendre et consolider par tous les genres de propagande sa dévotion bien-aimée. La presse, la gravure, la peinture, devenues les tributaires de son apostolat, communiquaient à ses travaux une sorte d'ubiquité. Nous esquisserons brièvement son histoire. Nous dirons sa vocation à la Compagnie et les premiers expériments

de son zèle : puis tout le bien qu'il a fait, à Malte et à Rome, comme directeur de la maison de retraite dans ces deux villes. Enfin, nous ferons connaître la mission spéciale qui l'appliqua au culte du Sacré Cœur et les prodiges de zèle qui remplirent la seconde moitié de son existence [1].

§ I.

Dominique-Maria Calvi naquit, le 7 octobre 1714, de parents aussi distingués par leur piété que par leur noblesse. Son père Jean-Louis Calvi et Barbara-Margarita Belluza, sa mère, eurent de leur mariage trois fils et trois filles. Les deux fils aînés Jean-Baptiste Calvi, et celui dont nous retraçons la vie entrèrent dans la Compagnie. Le troisième, Joseph Calvi, resta dans le siècle et se maria : il n'eut qu'un fils qui lui survécut, le marquis François-Xavier Calvi.

Les trois filles se firent Religieuses : deux entrèrent à la Visitation, l'une à Modène, l'autre à Salo. La troisième embrassa la règle de sainte Thérèse et s'ensevelit dans le noviciat des Carmélites déchaussées, à Bologne, sa patrie.

Lorsque Barbara-Margarita fut devenue veuve, elle se retira au conservatoire des oblates de saint François de Sales, fondé par le P. Rosati de la Compagnie de Jésus, et y vécut saintement. On dit que pour charmer sa solitude, la noble Dame aimait à placer sous ses yeux les portraits des fils et des filles qu'elle avait offerts au Seigneur ; et que, les prenant dans ses mains, elles les lui consacrait encore, et s'associait pieusement aux mé-

[1] Les documents ne nous manquent pas : nous n'avons qu'à résumer la vie du Serviteur de Dieu écrite en italien par l'Abbé Tommaso Termanini : *Vita e virtu del sacerdote Domenico-Maria-Saverio Calvi, nobile Bolognese, scritta dell' abate Tommasi Termanini, dedicata a sua altezza Reale D. Ferdinando I, Infante d'Espagna, duca de Parma, Piacenza, Guastella, etc. etc... Parma... della stamperia Carmignani.* M.DCCXCVI. *con approvazione.*

rites de leur vie si pleine de prières, de bonnes œuvres et de sacrifices.

C'est dans ce milieu si pur, au sein de cette héroïque famille que grandissait Dominique-Marie ; une crainte filiale envers Dieu, une tendre piété pour la Reine des Anges l'inclinaient au bien dès l'enfance, son âme s'ouvrait comme spontanément à tout ce qui était noble, délicat, généreux ; il avait le mal en horreur. Dès le même temps, il conçut une dévotion toute particulière à saint François Xavier, patron de cette ville de Bologne qui fut le premier théâtre de son glorieux apostolat. De sa première communion nous ne savons qu'une chose : elle répondit à ce que promettaient la pureté de son âme, les ardeurs de son amour. On aurait cru la communion d'un ange dans un corps mortel.

A douze ans, il entra au collège de Prato, en Toscane. Là, sous la direction des Pères de la Compagnie, le jeune écolier fit de rapides progrès dans les lettres et dans la vertu ; bientôt il entendit une voix intérieure qui l'appelait à une perfection plus haute ; il pria, il consulta son directeur, il s'interrogea lui-même et ne pouvant plus douter de l'appel de son Dieu, il sollicita et obtint d'être admis au noviciat de Saint-André de Rome, le 7 décembre 1730 ; il commençait sa dix-septième année. A son entrée dans sa probation, il ajouta aux noms qu'il portait déjà, celui de Xavier sous lequel nous le désignerons désormais. Pendant son Noviciat et les deux années de Juvénat ou de Rhétorique qu'il fit encore à Saint-André, Xavier Calvi marcha de près sur les traces de saint Stanislas Kostka ; et lorsque la Philosophie lui eut ouvert les portes du Collège Romain, ses condisciples se demandaient, en le voyant à l'œuvre, si saint Louis de Gonzague ou saint Jean Berchmans n'était pas revenu au milieu d'eux. Après sa philosophie, nous le retrouvons régent de Grammaire et professeur d'Humanités au Collège Romain. De ces années d'enseignement nous ne citons qu'un trait : ses collègues dans le Professorat ont rendu témoignage au zèle qu'il déployait pour inspirer à ses élèves la dévotion à saint François Xavier et plus encore à la Très Sainte Vierge. Il avouait

lui-même à l'un de ses confidents qu'il obtenait de ses élèves tout ce qu'il voulait par le moyen de Notre-Dame. Il avouait encore que pendant ces cinq années de régence, de 1737 à 1742, il n'avait jamais négligé de faire faire à ses écoliers la dévotion du mois de mai, consacré à sa Mère du ciel. Cette date est remarquable : 13 ans auparavant, en 1724, le P. François-Xavier Jacolet offrait en étrennes aux Congréganistes du Collège de Dillingue un livre intitulé : *mois de Marie*[1]; c'est la vie de la Sainte Vierge d'après les SS. Pères, partagée en 31 chapitres, un pour chaque jour du mois, avec autant de pieuses considérations assorties au sujet et autant d'exemples édifiants. Mais ce mois de Marie ne vise aucun mois en particulier, et ces 31 jours peuvent partir de n'importe quel moment de l'année. Le P. Xavier Calvi serait-il le premier qui ait appliqué au mois de mai cette dévotion de tout un mois consacré à Marie? Nous inclinons à le croire, sans l'affirmer : mais il nous plairait de trouver au Collège Romain les premiers essais du mois de Marie. Déjà berceau authentique de cette Congrégation *Prima Primaria* qui couvre de son réseau les deux mondes, elle le serait encore de cette autre dévotion non moins universelle et si charmante qui, pendant tout le mois de mai, groupe les pieux fidèles autour des autels de Marie, et renouvelle chaque jour les chants, les illuminations et les fleurs.

Le P. Xavier consacrait à cette dévotion le dernier quart d'heure de la classe du soir, heureux qu'il était d'offrir à ses écoliers, comme festin spirituel, les pages d'un opuscule dont sa piété improvisait l'assaisonnement. Un incident qui survint au bout de sa 5e année de Régence fit hâter la promotion de Xavier Calvi au sacerdoce. Son plus jeune frère Joseph, resté dans le monde, eut l'idée de quitter tout-à-coup son palais et d'entrer dans l'oratoire de saint Philippe Néri ; mais

[1] *Mensis Marianus seu Vita Beatissimæ Virginis Mariæ ex SS. Patribus desumpta, per pias considerationes in singulos mensis dies distributas ad meditandum ac imitandum proposita, et DD. Sodalibus majoris Congregationis academicæ Dilinganæ in Xenium oblata anno MDCCXXIV.... Dilingæ.*

pour perpétuer par un mariage le nom des Calvi, il pressa son frère Xavier de sortir de la Compagnie et de rentrer dans le siècle. On devine quel accueil le jeune Religieux fit à cette proposition... Et les Supérieurs, voulant le soustraire à de nouvelles instances, jugèrent à propos de déroger à la coutume de la Compagnie et de l'appeler au sacerdoce avant l'âge. Il reçut donc le sous-diaconat et le diaconat au mois d'août 1742, et le sacerdoce le 18 du même mois. Son aîné, Jean-Baptiste Calvi, déjà prêtre, se trouvait au Collège de Tivoli... *parans conciones*, se préparant à la prédication. Il eut la joie d'apprendre à son frère Xavier les cérémonies du saint Sacrifice et de l'assister à sa première messe ; tandis que Joseph, désabusé, quittait Rome et revenait à Bologne pour y prendre, dans la vie commune, le fardeau que lui destinait la Providence.

Le P. Xavier se rendit aussi de Rome à Bologne pour y faire ses quatre années de Théologie. Chemin faisant, saint François Xavier, qui déjà l'avait guéri de la fièvre la première année de sa Régence, lui témoigna de nouveau sa protection dans une circonstance des plus graves. L'attelage qui le conduisait à Bologne s'emporta sur une pente rapide ; et le cocher tomba par terre. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il allait être écrasé par les roues. Le P. Xavier a vu le danger et prompt comme la pensée il s'écrie : « Au secours, grand Xavier, au secours ! » Au même instant les chevaux s'arrêtent, et le cocher se relève sain et sauf. Le Père, plein de reconnaissance pour une si grande faveur, ne cessa, pendant tout son séjour à Bologne, de propager la dévotion envers le saint Protecteur de la cité. Il obtint que le portrait du Saint fût placé dans le grand escalier du palais des Calvi, et ce fut encore à son instigation que son frère Joseph donna le nom de Xavier à son premier-né.

Sa Théologie achevée (1747), le P. Xavier se rendit à Florence pour son troisième an de probation, mais son séjour n'y fut pas de longue durée : peu de temps après sa grande retraite, il fut envoyé à Livourne pour y suppléer le prédicateur chargé des sermons du soir. L'année suivante, nous le trouvons appliqué avec le saint

P. Philippe Trenti aux missions du diocèse de Pistoie. Pendant deux ans il y fit des prodiges plus encore par sa douceur et sa patience envers les pécheurs que par la force de sa parole. Sur la fin de 1750, il fut nommé Père Spirituel des Pensionnaires du Collège Tolomei à Sienne; là, par la distinction et le charme de ses manières; la sagesse de ses conseils, le prestige de sa vertu, il sut ravir tous les cœurs.

C'est à Sienne, dans la Maison de Retraite annexée au Collège Saint-Vigile, qu'il commença à donner à de nombreux retraitants la préparation mensuelle à la bonne mort ; il prêchait également les exercices spirituels au peuple dans plusieurs églises. Ses succès dans cette sorte de ministère le désignèrent au choix des Supérieurs pour aller à Malte prendre la succession du P. Rossignoli qui dirigeait la Maison de Retraite. Sienne ne le vit partir qu'à regret ; mais le P. Xavier ne savait qu'une chose, l'obéissance; il partit donc pour Malte, en janvier 1753.

Une tempête très violente surprit le vaisseau qui le portait, le secoua, comme une faible épave, des côtes de Sardaigne à celles de Tunisie, avec péril imminent de se briser sur les récifs ou de tomber entre les mains des Turcs. Cette crise dura cinq jours pendant lesquels le P. Xavier, seul intrépide parmi toutes les défaillances, prêchait le repentir et la confiance, encourageant les passagers, et ramenant à la lutte contre les éléments les matelots désespérés. Enfin ils purent aborder heureusement sur les côtes de Sicile, après des miracles de protection de la part de saint François Xavier souvent invoqué dans les dangers, après d'autres miracles de dévouement de la part de son héroïque client. Et récapitulant ce que le P. Calvi avait fait pendant ces cinq jours de tempête, comment le navire obéissait au commandement de sa prière malgré les vents, malgré les flots, les marins, pénétrés de reconnaissance et d'admiration, se disaient en le montrant: « C'est un autre saint Xavier. »

Enfin le 19 mars 1753, fête de saint Joseph, il arrivait à Malte. Le P. Rossignoli l'attendait pour l'initier à la connaissance des usages du pays, du caractère et des

mœurs des habitants... Près de trois mois se passèrent dans ces confidences intimes ; mais les ordres de Rome étaient pressants, et le P. Rossignoli dut prendre la mer laissant à son successeur, avec des dettes considérables, un édifice inachevé.

Vers ce temps-là, l'œuvre des Retraites entrait de plus en plus dans les mœurs et dans les habitudes, et nombre de chrétiens généreux vaquaient régulièrement chaque année aux Exercices spirituels. Les Congréganistes de la Sainte Vierge avaient donné le branle. Formés dès leur jeunesse aux retraites annuelles, selon les usages de la Congrégation, ils s'estimaient heureux, une fois rentrés dans le monde, de revenir au Collège pour se soumettre à la discipline des Exercices et en renouveler les fruits. Rome se mit à la tête du mouvement. Chaque année, les personnes les plus distinguées de la noblesse et du Clergé appliquaient à cette culture de l'âme, par les Exercices de saint Ignace, toute la bonne volonté dont elles étaient capables. Les encouragements que prodiguaient à cette pieuse pratique les Papes Innocent XI, Innocent XII et Benoît XIII n'étaient pas tombés dans une terre ingrate. Les Congréganistes de la *Prima Primaria* avaient leur retraite annuelle ; ceux de l'Immaculée Conception, composée surtout d'ecclésiastiques, ceux du Collège Germanique, ceux du Caravita n'avaient garde d'en laisser tomber l'usage. A Naples, les Retraites n'étaient pas moins prospères qu'à Rome même. Elles florissaient également à Milan, à Gênes, à Turin, à Parme, à Bologne, à Brescia, en un mot dans les principales villes de la Péninsule où la Compagnie avait des Collèges. Les Universités de Prague, d'Olmutz et de Vienne, celles d'Inspruck et d'Ingolstadt, d'Augsbourg, de Dillingue et de Munich n'avaient rien à envier aux Congrégations d'Italie. La France de son côté ne le cédait pas à l'Allemagne ; l'Œuvre des retraites était annexée à la plupart de ses Collèges. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que les Collèges ne pouvaient s'ouvrir aux retraitants que pendant les vacances scolaires ; on regretta que ces pieux exercices, renfermés dans un espace aussi restreint, fussent nécessairement trop peu nombreux ; et l'idée vint de construire

sous le nom de Maisons de Retraite, des bâtiments séparés. On sait ce que le P. Huby, et Mr de Kerlivio réalisèrent en Basse-Bretagne. Cet exemple fut suivi. La plupart des villes où les Pères de la Compagnie possédaient un Collège virent s'élever ou des quartiers distincts, ou des maisons complètement indépendantes, affectés à l'Œuvre des Retraites. Les Exercices pouvaient alors se multiplier dans le cours d'une année et s'offrir à des auditoires homogènes, tantôt à une catégorie de personnes, tantôt à une autre... Cette innovation eut tant de succès que bientôt l'Italie et les autres contrées catholiques l'empruntèrent à la France.

Les biens que produisaient ces établissements étaient inappréciables. Les exercices donnés en commun opéraient les plus merveilleuses métamorphoses, et le thermomètre moral et religieux d'un pays ne tardait pas à monter là où ces retraites collectives exerçaient leur influence.

Malte avait son local, mais insuffisant. Le P. Rossignoli, directeur des exercices qu'on y donnait, résolut de construire une maison assez vaste pour y recevoir à la fois un grand nombre de retraitants. Au début, les ressources répondirent assez bien aux désirs de l'ardent apôtre; mais les temps devinrent mauvais, les aumônes plus rares, les travaux languissants. Lorsque le bon Père dut partir pour Rome, il léguait à son successeur une situation difficile. Le P. Xavier ne connaissait pas le découragement ; il se mit résolûment à l'œuvre, fort de sa confiance en Dieu et en saint François Xavier ; et Dieu ne lui fit pas défaut. Il est avéré que le Père reçut souvent de mains inconnues des sommes considérables dont le rapport exact avec ses besoins trahissait une intervention surnaturelle. Il disait volontiers à mesure que la construction avançait : « cette maison sera un fort inexpugnable au démon ; » il disait aussi : « chacune des pierres qui entrent dans cette bâtisse est une arme contre le péché mortel. »

Il eut enfin la joie de bénir l'édifice complètement achevé ; les âmes pouvaient venir, le P. Xavier était là pour les accueillir.

Cependant les sollicitudes et les démarches que lui

coûtait cette construction n'absorbaient ni toute sa force ni tous ses loisirs. Il semblait être partout à la fois : dans les hôpitaux, dans les Couvents et dans les réduits où souffre l'indigence ; partout il parlait, il priait, il encourageait, il confessait... Prodigue de lui-même et de son temps, toujours empressé à faire la double aumône du corps et de l'âme, il était l'homme de tous, des riches et des pauvres, des prêtres et des bourgeois, des chevaliers de Malte et des plus humbles ouvriers. Mais son zèle se heurtait à une difficulté, le P. Xavier ne savait pas la langue usitée dans l'île, la langue populaire. Dieu n'ayant pas voulu lui accorder comme aux premiers apôtres, comme à saint François Xavier, le don des langues; les indigènes échappaient en grand nombre aux poursuites de son apostolat. Mais pour qu'ils ne fussent pas privés des secours spirituels, il appelait dans la maison de retraite des prêtres du pays, qui prêchaient les exercices en langue punique et entendaient les confessions.

Ses œuvres de charité corporelle ne le cédaient point à ses aumônes spirituelles : il donnait tout, jusqu'à sa dernière chemise, jusqu'à son dernier sou, jusqu'à son dernier morceau de pain. Mais les pauvres honteux, mais les jeunes filles que l'indigence aurait portées à faire trafic de leur honneur, étaient les sujets privilégiés de ses sollicitudes ; il n'est pas de démarches qu'il ne tentât pour leur venir en aide, et il était difficile de résister à des instances qu'appuyaient l'ascendant de sa sainteté, le prestige de ses exemples. On savait que lui-même, il ne s'accordait aucune jouissance... Ses mortifications étaient excessives, ses abstinences de tous les jours, ses jeûnes perpétuels. Le plus mauvais poisson, un peu de pain détrempé dans l'eau étaient sa nourriture ordinaire. Il ne relevait la salade par aucun assaisonnement, il ne prenait ni glaces, ni fruits, ni chocolat, ni café, ni liqueurs. Il se disciplinait jusqu'au sang deux fois le jour, couchait sur une planche, et quand venait le travail des Retraites, il n'accordait à son corps qu'une demi-heure de sommeil. A cette vie si crucifiée, à ce continuel martyre, faut-il s'étonner que Dieu ait prodigué les faveurs sur-

naturelles? Les extases du P. Xavier étaient quotidiennes; à l'autel, on aurait dit un Séraphin. Comme il faisait beau le voir à genoux, les bras en croix, le visage resplendissant, pendant de longues heures! Il fut aperçu quelquefois élevé de terre, de la hauteur de plus de 4 palmes. Dieu ne lui refusait pas même les miracles ; mais de même que saint François de Hiéronymo attribuait les guérisons qu'il opérait aux mérites de saint Cyr dont il portait avec lui la relique, ainsi le P. Calvi rapportait au crédit de saint Caledonius auprès de Dieu les faits extraordinaires qui récompensaient sa propre confiance. Devant lui, les lois de la nature étaient sans pouvoir, l'avenir sans mystères ; il pénétrait les secrets des consciences et lisait au fond des âmes la pensée qui n'avait pas achevé d'éclore.

Aussi l'influence qu'il exerçait était souveraine ; nul ne s'opposait à ses désirs. Il voulut que dans toute l'île on se saluât en disant : « Vive Jésus! » et qu'on répondît : « Vive Marie! » cet usage fut adopté. Il voulut que la dévotion à saint François Xavier s'enracinât dans toute la contrée; et partout cette dévotion porta des fleurs et des fruits. Le Père fut magnifiquement récompensé ; son saint Protecteur lui révéla que la dévotion à laquelle il devrait désormais appliquer sa vie, était la dévotion au Cœur très aimable de Jésus. Le Saint lui en fit même le commandement dans les termes les plus pressants. Le Père n'a pas dit si le Saint lui apparut en personne, ou s'il se contenta de parler intérieurement à son âme. Quoi qu'il en soit, sa vie sembla depuis ce temps-là avoir un autre but : toutes ses pensées, tous ses efforts s'orientèrent vers le Sacré Cœur.

Il introduisit d'abord l'usage d'offrir plusieurs fois le jour les Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie à la Très Sainte Trinité; puis il se mit à répandre leurs images et parvint bientôt à établir une adoration solennelle, non seulement le premier Vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, mais encore le dernier jour de l'année et les trois jours qui précèdent les Cendres. Enfin, il fit imprimer à Malte un opuscule intitulé: *Tribut d'hommage au Sacré Cœur de Jésus*, et le distribua dans toute l'île.

Mais Malte n'offrait qu'un théâtre trop restreint au zèle du généreux apôtre. Dès l'année 1762, plusieurs mois avant qu'il fût rappelé en Italie, il sut, à n'en pas pas douter, que Dieu le voulait à Rome pour qu'il y promût *efficacement* mais *sans bruit*, la dévotion au Sacré Cœur.

On sait que la Compagnie n'a pas coutume d'enlever ses ouvriers des postes où ils travaillent en faisant le bien. Aussi lorsqu'on eut vent du prochain départ du P. Calvi pour Rome, toute la ville de Malte éclata en murmures... On parlait d'organiser des protestations et de garder à tout prix le missionnaire qui était l'honneur, l'édification et la sauvegarde de l'île tout entière. Mais Dieu avait ses vues, et lorsque la mort du P. Ramiero Rosetti eut privé la Maison de Retraite de Rome d'un directeur aussi saint qu'expérimenté, nul ne parut aux Supérieurs majeurs plus apte que le P. Calvi à recueillir cette succession importante, et l'ordre lui fut expédié de revenir au plus tôt.

§ II.

Trois époques marquent dans ses développements la vocation de la Compagnie à l'apostolat du Sacré Cœur, et à chacune d'elles on voit intervenir la Compagnie triomphante. Le 2 juillet 1688, à côté de saint François de Sales, élève des Jésuites et leur ami, apparaît le P. de la Colombière, comme pour représenter la Compagnie du ciel. En 1733, la volonté de Dieu se manifeste de nouveau ; le P. Bernard de Hoyos est investi du mandat divin, et saint Ignace vient le confirmer dans sa mission. Enfin, un troisième appel se fait entendre à Malte et à Rome. Saint François Xavier et saint Louis de Gonzague, le premier en s'adressant au P. Calvi, le second en guérissant le F. Célestini, garantissent l'authenticité de l'appel divin, tant il est vrai que la dévotion au Sacré Cœur est très agréable aux Saints du Paradis.

Cependant les grands malheurs allaient venir. La suppression partielle était commencée en Portugal, et dans

les États du Roi très chrétien. Enivrés de ce premier succès, nos ennemis n'aspiraient à rien moins qu'à la ruine entière de la Compagnie. Le P. Calvi ne l'ignorait pas, il avait même le pressentiment de la suprême catastrophe, il ne s'en appliquera pas avec moins d'ardeur à sa mission de glorifier le Sacré Cœur; il sait qu'il y a des morts pleines d'espérance. L'extinction même officielle de son Ordre n'abat pas son courage, il espère contre toute espérance. Jésus n'a-t-il pas ressuscité la fille de Jaïre, n'est-il pas lui-même ressuscité d'entre les morts ? Le Père n'en continue pas moins de travailler au triomphe du Sacré Cœur, sûr que pour récompenser le zèle des Fils d'Ignace, le Cœur de Jésus, cœur généreux et magnanime, n'attendra pas l'éternité.

Le Père était arrivé à Rome, vers la fin d'octobre 1762, il se hâta d'inaugurer ses fonctions de Directeur des Exercices Spirituels à la maison Saint-André ; mais à peine le premier mois s'était-il écoulé, qu'il tomba malade assez gravement pour que l'on désespérât de sa vie. Le Père ne craignait pas de mourir ; et comme on célébrait dans Rome la neuvaine préparatoire à la fête de saint François Xavier, il ne sollicitait qu'une grâce de ce bien-aimé protecteur, c'était d'aller célébrer avec lui cette fête dans le ciel. Mais le jour de saint André apôtre, le T. R. P. Laurent Ricci, Général de la Compagnie de Jésus, étant venu lui faire visite, lui commanda de recourir au Saint pour en obtenir sa guérison. L'humble Religieux obéit, il pria et fut guéri. Reconnaissant de cette nouvelle faveur, le P. Calvi résolut de consacrer la vie qu'un miracle venait de lui rendre, à poursuivre plus vivement la fin pour laquelle Dieu l'avait rappelé à Rome, c'est-à-dire, l'extension de la dévotion au Sacré Cœur.

Nulle part ailleurs il ne pouvait être plus avantageusement placé pour agir dans ce sens. Saint-André voyait se succéder dans ses murs une foule de personnages du plus haut rang, sur lesquels le Père avait l'occasion d'exercer une influence. De plus, Rome le mettait en rapport avec un bon nombre de vaillants ouvriers, qui, déjà prévenus en faveur de cette dévotion, recevaient

avec joie le feu sacré qu'il leur apportait. Un fait nous montrera à quel point il profitait de tous les incidents pour étendre le règne du Sacré Cœur. Le Cardinal vicaire Marie-Antoine Colonna s'était retiré à Saint-André pour y faire les Exercices. Le P. Xavier, à qui son titre de directeur donnait libre accès auprès de Son Éminence, résolut de la gagner à la cause du Sacré Cœur. Mais le Cardinal, tout pieux et zélé qu'il fût, n'entrait qu'avec peine dans les vues du bon Père et lui recommandait plus de modération dans ses démarches. Le Serviteur de Dieu, après avoir reçu ces avis avec tous les égards dus à la pourpre romaine, supplia son interlocuteur d'écouter à son tour les raisons qui légitimaient cet apostolat. Cela fait, il lui présenta un document original du plus haut prix, par lequel il constatait que les Religieux de la Compagnie avaient reçu de Jésus-Christ lui-même la mission de propager le culte de son Cœur. Le Cardinal prit le temps de la réflexion ; et après avoir personnellement examiné le précieux document, il se rendit à la cellule du P. Xavier, et lui remettant l'autographe qu'il en avait reçu, il dit avec autant d'affabilité que de décision : « Je suis content, Père Calvi ; je comprends maintenant pourquoi vos Pères mettent tant de zèle à propager la dévotion et le culte du Sacré Cœur. Ils y sont tenus ; et, en agissant de la sorte, ils ne font que leur devoir. »

Ce document si décisif, ce précieux original, c'est la lettre autographe que la B. Marguerite-Marie écrivait au P. Croiset en 1689. Rien de plus authentique que cette lettre dont l'original se voit encore au Monastère de la Visitation de Bologne. Elle a été publiée pour la première fois *in extenso* dans le Messager du Sacré Cœur, tome XXVI, p. 236[1].

[1] Voir ce que nous avons dit de cette lettre et du livre qui en mit au jour un fragment, au chapitre III du Livre Ier de cet ouvrage.

M. l'abbé J.-H. Albanès vient de publier, *pour la première fois conformément au texte original* cette même lettre de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque au R. P. Croiset. (Marseille, imprimerie marseillaise, rue Sainte, 39. 1890.) De ses *Observations* préliminaires, nous apprenons que cette lettre parut à Rome

Ce document était venu à Rome depuis quelques semaines, grâce aux soins du P. Calvi ; et la Providence semblait lui dire, en le lui envoyant, qu'elle l'avait choisi pour porter le Cœur de Jésus devant les Princes et les nations. Il recommença pour le Sacré Cœur ce qu'il avait fait pour saint François Xavier : il mit les peintres, les graveurs et les miniaturistes au service de son amour ; et bientôt on le vit apposer partout peintures, gravures, médailles et miniatures du Sacré Cœur, et propager, tant de vive voix que par écrit, dans Rome et dans les alentours, sa dévotion bien-aimée.

Il était persuadé que, pour promouvoir une dévotion dans les âmes, il faut en être pénétré tout le premier : le moyen en effet de communiquer au prochain la chaleur dont nous serions dépourvus ? Le P. Xavier s'efforça donc de se perfectionner dans la dévotion qu'il avait le devoir de répandre. Chaque jour il récitait le chapelet du Sacré Cœur et d'autres prières encore ; chaque jour il le visitait dans le Saint-Sacrement et ne s'en détachait qu'avec peine ; chaque jour encore, il récitait les litanies de la Sainte Vierge, et au lieu de dire à chaque invocation : priez pour nous, il y substituait ces paroles : « Priez et aimez le Cœur de Jésus pour nous. » Le jeudi soir, il faisait l'heure sainte en union avec le Cœur de Jésus accablé de douleur au jardin des Oliviers. Le vendredi, dans sa visite au Saint-Sacrement, il méditait sur

en 1818, par les soins du P. Louis Félici, ancien Jésuite, fondateur et directeur de l'Association de Saint-Paul, qui est devenue la grande Archiconfrérie du Sacré Cœur, ayant son siège à l'église de la Paix. Cette édition contient-elle le texte français originel, ou, ce qui est plus probable, une traduction italienne, l'abbé Albanès ne saurait le dire.

La citation que nous avons faite, traduite de l'italien, à la page 67 de ce volume, nous permet d'affirmer que, dès l'année 1766, on avait imprimé à Milan, *en italien*, tout au moins un fragment de la lettre qui nous occupe.

Maintenant, si nos lecteurs demandent où le P. Calvi avait trouvé le document original qu'il mit sous les yeux du Cardinal Marie-Antoine Colonna, nous sommes obligé de répondre que nous n'en savons rien. Avait-il été donné peut-être par le P. Croiset lui-même, à la reine d'Angleterre, femme de Jacques II, dont le zèle pour le culte du Sacré Cœur et les relations avec le P. de la Colombière et avec le P. Croiset sont bien connus nous n'avons pas à y contredire.

la Passion du Cœur de Jésus, et pendant son Chemin de la Croix quotidien, il se pénétrait à chaque station des sentiments de ce divin Cœur. Les premiers Vendredis du mois apportaient un accroissement à sa ferveur. Mais quand venaient ces époques de l'année où le bon Maître est plus gravement offensé, au Carnaval par exemple, et pendant le temps de la villégiature, il multipliait ses visites au Saint-Sacrement et s'y appliquait avec une ardeur toute nouvelle. On le voyait rester cinq quarts d'heure de suite, agenouillé sans appui, sur le marche-pied de l'autel, immobile, les mains jointes, l'œil fixé sur la Sainte Hostie et le visage enflammé comme celui d'un Séraphin. Le jeudi, dernier jour du Carnaval, il se plongeait dans la contemplation du Cœur de son Jésus, et s'animait à produire dans le sien de nouveaux incendies d'amour. Dans toutes les Fêtes consacrées à quelqu'un des mystères du Sauveur, il savait retrouver ce Cœur adorable, principe et modèle de tous les dévouements. Il avait une vénération spéciale pour tous les Saints qui ont eu pendant leur vie une dévotion ardente pour le Cœur de son doux Maître ; enfin sa plus douce occupation était de chercher dans les Saints Pères et les auteurs ascétiques ce qu'ils ont écrit de plus touchant sur le Cœur de Jésus et sur son amour pour les hommes; voulait-on lui faire un grand plaisir? c'était de lui indiquer un passage des saints Docteurs qui lui fût inconnu encore. Il ne demandait rien pour le prochain que par le Sacré Cœur, et il ne savait rien refuser de ce qu'on lui demandait en ce nom-là. En un mot, l'assaisonnement le plus agréable de ses lectures, de sa conversation, de son travail, de ses prières, c'était le Sacré Cœur de Jésus. Est-il étonnant, après cela, qu'embrasé comme il l'était du plus ardent amour pour ce Cœur adorable, il en répandît les vives flammes dans tous ses entretiens comme dans ses exhortations ?

L'année 1764 lui offrit une occasion d'exploiter toutes les ressources de son dévouement. Les Évêques de Pologne et l'Archiconfrérie du Sacré Cœur établie à Rome faisaient de nouvelles instances auprès de Sa Sainteté pour obtenir du Saint-Siège la fête, l'Office et la

Messe du Sacré Cœur. Clément XIII, qui se souvenait d'avoir appartenu à cette Archiconfrérie, renvoya l'examen de cette supplique à la Congrégation des Rites. Déjà cette requête avait été présentée une première fois en 1697, et la Sacrée Congrégation l'avait ajournée. Reprise en 1727, elle avait essuyé un refus à peine déguisé ; et de nouveau proposée en 1729, elle n'avait pas eu meilleur sort, la majorité des suffrages avait répondu par un refus formel. Ces précédents qui n'étaient pas oubliés, formaient contre les nouvelles instances tout un ensemble de préjugés défavorables. Mais à la nouvelle que la cause du Sacré Cœur revenait devant la Congrégation, le P. Calvi se mit à organiser une pieuse croisade pour la faire réussir. Il ranima parmi tous les disciples du Sacré-Cœur l'esprit de prière et de pénitence, et il obtint que de toutes parts les neuvaines s'enchaînassent aux neuvaines, jusqu'à ce que la victoire fût enfin gagnée. La Providence permit qu'il apprît les noms des avocats qui devaient soutenir la demande des Postulateurs, et il mit aussitôt à leur service toutes les ressources de sa vaste érudition. Il eut bientôt accumulé tous les documents utiles : passages des Saints Pères, faveurs accordées aux Saints, Mandements d'Évêques et monuments de tout genre en quantité prodigieuse. Mais à mesure que le moment critique approchait, il redoublait ses austérités et ses prières. Ce ne fut pas en vain : la Congrégation des Rites donna son suffrage le 20 janvier 1765. Loin de persister dans ses refus antérieurs, elle s'en éloignait formellement, et déférant aux demandes des Évêques de Pologne et de l'Archiconfrérie Romaine, elle leur accordait la fête, l'Office et la Messe propre du Sacré Cœur. « Elle avait dû, ajoutait-elle, tenir compte des progrès du culte du Sacré Cœur dans presque toutes les parties du monde catholique, de l'appui que lui donnaient la grande majorité des Évêques, les innombrables Confréries érigées sous le vocable du Sacré Cœur et les milliers de Brefs d'indulgences accordées à ces Confréries. » Un décret du Pape Clément XIII, en date du 6 février 1765, confirma la réponse de ladite Congrégation ; et le Cardinal Albani, promoteur de la cause,

ayant donné la commission de composer l'Office et la Messe du Sacré Cœur à Monseigneur Bruni, des Écoles Pies, ce Prélat voulut conférer souvent de son travail avec le P. Calvi; de leurs efforts combinés naquirent l'Office et la Messe du Sacré Cœur que nous avons aujourd'hui; ils parurent le 18 mai 1765, avec l'approbation de Sa Sainteté.

Grande fut la joie que procura au bon Père ce triomphe du Sacré Cœur. La guérison du frère Novice Nicolas Célestini survenue le 9 février de la même année 1765, trois jours seulement après le décret de Clément XIII, n'avait pas été pour la piété du bon Père une moindre consolation. Le Ciel semblait sanctionner par cette intervention miraculeuse la mesure prise par le Souverain Pontife, et les paroles de Louis de Gonzague apprenant à la terre que la dévotion au Sacré Cœur est très chère aux habitants du ciel, faisaient écho à la décision du Pontife infaillible [1].

La Confrérie du Sacré Cœur établie en cette même année 1765 à Velletri, paroisse Saint-Michel, par son digne curé Dom Vincent Gigli, eut un grand retentissement. Ce vertueux prêtre ayant trouvé dans un conservatoire de jeunes filles la relation du prodige opéré par saint Louis de Gonzague en faveur de Célestini, se sentit pressé d'introduire la dévotion au Sacré Cœur dans son église. Bientôt des attentions réitérées de la Providence firent tomber entre ses mains l'Office et la Messe de ce Cœur adorable avec un opuscule sur la dévotion dont il est l'objet; et grâce à ces documents, il se vit en état de dresser le règlement de la Confrérie qu'il voulait ériger. L'autorité ecclésiastique l'approuva, et des fêtes solennelles, clôturant la mission que les Pères Jésuites donnèrent en septembre à Velletri, inaugurèrent la nouvelle Association. Bientôt l'adoration perpétuelle fit partie de son programme : les associés s'engagent pour toute leur vie à consacrer, chaque an-

[1] Nous avons dit au chapitre IV de ce Livre second ce que le P. Calvi a fait pour dérober à tous les doutes et pour répandre dans le monde le récit des miracles et l'image qui représente Célestini devant saint Louis de Gonzague.

née, une heure au jour marqué, à l'adoration du Sacré Cœur. En cas de mort, le billet d'engagement doit être envoyé à Velletri, ou passé à une autre personne pieuse qui succède à la première dans ses obligations. Touchante invention d'un cœur qui aime ! Il voudrait que ses adorations durassent autant que sa vie ; mais parce que d'autres devoirs réclament sa pensée, pour suppléer à ces intermittences inévitables, il s'associe d'autres cœurs que tourmente le même désir ; et au moment où dans une âme l'amour éteint son flambeau, dans une autre âme de nouveaux feux s'allument. Ainsi l'Association perpétue ses hommages, et il y a toujours un point dans l'espace où le Cœur de Jésus est adoré.

Le P. Calvi était l'âme de la Confrérie adoratrice de Velletri ; grâce à son influence directe ou indirecte, on vit s'enrôler une multitude de chanoines et de prêtres, des Réguliers de divers Ordres, des Couvents de Religieuses tout entiers, tant de Rome que des États Pontificaux, que de toute l'Italie et au delà... Étant donné qu'il y a dans une année 8760 heures, il faut le même chiffre d'associés pour former heure par heure une adoration d'une année entière ; or ce chiffre était triplé en septembre 1770, et vingt ans plus tard, il s'élevait à plus de 100.000 associés... n'est-ce rien ?

Le P. Calvi fit plus encore : il occupa toute une légion d'artistes à peindre des images du Sacré Cœur pour orner les autels. Il eut même recours au talent de l'illustre Pompeïo Battoni, un des peintres qui ont lutté avec le plus de bonheur contre la décadence de l'art en Italie, au XVIIIe siècle [1].

Il en obtint quelques toiles qu'il exposa à la vénération des fidèles à Saint-André et au Gésu ; et bientôt, avec les copies qu'il fit exécuter, il se vit en mesure de décorer les autres églises de nos Pères tant à Rome qu'en dehors de cette capitale. Parmi ces copistes, élèves de Battoni, se distinguait Joseph Panzi qui, sur l'assurance que le P. Calvi lui donna de sa vocation, se fit

[1] Une de ses œuvres les plus remarquables est le tableau du Sacré Cœur qu'il peignit à la demande de la Reine Marie de Portugal, en 1777.

Coadjuteur dans la Compagnie et alla rejoindre les Pères français, dans le palais de l'Empereur de Chine. Là, il concourut puissamment par son pinceau à concilier aux chrétiens la faveur du Souverain et à propager dans les Chrétientés chinoises la dévotion au Sacré Cœur.

Le bon Père faisait aussi provision d'images du Sacré Cœur pour les missionnaires de la Compagnie. Il avait donc recours aux plus habiles graveurs, et obtenait de leur complaisance des milliers de gravures qu'il expédiait par paquets dans toutes les directions. De leur côté les Pères Jésuites, qui connaissaient sa dévotion dominante, lui envoyaient les plus belles gravures qu'ils pouvaient se procurer ; si bien qu'en trois années, il put réunir dans la chambre que la guérison du F. Célestini avait consacrée, tout un vaste musée où affluaient des milliers d'images du Sacré Cœur venant de Flandre, d'Allemagne, de France ou de Portugal.

Il sut également exploiter au profit de son œuvre le talent d'un bon nombre d'écrivains qui excellaient en tout genre de science et de littérature ; orateurs et poëtes, historiens, auteurs mystiques et théologiens, tous devenaient ses tributaires, et il ne regardait à aucune dépense pour assurer l'impression et l'écoulement de leurs ouvrages. Le monde, se disait le P. Xavier, le monde est inondé de produits d'une littérature impie et malsaine, non moins funeste à la foi qu'aux bonnes mœurs. Opposons à ces poésies qui ne célèbrent que de profanes amours, des chants qui s'inspirent à une source plus noble ; aux romans obscènes, l'histoire de la vie des Saints que le pur amour a blessés ; aux pamphlets satiriques, aux diatribes contre la sainte Église, de pieuses neuvaines et des pratiques de réparation. Des théologiens, imbus des erreurs de Jansénius, prostituaient au service de la secte un talent que Dieu leur donnait pour une meilleure cause : afin de les confondre, le Père suscita, dans le camp de l'orthodoxie, de puissants marteaux, de vigoureux champions qui les écrasèrent. Lui-même, il sut s'improviser poëte à ses heures, et mêlant ses propres poésies à celles que d'autres composaient à sa demande, il en formait des recueils qui parurent avec l'approbation

de l'Ordinaire. C'est à son instigation que l'abbé Louis Preti publia, en 1768, le recueil de Panégyriques du Sacré Cœur qu'il dédia au Pape Clément XIII. Parmi les discours insérés dans ce recueil, il s'en trouve qui sont signés par les PP. Cominelli, Foret, Masotti, Marcelli, Niccolaï, Sagromoso, Sanseverino et Stancari, tous de la Compagnie de Jésus... Le P. Xavier fit aussi réimprimer, ou intégralement ou par extraits, les Vies des Saints et des Saintes qui se sont les plus signalés par leur dévotion au Sacré Cœur, tels que les Henri Suzon, les saintes Gertrude et Mechtilde, les Catherine de Sienne, les Baptista Varani et bien d'autres. Quant aux opuscules sur le Sacré Cœur, triduums et neuvaines, pratiques pieuses et élévations dévotes, il nous est impossible de tenter le calcul de ceux qu'il fit imprimer ou dont il encouragea la réimpression. On peut dire que presque rien ne se faisait en Italie à la gloire du Cœur adorable, dont le P. Calvi ne fût ou l'instigateur ou le collaborateur.

Et pourtant ce n'était pas assez pour le zèle de l'infatigable Père : Il s'employait à obtenir des Indulgences plénières pour la fête du Sacré Cœur et pour les premiers Vendredis du mois ; mais les vendredis étant des jours ouvrables et partant peu accessibles à la piété d'un grand nombre de fidèles, le Serviteur de Dieu demanda au Souverain Pontife qui daigna l'accorder, que les Ordinaires des lieux fussent autorisés à transférer la fête au dimanche suivant, et la Communion des premiers Vendredis à l'un des dimanches du mois. Toutes ces Indulgences étaient applicables aux âmes du Purgatoire.

On ne saurait croire de quelle vaste correspondance la cellule du Père était le centre. Il lui venait presque chaque jour quantité de Brefs d'Indulgences obtenus par son entremise et qu'il se chargeait d'expédier au loin dans toutes les directions. Ce va-et-vient de suppliques et de concessions tenait son zèle constamment en haleine et comblait de joie son grand cœur. Il soutenait ce fardeau non seulement sous le Pontificat de Clément XIII, mais encore sous le Pontificat de ses successeurs. Sans doute, ce n'était plus cette multitude effrayante de suppliques et de rescrits qui pleuvaient sur sa table de travail, mais il

en restait encore une quantité assez considérable pour que des personnes versées dans ce genre d'affaires vissent la main de Dieu dans la main de son Serviteur ; tant il semblait impossible qu'un seul homme vînt à bout de tant de choses. Merveilleux étaient vraiment sa dextérité et son savoir-faire pour obtenir l'érection canonique des Confréries du Sacré Cœur et la concession des Indulgences. Les Brefs qui passèrent par ses mains, les Confréries et Congrégations qu'il fit ériger ou qu'il sut affermir, montent à un chiffre qui déconcerte toute prévision. Il excellait à aplanir les difficultés, à dégager les issues favorables, à supprimer les obstacles même dans les plus mauvais jours. Ajoutons qu'à ces pratiques de dévotion qu'il distribuait par milliers en petits livrets ou en feuilles détachées, il faisait attacher des Indulgences partielles par Nosseigneurs les Évêques dans leurs diocèses respectifs. Il est tel de ces livrets qui porte sur sa première page toute une série d'Indulgences de 40 jours, accordées par plus de 12 Archevêques ou Évêques.

Quel but voulait donc atteindre le bon Père en se vouant à cette propagande si active? C'était la réforme des mœurs, et l'accroissement du véritable esprit de Jésus-Christ dans les âmes. Il voulait, sur les ruines de la superbe, de la cupidité, du sensualisme et de la haine, faire refleurir dans la vie chrétienne les vertus privées et sociales ; substituer à l'indifférence et à la torpeur d'un grand nombre les habitudes de la piété, les fréquentes visites au Saint-Sacrement, l'assistance quotidienne à la messe, la communion sacramentelle tout au moins chaque mois, la lecture spirituelle et la méditation chaque jour. Tels étaient les exercices qu'il recommandait à ses Retraitants de Saint-André, mais pardessus tout, l'imitation fidèle des vertus du Sacré Cœur. « Posez-vous souvent, leur disait-il, devant ce divin Exemplaire, contemplez-en les merveilleuses beautés ; vous ne tarderez pas à l'aimer et à lui devenir semblables. »

Il était lui-même la copie fidèle et vivante des perfections du divin Cœur : il en avait la douceur ravissante, et les charmes irrésistibles ; mais un des traits

caractéristiques de sa sainteté était son admirable conformité de volonté à la volonté divine, sa dépendance absolue du bon plaisir de Dieu. Les secousses les plus violentes ne parvenaient pas à troubler la calme sérénité de sa vertu.

On ne peut mettre en doute son attachement à sa vocation ni l'amour filial qu'il portait à la Compagnie! toute autre affection s'effaçait devant celle-là ; cependant il était tout disposé à faire le sacrifice de cette affection si chère, si tel était le bon plaisir de Dieu. Des lumières extraordinaires l'avaient préparé à cette grande épreuve ; on dit même que, dès son séjour à Malte, il avait prédit la prochaine destruction de la Compagnie. Le 30 juillet 1773, veille de la fête de saint Ignace, il eut sur cette catastrophe alors imminente une lumière particulière.

Le Supérieur du noviciat de Saint-André l'avait averti de faire selon l'usage l'exhortation à la Communauté : déjà le P. Calvi était à son poste, et les auditeurs attendaient qu'il leur parlât de la fidélité aux observances de l'Institut, lorsque, contre toute attente, il commença son exhortation en ces termes : « Elle est donc détruite, notre tendre mère, la Compagnie de Jésus; nous devons tous abandonner ces murailles, tous nous devons être dispersés et contraints de rentrer dans le monde et dans nos familles! Mais comment faudra-t-il nous comporter parmi tant de vicissitudes et en présence de ces dispositions insondables de la Providence? » et il continua sur le même ton toute son exhortation. Or la suppression de la Compagnie, qui n'arriva que 17 jours plus tard, c'est-à-dire dans la soirée du 16 août, était regardée encore comme fort douteuse et même comme invraisemblable par une grande partie des Jésuites qui l'écoutaient. Aussi s'en trouva-t-il qui regardèrent cette exhortation comme inopportune. Plusieurs des amis du Père lui firent part de la surprise de l'assemblée : « J'avais, répondit-il modestement, pensé à toute autre chose ; mais une fois arrivé dans la salle des Exercices, j'oubliai tout, et ne me trouvai plus d'autres paroles sur les lèvres. Dieu a voulu m'humilier, qu'il en soit à jamais béni ! » Dieu

ne voulait pas humilier, mais glorifier son Serviteur. Dix-sept jours après la prédiction du saint homme, tous ses auditeurs comprirent que, loin de manquer de prudence, le P. Calvi avait appris, aux clartés d'une lumière prophétique, que le Bref de suppression venait d'être signé, et ils n'en conçurent qu'une plus haute idée de sa sainteté.

Le voilà donc rendu à sa famille avec son frère aîné Jean-Baptiste sécularisé comme lui : mais tout en rentrant dans le monde, celui que nous nommerons désormais l'abbé Calvi n'en prenait pas l'esprit. Il avait changé d'habit, d'état, de domicile, mais il restait Jésuite de cœur et d'âme. C'était le même amour de Dieu et du prochain, le même zèle pour sa propre perfection et pour le salut des âmes. Chez le marquis Joseph, son cadet, jusque dans les splendeurs de la maison paternelle, il sut garder un logement, un vêtement, un régime plus que modestes. Il eut toujours des excuses pour se dérober à toutes les réjouissances, à toutes les invitations, à toute villégiature. Il aimait la solitude, le recueillement, le travail, le silence. Fallait-il parler ? Sa conversation était toute de Dieu, toute en Dieu.

Il ne se refusa pourtant pas à toute correspondance ; c'était l'unique issue qui fût restée ouverte à son zèle, depuis que la prédication était interdite aux Jésuites sécularisés. On lisait en tête de toutes ses lettres cette maxime : « Vive, vive le divin Cœur ! qu'Il triomphe en tout lieu ! » et il les terminait le plus souvent ainsi : « A Dieu !... priez pour un pauvre vieillard. O Jésus, soyez-nous Jésus par votre divin Cœur ! »

Qu'on ne cherche pas dans ces lettres les bruits de ville ni les affaires séculières, trop éloignées de sa profession ; il s'en défendait absolument. Ce qui abonde sous sa plume, ce sont des consolations pieuses, des encouragements à la résignation chrétienne, et le secret de tirer le bien du mal. Voici ce qu'il écrivait à un ami dont le malheur des temps troublait la confiance. « Parmi tous les tourments qui nous éprouvent, gardons notre cœur fermement attaché à cette parole : *Fiat voluntas Dei in omnibus et per omnia in omni tempore.* Que la

volonté de Dieu soit faite en tout, partout et toujours. *Amen, amen, amen !* Dans ce *Fiat* est notre plus sûr asile, hors duquel il n'y a pas de tranquillité. Que dis-je ? Si ce *Fiat* pouvait entrer dans l'esprit de l'orgueilleux Lucifer, il deviendrait aussitôt comme une âme du Purgatoire. J'écris volontiers ce *Fiat* pour me l'imprimer toujours plus avant dans mon cœur. Je sais par expérience qu'il est un principe de paix et de sérénité. Un *Fiat* a fait le monde, un *Fiat* a fait l'homme-Dieu, le *Fiat* fait l'homme saint et heureux, autant qu'il peut et doit l'être sur la terre, en dépit de toutes les peines. Vienne à moi la saison mauvaise, avec un *Fiat*, je la rendrai douce et printanière. » Ainsi le Père excellait à consoler, fortifier et ranimer les âmes languissantes.

On aurait pu croire que tous les ministères de la Compagnie lui étant interdits, il se serait cru déchargé désormais de la mission qu'il avait reçue du Ciel de propager par tous les moyens la dévotion au Sacré Cœur. L'abbé Calvi en jugea tout autrement. « Ce n'est pas pour rien, se dit-il, que la Providence m'impose ces loisirs... tout ministère m'est interdit ; mais la plume me reste, je puis écrire, j'ai l'apostolat de la correspondance, j'ai le huis clos des entretiens intimes ; j'ai la peinture et la gravure ; les moyens ne me manquent pas ; non, je ne déserterai pas la cause du Sacré Cœur. » Il organisa sa vie à cette fin, et pendant les 14 années qu'il vécut encore, il ne cessa d'y travailler avec une énergie inconfusible.

Il avait emporté de Rome un magnifique tableau du Sacré Cœur ; il le fait reproduire sur la toile par une foule d'artistes dont il envoie les copies en Italie et au delà, jusqu'en Pologne, en Lithuanie et dans la Russie-Blanche. Mais les portraits à l'huile veulent beaucoup de temps et d'argent ; la gravure sur cuivre se prête mieux à la propagande. Il fait graver des Sacrés Cœurs à Rome, à Florence, à Bologne, et dans plusieurs villes de Lombardie ; et chaque année, de nouveaux modèles, de forme et de dessin divers, inspirés, commandés par l'abbé Calvi, s'en vont dans toutes les directions offrir aux âmes pieuses l'image du Bien-Aimé. Il avait disséminé un peu partout les planches dont il était proprié-

taire, en sorte qu'au moindre signe de sa volonté, les exemplaires se tiraient par milliers. Il avait aussi des Sacrés Cœurs *imprimés* sur toile, sans doute pour en composer des scapulaires ou *sauvegardes*, qui devenaient chaque jour plus populaires.

Ajoutons que l'infatigable Abbé continuait de faire sortir des presses de divers pays des multitudes de livrets et opuscules pour lesquels il obtenait les approbations et les indulgences de Nosseigneurs les Évêques. Ces opuscules étaient aussitôt traduits dans toutes les langues, en latin, en français, en espagnol, en portugais, en illyrien, en grec vulgaire, en polonais, pour devenir accessibles aux lecteurs de toutes les contrées. Afin de rendre ces brochures plus attachantes, il y insérait une image petit format, offrant d'un côté l'effigie du Sacré Cœur et de l'autre une prière. Dans le dessein de varier plus heureusement ses sujets, il forma en 1775 un nouveau musée du Sacré Cœur : il y donna rendez-vous aux peintures, aux gravures et images de toute grandeur comme aux livres de toute langue. Ces collections ne cessèrent pas de s'enrichir et de s'étendre, même après la mort du bon Abbé; elles faisaient de ce musée une école aussi savante que pieuse du culte rendu au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les pèlerins de Paray-le-Monial, qui ont visité le musée Eucharistique du baron de Sarachaga, se souviennent d'y avoir trouvé une section spéciale réservée au Sacré Cœur. C'est la résurrection de l'œuvre commencée à Rome d'abord, puis à Bologne, par le saint abbé Calvi.

Des circonstances exceptionnelles favorisaient cette propagande déjà si active. Il se trouvait en Italie un bon nombre d'anciens Jésuites que les prescriptions successives de Pombal et de d'Aranda y avaient envoyés. Il en coûta peu à l'abbé Calvi pour les enrôler dans sa pieuse croisade et en faire des collaborateurs aussi intelligents que dévoués. Par eux, par leurs relations, il lui fut aisé d'envelopper dans les filets de sa propagande les provinces les plus éloignées. Il les avait choisis dans les villes d'où il pouvait expédier plus aisément ses envois. C'étaient Ancône, Lorette, Raguse, Gènes, Venise

avec les villes Lombardes et d'autres encore. Il expédiait à chacun de ces correspondants des pacotilles de pieux objets qui, à leur tour disséminés dans toutes les directions, suscitaient une moisson de saints désirs et de requêtes empressées. C'était à qui réclamerait du bon Abbé son intervention redevenue efficace pour obtenir du Saint-Siège, des Brefs d'indulgence, des érections d'autels, de Confréries, de Congrégations consacrées au Sacré Cœur. Aussi dut-il, en 1775, sous Pie VI, avoir à Rome un agent chargé de hâter en Cour l'expédition des Brefs qu'il sollicitait.

La bénédiction du Sacré Cœur favorisait cette propagande. Le correspondant de l'abbé Calvi en Ligurie gagnait au Sacré Cœur non seulement la rivière de Gènes, mais encore toute l'île de Sardaigne. Ceux de Raguse, d'Ancône et de Lorette lui assuraient l'Illyrie, la Dalmatie, les îles de l'Archipel jusqu'à Constantinople et à Smyrne. Par ceux de Rome, la dévotion à ce divin Cœur envahissait les deux Siciles ; par ceux de Milan, le Piémont, les Cantons Suisses, la Valteline, la Lombardie. Les correspondants de Venise atteignaient l'Allemagne, la Pologne, Saint-Pétersbourg et Moscou. Enfin les anciens Jésuites d'Espagne, de Portugal et d'Amérique exerçaient leur apostolat à distance, non seulement dans leur pays natal, mais dans les provinces les plus lointaines du nouveau monde, dans les missions d'Asie, en Chine et au Mexique... mais l'âme de cette vaste propagande, le principal moteur de cette immense association, c'était l'humble abbé Calvi.

Au prix de quelles fatigues ne devait-il pas payer ses constants succès ! se représente-t-on bien ce qu'il a dû écrire de lettres et presque toujours de sa propre main à ses collaborateurs, aux dépositaires de ses planches gravées, et à ses libraires ? Et avant qu'il eût un agent à Rome, que de demandes et de réponses ! que de doutes et d'inexactitudes ! que de requêtes insolites, incorrectes, irrégulières ! quel manque de connaissances indispensables pour concevoir et exprimer les suppliques des intéressés ! que d'éclaircissements à prendre, que d'instructions à donner ! Le bon Abbé se prêtait à tout, sup-

portait tout. Le 14 octobre 1786, il écrivait à son confident de Rome : « Voici treize ans révolus depuis mon arrivée ici. Vive le divin Cœur qui m'a voulu dans ce poste et m'y retient encore ! Mon unique consolation a été de pouvoir servir à la glorification du Sacré Cœur. *Laus Deo !* Gloire à Dieu ! J'ai toujours beaucoup de lettres. Quand l'idée me vient de m'en plaindre, je vois sur-le-champ que ce serait à tort ; car cette occupation m'oblige à ne penser qu'au service du Sacré Cœur du matin au soir, puisque j'ai à écrire pour quatre courriers au moins par jour. »

Un autre ennui auquel il ne pouvait se soustraire provenait de la nécessité où il se trouvait de faire des rouleaux d'images peintes, des paquets de gravures ou d'imprimés, de les serrer et lier étroitement ensemble pour les expédier sûrement à destination ; les uns par eau, les autres par terre, ici par des courriers, là par des voitures. Oh ! que de fois ces paquets s'égarèrent ! que de démarches, que de lettres pour en avoir des nouvelles et les recouvrer, si possible ! Le bon Père n'avait pas les faciles communications d'aujourd'hui ; il n'avait ni la vapeur, ni les chemins de fer, ni une poste admirablement servie, comme de nos jours. Dans cet immense labeur, deux choses parurent surhumaines : la première, c'est que le Père ait soutenu pendant 13 années cette correspondance si vaste, si minutieuse, sans qu'il fût presque jamais aidé par un secrétaire, bien qu'il fût d'une complexion délicate et d'une santé affaiblie par la pénitence, par le fardeau des années, et nonobstant ses longs exercices de piété tant à l'église que dans sa cellule, ce à quoi il ne manquait jamais. La seconde chose qu'on ne pouvait s'expliquer humainement, c'est que l'abbé Calvi ait pu suffire aux dépenses que nécessitait son immense propagande : frais de peinture, de gravures et d'impressions de toutes sortes, correspondance et envois de ses paquets ; sans préjudice des grandes aumônes qu'il ne cessait de faire. La seule explication admissible nous est fournie par un de ses contemporains : Dieu lui venait miraculeusement en aide ; une providence spéciale ne cessant de remplir la main qui ne

cessait de se vider pour la gloire du Sacré Cœur et le soulagement des nécessiteux.

Mais les succès qui couronnaient ses entreprises ne tiennent-ils pas aussi du prodige ? Durant les 13 années que le P. Xavier passa à Bologne, Dieu bénit si extraordinairement son zèle, qu'il eut la consolation de voir la dévotion au Sacré Cœur établie dans presque tous les diocèses des États Pontificaux, dans la plupart de ceux de l'État de Gènes, de la Sardaigne, du Piémont, de Parme et de Modène, de la Lombardie et de Venise, de Naples et de Sicile, du Portugal et du Brésil, et d'autres contrées des Indes occidentales. On sait qu'il a expédié des Brefs d'indulgences à plus de 166 diocèses ; que par ses soins 53 Cardinaux, Archevêques et Évêques demandèrent au Saint-Père et en obtinrent autant de Brefs pour leurs diocèses respectifs, et le plus souvent à perpétuité ; qu'on lui doit grand nombre de Brefs qui érigent des Confréries et des Congrégations du Sacré Cœur ; qu'il en a expédié jusqu'à 200 dans un seul diocèse.

Lorsque la Reine Marie de Portugal entreprit de bâtir une splendide basilique au Sacré Cœur, l'abbé en fut miraculeusement averti ; et lorsque les constructions commencèrent, il reçut en don plusieurs des médailles du Sacré Cœur que les Souverains portugais avaient fait frapper et distribuer pour la cérémonie de la pose de la première pierre... Sans doute bien des difficultés se mêlèrent à ces joies ; mais Notre-Seigneur l'aida toujours à en sortir. Les adversaires, même les plus opposés à la dévotion qu'il prêchait, se trouvaient subitement changés et devenaient ses plus ardents promoteurs. De toutes parts des courriers lui apportaient les nouvelles des merveilles les moins attendues : c'étaient des conversions inespérées, des guérisons opérées à la simple vue ou au contact de ses images du Sacré Cœur. Il tenait soigneusement note de ces faveurs et en composait un recueil devenu bientôt considérable. Sa reconnaissance s'accroissait chaque jour avec les bienfaits reçus... Les *Te Deum* et les *Fiat*, les actions de grâces et les témoignages de soumission à la volonté divine alternaient

sur ses lèvres... Tout pour le Sacré Cœur et avec le Sacré Cœur, c'était sa vie....

Le Serviteur de Dieu avait rempli sa mission, il pouvait mourir. Il sentait bien lui-même que son départ d'ici-bas n'était plus bien éloigné ; on l'entendit faire des allusions à sa fin prochaine ; on vit mieux encore qu'il s'y préparait. Il veillait avec plus de sollicitude sur sa conscience, et s'appliquait avec plus de ferveur à la prière. Le démon essaya vainement de troubler son union avec Dieu : s'il parvint à l'attrister, il ne réussit pas à l'abattre. Et la confiance du vieillard dans le Cœur de son doux Maître ne souffrit pas d'altération.

En 1787, l'abbé Calvi sut par révélation que son frère le Marquis mourrait pendant la neuvaine préparatoire à la fête de saint François Xavier, et l'évènement confirma la vérité de la prédiction qui avait trouvé des incrédules. Le marquis Joseph Calvi mourut en effet le 28 novembre, cinquième jour de la neuvaine. Ce que voyant l'Abbé, il lui échappa de dire : « Puisque saint François Xavier m'a pris mon frère Joseph dans cette neuvaine, il voudra bien me faire la même grâce dans une autre neuvaine. » Il voulait dire celle qu'on a coutume de célébrer en mars, et qu'on nomme la neuvaine de grâce.

Cependant cette neuvaine commença, se poursuivit et s'acheva le 12 mars ; et le saint homme était encore debout. « Saint François Xavier n'a pas voulu de moi, disait-il, voyons ce que fera saint Joseph. » Le 19 mars arriva ; et saint Joseph le laissa sur la terre. Il put traverser ainsi avec des vicissitudes de bien et de mal tout le mois d'avril, et atteignit le 2e jour de mai, premier Vendredi du mois. Rien ne faisait soupçonner qu'il touchait à sa dernière heure. Vers le déclin du jour, un épanchement intérieur lui coupa la respiration, et au bout de quelques minutes, le Serviteur de Dieu s'endormit en paix dans le Cœur de Jésus et commença son repos éternel. Il avait annoncé lui-même qu'il mourrait subitement : « Ma mort, disait-il, ne donnera d'embarras à personne ; ni à mon confesseur, ni

à aucun autre prêtre. » Et il en fut ainsi qu'il l'avait dit.

Il semble qu'à tenir compte du mois, du jour et de l'heure où il mourut, la Providence voulut faire concourir à sa mort les trois dévotions qu'il avait su promouvoir avec tant de zèle. Il mourut pendant ce mois de mai dont il avait fait le mois de sa Mère du Ciel. Il mourut un Vendredi, jour que la confiance des fidèles consacre à saint François Xavier, mort lui-même un Vendredi, pour en obtenir la grâce d'une bonne mort ; mais c'était le premier Vendredi du mois, et Notre-Seigneur a voulu que ce jour fût spécialement consacré à son divin Cœur. Enfin l'heure où il mourut fut celle où la lance troua la poitrine du Sauveur et blessa son Cœur Sacré (vers 3 h. 1/2). Pouvait-il désirer un meilleur jour pour mourir ? Il s'en alla donc au rendez-vous où Jésus, par l'intercession de la Sainte Vierge et de saint François Xavier, l'invitait à recevoir la récompense de ses fatigues. C'était en 1788.

Bientôt le bruit de son heureux passage se répandit dans Bologne ; il n'y eut qu'une voix pour dire : « Il est mort, le saint abbé Calvi ; le saint Abbé est mort ! » Les signes les moins équivoques de vénération et de regret accompagnèrent ses funérailles ; et de toutes parts, jusque dans les pays étrangers, il s'éleva un concert de voix pour rendre hommage à sa vertu. Malte surtout se signala par les marques d'estime et d'affection qu'elle voulut prodiguer à sa mémoire. Les Chevaliers qui l'avaient connu et surtout ceux qu'il dirigeait sur le chemin du ciel l'invoquaient comme un Saint. A Rome, on parlait comme à Malte : Cardinaux et Princes Romains qui avaient eu recours à son ministère, Prélats et Religieux de différents Ordres qui avaient propagé avec lui la dévotion au Sacré Cœur, et ces anciens Jésuites, autrefois ses compagnons d'armes et depuis ses correspondants et collaborateurs dans son fécond apostolat, tous s'accordaient à lui payer le tribut unanime de leur sincère admiration. Terminons en disant avec l'un d'eux : « Un charbon bien allumé enflamme tous les charbons qui l'entourent. Ainsi le Cœur du Dieu fait homme s'est placé tout brûlant d'amour dans le cœur

du Serviteur de Dieu... Autour de lui se tenait une multitude d'autres cœurs jusque-là froids, impurs et noirs de péchés ; mais bientôt il les a rendus si lumineux et si ardents qu'ils ont ravi par leur beauté le Paradis tout entier. »

CHAPITRE VII.

LE SACRÉ CŒUR ET LES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS PENDANT LA SECONDE MOITIÉ DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Pendant que la Compagnie succombait en Europe sous les coups de la conspiration ourdie contre elle, que devenait dans les missions lointaines cette dévotion au Sacré Cœur dont nous avons admiré sur plus d'un rivage les merveilleux développements ? Dans plusieurs contrées, en Chine et en Syrie, par exemple, elle sut se maintenir même après la suppression et fut même redevable de ses nouveaux progrès aux Jésuites sécularisés. Déjà nous avons parlé de la Syrie, dans le livre Ier de cet ouvrage, chap. IV. Il nous reste à dire ce que nous savons du Céleste Empire.

Le Sacré Cœur en Chine de 1750 aux dernières années du XVIIIe siècle.

Nous reprenons l'histoire du culte du Sacré Cœur dans le Céleste Empire au point où nous l'avons laissée, à la mort du P. Hinderer, 26 août 1744.

Au moment où ce vaillant athlète laissait tomber de sa main vieillie cette bannière du Sacré Cœur qu'il avait soutenue pendant 40 ans, les Pères de la Compagnie l'avaient relevée avec empressement. C'étaient, dans les provinces, les PP. Joseph Henriquez, compagnon du P. Romain et son émule dans la dévotion au Sacré Cœur, Louis-Marie du Gad et Jean Sylvain de Neuviale, Charles Loppin, de la Roche, Lamathe, Nicolas-Marie Roy; et à Pekin, les PP. Amiot, Cibot, Dollières, Bourgeois et d'autres encore. Par leurs soins le culte du Sacré Cœur florissait dans toutes nos chrétientés, surtout dans les

montagnes du Houpé qui furent appelées la montagne terrible et les Cévennes de la Chine, ou d'un nom plus heureux, la réduction du Sacré Cœur. C'était une jeune et florissante chrétienté qui servait de champ d'asile aux néophytes de la Chine centrale et à leurs missionnaires dans les mauvais jours. Un Jésuite français, le P. Labbe, avait pris possession de cette montagne en 1731. Il l'avait consacrée au Sacré Cœur en y établissant une Congrégation semblable à celle de Pékin. Le P. de Neuviale, qui lui succéda, développa ces humbles commencements dans les 14 quartiers de cette république chrétienne. Le P. Labbe avait laissé 600 chrétiens, le P. de Neuviale baptisa plus de 6.000 néophytes que la bonne renommée des premiers colons attirait sur ces hauteurs de si difficile accès ; et le nombre de ces nouveaux fidèles s'accrut au point que les missionnaires de la Chine appelaient cette chrétienté la *montagne des dix mille familles*. Le P. Louis Marie du Gad qui passa deux ans parmi ces montagnards, leur rend cet hommage : « Ces bonnes gens m'ont charmé par leur foi et leur ferveur ; les femmes surtout semblent nées pour la vertu. C'est une protection du Sacré Cœur qui se ménage des adorateurs dans ce canton où son culte est connu et bien pratiqué. Vous n'ignorez pas combien cette aimable et légitime dévotion fleurit dans nos quartiers. Quelle consolation ne serait-ce pas pour vous de voir dans toutes les maisons de nos chrétiens l'image de ce divin Cœur, et de les entendre réciter chaque vendredi les prières désignées pour l'honorer ! J'en dis de même chaque samedi pour le Cœur Immaculé de la Sainte Vierge. Les nouveaux chrétiens surtout se distinguent par cet endroit et je suis très convaincu que les grâces qu'ils ont reçues du Ciel, sont le fruit de leur zèle et de leur assiduité à honorer les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Conjurez avec moi Celui de qui vient tout don parfait de jeter les yeux, je dirai, de ses nouvelles miséricordes sur un si vaste empire, et sur un peuple si beau et si nombreux, assis dans les ombres de la mort. La ressource est toute dans le Cœur de Jésus, ce trésor de grâces, de lumière et de miséricorde. »

Le P. du Gad qui raconte ainsi ce qu'il avait vu dans sa retraite auprès du P. Lamotte, au pays du Sacré Cœur, fut nommé supérieur général de la mission française ; et il dut à la protection de ce divin Cœur d'échapper comme miraculeusement aux poursuites des mandarins, pendant qu'il visitait les chrétientés selon le devoir de sa charge. Son courage était à la hauteur du péril ; le P. Amiot, écrivant de Pékin en 1754, fait de lui cet éloge : « Les lettres du P. du Gad n'expriment qu'amour de Dieu, zèle ardent pour le salut des âmes, et le désir de répandre la dernière goutte de sang pour son Maître. Sa vie est un martyre continuel. » Dieu lui en réservait un plus douloureux encore : un décret d'exil l'obligea de se retirer à Macao. C'est de là qu'il fut enlevé, traîtreusement, contre tout droit des gens, par ordre du marquis de Pombal, le 5 juillet 1762. Après avoir erré pendant deux ans sur toutes les mers et avoir vu le P. de Neuviale, un des compagnons de sa disgrâce, et français comme lui, succomber le premier au supplice de la traversée, il fut enseveli dans les loges sépulcrales de la tour Saint-Julien, où il serait probablement mort de misère, si la Reine de France, Marie Leczynska n'était intervenue pour le délivrer. Il sortit donc vivant de ce tombeau, le 8 août 1766 ; mais en arrivant sur cette terre française qu'il n'avait pas vue depuis trente ans, il y trouva la Compagnie de Jésus dispersée et flétrie par les arrêts des Parlements. Il ne put se résoudre à vivre inutile et proscrit ; malgré ses soixante-deux ans, il entreprit un nouveau voyage de six mille lieues, pour aller mettre un reste de vie au service de la mission de Chine. Parvenu à Canton, il ne put entrer dans les terres, ni obtenir une place parmi ses frères de Pékin ; il fut obligé de s'en retourner et de quitter un pays qui faisait l'objet de tous ses vœux, et où il avait consumé ses forces pendant plus de 30 ans d'une mission laborieuse,.. (Lettre du P. Bourgeois au P. Ancemot, 1er novembre 1770.)

Le P. du Gad repartit donc pour l'Europe, après avoir écrit à ses frères de Chine ce dernier adieu : « Je partirai d'ici sans vous quitter : mon cœur restera toujours dans cette mission à laquelle je m'étais consacré.

Je prie le Seigneur de répandre sur ceux qui la composent les bénédictions célestes. » Il revint dans sa patrie... de nouvelles douleurs l'y attendaient. Il vécut assez pour assister aux funérailles de son Ordre. Il était né à Lyon... nous ignorons le lieu et la date de sa mort.

Pendant le séjour qu'il fit, en revenant de France, aux portes mêmes de la Chine, le P. du Gad apprit la perte irréparable que faisait sa mission par la mort du *Saint de Hou-Kouang*, le P. Nicolas-Marie Roy... Les Missionnaires de Chine fondaient sur lui les plus belles espérances. Le Père du Gad, son ami, son émule en sainteté, voulut être son panégyriste, et dans sa lettre de faire part à la famille Roy, il atteste que Nicolas-Marie fut « maître aussitôt que disciple dans la science des Saints ». Les lettres du P. Roy données au public par l'héritier de sa famille (Paris 1853) nous révèlent tout ce que cette âme d'élite possédait de délicatesse et de vertu.

Il était né à Dijon, le 12 mars 1726, d'un père avocat, qui s'en allait plaider à Langres tandis que la famille habitait Dijon. Il entra au Noviciat de Nancy en avril 1743, fut envoyé professer à Reims vers la fin de 1744, et y prononça ses vœux le 8 avril 1745. L'année suivante, il était régent de 4e, et recevait la tonsure et les quatre Ordres mineurs; le 29 juillet 1748, nous le retrouvons à Dijon où il séjourne quelques semaines avant d'aller enseigner la Rhétorique à Autun. C'est là qu'il apprend la mort de son père et renonce généreusement à sa part d'héritage. Son talent le fait admirer dans sa classe; mais il sait unir la fermeté à l'intérêt de l'enseignement. Il fait renvoyer du Collège plusieurs de ses élèves, tristement signalés par leur incrédulité et leur irréligion. Les temps étaient mauvais, et l'esprit philosophique déteignait sur la jeunesse; un assez grand nombre de jeunes gens suivaient le cours du P. Nicolas-Marie; de ce nombre se trouvaient presque tous les libertins du collège et parmi eux de vrais scélérats.

En 1749, il fait à la Flèche sa première année de Théologie. — L'année suivante, il revient à Paris, à Louis-le-Grand, pour y continuer son cours.

Dès ce temps-là, son amour pour les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, éclate dans sa correspondance. Il signe : « Je suis et serai à jamais vôtre dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. » Le 23 mai 1751 il écrit à sa mère : « Je vous enfonce plus que jamais avec moi dans le Cœur maternel de la Mère des mères de toute bonté. C'est là mon asile ordinaire pour vous et pour moi. Je dis *pour vous* et *pour moi ;* car je vous assure que je n'y entre jamais sans vous. Ainsi priez-la, cette Mère des mères, que j'entre souvent dans son Cœur ou plutôt que je n'en sorte jamais. » Il écrira souvent à cette mère bien-aimée : « Enfonçons-nous dans le Sacré Cœur de Jésus et dans celui de sa divine Mère. »

Le 13 août 1751, 7 mois seulement le séparent du sacerdoce. « Dans 7 mois, disait-il, je serai prêtre ; dans 18 mois, missionnaire. » Il avait demandé les missions d'Orient, et pour s'y préparer, il apprenait avec la Théologie, l'Horlogerie et les Mathématiques. Le 3 décembre il écrit : « J'approche en tremblant de ce Dieu saint qui veut faire de moi un prêtre. Au nom de Dieu, chère maman, cher oncle, chères sœurs, si vous m'aimez, c'est à présent qu'il faut le prouver. Levez les mains au ciel ; mais de façon à être exaucés... un saint prêtre dans la famille, quel trésor ! De samedi prochain en huit, je recevrai le sous-diaconat. Je ne vous prie pas de me bien enfoncer dans le Cœur maternel de la Mère de toute bonté. Cela va sans dire. »

Enfin le 4 avril 1752 il peut écrire à sa mère : « Me voilà revêtu de ce caractère auguste et si haut, malgré ma grande et très grande misère ; et j'ai aujourd'hui pour la 3e fois célébré les saints mystères. J'entre dans le sanctuaire comme ministre et j'immole une victime que les anges ne regardent qu'en tremblant. J'ai souvent des messes libres, vous sentez que je vous en appliquerai plusieurs. Mes supérieurs dîment sur les intentions un grand nombre de Messes qu'ils appliquent soit à la Compagnie, soit aux fondateurs, soit à la propagation de la Foi. Vous avez bonne part de ce qui reste. »

Sa Théologie achevée, il se rend à Rouen, le 3 février 1753, pour y faire, au troisième an, une retraite d'un

mois; c'est son viatique. Il quitte Paris en septembre pour la Flèche... arrive à Port-Louis au commencement de novembre... Enfin, il est sur *le Condé*, vaisseau de la marine royale qui le transporte à l'île Maurice, et bientôt, parmi les officiers comme parmi les soldats et les marins, il est proclamé le *Père des âmes* et l'apôtre du navire...et cependant d'autres prêtres faisaient la même traversée que lui. A son arrivée en Chine, c'est de la part de ses collègues, le même entraînement, la même confiance. Sa connaissance des sciences et des arts semblait lui assigner une place à Pékin parmi les missionnaires employés au service de la cour; et lui-même craignait de vivre en honnête esclave auprès de la résidence impériale ; il n'en fut rien, et la Providence l'envoya dans la rude mission du Hou-Houang, d'où il ne sortit plus jusqu'à sa mort.

Là, les Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie continuent d'être comme en Europe sa lumière, sa force, le terme de tous ses désirs. Sa correspondance nous livre les secrets de son âme.

Il écrit de Macao, 13 décembre 1755, à l'aînée de ses sœurs : « C'est dans le divin Cœur de Jésus et dans celui de son auguste Mère que je veux trouver toutes les personnes qui me sont chères et qui me sont encore plus unies par les liens de la grâce que de la nature... » Et à la cadette, le même jour : « Ce n'est que dans les Sacrés Cœurs que je puis répandre le mien pour vous toutes et pour chacune en particulier. » Plus tard, du fond de la Chine, 1er septembre 1764 : « Abandonnez-vous avec une confiance sans bornes et jetez-vous à corps perdu dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ». Ou encore, écrivant à sa mère : « Enfonçons-nous dans le Cœur Sacré de Jésus et dans celui de la divine Reine à qui nous nous sommes livrés. Quant à votre conversion dont vous paraissez me charger, je la crois bien avancée, si jamais elle a été nécessaire. J'espère qu'elle se fera dans toute son étendue. Oui, très chère maman, vous aurez un cœur qui sera tout embrasé du beau feu de l'amour divin ; ce feu vous consumera le jour, il vous consumera la nuit ; ce sera un feu qui ne s'éteindra jamais. O venez,

amour de Dieu, embrasez mon cœur et celui de cette mère qui m'est si chère !... »

Cette dévotion au Sacré Cœur dont il attisait les flammes à quatre mille lieues de distance, dans ses lettres brûlantes à ses sœurs et à sa mère, il ne négligeait pas d'en répandre autour de lui les vives ardeurs. Par elle, il obtenait des prodiges de ferveur et de persévérance ; par elle il entretenait dans tout le Hou-Houang ces traditions de foi intrépide et de charité généreuse, que toutes les chrétientés de Chine admiraient. La mission française se réjouissait par avance de le voir bientôt à sa tête, lorsqu'il mourut dans sa 42e année, le 8 janvier 1769. Cette fin si peu attendue consterna et ses frères et ses disciples ; mais elle ne l'avait pas surpris. Déjà il avait écrit à sa mère : « Notre pèlerinage finira bientôt ; quoique jeune encore, je suis persuadé que je ne vivrai pas longtemps. » Il disposa donc tout pour le suprême voyage, fit sa confession générale et attendit, en continuant ses courses apostoliques, le signal du départ. Il mourut, comme saint François Xavier, dénué de tout, dans une petite barque, au milieu d'une pauvre famille qu'il évangélisait. Le P. de la Roche put arriver à temps pour lui fermer les yeux. (Voir Lettres du P. Roy, *passim*, et le P. Théodore Chaney : *La colonie du Sacré Cœur dans les Cévennes de la Chine*, ch. v, le Saint du Hou-Houang (40-64). Voir aussi, dans les Lettres édifiantes, la lettre du P. Lamothe au P. Brossand, 17 juillet 1769.

Il est aisé de conclure, par tout ce qui précède, que la situation des Chrétiens dans les Provinces de l'Empire était précaire ; les intermittences de persécution et d'accalmie se suivaient à bref délai. Mais dans la capitale, les Pères jouissaient d'une liberté plus grande, quoiqu'elle eût aussi ses vicissitudes de tolérance et de rigueur. Pour la mettre en péril, il suffisait d'une dénonciation ourdie par la malveillance d'un mandarin ou d'un caprice du maître ; ce n'était qu'une sécurité instable.

Lorsque le successeur de Hang-Hi, Jong-tching, fut enlevé inopinément par une mort mystérieuse dans la nuit du 8 octobre 1735, il laissa le sceptre à son jeune

fils Hian-toung, dont le long règne devait durer plus de soixante ans. Ce Prince se montra d'abord aussi inconstant dans sa faveur que dans sa haine. Il commença par rappeler de l'exil les princes du sang impérial qui souffraient pour la Foi ; il défendit même de construire de nouveaux temples d'idoles ; mais bientôt il écouta des conseillers hostiles au christianisme, et la persécution recommença comme aux plus mauvais jours de son prédécesseur. Pour adoucir Hian-toung, la Providence se servit d'un simple frère coadjuteur, le frère Castiglioni, peintre de l'Empereur. Ses larmes touchèrent Sa Majesté Chinoise ; la persécution fut momentanément suspendue, et pendant quelques mois les portes de la Chine s'ouvrirent de nouveau devant les Missionnaires, accourus de l'Europe et des Indes au secours d'une Église dont tous les prêtres succombaient sous le poids des années.

Voilà donc à quoi se réduisait la protection du christianisme en Chine, au pinceau d'un frère lai de la Compagnie de Jésus ! Oui, mais le frère qui tenait le pinceau était l'ami du Sacré Cœur. Il excellait à peindre ce Cœur adorable, et tel de ses tableaux miraculeusement sauvé des flammes était devenu célèbre dans toute l'Europe.

Que faisaient les Missionnaires de Pékin dans ces jours de tolérance ou de faveur ? Ils échappaient plus aisément à la surveillance qui entravait leur prosélytisme et propageaient le christianisme non seulement dans la capitale, mais encore dans les Provinces et jusque dans la Tartarie. Ils usaient aussi de leur influence auprès des Conseils souverains de l'Empire, pour prouver à leurs confrères dispersés dans l'intérieur et aux autres missionnaires la bienveillance des vice-Rois et celle des Gouverneurs.

A Pékin, ils avaient fondé une magnifique Congrégation du Sacré Cœur, unie à celle du Saint-Sacrement. Ces deux Congrégations étaient une pépinière d'apôtres... leurs membres se distinguaient par leur intrépidité à confesser la foi, par une charité à toute épreuve au chevet des malades et au service de tous les nécessiteux, par leur zèle infatigable à convertir les infidèles et à faire le

catéchisme aux néophytes et aux catéchumènes. Ma-Joseph, illustre confesseur de la Foi, sous le règne de Hian-toung, et son fils André, apôtre non moins zélé que son père, faisaient partie de la Congrégation du Sacré Cœur. Ma-Joseph était même l'un des assistants de cette Congrégation en 1769, lorsqu'il fut envoyé en exil à Ply où il mourut le 2 octobre 1776... Chaque mois il y avait des assemblées générales, et chaque mercredi une assemblée particulière des quatre classes dont se compose l'Association.

La fête du Sacré Cœur se célébrait à Pékin avec une pompe extraordinaire. Rien n'était négligé pour la décoration de la chapelle et pour celle de la tente provisoire qui lui servait d'agrandissement... on ne voyait que guirlandes et festons gracieusement entrelacées, que banderoles et pièces de soie semées d'inscriptions de toutes couleurs. La Congrégation du Sacré Cœur faisait les honneurs ; mais celle des musiciens et celle des serveurs de messes se joignaient à elle pour augmenter l'éclat des cérémonies.

L'église de la mission de France était la seule où la fête se célébrât. Les néophytes de toutes les autres églises y venaient en foule; mais, ce que l'Europe aurait peine à croire, quand les travaux de la campagne le permettaient, on voyait arriver des néophytes de cinquante et soixante lieues, quelquefois de plus loin... De bons paysans se retranchaient un mois d'avance sur leur petite dépense pour avoir de quoi faire celle-là... Les vieillards disaient toujours que c'était pour la dernière fois, et l'appât d'une Communion leur faisait oublier leur faiblesse... même quand le démon soufflait partout le feu de la persécution, ils venaient à l'ordinaire, au risque d'être pris ou jetés dans les cachots.

Voici le programme de la fête :

« Vers les deux heures de l'après-midi du jeudi de l'octave du Saint-Sacrement, grande répétition des motets, cantiques et morceaux de symphonie que la Congrégation des musiciens a préparés pour le lendemain. Puis récitation des prières chinoises qui servent de premières vêpres... On se confesse avant et après le souper des Mis-

sionnaires... ces confessions durent jusqu'à dix heures pour reprendre à trois heures et demie et continuer toute la matinée... Les pèlerins étrangers passent la nuit à l'église, ou sous la tente, et dans les salles destinées à les recevoir.

A quatre heures, première Grand'Messe avec musique et symphonie... il y a un motet à l'exposition du Très Saint-Sacrement... les musiciens sont en surplis et à genoux sur deux lignes, au-dessous de la table de communion. Une seconde Messe est chantée vers les six heures... elle est suivie de la réception des nouveaux congréganistes... puis de la 3e Grand'Messe qui dure une heure et demie, et finit par la bénédiction du Saint-Sacrement, précédée d'une amende honorable. Vient alors la Procession du Saint-Sacrement qui ne le cède pas en éclat à nos cérémonies d'Europe... Après la Croix, marche un corps de musiciens en habits séculiers, puis la Congrégation du Sacré Cœur suivie des musiciens en surplis, des porte-encensoirs, des porte-navettes et des fleuristes, qui, alternant avec les thuriféraires, mêlent les fleurs à l'encens. Deux des principaux membres de la Congrégation tiennent les cordons du dais sous lequel est le Saint-Sacrement. Le Prêtre qui le porte est entouré de ses acolytes et suivi des Missionnaires, tous un cierge à la main. A la rentrée dans l'église, le Saint-Sacrement passe au milieu des congréganistes qui se tiennent à genoux avec des flambeaux. Le reste des néophytes est derrière eux et remplit l'église. Après les motets, les encensements et les prières, il se fait un petit silence qui finit par une symphonie et une musique universelle, au moment que le Prêtre se tourne pour donner la Bénédiction.

« Tel est le triomphe du Sacré Cœur dans la ville du monde la plus idolâtre, et où le glaive de la persécution est sans cesse levé sur nos têtes.

Ce divin Cœur se sert des instruments les plus humbles pour obtenir les plus grands effets, après le Frère Castiglioni, notre plus ferme appui fut le Frère Attiret. Nullement inférieur en talent à ce bon Frère, il était l'héritier de sa dévotion au Sacré Cœur. Pour se délas-

ser des travaux incessants auxquels l'obligeait la faveur exigeante de Hian-toung, il peignait des sujets religieux, des Sacrés Cœurs surtout. Le P. du Gad qui avait reçu de lui un de ces tableaux, lui en témoignait sa reconnaissance en ces termes : « Je vous remercie de la double peinture des Sacrés Cœurs, laquelle par bonheur a échappé au feu, à l'eau et à la cupidité qui nous ont enlevé presque tout ce que nous avions... » (Lettre du P. Amiot au P. de la Tour. Pékin 17 octobre 1754.)

L'empereur Hian-toung, très satisfait des services du bon Frère, voulut le faire Mandarin... Mais l'humble Religieux sut lui faire agréer son refus. Sa vie à la cour, ses voyages en Tartarie à la suite de l'Empereur, bien au delà de la grande muraille, n'altérèrent en rien son union avec Dieu. « Savez-vous, disait-il un jour au P. Bourgeois, savez-vous ce qui m'occupe quand je passe dans ces grandes rues de Pékin, à travers ce peuple immense qu'on peut à peine percer ? Je me dis : tu es presque le seul ici qui connaisse le vrai Dieu ; combien dans tout ce monde n'ont pas le même bonheur. Qu'as-tu fait pour attirer sur toi les bontés du Seigneur ? » Et il se livrait aux sentiments de la plus vive reconnaissance. Sur le point de mourir, il s'écria tout-à-coup avec un saint transport : « Ah ! la belle dévotion, et qu'on l'enseignait bien dans les noviciats de la Compagnie ! » Il parlait de la dévotion à la Sainte Vierge. Il eut le bonheur de mourir le jour de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1768 ; après avoir travaillé plus de 25 ans au palais, en qualité de peintre.

Le P. Bourgeois à qui nous empruntons ces détails (Lettre à Mad. de..... Pékin, 15 octobre 1769), ajoute : « J'ai prêché la fête du Sacré Cœur, dix mois après mon arrivée. Dieu sait ce que ce premier sermon chinois m'a coûté. Il a fallu pour cela braver les chaleurs excessives de Pékin et charger par force ma mémoire qui se croyait en droit de se reposer : on ne sait pas ce que c'est de meubler une vieille tête de seize pages de monosyllabes décousus. Le chinois est bien difficile... le même mot est substantif, adjectif, verbe, adverbe, singulier, pluriel, masculin, féminin. » Le P. Bourgeois trouvait

dans son amour pour le Sacré Cœur de quoi triompher de tout.

L'Empereur Hian-toung, témoigna le regret que lui causait la mort du Frère Attiret, et le désir que les Pères de la mission française lui trouvassent un successeur. Ils en écrivirent en Italie, et bientôt ils eurent à se louer des attentions de la Providence.

Joseph Panzi était un des élèves les plus distingués de Battoni, peintre célèbre qui avait exécuté pour Dona Maria, Reine du Portugal, un magnifique tableau du Sacré Cœur, et le P. Calvi, ardent zélateur du culte du divin Cœur en Italie, avait remarqué dans le jeune Joseph une piété égale à son talent. Un jour, il lui demanda s'il lui serait agréable de s'en aller en Chine peindre des Sacrés Cœurs. « Volontiers, répondit Joseph. » Le Père se mit alors à lui exposer le plan qu'il avait conçu. Lui, Joseph, se ferait Coadjuteur de la Compagnie de Jésus pour la mission de Chine ; son noviciat terminé, il irait à Pékin porter aux Chrétiens de cette capitale l'appui de son talent et de son zèle. Joseph ne s'effraya pas des difficultés de ce projet ; il entra au noviciat de Gênes qu'il édifia par sa ferveur, et passa en Chine en 1771, il était dans sa 39e année.

Le 12 janvier 1773, il arrivait à Pékin, et 6 jours après, le P. Benoît le présentait à Sa Majesté Chinoise. L'Empereur exigea que le frère donnât sur-le-champ une preuve de son talent en faisant le portrait d'un de ses pages. Ce coup d'essai fut un coup de maître, et Kian-toung voulut être peint à son tour ; de plus en plus satisfait du travail du Frère, il l'honora de ses bonnes grâces, et l'admit, sous le nom chinois de Pan-ting-tchang, dans son intimité. Mais en même temps que le Pan-ting-tchang se conciliait par son savoir-faire la bienveillance de l'Empereur, il excitait par ses tableaux du Sacré Cœur l'admiration et la piété des fidèles.

La suppression de la Compagnie en août 1773 vint l'attrister profondément, mais ne le découragea pas. Nous en avons la preuve dans ce fragment d'une lettre qu'il écrivait de Chine à l'un de ses frères d'Italie, en

date du 12 novembre 1776... Les *Nouvelles Ecclésiastiques* du 6 mars 1778 l'ont inséré dans leurs colonnes; sans doute pour apprendre à l'Europe par ce document authentique comment les Jésuites savaient éluder le décret qui les supprimait :

« Nous sommes encore réunis dans nos Maisons. La Bulle de suppression a été notifiée aux Missionnaires qui néanmoins n'ont qu'une seule Maison, un même toit, une table commune. Ils prêchent, ils confessent, ils baptisent, ils ont l'administration de leurs biens et ils remplissent leurs devoirs comme auparavant, aucun d'eux n'ayant été interdit, parce qu'on ne pouvait pas faire autrement dans un pays tel que celui-ci ; et cependant il ne s'est rien fait sans l'approbation de notre Évêque qui est celui de Nankin. Si on s'était conduit à notre égard comme dans certains pays d'Europe, c'en était fait de notre mission, de notre Religion ; et c'eût été un grand scandale pour les Chrétiens de la Chine, au besoin desquels on n'avait pas pourvu et qui auraient peut-être abandonné la foi catholique... Notre sainte mission va assez bien, elle est actuellement fort tranquille. Les PP. Dollières et Cibot ont la réputation de saints et ils le sont en effet. Le premier est celui qui maintient la dévotion au Sacré Cœur dans l'état le plus florissant et le plus édifiant. Ce même Missionnaire a converti presque toute une nation qui habite dans les montagnes à deux journées de Pékin.

« Je me suis trouvé toutes les fois que ces bons Chinois sortaient d'auprès de ce Père à qui ils avaient demandé le baptême ; j'ai remarqué en eux les mêmes attitudes et les mêmes expressions de tête que nos meilleurs peintres ont su donner ou saisir si bien dans les tableaux de la prédication de notre sainte Foi par saint François Xavier.

« C'est ici qu'on peut mieux connaître combien est grande la grâce que Dieu nous a faite en nous faisant naître dans un pays chrétien... Autant qu'on peut humainement juger de notre digne Empereur, il paraît qu'il est encore bien éloigné d'embrasser notre sainte religion catholique ; il n'y a même aucune raison de

l'espérer, quoiqu'il la protège dans ses États, et c'est ce qu'on peut dire pareillement de tous les grands de l'empire. Hélas! qu'il y a de vastes contrées dans cet univers ou le nom de Dieu n'est pas encore connu! Nous devons les recommander aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.»

Il faut toute la haine des sectaires, tout le venin du jansénisme pour accuser les Jésuites de désobéissance aux volontés du Pape, alors qu'ils ne faisaient que se prêter, avec l'assentiment de leur Évêque, aux nécessités impérieuses de l'heure présente. Ils continuèrent d'exercer le saint ministère pour empêcher les âmes de périr d'inanition ; et s'ils vivaient sous le même toit et à la même table, c'est qu'ils y étaient contraints par leur position exceptionnelle auprès du Souverain.

Veut-on savoir quels sentiments animaient ces missionnaires que le décret de suppression était venu frapper à 4.000 lieues de la France et de Rome? Le P. Bourgeois, Supérieur de la résidence des prêtres français à Pékin, écrit à la date du 15 mai 1775, à M. l'abbé de Charvet, prévot de l'insigne collégiale de Pont-à-Mousson : « Soumettons-nous et adorons, *Dominus est*. Je vous avoue cependant que, malgré la résignation la plus entière, mon cœur est blessé à ne guérir jamais ; sa plaie durera autant que moi...

« Quoique nous tâchions de ne rien laisser échapper au dehors de nos désastres, cependant nos néophytes savent tout... ils sont désolés ; mais par attention pour nous et pour l'honneur de la Religion, ils évitent de parler de nos malheurs et des leurs. Les choses vont leur train. Il nous est encore venu près de 200 chrétiens des provinces pour les fêtes de Pâques... Par le moyen de deux catéchistes nouveaux, nos néophytes se formaient : nous avions eu la consolation d'ouvrir une nouvelle mission dans la Tartarie. Elle eut été bientôt florissante... J'ai eu l'honneur de voir deux rois dans ces contrées. Ils sont tous deux d'une bonté qui permettrait d'espérer beaucoup. Vaine espérance ! Si l'on ne se presse de nous remplacer.

« Quels hommes que les Loppin, les Roy, les Beuth, les Forgeot et tant d'autres que notre province seule a

fournis à la Chine. Nous les vîmes partir, il y a longues années : nous ne pouvions assez admirer leur piété, leur zèle... J'ai eu le bonheur de les suivre, sans avoir leur vertu. J'ai su, depuis que je suis ici, que bien loin de se démentir, ils sont allés en croissant. Après avoir fourni une carrière méritoire et bien glorieuse à la religion, ils sont morts en saints.

« Il y a sans doute de saintes gens et de bons missionnaires parmi les Religieux et les prêtres qui ont voulu partager les travaux de la Compagnie : qu'on ne tarde donc pas d'en envoyer !

« O Dieu ! combien d'âmes vont se replonger dans les ténèbres de l'idolâtrie ! combien n'en sortiront pas ! qui ne sait ce qui s'est passé au Paraguay ? on peut gémir par avance sur toutes les autres missions étrangères. Ici, Dieu aidant, les choses pourront encore se soutenir quelques années, parce que, vu les circonstances et le local, on ne voudra pas nous interdire ; parce qu'il est plus difficile qu'on ne pense de nous remplacer ; parce qu'il est moralement impossible de toucher à notre état, c'est-à-dire à notre façon de vivre et d'être au palais. Mais enfin, nous ne sommes pas immortels : Pékin tombera enfin, et suivra le malheureux sort des missions. »

Cinq ans après, le P. Lamathe écrivait au P. du Gad, en date du 12 juin 1780.

« Malgré tout ce qui arrive de fâcheux depuis quelques années, nous allons toujours notre train et nos missions se font avec autant de zèle que si nous jouissions de la paix la plus profonde, et que nous fussions dans l'état le plus florissant. Après tout, pourrions-nous, devrions-nous du moins changer notre conduite ? C'est pour Dieu que nous travaillons, il vit et règne toujours... Spectateur de nos travaux, il ne les laissera pas sans récompense. »

Voilà le secret de ces Jésuites si décriés... le Cœur de Jésus leur reste, et c'est assez !

A son tour, le P. Dollières écrivait à son frère, curé de Lexié, près de Longwy, le 15 octobre 1780, une lettre où après avoir exposé l'état de la mission durant les pre-

mières années qu'il avait passées en Chine, il ajoute : « Les nouvelles que nous reçûmes d'Europe nous en firent craindre la ruine prochaine. Le Portugal n'envoyait plus de sujets ; la France en faisait passer assez abondamment ; mais ce n'étaient plus des sujets qui eussent passé par les épreuves sagement établies. Celui-ci ne pouvait se mettre à étudier la langue Tartare ni la Chinoise ; celui-là ne voulait ni prêcher ni catéchiser ; un autre voulait aller prier, lorsque les Chrétiens venaient pour se confesser... Tel encore refusait de donner au saint ministère les forces qu'il avait, il aimait mieux les consacrer à des objets scientifiques, curieux ou amusants. Nous avons grand besoin que Dieu nous regarde en pitié, et nous envoie des successeurs qui fassent mieux que nous... Il ne faut pas croire que les prêtres Chinois puissent soutenir la religion en Chine... Ils peuvent servir utilement, si on les force à travailler, s'ils sont tenus de court et surveillés de près ; sans cela, ils détruisent plus qu'ils n'édifient. »

Un an après, le 17 novembre 1781... Le P. Bourgeois, missionnaire à Pékin, annonçait la mort du P. Dollières au curé de Lexié, son frère : « Nos malheurs vont croissant : les contradictions, les divisions, le défaut d'ouvriers traversent nos travaux et empêchent la récolte... le cher M. Dollières n'a pu y tenir, il en a été la victime, ou plutôt le martyr. Il mourut le 24 décembre 1780. Le bref de 1773 lui fit une plaie qui ne s'est point fermée... peut-être eût-il survécu à ce qu'il regardait comme un grand malheur, s'il eût pu soutenir cette grande mission dont il était une des principales colonnes... Mais malgré ses soins et ses travaux qui ne se sont pas ralentis, il ne voyait que des ruines dans le présent, et pour l'avenir un désastre total... Voilà ce qui l'a tué... M. Colas fut si affligé de sa mort qu'il ne lui a guère survécu. C'est, à ce que j'espère, un frère que vous avez dans le ciel, moi un ami et la mission un protecteur. »

Comme on le voit, la mort faisait des vides dans la troupe déjà si restreinte de ces vaillants apôtres. Le Père Benoît avait succombé avec deux autres de ses confrères, dans le courant de 1774. Le P. Cibot, de Limoges, mou-

rut au commencement de 1780... Le P. Jacques-François Dieudonné-Marie de Dollières, de Longuyon, comme nous l'avons vu, en décembre 1780 ; et le Père Colas, de Thionville, quelque temps après...

Le P. Bourgeois que la Providence semblait avoir conservé comme une pierre d'attente sur laquelle viendrait s'appuyer une nouvelle génération de missionnaires, devait disparaître à son tour, et la mission Française de Pékin s'ensevelit avec lui dans le même tombeau. Elle avait depuis sa fondation en 1684, vécu avec gloire pendant plus d'un siècle...Elle avait implanté la foi catholique au sein de la famille impériale ; fondé et soutenu dans la capitale une Chrétienté florissante, tandis que ses missionnaires et ses catéchistes rayonnaient au loin dans l'empire et par delà la grande muraille. Nous n'avons pas à dire à quels titres elle a bien mérité des membres de l'académie royale de France et de la mère patrie ; mais ce que nous devons affirmer, c'est qu'elle a contraint les lettrés de la Chine à reconnaître que la Religion du Maître du Ciel était irréprochable et qu'elle ne le cédait en rien aux maximes de leur Confucius. De plus, elle n'a usé de son crédit à la cour que pour ménager aux missionnaires de tous les Ordres la faveur ou la tolérance des mandarins.

C'étaient des Pères de cette mission française qui avaient apporté en Chine la dévotion au Sacré Cœur, ils ne cessèrent de la propager avec succès et elle leur a survécu. Aujourd'hui que les Chrétientés de la Chine sont plus florissantes qu'elles ne l'ont jamais été, tous les missionnaires, séculiers ou réguliers, sont les apôtres du Cœur de Jésus. Les néophytes s'enrôlent avec empressement dans ses Confréries ; ce qu'on voyait au sommet de la montagne terrible, dans la Chrétienté des dix-mille familles, se retrouve dans toutes les provinces de la Chine : partout on vénère l'image du Cœur adorable, partout on célèbre sa fête avec consécration et amende honorable. Et nous, au récit de ces merveilles, nous nous demandons si ce n'est pas l'accomplissement de la prophétie du P. Romain Hinderer : « Si mes espérances ne me trompent, disait-il, c'est par la grâce du divin

Cœur que la mission de Chine ne sera pas seulement conservée, mais encore s'élèvera plus haut qu'elle ne fut jamais[1]. »

[1] Au moment où nous corrigeons l'épreuve de cette page, on nous mande que tout récemment, à Paray-le-Monial, le 17 octobre, second centenaire de la mort de la Bienheureuse Marguerite-Marie, on pouvait voir au musée Eucharistique, en attendant leur dépôt à la Visitation, trente-cinq volumes, dont plusieurs in-folio, contenant environ 1.500.000 consécrations de familles. L'un de ces volumes, le plus élégant de tous, était placé dans un coffret de bois artistement sculpté. Il renfermait les consécrations de plusieurs milliers de familles chinoises.

La première feuille, magnifique broderie en soie, représentait une famille chinoise se consacrant au Sacré Cœur. Dans le haut, on voit le Sacré Cœur entouré d'Anges ; au bas, à gauche, un père et son fils ; à droite, une mère avec sa fille, déjà adolescente, et un petit enfant que la mère élève vers le Sacré Cœur : le tout environné d'une très belle bordure en labyrinthe, ornée d'une petite perle à chacun des angles. L'ouvrage est d'une délicatesse parfaite, d'un fini achevé.

La dévotion au Sacré Cœur ne s'est donc pas éteinte en Chine avec le départ de ceux qui l'y avaient établie.

CHAPITRE VIII.

LA GUERRE RECOMMENCE CONTRE LE SACRÉ CŒUR ET LA COMPAGNIE DISSOUTE.

Au moment où les ennemis de la Compagnie de Jésus employaient à la détruire toutes les ressources du mensonge et de la violence, ils ne travaillaient pas avec moins d'ardeur à supprimer, en la dénaturant, la dévotion au Sacré Cœur déjà reçue universellement dans l'Église. Une haine également implacable les armait contre la Compagnie et le Sacré Cœur. Ils ne pardonnaient pas aux Jésuites la constante opposition que leurs théologiens avaient faite aux écrivains jansénistes, et à la dévotion au Sacré Cœur l'antagonisme de son esprit avec leurs maximes. De plus, ils détestaient dans cette dévotion l'œuvre chérie des Jésuites et leur suprême espérance. Les Jésuites l'avaient adoptée à son apparition dans le monde, ils l'avaient défendue, glorifiée jusqu'à leur extinction. Et maintenant que la foudre a frappé la Compagnie de Jésus, voici que ses rameaux mutilés et dispersés se raniment, se cherchent, se rapprochent et tâchent de se reconstituer sous la bannière du Sacré Cœur. C'était le crime irrémissible de cette dévotion adorable. Comme les Jésuites avaient veillé sur son enfance, elle les protégeait à leur tour jusque dans leur sépulcre. On ne peut nier que l'idée d'une prochaine résurrection de la Compagnie par la protection du Sacré Cœur ne se répandît dans le monde chrétien. Les Jansénistes, que ce pressentiment exaspérait au suprême degré, se promirent d'arracher aux Jésuites cette dernière espérance, en faisant périr sous un monceau de calomnies le culte du Sacré Cœur.

Un écrit qui parut en 1777, et dont les Nouvelles Ecclésiastiques ont conservé un fragment, nous initie aux inquiétudes de la secte et aux espérances des fidèles.

Voici comment s'explique la feuille janséniste, 11 décembre 1777. « On a publié depuis peu un petit écrit, in-12 de 24 pages, intitulé : *Explication de l'emblème symbolique de la Société* (Jésuitique) *et de ses projets de rétablissement*. Une gravure de cet emblême est jointe à l'écrit, elle est fort bien exécutée. Deux Cœurs enflammés et rayonnants de gloire en occupent le centre ; l'un paraît être celui de Jésus, l'autre celui de Marie. Toutes les autres figures de l'estampe se rapportent à ces deux Cœurs. En haut, les trois personnes de la sainte Trinité témoignent prendre intérêt au sort de la Société, en montrant les deux Cœurs où elle a pris naissance, où elle réside toujours et qui doivent lui servir de signe de ralliement. C'est la réponse que le Père Éternel semble faire à la Sainte Vierge qui lui présente le Fondateur et les principaux personnages de la Société. L'attitude de la Sainte Vierge, l'air de son visage où est empreinte la douleur, sont d'une personne qui paraît se plaindre de l'extrêmité où ces Pères sont réduits dans la personne de leurs descendants. L'épigraphe qui surmonte la gravure atteste hautement que les Jésuites sont les enfants privilégiés de Dieu : *Filii mei sunt ;* qui les associe à Jésus-Christ d'une manière particulière ; et que tous les efforts de l'ennemi échoueront contre une Société prédite, longtemps avant sa naissance, comme devant être la dépositaire d'un Nom dont l'efficacité doit faire fléchir tout genou et terrasser toute puissance ennemie. *Nomen meum ibi cunctis diebus.*

« Les Jésuites, distribués à droite et à gauche de l'estampe, sont en adoration devant les deux Cœurs qu'ils ont sous les yeux et qui deviennent leur asile et leur espérance. La crise pénible où ils se trouvent est représentée au bas de l'estampe par un vaisseau reconnaissable au chiffre de la Société et voguant sur une mer en courroux. Afin que ces tribulations n'ébranlent pas les affidés, on fait parler le ciel ; on leur dit qu'elles ont été prédites : *Eritis odio omnibus propter Nomen meum ;* que cette conspiration ne doit pas les étonner ; que leur divin Chef les y avait préparés d'avance et que l'essentiel est de ne point laisser rompre leur union : *qui autem*

sustinuerit usque in finem, hic salvus erit. On ne dissimule pas qu'on s'occupe continuellement à se procurer des successeurs : un jeune homme, conduit par un ange, veut s'élancer dans le vaisseau de la Société quoique battue par l'orage; et l'ange lui montre les Sacrés Cœurs, comme étant dans la crise actuelle le véritable point de réunion. Aussi, tous les Jésuites de l'estampe, outre leur attitude particulière en ont une commune; ils sont prosternés devant ces deux Cœurs, qui paraissent être le grand objet de leur culte, le symbole de la présence divine parmi eux, le bouclier qui doit repousser les coups qu'on leur porte : *Dabo eis scutum Cordis.* Je ne suis pas étonné, ajoute l'auteur de l'écrit, du zèle incroyable que les Jésuites témoignent pour la fête du Sacré Cœur. Les gens simples n'y ont vu qu'une dévotion puérile... mais dans le plan des Jésuites, c'était la sauvegarde de la Société et presque son apothéose. Cette dévotion, une fois supposée descendue du ciel, et la Société étant destinée de Dieu pour la propager et l'étendre, la durée de l'une assure la durée de l'autre. Aussi voyez-vous que le zèle pour cette dévotion Nestorienne marche de niveau avec l'attachement à la Société ; que les Évêques les plus dévots au Sacré Cœur sont aussi les plus servilement dévoués à la Société... C'est un centre de ralliement, un cri de guerre pour distinguer leurs affiliés, connaître leurs troupes, et calculer leurs ressources dans un moment décisif. »

Sauf le ton malveillant de cet auteur anonyme, nous croyons son récit exact, nous croyons que la Compagnie, condamnée par les hommes, en appelait de leur sentence au Cœur même de son Dieu, qu'elle se servait de cette dévotion comme d'un moyen de ralliement et qu'elle tenait pour amis tous ceux qui l'étaient de ce Cœur adorable.

§ I.

La guerre en Italie.

Convaincus de la réalité du péril, et craignant de voir la Compagnie sortir tout à coup de sa tombe, les

Jansénistes se mirent en campagne, sans se laisser arrêter par le décret de Clément XIII qui avait approuvé la dévotion au Sacré Cœur ; et ce n'est pas dans un coin obscur d'une province éloignée qu'ils tentèrent les premières hostilités, mais en pleine lumière, au centre de l'Italie, dans la capitale même du monde chrétien, au seuil du palais des saints apôtres.

Depuis le décret de 1765 jusqu'à l'avènement de Pie VI, un nombre considérable d'écrivains ou jansénistes, ou pleins d'indulgence pour les maximes de ces sectaires, multiplièrent à Rome même leurs attaques contre le Sacré Cœur. A leur tête paraissaient trois personnages que les feuilles Jansénistes ont comblés d'éloges : Camille Blasi, avocat; Augustin-Antoine Georgi, de l'Ordre des Ermites de Saint Augustin et le cardinal Marius Marefoschi. Les deux premiers avaient, par leurs diatribes et leurs satires pleines de verve contre le Sacré Cœur, mérité toutes les faveurs de la secte; le Cardinal n'y avait pas moins de titres. Il n'avait pas écrit; mais il avait plus que personne travaillé à la prompte extinction de la Compagnie, et c'était à son instigation que l'avocat Blasi avait armé contre le Sacré Cœur sa plume malveillante. Il avait aussi permis à l'Augustinien Georgi de lui dédier son ouvrage non moins riche en mensonges. On peut juger de la modération de l'avocat Blasi par les aménités qu'on trouve dans ses pages : à l'entendre, les fidèles attachés à la dévotion du Sacré Cœur suivent comme un vil troupeau les aberrations venues d'outre monts... sa plume manque d'expressions pour flétrir, comme il le mérite, le roman si indécent, si dangereux de la vie de Marguerite-Marie... Et que dire de ces images qui montrent le Cœur de Jésus sortant de sa poitrine entr'ouverte ? Ne croirait-on pas voir le portrait du traître Judas dont le corps s'était rompu répandant ses entrailles? Et cependant, ce délicat, ce puriste, si prompt à se scandaliser, lorsqu'il eut reçu, par l'entremise du Cardinal Marefoschi, un riche bénéfice attaché à la basilique de Latran, trouve bon de se taire, persuadé que sous Pie VI qui avait succédé à Clément XIV le silence était d'or. Il était de la race de ces caméléons dont les convictions successives ne s'ins-

pirent que de l'intérêt; ils changent par calculs, et tournent volontiers leurs voiles selon le vent qui souffle. Avec Clément XIV, Blasi se donnait comme l'ennemi de la Compagnie ; sous Pie VI, il affectait d'en être le champion.

L'Augustinien Georgi s'était caché sous le voile de l'anonyme dans son *Antirrheticus* qu'il publia sous le faux nom de Christotime Amérista. Il ressassa d'une façon nauséabonde la fable déjà jugée qui fait de l'Anglican ou socinien Thomas Godwin le maître du Père de la Colombière, et par ce Jésuite, l'inspirateur des rêveries ou hallucinations de la V. Marguerite-Marie... Georgi, en adoptant cette absurdité, nous donne la mesure de ce que peut la passion d'un écrivain, qui prostitue son talent au service de l'erreur.

Vigoureusement attaqués par les écrivains catholiques, Blasi et son complice trouvèrent des défenseurs. On vit paraître, en 1773, une lettre instructive d'un théologien romain à une religieuse sa parente, touchant la dévotion au Sacré Cœur. C'est une apologie en italien de la dissertation de Blasi. La même année, des thèses furent soutenues publiquement à Rome, par des Cisterciens et des Barnabites, pour démontrer que le décret de 1765 n'admettait la dévotion au Sacré Cœur que dans le sens métaphorique. La discussion roulait en effet sur le sens à donner au décret de la Congrégation des Rites... Il ne s'agit, disait-on, dans cette dévotion que de renouveler symboliquement la mémoire de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les hommes. Le cœur n'est donc ici qu'un symbole employé dans toutes les langues pour exprimer l'amour et la bonté... ce n'est qu'une simple métaphore... et le décret ne vise aucunement le cœur matériel, qui, du reste ne pourrait recevoir que des adorations sacrilèges, séparé qu'il serait de la sainte Humanité, et sans union avec la personne de Jésus-Christ. — Ainsi raisonnaient les Jansénistes et les théologiens peu clairvoyants qu'ils avaient gagnés à leur parti. A l'appui de leurs conclusions, ils invoquaient le témoignage de plusieurs Cardinaux de la Congrégation des Rites, tels que les Cardinaux d'York, André

Corsini, Ferrari et Galli... Enfin, ajoutaient-ils, des quatre théologiens qui ont approuvé l'ouvrage de Blasi, trois sont consulteurs de la Congrégation des Rites. Ils cherchaient même une preuve de leur interprétation dans l'Office du Sacré Cœur que la Sacrée Congrégation avait fait composer et qu'elle avait approuvé; tout s'y rapportait à la bonté, à l'amour, à la miséricorde de Jésus pour les hommes... rien n'y impliquait l'idée de ce Cœur de chair que les Cordicolâtres voulaient adorer [1].

Le Nouvelliste du 6 mars 1781 publie un avertissement analogue inséré par l'ex-Jésuite Giani à la suite d'un discours sur le Sacré Cœur ; l'Inquisiteur de Gênes n'ayant autorisé ce discours qu'à cette condition. Le gazetier en conclut que c'est une règle constante.

Ces documents, s'ils sont exacts, prouvent l'acharnement de la secte à dénaturer le sens et la portée du décret de 1765 [2].

[1] D'après le gazetier Janséniste du 30 janvier 1778, la Congrégation du Saint Office de Rome aurait envoyé ordre à tous les Inquisiteurs des divers pays de la catholicité de ne laisser imprimer aucun ouvrage des Cordicoles sans y faire mettre à la tête l'avertissement que voici : « La Sacrée Congrégation des Rites s'était bien donné de garde, dans son décret du 6 février 1765, d'accorder un Office et une Messe qui eussent en aucune façon pour objet le Cœur de chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou d'en approuver le culte diamétralement opposé à ce que la foi nous enseigne touchant l'adorable personne de notre Rédempteur. Cette Congrégation accorde seulement la fête du Cœur symbolique, c'est-à-dire l'Office, la Messe et le culte de Jésus-Christ rempli d'amour pour nous, jusqu'à souffrir et mourir pour notre salut, et jusqu'à instituer le sacrement de son corps et de son sang : lequel amour est symboliquement représenté par le moyen du Cœur, parce que, dans le langage ordinaire, on attribue au cœur l'affection de l'amour. On déclare donc que ce serait errer grossièrement et s'écarter étrangement de l'intention de la Sacrée Congrégation si l'on s'imaginait qu'elle a voulu approuver ce culte du cœur physique, du cœur de chair de Jésus ; culte qui serait incompatible avec l'analogie de la foi ; et permettre autre chose que le culte de la Personne de Jésus-Christ sous la dénomination et le symbole du cœur. »

[2] Le même esprit de haine contre le Sacré Cœur et les Pères Jésuites respire dans la lettre que le même journal se fait écrire de Rome et qu'il reproduit le 9 janvier 1780.

« Il y a dans la ville de Bécorche, au mont Liban, une fanatique qui se donne pour inspirée et suscitée de Dieu pour rétablir la secte des Jésuites. Le Cœur de Jésus est le principal objet de sa mission. C'est, dit-elle, par elle que doit être reformée et rétablie

Les théologiens catholiques ne laissèrent pas ces assertions gratuites et ces mensonges éhontés sans réponse. A leur tête brillent les Cardinaux Gerdil et Boschi, saint Alphonse de Liguori, Vanucci, évêque de Massa, etc... mais non loin d'eux se pressent ces Jésuites sécularisés, qui, fidèles à la mission de leur Ordre jusque dans sa ruine, mettaient au service de la bonne cause les loisirs

la Société de Jésus, et l'hérésie des Jansénistes étouffée. Elle a fondé plusieurs monastères sous le nom du Sacré Cœur, les uns pour les hommes, les autres pour les femmes. Le gouvernement et la direction de ces monastères ont été confiés par elle à une troupe de Jésuites qui la gouvernent aussi elle-même absolument. Ce sont eux qui la préconisent partout, qui exaltent ses vertus, ses lumières, ses miracles. Ils ont pris la peine plusieurs fois de faire vérifier ses prédictions sur la mort de certaines personnes dont la vie leur était à charge. Une foule de gens du pays, soit par simplicité, soit par esprit de parti, révèrent cette femme comme une divinité. Le Patriarche même des Maronites, Stefani, né à Gasta dans le Kesroan, pays voisin du mont Liban, s'est mis au nombre des disciples de cette prophétesse. Mais on a dénoncé au Saint-Siège le scandale et ses auteurs. Rome a procédé avec la lenteur et le mystère qu'elle a coutume d'observer dans les affaires ou les ex-Jésuites sont impliqués... Après la discussion la plus exacte, le Pape donna enfin le 17 juillet 1779 le Bref *Apostolica sollicitudo* adressé aux Évêques et à la nation Maronite et renfermant quatre décrets de la Propagande. »

Par le 1er décret du 23 juin 1779 la Sacrée Congrégation... a estimé et jugé que la religieuse Eudie ou Anne Ayemi du monastère de Bécorche dans le Kesroan, et se disant fondatrice de l'Institut du Sacré Cœur de Jésus, doit être déclarée, comme elle la déclare dans le présent décret, manifestement et opiniâtrement attachée à des illusions ; que ses imaginations, ses prétendues révélations, ses sentiments nouveaux et extraordinaires sur les choses sacrées, et notamment l'union de son corps et de son âme avec le corps et l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sont fausses, controuvées, téméraires, erronées et au moins sentent l'hérésie ; qu'en conséquence elle doit être obligée, sous peine d'excommunication *latæ sententiæ*, à les rétracter toutes de vive voix et par écrit, entre les mains du nouveau Vicaire Patriarcal... en lui ordonnant sous la peine... de ne plus débiter à l'avenir de telles doctrines. La Congrégation ordonne de plus que la dite Eudie soit éloignée de Bécorche et envoyée dans un autre monastère où elle demeurera enfermée pour toujours.

Ordonne de plus que la Sœur Catherine, prétendue vicaire d'Eudie, soit reléguée dans un autre couvent ; et que l'on fasse une exacte recherche des écrits d'Eudie et des livres composés par elle ou publiés sous son nom.

Signé : Jos-Marie, Cardinal Castelli, Préfet.
Étienne Borgia, secrétaire.

Le 2e décret du 25 juin 1779 déclare aboli le prétendu Institut monastique du Sacré Cœur, supprimés les quatre monastères de

forcés que leur faisaient la dispersion et l'exil. Qu'il nous soit permis d'en faire connaître quelques-uns.

C'est Benoît Tétamo, sicilien, de Palerme. Entré dans la Compagnie en 1745, il y avait acquis une grande réputation de vertu et de doctrine... son livre apologétique contre Blasi (Venise 1772), a pour jamais illustré son nom... rien de plus utile, rien de plus éloquent.

Non moins remarquable est l'ouvrage d'Emmanuel Marquès qui parut aussi à Venise en 1781, sous ce titre :

Bécorche, de Saint-George de Shalal-Nama, de Saint-Joseph d'Augusta et de la Sainte-Vierge de Sienne... abolie la Confrérie du Sacré Cœur érigée par la dite Eudie, dans le Liban, la Syrie, et fait défense au R. P. D. Germain Dias, évêque, de s'arroger à l'avenir aucun droit sur la dite Confrérie.

Le 3e décret, même date, fait signifier au Patriarche Jos. Pierre Stéfani de venir à Rome... le déclare suspendu de toute juridiction épiscopale ou patriarcale... en retenant seulement l'exercice de l'ordre de prêtrise... députe pour vicaire Patriarcal le R. P. D. Michel Gayena, évêque de Césarée, afin qu'il régisse dans le spirituel toute la chrétienté maronite, à la réserve de l'élection et de la consécration des Évêques, en lui assignant la 4e partie des revenus du Patriarcat... En cas de refus, on lui substitue le R. P. Michel Fadel, évêque de Beryte... ordonne à l'évêque Germain Dias de rétracter par écrit tout ce qu'il a fait et dit en faveur d'Eudie ; et le suspend de toute juridiction épiscopale et fonctions d'ordre, durant six mois et plus, selon que le susdit vicaire le jugera expédient.

Le 4e décret confirme l'exécution des décrets précédents soit au P. Pierre de Moretta délégué apostolique, soit au P. Raphaël Alarri, archevêque de Tripoli, ou enfin au vicaire Patriarcal, de manière qu'un seul, ou deux, ou trois ensemble puissent procéder, nonobstant tout appel.

Après quoi, le Bref du pape fortifie ces décrets par la bénédiction apostolique. Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du Pêcheur, le 17 juillet 1779, la 5e année de notre Pontificat.

Signé : Benoît Stax...

Le *Nouvelliste* ne doute pas que les Jésuites ne soient les instigateurs de ce désordre, mais ménagés à dessein par cette Congrégation particulière dont trois des membres sont regardés comme affiliés à la Société proscrite, outre le secrétaire Borgia, qui n'a pas meilleure réputation.

Mais la preuve, ô gazetier, la preuve ! et quand même, ce qui n'est pas démontré, un ou deux ex-Jésuites se seraient laissés tromper par les hallucinations de l'abbesse de Bécorche... qu'en résulterait-il contre la Société supprimée ? Il est vrai qu'à l'égard des Jésuites ce sophisme est toujours bon : le mal qu'un seul a fait, tous l'ont fait.

« *Défense du culte du Sacré Cœur injustement attaqué par l'avocat romain Camille Blasi...* »

Né à Coïmbre, en Portugal, Emmanuel Marquès était entré bien jeune dans la Compagnie de Jésus, en 1725. Les violences de Pombal l'obligèrent à chercher un asile en Italie. Il aimait le Sacré Cœur de Jésus,... et il ressentait douloureusement les contre-coups des violences impies auxquelles les Jansénistes se livraient contre ce Cœur adorable. Il ne crut pas que le poids des années, que ses infirmités croissantes lui permissent de se désintéresser de la lutte. Il prit donc la défense du Sacré Cœur considéré d'abord en lui-même, et puis comme symbole d'amour. Son apologie est victorieuse, sa logique serrée, impitoyable... son style énergique et presque dur... il n'y a pas lieu aux ménagements... quand la vertu, l'Église, les âmes et l'honneur même de Jésus sont en jeu.

Jean-Baptiste Faure était Italien, né à Rome le 25 octobre 1702. Il a pris place parmi les principaux théologiens de la Compagnie au XVIIIe siècle. Les Souverains Pontifes l'avaient en grande estime et se servaient de lui. Au moment de la suppression, il fut conduit prisonnier au château Saint-Ange, non qu'on eût quoi que ce soit à lui reprocher, mais uniquement parce qu'on redoutait sa plume mordante et caustique... Il lui était défendu d'écrire pour venger l'honneur de son Ordre... il se tut; mais un intérêt non moins sacré lui fit reprendre la plume : le Cœur de Jésus était attaqué... le vieil athlète reparut dans l'arène, et il lança contre Blasi sous le titre de Billets confidentiels... deux lettres qui eurent, avec un grand retentissement en Italie, l'honneur d'être traduites en latin et en allemand... Le P. Faure est encore l'auteur d'un *Errata* ou erreurs à corriger dans les deux volumes récemment publiés pour la défense de l'avocat Blasi... Lugano 1773. Il mourut à Viterbe en 1779.

Ajoutons à ces vaillants lutteurs le P. Louis Mozzi de Capitani, de Bergame. Il avait passé 17 ans de sa vie dans la Compagnie lorsque la suppression le rendit à la vie séculière dans sa patrie ; ses talents et ses vertus lui valurent les faveurs de Pie VII qui le fit venir à Rome

et le tint en grand honneur. Mais lorsque ce Pontife permit à la Compagnie de Jésus de se reconstituer, Louis Mozzi s'empressa de quitter le monde et ses espérances pour reprendre ce joug de la vie religieuse qui avait rempli sa jeunesse d'une sainte joie. Il s'éteignit doucement le 24 juin 1813... son œuvre principale fut la traduction italienne, avec notes et éclaircissements, de l'ouvrage de Mgr de Fumel, évêque de Lodève, sous ce titre : *Le culte de l'amour divin dans la dévotion au Sacré Cœur de Jésus*... Bologne 1782.

Le Père Zaccaria, cet immortel défenseur des droits de la Papauté et de la sainte Église, ne pouvait pas se condamner au silence dans une question ou l'honneur du Sacré Cœur était en jeu. Il publia, en 1773, à Florence, son Antidote contre les livres publiés ou à publier par le sieur Blasi touchant la dévotion au Sacré Cœur... Le P. Vincent Bartoli donnait aussi plusieurs ouvrages tant pour éclairer la foi des fidèles que pour réchauffer la piété. Il prenait à partie l'Évêque de Pistoie, Scipion Ricci, et réfutait ses deux Pastorales dans une lettre sérieusement motivée... Vers le même temps les Pères Barruffaldi, Roberts, Manzi, Giani publiaient des discours ou des Panégyriques en l'honneur du Sacré Cœur. Le Père Lanzi composait son livre de la dévotion au Sacré Cœur selon l'esprit de l'Église, qu'un autre Jésuite ne devait mettre au jour qu'en 1803, à Bassano.

Tels étaient les principaux défenseurs que la Compagnie opposait aux Jansénistes en Italie. Tous apportaient à la lutte des aptitudes et des talents divers... Tel écrasait l'ennemi avec la massue puissante d'un argument irrésistible; tel maniait avec plus de succès le glaive brillant de l'éloquence; tel autre lançait d'une main sûre la flèche du ridicule; un quatrième enfin excellait à envelopper son adversaire dans le filet des contradictions échappées à sa mauvaise foi... mais ce que tous s'efforçaient de mettre à l'abri de toute insulte, c'était d'abord le sens obvie, le sens vrai du décret de la Congrégation des Rites en 1765... et lorsqu'ils avaient démontré que le décret contesté visait réellement le Cœur matériel du Sauveur, ils revendiquaient les droits de ce Cœur de

chair à nos adorations.. Là étaient les deux points en litige. 1° Les Jansénistes et leurs dupes disaient : L'objet de la fête instituée par la Congrégation des Rites est tout immatériel... c'est l'amour du Rédempteur pour les hommes, amour représenté à nos méditations sous le symbole du cœur qui, dans toutes les langues, est en possession de l'exprimer. Ne voyez donc dans ce mot cœur qu'une simple métaphore... le cœur de chair n'y est pour rien.

Les défenseurs de la saine doctrine répondaient : En désignant le Cœur de Jésus comme le signe ou le symbole de son amour, le Saint-Siège ne lui conteste pas sa réalité. Il n'en fait pas un simple signe, une pure métaphore, c'est un vrai cœur, un cœur vivant, d'autant mieux préparé à symboliser l'amour du Verbe incarné qu'il a battu dans la poitrine du Sauveur sous les impulsions mêmes de ce divin amour. Car il faut donner au décret de 1765 l'interprétation qu'exigent et ses antécédents et les circonstances dans lesquelles il a été porté. Or le décret déclare accorder ce qu'il avait antérieurement refusé ; mais ce qu'il refusait en 1698 et en 1729 c'était l'Office et la fête du Cœur matériel de Jésus. Il déclare accorder aux Postulateurs ce qu'ils demandent... mais qu'on relise donc le mémorial des Évêques de Pologne ; ce qu'ils veulent, c'est une fête qui honore aussi bien l'objet matériel, le cœur de chair, que l'objet spirituel ou l'amour du Sauveur ; ils veulent les honneurs d'un culte pour ce Cœur que Marguerite-Marie avait révélé au monde et que les Jansénistes criblaient de leurs sarcasmes, pour ce Cœur principe du sang qui nous a rachetés et organe d'amour. Enfin, le décret amplifie un culte déjà répandu dans presque toutes les provinces ; mais ce culte dont presque tous les Évêques du monde catholique ont institué la fête dans leurs diocèses respectifs, ces Confréries qu'ils ont établies ont pour objet le Cœur de chair du Sauveur dans sa réalité vivante... C'est donc à ce Cœur que la Congrégation des Rites décerne une fête et un Office pour qu'il renouvelle symboliquement le souvenir de l'amour de notre Rédempteur.

Que si quelques membres de la Congrégation, sans doute par égard pour les décisions antérieures, étaient d'une autre opinion, ils ont dû se désister de leur opposition devant le verdict de la majorité, le seul qui fasse loi aujourd'hui.

Le premier Office du Sacré Cœur approuvé par la Congrégation, loin d'infirmer notre interprétation, la glorifie. Il chante sans doute cette dévotion qui, sous le symbole du Cœur, honore l'amour du Verbe incarné; mais ce Cœur, qui symbolise l'amour, qui en est le seul et vivant emblème, est le Cœur que Longin a blessé ; le Cœur qui, troué par le fer de la lance, laisse couler de sa blessure entr'ouverte l'eau et le sang que consacrent tant de mystères... Le second Office, celui que Pie VI approuva pour tous les domaines de Marie, Reine du Portugal, le 21 janvier 1778, est encore plus explicite : ce qu'il met au premier rang, c'est le cœur de chair, ce Cœur victime d'amour que l'Invitatoire nous presse d'adorer. *Cor Jesu, caritatis victimam, venite, adoremus.*

2° Mais ce cœur de chair, disent encore les Jansénistes, vous ne pouvez l'adorer sans tomber dans une grossière idolâtrie... vous le séparez arbitrairement du corps dont il entretenait la vie, et vous le livrez, ainsi séparé du Verbe auquel il était hypostatiquement uni, aux hommages de ses aveugles adorateurs... Voilà le grief que tous les théologiens de la secte, que le Nouvelliste de Paris ainsi que son trop fidèle écho le Gazetier non moins janséniste de Florence, ne cessent de ressasser impudemment sous leur plume nauséabonde... Mais qu'ils citent donc un écrivain catholique, un seul qui ait jamais séparé le Cœur de Jésus ou du Verbe auquel il est indissolublement uni ou même de son corps dont il reste partie intégrante... Ils ne l'ont pas nommé, ils ne le nommeront jamais. Qu'importe qu'il plaise aux artistes, à Marguerite-Marie elle-même de nous représenter le Cœur de Jésus, couronné d'épines, environné de flammes, dans un isolement glorieux ! cet isolement n'est qu'apparent ; et l'artiste dont le pinceau ne nous montre que le Cœur, n'a pas plus l'intention de le séparer réellement du reste de la personne, que tel autre, en nous

offrant une sainte Face, ne veut la séparer du corps divin dont elle fut l'ornement.

Le bruit que faisait la controverse suscitée par Blasi et ses partisans sembla s'apaiser à partir de 1778, après la concession du second Office à la Reine du Portugal ; Mais la trève fut de courte durée, comme on pouvait s'y attendre ; car vit-on jamais les Jansénistes se soumettre sincèrement à une décision quelconque du Saint-Siège? Scipion Ricci, évêque de Pistoie, en Toscane, recommença la guerre, et sa première instruction pastorale du 3 juin 1781, fut comme le coup de clairon qui sonnait la charge et engageait le combat. Deux évêques toscans, Sciarelli, de Colle, et Pannilini, de Chiusi, se rangèrent à ses côtés...C'est Ricci qui suggérait au Grand-Duc Léopold ces ingérences dans le culte et la discipline qui lui méritèrent, comme à son frère l'empereur Joseph II, le surnom de sacristain couronné ; c'est Ricci qui propageait par tous les moyens les erreurs de Jansénius, Ricci qui dénonçait la dévotion au Sacré Cœur comme une idolâtrie, qui défendait d'honorer ses images et faisait enlever du Couvent de la Visitation les livres qui en recommandaient le culte. Enfin il obtint du Grand-Duc Léopold la convocation d'un synode qui est connu sous le nom de Conciliabule de Pistoie... Là, il leva le masque et fit voter par ses 234 prêtres, qu'il transformait en Pères de l'Église, des décrets attentatoires à la foi catholique, à son culte et à sa discipline. La dévotion au Sacré Cœur n'y était pas épargnée ; aussi lorsque Pie VI publia, le 28 août 1794, la Bulle *Auctorem fidei* contre le synode de Pistoie, parmi les quatre-vingt-cinq Propositions qu'il condamne, il en est trois qui se rapportent plus ou moins directement à la dévotion au Sacré Cœur : la LXIe, la LXIIe et la LXIIIe. La Proposition LXIe qui enseignait qu'adorer directement l'humanité de Jésus-Christ et surtout une partie de cette Humanité, ce serait transporter à la créature l'honneur qui serait dû à Dieu... « Comme si, dit la Bulle, le culte que les fidèles rendent à la sainte Humanité se rapportait à l'humanité ou à la chair du Christ envisagée purement et directement en elle-même, et non à l'humanité en tant qu'elle est unie

à la divinité ; comme si ce n'était pas, dans leur pensée, une adoration unique rendue au Verbe incarné... Cette Proposition est *fausse*, *captieuse*, *préjudiciable* et *injurieuse* au culte dû à l'Humanité sainte... « La Proposition LXIIe rejetait la dévotion au Sacré Cœur de Jésus parmi les dévotions *nouvelles*, *erronées* ou au moins dangereuses... « Si on l'entend de cette dévotion telle qu'elle a été approuvée par le Saint-Siège, cette Proposition est fausse, téméraire, pernicieuse, offensante pour des oreilles pies et injurieuse envers le Saint-Siège. Enfin la Proposition LXIIIe est visée en ces termes : « A ceux qui honorent le Cœur de Jésus on fait ce reproche de ne point prendre garde que ni la très sainte Chair du Christ ni aucune de ses parties ni même toute l'Humanité, si on les sépare ou qu'on les retranche de la divinité, ne peuvent être adorées d'un culte de latrie. « Comme si les fidèles adoraient le Cœur de Jésus en le séparant ou en l'isolant de la divinité. Mais ils l'adorent comme étant le Cœur de Jésus, le Cœur de la Personne du Verbe à laquelle il est inséparablement uni. C'est de la même manière que le corps inanimé du Christ fut adorable dans son sépulcre, pendant les trois jours de la mort, sans séparation de la divinité et sans précision aucune. Cette Proposition est captieuse et injurieuse envers les fidèles qui honorent le Cœur du Christ. »

L'épiscopat du monde entier adhéra à cette condamnation du Souverain Pontife, soit explicitement, soit implicitement; mais il est douteux que Ricci se soit soumis. Disgracié par le successeur de Léopold que la mort de Joseph II son frère avait appelé sur le trône impérial, il fut relégué dans un Couvent, et là, il continua de vivre en janséniste, fidèle aux traditions de la secte, alternant tour à tour les réconciliations douteuses et les attaques passionnées ; jusqu'à ce qu'enfin il terminât sous Pie VII une vie sans honneur, laissant irrésolu pour la postérité le problème de son retour à Dieu.

Mais les questions religieuses n'occupaient plus que secondairement l'attention distraite du public. Une révolution impie s'était déchaînée sur la France et me-

naçait l'Europe. Dieu demandait compte aux princes d'ici-bas de l'usage qu'ils avaient fait de leur pouvoir. Leurs œuvres étaient réputées légères et l'expiation commençait [1].

§ II.

La lutte en Allemagne.

Le désir de suivre jusqu'à la Révolution française les vicissitudes de la lutte qui se déroulait en Italie, nous a fait négliger les évènements dont l'Allemagne était le théâtre... Dans tous les pays soumis à la Maison d'Autriche, le Sacré Cœur trouvait des ennemis. Peut-être estimèrent-ils, au début de la lutte, qu'il était plus sage de ne pas combattre à visage découvert ; ils ne voulaient, disaient-ils, que maintenir contre une interprétation déloyale le sens obvie du décret de 1765 ; mais ils ne tar-

[1] Dans les écrits échangés de part et d'autre entre les partisans et les adversaires de Blasi, l'aménité dans les termes, le choix des expressions laissaient peut-être à désirer.

Les Nouvelles Ecclésiastiques du 28 mars 1774 accusent les Cordicoles de se donner, généralement parlant, la liberté d'injurier, de maltraiter, de calomnier de la manière la plus indécente les théologiens de l'ancienne doctrine de l'Église. « Jetez les yeux, disent-elles, sur leurs libelles, sur les *billets de confiance,* sur le théologien Chasseur, sur les lettres de Lucques, etc., etc... vous verrez sur quel ton ils le prennent à l'égard de la dissertation (Blasi,) de Christotime Amérista et des théologiens les plus respectables. Les épithètes de fou, d'ignorant, âne, ours, enfant de 100 ans, âme noire, fils du diable et mille autres infamies semblables sont les belles fleurs répandues dans tous les écrits de tous ces doucereux Cordicoles, et cela, indépendamment des accusations les plus mal fondées, des mensonges de la mauvaise foi qu'on y rencontre pour ainsi dire à chaque page. »

Le Nouvelliste abuse à plaisir de la crédulité de ses lecteurs en attribuant aux doucereux Cordicoles le monopole de ces aménités littéraires. On retrouve de ces licences parmi les théologiens de la secte; mais qu'ils fassent ou non un plus fréquent emprunt que leurs adversaires au vocabulaire des fauves ou à celui des basses-cours, ce en quoi ils l'emportent incontestablement sur les écrivains catholiques, c'est le cynisme de leurs mensonges, et l'audace de leurs affirmations.

Le P. d'Asti, prêchant à Gênes le jour de l'Octave de la Pen-

dèrent pas à se lasser de cette modération hypocrite et levèrent complètement le masque. Dès 1774, ils faisaient réimprimer à Nuremberg la dissertation de Camille Blasi ; traduisaient en allemand les lettres pastorales de Ricci, années 1781, 1787 et 1798, et publiaient en latin, tant à Bamberg qu'à Wurtzbourg, les actes du Synode de Florence en 1787. Ils mirent au jour, quatre ans après, les actes et décrets du Conciliabule de Pistoie : c'était se déclarer formellement Jansénistes : ils en avaient depuis longtemps les habitudes, et prodiguaient les injures les plus atroces aux défenseurs de l'orthodoxie. Parmi les coryphées de ce parti, nous nommerons Marie-Antoine Vittola et Jean Charles Huber.

Vittola, curé de Probsdorf, travailla jusqu'à son dernier soupir dans les Éphémérides ecclésiastiques de Vienne à invectiver sans relâche contre les disciples du Sacré Cœur ; il alla même jusqu'à dénoncer publiquement ceux qu'il soupçonnait coupables d'adhérer à cette

tecôte 1773, avait recommandé la dévotion au Sacré Cœur... un prêtre de Gênes s'empressa d'adresser à l'un de ses amis de Rome ses remarques critiques sur le Prédicateur.

Le P. d'Asti avait dit : Cette dévotion n'est contredite que par des personnes ou *méchantes*, ou *malicieuses* ou *séduites*.... Le prêtre gênois repousse ces reproches comme tombant 1° sur tous les grands hommes de la France qui ont réclamé contre cette nouveauté dès son aurore ; 2° sur les Cardinaux de la Congrégation des Rites en 1697 ; 3° sur Prosper Lambertini qui fit rejeter, plus de 30 ans après, la supplique de Galliffet et des autres postulateurs ; 4° sur les Cardinaux de la Congrégation des Rites en 1760, qui ne voulurent rien entendre au culte d'un cœur de chair et n'accordèrent que la Messe et l'Office du cœur pris symboliquement. 5° sur le Pape Clément XIV assurant à M. Blasi que la Congrégation a voulu exclure tout culte d'un cœur de chair ; enfin, sur tant de théologiens célèbres, tant de grands Évêques ; en un mot sur toute l'Église qui conspire à rejeter le culte du cœur de chair. Faudra-t-il donc croire que l'Église est méchante, malicieuse, abusée, à l'exception de la petite troupe des directeurs Cordicoles et de leurs partisans abusés ?

En vérité, on se demande en lisant ces choses, si l'auteur parle sérieusement. Il érige en fait acquis une interprétation qui a contre elle l'immense majorité de l'épiscopat et des pieux fidèles ! et cette infime minorité de docteurs qui tiennent pour Blasi et ses complices, il l'appelle l'Église... Il affirme que toute l'Église conspire à rejeter le culte du cœur matériel. C'est le cas d'appliquer à ce Gênois le *mentiris impudentissime* dont Pascal a tant abusé.

dévotion *absurde* et *fantastique ;* et au témoignage même de son biographe, la dévotion au Sacré Cœur n'était à ses yeux qu'une abomination. Il mourut le 24 mars 1794.

Vittola n'épargnait aucun des champions du Sacré Cœur ; mais il réservait ses traits les plus envenimés pour les Jésuites Hermann Goldhagen, Maximilien Hell et autres professeurs de l'Université d'Augsbourg ; leur crime impardonnable, c'était la fidélité intrépide avec laquelle ils maintenaient haut et ferme, sur le sol de l'Allemagne, le drapeau du Sacré Cœur. Le P. Hermann Goldhagen était de Mayence ; il avait fait profession des quatre vœux le 25 août 1752, et mourut à Munich le 18 avril 1794, dans la 88e année de son âge. son *Instruction sur la Très excellente dévotion du Sacré Cœur* eut plusieurs éditions.

Maximilien Hell était Hongrois, et mourut le 14 avril 1792. Prince des astronomes et des mathématiciens de son siècle, il ne pouvait dérober à ses travaux scientifiques les loisirs qu'aurait exigés la composition des ouvrages de piété ; mais il savait par d'autres moyens promouvoir la dévotion au Sacré Cœur. Retenu à Vienne par son emploi, il ne cessait d'inonder cette grande ville de feuilles volantes et d'opuscules qui enflammaient les âmes.

Après le décret de suppression, le lycée d'Augsbourg était resté sous la direction des Jésuites jusqu'au 20 mai 1776. Les longs démêlés survenus entre la ville et l'Électeur de Bavière ayant retardé la publication du Bref de Clément XIV, la mesure qui frappait les Jésuites restait sans application. La promulgation eut lieu en 1776 ; mais les Jésuites sécularisés n'abandonnèrent pas le lycée, et réunis au nombre de trente sous la conduite de Joseph Mangold, ils soutinrent pendant trente années la prospérité de cette maison. Toujours voués à la cause du Sacré Cœur, ils surent enchaîner à son culte les étudiants que Vittola et ses complices s'efforçaient d'en éloigner. Ils mirent au jour plus d'un ouvrage qui excita au plus haut degré la colère de leurs adversaires.

Vittola eut un émule, Jean-Charles Huber, curé de

Sindelbourg et conseiller ecclésiastique du Cardinal de Firmian, évêque de Passau. Détracteur passionné des traditions pieuses que les siècles antérieurs s'étaient léguées comme un héritage, il concentra toute sa malveillance sur la Compagnie et sur le Sacré Cœur. Il composa, sous un faux nom, un livre où tous les ennemis de la religion pouvaient puiser des armes; voici le titre : *La dévotion au Cœur de Jésus étudiée d'après les documents de la théologie et de l'Histoire par Halerbrut curé de Gleidsbronne... Ostersturz...* 1771.

Vittola et Huber comptaient dans tous les États Héréditaires de la Maison d'Autriche de nombreux auxiliaires que l'apparente modération de leurs attaques rendait plus dangereux... Pour être plus polie, leur plume académique n'en distillait pas moins le pur venin du Jansénisme. Ils n'avaient jamais assez d'éloges pour l'avocat Blasi, pour Ricci et son Conciliabule.

Les uns et les autres, violents et modérés, poursuivaient le même but : l'écrasement du culte du Sacré Cœur et l'anéantissement total des misérables restes de la Compagnie de Jésus... Pour aller plus vite dans leurs projets de destruction, ils n'hésitèrent pas à invoquer l'appui du bras séculier.

Il existe un décret de Joseph II, du 20 février 1782, dans lequel cet empereur, marchant sur les traces de Justinien Auguste, proposait aux Évêques la règle qui devait les diriger dans leurs Instructions et Lettres Pastorales, et, il est pénible de le dire, il se trouva des Prélats qui se plièrent à cette exigence. On vit même un Archevêque d'Olmutz déclarer nulles et sans valeur les Indulgences dont les Souverains Pontifes avaient enrichi la dévotion au Sacré Cœur et en interdire la promulgation ultérieure.

Ces empiètements du pouvoir séculier ne satisfaisaient qu'imparfaitement les ennemis du Sacré Cœur ; à leur instigation, ordre fut donné à tous les personnages revêtus d'une charge publique de ne rien négliger pour extirper jusque dans ses racines cette dévotion *fantastique*. Aux magistrats inférieurs il était intimé de faire disparaître des églises les images du Sacré Cœur ou de

les couvrir d'un badigeon qui les rendît méconnaissables ; aux professeurs des académies, de prendre le culte et la fête de ce divin Cœur comme le point de mire de leurs plaisanteries tudesques et de leurs sarcasmes, enfin aux prêtres qui aspiraient au doctorat en théologie, de s'engager par serment à repousser cette superfétation bâtarde qui se nomme la dévotion au Cœur de Jésus. Cette fois, les Jansénistes durent être satisfaits : car les volontés du nouveau Justinien s'exécutaient avec une extrême rigueur. La fête du Sacré Cœur fut rayée de tous les calendriers ; toutes les Confréries en son honneur, abolies ; à Vienne, dans la capitale même de l'empire, les peines les plus graves furent infligées aux défenseurs du culte proscrit. Le Père Maximilien Hell, cet ex-jésuite que sa science astronomique mettait au premier rang des savants de son siècle, fut condamné à expier par une amende de 500 florins le crime d'avoir distribué des livrets sur le Sacré Cœur. Ni l'éclat de sa pourpre, ni sa haute dignité ne protégèrent le Cardinal Migazzi, Archevêque de Vienne, contre les insultes de la secte. Il avait commis un péché irrémissible, il était tendrement attaché à la dévotion du Sacré Cœur, et plein d'affection pour les Jésuites, il ne se consolait pas de leur suppression. Ce que devint l'enseignement dans les Séminaires, sous un pareil régime, on peut le deviner. Les ouvrages, mis d'office entre les mains des Séminaristes, renfermaient les mensonges les plus effrontément absurdes : on y lisait que la dévotion au Sacré Cœur était l'œuvre du P. de la Colombière ; que ce Jésuite avait exploité, en les arrangeant à son plaisir, les visions d'une Nonne hallucinée et maladive ; et que les Alacoquistes proposaient à l'adoration des fidèles, non pas un Christ intégral, mais une portion de son corps, un cœur de chair séparé de la personne du Verbe... et cela s'appelait de l'Histoire, sous Joseph II !

Parmi les images du Sacré Cœur que défigura un ignoble badigeon, se trouvait celle que les Pères de la Compagnie avaient exposée à la vénération des fidèles dans l'église de la Trinité d'Inspruck. La piété des fidèles

ne parvint pas à la préserver des outrages des sectaires ; et le pinceau sacrilège promena ses couleurs odieuses sur le Cœur de notre adorable Maître. Mais en 1796, après les glorieuses victoires dont le Tyrol se croyait redevable à la protection du Sacré Cœur, les Magistrats de la ville et de la province firent auprès du Gouverneur de si pressantes instances que l'on supprima ce vilain badigeon ; et rendue à sa beauté première, l'image vénérée continua de recevoir, avec les hommages individuels, les vœux de la patrie reconnaissante. Joseph II était mort, et ses ridicules projets de réformes avaient disparu avec lui. François II qui lui succéda, après le court intérim de Lépold II (1790-1792), comprit que les empires d'ici-bas ne gagnaient rien à faire la guerre à l'Église ; et si l'esprit joséphiste fut lent à disparaître des traditions de la bureaucratie, si la persécution inspirait encore çà et là des mesures vexatoires, les catholiques pouvaient avec plus de liberté manifester leurs croyances dans leurs cérémonies saintes... ni la prison, ni l'amende ne menaçaient plus les disciples du Sacré Cœur.

Ainsi les efforts des sectaires demeuraient impuissants, et vaines étaient leurs espérances. La dévotion au divin Cœur avait jeté dans les âmes des racines trop profondes, et, loin de l'en arracher, les secousses de la tempête n'avaient fait que l'affermir. De son côté le bon Maître encourageait par des faveurs signalées la confiance de ses adorateurs. Le Tyrol qui se voyait à la veille de périr comme peuple, chercha un refuge dans le Cœur de son Dieu... Toute la nation se consacra solennellement à ce Cœur adorable et promit de renouveler chaque année ce public engagement. Des victoires inespérées récompensèrent cet acte de foi, le Tyrol maintint son indépendance contre les envahisseurs, et le pouvoir civil intervint à son tour pour ratifier le vœu national. Le 10 novembre 1796, un décret de l'Empereur et Roi voulut qu'à l'avenir la consécration du Tyrol au Sacré Cœur fût renouvelée solennellement chaque année dans toutes les églises.

De plus en plus cette conviction s'implanta dans les âmes que le salut du Tyrol dépendait de sa fidélité à ce

pacte national... Aussi, lorsqu'après de grands revers l'empereur d'Autriche se vit contraint de livrer ses fidèles Tyroliens à la domination des Bavarois, ceux-ci n'eurent rien de plus pressé que d'effacer du calendrier la fête du Sacré Cœur ; cette mesure impie ne dura que quatre ans. En 1805, André Hofer leva l'étendard de l'indépendance nationale, et refoula les usurpateurs hors de ses montagnes. Au retour d'une victoire, on le vit se mettre à genoux avec tous ses braves et il s'écria : « Nos pères avaient autrefois conclu un pacte avec le Sacré Cœur de Jésus, et ce pacte a été trop oublié ; je le renouvelle aujourd'hui solennellement, au nom de tout le Tyrol. » L'armée entière répondit par des acclamations et des sanglots.

Une autre partie de l'empire d'Autriche, la Hongrie, était, comme le Tyrol, dévouée au Cœur de Jésus ; et Bude, sa capitale, avait célébré en grande pompe, dès 1741, la fête de ce Cœur adorable. Là, comme ailleurs, les Pères de la Compagnie avaient travaillé à propager la dévotion confiée à leur honneur. Elle survécut à leur destruction.

De la Hongrie, passons en Pologne... Des Religieuses Visitandines, contemporaines de la B. Marguerite-Marie, avaient implanté dans cette lointaine contrée la dévotion qui venait d'éclore sous les ombrages de Paray, et les Polonais l'avaient accueillie avec amour. Nulle part peut-être le culte de cet adorable Cœur n'avait jeté des racines plus profondes ; nulle part sa tige féconde n'avait porté un plus grand nombre de Confréries et de dévotions particulières. Les Évêques polonais s'étaient placés au premier rang parmi les Postulateurs qui sollicitaient du Saint-Siège la concession d'une fête et d'un Office. Ils faisaient valoir comme motifs déterminants la piété que leurs diocésains avaient vouée au Sacré Cœur et les calamités accablantes qui pesaient sur leur triste patrie. Le Roi Auguste III invoquait les mêmes raisons dans la supplique à Sa Sainteté Clément XIII. « Nos maux sont extrêmes, disait-il, et où trouver un meilleur refuge que dans le Sacré Cœur ? » Il y avait donc en Pologne une multitude de fidèles profondément attachés au Cœur

de leur Dieu. Là, comme en d'autres contrées, les Pères de la Compagnie de Jésus avaient noblement rempli leur mission. Hélas ! les vices des Polonais ne permirent pas au Cœur de Jésus d'être bon... L'esprit d'erreur et de sensualisme qui désolait la France de Jeanne d'Arc et de saint Louis avait pénétré dans cette Pologne si souvent appelée la France du Nord... Des divisions sans cesse renaissantes paralysaient ses défenseurs et la livraient comme une proie à la rapacité de ses ennemis... Après un premier démembrement qui la laissait mutilée et amoindrie, ils se partagèrent ses derniers lambeaux... Et voici un siècle entier que la Pologne ne compte plus parmi les peuples libres et que la tyrannie des oppresseurs travaille à tuer son âme en lui enlevant sa langue avec sa foi. Est-elle donc à jamais retranchée du nombre des vivants, cette nation qui si longtemps fit de sa poitrine un rempart au Catholicisme contre les invasions de la barbarie ? Et vous, Cœur de Jésus, l'avez-vous abandonnée pour toujours ? Plus d'une fois, elle a tenté de sortir de sa tombe, mais ses vainqueurs l'y ont de nouveau précipitée toute sanglante... O Sauveur Jésus ! elle continue d'espérer en vous et en Marie, votre Mère. Donnez un démenti aux chants de triomphe de ses ennemis. Il ont scellé la pierre de son sépulcre, ils y ont apposé des gardes. O mon Dieu ! le tombeau n'a pas gardé votre dépouille. Recommencez votre victoire... Délivrez la catholique Pologne, sauvez-la par votre sainte Mère et par votre Sacré Cœur !...

§ III.

La Lutte en France.

Nous avons dit que les Pères de France, encore tolérés dans la mère-patrie, avaient continué jusqu'à la suppression de leur Ordre, l'apostolat qu'ils exerçaient depuis près de 80 ans. Une fois sécularisés, ils ne crurent pas que le Bref de Clément XIV qui les brisait comme cor-

poration, les relevait de leurs vœux, et proscrivait jusqu'à leur nom, pût les soustraire à la mission dont le Ciel lui-même les avait investis. A l'exemple de leurs frères d'Italie et d'Allemagne, ils n'en servirent pas moins, comme simples volontaires, l'apostolat du Sacré Cœur. Plusieurs écrivirent pour la défense de la religion et du Sacré Cœur avec une activité d'autant plus féconde que ces causes saintes étaient plus violemment attaquées par les esprits-forts et les Jansénistes. Les autres s'appliquaient à la même propagande dans les fonctions que les Évêques voulaient bien leur confier encore. Les documents authentiques qui nous permettraient de suivre ces vaillants missionnaires dans leurs travaux de chaque jour, manquent à nos recherches. Nous ne pouvons plus interroger les Archives de la Compagnie et, par la main de nos frères, y puiser des trésors. A partir de la suppression (1773), ces archives sont muettes. Heureusement pour notre cause, les ennemis de la Compagnie ne s'étaient pas endormis dans leur triomphe. Le Gazetier janséniste avait l'œil ouvert sur les agissements de ces Jésuites, qui deux fois supprimés, et par les édits du Parlement et par Clément XIV, s'obstinaient à ne pas mourir; il les voyait à l'œuvre, ressuscitant par leur travail individuel, l'influence qu'ils n'avaient plus comme société; et par le moyen des correspondants que l'esprit de secte lui suscitait dans tous les diocèses de France, il savait, à point nommé, quels Évêques et quelles Communautés donnaient asile aux proscrits; quelles paroisses, à la ville et à la campagne, recouraient à leur ministère; enfin quelles mesures ces ci-devant Jésuites pouvaient inspirer. Il serait aisé de dresser un inventaire des missions ou des stations quadragésimales données par des orateurs d'élite comme les Beauregard et les du Plessis, de dire les Communautés que le P. Sérane évangélisait avec les saints Exercices; et si l'on voulait étendre ces recherches dans les colonnes du Nouvelliste jusqu'aux Pères d'une notoriété moins éclatante, on pourrait reconstituer en bonne partie les travaux de la Compagnie en France, même après son extinction légale.

Nous nous contenterons de quelques indications.

Le Nouvelliste du 9 janvier 1766 nous montre Mgr d'Apchon, évêque de Dijon, gémissant et pleurant sur la destruction des Jésuites en France. « Son palais épiscopal, ajoute-t-il, a servi de dépôt dans les temps du désastre, pour les meubles les plus précieux de la Congrégation des Écoliers... Actuellement encore il accorde des pouvoirs à tous les ex-Jésuites qui sont dans son diocèse, les donne même pour confesseurs extraordinaires aux Religieuses ; s'il n'était retenu par la crainte des hommes, bientôt il les ferait remonter dans toutes les chaires. »

Mgr d'Apchon eut ce courage... car le Nouvelliste apprend à la date du 20 juin 1773.. « que l'évêque de Dijon rend les chaires aux Jésuites. Le P. Psol de Saint-Ermond prêche à la cathédrale. Le P. de Beauvais, ci-devant confesseur de Mesdames de France, a aussi choisi Dijon pour retraite. Il y réside depuis dix ans et paraît remplir le rôle de Provincial (le Bref de Clément XIV n'avait pas paru encore). Quoique octogénaire, ce Père confesse tant qu'on veut. Après deux ans, il prêche la Passion aux Carmélites. C'est chez les Carmélites que la plupart des Jésuites disent la messe: il y retrouvent un petit Paraguay. » Le correspondant du Gazetier anonyme aurait pu ajouter que les Religieuses de la Visitation n'étaient pas moins hospitalières aux Jésuites que les Filles de sainte Thérèse... et que d'un côté comme de l'autre, ces Religieux ne laissaient pas s'éteindre la dévotion au Sacré Cœur.

A Blois (Nouvelliste du 21 mars 1769) c'est l'abbé de Courtavel, 1er Vicaire général de Mgr de Termont, qui sert les Jésuites de toutes ses forces. « Sa grande dévotion est de former à leur exemple des Congrégations: Il en a institué une chez les Religieuses de la Visitation, une autre chez les Carmélites de l'Enfance de Jésus : mais son chef-d'œuvre est une Confrérie du Sacré Cœur qui était précédemment chez les Jésuites. Il l'a recueillie, lorsqu'ils ont été détruits, comme par voie de dévolution, et l'a transférée dans l'église paroissiale du Château, où il a érigé une chapelle en son honneur. Afin de solenniser la fête avec plus d'éclat, ce bon abbé mande

pour ce jour-là dans la chapelle tous les vicaires du diocèse... et ceux qui manqueraient de s'y rendre passeraient pour Jansénistes. »

Ajoutons que cet ami des Jésuites et du Sacré Cœur, étant déjà vicaire-général de Blois, avait fait en 1760 un pèlerinage de 90 lieues pour vénérer à Paray les reliques de la B. Marguerite-Marie et y passer neuf jours entiers dans la retraite et la prière. (Circulaire de Paray, 1er novembre 1760.)

Le 6 juin 1769, le Nouvelliste fait savoir à ses lecteurs que Mgr de Guenet, évêque de Saint-Pons, donne un mandement par lequel, en adoptant l'instruction Pastorale de Mgr de Lodève sur la dévotion au Sacré Cœur en date du 12 novembre 1767, il établit dans son diocèse une fête en faveur de cette précieuse dévotion. Il insinue que Mgr de Fumel, de Lodève, vu l'identité du dispositif, avait calqué le sien sur le mandement de Mgr de Partz de Pressy, Évêque de Boulogne, lequel aurait copié Mgr de Condorcet, évêque d'Auxerre... « *Et tous ces prélats ne sont que les échos des Jésuites et leurs dupes.* »

La même année 1769, l'Archevêque de Paris, Christophe de Beaumont donnait à ses diocésains l'Office du Sacré Cœur en latin et en français ; il fixait en même temps la célébration de la fête au dimanche après l'Octave du Saint-Sacrement avec rit solennel. Mais tout en permettant cette fête, il ne l'imposait pas... A cette occasion, le Nouvelliste du 4 juillet 1769, se donne carrière. « Mgr l'Archevêque a tenté de faire agréer le nouveau culte par le Chapitre de Notre-Dame, il a échoué. Saint-Sulpice et Saint-Nicolas du Chardonnet se sont empressés de le recevoir... On connaît les préventions qui règnent dans ces deux paroisses : Marie Alacoque a été l'apôtre de cette dévotion, les Jésuites en sont les héraults, Mgr Languet la trompette... Que fallait-il de plus pour que les Sulpiciens et les Nicolaïtes se portassent avec ardeur à l'embrasser, et à mériter à l'envi le titre de chevaliers du Sacré Cœur. Les premiers ont consacré en son honneur une chapelle ornée de marbres, de dorures... »

« La paroisse Saint-Laurent avait une Confrérie du Sacré Cœur avant même que le feu Pape en eût approu-

vé la fête, la procession qui s'y fait le 3e dimanche après la Pentecôte est une des plus pompeuses de Paris. On y compte jusqu'à 120 encenseurs rangés sur 4 lignes et autant de corbeilles de fleurs. La paroisse de Saint-Roch ne pouvait manquer de se signaler par la prompte admission de cette même fête. De même le clergé de Saint-André des Arts ne devait pas être le dernier à la recevoir. Mais il y eut opposition des marguilliers, mécontents de n'avoir pas été prévenus ; et la fête se fit sans solennité, avec les ornements, luminaire et sonnerie qui sont de règle pour l'office du 3e dimanche après la Pentecôte. » Il paraît que cette ingérence des marguilliers de Saint-André des Arts dans le spirituel d'une paroisse se maintint, malgré le ridicule qui s'y attachait. Le 15 juillet 1776, veille de la fête du Sacré Cœur, un acte judiciaire fut signifié aux curé et vicaires de Saint-André des Arts au nom des marguilliers de cette paroisse, à l'effet d'empêcher qu'il ne fût passé outre à la célébration de cette fête. (Voir Daniel, *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, ch. XXIX, p. 456, édit. in-8°, Paris. 1865.)

Avant de sortir de Paris, citons encore un fait rapporté par le même journal (31 octobre 1771). « Le 16 juin, à Saint-Étienne des Grès, un Jésuite a prêché pour une certaine fête énigmatique annoncée par des affiches, comme une solennité propre aux confrères des Exercices Spirituels. Les affiches portaient aussi qu'il y aurait après Vêpres sermon par l'abbé Vincent et Salut du Saint-Sacrement auquel Mgr l'évêque de Glandèves officierait. Cet abbé Vincent n'est autre que le ci-devant P. Coret, jésuite qui conserve dans un âge très avancé le feu de sa première jeunesse. Il a pris pour texte: *discite a me quia mitis sum*... ce qui le conduisit à prêcher sur la dévotion au Sacré Cœur dont il montra en deux points la solidité et l'utilité. En finissant, il invita ses auditeurs à se prosterner avec lui pour faire amende honorable au Sacré Cœur. Quoiqu'on lui donne 80 ans, ce Jésuite est infatigable en chaire. Il a fait des retraites et des neuvaines dans les Communautés de filles où il a prêché deux fois par jour. »

Il paraît que les Jésuites sécularisés changeaient quel-

quefois de nom. Témoin le P. Coret devenu M. Vincent, témoin encore, d'après le Gazetier janséniste, cet autre ex-Jésuite qui, nommé d'abord de Brasac, est devenu M. du Juge sous le vêtement séculier. Il était chanoine de Chartres et confesseur des Carmélites où il entretenait la dévotion au Sacré Cœur (Nouvelliste, 7 août 1775).

Le 18 décembre de la même année, il est fait mention d'un autel au Sacré Cœur que les Bénédictines de Saint-Cyr érigent dans leur église; et le 20 février 1776, on lit: « Le chapelain de ces Bénédictines est encore un ex-jésuite qui débite des espèces de scapulaires ornés de deux rubans de soie bleue au bout desquels sont cousus deux petits morceaux d'étoffe brune, portant les deux Cœurs de Jésus et de Marie brodés et enlacés l'un dans l'autre. C'est apparemment à cet ouvrage futile qu'il occupe les religieuses et les pensionnaires. »

Bien que son inquisition s'exerce principalement sur la France, le Nouvelliste n'ignore rien de ce qui se passe à l'étranger. Il sait que le culte du Sacré Cœur est en vogue à Liège où les ci-devant Jésuites jouissent de la plus grande liberté (27 février 1778); et l'année suivante, 5 juin 1779, il s'en prend au P. Howard, ex-Jésuite, qui, directeur des Sépulcrines de la même ville, a mis en honneur le culte du Sacré Cœur dont la solennité fut célébrée pour la première fois le 8 janvier 1778 dans les quatre églises des Sépulcrines de Liège.

Le gazetier surveille même les produits de la presse étrangère; à la date du 22 mai 1778, on lui mande de Vienne: « Les Jésuites viennent de faire réimprimer un de leurs livrets favoris sur la dévotion au Sacré Cœur ; il a pour titre : *L'immense amour du divin Cœur de Jésus envers les hommes et l'amour réciproque que l'homme lui doit, proposé dans de saintes réflexions pour les premiers Vendredis de chaque mois de l'année ; composé en 1770 par un missionnaire de la Société de Jésus. A Vienne, chez Maria Susanna Juhaen.* Le Nouvelliste suppose que le P. J.-B. Kramer est le missionnaire, auteur de ce livre.

Nous ne pouvons relever jusqu'au dernier les passages où le Nouvelliste, tout en voulant flétrir les ci-devant Jé-

suites, rend hommage à leur zèle infatigable et montre que les années n'éteignent pas les ardeurs apostoliques dont ils étaient embrasés pour le Sacré Cœur, mais qu'il nous soit permis de donner encore un extrait.

On lit, à la date du 4 décembre 1787. « Les Jésuites sont tout-puissants à Saintes. Ils ont introduit la dévotion au Sacré Cœur à la cathédrale et dans la plupart des paroisses du diocèse et dans les communautés de Filles, notamment dans l'abbaye des Bénédictines où ils exercent depuis 20 ans un empire absolu. »

Nous bornons là nos citations, et il nous est aisé de conclure : les Jansénistes veulent dénigrer les ci-devant Jésuites, et ils en sont les apologistes involontaires ; ainsi le bien se tire du mal, car de toutes ces incriminations qu'exagère la haine, il est un fait qui se dégage avec éclat : c'est que l'apostolat du Sacré Cœur dans la Compagnie n'a pas eu de décadence ; les Jésuites, supprimés par les Parlements de France et sécularisés par le Saint-Siège, ne sont pas inférieurs à leurs aînés... ils ont gardé avec amour l'héritage de gloire qui leur était confié, ils l'ont enrichi à leur tour ; ils ont, autant qu'il était en eux, affermi par leurs discours, par leurs entretiens intimes, le règne du Sacré Cœur dans les âmes. D'autres Jésuites, moins nombreux, mais non moins dévoués au Cœur du bon Maître, lui consacraient leur plume. En tête de tous ces écrivains qui employèrent vers ce temps-là les ressources de notre langue pour la défense et la glorification du Sacré Cœur, la première place appartient à Barthélemy Baudrand.

Le P. Barthélemy Baudrand était né dans les Hautes-Alpes, au diocèse d'Embrun, le 18 septembre 1702. Il avait déjà fait deux ans de Philosophie lorsqu'il entra dans la Compagnie, le 1er mars 1721. Il suivit, selon l'usage, son cours de Régence, s'élevant avec ses élèves de grammaire en grammaire jusqu'à la Rhétorique, qu'il enseigna deux ans. En 1733, il est promu au Sacerdoce, avant même de commencer sa troisième année de Théologie, et vers la fin de 1735, il vient faire son troisième an de probation à Lyon, sous la direction du P. de Galliffet revenu de Rome depuis quelques années et

toujours aussi zélé pour la propagation du culte du Sacré Cœur. Le P. Baudrand n'avait pas sans doute attendu jusque-là pour s'initier à cette aimable dévotion ; mais nous sommes dans le vrai en disant que le Père Instructeur ne négligea rien pour allumer dans le cœur de ses Tertiaires les ardeurs qui dévoraient le sien. Le 15 août 1736, le P. Barthélemy faisait à Lyon sa profession des 4 vœux. Nous le voyons ensuite Préfet des classes au grand Collège de la Trinité, et en 1741, au Collège d'Aix où il resta 20 ans, cumulant les charges de *Concionator* et de directeur de la grande Congrégation des Dames, jusqu'à ce qu'en 1759 il fût nommé Recteur. Les notes que nous recevons de nos archives sur cette période de sa vie, signalent ses progrès constants dans la science et dans la vertu. Le dernier souvenir qu'on ait de lui date de 1761. On le dit doué d'un talent distingué, d'un jugement exquis, d'une rare prudence, un homme éminent dans tous les genres, également apte à tous les ministères : c'est un sujet hors ligne qui ne mérite que des *optime* (très bien). Bientôt, il est atteint par l'arrêt du Parlement qui frappe la Compagnie en France; mais toujours Jésuite dans l'âme, toujours ouvrier de la gloire de Dieu et fidèle à sa vocation, il consacre à la composition les loisirs que n'absorbe pas le saint ministère. A partir de 1765 nous voyons presque chaque année un nouvel ouvrage éclore sous sa plume... il ne cesse de travailler que lorsqu'il cesse de vivre. L'année même de sa mort, en 1787, il achevait son ouvrage sur le Tolérantisme. Il s'éteignit plein de jours et de mérites dans la 86e année de son âge. Arrivé en ce monde au moment où s'ouvrait la guerre de la succession d'Espagne, il vit Louis XIV se coucher dans sa gloire, comme le soleil son emblême, suivit dans toutes ses vicissitudes le règne peu brillant de Louis XV, et lorsqu'il termina sa carrière, il put entendre les craquements avant-coureurs de la catastrophe où périt l'infortuné Louis XVI.

Nous voudrions savoir quelques détails intimes sur sa vie ; mais jusqu'ici l'histoire n'a pas répondu à nos recherches... un jour seulement, pendant ses missions, il nous apparaît au sortir d'une retraite, les mains

pleines de médailles du Sacré Cœur qu'il distribuait à ses Retraitantes... Le temps que ne réclamaient pas ses prédications, il lisait, annotait, se tenait au courant de l'évolution qui se faisait dans les esprits, il amassait ces trésors, ces matériaux de tout genre que mettra en œuvre sa plume de septuagénaire.

On voit par ses ouvrages que l'histoire de l'Église lui était familière et qu'il avait étudié les drames sanglants de la persécution sur tous les théâtres où elle a promené ses fureurs. Il n'était pas moins versé dans les vies des Saints. Ses livres sont pleins de leurs maximes et il ne cesse d'offrir les traits héroïques de leur sainteté à l'imitation de ses contemporains... Comme il aimait à contempler Jésus se survivant dans ses disciples, il s'appliquait à le voir préexister dans les Patriarches et les Prophètes.

Il est de son siècle, connaît son ennemi et concentre toutes les ressources de la défense là où se portent tous les efforts de l'attaque. Il combat les Jansénistes ; et fils très soumis de la sainte Église, signale dans les questions agitées l'insuffisance de l'obéissance purement extérieure et du silence respectueux. Il est partisan de la communion fréquente et contribue puissamment à la faire rentrer dans les mœurs. Il croit aux grandeurs de la divine miséricorde, au sang de Jésus versé pour tous les hommes, et n'admet point en cette vie de péchés irrémissibles. Sa conduite est en harmonie avec ses principes ; il est bon, compatissant envers les pauvres pécheurs. A l'onction qui coule de sa plume, on dirait qu'à l'exemple du disciple bien-aimé, il a reposé sur le Cœur de son divin Maître, et que ses pages respirent encore les tendresses dont le Sauveur l'a honoré.

Il affirme contre les esprits-forts de son temps l'existence de Dieu et celle de la Providence, et il invite les créatures à rendre hommage à leur auteur. Il a entendu le mot que l'étoile raconte à l'étoile, le mot que la vague murmure en expirant sur le rivage. On peut voir dans l'*Ame affermie* les preuves qu'il donne de la vérité de la religion chrétienne ; avec quelle force de raisonnement et quel éclat de style il fait ressortir les caractères divins

du Christianisme; avec quelle habileté il retourne contre son adversaire les contradictions dans lesquelles il ne cesse de tomber !

Mais où le P. Baudrand excelle, c'est dans les nombreux traités d'ascétisme qu'il a composés pour la direction des consciences. Il prend une âme au moment où elle sort de l'abîme dans lequel le péché l'a précipitée, la dégage des vaines illusions du monde et de ses inclinations naturelles, l'élève, l'embrase et l'unit étroitement à ce Dieu qui vient la faire vivre de sa vie. Oh ! puissent nos lecteurs se familiariser avec les écrits du P. B. Baudrand... c'est en avoir profité que de savoir s'y plaire.

Mais dans cette œuvre importante quelle est la part qui revient au Sacré Cœur ?

Il y a d'abord l'*âme embrasée de l'amour divin par son union aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*, dont la seconde édition voyait le jour en 1774. Ce premier ouvrage est divisé en 3 parties.

La première contient une série de considérations qui nous présentent Jésus donnant son Cœur aux hommes et ne recevant de leur part que des ingratitudes. En échange du Cœur qu'il nous donne, il nous demande le nôtre, et voudrait que, miroir vivant, le cœur de l'homme reproduisît les perfections du Cœur de son Dieu... qu'il soit donc charitable, doux, humblé, patient et détaché comme lui. Notre-Seigneur est jaloux de cette donation de notre cœur ; mais en nous invitant à l'aimer, il nous invite au bonheur. Pénétrés de ses amabilités et de ses vertus, efforçons-nous de lui devenir semblables, et pensons, aimons tout comme lui.

Dans la seconde partie qui renferme des pratiques de dévotion au Sacré Cœur, l'auteur va glaner dans les ouvrages nombreux qui avaient le Cœur de Jésus pour objet, il fait des emprunts aux écrivains qui l'ont précédé, mais son imitation n'est pas un esclavage, il va butinant son miel sur toutes les fleurs que le parterre de l'ascétisme étale sous ses yeux, et il se l'approprie ; s'il emprunte au Chartreux Lansperge, aux deux Sœurs Bénédictines Gertrude et Mechtilde, à la B. Margue-

rite-Marie et aux nombreux recueils composés par les Jésuites et par les Visitandines, il a soin d'y mêler ses propres inspirations ; il tire de l'abondance de son cœur. Il a son chapelet du Sacré Cœur, sa pratique d'adoration perpétuelle, son pieux rendez-vous, et bien d'autres pratiques encore.

Le Cœur de Marie n'est pas séparable du Cœur de Jésus; aussi, dans une 3e partie, le P. Baudrand offre à la Vierge Bienheureuse des hommages tout semblables de consécration, de réparation, d'imitation et d'amour. A ce premier travail se joignit bientôt, en 1773, une neuvaine au Sacré Cœur de Jésus avec des prières et des pratiques pour chaque jour. On y trouve une suite de neuf considérations dont la première expose magistralement l'essence de la dévotion au Sacré Cœur. Distinguons dans cette dévotion l'objet *sensible* et l'objet *spirituel :* l'objet sensible c'est le Sacré Cœur de Jésus ; ce Cœur semblable au nôtre, est pris dans sa signification naturelle. L'objet spirituel et intérieur n'est autre que l'amour immense dont ce divin Cœur est embrasé pour les hommes. L'objet spirituel est le principal, mais c'est l'objet sensible qui donne son nom à la fête. Ainsi en est-il de la dévotion aux plaies du Sauveur. Les plaies sont l'objet sensible qui désigne la fête ; l'objet spirituel et principal n'est autre que la souffrance causée par l'objet sensible.

Dans cette dévotion le Cœur de Jésus ne doit pas être regardé comme séparé des choses divines auxquelles il est essentiellement uni ; tout au contraire, il faut le regarder comme intimement uni à l'âme, à la personne et à la divinité même de Jésus-Christ. Dès lors, tous les honneurs qu'on rend au Cœur adorable ne se terminent pas précisément au cœur matériel, mais ils s'adressent en même temps et indivisiblement à l'âme, à la personne et à la divinité de Notre-Seigneur. Le cœur matériel est bien l'objet primitif et immédiat de nos hommages, mais nous les étendons à tout ce qui est uni au Cœur de Jésus comme composant avec lui un tout inséparable et indivisible. Cette remarque est de la plus haute importance dans ce sujet.

Que deviennent en effet les calomnies que le Jansénisme ne cessait de vomir contre les Cordicoles et ses accusations de Nestorianisme?... Toutes les ténèbres que la mauvaise foi voudrait épaissir à plaisir, s'évanouissent devant cette exposition si simple, si claire, si lumineuse.

Nous ne continuerons pas l'analyse des huit autres considérations de cette neuvaine, elles sont pleines de doctrine, de force et d'onction... mais nous ne pouvons tout citer. On trouve aussi à la suite de cet opuscule une suite de réflexions pour chaque vendredi du mois.

L'infatigable auteur ne s'en tint pas là, il composa une seconde neuvaine en l'honneur du divin Cœur en union avec les neuf chœurs des Anges. Chaque jour rappelle successivement les fonctions que la Providence a départies à l'un des neuf chœurs, soit dans l'accomplissement des divins messages, soit dans le gouvernement des mondes, des peuples et des hommes, afin d'étendre de plus en plus dans les âmes le règne du Sacré Cœur. Des prières et des pratiques différentes suivent chacune de ces élévations.

La très Sainte Vierge ne pouvait pas être oubliée. Aussi son humble serviteur a-t-il consacré une neuvaine spéciale au Cœur Immaculé de Marie. Ses neuf principales fêtes fournissent la matière d'autant de contemplations sur les principaux mystères de sa bienheureuse vie. Neuf méditations sur les vertus de ce Cœur admirable complètent les exercices de chaque jour, et une oraison à Notre-Dame du Bon Secours termine la neuvaine.

Le P. Baudrand n'était pas si complètement absorbé par la composition de ses propres ouvrages, qu'il ne suivît d'un regard attentif tous ceux que la piété de ses contemporains mettait au jour. La renommée de Marie-Alphonse de Liguori était alors répandue dans toute l'Église. On admirait la science et le courage avec lesquels il réfutait les erreurs de son temps ; son zèle ardent pour les âmes et la sûreté de son coup d'œil dans la direction des consciences ; mais surtout ses opuscules de piété faisaient en Italie les délices des nobles âmes. Le P. Baudrand voulut en étendre les bienfaits et les rendre populaires de ce côté-ci des Alpes. Il traduisit de

l'italien en français les visites au Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge, par saint Alphonse de Liguori. Sa traduction est plus ancienne de dix ans que celle du Père Pierre Doré, aussi de la Compagnie de Jésus. Celle du P. Doré vit le jour, en 1787, à Nancy; et celle du P. Baudrand est de 1777, il la fit sur la 15e édition qui parut en 1776, revue et corrigée par le saint auteur lui-même. Tout dans ce petit ouvrage respire la dévotion au Sacré Cœur, tout y parle de l'amour que Dieu nous porte et de celui que nous devons avoir pour Lui. Mais plus d'une fois l'auteur s'adresse directement au divin Cœur de Jésus présent et vivant dans cette Eucharistie dont il est l'inspirateur et le centre : témoins la 25e et la 30e visites dans lesquelles la foi ne considère que le Sacré Cœur.

Saint Alphonse a composé aussi une neuvaine en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus que le P. Baudrand traduisit également dans notre langue.

Lorsque mourut ce pieux et infatigable écrivain en 1787, la Révolution était à la veille de se déchaîner sur la France : le torrent qui dans sa course impétueuse emporta les institutions religieuses et profanes, suspendit, sans la détruire, la propagande que le P. Baudrand exerçait par ses livres. A la renaissance de l'Ordre, il se trouva des éditeurs pour réimprimer ses ouvrages ; et ces opuscules continuent de rendre gloire au Sacré Cœur de Jésus et au saint et immaculé Cœur de Marie.

D'autres Pères se distinguèrent également par leurs écrits sur le Sacré Cœur. Citons le P. Nicolas Verron qui devint, après la suppression, le directeur spirituel des Religieuses adoratrices du Couvent de Sainte-Aure, rue neuve Sainte-Geneviève à Paris. On doit au zèle qu'il déploya pour cette Communauté les ouvrages suivants : 1° L'adoration perpétuelle du Sacré Cœur de Jésus établie à Sainte-Aure, le 1er juillet 1779. Paris 1784. — 2e Retraite de 10 jours à l'usage des Religieuses de Sainte-Aure. Paris 1788. — 3° Sermons pour des cérémonies religieuses, à l'usage des Religieuses de Sainte-Aure. Paris 1789. Mais déjà les États Généraux faisaient place à l'Assemblée nationale qui bientôt décréta les

trop illustres principes qui l'ont rendue célèbre. Elle ne tarda pas à mettre en question l'existence même de l'état religieux en France. Le Couvent de Sainte-Aure fut supprimé en 1791. Le P. Verron ne voulut pas s'éloigner de ces âmes qu'il avait cultivées avec tant de soins ; il continua d'habiter la même rue et s'occupa d'entretenir le feu sacré dans les groupes qui s'étaient formés non loin de lui. La catastrophe du 10 août qui fut marquée par l'égorgement des Suisses aux Tuileries et la déchéance de Louis XVI ne lui fit pas abandonner sa demeure ordinaire, et le 18 du même mois il fut arrêté, enfermé à Saint-Firmin où tant d'autres victimes l'attendaient, et massacré le 3 septembre 1792 à l'âge de 51 ans. Il alla grossir au ciel, avec le P. Lenfant et d'autres Jésuites martyrisés comme lui, les rangs déjà si nombreux de la Compagnie triomphante.

Citons encore le P. Derouville à qui son livre de l'Imitation de la très Sainte Vierge a fait un nom. Il a aussi bien mérité des âmes pieuses en composant : une neuvaine en l'honneur du Cœur de Jésus, Avignon 1770. Les nombreuses éditions qu'eut cet ouvrage nous disent tout son mérite.

A la même époque de la suppression de la Compagnie en France, appartient le P. de Bonaffos de la Tour qui fut Supérieur des Jésuites de Toulouse. Il ne se contenta pas de prêcher les vérités de notre sainte religion, il voulut les chanter et les rendre plus populaires. La 1re édition de ses cantiques avec *musique* parut à Toulouse en 1768. Le succès en fut si grand que dès 1772 il en était à sa 7e édition. C'est, dit un de ses continuateurs, le premier auteur d'une collection considérable de cantiques qui réunissent les grâces du chant et de la poésie. Bon nombre de ces cantiques se retrouvent encore dans les recueils d'aujourd'hui : par exemple : Goutez, âmes ferventes... et Tout n'est que vanité... et encore : Esprit Saint, comblez nos vœux. — etc.

Le P. de Bonaffos de la Tour a deux cantiques sur le Sacré Cœur. Le premier qui commence par ces mots :

Cœur de Jésus, Cœur à jamais aimable
Cœur à jamais digne d'être adoré...

a été inséré dans presque tous les recueils contemporains. Nous ne résistons pas au désir d'en citer quelques strophes :

Cœur de Jésus, Cœur à jamais aimable,
Cœur digne d'être à jamais adoré,
Ouvre à mon cœur un accès favorable
Bénis ce chant que je t'ai consacré.
Aide ma voix à louer ta puissance,
Ta vive ardeur, tes charmes, tes attraits,
Tes saints soupirs, ta douceur, ta clémence,
Ton tendre amour, l'excès de tes bienfaits.

On le voit... l'auteur débute par une invocation, et cette invocation annonce tout un poëme... En effet, ce chant consacré au divin Cœur ne compte pas moins de 104 vers ou 13 strophes de 8 vers chacune. Tour à tour le poëte chante l'amour de Jésus dans son enfance et dans sa vie publique, il montre le divin Cœur sauvant la brebis infidèle, accueillant le Prodigue qui revient et pardonnant à Madeleine repentante ; il le suit au jardin des Olives où il baigne la terre d'un flot sacré de sueur et de sang ; et de là au Calvaire où il fixe sur la Croix notre douce victime et cesse de battre dans un dernier soupir d'amour. Mais ce n'est pas encore assez pour sa tendresse, il se ranime, il se survit sur nos autels et de là, sur ce trône de grâce, il s'immole, il se donne « pour tout retour exigeant notre cœur. »

Parvenu au terme de cet itinéraire dont l'amour du Cœur de Jésus a inspiré tous les mouvements, qui ne dirait volontiers avec le poëte :

Cœur de Jésus, sois désormais ma gloire.
Sois mon amour et mon charme vainqueur ;
Sois mon soutien, ma force, ma victoire,
Mon dévouement, mon zèle et ma ferveur !
Dans le combat, sois ma seule espérance,
Sois mon secours, mon guide, mon Sauveur,
Sois mon trésor, ma fin, ma récompense,
Sois ici-bas comme au ciel mon bonheur.

Nous sommes convaincu que des recherches ultérieures nous permettront de grossir le nombre des Pères, qui, à la fin du XVIIIe siècle, se signalèrent au service du Sacré Cœur soit en mettant au grand jour ses prérogatives, soit en repoussant les attaques de ses odieux adversaires ; mais déjà si incomplète que soit la liste des panégyristes et des champions de ce divin Cœur, nous sommes en droit d'affirmer que les Jésuites sécularisés, eu égard à la modicité de leurs ressources et aux conditions défavorables qui leur étaient faites, ne le cédaient pas à leurs aînés. Ils avaient un stimulant que les anciens Jésuites n'avaient pas connu : l'intime persuasion que la restauration de la Compagnie dépendait de la protection du Sacré Cœur et qu'en assurant le triomphe de celui-ci, ils avanceraient le moment où celle-là sortirait de son sépulcre et inaugurerait une ère nouvelle, à peine inférieure à la première en succès, en science et en sainteté. Se sont-ils trompés dans leur espérance ? Les chapitres suivants nous le diront.

CHAPITRE IX.

LA COMPAGNIE CONSERVÉE DANS LA RUSSIE-BLANCHE PAR LE SACRÉ CŒUR.

Que les Jésuites, partout persécutés, aient mis leur confiance dans le Sacré Cœur, qu'au milieu des crises qu'ils traversaient, ils aient attendu de lui leur délivrance, nous l'avons vu. Expulsés successivement de tous les théâtres où se déployait leur apostolat, ils espèrent encore; ils voient s'épaissir sur leurs têtes des nuages qui portent la destruction dans leur sein, ils espèrent toujours. Enfin la foudre éclate, les frappe au cœur, disperse au loin leurs débris; et ils s'obstinent à espérer contre toute espérance. Les hommes les abandonnent; ils n'ont plus d'appui ici-bas; mais Jésus leur reste, avec son divin Cœur. Ils en ont l'intime conviction, l'invincible pressentiment : c'est du Cœur de Jésus que leur viendra le secours.

Ils ne se sont pas trompés; le salut viendra d'où il est le moins attendu... le schisme et l'hérésie se feront les dociles instruments de la Providence; ils sauveront d'une ruine totale les faibles et derniers restes de la Compagnie proscrite. Cette tâche remplie, le sceptre protecteur se change en verge qui flagelle; le pouvoir hospitalier se fait persécuteur; il rejette loin de son sein ceux que naguères il avait chaudement accueillis... mais jusque dans ces rigueurs inhumaines, dans ces ostracismes réitérés, il reste le serviteur inconscient de la Providence qui dispose de l'homme et le mène comme il lui plaît. Ici encore le bien sortait du mal... Car la Compagnie ne pouvait que gagner à s'en aller de cet asile où ses bienfaiteurs voulaient l'emprisonner. Expulsée de Russie, elle retrouvait pour champ de son apostolat le monde entier.

Mais reprenons la suite des évènements; et quand

nous aurons raconté dans un récit succinct, comment la Compagnie a été en droit et en fait conservée en Russie, nous dirons quelle part de cette préservation vraiment providentielle revient à la dévotion au Sacré Cœur.

§ I.

Le Bref de suppression qui frappait l'Institut de saint Ignace, devait, pour devenir obligatoire, être notifié aux intéressés ; or, il ne fut jamais notifié aux Jésuites de la Russie-Blanche ; donc jamais il ne fut pour eux obligatoire.

La première proposition de ce syllogisme s'appuie sur le texte même du Bref *Dominus ac Redemptor*... et sur la volonté formelle de Clément XIV lui-même. Ce Pontife invite les monarques chrétiens à offrir leur secours pour aider à l'exécution du Bref, défend toute tergiversation, toute contradiction de vive voix ou par écrit; mais il ajoute cette clause importante : *après que nos présentes lettres auront été promulguées et notifiées*. De même la Congrégation établie par le Saint Père pour présider à la liquidation des biens de la Société, nomme pour exécuteurs du Bref les Ordinaires des lieux, « à cette fin, dit-elle, de notifier, publier et intimer le Bref dans chacune des maisons ou chacun des collèges de la Compagnie, » partout où se trouvaient des membres de l'Institut supprimé. Donc le Bref, pour être obligatoire, devait être promulgué ; et d'autant plus que, n'ayant pas été promulgué selon la coutume de la Cour Romaine, c'est-à-dire, affiché aux portes de l'église de Saint-Pierre, et lu au champ de Flore à Rome, il avait besoin d'une intimation spéciale faite aux intéressés. Donc aussi longtemps que cette clause suspensive ne sera pas remplie, les Jésuites pourront se considérer comme de vrais Jésuites, regarder leurs vœux comme strictement obligatoires. Non-seulement ils le *pourront*, mais ils le *devront*, sous peine d'apostasie. Et en fait, dans les pays catholiques, le Bref de suppression n'eut

force de loi qu'à partir du jour où il fut notifié, ici plus tôt, et ailleurs plus tard : au bout d'un mois en Espagne ; en Pologne au bout de trois mois, etc...

La seconde partie de notre raisonnement n'est pas moins incontestable ; il est prouvé jusqu'à l'évidence que le Bref n'a pas été promulgué en Prusse jusqu'en 1780 ; et que dans la Russie-Blanche, il ne l'a jamais été. Frédéric II de Prusse s'y est opposé pendant 7 ans, et Catherine, avec ses successeurs, jusqu'à ce que Pie VII eût rétabli la Compagnie en Russie (1801). Frédéric, mû par des raisons politiques, la Czarine par une sorte de vanité féminine, ne permettaient pas aux Évêques de leurs États la dénonciation du Bref aux Jésuites de leurs diocèses. Les adversaires de la Compagnie et Theiner lui-même en conviennent.

Il n'est pas moins certain que les Jésuites de Prusse et ceux de la Russie-Blanche ont demandé à leurs Souverains respectifs qu'il leur fût permis de se conformer au Bref qui supprimait l'Institut ; leurs instances échouèrent devant les refus obstinés des deux Potentats du Nord. Mais ne voir dans cette demande qu'un raffinement de machiavélisme, qu'une comédie arrangée d'avance par les principaux acteurs, c'est une injure gratuite, démentie par toutes les vraisemblances historiques. Le Supérieur des Pères de la Russie-Blanche, le P. Czerniewicz en particulier, ne s'inspirait que des scrupules de sa conscience en adressant sa supplique à la Czarine ; et même devant la volonté formelle de l'impérieuse Catherine, il eut besoin de tout l'amour qu'il portait à la Compagnie pour recourir, afin de la sauver, à la ressource extrême que lui offrait le défaut de promulgation. Qu'une fois convaincu du bien fondé de sa situation, il n'ait plus rien négligé pour la maintenir inviolable à toutes les attaques ; qu'il se soit abrité sous le patronage de la toute-puissante Catherine ; enfin qu'il ait entretenu avec une jalouse sollicitude ce reste de vie, menacé par tant d'ennemis, et qu'il ait béni la Providence d'y être parvenu, osera-t-on lui en faire un crime ? N'est-ce donc que pour les Jésuites que le suicide sera un devoir ; et les faveurs de la

légalité leur seront-elles interdites par cela seul qu'en les invoquant, ils déjouent les espérances de leurs adversaires? Mais, nous dira-t-on, en se soumettant spontanément au Bref qui ne l'atteignait pas encore, le Père Czerniewicz aurait donné au monde l'exemple d'une héroïque obéissance. Nous savons qu'il eut cette tentation et qu'il y a résisté. Il put et dut croire qu'il n'aurait pas démérité de l'Église ni du Souverain Pontife lui-même si, dans le naufrage de son Ordre, il s'attachait à la planche que lui offrait la Providence, et parvenait, soutenu par elle, à se réfugier au port. Il n'ignorait pas que Clément XIV n'avait agi qu'à regret, victime involontaire d'une pression impitoyable. Il pouvait espérer qu'un autre Pontife s'attacherait à relever l'édifice renversé. En attendant, les catholiques de la Russie-Blanche réclamaient de prompts secours... Czerniewicz se persuada qu'il devait rester au poste que les évènements lui assignaient ; il y resta, pour le plus grand bien de l'Église, de son Ordre et des âmes. Que son nom soit béni !

Bientôt il put croire que le Souverain Pontife connaissait sa conduite et ne la condamnait pas. Il avait la parole de la Czarine, assurant qu'une lettre de Clément XIV la faisait l'arbitre du sort des Jésuites dans ses États ; la parole de Joseph II qui attestait avoir lu de ses yeux la lettre par laquelle Clément XIV permettait à Catherine de conserver les Jésuites tels qu'ils étaient. C'était une conviction généralement répandue à Pétersbourg qu'il existait une lettre de Clément XIV à la Czarine en faveur des Jésuites.

Quoi qu'il en soit, ni Clément XIV, ni le nonce Garampi n'ont protesté par un acte public contre l'existence des Jésuites en Russie ; ils n'ont envoyé cette protestation ni à la cour de Pétersbourg ni aux Jésuites. On parle, il est vrai, de notes diplomatiques, échangées entre la Congrégation de Liquidation et le Nonce, entre le Nonce et l'Archevêque nommé de Mohilev, Siestrzencewicz ; mais on sait ce que valent ces blâmes diplomatiques arrachés à la faiblesse du Pontife par les ambassadeurs d'Espagne et de France. Les Jésuites ne se sentaient pas atteints... A l'abri du privilége de la non-promul-

gation, ils pouvaient ne pas s'effrayer des menaces de la diplomatie, et suivre la ligne de conduite que leur conscience et la lettre confidentielle de Clément XIV autorisaient.

Pie VI ne fit rien qui pût troubler cette sécurité; et si ses ménagements pour les Bourbons ne lui permirent pas de rétablir la Compagnie dès le commencement de son règne, il en gardait le désir, et plus d'une fois ce désir fit explosion.

Le P. Czerniewicz, voulant rassurer la conscience de quelques jeunes Jésuites et savoir s'il pouvait recevoir dans la Russie-Blanche des ex-Jésuites de Pologne, envoya secrètement un mémoire au Souverain Pontife, en le recommandant à la bienveillance du Cardinal Rezzonico, neveu de Clément XIII et dévoué aux Jésuites comme son oncle. Dans le mémoire au Saint Père, il s'exprimait ainsi : « Votre Sainteté n'ignore pas que le Bref de Clément XIV ne nous a pas été promulgué par qui de droit... nous n'en sommes pas responsables ; nous le devons à la très grande clémence de Sa Majesté l'Impératrice et à l'indulgence de l'autorité ecclésiastique. Nous sommes donc restés fidèles à notre Institut dans cette province ; car non-seulement nous nous sommes crus obligés à observer les vœux que nous avions faits, mais il eût été à nos yeux tout à fait illicite de tenir une autre conduite et de rompre de notre propre autorité ces liens sacrés. » Il concluait ainsi : « Daignez, Très Saint Père, pour enlever tout scrupule à nos pieux Religieux, nous donner un signe quelconque qui nous fasse connaître que du moins Votre Sainteté n'est pas mécontente de nous voir conserver notre ancien genre de vie, dans ces contrées où n'a pas été promulgué le Bref de destruction.

« Qu'elle nous laisse la liberté, à défaut de noviciat, d'utiliser le secours de ceux qui, en dehors des frontières de ce pays, ont été contraints, par suite de la promulgation du Bref, de quitter l'habit de la Compagnie.

« Qu'elle nous autorise à pouvoir les compter au nombre de nos Religieux. »

La réponse ne revint qu'au commencement de 1776. Dans un gracieux billet du Cardinal Rezzonico au Père Czerniewicz on lit : « Comme il était de mon devoir, j'ai présenté et lu votre supplique au Saint Père : *Precum tuarum exitus, ut auguro et exoptas, felix :* conformément à mes prévisions et à vos désirs, le résultat de votre supplique est favorable.» Une lettre de Mgr Felici, auditeur du Cardinal, servait de commentaire au billet trop laconique de son Éminence. L'Auditeur dit que le Pape ne peut donner de réponse plus explicite et que le Cardinal doit aussi se montrer prudent. Que pour lui, il peut affirmer, comme le tenant du Cardinal lui-même, que le Souverain Pontife a reçu la supplique avec une grande bienveillance, et qu'il a accordé les deux points de la demande faite par le vice-Provincial de la Russie-Blanche.

En vertu de ces dispositions bienveillantes de Pie VI, les Pères s'occupèrent activement de l'ouverture du Noviciat. Le 29 juin 1779, Siestrzencewicz, reconnu par la Propagande visiteur des Réguliers de son diocèse pour 3 ans, autorisa par un décret les clercs de la Compagnie de Jésus à établir un Noviciat et à recevoir des Novices. Le Noviciat fut donc ouvert à Polotsk, le 2 février 1780. Dix Novices prirent l'habit religieux et commencèrent leur vie nouvelle sous la conduite du P. Lubowicki... La Compagnie était sauvée, désormais elle pouvait s'étendre et se perpétuer, les Novices remplissaient abondamment les vides causés par la mort, le temps réparait lui-même les brèches qu'il avait faites.

Le P. Czerniewicz crut alors que le moment était venu de convoquer une Congrégation Générale. C'était la vingtième depuis la fondation de la Compagnie, la première de Polotsk. Trente profès y assistèrent; elle s'ouvrit le 10 octobre 1782, fête de saint François de Borgia. Le 17 octobre, le P. Czerniewicz fut élu au 5e tour de scrutin, Vicaire-général à vie, avec la pleine autorité du Général de l'Ordre. L'approbation du Souverain Pontife était nécessaire... les Pères le firent sentir à l'Impératrice; et le chanoine Benislawski ex-Jésuite, toujours dévoué à ses anciens confrères, fut envoyé à Rome avec

la mission de présenter trois requêtes : la préconisation de l'Archevêque Siestrzencewicz comme archevêque de Mohilev, celle du coadjuteur Benislawski lui-même, l'approbation des Jésuites dans la Russie Blanche, et en particulier des actes de la Congrégation de Polotsk. Le refus d'une seule de ces trois demandes devait entraîner la rupture des négociations.

Le 21 janvier 1783 Benislawski arrivait à Rome et obtenait dès ce jour une première audience du Pape qui fut suivie de plusieurs autres. Les deux premières demandes furent admises sans beaucoup de difficulté ; la troisième trouvait le Pontife perplexe, il craignait le ressentiment de la Maison de Bourbon ; mais Benislawski ayant rappelé au Saint-Père qu'il devait immédiatement quitter Rome s'il n'obtenait satisfaction sur tous les points, Pie VI dit en élevant la voix, en présence de quelques Cardinaux : « *approbo Societatem Jesu in Alba Russia degentem, approbo, approbo ; j'approuve la Compagnie de Jésus existante dans la Russie Blanche, je l'approuve, je l'approuve...* » C'était le 12 mars 1783. On a voulu mettre en doute la véracité de Benislawski, mais inutilement ; le Coadjuteur de Mohilev maintint son dire dans la seconde Congrégation de Polotsk, le 25 juillet 1785, par écrit et sous la foi du serment, et de son côté Pie VI ne rétracta jamais cette approbation confidentielle. Jamais il ne s'opposa au départ des ex-Jésuites italiens pour la Russie-Blanche ; et lorsque quelques années plus tard le P. Joseph Pignatelli lui communiqua son dessein d'aller rejoindre ses anciens confrères dans la Russie-Blanche, si la Compagnie existait légalement ; Pie VI lui répondit d'un ton de voix ferme et décidé : « Oui, elle existe, et que ne dépend-il de moi qu'elle se répande dans le monde entier ? c'est tout mon désir. Allez en Russie, je vous autorise à vous revêtir de l'habit de la Compagnie. Je regarde les Jésuites de Russie comme de vrais Jésuites, et la Compagnie existante en Russie, comme légitimement existante. » Le P. Mancon, biographe du P. Pignatelli, raconte la même chose et ajoute : « Je prends Dieu à témoin que je tiens de la bouche du P. Pignatelli lui-même,

ce détail, qu'il devait me donner dans la suite et sous la foi du serment. »

Il est donc démontré que Pie VI, malgré toutes les assertions contradictoires de ses Nonces, a approuvé de vive voix l'existence de la Compagnie en Russie. Elle subsistait donc : et parce que le Bref qui la supprimait était nul de plein droit en Russie, faute de promulgation officielle; et de par l'approbation verbale que Pie VI lui donna à maintes reprises.

A qui s'étonnerait de la bienveillance de ce Pontife pour les Jésuites, nous dirons qu'il ne fit que rester fidèle à lui-même, parce qu'il les avait toujours aimés. Les intrigues tramées pour leur ruine par les Puissances, les concessions du Pape Clément XIV et enfin le Bref fatal du 16 août 1773 fortifièrent sa sympathie pour les victimes. Au moment où il fut promu au Souverain Pontificat, il reconnut que la question des Jésuites et de leur rétablissement tenait en émoi Rome tout entière. Il demanda à quelques Cardinaux leur avis par écrit. Les Cardinaux Antonelli et Calini opinèrent en faveur des Jésuites et conclurent à la nécessité de leur prompt rétablissement. Ce même Cardinal Calini, ayant atteint sa 84e année, demanda et obtint de se retirer dans sa patrie. Dans son audience de congé, 1er avril 1780, il renouvela ses instances pour le rétablissement de la Compagnie et supplia le Saint-Père, de la manière la plus touchante, d'accomplir ce grand acte de justice, et de laver l'honneur du Saint-Siège... Pie VI ne crut pas devoir obtempérer à ces vœux, mais il convint avec le Cardinal que la suppression de la Compagnie était une mesure regrettable... que de son côté il était prêt à la rétablir, mais que cela dépendait de la vie d'un seul homme (le Roi d'Espagne). « Il nous faut agir avec prudence, disait-il, les ministres des Cours me prennent pour un tertiaire des Jésuites. Prions le Seigneur de nous frayer la route vers le terme auquel nous aspirons. » Charles III vécut jusqu'en 1789... mais déjà éclatait la révolution française. Pie VI, privé des États de l'Église et de Rome, et dans la suite, de sa liberté personnelle, ne pouvait s'occuper du rétablissement de la Compagnie.

Mais est-il surprenant qu'avec de telles aspirations, il se soit trahi lui-même dans ses conversations intimes, et ait laissé voir à ses confidents le vrai fond de son cœur?

Nous pouvons donc conclure avec l'auteur d'une introduction à l'histoire de la Province de Gallicie que « La Russie fut véritablement le second berceau de notre Société, comme autrefois la France avait été son premier, ou pour parler plus juste, ce pays schismatique était pour elle ce que l'Égypte infidèle fut pour Jésus-Christ, notre divin Chef; de sorte que par un enchaînement de circonstances que Dieu seul pouvait ménager, la Compagnie de Jésus échappa au coup terrible qui la menaçait d'un anéantissement total, sans se montrer néanmoins rebelle à l'autorité légitime qui la frappait. C'est ainsi qu'un arbre dont on a coupé toutes les branches, renversé le tronc par terre, mais épargné une racine, renaît de cette racine même et redevient avec le temps tel que les siècles précédents l'avaient vu, ayant la même vigueur et portant les mêmes fruits, parce que la tige régénératrice est sortie du même germe que la première et qu'elle se nourrit des mêmes sucs. »

Czerniewicz ne goûta pas longtemps la joie que lui causait le rétablissement de la Compagnie; il mourut des suites d'une chute de voiture, le 20 juin 1785.

La Compagnie lui est à jamais reconnaissante; car après Dieu, elle est redevable de sa conservation inespérée à la prudence, au dévouement, à la fermeté de caractère du P. Czerniewicz; on peut le regarder comme le restaurateur et le second fondateur de la Compagnie. La Providence était avec lui; mais ce qui lui valut cette merveilleuse assistance, c'est sa dévotion au Sacré Cœur.

§ II.

On peut croire qu'il l'avait apportée de Rome où il passa plusieurs années en qualité de secrétaire de l'Assistance de Pologne. Il avait vu le triomphe du Sacré Cœur en 1765 lorsque Clément XIII avait solennellement approuvé la fête, l'Office et la Messe du Sacré

Cœur. Déjà la Compagnie se sentait menacée de toutes parts; déjà la violence de ses ennemis avait détaché deux fleurons de sa couronne, l'Assistance de France et celle de Portugal; et du sein de leur exil, comme du fond des cachots de Saint-Julien, les victimes de Pombal et de Choiseul cherchaient dans le Sacré Cœur leur suprême espérance. Placé par sa charge de Secrétaire non loin du T. R. P. Général, Czerniewicz recueillait les échos de toutes ces aspirations; et lorsqu'il dut quitter Rome pour prendre en qualité de Recteur le gouvernement du Collège de Polotsk, il se promit de communiquer à ses frères, dans les régions glacées du Nord, les saintes ardeurs dont il était embrasé. Les lettres que le P. Ricci adressait si souvent aux Religieux de la Compagnie le confirmèrent dans la conviction où il était que, si la Compagnie était sauvée, elle ne le serait que par le Sacré Cœur.

Enfin la nouvelle de la suppression arriva en Pologne; c'en était fait de la Compagnie, et le Sacré Cœur ne l'avait pas sauvée. Mais lorsque l'opposition spontanée de la Czarine au Bref de suppression eut rendu aux Pères de la Russie-Blanche une lueur d'espérance, Czerniewicz n'attribua qu'à l'intervention du Sacré Cœur cette faveur inespérée et mit de plus en plus en lui sa confiance. Ce ne fut pas en vain. Il sut, avec l'assistance de ce Cœur adorable, triompher de ses propres hésitations, confondre les intrigues que tramaient pour le perdre la diplomatie et le schisme, enfin reconstituer, sur la base d'une autorisation verbale mais authentique, la Compagnie renaissante. Il reconnaissait hautement que le Sacré Cœur avait tout fait, et à sa mort, il léguait cette persuasion intime à ses frères comme un héritage qu'ils n'eurent garde de négliger ou d'amoindrir.

Ainsi donc, se fortifier dans la dévotion au Cœur de son Dieu, la répandre autour de lui dans nos Maisons, la communiquer aux Églises de la Russie-Blanche qui l'ignoraient encore, ce fut la constante sollicitude du P. Czerniewicz; nous en avons quelques preuves.

Le compte-rendu de la deuxième Congrégation générale tenue à Polotsk nous apprend qu'on se préparait

dans toutes nos Maisons à la fête du Sacré Cœur par un *triduum* de prières. Le R. P. Roothan, qui entra au noviciat de Polotsk en 1804, y trouva ce *triduum* en pleine vigueur ; et dans la lettre encyclique qu'il adressait en 1848 à la Compagnie dont il était devenu le Supérieur Général, il s'exprimait ainsi : « Longtemps avant que Pie VII rendît notre Compagnie à une vie nouvelle, je m'étais rendu dans l'Empire Russe, seul pays où elle existât encore, et ayant obtenu par un bienfait de Dieu la faveur alors bien rare d'y être admis, je trouvai profondément gravée dans les cœurs de tous nos frères cette conviction : que si la Compagnie avait été merveilleusement conservée dans ce pays et commençait même à s'y accroître peu à peu, c'était au Sacré Cœur de Jésus qu'on devait un si grand bienfait, et qu'en outre tout ce qu'on espérait de son futur rétablissement dans tout l'univers, c'était encore de ce très saint Cœur qu'il fallait l'espérer uniquement. Ce pressentiment qui nous venait du Ciel, était pour nous une certitude. Aussi les Nôtres observaient-ils exactement, en l'honneur du Sacré Cœur, une pratique particulière, prescrite plusieurs années auparavant, et s'efforçaient-ils de répandre cette dévotion en formant de pieuses Congrégations dans chacun de nos Collèges, et en célébrant la fête du Sacré Cœur avec la plus grande solennité. Tous étaient extrêmement convaincus que la prospérité et l'accroissement de la Compagnie dépendaient surtout de notre ardeur à étendre ce saint culte parmi les Nôtres et parmi les fidèles. Vingt ans auparavant, le P. Stanislas Czerniewicz, qui remplissait alors la fonction de Vicaire-Général, avait adressé une lettre à tous ses frères pour les exhorter à la dévotion au Sacré Cœur. Cette circulaire qu'on lisait chaque année au réfectoire quelques jours avant la fête commençait par ces paroles dont je conserve encore le souvenir : « Jusqu'à présent nous avons eu recours dans nos pressantes nécessités aux Saints de la Compagnie, nous n'avons pas été frustrés dans notre attente, nous en avons la confiance. Cependant plusieurs grâces plus importantes, que nous avions lieu d'espérer, nous ont été refusées jusqu'en ce jour et

nous les avons demandées en vain ; c'est au Sacré Cœur qu'il nous faut recourir ; et un jour, nous en avons la confiance, il nous sera permis d'adresser aux Saints de notre Compagnie cette plainte innocente que sainte Scolastique adressa à saint Benoît, son frère. « Nous vous avons prié et vous n'avez pas voulu nous écouter ; nous avons prié notre Dieu et il nous a exaucées. » Quant aux exercices de piété que cette lettre prescrivait en l'honneur du très saint Cœur, nous avons continué de les pratiquer dans la Russie-Blanche, pendant les dix années qui s'écoulèrent, depuis mon entrée dans la Compagnie jusqu'au jour si longtemps désiré de son rétablissement, et après avoir obtenu cet insigne bienfait que nous reconnaissons devoir surtout au Sacré Cœur, nous continuâmes de nous acquitter de ces exercices jusqu'au jour où l'on nous exila de cet empire. »

Mais d'autres faits mettront encore plus en lumière le zèle qui portait le T. R. P. Czerniewicz à recommander partout la dévotion au Sacré Cœur.

Jean Howart, Recteur du Séminaire anglais de Liège, rapporte que Clément XIV avait permis aux Jésuites anglais qui se trouvaient dans les Pays-Bas, de rester dans leurs Collèges avec le nom de Xavériens, sous l'autorité de l'Évêque et selon la règle que ce prélat leur prescrirait. L'Évêque leur permit de continuer leur ancien genre de vie. Sur ces entrefaites, le P. Howart ayant appris que la Compagnie existait dans la Russie-Blanche, témoigna, au nom de tous ses compagnons, au P. Vicaire-Général, le désir qu'ils avaient de se réunir à lui. Le R. P. ne put déférer à cette demande. Le Bref de Clément XIV ayant été publié en Hollande, les Pères anglais n'étaient plus religieux ; tandis que les Pères de la Russie-Blanche formaient un corps religieux dans toute la rigueur du terme ; il ne restait donc à ces deux débris de l'ancienne Compagnie qu'à vivre dans une grande union de cœur et d'esprit et à s'aider de leurs mutuelles prières. Dans ce but, le P. Vicaire recommandait aux Pères anglais *d'introduire et de répandre parmi eux la dévotion au Sacré Cœur ; à l'exemple des Pères de la Russie-Blanche* qui avaient mis

en elle toute leur confiance, au grand profit, croyaient-ils, de leurs propres âmes et de celles du prochain.

Telle était, en effet, leur persuasion intime, comme l'atteste le P. Augustin Magnani, dans une lettre dont nous reproduisons un fragment ; elle est écrite de Polotsk en date du 1er avril 1784. « Nos Supérieurs reconnaissent ingénûment et ne cessent de répéter que dans la conservation de la Compagnie, ils n'ont rien voulu, rien fait de leur propre mouvement, mais qu'une sagesse toute divine et une Providence particulière ont tout conduit. Mais notre confiance va plus loin : ce n'est pas seulement dans la Russie Blanche que, par la toute-puissante bonté de Dieu, notre Compagnie sera conservée, mais elle s'étendra dans ce vaste empire, se reconstituera dans tout l'univers et y recouvrera avec encore plus d'éclat son ancienne splendeur.

« La bonté et la libéralité du Cœur très aimant de Jésus nous encouragent à demander avec une humble audace cette insigne faveur et nous autorisent à l'espérer. Le culte de ce divin Cœur est très florissant parmi nous. Il ne nous suffit pas de célébrer avec pompe chaque année la fête du Sacré Cœur et de nous y préparer par un *triduum* de prières ; chaque mois, dans tous nos Collèges, il y a exposition solennelle du Saint-Sacrement avec indulgence plénière et sermon au peuple. Ainsi se nourrit et se renouvelle cette dévotion solide que la charité du Cœur de Jésus nous avait réservée pour les temps que nous traversons, ainsi qu'il l'a révélé autrefois à sainte Gertrude, afin de réchauffer dans le divin amour ce monde languissant et vieilli. C'est à ce très saint Cœur que notre R. P. Vicaire Général attribue toutes les prospérités dont nous jouissons; et le R. P. François Kareu, Provincial, met tous ses soins à promouvoir son culte parmi les Nôtres et parmi les étrangers. Nous avons obtenu, au prix de bien des efforts et des démarches, que la statue de ce divin Cœur fût exposée à la vénération publique à Pétersbourg même, dans l'église catholique. Nous croyons que cette dévotion est la source cachée d'où nous viennent tous les biens déjà reçus, et d'où nous viendront d'autres faveurs plus grandes, octroyées à la

Compagnie et par elle à l'Église. Oh ! vénérons, aimons, imitons ce Cœur d'où nous sont venues tant de grâces. »

Écoutons encore le P. Czerniewicz dans son Encyclique du 8 mai 1784, adressée à tous les Pères de la Russie Blanche : « Les documents les plus incontestables établissent que Notre-Seigneur ne s'est pas contenté d'ennoblir notre Compagnie en lui donnant son Nom, il a fait plus : nous pouvons nous croire investis du plus glorieux apostolat ; chargés que nous sommes de répandre dans le monde entier la dévotion à son divin Cœur. Nos Pères ont commencé à remplir cette mission dans plusieurs parties du globe, particulièrement en Italie ; et leurs succès ont montré que le Cœur adorable de Jésus daignait faire de sa cause une même cause avec la nôtre. Aussi tous ceux qui, dans leur sacrilège audace, se sont insurgés contre le culte de ce divin Cœur, avaient antérieurement juré la perte de la Compagnie... Et nous avons raison de l'espérer ; ainsi que l'annonce le commun pressentiment des vrais fidèles, la Compagnie sera intégralement rétablie, lorsque la dévotion au Sacré Cœur aura, par le dévouement des nôtres, pris un notable accroissement. Et qui ne le croirait, pour peu qu'il considère sérieusement que notre Compagnie, dans sa situation présente, et dépourvue comme elle l'est de toute assistance humaine, n'a plus de secours à attendre que de sa seule miséricorde et de la toute-puissance du Très-Haut ? Mais qui pourra puiser à pleines mains dans les trésors infinis de la bonté et de la clémence divines, comme celui qui aura su se frayer un accès à la source de toute largesse, au foyer même de l'amour, au sanctuaire de toutes les grâces, au Cœur même de Jésus ? »

Le P. Gabriel Lenkiewicz fut élu Vicaire-Général, en remplacement du P. Czerniewicz, par les Profès réunis à Polotsk pour la seconde Congrégation générale tenue en cette ville. Le 2 octobre, les Pères discutèrent un *Postulatum* sur les développements à donner au culte du Sacré Cœur de Jésus et du très saint Cœur de Marie. Il fut décidé que sans préjudice du Triduum prescrit par le T. R. P. Stanislas Czerniewicz, on ajouterait tous les jours, après les litanies des Saints et les autres oraisons

déjà commandées, l'oraison du Sacré Cœur et que chaque samedi on réciterait les litanies de Notre-Dame de Lorette avant celles des Saints.

Le P. Nilles, à qui nous ne cessons de faire des emprunts, nous fournit encore deux documents de valeur qui nous montrent que, dans le plan de la Providence, le rétablissement de la Compagnie est surbordonné à l'extension du culte du Sacré Cœur par la Compagnie. Le premier nous a été conservé par le R. P. Petrucci qui fut, avant l'élection du P. Fortis, Vicaire-Général de la Compagnie. Dans son encyclique du 20 juin 1820 sur la dévotion aux Cœurs très saints de Jésus et de Marie, le P. Petrucci rappelle que la mesure de nos prospérités nous sera donnée par celle du dévouement que nous mettrons à promouvoir la dévotion au Sacré Cœur en nous-même et dans les autres... témoin, ajoute-t-il, la lettre que le P. Schedler écrivait de Polotsk le 1er novembre 1789 : « Dieu veut que nous fassions tous nos efforts pour augmenter en nous et dans le prochain la dévotion au divin Cœur de Jésus ; de là dépendent notre conservation et nos progrès, de là aussi les grâces innombrables que Dieu a résolu de prodiguer à ceux qui, pleins d'amour pour ce Cœur adorable, communiqueront aux autres les ardeurs dont ils sont eux-mêmes consumés. »

La même année 1789, le P. Tibère Sertor, écrivait de Modène au P. Vicaire-Général pour l'inviter à exciter de plus en plus parmi les enfants de la Compagnie la dévotion au Sacré Cœur. « Il connaissait, disait-il, une âme étroitement unie à Dieu et dont les hommes les plus remarquables par la doctrine, la prudence et la vertu avaient examiné et approuvé la sainteté. Or voici ce qu'une lumière surnaturelle lui avait appris : Dieu voulait absolument que les Pères de la Russie Blanche s'appliquassent à étendre et à réchauffer la piété envers le Sacré Cœur dans les âmes. La conservation et les développements du reste de la Compagnie en dépendaient. »

Le P. Vicaire-Général n'avait garde d'oublier ces avis qui lui venaient du Ciel, il les communiquait à ses Frères pour stimuler de plus en plus leur dévouement

à la bonne œuvre. « Que Dieu est bon ! écrivait-il, en 1794, aux Recteurs des Collèges : il daigne nous dire ce qu'il attend de nous, et par quel genre d'hommages nous parviendrons à lui plaire. Je n'en doute pas, Votre Révérence, de concert avec ses inférieurs, emploiera tous les moyens pour inspirer, propager et vivifier de plus en plus le culte du Sacré Cœur. Que tous ceux des Nôtres à qui sont confiées ou la direction des âmes dans les églises, ou la Régence dans les Collèges, se souviennent que leur principal devoir est de s'appliquer, avec discrétion sans doute, mais aussi avec une constante énergie, à étendre, à consolider le culte et l'amour de cet adorable Cœur, source intarissable de tous les biens. »

Le P. Lenkiewicz mourut le 10 juillet 1798 : le Père François Kareu lui succéda le 1er février 1799. Nous avons dit qu'encore Provincial, il était singulièrement dévoué au Sacré Cœur ; une fois promu au gouvernement de la Compagnie, ce qu'il estima surtout dans les attributions de sa haute dignité, ce fut le pouvoir plus grand qu'il avait de faire davantage pour sa dévotion bien-aimée ; il sut la développer au dedans comme au dehors de nos Maisons, et non seulement dans nos églises, mais au delà des frontières de la Russie Blanche. Il érigea dans chacune des églises dépendantes de nos Collèges des autels, des statues, des Confréries du Sacré Cœur. Les Jésuites répondaient avec un filial empressement aux avances de leur vénéré Supérieur, ils formèrent entre eux une pieuse ligue par laquelle ils s'engageaient à réciter chaque jour certaines prières au Sacré Cœur [1].

[1] Cette association avait un double objet : elle se proposait d'obtenir la grâce d'une bonne mort pour chacun de ses membres, et pour la Compagnie, un prompt rétablissement dans tout l'univers.

Chaque jour, les associés récitaient la prière suivante : « Seigneur Jésus, souvenez-vous de la parole que vous avez adressée à votre serviteur pour l'affermir dans la confiance, quand vous avez dit : « Si deux d'entre vous s'accordent ici-bas pour demander une grâce quelconque à mon Père qui est au ciel, elle leur sera accordée. » Animés par cette promesse, nous vous le demandons par votre Sacré Cœur et par le très doux Cœur de la Vierge votre Mère, au nom de tous ceux qui se sont enrôlés dans notre association ; faites qu'ayant commencé notre vie dans votre disgrâce, nous la

La nouvelle qu'une Confrérie du Sacré Cœur existait à Polotsk s'étant répandue dans l'empire d'Allemagne, on vit les familles les plus distinguées par leur noblesse et par les services rendus solliciter l'honneur d'être inscrites dans les registres de l'association... et jusqu'en Finlande, il se forma une Confrérie affiliée à celle de Polotsk.

Le T. R. P. Gruber, élu Général de la Compagnie le 6 octobre 1802, et le T. R. P. Thaddée Brzozowski, qui lui succéda, le 2 septembre 1805, héritèrent aussi des sollicitudes du R. P. François Kareu pour la dévotion au Sacré Cœur. Le P. Brzozowski, dix ans avant son généralat, avait publié à Polotsk un ouvrage sur les Confréries du Sacré Cœur, qui fut réimprimé plus tard. Il le fit même traduire en langue *Lettoise*, pour que les peuplades, jusque-là perdues au sud de la Livonie et sans relations avec leurs voisins, pussent aussi louer le Sacré Cœur dans leur langue et faire leur partie dans le concert universel.

Toutes ces traditions de dévouement au Sacré Cœur se soutinrent dans la Russie Blanche avec une fidélité constante jusqu'à la sortie des Jésuites en 1820; mais de son côté le Sacré Cœur tenait ses promesses; à ces Jésuites si peu sûrs du lendemain il donna près d'un demi-siècle de vie, de travail et de gloire. Ils avaient contre eux presque toutes les Cours de l'Europe; les Nonces du Pape conspiraient avec les ambassadeurs des puissances pour les anéantir. Le schisme grec triomphant en Russie,

terminions par un acte de parfait amour de Dieu ; accordez-nous aussi que votre Compagnie soit promptement rétablie en ce monde et dans un état meilleur qu'autrefois... Vous qui étant Dieu vivez et régnez avec Dieu le Père dans l'unité du Saint-Esprit... Ainsi soit-il ! »

On dit ensuite le Psaume : *In te, Domine, speravi...* avec le *Gloria*... comme dans l'office divin... Puis, en l'honneur des Saints Cœurs de Jésus et de Marie 3 *Pater, Ave* et *Gloria*. De plus chaque mois une messe sera dite et offerte pour les mêmes fins ; chaque mois aussi on fera quelque mortification et un acte de Vertu. A. M. D. G.

Extrait du livre *de Spiritu Societatis Jesu*, auctore P. Rossetti, S. J.

Friburgi Brisgoviæ : Herder, 1888.

n'épargnait ni les mensonges ni les calomnies les plus odieuses pour obtenir leur expulsion. Leur existence dépendait d'une simple formalité, de la promulgation du Bref qui supprimait leur Institut. On peut le dire, leur vie ne tenait qu'à un fil, et ce fil était aussi fragile que la volonté d'une femme est changeante. Et cependant tous les complots avortèrent, les plans les plus profondément concertés échouèrent; le fil tint bon et Catherine ne changea pas. Cette survivance demi-séculaire de la Compagnie dans la Russie Blanche fut une faveur du Cœur de Jésus. C'est Lui qui entretenait cette étincelle, ce souffle de vie que tant d'ennemis aspiraient à éteindre; Lui qui dictait à Clément XIV la lettre dont la Czarine s'autorisait pour défendre les Jésuites contre leurs propres scrupules ; Lui qui inspirait à Pie VI le courage d'approuver *verbalement* les actes de la Congrégation générale tenue à Polotsk en 1782 ; Lui enfin, qui, par la main de Pie VII, reconnaissait solennellement l'existence officielle des Jésuites de Russie, et la rendait parfaitement *légale*, de *légitime* qu'elle était jusque-là.

Il est vrai que le Sacré Cœur ne voulait pas les soustraire à la proscription qui les chassa de la Russie Blanche si longtemps hospitalière ; mais pour les Fils d'Ignace cette expulsion fut-elle un mal, et non pas plutôt un grand bien? Déjà la Compagnie n'était plus renfermée dans les limites de l'empire Russe : Pie VII l'avait rétablie dans tout l'univers (1814). La France, l'Espagne, Naples, toutes les monarchies Bourbonniennes avaient des Jésuites; ils existaient en Autriche et en Gallicie, en Angleterre, dans les Pays-Bas et dans toute l'Italie ; ils pénétraient en Amérique. Or, de Pétersbourg ou de Polotsk, le gouvernement d'une Compagnie répandue dans tout l'univers devenait difficile, surtout si l'on se souvient des entraves de tout genre dont la police moscovite hérissait sa frontière. Toute communication avec l'étranger dépendait du *placet* impérial, et toute correspondance était contrôlée. Le T. R. P. Général, retenu en Russie, n'aurait pu que difficilement atteindre dans ses actes ses fils déjà nombreux et dispersés dans toutes les parties du monde catholique ; plus difficilement encore il aurait

communiqué avec Rome, sous les yeux du schisme, nécessairement ombrageux et jaloux. Il aurait donc manqué d'indépendance, d'initiative et de moyens d'action. La vraie place du successeur d'Ignace était à Rome, au centre de la Catholicité, sous l'œil et à la main du Saint-Père, pour lui demander la direction à suivre, et exécuter ses volontés. Ainsi l'ukase qui bannissait les Jésuites rendait l'espace à leur zèle et à leur administration sa liberté... La haine qui obtint d'Alexandre Ier le décret de bannissement se flattait de nuire aux Jésuites ; elle leur fut plutôt secourable ; et le Sacré Cœur, en permettant aux schismatiques et aux illuminés ce facile triomphe, se réservait de tirer encore une fois le bien du mal, et de donner au rétablissement de la Compagnie dans le monde entier son couronnement nécessaire.

CHAPITRE X.

RENAISSANCE DE LA COMPAGNIE.

Nous venons de raconter comment la Compagnie fidèle jusqu'à la fin au Cœur de Jésus, l'avait trouvé fidèle à son tour à toutes ses promesses. Le désir de ne pas interrompre le cours de notre récit, nous a fait omettre un certain nombre de faits que dans l'ordre des temps, nous aurions dû mentionner antérieurement. Ces faits manifestent le revirement d'opinion qui se faisait dans les esprits en faveur de la Compagnie supprimée... ils sont les signes précurseurs de la réparation qu'ils inaugurent, les préludes de la réhabilitation qu'ils annoncent et qu'ils préparent. On sent, en les constatant, que le rétablissement de la Compagnie n'est pas loin ; et que le monde chrétien soupire après lui. Ces réhabilitations partielles, ces essais de restauration nous montrent les derniers survivants des Fils d'Ignace toujours dévoués au Sacré Cœur ; ils appartiennent donc à notre sujet.

§ I.

Le Portugal.

Le Portugal avait été le premier à frapper les Jésuites, il fut le premier à reconnaître ses torts. A la mort du Roi Joseph Emmanuel, de ce Roi fainéant dont le ministre Pombal était le *maire du palais,* la princesse Marie-Francisca, fille de ce monarque, et le prince don Pedro son époux montèrent sur le trône. Leur avènement précipita la chute du tout-puissant ministre et la disgrâce de celui-ci amena la réhabilitation de la Compagnie.

Nous avons vu que Pombal avait déclaré la guerre aux Saints même de la Compagnie triomphante ; la reine

s'empressa de leur rendre les honneurs liturgiques dont il les avait dépouillés. Saint Ignace retrouva dans le Bréviaire les leçons de son Office et l'oraison qui lui était propre. Saint François de Borgia fut de nouveau acclamé patron du royaume avec rite de première classe et octave... et les ornements d'argent massif que Pombal avait confisqués furent restitués à la chapelle de Saint-François Xavier. Mais une autre réparation non moins urgente s'imposait avant tout à la piété de la reine et à sa justice. Donâ Maria se hâta de ravir aux cachots de Saint-Julien et aux autres prisons les infortunés que Pombal y avait ensevelis. Après 18 ans de lente agonie, les derniers survivants des vengeances du cruel ministre, revirent enfin la lumière, ils respiraient, ils étaient libres. Les Jésuites, qui avaient survécu à tant d'infortunes, reprirent sous l'habit séculier les habitudes qu'ils avaient sous l'habit religieux. Ils consacrèrent à l'instruction des enfants dans les catéchismes, à la prédication, à l'administration des Sacrements le peu de forces qui leur restait; surtout, ils s'appliquèrent à payer la dette de leur reconnaissance à ce Cœur de Jésus qui les avait consolés dans les ennuis de la captivité. Son culte, introduit en Portugal par les anciens Jésuites, avait partagé leur disgrâce ; Pombal s'acharnant à faire périr une dévotion que tant de liens rattachaient à la Compagnie, la Reine voulut faire amende honorable au Cœur de son Dieu. Dès la première année de son règne, elle obtint, le 16 mai 1777, de Son Excellence le Nonce apostolique l'établissement d'une fête de première classe avec vigile et jeûne, et Office propre du Sacré Cœur; elle voulut que cette fête fût chômée par tous ses sujets. Mais là ne s'arrêta pas la religion de cette pieuse Reine. Comme le Cœur de Jésus et ses zélateurs ne s'étaient trouvés nulle part ailleurs plus qu'en Portugal en butte à tous les outrages, Maria Francisca ne recula devant aucun genre de réparation. Son ambassadeur à Rome eut ordre de déclarer solennellement au Saint-Père que les Jésuites portugais étaient innocents des crimes qu'on leur avait imputés... Elle fit plus : le procès de Pombal fut instruit ; l'orgueilleux ministre avait mérité la peine de mort ; mais par égard pour la mémoire du

Roi son père, la Reine commua cette peine et condamna le coupable à un exil perpétuel dans sa propriété de Pombal. Il y vécut environ cinq années, également méprisé et méprisable, chargé des malédictions de tout un peuple... Du fond de son exil, il pouvait entendre les cris de joie qui accueillaient sa disgrâce et le triomphe de ses victimes. La Reine voulait que ce triomphe fût complet ; elle donnait par là une consolation à sa piété et une plus ample satisfaction à sa justice. Connaissant la solidarité qui unissait la cause de la Compagnie et celle du Sacré Cœur, elle se résolut d'élever à la gloire de l'un et de l'autre un monument réparateur. Avec l'approbation et à l'instigation du Souverain Pontife, elle fit construire un temple de toute beauté pour le dédier au Sacré Cœur, et voulut en poser elle-même la première pierre sur laquelle le Cardinal de Sylva, Patriarche de Lisbonne et des Indes, appela les bénédictions de la Sainte Église. Ni les amis, ni les ennemis de la Compagnie ne se trompèrent sur la portée de cette réparation ; la fureur à peine contenue de ceux-ci n'eut d'égale que l'allégresse de ceux-là, tous comprirent que la Reine en glorifiant le culte du Cœur adorable, entendait aussi rendre hommage à ses plus vaillants propagateurs.

§ II.

La France.

La France, qui avait suivi le Portugal dans ses rigueurs contre la Compagnie, ne se pressa pas de l'imiter dans son œuvre de réparation. Quelle justice pouvait-on attendre d'un peuple qui proscrivait sous peine de mort toute manifestation du culte catholique, expulsait les prêtres du sol natal ou les déportait à Cayenne et à Sinnamarie, et faisait conduire par des gendarmes le Souverain Pontife à Valence, devenue sa prison et son tombeau ? Cependant le vide causé par la suppression de la Compagnie était senti en France plus vivement qu'ailleurs ;

et plus d'une association se forma dans le but de préparer les voies à une restauration.

La première eut pour fondateur l'abbé François-Éléonor de Tournély, né à Laval, le 21 janvier 1767. Admis au Séminaire de Saint-Sulpice, il s'empressa de faire partie d'une pieuse association composée des plus fervents élèves de théologie ; association secrète dont les membres se portaient mutuellement au bien et travaillaient par tous les moyens à la sanctification de leurs condisciples. Dans ce milieu privilégié, on parlait des œuvres que la suppression de la Compagnie de Jésus avait laissées en souffrance. On se demandait si Dieu ne susciterait pas un Pontife qui referait ce qu'un autre avait défait, et qui instruit à l'école du malheur, *voudrait de l'Ordre éteint rallumer le flambeau.* Éléonor de Tournély se crut la vocation de concourir à cette renaissance ; et au sein même de l'exil où la tourmente révolutionnaire l'avait contraint de se réfugier, il s'unit au prince Charles de Broglie, à Pierre-Charles Leblanc et à Xavier de Tournély, son propre frère, pour essayer de reconstituer la Compagnie de Jésus sous le nom de Prêtres du Sacré Cœur. Du moment que le nom de Compagnie de Jésus était proscrit, quel nom meilleur pouvaient-ils adopter que celui de Prêtres du Sacré Cœur ? En prenant ce titre glorieux, ils se substituaient à la Compagnie de Jésus dans l'accomplissement de la mission qu'elle avait reçue du Sacré Cœur lui-même, ils s'engageaient à reprendre et à continuer la tâche que, de concert avec les Visitandines, les Pères Jésuites avaient commencée avec tant de zèle en propageant partout la dévotion révélée à la B. Marguerite-Marie. Bientôt Joseph Varin, leur ancien condisciple et ami de Saint-Sulpice, mais depuis longtemps enrôlé dans un régiment de dragons de l'armée de Condé, vint providentiellement les rejoindre à Venloo. Il ne voulait qu'embrasser ses anciens confrères et de là courir aux avant-postes, mais sur les instances qui lui furent faites, il consentit à consulter Dieu; il se confessa, il communia, Dieu lui parla au cœur et lui donna la lumière. Un moment, un seul moment l'avait changé, changé entièrement et pour toujours. Au sortir de l'é-

glise, il dit à celui de ses amis qui lui avait donné la Sainte Communion : « Oui, quand le bon Dieu m'aurait envoyé un ange pour me faire connaître sa volonté, je n'aurais pas une certitude plus entière; je n'hésite plus, je suis avec vous. » Le jour même où elle avait fait cette riche recrue, l'association voyageuse se mettait en route pour l'Allemagne, et après cinq semaines de marche, arrivait à Augsbourg. Là, leur nombre s'accrut, ils étaient huit, et le P. de Tournély, que son mérite avait mis provisoirement à la tête de cette vaillante troupe, donna à tous ses confrères les Exercices spirituels. Le pieux instituteur fit passer dans les âmes le feu qui dévorait la sienne. Il s'était déjà consacré au Sacré Cœur, comme l'atteste le P. Varin qui rencontra un jour un papier sur lequel Tournély avait écrit, avec son sang, ces lignes : « Je me consacre aux Cœurs de Jésus et de Marie, je fais en conséquence le vœu d'employer ma vie à propager la dévotion au Sacré Cœur et à l'Immaculée Conception de Marie. Je m'engage à renouveler ce vœu deux fois l'an. » Dans la retraite qu'il prêchait à ses confrères, il les engagea à se donner comme lui au divin Cœur ; ils n'eurent garde de s'y refuser. Ils se consacrèrent donc par un vœu spécial au Sacré Cœur et au Très Saint Cœur de Marie ; ils promirent aussi de rester fidèles à l'œuvre commencée; de plus, à l'exemple d'Ignace et de ses premiers compagnons, ils firent le vœu d'obéir au Saint-Siège et d'aller se jeter aux pieds du Souverain Pontife tous ensemble, ou du moins quelques-uns d'entre eux, pour se mettre à sa disposition et se consacrer au service de l'Église dans les lieux et de la manière que leur ordonnerait Sa Sainteté. Il appartiendrait au Supérieur de décider quand il les croirait assez préparés pour tenter avec fruit cette solennelle démarche.

Cependant, repoussés par les progrès de l'invasion française d'Augsbourg à Passau, de Passau à Vienne, de Vienne à Hagenbrun, la petite colonie augmentait en nombre et en ferveur. Ces déplacements réitérés ne nuisaient ni au recueillement, ni à la prière, ni au travail ; les expulsés emportaient avec eux leur esprit de pauvreté et leur prédilection pour l'obéissance. Leur nour-

riture était plus que frugale : leur logement, leur habillement étaient pauvres, on changeait même quelquefois les petits meubles à l'usage de chacun, ils souffraient souvent du froid, leur vie était une mortification continuelle, cependant ils vivaient contents. Le P. de Tournély était l'âme de tous, il stimulait quelquefois leur ferveur, plus souvent il devait en modérer les empressements ; il s'attachait à rendre leurs privations supportables, et le P. Varin raconte qu'il le vit venir, avec une bonté ravissante, porter à ses frères des briques chaudes la nuit pour leur réchauffer les pieds. Dieu encourageait ce dévouement par des lumières extraordinaires. M. Émery semble y faire allusion dans une lettre du 28 avril 1794. Ayant eu le bonheur de rencontrer en Allemagne la colonie des Pères du Sacré Cœur, il marquait ainsi son édification : « Ils vivent comme des saints et roulent dans leurs têtes les projets les plus étonnants comme les plus saints. J'admire leur foi et leur courage. Il est très incertain que ce qu'ils auraient le plus à cœur pût réussir, mais ce qui est très certain, c'est qu'ils font de grands progrès dans la vertu. Il paraît que leur confiance dans Tournély est au plus haut point et il le mérite, car les grâces que Dieu lui fait sont vraiment extraordinaires. »

Cependant les Pères du Sacré Cœur, ayant appris que la Compagnie de Jésus existait dans l'empire Russe, firent demander au Père Vicaire général de vouloir bien les incorporer à la Société. Le P. Lenkiewicz craignit que l'admission d'une vingtaine de Français ne souffrît des difficultés de la part du gouvernement russe, alors fort en garde contre tout ce qui venait de France. D'ailleurs comment employer tant d'étrangers qui ignoraient la langue du pays ? Il encouragea les Pères du Sacré Cœur à se sanctifier dans le genre de vie qu'ils avaient embrassé. Peut-être que des temps plus favorables leur offriraient l'occasion d'exécuter leur projet dans l'Allemagne même... ils attendirent donc de meilleurs jours.

Bientôt ils firent une grande perte : le 9 juin 1797, le P. de Tournély, leur Supérieur, succomba aux at-

teintes de la petite vérole ; il avait à peine trente ans ; mais en mourant, il avait déposé dans l'âme de ses disciples trois grandes choses : l'amour du Sacré Cœur, l'amour de l'Eglise et l'amour de la Compagnie de Jésus... Un moment réunis aux Pères de la Foi, ils s'empressèrent d'entrer dans la Compagnie lorsqu'en 1814 Pie VI l'eut rétablie dans le monde entier. Ils avaient l'esprit, le cœur, les traditions des Pères Jésuites... ils n'eurent qu'à changer de nom et d'habit, et continuèrent de se montrer avec les nouveaux frères qui les avaient accueillis les vrais apôtres du Sacré Cœur.

Au moment où le P. de Tournély s'essayait à former des hommes qui seraient comme des pierres d'attente destinées à la reconstruction de l'œuvre d'Ignace, une autre société se fondait en France, avec la même ambition et le même but, par les soins du P. Pierre Joseph Picot de Clorivière... Ce gentilhomme breton était entré dans l'ancienne Compagnie le 14 août 1750, à la suite d'un appel qu'il estima toujours tenir du miracle. L'arrêt du Parlement qui supprimait la Compagnie en France le contraignit de se retirer en Belgique et en Angleterre. Il se trouvait encore à Liége le 15 août 1773, et ses instances réitérées lui obtinrent la grâce de prononcer ses derniers vœux la veille même du jour où Clément XIV promulgua le Bref d'extinction de la Compagnie de Jésus. Le P. de Clorivière fut avec le P. Felici dont nous parlerons plus tard un des derniers admis dans la Compagnie. Rendu à la liberté du siècle, il offrit ses services à son évêque d'origine, Mgr de Laurens, et il dirigeait le collège épiscopal de Dinan au moment où la révolution française voulut imposer sa tyrannie aux consciences. Contraint d'abandonner son poste, l'abbé de Clorivière résolut de se rendre en Amérique pour s'associer aux missionnaires du Maryland ; là, d'anciens amis et en particulier l'évêque de ces contrées sollicitaient son secours. Sur ces entrefaites, il dut se rendre à Saint-Malo, le 19 juillet 1790, pour y prononcer le panégyrique accoutumé de saint Vincent de Paul ; et c'est là, au moment où il disposait toutes choses pour son départ, qu'une lumière d'en haut se fit jour dans son

âme. Il crut entendre une voix intérieure qui lui disait : « Et pourquoi ne tenterais-tu pas cela en France ? pourquoi pas en Europe ? » Et cette lumière lui montrait la Société qui naîtrait de lui avec ses éléments constitutifs et sous des traits si vifs qu'il s'étonnait de n'en avoir pas eu plus tôt la pensée. Sur-le-champ, il va s'ouvrir à un vénérable vieillard qui s'occupait d'éducation, et lui expose le plan de sa Société avec sa fin, sa nature, ses fonctions, en un mot tout l'ensemble de l'œuvre, tel qu'il devait le déterminer plus tard... Le vieillard émerveillé lui répond : « Le doigt de Dieu est là ! que seulement Dieu donne vie à cette association, et je m'y inscris des premiers. » Et il tint parole, il fut le chef et l'initiateur de ceux qui, dans cette ville, s'associèrent à l'œuvre naissante. A sa prière, le P. de Clorivière mit par écrit les idées qu'il avait exposées. Il avait à peine achevé ce premier travail, qu'il dut se résigner à en faire un second, et recommencer pour les femmes ce qu'il avait ébauché pour les hommes. Dieu le voulait, lui semblait-il, et bien qu'une seule de ces deux œuvres lui parût un trop lourd fardeau pour sa faiblesse, la divine Providence saurait bien, en l'assistant, lui donner les forces nécessaires à cette double entreprise. Il était d'ailleurs absolument décidé à ne rien faire sans l'assentiment de son Évêque et à s'en tenir à son jugement. Il alla donc tout raconter à ce Prélat, qui, loin de l'en détourner, approuva pleinement son idée ; tant il était persuadé qu'une Société demandée par le Ciel ferait un grand bien dans les âmes. Il voulut même donner son consentement par écrit, et autorisa le Père à communiquer son dessein à tous ceux qu'il en jugerait dignes. Le Père se mit à recruter des compagnons de son apostolat; presque tous ceux auxquels il s'en ouvrit applaudirent à son dessein, et ils signèrent d'un commun accord la supplique qu'on devrait présenter au Saint-Père. Il fallut donc aller à Rome, et le P. de Clorivière se mit en route. Mais arrivé à Paris, il se vit entouré de difficultés qui l'arrêtèrent. Plusieurs de ceux sur lesquels il comptait trahirent sa confiance, et de nouvelles lumières lui firent comprendre que sa mission était moins de ressusciter la

Compagnie de Jésus que de fonder une nouvelle Société qui en serait comme le rejeton et le développement. Bientôt l'évènement lui prouva que cette pensée venait de Dieu : Son Excellence le Nonce Apostolique, Archevêque de Rhodes, lui promit son appui ; de plus, le vénérable M. Hody, prêtre de grande vertu qui dirigeait la maison de la Mission, l'encouragea de ses conseils et de ses prières ; il lui chercha même des adhérents. Quelques semaines après, comme les associés se trouvaient au nombre de dix, ils résolurent d'inaugurer leur nouveau genre de vie, en le plaçant sous les auspices de la Très Sainte Vierge. Et le 2 février 1791, fête de la Purification, sur la colline de Montmartre, dans cette même chapelle de Notre-Dame où saint Ignace avait jeté les fondements de sa Compagnie, la petite Société du Sacré Cœur de Jésus reçut le jour.

Pendant que ces choses se passaient à Montmartre, ce même 2 février, une autre association, composée de vierges et de veuves, se formait à Paris, sous la conduite de Mlle de Cicé, qui, prévenue depuis ses jeunes années des dons les plus précieux de la grâce, s'était, même sans quitter le siècle, totalement consacrée à Dieu. Ses compagnes prirent le nom de Société du Saint Cœur de Marie.

Ces deux sociétés parvinrent à se maintenir malgré les horribles tempêtes qui se déchaînaient par ces temps orageux. C'était un premier bienfait de Dieu... elles vivaient. Mais elles en obtinrent un second, celui de souffrir le martyre pour Jésus-Christ. Elles furent comme baptisées dans le sang de plusieurs de leurs membres. Déjà elles avaient leurs rameaux dans le ciel avant d'être bien enracinées sur la terre. Et n'était-ce pas une gloire et une consolation d'avoir peuplé le Ciel de saints dont la puissante intercession protégerait leurs frères encore militants ici-bas ? Mais si violente que fût la haine des persécuteurs, jamais ils ne portèrent à ces deux sociétés naissantes le coup fatal et ne leur firent de mortelles blessures ; jamais ils ne surprirent le secret même de leur existence. Ils abattaient çà et là des tiges qu'ils croyaient vivre de leur vie individuelle, sans savoir de quel arbre elles étaient les rejetons.

Une Providence toute spéciale protégeait ceux sur la sollicitude desquels reposait l'œuvre tout entière. Ils durent sans doute, au plus fort de l'orage, se blottir inactifs sous leur tente ; chacun des associés vivait alors comme séparé du tronc qui les portait ; chacun se cachait, les relations même par correspondance étaient devenues impossibles. Mais bientôt la fureur de l'ennemi se calma : les membres des deux familles du P. de Clorivière reprirent courage, les proscrits reparurent à la lumière, on recommença la propagande interrompue, des lettres purent s'échanger impunément. Paris vit alors de nombreuses recrues réparer les vides causés par la mort ou par le malheur des temps. La Société des Prêtres du Sacré Cœur put s'étendre dans les provinces ; mais la Société qui se recrutait parmi les femmes fit des progrès bien plus rapides et plus consolants encore.

C'était le moment de demander l'approbation de Rome ; on était en 1800. Deux prêtres, MM. Astier et Beulé se rendirent auprès du Souverain Pontife Pie VII, et lui présentèrent leur supplique. Le Saint-Père répondit 1° qu'il saisirait avec empressement toute occasion de favoriser les bonnes Œuvres ; 2° qu'il donnait une approbation verbale, mais sans publicité, au genre de vie exprimé dans la supplique ; que du reste il se réservait d'accorder une approbation publique en des temps meilleurs ; 3° que les membres de l'association pourraient faire des vœux simples et annuels sous l'autorité de l'Ordinaire ; 4° enfin qu'il accordait la permission d'entrer dans cette Société à tous ceux qui le voudraient. Puis Sa Sainteté remit aux deux délégués des chapelets, des reliquaires et des indulgences.

Encouragés par cette approbation verbale, les zélateurs des deux Sociétés prirent confiance dans l'avenir. Aussi bien leur tentative était pleine d'à-propos et répondait aux nécessités des circonstances.

Les Ordres religieux sont en principe inséparables de la véritable Église, ils sont l'épanouissement de sa vie, et comme les fruits nécessaires de ses meilleures aspirations; mais il arrive des temps malheureux où la vie religieuse est méconnue, où son apparition dans le

monde est proscrite. On prohibe le port des vêtements qu'elle adopte, on dissout ses assemblées, on lui refuse toute participation aux libertés communes, on n'en veut plus ; et cependant le bien de la religion les réclame. Il y aura toujours dans l'Église de ces nobles âmes qui se trouvent à l'étroit dans le chemin des préceptes, des âmes qui ont faim et soif de sacrifice et qui soupirent après ces hauts sommets de la perfection où les porte un surnaturel essor. D'un autre côté, les peuples qui les repoussent en ont besoin ; le dévouement religieux est le sel qui conserve la vie commune, le parfum qui l'embaume, le ressort qui la soutient et qui l'élève, en d'autres termes : les conseils sauvent les préceptes. Le moyen donc de subvenir à ces nécessités sociales par le bienfait de la vie religieuse au sein des populations qui la repoussent ? Le moyen de leur venir en aide à leur insu et comme malgré elles ? Ce moyen, le P. de Clorivière l'a trouvé : il a conçu une Société dont les membres ne cherchent que la gloire de Dieu, ne sont unis que par les liens tout intérieurs de la charité et de l'obéissance, sans qu'aucun signe d'association les trahisse; n'ayant ni vêtements semblables, ni maisons qui les abritent, ni églises qui leur appartiennent, ni propriétés communes ; vivant séparés comme devaient vivre les premiers prédicateurs de l'Évangile dans les commencements du christianisme, ou comme aujourd'hui les missionnaires dans les pays de schisme et d'hérésie. Telle a été la conception du P. de Clorivière ou plutôt telle l'inspiration qui lui est venue d'en haut.

La fin générale de cet Institut est la gloire de Dieu par le salut des âmes ; sa fin particulière est de procurer les avantages du cloître même au milieu du monde à quiconque se croit appelé à la vie parfaite. Tous ceux et celles qu'aucun empêchement n'éloigne de la vie des conseils, quel que soit leur état ou leur office, peuvent y entrer pour s'y appliquer à la perfection.

Ce genre de vie qu'on ambitionne de garder se rapproche de celui que saint Ignace a décrit dans ses Constitutions. Dans l'impuissance où l'on était de ressusciter un Nom que tant de haines aveugles avaient flétri, on a

voulu s'en rapprocher le plus possible ; ne pouvant être la Compagnie de Jésus, on s'est appelé la Société du Cœur de Jésus. Aussi, à part le but spécial que les circonstances imposaient à cette société secrète, tout est emprunté à la Compagnie. Les constitutions, les règles, les emplois, la hiérarchie sont calqués sur l'Institut de saint Ignace. La Société du Cœur de Jésus et la Compagnie de Jésus ont le même esprit, les mêmes industries, les mêmes prières, les mêmes devoirs et exercices, les mêmes dévotions privilégiées. Nous ne poussons pas plus loin cette étude ; que l'on se souvienne que la Société du Cœur de Jésus ne doit pas former un corps visible, qu'elle doit passer *incognito* tout en faisant le bien, et on aura l'idée de tout ce qui la rapproche de la Compagnie de Jésus et de tout ce qui la sépare.

Parmi les prières en usage dans les deux Sociétés fondées par le P. de Clorivière, il en est une qui s'adresse aux Très Saints Cœurs de Jésus et de Marie pour obtenir par leur intercession que l'une et l'autre se propagent dans tout l'univers ; la voici :

« Cœur très sacré de Jésus et vous, Cœur très aimable de Marie, exaucez l'ardente prière et l'humble supplique que nous vous adressons : Étendez à tout l'univers pour votre plus grande gloire ces deux Sociétés religieuses qui, spécialement consacrées à votre service, s'honorent de porter votre Nom. Que dans tous leurs sentiments et dans toutes leurs actions, elles présentent partout et toujours une fidèle image de vos perfections adorables ! C'est de vous et par vous que nous attendons cette grâce, ô Jésus, qui, n'étant qu'un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il ! »

Cette prière a-t-elle été exaucée ? Nous répondons affirmativement pour la Société du Très Saint Cœur de Marie. Elle s'est répandue dans les deux mondes comme le demandait sa prière ; elle vit encore aujourd'hui avec toute la ferveur de ses premiers jours. Elle est à Rome, à Paris, à Londres, dans toutes les capitales et dans un grand nombre de villes importantes ; partout vivifiant les œuvres de piété, de charité et de zèle, partout conti-

nuant d'embaumer de son parfum les familles où elle est entrée, partout faisant le bien et ne se trahissant que par sa vertu.

Bien que le vêtement religieux soit accepté par la société contemporaine, et que nos Religieuses puissent se montrer à la grille de leur parloir ou circuler dans les villes sous les costumes les plus variés et quelquefois les plus étranges, sans exciter ni l'étonnement ni le mépris, les Filles du Saint Cœur de Marie ont conservé leur raison d'être. Elles offrent toujours, sous le voile du mystère, les avantages de la vie parfaite aux personnes que leur santé, les exigences de la piété filiale ou les préjugés des parents retiennent au sein de la famille; et fasse la Providence que les évènements ne rendent pas bientôt à leur genre de vie une plus grande actualité. Les jours mauvais qui ont vu leur berceau peuvent revenir encore; 1789 était plus près de 1793 qu'on ne le pense communément. Puisse le centenaire de l'un ne pas ramener le centenaire de l'autre, en ressuscitant ses cruautés et ses horreurs !

La Société du Cœur de Jésus n'a pas eu les mêmes destinées que celle du Saint Cœur de Marie. Elle a depuis longtemps cessé d'exister, sans que nous puissions préciser l'époque de sa fin. Faut-il s'en étonner ? son existence était un mystère : de même qu'il ignorait sa vie, le monde ignora sa mort.

Il est probable que les membres de cette Société, apprenant le rétablissement de la Compagnie en Russie, dans le duché de Parme et dans les deux Siciles, se demandèrent si leur association avait encore sa raison d'exister. Ils s'étaient flattés de se substituer à l'ancienne Compagnie en travaillant comme elle au salut des âmes, et voici que sortie du tombeau celle-ci reparaissait pleine de vie, pleine d'avenir, prenant encore une fois le monde pour théâtre de son zèle. Tous ceux qu'attiraient les charmes de la vie religieuse selon l'Institut d'Ignace, iront de préférence se rallier à sa bannière, maintenant qu'elle flotte au grand jour. Ainsi firent le P. de Clorivière lui-même et beaucoup de ses adhérents. D'autres attendirent ; voyant Napoléon persécuter les Pères de la

Foi qu'il croyait affiliés à la Compagnie, ils estimèrent prudent de ne pas divulguer encore le secret de leur existence. Une fois Napoléon tombé, il ne leur resta plus qu'à se dissoudre, ou à entrer comme les Pères de la Foi dans la Compagnie renaissante... Rendons-leur un hommage mérité : comme les Pères de la Foi, qu'avaient-ils à faire pour être de vrais Jésuites, sinon d'en prononcer les engagements et d'en prendre le Nom? Depuis longtemps ils étaient Jésuites par le cœur.

Voilà ce que la France tenta pour reconstituer la Compagnie. En attendant qu'il lui fût donné de retrouver les vrais fils d'Ignace, elle en faisait des copies ; mais qu'on ne l'oublie pas, et les disciples de l'abbé de Tournély et ceux du P. de Clorivière, en se substituant à la Compagnie, aspiraient aussi à continuer son apostolat ; et le Nom qu'ils avaient adopté disait assez qu'ils étaient les missionnaires du Sacré Cœur.

§ III.

L'Italie.

L'Italie fut le berceau des Pères de la Foi, appelés aussi Paccanaristes du nom de Paccanari, leur fondateur. Nicolas Paccanari appartenait à une réunion d'ouvriers et de marchands qui se tenait au Caravita. On dit qu'il avait été commis-voyageur, puis comédien ambulant, mais quoique dépourvu de science, il se distinguait par une rare puissance de parole et fascinait ses interlocuteurs. Il eut son chemin de Damas, son heure de conversion ; et tout novice encore dans la vertu, il rêva de se faire fondateur d'Ordre. Il y avait dans ce dessein plus d'ambition que de véritable zèle, et les moyens qu'il employa comme les motifs qui le déterminaient, tenaient plus de l'homme que de Dieu. Il n'avait pas travaillé à réprimer ses passions, surtout l'envie de se faire un nom. Il avait retenu de ses relations commerciales des habitudes de ruse et de finesse bien éloignées de la candeur et de la

simplicité évangéliques. Il niait une vérité sans détour, et laissait voir une sollicitude trop inquiète pour ses moyens d'existence temporelle. Cependant, lorsqu'il partit pour Lorette afin de mettre sous la protection de la sainte Vierge sa société naissante, il pouvait être de bonne foi et voulait le bien. Comme l'opinion était alors très favorable aux Jésuites, il publia que son but était de préparer le rétablissement de la Compagnie de Jésus, en lui formant des hommes capables de la servir. A la fin de 1798, Paccanari, qui n'était pas encore prêtre, fonda, avec douze compagnons, la Compagnie de la Foi de Jésus. Ils se vantaient de suivre la Règle de saint Ignace, se donnaient pour vrais Jésuites et en portaient l'habit. C'était un appât auquel plusieurs prêtres vertueux se laissèrent prendre. Paccanari se fit présenter à Pie VI alors captif à Florence ; et le Pontife mal informé lui donna des encouragements et approuva sa Congrégation. Fier de ce succès, Paccanari court à Rome, mais il est saisi par la police française et reçoit le baptême de la persécution. Bientôt relâché, il se rend à Parme où les ex-Jésuites, trompés par ses déclarations, l'accueillent avec joie. Dans une seconde audience, Pie VI l'engage à réunir sa Congrégation avec celle des Pères du Sacré Cœur qui l'emportait sur les Paccanaristes en science, en nombre, en ancienneté. Déférant au vœu du Saint-Père, le P. Varin, successeur du P. de Tournély, passa avec tous les siens dans la Compagnie de la Foi de Jésus et reconnut Paccanari pour Supérieur Général. Ce succès enivra l'ancien commis-voyageur... il commença à fonder des maisons de toutes parts en Allemagne, en France, en Angleterre, et sans avoir de missionnaires formés, il reçut de Pie VI des missions sur la côte orientale de l'Afrique. Il s'était insinué dans les bonnes grâces de l'Archiduchesse Marie d'Autriche ; comptant sur sa royale protection, il se crut assez fort pour fonder un Ordre indépendant et vivant de sa vie propre. Bientôt, il ne fut plus question d'entrer dans la Compagnie que Pie VII venait de rétablir officiellement dans la Russie-Blanche et dans le duché de Parme, et il rompit ses relations avec les Jésuites ; mais dès lors

son heureuse étoile commença à pâlir. Il avait tout l'orgueil, tout le laisser-aller d'un parvenu ; ses disciples se plaignaient de son omnipotence et de ses caprices ; on murmurait tout bas que ses mœurs n'étaient pas assez pures... l'abandon, le vide se firent autour de lui ; ses disciples de France et d'Angleterre le quittèrent pour se tourner vers la Compagnie qui, peu à peu, les reçut individuellement. Paccanari eut beau vouloir, à force d'intrigues, résister au mouvement, Pie VII fit instruire son procès, et après quelques années de captivité et de voyages, cet homme, descendu de si haut par sa propre faute, finit en intrigant vulgaire ; il disparut de la scène du monde et mourut oublié.

Pendant que Paccanari, au lieu de ménager le retour des Jésuites, trahissait le drapeau qu'il avait promis de relever, la Providence dirigeait toute chose vers un prompt rétablissement de la Compagnie. Le temps était venu où la parole de Catherine II allait s'accomplir. « Il viendra un moment, avait-elle dit, où les monarques de l'occident me demanderont de leur envoyer des Jésuites. » En décembre 1793, l'Infant d'Espagne, Prince de Parme et de Plaisance, écrivait au Révérend Père Lenkiewicz, Vicaire-Général de la Compagnie, pour avoir des Jésuites. Trois Pères lui furent donnés, et bientôt Pie VI, dans une lettre confidentielle, leur permit, avec quelques restrictions, de remplir sans bruit toutes les fonctions propres de leur vocation. Bientôt le P. Panizzoni, devenu Provincial, reçut dans la Compagnie les ex-Jésuites qui demandaient à y rentrer. Parmi eux était le Vén. P. Joseph Pignatelli qui, premier maître des novices à Colorno en 1799, devint, en 1804, Provincial de Naples, et fut la Providence visible de ses Frères, pendant l'occupation des États d'Italie par les troupes de Napoléon.

Tous ces anciens Jésuites qui rentraient, au déclin de la vie, dans le giron maternel, tous ces revenants de la dernière heure avaient supporté avec héroïsme l'épreuve d'une sécularisation de trente années ; ils avaient par leurs travaux et leurs vertus réhabilité la Compagnie et rempli sa mission avec amour ; grâce à leur active sol-

licitude, la dévotion au Sacré Cœur avait suivi sa marche ascendante en Italie. Déjà nous avons mentionné avec éloge plusieurs de ceux qui avaient, par leurs écrits, combattu rigoureusement le Jansénisme et les Théologiens vendus à cette secte ou trompés par elle. D'autres mettaient au service de la même cause leur parole et leur influence.

Parmi ces zélateurs du culte du divin Cœur, un de ceux dont le nom s'est conservé jusqu'à nous, environné de l'estime de ses contemporains, c'est le P. Louis Felici né à Fabrica, d'autres disent à Ischia dans les États de l'Église, le 16 décembre 1736. Il avait attendu sa 20e année pour entrer au noviciat de Saint-André à Rome. Il s'y trouvait encore comme juvéniste, que déjà il se livrait avec toute l'ardeur de son zèle aux œuvres apostoliques. Sur ces entrefaites l'antique église de Saint-Vital fut rendue au culte ; Felici l'adopta pour en faire le théâtre de ses premières armes ; il parvint à y réunir les vignerons et les cultivateurs de la Campagne de Rome et les catéchisa avec un tel succès que les prélats les plus distingués, les Cardinaux Éminentissimes lui prodiguèrent leurs éloges. Le Pape Clément XIII lui-même s'écria en donnant son approbation à la Congrégation des vignerons que le Frère Felici venait d'y fonder : « Chez les Jésuites, même les novices sont apôtres. » Nous ignorons où le jeune Religieux fit son cours de Régence, sous quels maîtres il étudia la Philosophie et la Théologie ; nous le retrouvons à Florence le 15 août 1773. C'était la veille du jour où Clément XIV allait supprimer la Compagnie. Le P. Felici prononça ses vœux de Profès, il se donna à Dieu dans la Compagnie pour toujours. Il n'ignorait pas cependant qu'une dissolution prochaine menaçait cette Compagnie à laquelle il se liait par des vœux éternels ; et sans doute des conseillers, qui s'estimaient prudents et qui n'étaient que timides, essayèrent de le dissuader d'une démarche inutile et peut-être dangereuse. Louis Felici tint ferme, et bien qu'il n'ait été Jésuite qu'un seul jour, il eut tout le mérite d'un engagement qu'il voulait indissoluble. Quelques jours après, la fatale nouvelle arrivait à Florence

où elle était notifiée aux Jésuites, et le nouveau profès était sécularisé ; mais il lui restait dans sa douleur la consolation d'avoir été Fils d'Ignace et Enfant de la Compagnie pour un jour ; pour un jour le frère de François Xavier, de Louis de Gonzague et de tous ces saints Jésuites que le décret de suppression n'atteignait pas dans le ciel, il lui restait l'espérance de partager leur bonheur dans la Compagnie triomphante. Il continua aussi d'être Jésuite en conservant dans toute leur plénitude l'esprit d'Ignace, les habitudes et les traditions de la Compagnie ; il y resta fidèle dans leurs circonstances les plus dures et les plus délicates. Il s'était retiré à Rome dans le palais Mattei ; et là il réunissait un certain nombre de jeunes gens qu'il aidait à compléter leurs études et avec lesquels il fonda une académie littéraire ; mais il travaillait bien plus encore à les faire avancer dans les exercices d'une solide piété. Ses succès lui valurent les sympathies et la confiance d'un certain nombre de bons prêtres avec lesquels il fonda la *Pieuse-Union* des Prêtres de Saint-Paul. Deux anciens Jésuites, les Pères Paradisi et Salvator, le secondèrent puissamment dans cette association qui accueillait également et réguliers et séculiers. Les premières réunions se firent dans l'hôpital dit de la Consolation, où l'on s'appliquait au soulagement des malades ; et bientôt l'élite du Clergé de Rome s'honora d'y participer. Le P. Louis Felici en demeura, tant qu'il vécut, le premier modérateur ; et il sut la diriger avec une ardeur qui ne se démentit jamais, malgré des contradictions aussi violentes que réitérées. On admirait sa direction toujours sûre et son intelligence des choses spirituelles, sa facilité à dénouer les cas les plus difficiles, sa promptitude et sa constance dans l'exécution. La Pieuse-Union, dont le P. Felici était l'âme, se partageait en plusieurs branches dont chacune avait ses attributions spéciales. Les uns allaient aux hôpitaux pour assister les malades; d'autres à Sainte-Marie *in Cappella* pour instruire les mariniers, d'autres encore à l'oratoire de Sainte-Marie *della Pace* pour enseigner le catéchisme aux jeunes gens ; d'autres enfin prêchaient les Exercices Spirituels en Carême ou donnaient toute l'année des

instructions aux soldats. Ils présidaient aussi les cas de conscience à l'Apollinaire et voyaient affluer à ces réunions des Cardinaux et des Évêques, des Prélats, des Curés et des Religieux de grande doctrine et piété. Ils cultivaient les jeunes gens qui suivaient les cours de l'académie des Beaux-Arts. Les sourds-muets n'échappaient pas à leur zèle. Enfin, pour stimuler l'ardeur des ecclésiastiques qui s'appliquaient aux études, ils avaient fondé des concours littéraires et récompensaient par des prix les vainqueurs.

Le P. Felici était profondément attaché à la dévotion au Sacré Cœur et il communiquait aux membres de la Pieuse-Union les saintes flammes dont il était consumé. Avec leur concours, il établit une Confrérie du Sacré Cœur à Sainte-Marie *in Cappella* où il réunissait les marins. Les commencements en furent modestes, mais bientôt d'autres que ces marins et ces pêcheurs se laissèrent prendre aux attraits du divin Cœur, et les progrès de l'association furent rapides. Le P. Felici en groupait les premiers éléments le 24 novembre 1796; quelques mois plus tard, le jour de la Purification 1797, les candidats de la première heure se consacraient solennellement au Cœur adorable. Quatre ans s'écoulèrent et voyaient l'œuvre s'affermir, lorsque le 14 février 1801, un décret du Cardinal Vicaire, della Somaglia, lui donna une existence canonique; cet encouragement doubla son expansion, et le 25 janvier 1803, un Bref de Sa Sainteté Pie VII l'érigea en archiconfrérie du Sacré Cœur, avec le titre de *Primaria*, ou première Confrérie centrale pour toute l'Église. Ses progrès s'accrurent encore, malgré les mouvements militaires qui agitaient l'Italie, l'instabilité des institutions de ce temps-là et la captivité de Pie VII. Le retour inespéré de ce Pontife lui imprima un nouvel essor, si bien qu'en 1818 l'Archiconfrérie du P. Felici comptait déjà 1.500 affiliations. On crut alors que l'humble Sanctuaire de Sainte-Marie *in Cappella* n'était plus en rapport avec les brillantes destinées de l'œuvre dont il avait été le berceau; aussi en vertu d'une Bulle de Léon XII, donnée le 14 février 1826, l'Archiconfrérie fut transférée, par un décret du

Cardinal-Vicaire du 19 février 1827, dans l'église de Sainte-Marie de la Paix, que prédestinaient à cet honneur le mérite de son architecture, la beauté de ses marbres, ses tableaux de prix et surtout la tendre dévotion dont sa Madone est l'objet. Dans cette splendide demeure, l'œuvre s'étendit plus promptement encore; le 17 juillet 1830 elle comptait 2,768 affiliations... mais le P. Felici n'était plus sur la terre.

Il avait toujours ardemment désiré voir le rétablissement de la Compagnie, et il appelait de tous ses vœux le moment béni où il pourrait reprendre avec ses liens d'autrefois la vie commune qui avait charmé sa jeunesse religieuse. Les restaurations partielles qui s'accomplissaient sous ses yeux, à Parme, à Naples, en Russie, ajoutaient à son impatience; et retenu dans la capitale du monde chrétien, comme Muzzarelli, son ancien confrère, par le besoin qu'on y ressentait de sa présence, il se demandait si le Souverain Pontife ne mettrait pas le comble à ses premières faveurs, en rétablissant la Compagnie à Rome même et dans le monde entier.

Enfin, Pie VII, au retour de sa prison de Fontainebleau, crut devoir se rendre aux vœux de l'univers catholique; et le 7 août 1814, il publia la Bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum* qui rétablissait la Compagnie.« Le monde entier, dit le Souverain Pontife, demande d'une voix unanime le rétablissement de la Compagnie de Jésus... nous nous croirions coupable devant Dieu si, dans ces grands dangers de la chrétienté, nous négligions des secours que nous accorde la providence spéciale de Dieu; et si, placé dans la barque de Pierre, assaillie par de continuelles tempêtes, nous refusions d'employer des rameurs vigoureux et expérimentés, qui s'offrent d'eux-mêmes pour rompre les flots. »

Ce fut dans l'église du Gesù à Rome que la Bulle fut promulguée. Pie VII avait voulu présider lui-même à ce grand acte de justice... et il s'était rendu dans cette vieille église de la maison Professe, accompagné de tout un peuple qui remplissait l'air de ses *Vivats* et de ses applaudissements. Le Sacré Collège et les Patriciens de Rome étaient présents à cette solennité et formaient au

Saint-Père une splendide couronne. Le P. Panizzoni, Provincial d'Italie et Vicaire Général, âgé de 87 ans, reçut la Bulle des mains du Pape au nom du Père Général Brzozowski. Il était entouré de 86 vieillards, Jésuites de l'ancienne Compagnie, qui saluaient en pleurant de bonheur, la résurrection de leur mère bien-aimée. On remarquait parmi eux le P. de Montalto, âgé de cent vingt-six ans, dont cent huit depuis son entrée dans la Compagnie. A ce cortège vénérable se joignait une longue suite de jeunes hommes de naissance patricienne; c'étaient les premiers novices qui commençaient leur noviciat dans cette Maison de Saint-André toujours si pleine des souvenirs de Louis de Gonzague et de Stanislas. Sans aucun doute, le P. Louis Felici était de la fête, rien n'avait pu l'empêcher de se joindre à ses frères et de reprendre ses liens ; il avait 78 ans. Reçu au Gesù, dans la Maison Professe de Rome, il y donna l'exemple de la plus parfaite obéissance, et d'une entière fidélité à ses pieux exercices, malgré ses infirmités croissantes, malgré les ennuis d'une cécité bientôt complète qu'il supporta avec une invincible résignation pendant quatre années. Il mourut le 29 novembre 1818. Ses dernières paroles furent l'écho de toute sa vie : « Je suis dans le Cœur de Jésus, disait-il, je n'ai rien à craindre. »

Trois témoignages publics ont été rendus à ses rares vertus. Nous trouvons le premier dans le service funèbre que les Prêtres de la Pieuse-Union de Saint-Paul firent célébrer dans l'église du Gesù le 11 décembre 1818. L'abbé Louis Ponzilone, de la même association, prononça à la gloire du bon Père un éloge que les presses de la Propagande donnèrent aussitôt au public. L'orateur, que son affection pour le P. Felici rendait éloquent, salua dans son héros le grand zélateur du salut des âmes, le promoteur infatigable de tous les genres d'apostolat, l'ardent propagateur de la dévotion la plus tendre au Cœur Sacré de Jésus, enfin le fondateur glorieux de la Pieuse-Union de saint Paul. Le second témoignage est du *Diario* de Rome (journal de Rome), le 19 décembre 1818, après un récit de la cérémonie funèbre célébrée au Gesù. L'auteur fait connaître en abrégé la vie

du P. Felici et l'œuvre de la Pieuse-Union, et il conclut ainsi : « Le Vénérable Père, par sa prudence, par sa discrétion, sa magnanimité et les brillants exemples de ses vertus, a institué, formé, dirigé, encouragé et soutenu cette belle et salutaire Union de tout le Clergé Romain ; sans autre ambition que celle du salut des âmes et le bien de la sainte Église auquel il s'est toujours employé avec autant de zèle que de sagesse. » Enfin, le troisième témoignage vint à Rome d'au delà des monts. *L'ami de la Religion et du Roi* insérait, dans son numéro du 6 mars 1819, un éloge du P. Louis Felici qu'il présente à ses lecteurs comme un des plus dignes prêtres de la capitale du monde chrétien et comme le modèle accompli de l'ouvrier évangélique.

Que pouvons-nous ajouter à tant d'éloges?... le Père Felici fut l'émule et le continuateur du P. Xavier Calvi dont nous avons raconté les industries pour propager le culte du Sacré Cœur. Il mérite de figurer comme un fleuron brillant, dans cette couronne d'apôtres que la Compagnie ne cesse d'offrir depuis deux siècles au Cœur de son Dieu.

Avant de quitter l'Italie, donnons encore un souvenir à un ancien Jésuite que ses travaux ont placé au premier rang parmi les Théologiens du dernier siècle et les apôtres du Sacré Cœur; il est connu dans le monde savant sous le nom du Chanoine Muzzarelli.

Alphonse Muzzarelli, né à Ferrare le 22 août 1749, entra au noviciat de Bologne le 20 décembre 1768. Il enseigna d'abord la Grammaire au Collège de cette dernière ville et venait d'être envoyé à celui d'Imola, lorsque le coup de la suppression le frappa. Obligé de se séparer, si jeune encore, de la Compagnie sa mère, il ne perdit pas courage et se promit de rester à jamais Jésuite, moins l'habit, moins le nom. Il avait assez vécu de la vie de la Compagnie pour suivre en toute sûreté la direction qu'il en avait reçue. Fils d'Ignace, il aurait servi l'Église, il aurait glorifié le Cœur de Jésus et Marie, sa Mère; il se promit de n'avoir jamais d'autre amour; et il tint parole. Il fut toujours un intrépide soldat de l'Église, un apôtre zélé du Sacré Cœur, un fils tendre

et dévoué de sa Mère du Ciel. Les circonstances secondèrent sa bonne volonté. Il obtint un bénéfice qui le rappelait à Ferrare, sa patrie, et put consacrer ses loisirs aux nombreux ouvrages qui ont illustré son nom. Lorsqu'on se recueille en présence de son œuvre littéraire, on ne sait lequel des deux le plus admirer, de la multitude de ses ouvrages ou de leur étonnante variété : il touche à tout et le fait de main de maître. Il est théologien de premier ordre et philosophe distingué ; il excelle dans l'Histoire de l'Église ; toutes les questions de la Liturgie et du Droit Canon lui sont familières ; il n'est pas une branche des sciences sacrées qu'il n'ait approfondie. Aux esprits forts de son temps il oppose ses opuscules sur la Liberté morale, la Métaphysique, la Religion du Philosophe, le nombre et la qualité des Miracles, la Tolérance, l'Inquisition, le Péché originel, le Salut des païens et l'Émile détrompé. Contre les Jansénistes, les Fébroniens et les Gallicans, il défend la vraie constitution de l'Église et les droits souverains et inviolables du Souverain Pontife... Voyez plutôt ses Remarques sur les discours de Fleury, ses traités de la Primauté et Infaillibilité du Pape, du domaine temporel du Souverain Pontife, de l'Hérésie des deux chefs rétorquée contre ses défenseurs, de saint Grégoire VII, et de la valeur d'un fait dogmatique décidé par l'Église. L'ambition de Napoléon, sa volonté de subordonner la tiare à son sceptre et de réduire le Pape à n'être plus que le premier des vassaux de son empire, enfin les querelles qu'occasionna son divorce avec l'impératrice Joséphine, tous ces faits dont Muzzarelli était le témoin, soulevaient une foule de questions qu'obscurcissaient à plaisir l'ignorance et la mauvaise foi. Il y avait bien quelque mérite à soutenir les droits de la vérité, à réfuter des erreurs que patronnait la toute-puissance de César... Muzzarelli entrevoyait, au bout de ses luttes théologiques, la prison et l'exil : il ne recula point. Champion de la vérité, il ne savait sacrifier que sur ses autels ; il publia donc ses opuscules sur le Mariage en tant que sacrement, sur l'administration capitulaire des Évêques nommés, sur l'origine de la juridiction des

Évêques dans leur propre diocèse, enfin sur l'Excommunication, pour en démontrer la légitimité et les effets toujours redoutables, même aux têtes couronnées.

Il y avait alors dans l'Église de France une secte de *puristes* qui n'admettait pas la validité du Concordat de 1801; elle formait ce qu'on appelait la petite Église. Muzzarelli, voulant ramener ces égarés à la soumission, écrivit une dissertation sur cette question : le Souverain Pontife a-t-il le droit d'ôter son siège à un Évêque, malgré lui, dans un cas de nécessité pour l'Église ou de grande utilité ?... Dans ce genre de composition, c'est le bon sens lui-même qui parle par la plume de Muzzarelli... Sa logique est irrésistible, agrémentée parfois d'une légère pointe d'ironie, mais toujours de bon aloi ; nous ne citerons qu'un extrait de la Préface qu'il a mise en tête des dix volumes d'opuscules intitulés : *Le bon usage de la Logique en matière de religion :* « Il y a quelques années j'avais sous les yeux un opuscule du fameux d'Alembert, nom sacré, s'il en fut jamais, parmi les partisans d'Euclide et d'Archimède. Cet opuscule avait pour titre : *Abus de la critique en matière de Religion.* J'examinai ce pauvre petit livre, et j'admirai dans ce géomètre l'incohérence, le désordre et la plus piètre ignorance. Mais qu'y a-t-il en cela de surprenant ? ne faudrait-il pas plutôt s'étonner qu'un homme desséché par l'algèbre, exténué par l'arithmétique, parvînt tout à coup à raisonner sainement sur tous les objets de la Religion ? Ah ! philosophes inconséquents, si je vous proposais pour maître d'astronomie et de musique le docteur saint Augustin, pourriez-vous vous empêcher de rire ? Et vous ne me le permettriez pas, quand je vois le mathématicien d'Alembert se poser en théologien ? »

Mais ne croyons pas que ces travaux de Polémique aient absorbé le Chanoine Muzzarelli au point de lui faire négliger les intérêts de la piété ; il trouva du temps pour composer plus d'un ouvrage sur le Sacré Cœur de Jésus et le Très Saint Cœur de Marie. Nous avons de lui : l'année de Marie ; l'examen critique des principales fêtes de Marie ; le mois de Marie ou le mois de mai consacré à Marie, par le moyen de différentes fleurs

de vertus que toutes personnes peuvent pratiquer; le Carnaval sanctifié par les pieux souvenirs des douleurs de Marie; le Trésor caché dans le Cœur de Marie, une neuvaine au saint Cœur de Marie. Il composa aussi : une neuvaine pour se préparer à la fête du Sacré Cœur ; une instruction pratique sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus ; et surtout, une « dissertation sur les Règles qu'on doit observer pour parler et écrire avec exactitude sur la dévotion et le culte dû au Sacré Cœur de Jésus [1]. »

[1] L'auteur fait les deux remarques préliminaires que voici : 1° Dans la personne de Jésus-Christ, il y a deux natures, deux volontés, deux opérations distinctes, la divine et l'humaine ; il y a aussi communication d'idiômes, c'est-à-dire, des noms, des propriétés, des attributs, des natures divine et humaine, de la même personne de Jésus-Christ... Il en résulte qu'on attribue *dans un sens concret* les deux natures à la personne du Verbe, ce qui fait dire : le Fils de Dieu est Dieu, le Fils de Dieu est homme ; de même les attributs et les propriétés des deux natures... par exemple : le Fils de Dieu était impassible, le Fils de Dieu était passible, mais les noms et les propriétés d'une nature ne peuvent être attribués dans *un sens abstrait* aux noms et aux propriétés de l'autre nature ; ainsi l'on ne peut dire : la divinité est humanité, ni l'humanité est immense.

Il est encore certain que l'amour de la nature divine en Jésus-Christ est tout à fait distingué de l'amour de sa nature humaine, l'amour de la nature divine étant incréé, infini, et l'amour de la nature humaine étant créé et fini en lui-même ; d'où il suit que si on peut dire, au concret, l'amour infini et incréé de Jésus-Christ, mais non, dans le sens abstrait, l'amour infini et incréé de l'âme de Jésus-Christ ; de même on dira : Jésus-Christ a souffert, mais non : la nature divine de Jésus-Christ a souffert. On peut attribuer à l'humanité les propriétés divines, en tant qu'elle en jouit par participation de la nature divine ; mais non les propriétés divines dont la nature humaine ne peut être participante... On dira que l'âme du Sauveur connaissait les choses futures, on ne dira pas qu'elle était incréée et toute-puissante... De même on ne pourra pas dire rigoureusement que l'âme ou le Cœur de Jésus nous ont aimés d'un amour infini ; un amour infini, étant une même chose avec la divinité, est incommunicable à une nature créée.

L'autre remarque préliminaire, c'est que le mot *Cœur* ne signifie pas seulement le cœur de chair de l'homme, mais aussi, symboliquement et métaphoriquement, la volonté et l'amour. Symbole et métaphore, consacrés par l'usage et par la Sainte Écriture... Ainsi l'amour est souvent symbolisé par le nom de cœur... et ce symbolisme est fondé sur ce fait que le cœur de chair est la partie du corps humain qui ressent le plus vivement les effets des passions... il y a correspondance mutuelle entre l'amour de l'âme et le cœur de chair,... *de quelque manière que cela ar-*

Nous ne disons pas qu'il ait composé tous ces ouvrages dans la retraite de Ferrare, il en est plusieurs qui visent des évènements d'une date postérieure; mais ceux qui appartiennent aux dernières années du XVIIIe siècle suffisaient à exciter la haine des révolutionnaires. Il crut prudent de quitter, en 1801, sa ville natale, et d'aller occuper au collège de Parme les fonctions de directeur spirituel. Le Prince Ferdinand, infant d'Espagne, y avait déjà réuni plusieurs Pères de l'ancienne Compagnie, et dans leur société, Muzzarelli put croire qu'il avait retrouvé les charmes de sa vie d'autrefois. Mais il ne put en jouir plus de deux ans : Rome le convoitait, et à l'appel du Souve-

rive... ni saint Thomas, ni la Congrégation des Rites, ni la Philosophie moderne n'en ont douté. Et Dieu lui-même se conforme à ce langage, il cherche des hommes selon son Cœur.

Ces préliminaires posés, tirons une règle sûre pour parler avec exactitude du Sacré Cœur de Jésus. Le Cœur de Jésus se prend au sens propre, et alors il signifie son cœur de chair, mais toujours considéré comme uni à son humanité et à la personne du Verbe. Il se prend aussi dans un sens symbolique et métaphorique, et alors il signifie sa volonté et son amour. Sous le nom de Cœur symbolisé nous comprenons l'amour incréé et l'amour créé de Jésus, l'amour de Jésus Dieu et homme. Que l'on dise : Cœur de Jésus, percé d'une lance pour l'amour de moi... on parle du cœur de chair; mais invoque-t-on le Cœur très libéral, très magnanime du divin Sauveur, on désigne le cœur symbolisé, c'est-à-dire, l'amour de Jésus Dieu et homme. Si on employait cette invocation : Cœur tout-puissant de Jésus, on rendrait hommage, non au Cœur symbolisé, c'est-à-dire à l'amour de Jésus en tant qu'homme, mais à son amour en tant que Dieu... Muzzarelli recherche ensuite en quel sens on peut dire que le Cœur de Jésus nous aime, nous a aimés d'un amour éternel et infini; en quel sens encore on peut employer ces mêmes expressions en parlant de son cœur de chair.

Il examine quelle était la pensée de l'Église quand elle a institué la fête et l'Office du Sacré Cœur... et des décrets de la Congrégation des Rites, et mieux encore de la condamnation du Synode de Pistoie par Pie VI; il conclut trois choses : 1° que le Pape parle du cœur physique et réel du Sauveur, et non de son cœur symbolisé; 2° que les dévots du Sacré Cœur l'adorent comme le Cœur de la personne du Verbe, sans séparation ni précision de la Divinité; 3° que le Cœur de Jésus est adorable comme le fut son corps épuisé de sang dans les trois jours qui suivirent sa mort, à cause de l'union hypostatique avec la Divinité... il est donc adorable d'un culte de Latrie. Et il ne l'est pas seulement en lui-même, comme organe de chair, mais aussi comme symbole de la charité de Jésus tant créée qu'incréée.

Nous ne suivrons pas Muzzarelli dans les développements qu'il

rain Pontife, il vint y exercer les fonctions de Théologien de la Pénitencerie. Cette charge ne suffisait pas à son zèle : il dirigea quelque temps l'oratoire du Caravita, et ensuite il institua, de concert avec l'un de ses anciens Jésuites, dans l'église de Saint-Stanislas des Polonais, une Congrégation pour l'instruction de la jeunesse. Lorsqu'en 1804, Pie VII rétablit la Compagnie dans le royaume de Naples, il voulut, comme tant d'autres, rejoindre le P. Pignatelli, alors Provincial des deux Siciles, et se faire réintégrer dans la Société renaissante. Mais le Souverain Pontife désira ne pas se priver de ses conseils, et il dut rester à Rome et se consacrer tout entier au bien

donne à ces conclusions... moins encore reproduirons-nous sa théorie sur l'objet matériel de la fête du Sacré Cœur. Ce n'est pas le cœur de chair ni la charité de l'Homme Dieu, mais c'est Jésus-Christ lui-même. Son cœur de chair, la charité créée et incréée de Jésus ne sont que l'occasion, le motif qui ont porté l'Église à instituer la fête du Sacré Cœur... l'objet matériel dans cette fête comme dans toutes les autres fêtes de Jésus-Christ, c'est Jésus lui-même... le cœur symbolique et le cœur symbolisé ne pouvant en être que le motif ou objet formel. Il nous semble que l'auteur se sépare du langage ordinaire... mais la doctrine n'est pas engagée dans cette question, simple question de mot sur laquelle nous n'avons pas à nous prononcer...Muzzarelli reconnaît que, dans cette fête et par cette fête, on honore aussi la charité de Jésus-Christ et son Sacré Cœur qui non seulement en sont le motif, mais qui, à l'occasion de la fête instituée pour en faire mémoire, sont proposés directement à la dévotion des fidèles... comme on le voit évidemment par le décret de la Congrégation et par les deux Offices qu'elle a approuvés.

Muzzarelli termine sa dissertation en parlant du culte dû aux images du Sacré Cœur. Il y en a de deux espèces ; les unes représentent le seul Cœur de Jésus, blessé d'une lance, environné d'épines, embrasé de flammes, la croix enfoncée au milieu ; d'autres représentent Jésus lui-même, le Cœur à la poitrine, mais exposé visiblement au dehors pour exciter la dévotion des fidèles.. Les deux sortes d'images sont l'une et l'autre adorables, mais, comme les autres images du Sauveur, d'un culte de latrie relatif. Nous rapportons notre adoration à un Cœur véritable et vivant, considéré dans l'état où il se trouve présentement en lui... Cœur glorieux, immortel, uni au corps, à l'âme, à la personne du Verbe, en d'autres termes Cœur animé uni à Jésus-Christ tout entier... De là vient aussi qu'en invoquant ces saintes images, nous nous adressons au Cœur qu'elles représentent, mais aussi au Cœur divin et intelligent qui n'est finalement autre que Jésus-Christ même. Et si j'ai le droit d'invoquer le corps, le sang, l'eau du côté du Sauveur, pourquoi ne pourrais-je pas invoquer son Cœur, qui ne lui est pas moins étroitement uni ?

de l'Église, dans les circonstances difficiles où elle se trouvait. Ses services le rendirent bientôt suspect; lorsque les troupes françaises prirent possession de Rome, et que Pie VII détrôné eut lancé l'excommunication contre les usurpateurs des États Pontificaux, Muzzarelli fut regardé comme un des instigateurs de cette courageuse mesure. On vint l'arrêter dans la cellule qu'il occupait au Gesù et on le conduisit prisonnier avec deux autres prêtres à Civita-Vecchia. Il y fut retenu six semaines dans un cachot étroit, humide et malsain. De là il se rendit à Reims, où il fut interné huit mois, sous la surveillance de la police; mais après le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, le cardinal Consalvi, un des cardinaux noirs, ayant été relégué dans la même ville, on fit partir pour Paris le chanoine Muzzarelli, qui logea chez les Dames de Saint-Michel, à l'ancien Couvent de la rue Saint-Jacques. Les traverses qu'il essuya n'altéraient pas sa soumission à la divine Providence... Mais il suivait d'un œil inquiet toutes les phases de la persécution qui désolait l'Église, et il ressentait douloureusement le contre-coup de toutes ses disgrâces. Les concessions extorquées à Pie VII par Napoléon l'avaient vivement attristé... et la peine qu'il en éprouvait le fit tomber gravement malade. Le bruit s'était répandu que le gouvernement et le Saint-Père s'occupaient d'un arrangement définitif, il craignit que de nouvelles concessions ne compromissent davantage la liberté du Saint-Siège et l'honneur de l'Église. Cette fausse rumeur aggrava son mal et hâta sa mort. Quelques instants avant d'expirer, il déclara que la crainte d'un nouveau traité du Pape avec l'Empereur l'avait plongé dans une tristesse mortelle; il supplia un ami de le dire au Souverain Pontife et d'ajouter qu'en mourant, la suprême prière qu'il adressait à Notre-Seigneur, c'était que le Saint-Père ne consentît jamais plus à traiter désormais avec un gouvernement aussi perfide qu'impie.

Ainsi finit Alphonse Muzzarelli, le 25 mai 1813. Fidèle jusque dans la mort à l'Église catholique sa mère, il en fut l'intrépide et intelligent défenseur... l'apologiste infatigable et le martyr. Son éloge fut prononcé par le

P. Felici, le 15 juillet, dans un service que fit célébrer à Rome l'association des jeunes gens qu'il avait fondée.

§ IV.

L'Espagne.

Nous ne pouvons terminer cette partie de notre travail sans reporter nos pensées vers la catholique Espagne. Cette contrée que nous avons vue accueillir avec enthousiasme la dévotion au Sacré Cœur dès qu'elle lui fut révélée, cette patrie des Bernard de Hoyos, des Augustin de Cardaveraz, des Calatayud, et de tant d'autres zélateurs de ce Cœur adorable, devait-elle languir à jamais, déshéritée des bienfaits du culte qui avait fait sa gloire? Et ces restes précieux que la piété de quelques Religieuses entretenait clandestinement dans le secret de leurs Monastères n'en sortiraient-ils plus, pour s'étendre et se fortifier ? On pouvait le craindre. L'aversion de Charles III pour les Jésuites lui avait survécu, et Charles IV croyait qu'il était de son honneur de maintenir les édits de bannissement portés par le Roi son père. Les préjugés qui retenaient encore les anciens Jésuites loin de leur patrie atteignaient en même temps la dévotion dont on leur imputait la naissance et les progrès. Pour que justice fût rendue au Sacré Cœur et à ses promoteurs les plus zélés, il fallut que Dieu intervînt et instruisît les Rois à l'école du malheur.

On sait que de tristes discussions, fomentées et exploitées par les agents de la France, éclatèrent entre Charles IV et son fils Ferdinand, Prince des Asturies. Charles, contraint par une émeute, abdiqua en faveur de son fils devenu Ferdinand VII, et rétracta bientôt sa renonciation au trône. Sous prétexte de les réconcilier, Napoléon sut attirer les deux princes au guet-apens de Bayonne (1807), et finit par extorquer de l'un et de l'autre une renonciation formelle au trône d'Espagne, en faveur de Joseph, son frère. Tandis que Charles IV s'en allait

terminer ses jours à Rome, Ferdinand était interné au Château de Valençay, en Berry, et gardé à vue comme un prisonnier. Il y resta cinq ans.

Cependant les Espagnols s'étaient soulevés contre l'usurpateur, les Français étaient chassés d'Espagne. Napoléon, de retour de sa campagne de Russie, fit à Ferdinand des ouvertures de paix ; un traité fut signé à Valençay le 11 décembre 1813, et le 3 mars suivant, Ferdinand reprit le chemin de ses États. Son règne ne fut qu'une longue suite de vicissitudes dont il fut souvent la victime. Livré à ses propres inspirations, il eût fait le bonheur de ses peuples ; il ne sut pas vouloir et ne fut souvent qu'un instrument entre les mains des partis, il mourut le 29 septembre 1833.

Charles IV après son abdication, Ferdinand pendant son séjour à Valençay, rentrèrent sérieusement en eux-mêmes. Ils s'humilièrent devant le Dieu qui ne les humiliait que pour les convertir. Le père et le fils se tournèrent vers le Sacré Cœur de Jésus et mirent en lui toute leur confiance. En 1814, Charles IV était à Rome. Il se fit inscrire dans l'Archiconfrérie du Sacré Cœur, à Sainte-Marie *in Cappella*, avec la Reine Marie-Louise, sa femme. L'Infant don François de Paule, Marie-Louise de Bourbon, reine d'Étrurie, et ses deux enfants, suivirent cet exemple. Ferdinand donna des marques non moins évidentes de sa piété envers le divin Cœur. Dès sa détention à Valençay, il s'engagea par un vœu à fonder, une fois rendu à la liberté, une Congrégation du Sacré Cœur dans sa capitale ; et rétabli sur le trône de ses pères contre toute espérance, il accomplit son vœu en établissant une Congrégation du Sacré Cœur dans l'église du monastère royal de la Visitation à Madrid. Il sollicita l'affiliation de cette Congrégation à la *Primaria* de Rome par l'intermédiaire du Nonce apostolique Mgr Justiniani, cardinal-évêque d'Imola. L'inauguration de la Confrérie se fit avec une rare magnificence. Le Roi y assista en personne avec la Reine et toute la famille royale. Ce bel exemple fut suivi, et l'on vit renaître de toutes parts des associations semblables. Ainsi, par les soins de son Altesse Royale Sérénissime l'Infant Don Francesco-Antonio,

une Congrégation fut fondée dans l'église du second monastère de la Visitation à Madrid. Le Couvent des Salésiennes d'Orihuela dut aussi l'établissement de sa Congrégation à l'initiative des Sérénissimes Infants Don Carlos Maria et Dona Maria Francesca d'Assise son épouse. Ces Congrégations étaient affiliées à la *Primaria*. Enfin, en 1825, le Roi Ferdinand VII et sa seconde femme, Marie-Joseph-Amélie, avec les Infants Sérénissimes, se firent inscrire à la *Primaria* de Rome.

Mais ce religieux monarque fit davantage encore : voyant que son royaume était le seul où le culte du Sacré Cœur fût à peine connu ; convaincu d'ailleurs par expérience que là où il florissait, la piété et les bonnes œuvres avaient peu souffert de la grande Révolution, Ferdinand VII pria le Souverain Pontife Pie VII d'approuver solennellement pour l'Église d'Espagne la dévotion au Sacré Cœur. « C'était, disait-il, le moyen le plus efficace de ressusciter la piété de ses sujets. »

Le Saint Père s'empressa d'acquiescer à la demande du monarque, et par des lettres apostoliques, expédiées en forme de Bref, le 7 décembre 1815, il approuva cette dévotion pour toutes les Églises des possessions espagnoles, et ordonna que la fête fût célébrée le vendredi qui suit l'Octave du *Corpus Christi*, sous le rite de 2e classe, avec l'Office et la Messe accordés au royaume du Portugal. Cette disposition obligeait le clergé tant séculier que régulier.

A cet acte de piété, Ferdinand joignit un acte de justice. Par un décret royal du 29 mai 1815, il révoqua et annula les dispositions prises par son aïeul Charles III dans sa Pragmatique Sanction du 2 avril 1767, de même que toutes les lois et ordonnances royales qui en avaient été la conséquence. Ainsi l'aimable Providence du bon Maître n'avait pas permis que dans cette réhabilitation l'initiative royale séparât sa Compagnie et son Cœur.

A quel autre convenait-il mieux qu'à un Jésuite d'offrir à Dieu de solennelles actions de grâces pour l'établissement d'une fête que sollicitaient depuis bientôt un siècle tant de vœux et de prières, tant de suppliques envoyées à la Ville éternelle ! Le P. Jean Joseph de Cortozar

eut cet honneur. Il avait trois ans de Compagnie lorsqu'il fut banni d'Espagne avec les vaillants apôtres du Sacré Cœur dont nous avons dit les travaux ; avec les Cardaveraz, les Calatayud, les Penâlosa, les Idiaquez. A l'école de ces grands hommes, il apprit à aimer, à servir le Sacré Cœur dont il devait relever le culte au prix de mille travaux, lorsqu'il lui serait enfin permis de revoir sa patrie. Admis à la profession le 15 août 1816, il travailla près de dix ans à faire connaître et aimer le Cœur de son bon Maître, et mourut saintement à Loyola le 12 mars 1826.

A voir la promptitude avec laquelle ce Cœur adorable reprit possession de l'Espagne, on est forcé de convenir que l'œuvre des Bernard de Hoyos et des Cardaveraz n'avait pas péri tout entière dans les révolutions qui bouleversèrent la Péninsule. Jésus n'a qu'à se montrer à l'Espagne pour régner sur elle. En vain les trônes s'écroulent, en vain des partis ennemis se disputent le pouvoir, il reste dans le peuple Espagnol, si noble, si généreux, si chevaleresque, quelque chose qui survit à toutes les vicissitudes, à tous les changements de drapeau ; il y reste l'amour de tout ce qui est souverainement beau, pur et divin, l'amour du Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CONCLUSION.

Terminons ici notre travail sur l'attitude de la Compagnie de Jésus devant le Sacré Cœur durant la première partie de son existence. Nous n'avons pas épuisé le sujet, tant s'en faut ; nous n'avons pas suivi dans les deux Amériques ceux de nos Pères qui, condamnés à s'exiler de la mère patrie, s'en allèrent demander au nouveau monde le théâtre de leur apostolat. Des recherches ultérieures nous vaudraient de consolantes découvertes, et nous verrions s'accroître sur ces lointains rivages la dévotion au Sacré Cœur avec l'influence de ces Jésuites sécularisés ; mais dans le cercle restreint de nos recherches, nous sommes en droit d'affirmer qu'avant comme après la suppression, la Compagnie ne s'est jamais désintéressée de sa mission. Pendant plus d'un siècle, les Jésuites sont les conseillers des Princes et des Pasteurs ; ils sont à Rome comme à Madrid, à Varsovie comme à Paris, à Lunéville et à Saint-Germain en Laye, auprès de Philippe V et du Roi Stanislas, auprès de Marie de Modène, reine d'Angleterre, et de Marie Leczynska ; il est aisé de découvrir la main d'un Jésuite ou son inspiration dans ces suppliques qui vont à la Ville éternelle solliciter des Souverains Pontifes la reconnaissance solennelle du culte du Sacré Cœur. Les échecs de plus d'un genre ne les ont pas rebutés. A mesure qu'ils s'éloignent du jour où Marguerite-Marie leur intima la volonté de Dieu sur son Ordre et sur la Compagnie, leur foi à cette mission d'en haut se fortifie, elle s'enracine même sous les coups du malheur, elle survit à l'extinction de l'Ordre et continue de s'affirmer par tous les témoignages d'un dévouement fécond en œuvres et en parole. Le corps de la Société a péri, mais l'esprit du corps ne cesse pas d'animer

les membres épars. Chacun d'eux garde avec un soin jaloux ce feu sacré que la Compagnie lui a légué en mourant comme un héritage inextinguible. Le Cœur de Jésus régnera, c'est leur devise, c'est leur cri de guerre ; il y va de leur honneur... On ne leur reprochera pas d'avoir trahi leur mission, ni d'en avoir décliné le fardeau; ils travaillent, ils souffrent pour ce Cœur adorable et adoré ; dans les prisons de Saint-Julien comme sur tous les chemins de l'exil, comme dans les missions les plus lointaines, ils sont fidèles et dévoués; c'est pour eux non-seulement une question d'honneur, mais aussi une question d'existence. Ils savent que Jésus est un bon Maître, qu'en travaillant pour sa cause ils travaillent pour eux-mêmes ; et que s'il y a pour les Ordres qui tombent sous le poids de leurs vices, des morts sans espérance, il y a pour les Ordres demeurés fidèles, des morts pleines de promesses et d'immortalité. Ils espéraient que le Cœur de Jésus, une fois maître du monde, se souviendrait de sa Compagnie éteinte et ne la laisserait pas éternellement ensevelie dans son tombeau. Était-ce une pieuse illusion ? Était-ce pressentiment venu d'en haut? Les évènements ont prononcé. Le Cœur de Jésus triomphe ; il triomphe du Jansénisme et de la malveillance des Parlementaires, il triomphe de l'ignorance et des préjugés, il triomphe dans le culte public et dans les cœurs... Aujourd'hui, qui n'est pas contre Dieu est avec Lui ; et les Jésuites peuvent se dire que, sans être ni les seuls, ni les plus puissants ouvriers de ce triomphe, ils n'ont rien négligé pour en hâter le merveilleux épanouissement. Aussi leur attente n'a pas été déçue. Elle vit encore la Fille d'Ignace, la petite Compagnie de Jésus ; et à la place des aînés qui sont morts à la peine, d'autres enfants lui ont été donnés. Ils ont même esprit, mêmes traditions, même courage, ils n'ont déserté aucune des nobles causes que défendait l'ancienne Compagnie : ils sont dévoués à la sainte Église et au Saint Père, dévoués à la Vierge Immaculée, dévoués à l'Eucharistie et à la Communion fréquente, dévoués au Sacré Cœur.

O Compagnie de Jésus, ô ma mère, continue de suivre le cours de tes magnifiques destinées... ta part est tou-

jours belle, sois reconnaissante à Celui qui te l'a choisie. La cause que tu sers n'est pas de celles qui triomphent une fois sans plus avoir de souci du lendemain. Les ennemis du Sacré Cœur renaissent de leurs défaites, ils sont indestructibles comme l'orgueil et le sensualisme qui perpétuent leur race. Aujourd'hui, c'est au nom de la science qu'ils essaient un retour offensif... à toi de surveiller leurs mouvements, de repousser leurs attaques et d'en paralyser l'effort. Tu n'auras la victoire qu'au prix de bien des souffrances... mais s'il est bon de servir la cause du Sacré Cœur, il est meilleur encore de souffrir pour Lui...

TOME II

APPENDICE

APPENDICE

LE TRÈS SAINT CŒUR DE MARIE DEVANT LA VISITATION ET LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le V. P. Eudes, dans son bel ouvrage sur le Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu, t. II, liv. Ier, ch. III, se demande où les Pères de la Compagnie ont puisé les sentiments de piété qui les animent envers ce très saint Cœur ; et il répond qu'ils en sont redevables à leur glorieux Père saint Ignace. On ne peut guères, en effet, douter que saint Ignace n'ait eu une tendre dévotion pour le Cœur de Marie. N'avons-nous pas vu, dans notre Introduction du tome premier, que le Fondateur de la Compagnie honorait le Cœur de Jésus de ses adorations et de sa confiance ? Or, le Cœur du Fils est inséparable du Cœur de la Mère ; et saint Ignace aimait à s'élever du Cœur de Marie à celui du divin Sauveur. Témoin du reste cette Mère de douleur, cette *Addolorata*, qu'il portait sur sa poitrine jusque vers les dernières années de sa vie. Cette image, qui montre le sein de Marie percé du glaive que Siméon a prédit, ne vous invite-t-elle pas à pénétrer par sa blessure jusqu'à son Cœur virginal[1] ?

[1] Nous avons cité (introduction, page 45) un passage du P. de Rochemure S. J., dans le livre qui a pour titre : Le Sacré Cœur et la Compagnie de Jésus. Là, à la page 4, l'auteur semblait substituer à l'image de Saragosse et des Bollandistes, une autre Notre-Dame du Cœur, d'origine flamande. Nous ne connaissions

L'exemple du Saint Fondateur ne fut pas perdu pour ses enfants. La dévotion au Cœur immaculé de Marie s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans le sein de la Compagnie; les Pères du premier siècle en sont les zélateurs, et le V. P. Eudes en nomme douze dont il forme une couronne d'apôtres qui glorifient le très saint Cœur de la Vierge. Ce sont les PP. Osorius, Canisius, Suarez, Barradius, Nieremberg, Saint-Jure, Binet, Poiré, Christophe de Véga, Honorat Nicquet, et Cornelius a Lapide.

Le P. Osorius (tom. I. *Concion. Serm. de Compassione B. Mariæ*), nous montre trois amours dans le Cœur de Marie pour son Fils.

Le premier est l'amour naturel d'une mère, amour si grand que Dieu, voulant nous donner une idée des tendresses qu'il a pour les hommes, a pris pour terme de comparaison l'amour d'une mère pour son enfant. Mais cet amour est plus ardent dans le Cœur de Marie qu'il n'a été et qu'il ne sera jamais dans tous les cœurs de toutes les mères d'ici-bas; car Elle a un cœur et un amour de père et de mère pour son Fils; Elle est la mère du Fils le plus saint, le plus noble, le plus parfait ; et si

pas alors une rectification du R. Père qui donne nettement sa pensée, la voici : « Nous admettons complètement, avec divers historiens de saint Ignace, qu'il a porté sur son cœur l'image de la Vierge appelée *Addolorata*. Seulement, comme saint Ignace n'a pas gardé cette image toute sa vie (Bollandistes, 31 juillet), nous regardons comme probable qu'il a porté, successivement ou en même temps, une autre image de la Sainte Vierge. Cette opinion a pour base une gravure sur papier vélin, que plusieurs de nos Pères et nous-même avons vue à Lyon ; en parlant de sa reproduction photographique, nous l'avons décrite en partie à la page 4 de notre travail. Elle est appelée Notre-Dame du Cœur, *sancta Maria a Corde* ; il y est dit très clairement que saint Ignace la portait sur son cœur : « *Cujus effigiem sanctus Ignatius gestavit ad cor.* » Outre la signature du P. de Galliffet à son *verso*, on lit au bas la signature du graveur C. Galle, et en plus ces mots : « *Colitur apud Patres Societatis Jesu.* » Des connaisseurs, à qui nous l'avons montrée, l'ont reconnue, avant même d'avoir remarqué le nom du graveur, comme d'origine flamande, et de la première moitié du XVIIe siècle. »

Ainsi, comme le R. P. de Rochemure veut bien nous l'écrire dans une lettre toute fraternelle, nous aurions deux images de Notre-Dame du Cœur : la première, l'*Addolorata* traditionnelle de Saragosse et des Bollandistes, serait sûrement authentique, la seconde aurait pour elle des probabilités.

loin qu'Elle porte les ardeurs de son amour, Elle n'aimera jamais avec excès un Fils qu'Elle adore comme son Créateur, son Rédempteur et son souverain Bien.

Le second amour que la Vierge a pour son Enfant est un amour surnaturel qui procède de la grâce et de la charité que le Saint-Esprit a infusé dans son Cœur, amour que sa conformité avec la dignité de Mère de Dieu a élevé jusqu'à l'infini. Mieux que l'apôtre saint Paul, la sainte Vierge a pu dire : « Je ne vis plus, c'est Jésus qui vit en moi ; Il est mon être, ma vie, mon esprit, mon cœur, mon âme, mon tout, par la vertu admirable de son divin amour, qui m'a toute transformée en Lui. »

Reste un troisième amour, celui que la sainte Vierge a su acquérir pendant les trente-trois ans qu'elle a passés avec Jésus sur la terre : Elle le voyait, Elle l'entendait. Oh ! quel incendie, quelles flammes d'amour allumaient dans le Cœur d'une telle Mère les regards, les services, les paroles, les caresses d'un tel Fils !

Ecoutons maintenant Suarez. Ce grand homme était redevable de sa science à la sainte Vierge, qui, par une faveur miraculeuse, lui avait donné l'intelligence des choses de Dieu. Jaloux de témoigner sa reconnaissance à sa céleste Bienfaitrice, il posa, dans ses commentaires de la Somme, les principes sur lesquels repose tout l'édifice de la sainteté de Marie (in IIIª part. quæst. 37. art. 4. disput. 18. sect. 3.)

Premier principe : L'amour dont le Cœur de la Vierge était embrasé pour Dieu, dès son entrée dans la vie, était plus ardent que celui du premier des Séraphins, même parvenu au terme de son épreuve.

Second principe : La vie de Marie a été un continuel exercice d'amour divin, depuis le premier moment jusqu'au dernier ; et parce qu'elle aimait toujours Dieu de toutes les puissances de son âme, de toutes les forces de son Cœur, et de toute l'étendue de la grâce qui lui était donnée, son amour doublait avec chacun de ses actes : de sorte que si, au premier acte d'amour, elle avait dix degrés, au second, elle en avait vingt, quarante au troisième, et ainsi du reste... Les ascensions de son Cœur, qui les dira ?

Troisième principe : Elle a plus aimé son Dieu à chaque moment et par chacun de ses actes d'amour que tous les Saints ne l'ont aimé durant toute leur vie... Or, comme l'a dit Bossuet, en Suarez on entend toute l'école.

Maintenant nous invitons nos lecteurs à combiner ces principes et à chercher ce qu'a été, après plus de soixante ans de vie, l'amour de la Bienheureuse Vierge au moment où Elle s'en alla de l'exil à la vraie patrie. C'est l'incompréhensible en amour. Au ciel seulement nous pourrons nous en faire une idée.

Suarez nous a dit quel était dans le Cœur de Marie son battement d'amour pour Dieu, Eusèbe de Nieremberg nous dira son battement d'amour pour les hommes.

Son Cœur a pour nous des tendresses ineffables : et son amour tire sa mesure de sa divine Maternité. Aussi, de même qu'Elle est élevée par-dessus toutes les créatures, Elle nous aime plus que ne le font tous les Anges et tous les Bienheureux ensemble. O faveur inestimable ! qu'il est doux de penser que l'on est bien avant dans le Cœur de la Mère de Jésus ! quelle joie d'être assuré que la Mère de Dieu, que la Souveraine des Anges et des hommes nous regarde comme ses enfants... En voulez-vous la preuve ? Elle a tant aimé les pécheurs qu'Elle a offert son Fils à la mort de la croix pour les sauver. Elle nous l'a donné en le mettant au monde ; Elle nous l'a donné en le présentant au temple ; Elle nous l'a donné quand Elle a consenti à sa mort sanglante ; enfin, Elle nous l'a donné lorsque, le voyant entre les mains de ses ennemis, lié comme un scélérat, moqué, méprisé, fouetté inhumainement, couronné d'épines, attaché à une lourde croix, Elle ne fit pas la moindre plainte contre les bourreaux ; que dis-je ? Mère crucifiante et plus magnanime qu'Abraham, si les bourreaux avaient manqué au sacrifice de son Enfant, Elle l'aurait elle-même attaché à la croix, tant pour témoigner à Dieu le Père sa parfaite obéissance, que pour donner aux hommes la preuve de son amour.

Le P. Paul de Barry, dans son *Paradis ouvert à Philagie*, consacre une octave de dévotions à la fête du très saint Cœur de Marie. Et dans ses *Méditations sur les*

Fêtes de la Mère de Dieu, il en met huit pour la fête et pour l'octave de ce même Cœur.

C'est, dit-il, un Cœur royal, noble, magnifique et digne de régner sur tous les cœurs.

C'est un Cœur tout saint, et le plus saint de tous les saints cœurs.

C'est le Cœur de la sainte Église; et Dieu est plus admirable dans le seul Cœur de Marie que dans tous les Saints.

C'est un Cœur très libéral, toujours disposé à faire du bien à tous, sans même attendre qu'on lui demande, ainsi qu'elle l'a montré aux noces de Cana.

C'est un Cœur très parfait qui accomplit les volontés de Dieu très saintement, très constamment, très fidèlement.

Il a mérité d'être le lit de repos de la Très Sainte-Trinité.

C'est un Cœur si plein de bonté et de charité pour nous, qu'il est perpétuellement attentif à travailler pour notre salut et qu'il pense sans cesse à nous faire du bien.

C'est le plus humble de tous les cœurs après le Cœur de Jésus.

Enfin le Cœur de la Mère de Dieu est un Cœur tout cœur et tout amour. Marie devait être la Mère du tout aimable, c'est-à-dire de Jésus qui est tout amour et tout aimable. Il fallait donc une telle Mère à un tel Fils.

Citons encore le P. Honorat Nicquet dans son livre intitulé : *Le serviteur de la Vierge* (Paris 1658).

Au livre Ier ch. VIIIe, il s'exprime ainsi :

« Quand je parle du Cœur de la Vierge, ce n'est pas seulement du cœur matériel qui a été la source de la vie sensitive et humaine de la Mère de Dieu, et en quelque façon de celle du petit Enfant Jésus pendant les neuf mois qu'il a voulu demeurer dans son sein; mais j'entends principalement parler du Cœur spirituel, de la partie supérieure de l'âme, qui comprend la mémoire, l'entendement et la volonté : trois facultés dont l'usage continuel en la Vierge a été de se souvenir, de penser à Dieu et de l'aimer; ne respirant incessamment en

toutes choses que son plus grand honneur et sa plus grande gloire... Il faut entendre de ce même Cœur ce qui est au Cantique : « Je dors et mon Cœur veille, » en ce que le sommeil n'empêchait point en la Vierge les entretiens amoureux de son esprit avec Dieu. Aussi ce Cœur a été, dit le dévot et docte chancelier de l'université de Paris, un buisson ardent, qui brûlait toujours du feu d'une ardente charité sans se consumer ; le plus haut trône que la Sainte-Trinité se soit jamais dressé, soit au ciel, soit ici-bas en terre... »

Nous ne dirons rien du P. Canisius, de Barradius, de Saint-Jure, de Binet, de Poiré, de Christophe de Vega. Nous terminerons ces emprunts faits au V. P. Eudes par une citation du P. Cornelius a Lapide. Voici comme il s'exprime en commentant cette parole du chapitre huitième des Cantiques : *l'amour est fort comme la mort.* « Cette force admirable du divin amour doit être attribuée à l'amour qui possède le très saint Cœur de Marie plus qu'à tous les cœurs du ciel et de la terre, parce que ce Cœur est rempli d'une charité presque infiniment plus grande que celle qui anime tous les cœurs des Anges et des hommes.

« Certainement, cette force de l'amour divin est plus merveilleuse dans le sacrifice douloureux que la Sainte Vierge fait de son Fils bien-aimé sur le Calvaire, que dans tous les supplices des martyrs. Si la divine volonté lui avait donné le choix, ou de voir ce très cher Fils plongé dans un abîme de douleurs, comme elle l'a vu, ou bien de souffrir elle-même tous les tourments de la terre et de l'enfer, nul doute qu'elle n'eût préféré ce dernier parti... O charité incomparable ! ô amour plus fort que la mort ! tous les honneurs et toutes les louanges sont dus à cet admirable Cœur [1]. »

[1] Nous sommes convaincu que si nous pouvions pousser plus loin nos recherches, nous trouverions parmi les écrivains, les orateurs et les poètes de la Compagnie, bien d'autres noms qui formeraient une nouvelle couronne d'apôtres du Cœur immaculé de Marie, aussi riche que la première. Que n'ont pas dit à la louange de ce divin Cœur les commentateurs et les auteurs mystiques qui ont contemplé Marie sur le Calvaire, les Salmeron, par exemple, et les Louis du Pont ? Le P. Jacques Nouet, ce chantre magnifique

Pendant que le V. P. Eudes propageait par ses écrits et par ses prédications le culte du très saint Cœur, et qu'il sollicitait auprès de Nosseigneurs les Évêques et même auprès du Siège Apostolique l'institution officielle d'une fête dans l'Eglise, un Jésuite italien, son contemporain, poursuivait le même but par la parole et par la plume. C'était le P. Jean Pinamonti. Né à Pistoie, en Toscane, il entra dans la Compagnie en 1647, âgé de 15 ans. L'amour de Dieu et le zèle des âmes le dévoraient. Il passa 26 ans de sa vie dans les missions avec le célèbre P. Paul Segnery l'ancien, dont il était le compagnon infatigable. Il laissait au P. Segnery les grands discours, et il ne voulait pour lui-même que les méditations, les

des grandeurs, des amabilités et des vertus du Cœur de Jésus, n'a pas refusé son admiration au Cœur virginal de Marie. nous ne résistons pas au désir d'insérer ici la prière qui termine la méditation pour le samedi après l'Octave du Très Saint-Sacrement.

« Je vous bénis, ô très Sainte Vierge, de ce qu'étant Mère de Dieu, vous ne dédaignez pas de prendre soin des pécheurs et de les chérir comme vos enfants. C'est ce qui me donne l'assurance de me jeter à vos pieds pour vous conjurer de me tenir lieu de mère, et d'étendre sur moi les effets de votre miséricorde. Vous avez donné à votre Fils, un Cœur plein de tendresse pour procurer mon salut, donnez-m'en un plein de respect et d'amour pour le servir ; ou plutôt prenez le mien, et donnez-moi le vôtre avec le sien, afin que je l'aime désormais de votre Cœur, et que je vous aime du Cœur de votre Fils, car le mien n'est pas digne de vous aimer ni l'un ni l'autre. »

Citons encore les écrivains de la Compagnie qui rendirent populaire la dévotion aux douleurs de la Sainte Vierge. Le P. Josse Andries, de Courtrai, mort à Bruxelles en 1658. Il publia en latin *Le glaive perpétuel de la Reine des Martyrs depuis l'Annonciation jusqu'à sa mort.* Cet opuscule composé d'images et de textes eut un succès prodigieux : il fut traduit en plusieurs langues; en une seule année, on en débita 15.000 exemplaires. La traduction italienne est du P. Joseph Fotius, S. J. *Il perpertuo coltello della Regina dei Martiri. Roma 1652.*

Le P. Antoine de Ballinghem qui mourut à Lille en 1630. On a de lui *Sept exercices* ou méditations sur les douleurs de Notre-Dame. Douay, 1626.

Le P. Antoine-Marie Bonucci, mort à Rome, en 1729. Il a fait paraître : *La corona caduta, ovvero Gesù nel sepolcro, oggetto di puro cordoglio alla solitudine di Maria Vergine, e stimolo di vera compunzione alle anime christiane.*

Les P. Jean Bourgeois ou Bergoys, mort en 1653, Gaspard Loërtius, Louis Pinelli et tant d'autres qui ont composé des exercices de piété sur les xv mystères du Rosaire.

catéchismes et les fatigues du confessionnal. Le nombre des âmes qu'il a ramenées à Dieu est incalculable. Il mourut à Orta, diocèse de Novare, le 15 juin 1703. Il avait la plus ardente dévotion pour la Mère de Dieu ; aussi multipliait-il ses recherches dans le champ de la tradition catholique, afin d'y recueillir des documents et des textes comme autant de fleurs dont il tressait une guirlande de louanges à Marie.

Il fit paraître à Florence, en 1699, le *Sacré Cœur de Marie*, délicieux ouvrage où tout ce qu'on peut dire à la gloire du très saint Cœur est présenté avec la plus exquise délicatesse. Il contient sept chapitres que voici :

Le Cœur de Marie, miroir sans tache.
Le Cœur de Marie, vraiment digne d'une Mère de Dieu.
Le Cœur de Marie, abîme de grâces.
Le Cœur de Marie, fidèle image du Sacré Cœur de Jésus.
Le Cœur de Marie, sphère embrasée des ardeurs du saint amour.
Le Cœur de Marie, submergé dans un abîme de douleurs.
Le Cœur de Marie, délices du Cœur de Dieu.

Dans le préambule, le P. Pinamonti pose quelques principes.

1° Les titres les plus magnifiques que la Tradition donne à la Sainte Vierge ne portent aucun préjudice aux éloges que nous décernons à Notre-Seigneur Jésus-Christ. La plus grande gloire du soleil n'est-elle pas de posséder un tel foyer de lumière qu'il peut, sans s'appauvrir, la communiquer à la lune et en faire un autre soleil ? De même, c'est l'honneur du Fils de Dieu de tirer de son propre fond de si merveilleuses splendeurs que, sans diminution de sa propre lumière, il en investit sa divine Mère, et en fait un autre Lui-même, et la vive représentation de ses vertus. Car nous ne pouvons rien attribuer à la Mère qui, de plein droit, n'appartienne au Fils.

2° Le mot *cœur* est susceptible d'une double signification, selon qu'on l'emploie dans le sens propre ou dans le sens métaphorique. Dans le sens propre, il est cet organe de chair qui entretient dans l'homme la vie et participe aux affections de l'âme. Pris métaphorique-

ment, il exprime, dans les Saintes Écritures, tantôt la volonté, tantôt un état d'âme quelconque, comme la joie, la tristesse, l'indignation, l'amour. Dans le culte que nous rendons au Cœur Immaculé de la Vierge, le cœur est pris le plus souvent au sens métaphorique ; il signifie la volonté ou un sentiment quelconque. Mais comme dans une dévotion même spirituelle, nous avons besoin d'un objet matériel et sensible, nous employons ici le mot *cœur* dans le sens physique qui lui est propre ; c'est-à-dire, pour cette partie du corps qui, dans la Vierge comme en nous, est de toutes la plus excellente.

Ainsi, dans le Cœur très pur de Marie, nous vénérons, avec son saint amour et ses autres qualités éminentes, son cœur matériel comme l'objet sensible de cette dévotion. Qu'y a-t-il en effet de plus digne de notre vénération parmi les choses créées que le Cœur de la divine Mère ? N'est-ce pas le Cœur que Jésus a choisi comme l'objet de ses tendresses, et qu'il a offert lui-même au culte et aux hommages des Saints ? S'il lui a plu de réserver jusqu'à ces derniers temps le culte de son Cœur adorable, afin de réchauffer notre ferveur attiédie, n'a-t-il pas pu aussi bien retarder jusqu'à notre époque l'expansion du culte du Saint Cœur de sa Mère, pour réveiller par ce moyen notre torpeur, fortifier nos défaillances et nous inonder d'un déluge de grâces ?

On voit, par ce début, avec quelle netteté de pensée et d'expression le P. Pinamonti aborde son sujet. Il ne faiblit pas dans le cours même de son ouvrage. Il unit, à la science qui éclaire, l'onction qui persuade ; sa logique opère la conviction ; son éloquence et l'éclat de ses images charment le cœur. Ce livre qui, dans ses dimensions restreintes, contient en abrégé tout ce qui, dans l'ouvrage du V. P. Eudes, consacre le Cœur admirable de la Mère de Dieu à nos respects et à notre amour, fit fortune en Italie et y devint populaire. Mais le P. Pinamonti n'obtint pas en cour de Rome ce qu'il demandait, l'institution d'une fête du très saint Cœur de Marie dans toute l'Église. Les membres de la Congrégation des Rites n'en reconnurent pas l'utilité ; et aux instances qui leur étaient faites ils répondirent *négativement* le 8 juin 1669.

Avant de reprendre la suite des démarches que les Pères de la Compagnie tentèrent à Rome pour l'approbation d'un Office et d'une Messe du Saint Cœur de Marie, revenons sur nos pas et cherchons ce qu'était au sein de l'Ordre de la Visitation la dévotion à ce Cœur immaculé.

§ II.

La dévotion de saint François de Sales au très Saint Cœur de Marie éclate souvent dans ses écrits. Que l'on parcoure ses sermons sur les fêtes de la Sainte Vierge et l'on verra combien souvent il étudie, il admire, il invoque le Saint Cœur de Marie. Une des pensées sur lesquelles il revient davantage, c'est l'union du Cœur adorable de Jésus et du Cœur de la Vierge. « La Sainte Vierge, dit-il, (*Traité de l'amour de Dieu*, l. V, ch. 13) n'avait qu'une âme, qu'un cœur et qu'une vie avec son divin Fils. » Et un peu plus loin : « Hardiment et ardemment cette Mère pouvait dire : « Je n'ai point d'autre vie que la vie de mon Fils, ma vie est toute en la sienne, et la sienne toute en la mienne. Car ce n'était plus union, mais unité de cœur, d'âme et de vie entre cette Mère et ce Fils. »

Saint François a consacré son ouvrage sur l'amour de Dieu au très aimable Cœur de Marie. Enfin, dans la lettre où il communique à sainte Chantal ses idées sur les armoiries de la Visitation, « notre petite Congrégation, dit-il, est un ouvrage du Cœur de Jésus et de Marie. »

Qui ne croirait que ces passages, en circulant de maison en maison, de main en main, n'aient attiré l'attention des Filles de saint François de Sales, et déterminé un courant de prières vers le Saint Cœur de Marie, comme vers le Sacré Cœur de Jésus ? Et cependant si nous nous en rapportons aux recherches qu'on a faites pour nous dans l'histoire des différentes Maisons, la dévotion au Saint Cœur ne semble pas s'être beaucoup répandue avec ce vocable et sous cette forme précise dans la plupart des Monastères. On y trouve à chaque page des traits de dé-

votion à la Sainte Vierge ; on l'invoque, on se consacre à Elle, on lui fait des vœux pour obtenir son secours. Dans toutes les Visitations, Elle a ou des chapelles, ou des autels sous les noms les plus variés ; il semble qu'on va trouver des hommages rendus à son Cœur ; il n'en est rien : l'heure n'était pas venue encore, et le XVIIe siècle s'avançait vers son déclin sans qu'une étincelle eût fait jaillir le feu latent qui se cachait dans les cœurs.

Cependant l'apôtre du très Saint Cœur, le V. P. Eudes remplissait sa mission, sa voix avait retenti à Autun ; et il avait eu la joie de faire instituer par Mgr de Ragny la fête du Cœur de Marie dans tout son diocèse. Nous n'affirmerons pas qu'on l'eût dès lors célébrée dans les Monastères qui relevaient d'Autun. Mais sans aucun doute, avant de se renfermer dans le cloître, plusieurs Visitandines avaient assisté à cette cérémonie dans leurs paroisses respectives. La B. Marguerite-Marie eut cette joie. Comme elle ne franchit les grilles du Couvent que dans sa 24e année, elle eut bien des fois l'occasion de célébrer la fête du Saint Cœur, et nous ne pouvons croire qu'admise parmi les Filles de saint François de Sales, elle en ait perdu le souvenir. Qui voudrait en douter oublierait les liens qui enchaînaient Marguerite-Marie à la Sainte Vierge.

Chacun des pas qu'elle avait fait dans la vie lui rappelait une faveur de sa Mère du ciel.

La Sainte Vierge l'entoure dès son enfance de ses meilleures sollicitudes. A la prière de Marguerite-Marie, elle rend à la santé madame Alacoque gravement malade ; Elle la guérit elle-même, quand autour d'elle on n'espérait plus. Là ne s'arrête pas la tendresse maternelle de Marie pour l'enfant qui s'était vouée à son amour. « La Sainte Vierge, dit Marguerite-Marie, dans son Mémoire, se rendit tellement maîtresse de mon cœur, qu'en me regardant comme sienne, Elle me gouvernait comme lui étant dédiée, me reprenait de mes fautes et m'enseignait à faire la volonté de Dieu. Et il m'arriva une fois que m'étant assise en disant notre Rosaire, Elle se présenta devant moi et me fit cette réprimande qui ne s'est jamais effacée de mon esprit, quoique je fusse

encore bien jeune : « Je m'étonne, ma fille, que tu me serves si négligemment ! » Ces paroles laissèrent une telle impression dans mon âme qu'elles m'ont servi toute ma vie.»

C'est encore la Sainte Vierge qui la conduisit à Paray. Son frère voulait la faire entrer dans un Couvent de Mâcon ; pendant qu'il se rendait dans cette ville pour y négocier la dot de sa sœur, celle-ci faisait dire beaucoup de messes en l'honneur de sa sainte Mère qui lui fit entendre ces paroles consolantes : « Ne crains rien ; tu seras ma vraie fille, et je serai toujours ta vraie Mère. » Dès ce moment, elle prit la résolution d'entrer à Sainte-Marie de Paray ; ce qu'elle exécuta avec une grande joie.

La Sainte Vierge continua de prodiguer à Marguerite-Marie dans le cloître les faveurs dont elle la comblait dans le monde. Cette humble Sœur étant tombée malade, sa Mère du ciel lui apparut, lui fit de grandes caresses et lui dit : « Prends courage, ma chère fille, dans la santé que Je te donne de la part de mon divin Fils ; car tu as encore un long et pénible chemin à faire, toujours dessus la croix, percée de clous et d'épines, et déchirée de fouets : mais ne crains rien, Je ne t'abandonnerai pas et te promets ma protection. »

La Sainte Vierge ne se lassa pas de veiller sur sa fille pendant toutes les années de sa vie religieuse, la fortifiant dans ses épreuves, la consolant dans ses anxiétés. Elle voulut être la médiatrice des divines miséricordes le jour de la Visitation 1688, lorsqu'elle apparut à la Bienheureuse avec Notre-Seigneur, saint François de Sales et le P. de la Colombière, pour assigner aux Filles de Sainte-Marie et aux Pères de la Compagnie la mission de propager dans le monde le culte du Sacré Cœur.

Objet de ces incessantes faveurs, Marguerite-Marie pouvait-elle méconnaître la source d'où elles lui venaient? Tous ces dons, tous ces bienfaits ne sortaient-ils pas du très saint Cœur ? Comment n'aurait-elle pas fait remonter sa reconnaissance pour tant de bontés à la source qui les lui envoyait ?

Mais nous n'en sommes pas réduits à de simples conjectures... Que de fois la Bienheureuse n'a-t-elle pas, dans les effusions de sa piété, nommé le Cœur de Marie ? Que de fois ne l'a-t-elle pas invoqué ?

Nous la voyons, devenue Maîtresse des Novices, recommander dans les avis qu'elle donne à ses Filles, dans les défis qu'elle leur propose, d'invoquer la Sainte Vierge et de recourir à son Cœur.

« Il faut être bien fidèles à faire la petite couronne de la Sainte Vierge tous les jours : car nous ne saurions faire un acte plus agréable à Dieu que d'honorer sa Mère (Défi pour l'octave des Trépassés). Et dans le défi pour l'Avent de 1685 : « Vous offrirez cinq fois au Père Éternel les sacrifices que le Sacré Cœur de son Fils lui offre par son ardente charité, sur l'autel du *Cœur* de sa Mère, en lui demandant que tous les cœurs se convertissent et se livrent à son amour. »

« Vous ferez cette aspiration autant que vous pourrez « O divin Cœur de Jésus, vivant dans le Cœur de Marie, je vous conjure de vivre et de régner dans tous les cœurs, et de les consumer dans votre pur amour ! Dieu soit béni ! »

Dans une de ses lettres à la Mère de Saumaise, à Moulins (10 juillet 1680), elle termine ainsi : « Je suis à vous de la plus tendre affection de mon cœur, dans l'amour de celui de Jésus et de *Marie*.

Le 10 août 1689, dans une de ses lettres au P. Croiset, la seconde des dix lettres inédites, elle lui dit : « Vous ne serez peut-être pas fâché que je vous envoie un des premiers livres qui ont été imprimés en l'honneur de ce divin Cœur, afin que, si vous le jugez à propos, vous y preniez les Litanies du Sacré Cœur de la très Sainte Vierge pour les ajouter au vôtre. » Tant elle était loin de vouloir séparer ce que Dieu a fait inséparable !

Nous terminerons en citant la belle prière à la Sainte Vierge que la Bienheureuse récitait avec ses Novices ou peut-être même, dans les dernières années de sa vie, avec toute la Communauté.

« O très sainte, très aimable et très glorieuse Vierge Mère de Dieu, notre chère Mère, Maîtresse et Avocate,

à laquelle nous sommes toutes dévouées et consacrées, faisant gloire de vous appartenir en qualité de filles, de servantes et d'esclaves, pour le temps et l'éternité : Voici que d'un commun accord nous nous jetons à vos pieds, pour renouveler les vœux de notre fidélité et servitude envers vous, pour vous prier qu'en qualité de choses vôtres, vous nous offriiez, dédiiez, consacriez et immoliez au Sacré Cœur de l'adorable Jésus, nous et tout ce que nous sommes, tout ce que nous ferons et souffrirons, sans nous rien réserver, ne voulant avoir d'autre liberté que celle de l'aimer, d'autre gloire que celle de lui appartenir en qualité d'esclaves et de victimes de son pur amour, plus d'autre volonté ni pouvoir que celui de lui plaire et le contenter en tout, aux dépens de nos vies. Et puisque vous avez tout pouvoir sur cet aimable Cœur, faites donc, ô notre charitable Mère, qu'il reçoive et accepte cette consécration que nous faisons aujourd'hui, en votre présence et par votre entremise, avec les protestations de notre fidélité, si nous sommes soutenues de sa grâce et de votre secours, que nous vous supplions ne nous pas refuser.

« O notre douce espérance, faites-nous sentir votre pouvoir envers cet aimable Cœur de Jésus, et employez votre crédit pour nous y loger pour toujours. Priez-Le d'exercer son souverain empire sur nos âmes en faisant régner son amour dans nos cœurs, afin qu'Il nous consomme et nous transforme toutes en lui-même. Qu'Il soit notre Père, notre Époux, notre garde, notre trésor, nos délices, notre amour et notre tout en toutes choses ; détruisant et anéantissant en nous tout ce qu'il y a de nous-mêmes pour mettre en place tout ce qui est de Lui, afin que nous Lui puissions être agréables. Qu'Il soit le soutien de notre impuissance, la force de notre faiblesse, la joie de toutes nos tristesses !

« *O Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*, réparez tous les manquements des nôtres ; suppléez à tout ce qui nous manque ; brûlez nos cœurs dans vos saintes ardeurs ; consommez toutes nos froideurs et lâchetés à vous aimer et servir, puisque nous voulons faire consister tout notre bonheur et notre félicité à vivre et à

mourir en qualité d'esclaves de l'adorable Cœur de Jésus, filles et servantes de sa sainte Mère. »

Nous trouvons un culte de famille rendu au très saint Cœur de Marie dans quelques-uns des Monastères de la Visitation. Témoin la Mère Marie-Constance de Cornulier, du second Monastère de Rennes, qui, confinée à l'infirmerie, convint avec une autre infirme de certaines invocations au Sacré Cœur de Jésus et au Cœur immaculé de Marie. Comme leurs lits étaient placés aux deux extrémités de la salle, l'une d'elles commençait ainsi : « Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie ; » l'autre répondait: « Embrasez-nous, consumez-nous, prenez nos cœurs. Témoin encore, à Nantes, la Mère Marie-Louise Laubier. Elle avait fait dresser une petite chapelle au bout d'une galerie ; et elle l'avait ornée d'un tableau qui représentait à la fois le Père Éternel, le Saint-Esprit, le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie. « Cette divine Mère, disait-elle, est le canal par lequel toutes les grâces sortent du Cœur de Jésus et sont répandues sur le monde. »

Le plus souvent ces deux Cœurs nous apparaissent rapprochés dans un fraternel hommage par la vénération qui les unit ; quelquefois cependant, les pieuses Visitandines s'adressent directement au Cœur immaculé de Marie.

En 1764, le premier Monastère de la Visitation de Paris fut envahi par la petite vérole ; dix-huit Religieuses ou Pensionnaires en furent atteintes, depuis le mois de novembre jusqu'en avril suivant. Tout faisait redouter les suites de cette cruelle épidémie, lorsque la très honorée Mère Chalmette, Supérieure de la Maison, eut l'idée de recourir à la Sainte Vierge et de mettre sa confiance dans le Cœur de cette tendre et auguste Mère.

La Communauté adopta de grand cœur ce pieux projet ; et pour obtenir la cessation du fléau, elle fit vœu de célébrer tous les ans la fête du très saint Cœur de Marie, et de recevoir une Sœur de Chœur gratuitement. On y ajouta plusieurs communions et des jeûnes particuliers. Dès ce moment, la contagion disparut, et aucune Religieuse ou Pensionnaire n'en éprouva les attaques.

La protection de la Sainte Vierge a tellement éclaté sur cette Maison que, pendant l'espace de dix-huit ans le fléau de la petite vérole n'a pu s'approcher des murs du Couvent, tandis que le reste de la ville en souffrait les ravages. Aussi célébrait-on la fête du très saint Cœur, le 9 février, avec la plus grande solennité, et avec les plus vifs sentiments de consolation, d'actions de grâces et de piété.

Le collaborateur de la Bienheureuse, le V. P. de la Colombière n'était pas étranger non plus à cette dévotion du Saint Cœur de Marie. Avant même que la Providence l'eût associé à la vocation de Marguerite-Marie, il avait la plus tendre dévotion pour les divins Cœurs de Jésus et de Marie. On peut s'en convaincre en lisant ces lignes tirées de la 3e semaine de sa grande Retraite : « Je me représente donc ce Cœur sans fiel, sans aigreur, plein d'une véritable tendresse pour ses ennemis, et que nulle perfidie, nul mauvais traitement ne peut émouvoir à la haine. Ensuite, m'adressant à Marie pour lui demander la grâce de mettre mon cœur en même disposition, je m'aperçois que le sien y est parfaitement; qu'Elle est abîmée dans la douleur sans rien faire contre la bienséance, et qu'Elle ne perd point le jugement dans une conjoncture si terrible, qu'Elle n'en veut pas aux bourreaux de son Fils, qu'Elle les aime au contraire et l'offre pour eux. J'avoue que ce spectacle me ravit, qu'il me donne un amour incroyable pour la vertu, et qu'il me cause le plus grand plaisir que je puisse ressentir.

« O Cœurs vraiment dignes de posséder tous les cœurs, de régner sur tous les cœurs et des Anges et des hommes, vous serez désormais ma règle, et dans de pareilles occasions je tâcherai de prendre vos sentiments. Je veux que mon cœur ne soit désormais que dans celui de Jésus et de Marie ; que celui de Jésus et de Marie soient dans le mien, afin qu'ils lui communiquent leurs mouvements, et qu'il ne s'agite, qu'il ne s'émeuve que conformément à l'impression qu'il recevra de ces Cœurs. »

La consécration que le P. de la Colombière fit en union avec la Bienheureuse le 21 juin 1675, tout en

orientant plus que jamais ses affections vers le Cœur de Jésus, ne lui fit pas oublier le Cœur de Marie. Il termine une lettre qu'il écrit de Londres aux Congréganistes de la Sainte-Vierge, à Paray, en disant : « Je vous embrasse dans le Cœur de Jésus et dans celui de votre bonne Mère. »

Le P. Jean Croiset, ce cher frère de Marguerite-Marie dans le Sacré Cœur, laisse voir sa dévotion pour le Cœur de la Sainte Vierge, dans le livre même qu'il consacre à glorifier la dévotion au Sacré Cœur, il indique les moyens particuliers d'acquérir un parfait amour de Jésus-Christ.

Cinquième moyen : une tendre dévotion envers la Sainte Vierge.

« Le cinquième moyen, c'est la dévotion envers la Sainte Vierge qui a un pouvoir si absolu sur le Cœur sacré de son Fils. On ne peut pas douter que la Sainte Vierge ne soit, de toutes les créatures, celle qui a le plus aimé Jésus-Christ, qui en a été le plus aimée et qui souhaite aussi le plus ardemment qu'il soit parfaitement aimé. Elle est la Mère du parfait amour, c'est à Elle que nous devons nous adresser pour en être embrasés. Les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie sont si conformes et si unis que nous ne pouvons avoir l'entrée de l'un sans avoir l'entrée de l'autre. Il y a toutefois cette différence que le Cœur de Jésus ne souffre que les âmes extrêmement pures, et que celui de Marie purifie par les grâces qu'il leur obtient celles qui ne le sont pas, et les met en état d'être reçues dans le Cœur de Jésus. »

Peu de temps après que le P. Croiset eut publié son livre de la *Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, on vit paraître les *Entretiens de Théotime et de Philothée* sur la dévotion au Sacré Cœur par le P. Bouzonié S. J. La seconde partie de cet ouvrage renferme des sentiments et pratiques de piété pour honorer le Cœur adorable ; ce sont des méditations sur l'excellence du Sacré Cœur, sur sa douceur, et sur le Saint-Sacrement considéré

comme le Cœur de Jésus. Vient ensuite une série d'entretiens avec Jésus-Christ pour les visites au Saint-Sacrement. Ces visites sont suivies d'une méditation sur le Cœur de la Vierge Marie ou sa vie intérieure. Elle a trois points: premier point : L'occupation intérieure du Cœur de Marie, la contemplation la plus sublime ; second point : L'occupation intérieure du Cœur de Marie, la charité la plus ardente : troisième point : L'occupation intérieure du Cœur de Marie, l'humilité la plus profonde.

Ier Point. Entrons avec respect dans le Sacré Cœur de Marie, le sanctuaire de la divinité, le temple du Saint-Esprit, l'image la plus ressemblante du Cœur de Jésus, le second chef-d'œuvre de la puissance de Dieu, et voyons-y le premier exercice de sa vie intérieure... L'évangéliste nous apprend que Marie méditait toutes les divines paroles dans son Cœur... Elle a porté la parole du Père dans son sein, et elle ne cesse de la concevoir dans son Cœur. Elle ne repose pas seulement sur les Prophéties dont Elle est éclairée, mais Elle étudie son Fils qui est la fin de toutes les Prophéties. Elle seule pénètre les grandeurs de cette parole qui a été faite pour nous et qu'elle a montrée au monde, elle est le premier disciple de la Sagesse du Père des lumières, la dépositaire privilégiée de son secret. Chaque Prophète a considéré en détail la naissance de Jésus-Christ, ses miracles, ses actions, son règne, les circonstances de sa mort ; la Reine des Prophètes voit tout d'un seul regard dans le chef-d'œuvre du Saint-Esprit qu'elle a mis au jour. Quelle est la joie de sa contemplation quand Elle pense à une virginité féconde, à un enfantement sans douleur, aux hommages des Pasteurs et des Rois, à la part que Dieu lui donne dans le mystère de la Rédemption ! Sa foi fut le principe de sa contemplation, et sa contemplation augmentait sa foi ; l'abondance de ses lumières la portait vers Dieu, et Elle puisait toujours en Dieu de nouvelles lumières. Cette foi fut suivie des dons de prophétie, de miracles, de discernement des esprits, des langues, de l'intelligence des Écritures ; sa contemplation ne fut pas oisive, et elle ne consistait pas

seulement à laisser agir Dieu en elle, elle agissait avec Dieu. Elle comparait une vérité avec une autre, elle en tirait les conséquences qui servirent à augmenter sa vertu et à la rendre utile à l'Église... Elle fit part de ses lumières aux chrétiens de l'Église naissante. Lorsqu'elle dormait, son Cœur veillait, et quand elle était parmi les travaux de son zèle, son Cœur reposait dans la douceur de sa contemplation...

IIe Point. Les ardeurs de la charité de la Sainte Vierge répondaient à la sublimité de sa contemplation. Tantôt c'est un amour qui la blesse, tantôt c'est un amour qui la fait languir par le retardement de la possession, tantôt c'est un amour qui la comble de plaisir. Elle trouvait dans son Cœur tous les motifs d'amour, sans aucun obstacle; quelle en était donc la force et la violence ? Elle aimait un Dieu et un Fils. Elle reconnaissait la grandeur de ses bienfaits, et son Bienfaiteur était une partie d'elle-même. O Cœur de Marie, fournaise de la divine charité, qui pourrait expliquer ou comprendre l'activité de cet amour ? Qui pourrait démêler les pures intentions, les fortes impressions, les ardents mouvements de ce Cœur !... Ce Cœur était parfaitement soumis à son Dieu, et son exercice ordinaire était de l'aimer, de s'offrir à Lui et de Lui rendre ses hommages... La connaissance qu'Elle avait de Dieu, les grands bienfaits qu'Elle en avait reçus, l'amour de son Fils pour Elle, la ressemblance de cette divine Mère avec son Fils, tout allumait dans son Cœur un amour extraordinaire. Son Fils l'avait fait descendre du trône de David, mais le plus beau trône de Jésus était le Cœur de Marie; le temple de Salomon a été détruit, mais on n'y offrit jamais un si doux encens, ni des victimes si pures que Marie en offre dans son Cœur. Cet amour parut dans sa soumission à la volonté de Dieu... l'amour en fit toujours une servante du Seigneur par tous ses desseins et une victime pour le bien du monde. Elle aima et elle sacrifia son amour... Unissons notre cœur à son Cœur...

IIIe Point. La Sainte Vierge est la plus humble comme la plus élevée des créatures. La gloire est entrée dans son Cœur avec toute sa magnificence, c'était un Cœur

distingué par son ouvrier, qui l'a rempli de toutes sortes de richesses ; préféré par son divin Amant, qui l'a choisi entre tous les autres ; favorisé par son Souverain, qui l'a honoré de ses confidences et lui a fait part de ses mystères et de ses secrets. L'humilité est entrée dans son Cœur aussi tôt que la gloire : Elle a trouvé la gloire à la faveur de son humilité, et elle a fait de son humilité toute sa gloire. Cette vertu la tint toujours dans une parfaite dépendance de Dieu ; elle régla tous ses désirs, gouverna toutes ses puissances et les facultés mêmes de son corps... Elle apprit l'humilité de Celui de qui Elle tenait sa dignité et sa grandeur : son humilité entretenait toutes les vertus de sa vie intérieure, sa prudence singulière à garder le secret sur le plus grand de tous les mystères, sa reconnaissance qui fait qu'Elle ne s'entretient qu'avec Dieu de ses dons ineffables et qu'Elle lui en rend toute la gloire, sa retenue, lorsqu'au lieu de marquer de la joie aux paroles de l'Ange, Elle en fut troublée. Apprenons de cette parfaite créature à nous humilier, et admirons les grandes choses que Dieu a faites en Elle pour nous, parce qu'il a eu égard à son humilité.

La demande que faisait la Bienheureuse au P. Croiset d'ajouter à son livre sur le Sacré Cœur de Jésus les Litanies du très saint Cœur de Marie ne resta pas sans écho. Nous n'avons pas sous les yeux les premières éditions du P. Croiset ; mais nous trouvons ces Litanies dans les éditions postérieures et dans les ouvrages qu'il a inspirés.

Bientôt d'autres prières au très saint Cœur sont jointes à ces Litanies. Le petit Office de ce Cœur immaculé se trouve dans presque tous les Manuels et Formulaires qui ont vu le jour dans le cours du XVIIIe siècle. La Sœur Rose Joly d'Aurillac n'eut garde d'oublier dans son livre la prière au Saint Cœur de Marie honoré dans l'église de Saint-Géraud de la même ville. Et la Mère Agnès Gréard fit insérer une oraison de Mgr de Belzunce au Saint Cœur de Marie dans le livre de la Dévotion au Sacré Cœur de Jésus, publié par le premier Monastère de Rouen. Ce dernier ouvrage est dédié *à la très Sainte Vierge Marie Mère de Dieu.* On lit dans la dédicace :

« C'est par *votre Cœur*, ô Vierge sainte, que Jésus-Christ veut que nous allions au sien, nous le trouvons ouvert à proportion que vous vous intéressez pour nous. »

La *dévotion au Cœur de Jésus pour l'association chez les Religieuses de la Visitation de Strasbourg* parut en 1746... La cinquième partie de cet ouvrage est consacrée au très saint Cœur. On y trouve l'Office du Cœur de Marie, latin et français, les Litanies et d'autres prières. Citons, malgré sa longueur, un acte d'hommage et de réparation au Cœur de Marie, il est de toute beauté.

« O Marie, très digne Mère de mon Créateur et de mon Sauveur ! qui avez été choisie avant tous les siècles pour écraser la tête du serpent, et à qui l'Église reconnaît qu'elle est redevable de la victoire qu'elle a remportée sur toutes les hérésies, vous êtes devenue par là l'ennemie capitale du démon, l'objet de sa haine et de sa fureur aussi bien que des hérétiques ses enfants, qui, possédés de l'esprit de leur père, n'ont cessé de vous faire la guerre, et de vous persécuter depuis le commencement. Ils n'ont rien oublié pour détruire votre gloire. Ils ont combattu vos privilèges, votre pureté, votre maternité divine, votre virginité. Ils ont contesté votre pouvoir, votre bonté, votre crédit auprès de Dieu, et votre miséricorde pour les pécheurs. Ils vous ont refusé les titres les plus glorieux que l'Église vous donne. Ils ont méprisé votre protection. Ils ont voulu abolir votre culte. Ils ont défendu de vous invoquer. Ils ont fait mille outrages à vos images et à votre nom. O divine Reine, ô la plus parfaite et la plus aimable des créatures ! Comment s'est-il pu trouver des cœurs assez ingrats, assez dénaturés pour oser s'attaquer à vous, pour vous mépriser et vous haïr, vous qui êtes si digne de la vénération la plus profonde et de l'amour le plus tendre des Anges et des hommes ! O mon auguste maîtresse, prosterné à vos pieds sacrés, je désire vous marquer une juste douleur de tant d'outrages, et de vous en faire toute la réparation qui est possible à ma faiblesse ; et comme votre divin Fils a voulu que ce fût à son Cœur, comme au siège de son amour, qu'on fît la répara-

tion des outrages qu'il a soufferts de l'impiété et de l'ingratitude des hommes, je crois me conformer à ses désirs et aux vôtres, d'adresser à votre Cœur maternel la réparation que je vous offre, pour les injures que vous avez souffertes vous-même de la malice et de l'ingratitude de ces mêmes hommes. Recevez donc, ô Cœur virginal, cet acte de réparation. Je prends à votre égard tous les sentiments de respect, d'amour et de reconnaissance qui vous sont dus. Je vous offre mes hommages, mes louanges, mes services, ma douleur et mes regrets. Que ne suis-je un sujet assez digne pour réparer par ces sentiments le mépris, la haine et les blasphèmes des hérétiques. Animé d'un nouveau zèle pour votre gloire, ô Mère de mon Dieu, au souvenir de ces injures, et pour en faire à votre Cœur la réparation la plus convenable, je fais hautement profession de croire ce que ces impies ont nié, et de vous attribuer ce qu'ils ont voulu vous ôter.

Je crois votre Maternité, votre Virginité perpétuelle, votre gloire au-dessus de toutes les créatures. Je révère avec la Sainte Église votre Conception immaculée et votre Assomption triomphante. Je crois que votre puissance, que votre bonté, que votre miséricorde, que toutes vos perfections sont proportionnées à votre dignité ineffable de Mère de Dieu, et à votre qualité de Reine de l'univers. Je vous regarde avec joie, ainsi que le chante l'Église, comme la Mère de miséricorde, la Mère de grâce, le refuge des pécheurs, leur avocate et leur espérance auprès de Jésus-Christ. Je regarde votre protection et votre faveur comme le moyen infaillible d'obtenir de votre Fils tous les biens que j'en espère pour cette vie et pour l'autre. Et comme les hérétiques ont travaillé à abolir votre culte, je mettrai ma gloire toute ma vie à le soutenir, à vous honorer, à vous invoquer, à être du nombre de vos serviteurs, à défendre vos intérêts, à procurer que vous soyez honorée, aimée et servie partout. Daignez agréer, divine Mère, ces sincères désirs que je forme à vos pieds. Daignez m'ouvrir votre Cœur et m'y donner une place avec vos serviteurs fidèles. Faites-moi goûter la douceur de ce Cœur Sacré, source de paix, de

miséricorde et d'amour : afin que, par l'imitation de ses vertus, je puisse continuer à vous louer dans l'éternité, et à bénir la puissance infinie du Dieu qui vous a faite si grande, si sainte, si aimable, si admirable. Ainsi soit-il. »

Cette prière, qui devait être récitée aux fêtes de la Sainte Vierge, était pleine d'à-propos. Ne convenait-il pas, dans cette ville de Strasbourg où la vérité et l'erreur étaient aux prises, de répondre aux blasphèmes des hérétiques par une protestation de foi et d'amour? Il nous est doux de nous transporter à Strasbourg un jour de l'Assomption et d'entendre ce *Credo* des fidèles catholiques retentir sous les voûtes de la cathédrale, qui est un des monuments les plus splendides que la main de l'homme ait élevés à l'honneur de Jésus et de Marie.

§ III.

Nous avons dit que la réponse de la Congrégation des Rites aux suppliques qu'on lui adressait, n'exprimait sous leur forme négative, qu'un simple ajournement, bien plus qu'un refus définitif. Rien ne fut changé ; les Souverains Pontifes continuèrent d'enrichir de leurs indulgences les Confréries érigées en l'honneur des Cœurs de Jésus et de Marie, et les fidèles n'en suivirent pas moins l'attrait qui les portait vers ces divins Cœurs. Cependant nous ne croyons pas qu'on ait tenté officiellement de nouvelles démarches auprès du Saint-Siège en faveur du Cœur de Marie avant l'avènement de Benoît XIII au trône Pontifical. Sous le règne de ce Pape, le P. de Galliffet, qui remplissait la charge de Postulateur pour obtenir la fête du Sacré Cœur de Jésus, crut que les deux causes des Cœurs de Jésus et de Marie étaient tellement connexes qu'un seul et même jugement devait les finir l'une et l'autre.

Voici comment il s'exprime lui-même dans le Mémorial latin qu'il offrit au Souverain Pontife et aux Cardinaux ; nous en donnons un abrégé.

Le culte du Sacré Cœur étant une fois officiellement établi dans toute l'Église, par un mouvement de l'Esprit-

Saint, il en résulte que le culte du très saint Cœur est approuvé à son tour ; tant Notre-Seigneur, cédant à son amour pour son Père, a voulu que sa Mère lui fût unie et semblable en toutes choses. Ne l'a-t-il pas associée, autant qu'il l'a pu, à tous ses honneurs, à tous ses biens ? En tout temps, en tout lieu, en toute chose, il a su partager avec Elle d'une manière admirable tout ce qu'il possède, tout ce qui lui appartient à lui-même par droit de nature, et le communiquer par grâce à sa mère : Prérogatives et privilèges, titres et qualités, perfections et vertus, richesses et gloire, empire et puissance, enfin tous les honneurs déférés par l'Église.

Contemplons, en effet, l'union de Marie avec Jésus, dans les décrets de la Providence, dont le premier et le principal ouvrage fut Jésus avec sa Mère. De toute éternité, elle fut comme élue et prédestinée. Elle est avec son Fils la cause finale, au moins secondaire, de toutes les choses créées ; car l'Écriture Sainte, interprétée par la sainte Église, nous apprend que tout a été fait pour Jésus et pour Marie.

En effet, n'est-ce pas une chose merveilleuse que tous les oracles du Saint-Esprit qui regardent proprement le Verbe soient appliqués par l'Église à Marie sa Mère ? Qu'elle se serve pour peindre la Mère des mêmes ombres et des mêmes traits que l'Esprit-Saint emploie pour représenter le Fils ? Mais l'admiration cesse si l'on considère leur union dans toutes les œuvres et dans tous les mystères de la Rédemption, de sorte que l'un et l'autre ont, toute proportion gardée, un domaine universel sur toutes les créatures et une influence commune sur tout ce qui regarde la grâce et le salut.

Descendons du ciel sur la terre, et nous verrons cette union se soutenir depuis la création dans tout l'Ancien Testament, dans les promesses faites aux Patriarches, dans les oracles des Prophètes, dans les symboles et les figures de l'ancienne loi.

Mais si nous sortons des ombres et des figures pour entrer dans la réalité, cette union nous apparaît plus intime encore. Par l'Incarnation, le Verbe se renferme tellement pendant neuf mois dans le sein de la

Vierge, qu'il semble ne faire qu'une seule et même chose avec elle. Il passe toute son enfance entre ses bras, se réchauffant sur son Cœur, suspendu à ses mamelles ; il vit trente ans avec elle, au même foyer, à la même table ; ils ont la même fortune. Jésus a grandi, mais comme il convient à un bon fils, Jésus reste soumis à sa Mère, il lui obéissait. La vie publique ne brisera pas cette union : Marie se retrouve avec Jésus dans ses prédications, dans sa Passion, dans sa Résurrection. Le Fils a tellement communiqué à sa Mère ses douleurs, ses humiliations et ses joies, qu'il montre bien sa volonté constante de lui être uni en toutes choses.

Mais élevons-nous davantage encore, et contemplons cette ressemblance dans les vertus et les perfections, les prérogatives et les privilèges, la puissance et la gloire, enfin dans les honneurs décernés par l'Église à chacun d'eux.

Ressemblance dans les vertus. Jésus est par lui-même le plus humble, le plus doux, le plus patient, le plus obéissant, le plus chaste, le plus pur, le plus charitable des hommes ; et Marie par son humilité, sa patience, sa douceur, son obéissance, sa chasteté, son innocence, sa charité, sa compassion et sa sainteté, l'emporte par grâce sur toutes les créatures et s'élève au-dessus d'elles comme à l'infini.

Ressemblance dans les titres et les qualités. Jésus est notre Roi, Marie notre Reine ; Jésus notre Seigneur, Marie notre Dame ; Jésus notre avocat et médiateur, Marie notre avocate et médiatrice ; Jésus notre Père, Marie notre Mère ; Jésus notre espérance, notre vie, notre refuge, notre secours, notre consolation ; et nous donnons les mêmes titres à Marie.

Ressemblance dans les prérogatives. Jésus est impeccable par nature, et Marie par grâce ; Jésus est exempt de tout péché par le droit de sa personne, et Marie par un privilège qui n'appartient qu'à elle ; Jésus est auteur de la grâce et Père de la miséricorde, Marie en est la Mère ; Jésus est Vierge, et Marie est Vierge ; Jésus incorruptible dans le tombeau, et Marie l'est comme lui. Elle ressuscite comme Lui le troisième jour, et comme Lui est

élevée au ciel en corps et en âme. Là, elle est placée à la droite de son Fils, comme le Fils à celle du Père. Le Père donne toute puissance, toute gloire, tout empire à son Fils ; le Fils donne toute puissance, toute gloire, toute autorité à sa Mère.

Ressemblance enfin dans les honneurs que l'Église rend à Jésus et à Marie : c'est le dernier aperçu auquel la conclusion que nous cherchons est intimement liée.

Il n'est pas un hommage, un honneur quelconque rendu au Fils par l'Église, qu'elle n'ait déféré semblablement à la Mère. Parcourez par la pensée le monde entier, et vous reconnaîtrez partout cette société de culte et de louange entre le Fils et la Mère. Est-il un coin du monde où le nom de Jésus ait été prêché sans que le nom de Marie n'y ait retenti en même temps ? Est-il un peuple qui ait adoré Jésus comme son Dieu sans révérer Marie comme la Mère de son Dieu ? Est-il un temple dans le monde consacré à Jésus où ne se trouve un monument élevé à la gloire de Marie ? Il n'est pas un saint dans l'Église qui se soit distingué par son amour pour Jésus et qui n'ait signalé sa dévotion à Marie. Ne semble-t-il pas que Jésus n'ait voulu être honoré et aimé qu'autant que sa Mère aurait part à ces honneurs, à cet amour; et que le même esprit de foi et de grâce qui inspire l'amour de Jésus, inspire toujours avec la même vivacité l'amour qu'on a pour Marie?

Le nom de Marie est inséparable du nom de Jésus sur les lèvres des fidèles ; les louanges de la Mère se mêlent partout et s'unissent aux louanges de son Fils. Tous les mystères de la vie du Christ depuis l'Incarnation jusqu'à l'Ascension sont dans l'Église l'objet d'une solennité, et des honneurs semblables sont rendus à tous les mystères de Marie depuis sa Conception jusqu'à son Assomption. Aucune fête, aucune dévotion, aucune pratique nouvelle ne s'établit en l'honneur du Fils sans que des hommages pareils ne soient institués en l'honneur de Marie. Nous avons des Fêtes du Nom de Jésus et du Nom de Marie, des Joies de Jésus et des Allégresses de Marie, des Grandeurs de Jésus et des Gloires de Marie, des Douleurs et de

la Passion de Jésus, des Douleurs et de la Compassion de Marie.

Tel est donc l'ordre constant et invariable de la Providence sur l'Église : donc que la dévotion au Sacré Cœur de Jésus soit établie officiellement dans la société chrétienne ; et la dévotion au très saint Cœur de Marie ne peut manquer d'y être instituée à son tour.

Et la chose est en voie de s'accomplir. Déjà le culte si doux du Cœur de Marie se répand dans le monde avec le culte du Cœur adorable de Jésus. La première église dédiée au Sacré Cœur de Jésus, au Séminaire de Coutances, en Normandie, fut consacrée en même temps et conjointement au Cœur de Marie. Des Confréries en l'honneur de ces deux Cœurs furent enrichies d'indulgences par le Pape Clément X en 1674, et depuis ce temps-là, ce culte si suave s'est répandu en France, en Belgique, en Allemagne, en Pologne, en Bohême, en Lithuanie, dans les églises des Séculiers et des Réguliers, comme le prouve le tableau des indulgences accordées par les Souverains Pontifes aux Confréries du très saint Cœur.

Que si l'on cherche maintenant les raisons qui persuadent la solidité, la suavité, l'utilité, la sainteté de la dévotion au Saint Cœur de Marie, nous dirons : au-dessous du Cœur Sacré de Jésus, qu'y a-t-il de plus saint, de plus doux, de plus noble, de plus élevé, de plus aimant que le Cœur de Marie ? On doit donc appliquer à ce Cœur virginal, avec une juste proportion, tout ce que l'on dit du Cœur de Jésus. Voulez-vous mesurer son excellence par la dignité de la personne, ou par la perfection de l'âme dont ce Cœur est l'organe, ou par les grâces infuses dont il est comblé, ou par les vertus dont il est le siège et le principe, ou par la fonction pour laquelle il a été créé? et cette fonction est de brûler pour Jésus d'un amour souverain et inextinguible ; enfin, voulez-vous tenir compte de la gloire que par les affections il ne cesse de rendre à Dieu ? Et vous concluerez, sans l'ombre d'un doute, que parmi les pures créatures, au ciel et sur la terre, il n'y a rien de plus parfait que ce Cœur Immaculé, rien de plus précieux, de plus excellent, de plus saint, de plus agréable à Dieu et à Notre-

Seigneur Jésus-Christ. Ajoutez qu'il n'en est pas qui nous aime davantage et qui soit plus libéral, plus magnifique. Ce Cœur, c'est celui de notre Reine et de notre Mère; il a été par amour pour nous transpercé d'un glaive de douleurs ; il n'est pas une souffrance du Cœur de Jésus dont il n'ait ressenti ce trop fidèle retentissement. Quiconque voudra peser tous ces titres reconnaîtra que rien n'est digne de notre amour à l'égal du très saint Cœur de Marie. Ah ! si bienheureux est le sein qui a porté Jésus, si bienheureuses les mamelles qui l'ont allaité, que dirons-nous du Cœur qui l'a tant aimé ?

Si donc le Père éternel se complaît dans le culte que nous rendons au Cœur de son Fils, comment n'aurait-il pas pour agréable le culte qui a pour objet le Cœur de Marie, si semblable en tout à celui de Jésus? Et qui doutera que Jésus ne se réjouisse des honneurs décernés au Cœur de sa Mère, lui qui se repose si délicieusement parmi les roses et les lis dont ce parterre virginal est orné ?

Tel est l'abrégé du Mémorial que l'on retrouve, mais développé et agrandi, dans l'ouvrage français que le même P. de Galliffet composa sous ce titre : *De l'Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ.* Liv. III, ch. IV. Il finit ce chapitre par un large emprunt fait au V. P. Eudes, insigne dévot du Sacré Cœur de Marie. Ce saint homme, dans un écrit sur l'excellence de ce Sacré Cœur, qu'il imprima à Coutances en 1688, termine ainsi son instruction :

« Donc quand nous honorons le Cœur Sacré de la Mère de Dieu, nous honorons le Cœur le plus admirable, après celui de son Fils, le plus parfait, le plus aimé de Dieu, le plus orné de toutes les vertus, le plus rempli de grâce et d'amour, de tous les cœurs ; le Cœur le plus tendre pour les pauvres pécheurs, le plus doux, le plus compatissant, le plus miséricordieux, le plus charitable, le plus bienfaisant, le plus aimable; enfin l'objet, après Jésus, le plus charmant du ciel et de la terre. C'est donc avec grande raison que nous devons faire de ce Sacré Cœur le plus tendre objet de nos dévotions, et lui rendre tout le culte et tout le respect que son excellence

particulière et les biens que nous avons reçus de lui, exigent de notre reconnaissance et de notre amour.

« Si dans l'église de Sainte-Croix à Rome on a tant de respect pour le voile de la Sainte Vierge ; dans Sainte-Marie-Majeure pour ses cheveux ; dans Notre-Dame de Chartres pour sa chemise ; à Reims pour une portion du lait de ses mamelles, que doit-on penser de son Sacré Cœur !

« Toutes les Fêtes qu'on célébrait dans l'Ancien, et qu'on célèbre dans le Nouveau Testament, ont été établies pour honorer quelque bienfait reçu de Dieu. Quelle fête doit-on célébrer du Sacré Cœur de Notre-Dame, d'où toutes les grâces que Jésus-Christ a faites et fera jamais aux hommes, ont tiré leur origine ?

« Si l'Église célèbre une Fête à l'honneur des liens de saint Pierre ; si elle célèbre les Fêtes d'une seule action de quelques Saints, comme de la conversion de saint Paul, du supplice de saint Jean devant la Porte Latine ; avec combien plus de raison doit-on célébrer la fête du Sacré Cœur de Notre-Dame, qui a été la source d'une infinité d'actions si sublimes et si héroïques ; d'un Cœur qui a été transpercé du glaive de douleur ; qui a été le tabernacle du Saint des Saints ; et qui, par le présent qu'il a fait aux hommes d'un Sauveur, en consentant au mystère de l'Incarnation, a été le principe de toute la sainteté du ciel et de la terre.

« Il ne faut donc pas s'étonner si cette dévotion a trouvé tant d'accès chez les personnes de grande piété, et spécialement dans nos deux dernières très grandes, très pieuses et très vertueuses Reines Anne d'Autriche, la très digne Mère du Roi, et Marie-Thérèse d'Autriche sa fidèle épouse ; lesquelles ne manquaient pas de leur vivant, lorsqu'elles étaient à Paris, de venir tous les ans en l'église des religieuses du Saint-Sacrement assister à la solennité que ces saintes Filles ont coutume de faire à la Fête de ce Sacré Cœur. D'ailleurs cette Fête est autorisée par plusieurs Souverains Pontifes, par quantité de Cardinaux, et spécialement par Monseigneur le Cardinal de Vendôme Légat *a latere*, par plusieurs des plus illustres Archevêques et Évêques de France, au nombre de plus

de trente, et entre autres par Monseigneur François de Harlay, Archevêque de Paris, tous lesquels Archevêques et Évêques ont permis d'en célébrer la Fête et d'en faire l'Office dans leurs diocèses. »

On sait l'accueil fait au Mémorial du P. Galliffet par la Congrégation des Rites : il avait victorieusement démontré que la cause du très saint Cœur de Marie était inséparable de celle du Sacré Cœur de Jésus; elles eurent toutes les deux la même fortune : la demande fut rejetée.

Cependant ce nouveau refus ne détourna pas la Cour de Rome de la voie qu'elle avait embrassée; elle ne cessa d'encourager par de nouvelles faveurs le culte des Sacrés Cœurs parmi les fidèles ; et depuis le temps où le P. de Galliffet offrit au Saint-Père la liste des Confréries du Sacré Cœur déjà autorisées, jusqu'au jour de l'institution de la Fête de ce Cœur adorable en 1765, cent nouvelles Confréries sous le titre des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie furent érigées et enrichies d'indulgences.

Le P. de Galliffet ne crut pas avoir perdu sa cause pour toujours ; il ne déposa pas les armes et en appela de la sentence de la Congrégation Romaine au suffrage des fidèles; il savait que les Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie ne seraient plus loin de remporter la victoire devant la Congrégation des Rites, s'ils parvenaient à triompher dans les cœurs. Il publia une Messe et un Office du Sacré Cœur de Jésus avec un Office du saint Cœur de Marie. « Ce sont, dit-il, des ébauches que notre faiblesse présente. Nous demandons instamment à Notre-Seigneur et à sa divine Mère, qu'ils daignent susciter quelque Ministre fidèle, plein de leur amour et de leur esprit, pour perfectionner ces ébauches d'une manière qui réponde à la dignité de la matière. Heureux ceux qui seront chargés d'un soin si glorieux et si doux ! Sur quel autre sujet plus admirable et plus aimable pourront-ils jamais exercer leur talent que les Cœurs de Jésus et de Marie? » L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de J.-C. (Liv. III, ch. VI.)

Dans le chapitre VIII de l'ouvrage que nous venons de citer, l'auteur fait suivre les Exercices à l'honneur du Sacré Cœur de Jésus de quelques Exercices à l'hon-

neur du très Saint Cœur de Marie. On y trouve l'acte de Réparation au saint Cœur de Marie pour les injures que la Sainte Vierge a reçues de la part des Hérétiques ; c'est la pièce que nous avons reproduite plus haut d'après le Manuel de la Confrérie du Sacré Cœur établie chez les Religieuses de la Visitation de Strasbourg; nous ignorions alors que cette prière appartînt au P. de Galliffet.

On trouve encore, mais à la fin de l'ouvrage, le chapelet du Cœur de Marie ; il est composé de sept gros grains à l'honneur des sept douleurs de la Sainte Vierge, et de trente-trois petits grains pour honorer les années qu'elle a vécu sur la terre. On récite au commencement la prière suivante à l'imitation de l'*Anima Christi,* si familière à saint Ignace :

Anima Mariæ, sanctifica me.	Ame de Marie, sanctifiez-moi.
Cor Mariæ, amore Jesu accende me.	Cœur de Marie, embrasez-moi de l'amour de Jésus.
Pedes Mariæ, dirigite me.	Pieds de Marie, dirigez-moi.
Manus Mariæ, suscipite me.	Mains de Marie, soutenez-moi.
Oculi Mariæ, respicite me.	Regards de Marie, arrêtez-vous sur moi.
Os Mariæ, intercede pro me.	Bouche de Marie, intercédez pour moi.
Corpus Mariæ, purifica me.	Corps de Marie, purifiez-moi.
Passio Mariæ, conforta me.	Passion de Marie, fortifiez-moi.
O Maria, exaudi me.	O Marie, exaucez-moi.
Intra tua viscera admitte me.	Dans votre sein recevez-moi.
Ne permittas me separari a te.	Ne permettez pas que je me sépare de vous.
Ab hoste maligno defende me.	Contre le mauvais esprit défendez-moi.
In hora mortis meæ protege me,	A l'heure de ma mort protégez-moi,
Et jube me venire ad te.	Et ordonnez-moi de venir à vous,
Ut cum Sanctis Filii tui laudem te,	Afin qu'avec les Saints de votre Jésus je puisse vous louer
In secula seculorum, Amen.	Dans les siècles des siècles. — Ainsi soit-il!

Avant chaque gros grain on dit :

Dulcissima Maria, fac cor meum secundum Cor Jesu.

Très douce Marie, faites que mon cœur soit selon le Cœur de Jésus.

Sur chaque gros grain on dit *l'Ave Maria,* sur les petits grains on dit :

Cor Mariæ Immaculatum, amore Jesu quo ardes inflamma cor meum.

Cœur immaculé de Marie, enflammez mon cœur de l'amour de Jésus dont vous êtes embrasée.

A la fin, on dit l'*Ave Maria* avec la prière suivante :

Prière : — Dieu dont la clémence est infinie, qui pour le salut des pécheurs et le secours des misérables avez donné à la Vierge Marie un Cœur semblable à celui de son divin Fils, et en avez fait une source de douceur et de miséricorde : accordez à ceux qui honorent ce Cœur immaculé, la grâce de devenir, par son intercession et ses mérites, des hommes selon le Cœur de Jésus. Ainsi soit-il[1].

Au moment où le R. P. de Galliffet faisait paraître l'édition française de son ouvrage, les PP. de Hoyos et Cardaveraz, dociles aux inspirations qui leur venaient d'En-Haut, inauguraient le culte du Sacré Cœur de Jésus dans la péninsule espagnole. Ils eurent à constater plusieurs fois l'intervention du Saint Cœur de Marie, dans les apparitions qui leur désignaient la conduite à suivre.

Quelque temps avant la fête de l'Assomption (1733), Bernard de Hoyos invitait le P. de Loyola à faire profession ce jour-là d'un inviolable attachement aux deux divins Cœurs de Jésus et de Marie. Le 15 août étant arrivé, Bernard eut lui-même une merveilleuse vision qu'il va nous raconter [2].

« J'aperçus le Cœur du Père Éternel sous la forme d'un globe immense de feu dont la grandeur infinie s'étendait sur la terre, sur le ciel et jusqu'au plus profond des abîmes. Ses splendeurs et ses flots de lumière se réunissaient dans le Sacré Cœur de Jésus que je me représentais comme un ciel dont les vastes proportions surpassaient celles de toutes les sphères célestes. Les rayons béatifiques qui sortaient de ce cœur adorable venaient se concentrer avec toute leur intensité dans le très aimable Cœur de notre très sainte Mère Marie ; je contemplais ce Cœur, aussi brillant qu'un soleil qui me charmait par ses douces clartés; et ce soleil communiquait immédiatement aux hommes et à toute la terre

[1] Voir aussi l'ouvrage du P. de Galliffet; l'*Excellence et la pratique de la dévotion à la Sainte Vierge,* IIe Partie, § VII. De la dévotion au Sacré Cœur de Marie, suivie du Petit Office en vers du saint Cœur de Marie et des Litanies du même Cœur.

[2] *Reinado del Corazon de Jesus en España.* p. 102.

les rayons innombrables et les torrents de lumière qu'il avait reçus.

« Ce mystérieux symbole me fit entendre comment le Cœur très aimant de Jésus communique aux hommes les dons et les bienfaits sans nombre qu'il reçut de son divin Père et du Verbe incréé; par le moyen du Cœur très saint de sa très sainte Mère qui est l'aqueduc et l'instrument par lesquels tout bien nous vient d'En-Haut. La grandeur inégale de ces globes si charmants me disait l'inégalité qui va, dans une progression décroissante, du Cœur du Père à celui du Fils considéré dans son Humanité sainte, et de ce Cœur du Fils à celui de sa très sainte Mère ; et ce Cœur virginal, tout en étant inférieur aux deux autres, reste encore si vaste qu'on dirait ce soleil matériel qui éclaire le monde tout entier ; avec cette différence toutefois que le Cœur de Marie rayonne en même temps sur tous les hémisphères et réjouit le Ciel même. Les Saints mettent leurs complaisances à contempler avec admiration dans le Cœur de Marie les excellences qui lui sont propres, et celles de son divin Fils qui se réfléchissent en Elle comme en un pur cristal. »

Le 8 septembre suivant, la même vision se renouvela sous les yeux de l'heureux Bernard. Il apprit à entrer dans le Cœur de Jésus par celui de Marie : les intérêts de ces deux Cœurs étant si étroitement unis que s'occuper de la cause du Fils, c'est travailler pour la cause de la Mère.

L'Italie payait aussi son tribut d'hommages au Cœur de la Vierge. Dès la fin du XVIIe siècle, Palerme avait édité deux ouvrages composés par des Jésuites. C'était en 1692 : *l'origine de la dévotion à la madone du Cœur que saint Ignace a vénérée*, par le P. Antoine Natalis de la Compagnie de Jésus, et en 1699, le P. Alex. Diotellivi publiait : *Le glaive de douleur de la Reine des martyrs*, ou *le Baume de l'amour appliqué à la blessure du Cœur Immaculé de Marie*. En 1735, le P. Liboire Siniscalchi S. J. fera paraître à Naples : *Le martyre du Cœur de Maria addolorata*, ou *considérations, colloques, exemples et pratiques pieuses sur les douleurs de la Bienheureuse Vierge, pour tous les samedis de l'année*. Un peu

plus tard en 1740, le P. Joseph Maria Maugeri fera imprimer à Palerme : *La dévotion aux très saints Cœurs de Jésus et de Marie;* opuscule que 1826 verra réimprimer à Puebla en Amérique dans une version espagnole. Dans l'avis qui précède sa Neuvaine, l'auteur invite ses lecteurs aux pratiques suivantes :

1° S'offrir chaque jour le matin au service de Dieu, diriger à sa plus grande gloire toutes les pensées, paroles et actions de ce jour, et implorer le secours d'En-Haut pour le passer sans péché.

2° Entendre la messe tous les jours avec attention et respect, principalement pour honorer le Cœur de Jésus dans le Saint-Sacrement, et le supplier, par le Cœur de sa très sainte Mère, de nous rendre véritablement attachés à son service.

3° Se confesser et communier souvent, au moins une fois le mois; et apporter à ces deux Sacrements la préparation et l'action de grâces qu'ils méritent.

4° Se tenir avec recueillement dans les églises, y visiter souvent le Saint-Sacrement, spécialement quand il est exposé ; et l'accompagner quand on le porte aux infirmes.

5° Déterminer chaque jour un moment pour faire une pieuse lecture ; et méditer sur les excellences, l'amour et les bienfaits des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

6° Louer fréquemment ces deux aimables Cœurs, enseigner aux autres cette dévotion si douce, placer leurs images dans un lieu décent, leur rendre les honneurs qui leur sont dus, et promouvoir leur culte par tous les moyens.

Il faut être fidèle à ces pratiques toute l'année, mais particulièrement pendant la Neuvaine ; et chacun des jours de cette Neuvaine, on aura recours aux Anges et aux Saints du ciel pour qu'ils associent nos faibles hommages à ceux qu'ils ne cessent de rendre aux divins Cœurs de Jésus et de Marie. Ainsi le premier jour, on invoquera saint Joseph, saint Joachim et sainte Anne ; le second jour, les neuf Chœurs des Anges ; le troisième jour, le Chœur des Patriarches ; le quatrième jour, les Prophètes, et avec eux le saint Précurseur ; le cinquième jour,

les saints Apôtres; le sixième, les saints Martyrs ; le septième, les saints Docteurs; le huitième, les saints Confesseurs ; et enfin le neuvième jour le chœur glorieux des saintes Vierges.

Antérieurement à cet opuscule du P. Maugeri, et au commencement du XVIIIe siècle, mais nous ne savons en quelle année, le P. Dominique-Stanislas Alberti éditait en italien à Palerme : *Le Cœur aimant de Jésus crucifié et de la très Sainte Vierge de douleur, sous le nom de Notre-Dame du Cœur.* Il fut traduit en espagnol et réédité à Mexico, par Bernard de Hogal. L'auteur appelle la dévotion au Cœur affligé de Marie : *compendium salutis, l'abrégé du salut,* et il en réduit la pratique à ceci : Au moins une fois la semaine, par exemple le vendredi, vénérer la Reine des Martyrs en méditant sur les tourments et les angoisses qu'elle a endurés pour nous dans son très saint Cœur, et en lui rendant grâces pour ses cinq grandes douleurs. On récite cinq *notre Père* et cinq *je vous salue, Marie.* Les cinq grandes douleurs du Cœur de Marie seraient, d'après une révélation qu'elle en aurait faite Elle-même: la première, lorsque le prophète Siméon lui prédit la mort de son Enfant; la seconde, lorsqu'elle le perdit à Jérusalem; la troisième, quand elle apprit qu'il était arrêté et emprisonné par les Juifs; la quatrième, au pied de la croix; la cinquième, quand on mit Jésus au tombeau.

On le voit, la dévotion au très saint Cœur de Marie suivait, dans sa marche ascendante, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus , et s'enracinait de plus en plus dans les convictions et dans les habitudes de la piété chrétienne. Cependant lorsqu'en 1765 les Postulateurs polonais demandèrent en Cour de Rome l'approbation si souvent refusée du culte du Sacré Cœur, ils ne jugèrent pas à propos d'associer à la cause du Fils, celle de la Mère ; et le triomphe de l'une ne fut pas officiellement celui de l'autre. Mais si la dévotion au Cœur virginal resta sujette encore aux discussions théologiques, elle ne partagea pas moins en quelque chose la fortune de la dévotion au Sacré Cœur. On sentait que l'approbation donnée au culte du Cœur adorable de Jésus entraînait

celle du culte rendu au Cœur admirable de Marie. Ce n'était plus qu'une question de temps ; et les écrivains catholiques ne négligeaient rien pour en abréger la durée. Les Pères de la Compagnie, avant comme après la suppression de l'œuvre de saint Ignace, se distinguèrent dans cette Propagande. Citons-en quelques-uns.

§ IV.

Le P. Barthélemy Baudrand, nous l'avons dit plus haut, combattait en France, par tous les moyens, les progrès de l'incrédulité et de l'indifférence. Il n'était pas un dogme qu'il ne soutînt, pas une dévotion dont il ne relevât le drapeau. Dans son livre : *L'âme embrasée de l'amour divin,* il réserve la IIIe partie de l'ouvrage au Saint Cœur de Marie.

« Une sainte conformité, dit-il, et un rapport intime ont toujours uni les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie tant qu'ils ont été sur la terre : union de tendresse et d'amour, union de charité et de zèle, union de souffrances et de douleurs ; à présent dans le ciel, union de bonheur et de gloire. Ces deux Cœurs Sacrés ayant été constamment unis dans leurs sentiments, nous devons les réunir dans nos cœurs et dans le culte que nous leur rendons. Ainsi, après avoir consacré nos adorations au Cœur de Jésus, il convient d'offrir nos hommages à celui de Marie ; dans cette nouvelle source, nous puiserons de nouvelles grâces. C'est Marie elle-même qui l'ouvre à nos cœurs ; elle a encore plus de désirs de nous combler de ses dons que nous n'en avons nous-mêmes de les recevoir. Le cœur d'une mère est toujours ouvert à ses enfants, allons-nous y jeter avec confiance...

« On peut avec une juste proportion offrir à l'honneur du Cœur de Marie les mêmes exercices que nous avons offerts au Cœur de Jésus : la sainte Messe, la communion, l'amende honorable, la consécration, le chapelet, les litanies, l'Office, en un mot, toutes les autres pratiques de piété... Comme le Cœur de Marie nous conduit au Cœur

de Jésus, ainsi le Cœur de Jésus nous donnera entrée dans le Cœur de Marie ; dans l'un et dans l'autre, nous trouverons la bonté, la charité, la tendresse, la compassion, des dispositions toutes divines en notre faveur. »

Cet avertissement se termine par la belle prière que voici :

« Vierge Sainte, Vierge incomparable, chef-d'œuvre des mains de Dieu, digne objet de ses complaisances, daignez recevoir les hommages que nous allons vous rendre. C'est dans le Cœur de votre divin Fils que nous vous les offrons. Nous avons trouvé en Lui le cœur du meilleur des pères ; il fera que nous trouverons en vous le cœur de la plus tendre des mères. Puissions-nous vous offrir des cœurs dignes de vos véritables enfants ! »

L'auteur débute par une considération sur le Saint Cœur de Marie qui le montre quatre fois admirable : 1° par les grâces abondantes qu'il a reçues ; 2° par les vertus éminentes qu'il a pratiquées, 3° par l'amour immense qu'il a pour nous, 4° par la gloire ineffable où il est élevé dans le ciel.

Suivent plusieurs prières : une consécration au saint Cœur de Marie, des sentiments affectueux de respect, de zèle, de confiance et d'amour envers lui, une offrande de notre cœur à ce Cœur virginal, un acte de réparation au Cœur de Marie pour les injures qu'elle a reçues de la part des hérétiques. Cette formule se trouve dans le P. de Galliffet.

Le chapelet que le P. Baudrand propose en l'honneur du Cœur de la Vierge, se compose de 33 petits grains en souvenir des 33 années que Marie a vécu avec Jésus sur la terre, et de 7 gros grains en mémoire des 7 douleurs de cette divine Mère. Sur les 33 petits grains on récite l'*Ave, Maria;* et sur les 7 gros grains, le *Salve Regina*, ou le *Gloria Patri.*

Viennent ensuite des prières au Cœur Immaculé pour obtenir la pureté du cœur et du corps ; puis des Litanies empruntées au P. de Galliffet, le petit Office du saint Cœur, traduit en vers français, qui sont de la même source. Le tout se termine par une méditation pour le jour de la Fête du Cœur de Marie. *Elle aima Dieu de l'a-*

mour le plus ardent ; elle aima son Fils de l'amour le plus tendre, elle nous aima de l'amour le plus charitable.»

Comme on le voit, l'œuvre du P. Baudrand n'est guère qu'un composé de prières qu'il prend où il les trouve. Il s'adresse surtout aux âmes pieuses : les édifier, les réchauffer, les dilater par l'amour et la confiance, c'est toute son ambition. La renommée qui s'attache à sa mémoire, dit qu'il a réussi.

Il a de plus composé une Neuvaine à l'honneur du très saint Cœur de Marie. « La véritable dévotion à Marie consiste surtout à honorer ses grandeurs, et à imiter ses vertus. On trouve ses grandeurs en considérant la sublimité de ses mystères ; on imite ses vertus en étudiant les dispositions de son Cœur. Quiconque donnera une pieuse attention à ces deux points essentiels aura une dévotion véritable et solide envers Marie. Les autres pratiques suivront nécessairement de ces principes, comme les fleuves coulent naturellement de leur source. »

Chaque jour de la Neuvaine a son mystère, sa prière, ses pratiques. Le premier jour nous offre la Conception Immaculée. La prière qui termine cette contemplation dit à Marie : « Vous recevez une grâce d'origine, dès le premier instant de votre vie; nous ne la recevons qu'après un temps. Vous recevez une grâce de plénitude ; nous ne la recevons que dans une mesure bornée. Vous recevez une grâce inamissible ; nous sommes toujours exposés à la perdre. Obtenez-nous la vigilance sur nous-mêmes, la fuite des occasions... enfin la grâce de la persévérance finale... »

Le second jour nous présente la Nativité de la Sainte Vierge, il nous invite à la contempler au berceau, belle comme l'aurore qui annonce le soleil. Le troisième jour, nous la suivons au temple où elle se donne au Seigneur sans retards, sans réserve, sans reprises, sans conditions. Le quatrième jour nous ramène encore au temple de Jérusalem. Marie vient sacrifier la gloire de sa virginité, en se confondant avec les femmes ordinaires, et Mère héroïque, elle donne son Fils en victime pour le salut du monde. Le cinquième jour rappelle l'ambassade de l'Ange et l'Annonciation. Le sixième jour nous dit les

délicatesses, les suaves empressements de Marie dans sa visite à Élisabeth, sa cousine. Le septième nous fait entrer dans le mystère de ses douleurs sur le chemin du Calvaire et au pied de la croix. Le huitième jour nous élève avec Elle quand vient le jour de son Assomption glorieuse; elle monte à son Fils et à son Dieu. Enfin le neuvième jour est consacré au souvenir des autres fêtes de la Sainte Vierge telles que le Rosaire, le Scapulaire, le saint Nom de Marie et ses Épousailles avec saint Joseph.

Neuf méditations complètent ce travail : elles ont pour objet les neuf vertus qui forment la couronne de Marie : l'humilité, la pureté, l'obéissance de la Sainte Vierge ; sa pauvreté, sa modestie, sa piété, sa patience, sa charité envers les hommes, son amour ardent pour Dieu.

Pendant que le P. Baudrand consacrait sa plume infatigable à la glorification des Sacrés Cœurs, les Pères italiens ne restaient pas inactifs ; et soit par la parole parlée, soit par la parole écrite, par la prédication ou par le livre, ils propageaient malgré la suppression, l'apostolat confié à la Compagnie. Citons deux Jésuites, le P. Louis Lanzi et le P. Muzzarelli, dont nous avons fait connaître la vie.

Le P. Louis Lanzi (1732-1810) est l'illustre auteur de l'*Histoire de la peinture en Italie*. Savant paléographe, il porta la lumière dans les problèmes les plus obscurs de la philologie ancienne. Mais ses études si consciencieuses sur la langue des Étrusques et des Osques ne l'empêchèrent pas de trouver des loisirs pour des opuscules de piété. On lui doit : 1° *Le dévot au Saint-Sacrement instruit dans cette dévotion ;* — 2° *Le dévot au Sacré Cœur de Jésus selon l'esprit de l'Église* (1805) ; — 3° *Des considérations sur la dévotion au Saint Cœur de Marie, pour la Neuvaine et la Fête de ce très saint Cœur ;* 4° enfin *une Neuvaine au glorieux Patriarche saint Joseph pour obtenir la grâce d'une bonne mort*. Florence, 1809. L'auteur devait s'éteindre un an après.

La Neuvaine pour le Saint Cœur de Marie se trouve aussi sous la forme de *Triduum*, trois considérations étant réunies en une seule. Ainsi Ier jour. Le Saint Cœur de Marie, exemple de résignation : à la naissance de son

Fils dans le dénûment de la grotte de Bethléem; dans le pèlerinage de Jérusalem, lorsque Jésus se dérobe à ses sollicitudes ; enfin sur le Calvaire au pied de cette croix où elle le voit mourir. IIe jour. L'humilité de Marie : elle est humble dans son colloque avec l'Ange; humble dans l'acceptation qu'elle fait des desseins de Dieu ; humble dans sa visite à Élisabeth. IIIe jour. L'amour de Marie pour le prochain : à Cana de Galilée, où elle obtient de Jésus son premier miracle; à Hébron, où elle sanctifie Jean-Baptiste dans le sein de sa mère ; durant la Passion de son divin Fils, et pendant son veuvage. Enfin, pour le jour de la Fête qui tombe le dimanche après l'Octave de l'Assomption de Marie, son amour pour Dieu. Grand est-il durant sa vie, grand à sa mort, grand dans le ciel.

Nous avons déjà fait connaître le P. Alphonse Muzzarelli (1749-1813) ; nous avons dit ses ouvrages sur la dévotion au Sacré Cœur. Il n'a pas oublié la dévotion au Saint Cœur de Marie. On a de lui : 1° *Le trésor caché dans le Cœur de Marie ou motifs particuliers de la dévotion au Saint Cœur de Marie proposés aux fidèles;* c'est un traité dogmatique qui explique d'abord en deux chapitre la *nature* et *l'objet* de la dévotion au saint Cœur de Marie. La pureté de ce Cœur, son martyre, son amour, sa béatitude, sont l'objet de six autres chapitres... Le IXe dit dans quel sens on doit entendre la fête intitulée : « Du Sacré Cœur de Marie. » L'opuscule se termine par une conclusion où l'auteur rappelle trois choses : 1° l'objet de la dévotion au Cœur de Marie n'est pas seulement le cœur matériel symbolique, mais aussi le cœur spirituel symbolisé, c'est-à-dire sa volonté, son amour et ses autres saintes affections. 2° la vénération du cœur symbolique et du cœur symbolisé se rapporte à la personne de Marie, qu'on ne peut pas exclure. 3° la dévotion au Sacré Cœur de Marie est celle du Rosaire en abrégé ; les mystères qui regardent la joie, la douleur et la gloire de Marie, se retrouvent dans la dévotion à son Saint Cœur. II. *Neuvaine pour se préparer à la fête du Saint Cœur de Marie;* III. *Le carnaval sanctifié par le pieux souvenir des douleurs de Marie.* Nous avons la Neuvaine sous les yeux :

on reconnaît dans l'avant-propos le philosophe et le théologien.

« 1° Les affections, dit-il, sont du ressort de la volonté; mais en vertu de l'union qui existe entre l'âme et le corps, il n'y a presque pas d'affections de l'âme qui ne produisent dans le cœur une impression correspondante. D'autre part, 2° les actions humaines sont de la personne et lui sont attribuées. On pourra donc dire : que l'homme aime, hait ou jouit non-seulement dans son âme, mais aussi dans son cœur et avec son cœur ; puisqu'il ressent dans cet organe les impressions et les mouvements de ses affections. L'homme est donc à la fois moteur et mobile, acteur et patient dans ses opérations ; acteur dans sa volonté, patient dans son cœur matériel. C'est à lui que reviennent le mérite et le démérite de tous ses actes, à lui la peine et la récompense. Ces principes nous aideront à comprendre en quoi consiste la dévotion au Saint Cœur de Marie.

La très sainte Vierge a su accumuler d'immenses trésors de mérites, elle s'est faite pour les hommes un miroir de toute vertu, par les affections si pures que produit une volonté exempte de tout mouvement répréhensible, même indélibéré. Elle a donc éprouvé dans son Cœur sensible d'ineffables impressions en rapport avec ses saintes affections; et d'un autre côté, l'aiguillon du mal n'y a pas pénétré. Mais ces phénomènes intérieurs, si admirables, sont demeurés la plupart cachés au yeux des hommes pendant la vie obscure que Marie menait sur la terre. Il a plu à Dieu de glorifier en ces derniers temps sa très sainte Mère dans ce qui constitue sa principale vertu et sa plus grande beauté ; et il nous propose son Cœur matériel qui, par la participation qu'il a eue aux affections sensibles de sa sainte volonté, peut être regardé comme le *complice* de son amour, de même qu'il en est le symbole.

Mais la dévotion au Cœur de Marie n'est autre que la dévotion à sa personne ; c'est la personne que nous honorons dans les affections dont il est l'organe et l'emblème, dans les vertus dont il est le miroir : de sorte que vénerer le Saint Cœur de Marie, c'est vénérer Marie dans le sanc-

tuaire de son Cœur. Ainsi dans toutes les considérations qui vont suivre, nous entendons par Cœur de Marie, et le cœur matériel et sa volonté sainte avec les affections que le cœur symbolise. Ce Cœur matériel et sensible nous conduit au Cœur spirituel, ou à la volonté, et partant au culte de Marie, dans toute sa personne. Ce Cœur n'est pas séparé de la personne à laquelle il est uni. Nous n'honorons pas un cœur quelconque, mais le très saint Cœur de Marie.

Reconnaissons les attentions délicates de la Providence pour les hommes. Au moment où les cœurs vont se perdre au sein des jouissances matérielles et des frivolités de la vie, Dieu use pour nous détourner du vice et de l'erreur, les attraits charmants de deux Cœurs, les plus nobles, les plus purs et les plus tendres de tous, le Cœur adorable de Jésus et le Cœur admirable de sa Mère. Puissè-je me bien pénétrer de ces pensées et seconder les vues de la Providence ! Daigne le Saint-Esprit embaumer ce travail de toute la suavité de sa grâce et par lui, réveiller dans le cœur des fidèles une tendre dévotion pour notre Mère de gloire, la très sainte Vierge Marie ! »

Pour juger de la manière de l'Auteur, nous analyserons une ou deux de ses considérations.

Ier Jour de la Neuvaine : *Excellences du Saint Cœur de Marie.*

« 1° Considérez l'excellence du très saint Cœur qui est l'organe le plus noble du corps de la Mère de Dieu, corps très saint et très pur, qui, participant à la dignité de sa personne, arrive par cela seul aux confins de l'infini. Mais l'excellence de ce Cœur grandit encore sans mesure par son union avec l'âme immaculée de Marie. Quelle merveilleuse correspondance de mouvements et de saintes impressions entre cette âme si noble et ce Cœur magnanime ! L'âme de Marie surpasse en sainteté tous les Anges, tous les Bienheureux. L'excellence de ce Cœur admirable échappe à nos conceptions. Il n'est donné de la comprendre qu'aux esprits angéliques et aux âmes que Dieu aurait favorisées d'une lumière extraordinaire.

2° Considérez l'excellence du Cœur de Marie dans ce qu'il est le principe et la source de la vie d'une Mère de

Dieu, la vie la plus sainte, la plus noble après celle de son Fils. Il est aussi la source du sang avec lequel a été formé dans le sein virginal de Marie, par l'opération du Saint-Esprit, le corps de Jésus qui fut uni à la divinité. Il est donc la source des deux vies les plus précieuses qui aient jamais existé. De là vient qu'après le Cœur de Jésus, il n'y a pas de cœur qu'on puisse comparer au Cœur de Marie.

3° Considérez l'excellence de ce Cœur de Marie qui a été l'organe matériel de ses affections sensibles, de ces actes d'amour dont un seul plaît à Dieu plus que tous ceux des autres créatures, même les plus justes et les plus saintes. Il était l'instrument des opérations les plus parfaites de cette volonté dont il était aussi le symbole. Pouvons-nous donc trouver dans la Sainte Vierge un objet sensible de notre dévotion, qui soit plus excellent que son Cœur? Avec lui, élevons-nous à la personne de Marie, et vénérons tout ce qu'elle a opéré et souffert de grand et de méritoire dans son âme et dans son corps pour l'amour de Dieu et des hommes.

Le IIe jour nous fait admirer la pureté privilégiée du Cœur de Marie : sa volonté était confirmée dans le bien; ses affections sensibles toujours soumises à la direction de l'âme, sans que les tentations du démon pussent altérer la limpidité de son Cœur.

Le IIIe jour, considération de l'amour que le Saint Cœur de Marie a pour Dieu.

« 1° Considérez les commencements de cet amour : Marie aime Dieu dès sa Conception Immaculée; car, prévenue au premier moment du libre usage de sa raison, enrichie des habitudes infuses de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, éclairée de lumières et excitée au bien par des impulsions extraordinaires de la grâce, elle s'élança avec une véhémence sans égale vers ce Dieu qu'elle connaissait parfaitement comme son unique bien, son bienfaiteur insigne et le souverain Seigneur de toute chose. Quels n'ont donc pas été, à son entrée dans la vie, les mouvements affectueux du Cœur de Marie pour son Dieu! Quels ne furent pas ses sentiments de reconnaissance pour ce bon Maître dont elle se sentait si grandement aimée!

« 2° De cet amour déjà si brûlant considérez les progrès. C'est le sentiment de beaucoup de docteurs que la Vierge, en s'éveillant à l'existence, aima Dieu plus qu'aucun autre Saint parvenu au terme de son épreuve ; mais combien ne dut pas s'accroître, tout le long de sa carrière, cet amour provoqué toujours par de nouvelles faveurs, toujours alimenté par des grâces incessantes ; cet amour sans intermittence et sans distractions, cet amour qu'elle nourrissait elle-même du désir non interrompu d'aimer davantage ? Et cet amour redoubla ses ardeurs au moment où elle conçut du Saint-Esprit, et plus encore lorsque, dans son Fils, elle embrassa son Dieu sous le vêtement de l'humanité. Ainsi pouvons-nous dire sans exagération que cet amour recevait à chaque instant dans le Cœur de Marie des ardeurs incompréhensibles. Un jour vint où ce Cœur virginal aurait dû se consumer dans un incendie d'amour, si le Dieu même qui en était l'objet ne l'avait préservé, comme les jeunes Hébreux dans la fournaise.

« 3° Considérez enfin l'amour du saint Cœur de Marie pour Dieu dans son intensité. Mais ces ardeurs brûlantes, qui les dira ? comment exprimer l'amour divin qui passionne un Cœur dont l'amour de tous les Saints ensemble n'égalera pas la véhémence ? L'impétuosité de ses élans vers Dieu dilata une des côtes de saint Philippe Néri; et François Xavier, pressé par les ardeurs de la charité qui le consumait, essayait, en ouvrant ses vêtements, d'en tempérer la vivacité. Et pourtant, l'amour de saint Philippe ou de saint François Xavier n'était qu'une étincelle auprès de l'incendie qui brûlait le Cœur de Marie ! Ah ! concevons, s'il est possible, un Cœur où se soient concentrées toutes les ardeurs d'amour de tous les Saints et de tous les Anges, et nous pourrons peut-être le comparer avec le Cœur de Marie. »

IVe jour. — Les qualités singulières de l'amour du saint Cœur de Marie envers les trois Personnes divines. Elle aime la première Personne comme le Père du Fils dont elle est la Mère. Elle aime son Fils dans le Verbe fait homme, et le Saint-Esprit comme une épouse aime son époux.

Ve jour. — Mansuétude et humilité de ce Cœur admirable.

VIe jour. — L'amour du très saint Cœur pour les hommes. Jugez-en par l'amour que le Cœur de Jésus a pour eux : le Cœur du Fils est le Cœur de la Mère ; par le sacrifice qu'elle a fait de ce Fils pour nous sauver ; enfin par l'amour qu'elle nous a voué en devenant notre Mère.

VIIe jour. — La haine que le Cœur très saint de Marie porte au péché. Concevons la grandeur de sa haine par l'amour qu'elle porte à Jésus que le péché a crucifié, et par son amour pour les hommes que le péché damne à jamais. Mesurons les accroissements de cette haine à ceux de son amour, et jugeons de son intensité par les effets qu'elle produit.

Elle offre, pour réparer l'injure faite à Dieu, son propre Cœur en holocauste et son Fils en victime. Mais quel champ de bataille que ce Cœur où luttent ses deux amours : celui qu'elle a pour le divin offensé, et celui qu'elle garde aux offenseurs qui sont aussi ses enfants ! Hélas ! les hommes commettent le péché ; ils l'aiment plus qu'ils ne craignent l'enfer... Ils tombent dans cet abîme, malgré l'amour de leur Mère, malgré ses douleurs !

VIIIe jour. — La joie spirituelle du saint Cœur de Marie ; joie parfaite, parce qu'elle était toute en Dieu ; joie sûre d'elle-même, sans intermittences comme son amour ; sans altération même dans la douleur ; enfin joie sans exemple ; parce qu'à Elle seule il fut donné d'aimer son Dieu dans son enfant.

IXe jour. Douleur du saint Cœur de Marie.

1° Douleur *sans interruption*, parce que la Vierge entretient l'amour qui la nourrit ; et comme elle ne fut jamais sans amour, elle ne fut jamais sans douleur. On peut admettre que, dès son arrivée à l'existence, elle connut, aux clartés de l'inspiration, la future Passion du Rédempteur. Le glaive de Siméon vint ajouter à son tourment... et ce martyre intérieur croissait à mesure qu'elle se rapprochait du Calvaire, parmi les persécutions et les contradictions de la vie publique. Enfin, la

douleur survécut au départ de Jésus pour le ciel, elle trouvait dans la perpétuité de son veuvage, de ses souvenirs, et des outrages faits à son Fils ici-bas, la raison et la perpétuité de ses tourments.

2° La douleur du très saint Cœur fut *sans mesure*. La compassion qu'on éprouve est proportionnée à l'innocence, à la dignité, aux mérites de la personne qui souffre. Or est-il personne au monde qui ait connu, apprécié comme Marie les amabilités et les excellences de Notre-Seigneur? Il n'est donc personne qui ait souffert comme elle.

La douleur est aussi proportionnée à l'amour... mais incompréhensible était l'amour de Marie pour son Fils, incompréhensible aussi sa souffrance. Le supplicié, c'était son Fils, c'était son Dieu : et pour torturer Marie, l'amour de la plus sainte des créatures pour ce Dieu souverainement aimable s'unissait à celui de la plus tendre des mères pour un tel Fils.

La douleur est aussi en proportion avec la peine de l'objet aimé... mais Jésus est le Roi des martyrs, Marie en sera donc la Reine. Et le Cœur de Marie sondait ces abîmes de tristesse qui submergeaient son enfant, elle pénétrait dans ces profondeurs, et sa propre douleur était grande comme un océan ; toutes les souffrances du Cœur de Jésus versaient leur amertume dans le Cœur de Marie.

3° La douleur du Saint Cœur de Marie fut une douleur *sans consolation*... Auprès de qui pourrait-elle intercéder ? Les persécuteurs de Jésus sont impitoyables, et Dieu lui-même a décrété sa mort... si du moins elle pouvait le soulager dans son cruel supplice ! étancher le sang de ses blessures, le détacher de sa croix et lui faire de son sein maternel une couche où il lui serait doux de mourir ! Mais elle ne peut rien pour Lui ! Encore si ses disciples lui tenaient compagnie à son heure dernière ! Seul, Jean, le disciple bien-aimé est fidèle jusqu'à la fin. Au moins qu'on lui donne à boire, qu'on rafraîchisse ses lèvres brûlantes, Il a soif ! on ne lui donne que du vinaigre ! nul ne viendra donc le consoler ? Elle n'entend que des outrages et des blasphèmes : Oh ! sûrement Marie

serait moins malheureuse si elle pouvait mourir, ou si ses yeux pouvaient pleurer ! mais elle restera debout, l'œil sec au pied de la croix où son Fils agonise, elle survivra à cette mort, elle en portera toute sa vie le douloureux souvenir. *O Madre addolorata*, ô Mère infortunée, pouvez-vous du moins espérer que le sang versé pour tous les hommes n'aura pas coulé en vain ? Quelle consolation ne serait-ce pas pour votre Cœur ! mais vous ne le savez que trop : un grand nombre d'hommes abusera de la rédemption ; et ce sang versé pour les sauver retombera sur eux comme une pluie de flammes qui les brûlera éternellement. — O Reine des martyrs, je vous bénis, priez pour nous !

Le jour de la fête du très saint Cœur de Marie. Sa Béatitude au ciel.

« 1° Considérez quelle est dans le ciel la gloire du Cœur de Marie. Dieu veut que dans ses Saints le corps aussi soit glorifié, parce que le corps a été le compagnon de leurs travaux. Mais il veut de plus que les membres qui ont le plus souffert pour Jésus-Christ, soient glorifiés d'une manière spéciale. Or le Cœur de Marie a souffert un martyre plus cruel que celui de tous les chrétiens qui ont souffert pour Jésus-Christ. Qu'elle porte donc dans ce Cœur une marque distinctive d'une gloire particulière ; et de même que Jésus a été glorifié dans ses plaies, que sa Mère le soit dans son propre Cœur !

« 2° Considérez la joie du Cœur de Marie dans le ciel... Ce Cœur qui soupirait si ardemment après Dieu, il le possède ; hier, il espérait ; aujourd'hui, il jouit, il n'espère plus. La Sainte Vierge peut dire : « *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum,* mon Cœur et ma chair ont tressailli dans la possession du Dieu vivant. »

« Quelle joie pour Marie de se voir couronnée Reine de l'univers, saluée et vénérée par tous les Bienheureux ! quel ravissement de contempler l'Humanité de Jésus placée sur le trône de la divinité par son union avec le Verbe ; et de considérer les honneurs que reçoit ce très saint Corps qui fut formé du sang de son propre Cœur !

Joie ineffable, joie éternelle, joie du Seigneur, joie à laquelle Dieu invite continuellement le Cœur de sa Fille, de sa Mère, de son Épouse... « Entrez, lui dit-il, entrez dans la joie de votre Seigneur! »

« 3° Considérez l'amour du Cœur de Marie dans le ciel... Ce Cœur, instrument matériel de tant d'affections sublimes, est restitué à Marie par un don anticipé de la toute-puissance divine ; de quel feu céleste ne doit-il pas brûler dans la patrie? Là, les autres Saints aiment Dieu de toute leur âme ; Marie l'aime, de plus, de tout son Cœur... amour bien supérieur à tout ce que nous pouvons concevoir. Et ce Cœur de notre Mère, de notre Reine, continue au ciel de nous aimer. Oh! que dans cet exil, toute peine nous soit douce! Du haut du ciel le Cœur de Marie nous aime! »

C'est ainsi qu'Alphonse Muzzarelli parlait du Cœur de la Mère admirable... Ces pages, où respirent la foi vive et l'amour tendre, ont été traduites en plusieurs langues et plus d'une fois réimprimées.

Lorsque ce grand écrivain mourut en 1813, l'empire de Napoléon touchait à sa fin, et Pie VII, redevenu libre, put donner satisfaction aux vœux de la catholicité en rétablissant la Compagnie de Jésus dans le monde entier [1]. Revenons sur nos pas, et rappelons brièvement ce que, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la Compagnie a fait, hors de France, pour propager la dévotion au très saint Cœur de Marie.

§ V.

Le culte du Cœur immaculé de la Vierge ne devait pas tarder à rejoindre en Chine et dans les colonies le

[1] Nous avons dit comment les Pères de Russie avaient invoqué le Sacré Cœur de Jésus ; moindre n'était pas leur confiance dans le très saint Cœur de Marie.

Dans la seconde Congrégation générale de Polostk qui nomma le P. Gabriel Lenkiewicz vicaire général en remplacement du P. Czerniewicz, ces Pères discutèrent un *postulatum* sur les développements à donner au culte du Sacré Cœur de Jésus et du très saint Cœur de Marie; et il fut décidé que chaque samedi on réciterait les Litanies de Notre-Dame de Lorette avant celles des Saints. Aujourd'hui, ces Litanies de Lorette sont récitées tous les jours.

culte du Sacré Cœur. Le P. Louis du Gad, qui partageait les travaux de nos Pères de Chine au milieu du XVIIIe siècle, ne peut assez louer la dévotion des néophytes pour le culte virginal de la Mère de Dieu, et leur assiduité à honorer les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Le P. Roy vint quelques années plus tard apporter son concours aux ouvriers de la Mission Chinoise ; les ardeurs de sa piété pour les Sacrés Cœurs se trahissent à chaque instant dans les pages de sa correspondance.

Nous avons dit comment il écrivait à sa mère ; comment, avant de quitter la France, avant même d'être prêtre, il exhortait cette pieuse mère à *s'enfoncer* avec lui dans le très saint Cœur de Marie... Une fois dans le Céleste Empire, le Père ne laissa pas s'affaiblir sa dévotion pour sa Mère du ciel ; on retrouve dans les lettres qu'il écrivait du fond de la Chine à sa mère d'ici-bas les mêmes témoignages de piété, les mêmes explosions d'amour.

La Sainte Vierge répondait à cette filiale confiance par une protection toute maternelle. Elle soutint les missionnaires dans la rude épreuve qu'ils allaient traverser. Les nouvelles qu'ils recevaient d'Europe ne leur apprenaient que des désastres : la Compagnie était supprimée en Portugal, en France, en Espagne. Enfin, un message plus douloureux que les autres leur apprit que l'œuvre d'Ignace n'était plus. La Compagnie tout entière avait péri, frappée de la main d'un Père : Ils se soumirent au décret qui les sécularisait ; et s'ils continuèrent de mener la vie commune en vaquant aux mêmes exercices sous le même toit, c'est qu'ils crurent ne pouvoir refuser cette déférence à leur Évêque qui la sollicitait, ni cette charité à leurs chrétientés qu'ils eussent autrement livrées à l'abandon et à une ruine inévitable. Oh ! qu'ils eurent besoin de chercher, de trouver la force et la résignation dans ces Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, seul appui qui restât à leur disgrâce ! La Vierge fidèle ne trahit pas leur espoir. Ils disparurent l'un après l'autre, mais en s'en allant prendre place dans cette Compagnie du ciel que la suppression ne pouvait atteindre, ils laissaient à leurs néophytes, comme un gage de persévé-

rance, la dévotion au Cœur adorable de Jésus et au Cœur immaculé de Marie.

Lorsque les Pères de la nouvelle Compagnie reprirent en Chine les diocèses que la Providence restituait à leur zèle, ils y retrouvèrent une dévotion qui avait survécu à toutes les vicissitudes, la dévotion aux très saints Cœurs de Jésus et de Marie.

Ce qui s'est passé en Chine s'est renouvelé dans toutes les contrées où les Jésuites ressuscités ont pu retrouver leurs Églises un moment abandonnées. Au Maduré et dans les autres provinces de l'Hindoustan, en Syrie comme au Canada, dans les jeunes Républiques de l'Amérique du Sud et au Brésil, partout où il leur fut donné de reparaître, ils eurent à bénir Dieu qui avait conservé dans les âmes, avec la dévotion aux Cœurs de Jésus et de Marie, un feu sacré qui brûlait toujours et n'aspirait qu'à se répandre et à tout embraser. § VI.

Nous avons montré dans le courant de cet Appendice que la Visitation n'était pas restée indifférente au culte du très saint Cœur de Marie. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les hommages qu'on lui rendait à huis clos dans l'intérieur des Monastères, parurent çà et là au grand jour.

La circulaire que le troisième Monastère de la Visitation de Paris envoyait en 1777 à toutes les Maisons de l'Ordre, parle de la nouvelle église qu'il venait de bâtir et de consacrer au Sacré Cœur. Dans la description qu'on en fait, on dit : « Sur le frontispice de l'église sont sculptées les Armes de la Visitation, avec cette inscription : *sic Deus dilexit*, qui annonce que l'église est dédiée aux Cœurs de Jésus et de Marie. » Et plus loin les Sœurs ajoutent, en parlant de la consécration de cette église : « grande fut notre joie de voir Notre-Seigneur prendre possession de son nouveau temple, le premier de cette ville de Paris qui fut dédié aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. »

On se souvient peut-être aussi du Cœur d'argent dont nous avons parlé dans la vie de Sœur Thérèse de Jésus, Religieuse du Couvent de la Visitation d'Avignon. (Tom. I, p. 556). Ce Cœur était le Cœur de Marie. Mer-

veilleux instrument des prodiges les plus extraordinaires du temps de Thérèse de Jésus, il est encore de nos jours l'occasion ou le moyen de bien des grâces. On le porte souvent aux malades, et beaucoup le bénissent de la guérison plus ou moins complète qu'ils obtiennent en le vénérant avec confiance.

Le Couvent de Nantes ne séparait pas les Cœurs de Jésus et de Marie dans les hommages qu'il leur rendait. On avait coutume de se partager les divers Offices du Sacré Cœur. La Sœur à qui était échu le rôle de Victime gardait tout le temps de son épreuve une image des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, qu'elle remettait au bout de son temps à la Religieuse qui lui succédait dans son Office. Dans le même Couvent de Nantes, l'autel des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie gardait le privilège de recevoir tous les Samedis les vœux et les prières de la Communauté.

Nous avons dit aussi (tom. I, p. 598) que la Sœur Marie-Cosme Colin avait été condamnée à trois mois de détention dans la maison de justice de Besançon. Quel était son crime? On avait trouvé chez elle des feuilles sur lesquelles étaient peints d'un côté un cœur surmonté d'une croix, avec ces mots : *Cor Jesu, miserere nobis;* et de l'autre côté, un cœur traversé d'une épée et entouré d'étoiles avec cette inscription : *Cor Mariæ, ora pro nobis.*

De cet incident nous pouvons conjecturer que les *sauvegardes* du Sacré Cœur, fabriquées et distribuées en si grand nombre pendant la Révolution Française en 1791 et 1792, avaient plusieurs formes. Les unes, peintes d'un seul côté, n'offraient aux yeux que l'image du Sacré Cœur ; les autres présentaient d'un côté le Cœur de Jésus, et sur le *verso,* le Cœur de Marie.

Nous terminerons cet Appendice en reproduisant une formule de consécration aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, que le V. P. Claude de la Colombière a composée, mais dont le T. R. P. Roothaan, Général de la Compagnie de Jésus, a su, en la resserrant, prendre pour ainsi dire la fleur et exprimer tout le suc. La voici :

« O très doux Jésus, source d'amour, Père des misé-

ricordes et Dieu de toute consolation, qui avez daigné nous découvrir, à nous pauvres et indignes pécheurs, les ineffables richesses de votre amour ; en action de grâces pour vos innombrables bienfaits et spécialement pour l'institution de la Sainte Eucharistie, et en réparation de tous les outrages que votre Cœur a reçus de moi et des autres hommes dans ce mystère de votre infinie charité, je N... voue à ce Cœur Sacré tout ce que je suis et tout ce que j'ai, avec tous les biens et mérites que j'ai acquis par votre grâce et que je pourrai acquérir dans la suite, et je promets de propager, autant qu'il sera en mon pouvoir, le culte de votre divin Cœur.

« En outre, je choisis la B. Vierge Marie pour ma Mère de prédilection ; je voue et je consacre également à son Cœur Immaculé ce que je suis et ce que j'ai, et je promets de propager, autant que je le pourrai, et suivant l'esprit de l'Eglise, le culte de cette très pieuse Mère, et en particulier celui de son Immaculée Conception.

« Je supplie donc très humblement votre infinie bonté, qu'il vous plaise de recevoir cet holocauste en odeur de suavité, et que, comme vous m'avez donné le désir de vous l'offrir, vous me donniez encore une grâce abondante pour l'accomplir. Ainsi soit-il. »

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I.

LE CŒUR DE JÉSUS DANS LES ARMES DE LA COMPAGNIE.

Aux érudits qui, épris d'un beau zèle pour une idée, en recherchent partout les manifestations et l'influence, la Providence ménage de délicieuses surprises. Soudain, ils la voient éclater sous leurs yeux, là où ils s'y attendaient le moins. Ce fut la bonne fortune d'un Père de la Compagnie que sa modestie nous défend de nommer. Ami du Sacré Cœur de Jésus et persuadé que ce divin Maître, en donnant son nom aux enfants d'Ignace ne leur avait pas refusé son Cœur, il s'en allait cherchant parmi les livres et les monuments les traces qu'avait dû y imprimer sa dévotion bien-aimée. Des pages où respirent les effusions d'amour et les brûlantes ardeurs de la prière, il en trouvait partout, et dans les interprètes de la Sainte Écriture, commentant le coup de lance donné par Longin à la poitrine de Jésus expiré ; et sous la plume des théologiens qui remontent jusqu'à la source le cours des grâces sacramentelles ; mais surtout parmi ces auteurs ascétiques qui puisent dans le Cœur adorable le feu qui les consume et le communiquent aux âmes ; partout il glanait, ou plutôt il moissonnait des richesses spirituelles. Il interrogeait aussi les manuels de piété et leur dérobait leurs formules, leurs invocations déjà devenues populaires. Un jour, au frontispice d'un livre, il aperçoit au-

dessous du chiffre de la Compagnie, un Cœur, un Cœur portant la trace du coup de lance. Est-ce le hasard ou la fantaisie d'un éditeur qui l'a placé là, comme un ornement purement artistique et nullement intentionnel? Ou serait-ce l'auteur lui-même qui aurait voulu traduire par un dessin significatif sa pensée intime, et représenter dans ce monogramme de la Compagnie et ce cœur juxtaposé, l'alliance des Fils d'Ignace avec le Cœur de Jésus ? Le doute n'était guère possible. C'était, si on veut, le *manuale catholicorum* ou manuel des catholiques, publié en 1588 à Anvers par Plantin, et offrant au bas de sa première page le chiffre de la Compagnie IHS et un cœur gravé au-dessous. Or, on sait que Plantin fut soupçonné de pencher vers le Protestantisme ; on sait qu'un certain jour, il n'eut que le temps de passer en Hollande pour échapper aux recherches de l'Inquisition. D'où lui serait venue l'idée d'associer un cœur blessé au monogramme de la Compagnie? Elle lui fut suggérée par l'auteur, par le P. Canisius lui-même ; et le doute se change en certitude, si l'on considère que, trois ans plus tard, le même P. Canisius, faisant imprimer à Fribourg en Suisse ses notes sur les leçons Évangéliques *(Notæ in Evangelicas lectiones)*, voulut que le Cœur blessé et le Nom de Jésus en abrégé formassent, encadrés dans un même cartouche, les armoiries de la Compagnie. Et pour qu'on ne se méprît pas sur sa pensée, il eut soin que quatorze chapitres de cet ouvrage portassent en tête la même gravure, le monogramme avec le Cœur.

Mais n'était-ce là qu'un fait sans précédents et sans postérité, une initiative isolée, issue de Canisius et destinée à périr avec lui? Nullement ; le Père dont nous racontons les découvertes, poursuivit ses recherches, et il retrouva, dans un grand nombre d'ouvrages publiés par les Pères de la Compagnie, le même groupe significatif du monogramme et d'un Cœur. Il lui avait suffi d'interroger quelques bibliothèques de famille, telles que celles de la rue des Postes, de la rue de Sèvres, de la rue de Vaugirard, et de tenter quelques excursions à la Bibliothèque nationale, pour voir grossir son trésor.

Au moment où il voulut bien nous confier le résultat de ses recherches, voici le chiffre des images du Sacré Cœur avec le monogramme, gravées par les soins de nos Pères au commencement ou dans le cours de leurs ouvrages :

De 1584 à 1600. . . .	31	gravures.
De 1600 à 1643. . . .	120	»
De 1643 à 1670. . . .	52	»
De 1670 à 1689. . . .	14	»

Ce qui donne un total de 207 gravures pour la seule collection du P. X... Et où ne s'élèverait pas ce chiffre si cet ardent zélateur du Cœur de Jésus pouvait explorer en France

et hors de France d'autres bibliothèques ; s'il lui était donné d'étendre ses investigations en Espagne et en Italie, dans les Provinces Rhénanes et dans la Haute Allemagne, en Autriche, en Pologne et en Hongrie ?

Veut-on quelques détails ?

La première gravure de la collection vient de Rome en 1584. Elle est sortie des presses du Collège Romain et se trouve à la première page des *Litteræ annuæ* ou Lettres annuelles qu'on envoyait à toutes les Maisons de la Compagnie. Ce Cœur surmonté du monogramme du Nom de Jésus IHS disait éloquemment à tous les Jésuites dispersés sous les diverses parties du monde que leurs établissements et leurs travaux étaient placés sous la protection du Cœur de Jésus.

La même gravure se voit encore au commencement des Lettres annuelles des années 1586, 1587, 1589, 1590, 1591, 1595 ; — toutes imprimées à Rome au Collège Romain.

En 1591, Madrid nous offre des lettres du Japon avec le Sacré Cœur et le monogramme accoutumé, et en 1592 Rome nous présente sous le même patronage des Relations reçues l'année précédente des Indes orientales et des Indes occidentales. — En 1593, 1595, 1597 elle nous donne des lettres du Japon dont une est signée du Père Valignani ; et deux du P. Organtin au T. R. P. Aquaviva. L'année 1597 voit paraître au jour la relation du glorieux martyre de Paul Miki, Jean de Goto et Jacques Kisaï mis à mort à Nagasaki le 5 février 1577. On y retrouve le Cœur de Jésus et les initiales de son nom.

Avant cette époque, en 1593, le P. Jérôme Natal publiait à Anvers la 1re édition de ses *adnotationes in Evangelia*, annotations sur les Évangiles. Notre-Seigneur y est représenté, dans une splendide gravure, portant aux pieds et aux mains les traces des blessures que les clous y ont faites ; sur sa poitrine rayonne son divin Cœur. Le dessin est de Devos, Doyen de l'académie d'Anvers. Venise imprimait, en 1597, le Carême de Joseph d'Acosta, de la Compagnie de Jésus, avec les insignes accoutumés.

De Venise remontons en Bavière, à Ingolstadt ; l'ouvrage de Jacques Gretser *de Cruce*, sur la Croix, imprimé dans cette ville en 1598, nous fait voir le monogramme avec le Cœur. Nous arrivons au XVIIe siècle qui nous promet plus de richesses encore.

En 1601, Alcala nous donne une Histoire des missions des Indes orientales, de la Chine et du Japon ; et Rome, une lettre écrite de Goa par le P. Nicolas Pimenta au T. R. P. Général Claude Aquaviva ; ces deux ouvrages et tous ceux que nous allons sommairement indiquer ont le Cœur surmonté du chronogramme.

De 1601 à 1606, nous avons 15 gravures venant de Rome,

de Constance, d'Évora, de Milan, de Venise, de Madrid, de Valladolid, de Naples. En 1606, sous les yeux du grave Père Aquaviva, une édition des Constitutions sortait des presses du Collège Romain. Au frontispice se trouve le portrait de notre Bienheureux Père ; au-dessus de sa tête resplendissent le Cœur et le monogramme du Nom de Jésus ; mais un peu plus bas, à la hauteur des yeux de saint Ignace, et le Cœur et le Nom de Jésus sont gravés une seconde fois. — En 1606 et 1607, la même imprimerie du Collège Romain publiait successivement les Instructions pour les Supérieurs et les Industries du P. Aquaviva, toujours avec les mêmes signes.

La galerie des Estampes de Paris rend à son tour témoignage à cette union fréquente du Nom et du Cœur de Jésus dans les portraits de nos Saints et de nos grands hommes. C'est, en 1606, un saint Stanislas communié par un ange ; en 1610, un saint Ignace gravé à Anvers ; en 1616, aussi à Anvers, Michel Suyders dédiait aux Pères de la Maison Professe de cette ville une gravure représentant sur une même planche quatre Bienheureux : Ignace et Xavier, Louis de Gonzague et Stanislas Kostka ; au centre le monogramme de Jésus avec le Sacré Cœur.

Mêmes insignes sur les portraits de saint François de Borgia, du Père Everard Mercurian, et de Claude Aquaviva, gravés par les Wierix dont le dernier est mort en 1618.

Rien de plus évident : partout le Nom de Jésus avec son Cœur... Mais nous sommes encore bien loin d'avoir épuisé la collection de notre collaborateur anonyme.

Il nous a plu de faire aussi nous-même quelques recherches sur les rayons peu garnis d'une modeste bibliothèque de Résidence ; nous avons été surpris des richesses que nous y avons découvertes.

C'est d'abord, à Arras MDCXI, *Le pèlerin de Lorette, accomplissant son vœu faict à la glorieuse Vierge Marie Mère de Dieu, plein de très belles et dévotes méditations sur la doctrine chrestienne et catholique, par Louis Richeome, Provincial de la Compagnie de Jésus.* La première page laisse voir, dans un cercle lumineux, le monogramme IHS, et au-dessous un cœur surmonté de trois clous dont deux le transpercent de part en part. Sur la barre de l'H se dresse l'Enfant Jésus tenant de la main droite une longue croix, et de la gauche un globe aussi orné d'une petite croix.

Puis, c'est l'ouvrage latin du P. Rosignolo, *De disciplina christianæ perfectionis*, imprimé à Anvers, chez Martin Nutz, en 1603. Au frontispice de la première page, tout en haut, le monogramme et le Cœur au-dessous se détachent, dans un cercle de lumière.

Douai était au XVIIe siècle un centre d'activité intellectuelle, il n'est donc pas étonnant que ses imprimeurs nous apportent aussi leurs témoignages.

Laurent Kellam publie, en 1613, le précieux opuscule du P. Alvarez de Paz, *De quotidiana virtutum exercitatione,* ou de l'exercice quotidien des vertus. Il a soin de placer cet ouvrage encore inédit sous le patronage du Cœur de Jésus surmonté du monogramme.

Huit ans plus tard sort des presses de Balthasar Beller, aussi Douaisien, le livre d'or du P. Jean Bourgeois : *Societas Jesu Mariæ Deiparæ Virgini sacra :* La Compagnie de Jésus consacrée à la Vierge Marie Mère de Dieu. Le frontispice met sous nos yeux les mêmes insignes, le monogramme et le Cœur.

Le même éditeur restera fidèle à lui-même lorsqu'en 1629, il publiera : *Ephemeris seu Kalendarium SS. Virginis Genitricis Dei Mariæ :* Les Éphémérides de la Très Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, composé par le P. Antoine de Balinghem de la Compagnie de Jésus.

Lyon nous apporte aussi son tribut. C'est en 1613. *Manuale sodalitatis B. Mariæ Virginis,* ou Manuel de la Congrégation de la Sainte Vierge ; une 1re édition de ce manuel avait paru à Liège ; mais la Congrégation de Pont-à-Mousson le remania considérablement en 1608, et l'augmenta de plus de moitié. Cette nouvelle édition, réimprimée à Lyon en 1620, nous offre aussi à la première page les initiales du nom de Jésus et son Cœur.

A Lyon encore nous sommes redevables du *Paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mère de Dieu, par le P. Paul du Barry, de la Compagnie de Jésus.* La 3e édition, chez la veuve Rigaud et Philippe Borde, étale au frontispice, sur un champ de lumière enguirlandé de fleurs, le Cœur avec les trois clous et le monogramme de Jésus.

Ajoutons encore *La Consolation et Réjouissance pour les malades et personnes affligées, du P. Étienne Binet S. J. ;* l'édition qui parut à Rouen, en 1642, porte aussi le Cœur avec le monogramme.

Voilà donc huit ouvrages qui, en quelques minutes, sont venus se placer sous nos mains et fortifier notre thèse... que serait-ce si nous poussions plus loin nos recherches ? Aussi n'avons-nous pas été médiocrement surpris de lire dans les caractéristiques des Saints, du P. Cahier, t. I, p. 97, à propos du chiffre de la Compagnie IHS et des clous qui l'accompagnent : « On trouve ces clous remplacés par un Cœur ou même le pénétrant. Je ne crois pas que cela ait été fort accepté dans la pratique. En tous cas ce n'est pas la forme qu'ait adopté la Compagnie de Jésus. »

Que cette forme n'ait pas prévalu, qu'elle apparaisse de plus en plus rare au XVIIIe siècle, nous n'avons pas à le nier. Mais que cette juxtaposition du monogramme et du Cœur n'ait pas été fort acceptée, c'est ce que nous nous permettons de mettre en doute. La collection qu'a faite notre

collaborateur, et nos propres recherches qui, si elles étaient poussées plus loin, promettraient d'être fécondes, nous autorisent à penser que la forme dont nous parlons était devenue assez ordinaire à la fin du XVIe siècle, et dans tout le cours du XVIIe siècle. Rome, par les presses du Collège Romain, avait pris l'initiative. Ce n'était pas un mot d'ordre, mais un simple encouragement qui fut compris, un précédent que beaucoup d'écrivains et d'éditeurs adoptèrent.

On retrouve ces mêmes armes à Rio, dans le Brésil ; en 1687, dans l'*Arte de grammatica Brasileira*, ou méthode de grammaire Brésilienne, publiée par le P. Figueira ; en 1679, sur le premier volume de la première édition des œuvres du P. Vieira. Et pour faire choix de ces insignes, nos Pères n'avaient qu'à se ressouvenir. Souvent ils avaient pu voir sur la porte de l'église de notre Collège, fondé par le B. Ignace d'Azevedo, le chiffre de la Compagnie IHS surmonté d'une croix comme toujours, mais ayant au-dessous un cœur nettement gravé : sans doute les glorieux fondateurs de la mission Brésilienne, les Azevedo, les Anchiéta, les de Nobrega et les d'Almeida avaient apporté de Rome ou d'Europe cette connaissance et cet amour du Sacré Cœur, que, de l'autre côté des Andes, Alvarez de Paz devait proposer aux fidèles de Lima, avec tant d'onction et de profondeur (le messager du Sacré Cœur, 1887, t. III, p. 628).

Cette combinaison du monogramme et du Cœur se retrouve ailleurs que sur les en-tête des livres. Les Pères du Collège du Puy l'avaient adoptée, dès l'année 1593, pour leur cachet. Il en était de même des Collèges de Tournon et de Mauriac. (Voir Collection Desjardins, citée par le comte de Grimouard de Saint-Laurent : *Les images du Sacré Cœur au point de vue de l'histoire et de l'art*, p. 63-65).

Ajoutons encore une remarque : les ouvrages de piété n'avaient pas le monopole de ces insignes. On retrouve le monogramme avec le Cœur, dans un ouvrage imprimé à Paris, en 1619, sous ce titre : *De arte rhetorica libri tres, auctore Cypriano Suarez S. J* — A Rome, 1634, en tête des Tragédies sacrées du P. Nicolas Caussin S. J. — A Anvers, en 1640, en tête de la seconde Olynthienne de Démosthène. — A Anvers encore, en 1642, en tête du livre second *De oratore*, de Cicéron. Deux ans après, en 1644, on imprime dans la même ville les « *Orationes* » ou discours extraits de Tite-Live. A la première page brille le Cœur avec le monogramme. Même remarque pour les Polyonyma de Turselin S. J. rééditées à Rouen en 1655 et en 1661.

Ces exemples, dont des recherches plus amples grossiraient aisément de quelques centaines le chiffre, démontrent même aux plus incrédules, que pour adopter et propager cette combinaison du Nom de Jésus avec son Cœur, les Jésuites ont pu avoir des imitateurs, mais qu'ils n'ont pas eu de rivaux :

c'est la remarque que l'étude consciencieuse des faits dicte au comte de Grimouard de Saint-Laurent... Ouvrage indiqué, p. 65.

Mais ces insignes avaient-ils partout une seule et même forme ? Nous allons répondre à cette question dans le paragraphe suivant.

§ II.

Comment le monogramme et le Cœur de Jésus sont-ils représentés dans les armes de la Compagnie?

Le Cœur n'est pas dessiné d'après nature ; il revêt une forme symétrique et purement conventionnelle, et n'étale nulle part dans nos livres, pendant un siècle et demi, ce réseau de nerfs ou de vaisseaux sanguins qu'exigerait une peinture anatomique. Il faut descendre presque au milieu du XVIIIe siècle pour trouver un cœur gravé selon les données de la science. Le P. de Galliffet est le premier, semble-t-il, qui, dans son grand ouvrage sur l'Excellence de la dévotion au Sacré Cœur (Avignon 1733 ; Nancy 1745), ait fait dessiner un cœur dans sa forme naturelle. Il s'en excuse ; il a cru devoir condescendre au désir des personnes pieuses, qui trouvent plus de dévotion à honorer le Cœur de Jésus représenté comme il est réellement dans la poitrine sacrée du Sauveur. Mais sur ce point le P. de Galliffet a trouvé peu de disciples et le Cœur a gardé sa forme traditionnelle, comme autrefois. Voici sous quelles variantes il se présente :

Presque toujours il est surmonté de trois clous qui le transpercent ; rarement il en est dépourvu, ou n'en a qu'un seul. Tantôt il semble émerger du milieu d'une couronne d'épines ; tantôt la couronne l'enveloppe perpendiculairement avec le monogramme qui le surmonte.

A Douai, le livre du P. Bourgeois, *Societas Jesu Mariæ sacra 1620,* les Éphémérides du P. de Balinghem, 1629, nous offrent le Sacré Cœur à demi plongé dans la coupe d'un calice dont le pied est environné de la couronne d'épines; la lance, la tige du roseau qui portait l'éponge trempée dans le vinaigre, les fouets de la flagellation sont suspendus à la croix qui surmonte le monogramme.

Les commentaires du P. Côme Magalhens, S. J., sur Josué : *in sacram Josue historiam commentariorum...* 2 in fol. Turnoni, 1612, modifient le monogramme lui-même : au lieu de la croix sur la traverse de l'H, ils présentent Notre-Seigneur Jésus-Christ ressuscité. Ailleurs, le divin Sauveur, sur la barre de l'H, se montre sous la forme d'un enfant.

Nous trouvons un spécimen des plus remarquables dans une grande et belle gravure qui sert de frontispice aux œuvres spirituelles du R. P. Louys du Pont, S. J. le tout traduict d'Espaignol en François par Me Réné Gaultier, conseiller du Roy en son conseil d'Estat. Paris, Denys de la Noue MDCXXI. Concevons de chaque côté du frontispice de splendides colonnes géminées : l'entre-colonnement, ou le milieu de la page est réservé au titre de l'ouvrage ; et devant les colonnes qu'ils masquent presque entièrement, Jésus et Marie sont debout : Marie les mains jointes dans l'attitude de la prière, et Jésus soutenant de sa main gauche le globe surmonté d'une croix, et de l'autre bénissant. A la base des colonnes et au-dessus de la corniche, aux quatre coins de la gravure, quatre médaillons représentent : dans le haut, le B. Ignace de Loyola à droite, le B. Fr. Xavier à gauche ; dans le bas, le B. Louis de Gonzague et le B. Stanislas Kostka ; aucun des quatre n'étant encore canonisé.

Mais entre saint Ignace et saint Fr. Xavier apparaît la pièce principale de cette gravure, le blason de la Compagnie, qui se détache sur un fond de lumière avec un riche encadrement de têtes d'Anges adorateurs. Au bas de l'ovale, un ange, vu de face, soutient le monogramme de ses bras et de ses ailes déployées. Au-dessus de sa tête s'appuie le Cœur qui occupe avec les 3 clous la partie inférieure de l'H ; un globe posé sur la traverse occupe la partie supérieure, et sur ce globe s'élève Jésus enfant, le front couronné de rayons, tenant dans la main gauche une croix à longue tige, et de la droite bénissant le monde.

Au frontispice de l'ouvrage intitulé : *Defensio fidei catholicæ et apostolicæ adversus anglicanæ sectæ errores,* par le P. François Suarez, S. J. (Coïmbre, 1613 inf.) on voit, autour du groupe central ordinaire, quatre Pères de l'Église.

Nous aurions encore d'autres variantes à signaler, une grande liberté étant laissée par les écrivains à l'initiative des imprimeurs. Ainsi dans une Vie du P. Colnago, 1662, le monogramme IHS est dans l'intérieur du Cœur de Jésus, lequel est environné de rayons et de flammes. Trois clous le transpercent, et la croix appuyée sur la traverse de l'H sort de l'orifice de ce Cœur qu'elle domine. — Citons encore le frontispice de la paraphrase grecque du P. Petau, Paris, 1637. Sur la ligne transversale de l'H, l'Enfant Jésus tenant de la main gauche la boule du monde surmontée d'une croix, agite de la droite une oriflamme ; sa tête est illuminée par les rayons d'une gloire. Sous le monogramme est le Cœur avec les clous ; et tout l'ensemble est environné d'une gloire et d'une couronne d'épines.

§ III.

Que signifient ce monogramme IHS et le Cœur qui l'accompagne ?

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter l'opinion qui voit dans le monogramme trois lettres latines, initiales de *Jesus Hominum Salvator*, ou Jésus Sauveur des hommes. Cette opinion, toute vulgaire qu'elle soit, ne peut se soutenir devant la science. Ce n'est pas qu'elle n'ait encore des partisans ; nous l'avions adoptée nous-même trop à la légère, et le P. Eugène Desjardins, dans son ouvrage sur le Sacré Cœur : *Ascétisme et Littérature*, la donne comme étant communément reçue ; mais les érudits n'ont jamais vu dans ce monogramme que le Nom de Jésus exprimé en abrégé avec trois lettres grecques. La première I iota, ne diffère pas de l'i des Latins. La seconde H êta ou îta est un signe d'aspiration, et la troisième Σ sigma est souvent remplacée parmi les Grecs du Bas-Empire par l'S des Latins. Nous avons donc IHS, abrégé de IHSVS. On en trouve la preuve à la Bibliothèque nationale dans la Bible de Mayence de 1462. Qu'on prenne, par exemple, le dernier chapitre de saint Jean. — On y verra v. 15 : *Dixit Simoni Petro IHS ;* — v. 20 : *Discipulum quem deligebat IHS;* v. 22 : *Dicit ei IHS ;* et au v. 25 et dernier : *sunt autem et alia multa quæ fecit IHS*. Et il n'est pas douteux que les incunables de la même époque ne fournissent des exemples de la même abréviation. Quelques années auparavant, saint Bernardin de Sienne, grand zélateur de la dévotion au Nom de Jésus, l'avait inscrit sous cette forme abrégée sur les oriflammes et sur les tablettes qu'il propageait parmi les fidèles.

Saint Ignace s'empara de ce signe en ajoutant une croix sur la traverse de l'êta majuscule IHS ; au dessous de ces sigles, il mit les trois clous IHS et fit de cet ensemble les armes officielles, le cachet et le signe distinctif de sa Compagnie.

Ces trois lettres sont donc une abréviation du Nom de Jésus. La Compagnie, en l'adoptant, déclare qu'elle est de Jésus, qu'elle est toute à Lui et qu'elle n'existe et ne travaille que pour Lui. Jésus est sa noblesse, son appui et l'unique objet de son dévouement. En surmontant d'une croix la majuscule intermédiaire, elle reconnaît que Jésus n'est vraiment Jésus ou Sauveur que par la Croix, et elle fait profession de ne pouvoir que par la souffrance se dévouer pour la cause du bon Maître et sauver les âmes à son tour. Les trois clous ne sont pas non plus des emblèmes muets ; ils nous disent qu'il ne faut pas seulement chercher dans la dévotion à ce Nom adorable le miel que savouraient les Bernard, les François

d'Assise et les Catherine de Sienne, mais le courage de se crucifier au travail et à la souffrance.

Ainsi s'exprime le P. Jules Négronius dans ses commentaires ascétiques sur les Règles communes de la Compagnie de Jésus. Mais après avoir établi victorieusement que le monogramme du Nom de Jésus, avec les emblèmes qui l'accompagnent, est bien le signe caractéristique et officiel de la Compagnie, il écrit : *qui cor addunt, in quo clavi figantur, ii contra consuetudinem faciunt ;* ceux qui ajoutent à ce signe un cœur dans lequel les clous sont enfoncés, vont contre la coutume de la Compagnie. Voir : *Regulæ communes S. J. commentariis asceticis illustratæ a Julio Negronio genuensi editæ, editio* 2ª *Mediolani*, 1616.

Ce reproche était-il fondé ? Il est vrai qu'en introduisant le Cœur dans notre blason on insérait un signe que saint Ignace n'y avait pas exprimé, mais *premièrement* on laissait au chiffre officiel son ampleur et son éclat, il continuait de resplendir au premier plan et d'attirer les yeux ; le cœur, et par ses dimensions restreintes et par le rang inférieur qu'il occupe, ne visait qu'au second rang. *Secondement,* ceux qui prirent à Rome l'initiative de cette innovation n'y voyaient pas un attentat contre le blason traditionnel. Ils agissaient ouvertement, en pleine lumière. C'était des presses du Collège de Rome que sortait cette combinaison nouvelle du monogramme et du Cœur ; c'était sous les yeux du T. R. P. Général, dans des ouvrages destinés comme nos *Lettres annuelles* à toute la Compagnie, dans ce *Ratio Studiorum* de 1603 qu'elle met entre les mains de ses Recteurs de Collège et de ses Régents, en fin dans les portraits des Pères Généraux eux-mêmes, que cette modification était tentée, et elle ne provoquait aucune opposition officielle ; on croirait plutôt qu'elle est accueillie avec faveur, encouragée, applaudie, tant elle suscite de toutes parts de nombreuses imitations. Ne serait-ce pas que l'addition, censurée par Négronius, se faisait absoudre ou plutôt accepter par sa signification même ?

Ce Cœur qui porte la marque de la blessure que la lance lui a faite, n'est et ne peut être que le Cœur de Jésus ; mais joint au monogramme, qui n'est qu'une abréviation de Jésus, il affirme plus explicitement encore que telle est sa signification ; et de cette sorte la Compagnie n'a plus seulement pour insigne le Nom, mais aussi le Cœur du Dieu qui l'a fondée. Serait-ce un pressentiment de la mission qui, près d'un siècle plus tard, lui sera solennellement offerte par Jésus lui-même ? Serait-ce un souvenir des enseignements du B. P. Canisius, zélateur si ardent de la dévotion au Sacré Cœur ? Serait-ce toute autre inspiration ? Quoi qu'il en soit, le Cœur et le Nom de Jésus juxtaposés sur le blason de la Compagnie, nous disent, par ce rapprochement significatif, qu'elle est née non-seulement de Jésus, mais de son Cœur ; qu'elle est l'œuvre

de son amour ; que ce Cœur, principe de sa vie, le sera non moins efficacement de ses développements et de son activité féconde, et qu'en Lui elle trouvera la lumière de ses docteurs, l'héroïsme de ses Saints, le zèle infatigable de ses Apôtres, et la constance de ses Martyrs.

Il ne paraît pas que le blâme de Négronius ait eu beaucoup d'écho. Mais sûrement n'a-t-il pas arrêté le mouvement qui portait vers le Cœur de Jésus les écrivains de la Compagnie et leurs éditeurs. Négronius lui-même dut payer tribut à l'innovation qu'il avait flétrie. Sa Dissertation Historique sur saint Ignace et sur saint Gaëtan in-4° publiée à Cologne, en 1630, porte au frontispice le monogramme dans un disque d'où s'échappent des rayons de gloire. Le Cœur de Jésus est au-dessous du monogramme. Le pied de la Croix, au lieu de s'appuyer sur la traverse de l'H, se prolonge et vient aboutir au Cœur, d'où elle sort comme une tige. Dans sa partie supérieure, elle perce le disque et montre sur ses bras Jésus crucifié. Quatre clous, deux de chaque côté de la croix, s'enfoncent dans la partie supérieure du Cœur.

CONCLUSION.

Il y avait donc dans la Compagnie deux blasons, l'un officiel, avec le monogramme et les clous ; l'autre facultatif, qui avait en plus un Cœur. Le premier disait Jésus, le second, Cœur de Jésus. Leur fortune fut différente. On les trouve en présence l'un de l'autre pendant tout un siècle. Mais à partir de la fin du XVIIe siècle le blason que nous avons nommé facultatif apparaît moins souvent ; dans le cours du XVIIIe siècle, il devient de plus en plus rare et disparaît tout à fait. Pourquoi cette éclipse? Surtout au moment où la Compagnie reçoit la mission de faire connaître le Sacré Cœur au monde, et lorsque la dévotion à ce Cœur adorable sort du huis-clos de la vie privée pour envahir la vie publique.

Faut-il attribuer cet effacement du Sacré Cœur sur notre blason à la réserve pleine de défiance qui régnait dans les Congrégations Romaines pour les manifestations de Paray, réserve dont les premiers Supérieurs de la Compagnie ne pouvaient eux-mêmes se départir ? Nous n'affirmerons pas qu'une direction dans ce sens ait été donnée à nos écrivains, nous ne le croyons pas. Mais nous serions curieux de savoir si et combien de fois les ouvrages de nos Pères, au commencement du XVIIIe siècle, sortirent des presses du Collège Romain avec le Cœur de Jésus dans nos armes.

Ajoutons à cette réserve commandée par les circonstances, l'influence des Jansénistes qui proscrivaient, avec la dévotion

au Sacré Cœur, les emblèmes qui la concernaient. Les éditeurs redoutaient les vengeances des sectaires. Peut-être faut-il tenir compte aussi de l'engouement qu'avait la classe instruite pour le paganisme renaissant ; de la littérature il passait dans les arts et tendait à bannir du frontispice des livres les emblèmes religieux.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, il reste acquis à nos recherches que, pendant tout un siècle avant la révélation de Paray, il s'est trouvé dans la Compagnie des zélateurs de la dévotion au Cœur de Jésus qui, par tous les moyens, manifestaient leur amour. Persuadés que leur Institut était l'œuvre de ce Cœur adorable, il leur était doux d'exprimer sous une forme sensible, dans des armes parlantes, le témoignage de leur reconnaissance. Voyez-vous ce Cœur de Jésus, semblaient-ils dire ? nous sommes de Lui, nous sommes à Lui, nous vivons pour Lui. Il est notre Principe, notre Roi, notre Fin.

II.

NOTES BIOGRAPHIQUES SUR LE P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE (d'après les Archives du Gesù).

Il vient au monde le 2 février 1641, à Saint-Symphorien d'Ozon, en Dauphiné.

Il entre dans la Compagnie, comme postulant, au noviciat d'Avignon, le 25 octobre 1658, et prononce ses premiers vœux le 26 octobre 1660. Son maître des novices était le Père Jean Papon, qu'on dit éminent dans tous les genres. Il fut dix ans à la tête du noviciat, à la satisfaction de tous.

En 1660-1661, à partir de la Saint-Luc, Claude de la Colombière étudie la métaphysique au Collège d'Avignon.

Les années suivantes, de 1661 à 1667, il est régent dans le même Collège, suivant ses élèves de la 4e à la 1re grammaire, et enseigne un an les humanités. Le Recteur du Collège était le P. Gilbert Athiaud.

En octobre 1667, le Frère Claude de la Colombière se rend à Paris pour y faire son quadriennium au Collège de Clermont. Le Recteur de cette maison était d'abord le P. Étienne Deschamps, et après lui le P. de Turménye. Les Lecteurs en Théologie se nommaient le P. François Vavasseur et le P. Jean Garnier, tous deux célèbres. Les Professeurs de Morale étaient le P. René Chassebras et le P. Guillaume Ayrault. Le Père René Rapin habitait aussi au Collège de Clermont. Et lorsque le jeune théologien se rendait à la maison Professe, il y

trouvait les PP. Charles Lallemand, Jacques Nouet, Louis Maimbourg, Jean Crasset, Pierre Le Moyne, dont les écrits jetaient alors un si vif éclat sur la Compagnie. Sa théologie achevée, le P. Claude de la Colombière fut rappelé à Lyon en 1671-1672, pour y professer la rhétorique; il occupa cette chaire deux années, mais il joignit à son enseignement la direction de la Congrégation des saints Anges pendant la première année, et l'année suivante, celle de la Congrégation des Rhétoriciens.

En 1673-1674, il est prédicateur dans notre église ; et en 1674-1675, il fait son troisième an à Lyon avec dix autres Pères. Leur instructeur était le P. Gilbert Athiaud, que le P. Claude avait eu pour Recteur au Collège d'Avignon pendant sa régence. Ce Père, homme de grande expérience, avait à plusieurs reprises gouverné sa Province, deux fois comme vice-Provincial et une fois comme Provincial. On pourra se faire une idée de sa vertu en apprenant que, pendant sa troisième année de Probation, il s'était engagé par vœu à remplir joyeusement les fonctions, même les plus basses, qu'il plairait aux supérieurs de lui imposer. Comme il avait formé le P. de la Colombière pendant sa régence, il eut encore l'honneur de le préparer aux œuvres du saint ministère. On peut juger de la vertu du maître par celle du disciple.

Cependant, il ne semble pas que le fervent tertiaire soit resté bien longtemps à cette *école du cœur*.

Dès le 20 novembre 1674, le T. R. P. Général Jean Paul Oliva écrivait au P. Lachaise, Provincial de Lyon, d'admettre à la Profession le P. Claude de la Colombière, le 2 février 1675. Ce fut donc en cette fête de la Purification que l'heureux Père eut la joie de prononcer ses derniers vœux dans l'église de la maison Saint-Joseph, entre les mains de son bien-aimé Père Instructeur Gilbert Athiaud, que sa Paternité avait délégué à cet effet.

Quelques semaines après sa Profession, il est envoyé comme Supérieur au Collège de Paray-le-Monial. Nous adoptons cette date comme pouvant le mieux concilier toutes choses. D'un côté, le P. de la Colombière quittera Paray à la fin de septembre 1676 pour se rendre en Angleterre ; et de l'autre, il écrit dans sa quatrième lettre à sa sœur qu'il a eu un grand commerce, pendant un an et demi, avec deux Monastères de la Visitation, sans doute ceux de Paray et de Charolles. Mais où trouver ces dix-huit mois, si on fait arriver le Père à Paray en septembre 1675, pour en partir en septembre 1676 ? De plus sa sortie du troisième an au milieu de l'année n'avait rien d'extraordinaire, surtout pour le religieux qui avait fait profession le 2 février. Dans cette hypothèse, la première entrevue du Père avec la Bienheureuse aurait eu lieu aux quatre-temps du carême 1675.

Le 21 juin de la même année, le Vendredi après l'Octave de la Fête-Dieu, il se consacre au Sacré Cœur de Jésus, à l'exemple de la Bienheureuse. Dès lors, il est tout à ce divin Cœur, il est son homme-lige, son esclave, son apôtre... et jusqu'à son départ pour l'Angleterre, il ne cessera d'inculquer à ses filles spirituelles et la dévotion au Cœur de son bon Maître et la Communion du vendredi après l'octave du Saint-Sacrement.

Ses compagnons à Paray étaient le P. Méraillon, professeur de rhétorique et d'humanités ; le P. Grossy, de première et de seconde grammaire, et Jean Carrat, préfet des classes. Il y eut pour successeur le P. François Raybaud.

En septembre 1676, il se rend à Londres pour y remplir les fonctions d'aumônier de la duchesse d'York, qui devait être Reine d'Angleterre. Il y arrive le 13 octobre, prêche deux carêmes dans la chapelle de Saint-James, ainsi que tous les dimanches et jours de fêtes pendant près de deux ans.

Il est impliqué dans le prétendu complot des Papistes, ourdi par le fourbe Titus Oatès ; est mis aux arrêts à Saint-James le 24 novembre, et jeté en prison le 26 : on l'accusait d'avoir voulu convertir un protestant et d'avoir dit que le Roi d'Angleterre était catholique dans le fond de son cœur. Il est condamné au bannissement, obtient un sursis de dix jours pour refaire un peu sa santé que trois semaines de prison avaient fort affaiblie, et revient en France, probablement dans les premiers jours de 1679.

De Paris, il écrit à son Provincial à Lyon, le 16 janvier 1679. Mandé dans cette dernière ville, il se met en route, fait une première halte à Dijon où il retrouve la Mère de Saumaise, une seconde à Paray où il s'arrête quelques jours pour donner satisfaction aux instances de ses amis. Le Père Pierre Polla était le supérieur du Collège. Il a une conférence avec la Mère Greyfié qui avait succédé à la Mère de Saumaise, et achève de dissiper tous ses doutes sur l'esprit qui dirige Marguerite-Marie. Il voit cette humble apôtre du Sacré Cœur seulement une fois et constate avec bonheur que tout s'est bien augmenté en son absence.

En 1679-1680, il est Préfet ou Père spirituel des jeunes religieux de son Ordre au Collège de la Trinité de Lyon, et confesseur dans la Congrégation des Nobles. L'année suivante 1680-1681, il n'est plus que Préfet des Juvénistes. Il avait pour Socius dans cette charge, en 1679-80, le P. Marc-Antoine Gailhard, et l'année d'après, le P. Félicien de Ferrus. Il n'est pas douteux que le P. de la Colombière, dans ses rapports intimes avec ces jeunes scolastiques, n'ait cherché à leur communiquer l'amour du Sacré Cœur. Le P. de Galliffet, l'un deux, affirme avoir reçu de ce Serviteur de Dieu les premières instructions touchant le Sacré Cœur de Jésus-Christ, et avoir commencé dès lors à s'affectionner à

cette dévotion (voir Préface apologétique au mémoire de la Mère Marguerite-Marie). On a conservé les noms des jeunes religieux confiés au vénérable Père.

Les voici : en 1679-1680, ils étaient neuf élèves en logique et huit en physique.

Élèves de Logique	Élèves de Physique.
Antoine de Boyer.	Ange-Dumullin (Bidelle).
Antoine Peylaboud.	Claude Brunet.
Claude-François Sermage.	François Columb.
Guillaume Regnaud.	Joseph du Ranquet.
Jean-Baptiste Bertolus.	Jean-Baptiste de Foresta.
Jean-Baptiste Comiers.	Louis Félix de Ruolz.
Jean François de Dortan (Bidelle).	Paul Antoine de la Rouyère.
Jean-Jacques Périer.	Paul de Raousset.
Pierre Gravier.	

En 1680-1681, huit élèves de logique, huit de physique.

Élèves de logique	Élèves de physique.
Alexandre-François Dupuy.	Antoine de Boyer.
Antoine de Colonia.	Antoine Peylaboud.
Antoine de Grimaldi.	Claude-François Sermage.
Claude Prost.	Guillaume Regnaud.
Honoré Rigord.	Jean-Baptiste Comiers.
Jean George.	Jean François de Dortan (Bidelle).
Joseph de Galliffet (Bidelle).	Jean-Jacques Périer.
Pierre Jacques Garnier.	Pierre Gravier.

En 1681-1682, le Frère Joseph de Galliffet passé en physique est encore Bidelle, mais sur le Catalogue, le P. de la Colombière est dit : *infirmus,* infirme.

Cette liste des jeunes Religieux, avec lesquels le P. de la Colombière avait des rapports plus intimes, nous a paru intéressante, parce qu'elle renferme les noms de plus d'un apôtre du Sacré Cœur; il est à croire aussi que les Pères qui vivaient alors au Collège de la Trinité n'ont pas tous échappé à l'influence du Vénérable. Admirateurs de ses vertus, ils en ont recherché le principe, et ils l'ont trouvé dans sa dévotion au Sacré Cœur.

Voici le personnel du Collège de la Trinité en 1679-1680.

R. P. Camaret gouvernait la Province depuis le 12 mai 1677.

R. P. George Galien était Recteur depuis le 10 décembre 1678, consulteur de Province.

P. Étienne Chavans, Ministre.

P. Antoine Boissieu, Préfet d'église.

P. Antoine Golleti, Admoniteur.

P. Antoine Petit, Professeur de théologie scolastique, confesseur dans la Congrégation des Nobles.

P. Antoine Peytier, Professeur de métaphysique.

Claude de la Colombière, Préfet des Juvénistes, confesseur dans la Congrégation des Nobles.

Gaspard Joseph Chavanier, Professeur de théologie scolastique, Préfet de la Bibliothèque et des *Tons*.

Jacques Tiran, Directeur de la Congrégation des Nobles.

Jean Colombi, *senex* (vieillard).

Jean Cornu, Procureur de la Province, confesseur dans notre église.

Jean Hesseler, confesseur dans notre église.

Jean-Baptiste de Saint-Just, missionnaire et confesseur dans notre église.

Joseph de Saint-Étienne, Socius du R. P. Provincial, consulteur de Province.

Louis de Beaulieu, Procureur, confesseur dans notre église.

Louis Rochette, professeur de rhétorique, directeur de la Congrégation des Rhétoriciens.

Mathieu Jacon, professeur de rhétorique, confesseur dans notre église.

Nicolas Duchamps, professeur de mathématiques, confesseur dans notre église, préfet de la Congrégation des grands artisans.

Nicolas Guillelmin, Professeur de théologie morale, Préfet des classes supérieures, confesseur dans notre église.

Nicolas La Pesse, prédicateur dans notre église.

Odet Dollier, confesseur des nôtres et dans la Congrégation des Nobles, Père spirituel et préfet de santé, consulteur de Province.

Pierre Viollet, Professeur d'hébreu et de théologie positive, Directeur de la Congrégation des Théologiens, consulteur de Province.

Paul-Ignace Petit, professeur de logique, confesseur dans notre église.

Étienne Bertail, Préfet des classes inférieures, confesseur dans notre église, consulteur.

Les Régents étaient au nombre de cinq, dont quatre de grammaire et un d'humanités.

Il y avait six théologiens en 4e année, quatre en 3e année, six dans la seconde et six dans la première.

Dans le courant de l'année 1681, le Père se rend aux instances de son frère Humbert de la Colombière et va respirer l'air natal à Saint-Symphorien d'Ozon ; de là il visite sa sœur, religieuse de la Visitation, à Condrieu.

Il revient à Lyon et, le mal s'aggravant, il est envoyé à Paray où il arrive en août 1681.

Le 29 janvier 1682, un de ses proches parents, son frère sans doute, veut l'emmener de nouveau en Dauphiné ; mais sur l'avis que lui donne sœur Marguerite-Marie, que Notre-Seigneur veut le sacrifice de sa vie à Paray, le malade obtient

de son supérieur de ne pas quitter cette ville hospitalière, il y meurt le 15 février 1682, à sept heures du soir.

Mais il se survit dans le souvenir de la Bienheureuse à laquelle il apparaît le 2 juillet 1688, dans une vision célèbre. Elle met en lui sa confiance, se félicite des grâces miraculeuses qu'elle en obtient et compose des prières en son honneur.

Il se survit dans sa Retraite spirituelle, dans ses lettres qui, répandues partout, ont partout suscité la dévotion au Sacré Cœur.

Il se survit dans ses précieux ossements qu'une Providence spéciale a préservés, en attendant que vienne le jour béni où ils iront rejoindre sur nos autels les Reliques de la Bienheureuse.

Il se survit dans la vénération du pays qui l'invoque comme un saint, et appelle de tous ses vœux sa canonisation.

O vénérable P. de la Colombière, qui avez expiré dans le Sacré Cœur de Jésus-Christ, priez pour nous !

§ III.

NOTE SUR LE MÉMOIRE DE LA BIENHEUREUSE.

Le P. de Galliffet, dans sa Préface apologétique au Mémoire de la Mère Marguerite-Marie, s'exprime ainsi :

« L'année 1723, je fus appelé à Rome par notre R. Père Général, pour l'emploi d'Assistant. Cet emploi me parut au-dessus de moi, et le sentiment de ma faiblesse me fit hésiter si je l'accepterais. Je fus soutenu par un autre sentiment qui me fut donné, que Dieu voulait de moi ce voyage, et qu'il m'envoyait à Rome pour y travailler à faire connaître la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

En effet, arrivé dans cette capitale du monde chrétien, j'y composai un livre latin *du Culte du Sacré Cœur de Jésus* que je dédiai au Pape Benoît XIII. Ce livre traitant d'un culte qui paraissait nouveau fut examiné avec beaucoup de rigueur. D'abord trois théologiens de notre Compagnie, nommés par le R. P. Général, l'examinèrent; de là, il fut porté au Maître du Sacré Palais, celui-ci le renvoya au Promoteur de la Foi qui est aujourd'hui assis sur le trône Pontifical ; du Promoteur de la Foi, il revint au Maître du Sacré Palais, lequel le remit à des censeurs, célèbres théologiens, l'un Dominicain, l'autre Barnabite ; il fut porté au Pape lui-même qui devait l'honorer de sa protection, et il resta longtemps entre les mains de son confesseur.

Dans tous ces tribunaux, il fut approuvé ; et Dieu inspira à un grand Cardinal de le faire imprimer à ses frais par l'imprimeur du Vatican. Il fut ensuite distribué dans tout Rome, et de là répandu dans toutes les provinces du Christianisme jusque dans les régions les plus reculées. J'en puis rendre un témoignage certain, puisque c'est par mes soins que cela se fit.

L'occasion était belle de satisfaire le désir que j'avais conçu de rendre public le Mémoire de la Mère Marguerite. J'en avais fait venir de Paray une copie authentique; je l'avais fait traduire en latin avec beaucoup d'exactitude ; je le joignis donc au corps du livre latin que j'avais composé ; et il passa ainsi sous les yeux de tous les censeurs respectables que j'ai nommés, sans qu'aucun d'eux y trouvât rien à reprendre...

Mon livre ne fut pas sans fruit à Rome. Il n'y manqua pas, à la vérité, de contradicteurs; mais il y trouva aussi un grand nombre de défenseurs du Sacré Culte ; et on vit, à la gloire du Cœur de Jésus-Christ, s'ériger une archiconfraternité consacrée à ce Cœur adorable dans l'église de Saint-Théodore *in campo vaccino,* où l'on fait, depuis ce temps-là chaque année, une solennité accompagnée d'un sermon sur les louanges et les grandeurs de ce divin Cœur.

Après un séjour de huit ans à Rome, je revins en France Un de mes premiers et principaux soins fut de mettre en Français mon livre latin auquel je fis quelques additions pour le perfectionner.

A Paris, le censeur royal, M. Delorme, professeur de Sorbonne, approuva le livre. Il eut quelque peine touchant le Mémoire de la Mère Marguerite, ce qui donna lieu à diverses notes critiques qui me furent communiquées, et sur lesquelles je fis les *Observations.* » Nous en donnerons ici la substance.

D'abord, il y a un préjugé favorable en faveur de ce Mémoire, c'est l'œuvre authentique et incontestable de Marguerite-Marie qui est regardée et révérée comme une sainte, non seulement dans son Ordre, mais dans tous les lieux où la dévotion au Sacré Cœur a été reçue, c'est-à-dire, dans toutes les Provinces du monde chrétien.

Il a été examiné à Rome par les censeurs les plus respectables, et il est sorti de cet examen pur de tout blâme. Six Évêques de France, hommes de piété et de doctrine, l'ont jugé digne d'être mis au jour. Il se retrouve dans la vie de la Vénérable, composée par Mgr Languet, Évêque de Soissons et de Sens, et doit partager sa fortune. Or, si cette vie prête à la censure et à la raillerie des Jansénistes et des mondains, elle fait les délices des âmes pieuses... et quiconque est véritablement enfant de l'Église, lui donne volontiers son suffrage.

Le blâme qui flétrirait ce mémoire rejaillirait non seule-

ment sur Marguerite-Marie elle-même dont il retrace fidèlement les vertus, mais aussi sur la dévotion au Sacré Cœur qui se trouve liée à la sainteté de cette humble vierge et à la vérité de ses prédictions. Or on ne peut sagement douter aujourd'hui (en 1743) que cette dévotion ne soit l'ouvrage de Dieu. C'est y donner atteinte que de décrier un mémoire qui est le monument le plus authentique de la révélation qui en a été faite.

Ce préjugé favorable une fois établi, le P. de Galliffet répond avec détail aux critiques qui ont été faites. Elles se réduisent à trois articles : 1° Il y a des petitesses propres à rendre la Religion méprisable. 2° Il est plein de faveurs extraordinaires qui ne sont pas du goût du siècle et qui paraissent même incroyables. 3° On y voit des propositions et des sentiments suspects qui favorisent des erreurs proscrites.

1° Il y a des petitesses... A quoi se réduisent-elles ? En mettant bout à bout les prétendues petitesses qu'on a relevées dans ce mémoire, on n'en formerait pas le quart d'une page. Tout se réduit à quelques expressions qu'on ne trouve pas assez nobles... mais on doit faire attention que Dieu, en se communiquant aux âmes, s'accommode à leur caractère et à leur éducation. Il parle bien différemment dans les différents livres des Saintes Écritures. Autre est le style du Cantique des Cantiques, autre celui de Moïse et des Prophètes. Les expressions reprochées à une fille simple et timide comme Marguerite-Marie n'étonnent pas un lecteur qui sait que Dieu prend plaisir à converser avec les humbles.

De plus, il faut se souvenir que souvent dans les colloques de Dieu avec l'âme, le fond seul des choses est de Dieu, la manière de les exprimer est de la créature... De là vient qu'un Isaïe élevé parmi les grands parlera autrement qu'un Amos nourri parmi les bergers. Mais enfin, quelles sont ces petitesses ? Notre-Seigneur aurait dit à Marguerite-Marie : J'aime l'eau bénite... Et pourquoi pas ? L'eau bénite ne mérite-t-elle pas l'estime et l'amour des fidèles ? Il lui aurait dit encore : Tu es bien bonne de faire cela... Et ce serait là une puérilité indigne de Lui !... Nullement... C'est un Père qui parle à son Fils, un ami à son ami, et cette familiarité ne messied pas à un Dieu qui s'est fait homme pour l'amour de nous.

Dans un autre endroit, Notre-Seigneur, parlant des ardeurs brûlantes que l'amour divin allumera dans le cœur de Marguerite, ajoute qu'elle ne pourra y trouver un peu de soulagement que dans la saignée. On demande quel rapport il peut y avoir entre l'amour divin et une saignée... Et pourquoi appliquait-on des linges mouillés sur la poitrine du jeune saint Stanislas ? Et pourquoi Madeleine de Pazzi mettait-elle ses bras dans l'eau glacée ? pourquoi saint Pierre d'Alcantara sortait-il de sa cellule en plein hiver pour res-

pirer l'air de la campagne. C'est que l'amour divin altère le sang, le cœur, le corps des Saints qui en sont embrasés. Or ces ardeurs qui, en d'autres Saints étaient tempérées par de l'eau froide, pouvaient l'être en Marguerite-Marie par la saignée.

Il n'y a aucune indécence dans l'emploi de ce remède. Du reste Notre-Seigneur ne le prescrit pas... il avertit seulement Marguerite-Marie de le proposer à sa Supérieure... et lui prédit qu'il lui procurera plus d'humiliation et de souffrance que de soulagement.

2° Ce mémoire est rempli de grâces extraordinaires qui ne sont pas de ce siècle et qui sont même incroyables.

Oui, la vie de Marguerite-Marie est pleine de grâces extraordinaires ; mais cela lui est commun avec tous les Saints que Notre-Seigneur a voulu favoriser. Mais ces grâces ne sont pas du goût du siècle... je l'avoue ; mais il y a un monde chrétien qui les estime. Le goût du monde profane doit-il être notre règle sur ce point ? Dieu est admirable dans ses Saints... Il a des moyens particuliers, inconnus aux mondains, de se communiquer à ses amis et de leur faire sentir sa douce souveraineté. On cite deux exemples de ces grâces inadmissibles.

(A). Notre-Seigneur dit à sa Servante : « Si je n'avais pas institué mon Sacrement d'amour, ma fille, je l'instituerais pour toi ». — Cela est excessif et incroyable. Excessif, nous en convenons ; incroyable, non. Nul excès n'est incroyable dans l'amour d'un Dieu. Un Dieu incarné, un Dieu dans une crèche, un Dieu crucifié, un Dieu devenu le pain de ses créatures, ces excès rendent croyables tous les autres. Remarquons avec saint Chrysostome que l'amour infini de Dieu serait prêt à faire pour une créature en particulier ce qu'il a fait pour toutes en général. Notre-Seigneur a dit à sainte Thérèse : « Si je n'avais pas créé le ciel, je le créerais pour toi seule. » Il a pu dire à Marguerite-Marie : « Si je n'avais pas institué le Sacrement de mon amour, je l'instituerais pour toi. »

(B). Mais, ajoute-t-on, elle n'a pas craint de dire à Dieu : « effacez-moi du livre de vie, plutôt que de perdre ces âmes. » Elle n'est qu'un écho de Moïse et de saint Paul ; une parole réputée admirable dans ces grands Saints cessera-t-elle de l'être sur les lèvres de Marguerite-Marie ?... Mais elle n'est pas canonisée ; c'est vrai : faut-il donc l'être pour participer aux grâces divines ? Les Catherine de Sienne et les Thérèse étaient-elles déjà canonisées lorsqu'elles en étaient comblées durant leur vie ?

3° Il y a dans ce mémoire des propositions erronées...

Mais d'abord : dans un écrit de piété dont l'auteur n'est pas suspect, on ne doit pas rechercher une précision théologique, mais interpréter favorablement tout ce qui est susceptible d'un sens orthodoxe.

Quand on est assuré des dispositions catholiques de la personne qui écrit, il serait contre toute raison et toute justice de soupçonner dans ses paroles des sens hérétiques, qu'elle n'a jamais connus et qu'elle a toujours détestés.

Pour juger équitablement d'une proposition, il faut la prendre non séparée du texte, mais dans le texte même, accompagnée de ce qui précède et de ce qui suit ; de là dépend souvent son vrai sens. Ces règles posées, venons-en aux accusations formées contre le Mémoire : 1° Marguerite-Marie parle de ses *impuissances* tantôt de faire des prières vocales et de suivre les méthodes ordinaires, tantôt de produire des actes distincts et réfléchis, tantôt de résister aux impressions de l'esprit qui la possédait... Elle essayait en vain de sortir de ces états extraordinaires... Or cette blessure faite à sa liberté autorise des erreurs condamnées.

Réponse : Ce qui est condamné, c'est l'impuissance de faire le bien commandé et d'éviter le mal défendu. Mais on ne trouvera pas vestige d'une telle impuissance dans le Mémoire de Marguerite-Marie. Les impuissances dont elle parle ne sont pas condamnées, mais elles sont réelles et communes parmi les Saints... Il ne leur était pas *toujours* libre de résister aux opérations de la grâce... Dieu ne consulte pas l'âme pour produire de pareils effets. Mais ces temps où il plaît à Dieu de suspendre dans une âme tout acte propre ne durent pas toujours ; et hors ces temps-là, la liberté d'agir est rendue à l'âme pour s'acquitter de ses devoirs et produire les actes essentiels de foi, d'espérance, de demande et d'action de grâces...

2° On reproche à Marguerite-Marie d'avoir fait dire à Notre-Seigneur : « Je suis content que tu préfères la volonté de tes Supérieures à la mienne, lorsqu'elles te défendront de faire ce que je t'aurai ordonné... N'est-ce pas mettre deux volontés contraires en Jésus-Christ ?

Réponse : L'ordre donné par Notre-Seigneur n'est pas un ordre absolu, mais conditionnel... Tu feras cette action si ta Supérieure y consent... Si elle n'y consent pas, tu ne la feras pas.

On a accusé Marguerite-Marie de quiétisme.

C'est une erreur de ces faux mystiques que, dans l'état de perfection, on doit porter la résignation jusqu'à l'indifférence pour le salut et jusqu'à un acquiescement tranquille à sa damnation éternelle. Ils veulent que dans cet état de perfection tout désir même du Paradis et de la possession de Dieu en soit banni.

Or Marguerite-Marie ne renonce-t-elle pas à sa part de Paradis lorsqu'elle dit : « Je voudrais, mon divin Sauveur, si c'était votre volonté, souffrir tous les tourments de l'Enfer pourvu que je vous aimasse autant qu'auraient pu vous aimer dans le ciel tous les malheureux qui souffriront toujours

et ne vous aimeront jamais... » N'est-ce pas là du quiétisme? Ne consent-elle pas à la damnation ? Non, car l'enfer qu'elle désire est un enfer où elle aimera Dieu... Ce n'est plus l'enfer... la Vénérable n'a en vue que la peine du sens, jamais la peine du dam qui renferme la haine de Dieu.

Mais elle a dit encore : « Je ne veux que vous seul attaché à la Croix. C'est là où je veux vous aimer vous seul pour l'amour de vous-même. Otez-moi donc tout le reste, afin que je vous aime sans mélange d'intérêt ni de plaisir... Cela sent le quiétisme... Nullement ; car 1° il ne s'agit ici que des consolations sensibles auxquelles Marguerite-Marie renonce par amour. — 2° L'amour de Dieu sans mélange d'aucun intérêt propre, même spirituel et éternel, n'est pas une erreur, quand il ne s'agit que d'un amour actuel et passager, et non d'un amour habituel et perpétuel qui exclurait habituellement l'espérance, le désir de la gloire et la pratique des autres vertus.

Restent quelques expressions qui pourraient surprendre des lecteurs peu versés dans les matières spirituelles... mais ces expressions qui visent l'union de Dieu avec l'âme ont cours dans les Saintes Écritures, et les Saints les ont employées. Il s'agit des noms de mariage, de fiançailles, d'Époux et d'Épouse. Or, Dieu, dans l'Ancien Testament, prend le nom d'Époux, et donne à son peuple celui d'Épouse. Il dit à la nation choisie : Je vous épouserai dans la justice, je vous épouserai dans la foi, je vous épouserai dans l'éternité. (Osée II, 19, 20). Il en sera de même à plus forte raison de l'union de Jésus-Christ avec son Église. C'est sous l'idée de mariage que l'Esprit-Saint représente dans l'Apocalypse l'union de Jésus-Christ avec l'Église triomphante, et son alliance avec l'âme. Le Cantique des Cantiques est-il autre chose qu'un mystique épithalame où les noms d'épouse et de bien-aimée sont répétés à chaque page?... L'Église elle-même donne partout aux vierges le titre d'épouses de Jésus-Christ. Les Pères de l'Église n'ont pas eu d'autre langage. Nous n'en citerons qu'un seul : saint Augustin commence son traité de la virginité par cette invocation : « Venez à mon aide, ô Jésus, fils d'une Vierge et l'Époux des vierges... vous qui par un mariage virginal devenez l'époux des vierges d'une manière toute spirituelle. » Les auteurs mystiques n'ont eu garde de négliger cette union ; mais nul n'a mieux que sainte Thérèse raconté les charmes et l'intimité de ces célestes épousailles : Elle dit ce qu'elle a vu et ressenti... Jésus, resplendissant de lumière et disant à sa bien-aimée : « Pense à moi, je penserai à toi ; fais mes affaires, je ferai les tiennes... » Elle a goûté les joies dont le céleste Époux comble son épouse... caresses divines, douceurs ineffables qu'il n'est pas donné à une langue humaine d'exprimer... C'est un avant-goût des joies que savourent les âmes bienheureuses dans l'éternelle union qu'elles ont contractée avec Dieu.

Or ce bonheur n'est pas l'apanage exclusif de Thérèse... d'autres âmes saintes, avant elle comme après elle, y ont participé, Marguerite-Marie est du nombre. Faut-il s'étonner qu'honorée des mêmes faveurs, elle ait usé des mêmes mots pour les exprimer !

IV.

LYON 1er MONASTÈRE

*Lettre des Religieuses de la Visitation du premier Monastère de Lyon, écrite aux autres couvents de leur Ordre, touchant le Livre nouvellement imprimé dans la même ville, qui a pour titre : l'*Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ.

De notre 1er Monastère de Lyon
ce 12 Mars 1733.

Vive † Jésus !

Nos très honorées Sœurs,

Nous tenons la parole que nous vous avons donnée dans notre dernière lettre du 1er février. Nous avons promis le précis du livre de l'*Excellence de la Dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ ;* nous vous le donnons dans cette feuille, persuadées qu'il servira plus à vous faire désirer ce livre que les éloges que nous en faisions.

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première contient ce qui concerne proprement la dévotion au Cœur de Jésus-Christ. La seconde est un recueil de diverses pièces authentiques, propres à l'autoriser.

La première partie est divisée en trois livres. Dans le premier on traite de l'origine, du progrès et de la nature de la dévotion au Cœur de Jésus-Christ. Ce premier livre est partagé en cinq chapitres. Le premier est sur l'origine de la dévotion. On y rapporte la révélation de la V. M. Marguerite. On fait remarquer que ç'a été la conduite ordinaire de la Providence dans les siècles passés, de se servir de ce moyen des révélations privées, pour l'exécution de ses desseins dans son Église, et singulièrement pour y établir diverses dévotions ou solennités. On s'arrête en particulier à la fête du Corps de Jésus-Christ, et on fait entre l'institution de cette fête et celle du Cœur de Jésus un parallèle si ressemblant, tiré de

l'Histoire Ecclésiastique, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer : même origine, mêmes révélations, mêmes commencements, mêmes contradictions, mêmes progrès.

Le second chapitre regarde les progrès. On les expose tels qu'ils ont été. On fait voir qu'en moins de quarante ans la dévotion au Cœur de Jésus s'est répandue dans presque toutes les provinces du monde chrétien et jusques aux extrémités de la terre, et on conclut de cette rapidité et de cette universalité, malgré beaucoup de contradictions, qu'on ne peut attribuer ces progrès qu'à la main toute-puissante de Dieu : surtout si on a égard à certains moyens extraordinaires, qu'on décrit et que Dieu seul a pu employer.

Dans le troisième chapitre on examine la révélation de la V. M. Marguerite : révélation si propre, si elle est avérée, à exciter la dévotion des peuples envers le Sacré Cœur de Jésus-Christ. On prouve d'abord que l'on ne peut sans témérité et même sans impiété, douter de la vérité de plusieurs révélations, dont Dieu a favorisé ses serviteurs dans les siècles passés. On démontre sur les mêmes principes, qu'il peut donc y avoir encore de nos jours de pareilles révélations : et appliquant ces principes incontestables à la révélation particulière de la V. M. Marguerite, on conclut qu'elle a tous les caractères de la vérité qu'on peut désirer.

Le quatrième chapitre est employé à expliquer la nature et l'essence de la dévotion au Cœur de Jésus-Christ, on la tire de la révélation même, comme de sa source, et on trouve en effet dans cette révélation tout ce qu'il faut pour en donner une juste idée. On montre que c'est du Cœur de Jésus, réellement pris, qu'il s'agit ; et que c'est là l'objet que Jésus-Christ veut qu'on honore. On explique comment on doit considérer ce Cœur adorable, en ne s'arrêtant pas seulement à ce qu'il y a dans ce divin objet, de matériel ; mais y ajoutant inséparablement et indivisiblement les choses spirituelles et divines qui lui sont unies et qui lui communiquent une dignité et une excellence infinies. On explique la part que ce Cœur adorable a eue aux affections de l'Ame de Jésus-Christ et surtout à son amour ; et on tire de là des motifs propres à le rendre l'objet de l'admiration, de l'adoration et de l'amour des anges et des hommes. On finit ce chapitre en donnant pour conclusion de tout ce qu'on y a exposé, une idée complète du Cœur de Jésus-Christ qu'on représente comme l'objet le plus saint, le plus auguste, le plus divin, et en même temps le plus doux, le plus aimable, le plus touchant, qu'il soit possible d'imaginer.

Le cinquième chapitre montre la différence qu'il y a entre la dévotion au Cœur de Jésus et la dévotion au Saint-Sacrement. C'est pour l'instruction de ceux qui ont confondu ces deux dévotions en une seule. Elles diffèrent pourtant dans les trois points essentiels qui peuvent distinguer les dévotions entre elles : l'Objet, le Motif et la Fin.

LIVRE SECOND.

Dans le second livre on traite de l'excellence de la dévotion au Cœur de Jésus. On la tire de son Objet, de sa Fin, des actes qu'elle renferme, et du fruit qu'elle produit.

Le premier chapitre est de l'excellence de l'objet, qui est le Cœur de Jésus. On fait considérer ce Cœur divin sous deux rapports. Par rapport à sa propre excellence : et par rapport aux hommes. Sous le premier rapport : rien de plus saint et de plus noble que le Cœur de cet Homme-Dieu. On rapporte à cet effet les considérations les plus propres à le faire révérer et admirer, tirées de ses propriétés naturelles, de son union avec le Verbe divin, et avec l'âme la plus parfaite qui soit possible, dont ce Sacré Cœur a été le plus précieux organe dans la production des affections sensibles : tirées de la sainteté propre et particulière au Cœur qu'on explique : tirées des vertus admirables dont il est réellement, à sa manière, le principe et le siège ; surtout de l'amour divin.

Par rapport aux hommes : rien de plus doux, rien de plus tendre, rien de plus touchant que ce même Cœur ; et par conséquent, rien de plus digne d'être proposé aux fidèles pour l'objet de leur dévotion.

Dans le second chapitre on parle de l'excellence de la fin, qui est de faire réparation à l'amour de Jésus-Christ des injures qu'il souffre de l'ingratitude des hommes, surtout dans le sacrement de ce même amour. Pour faire sentir combien cet exercice de réparation est juste, et digne de la religion, on emploie deux considérations : l'une sur l'amour de Jésus-Christ, l'autre sur l'ingratitude dont on paie cet amour. On expose d'une manière pathétique les traits les plus frappants de cette ingratitude ; et on conclut avec le même pathétique, que rien n'est plus digne de la piété de toute l'Église, que l'institution d'une dévotion et d'une fête, pour une fin si juste, si sainte, si excellente.

Dans le troisième chapitre on explique l'excellence tant des actes que renferme le dévotion au Cœur de Jésus-Christ que du fruit qu'elle produit. Quant aux actes, c'est tout ce qu'il y a de plus saint dans la Religion. Le fruit, c'est l'abondance des grâces dont le Cœur de Jésus est la source, selon la promesse qu'en a faite Jésus-Christ, et surtout un amour tendre pour ce divin Sauveur.

ADDITION.

On a joint à ce second livre une addition, qui renferme deux articles remarquables. Dans le premier, on justifie ce qu'on a dit en plusieurs endroits de l'ouvrage, des privilèges

du cœur dans les voies extraordinaires de la grâce : des impressions que l'amour divin fait sur le cœur : des faveurs célestes qui se terminent au cœur : des dons et grâces qui partent immédiatement du Cœur de Jésus-Christ. On rapporte sur tout cela l'expérience des saints, et des témoignages tirés de leurs écrits, si clairs, si exprès, si peu suspects, si multipliés que l'incrédulité la plus opiniâtre n'y saurait résister.

Le second article regarde la plaie du Cœur de Jésus-Christ si propre à attirer à ce Cœur divin l'amour et la tendresse des fidèles. On prouve que non seulement le Côté de Jésus-Christ a été percé sur la croix par la lance du soldat ; mais encore son Sacré Cœur. Ce point paraîtra démontré, si on veut réunir ensemble tous les arguments qu'on emploie pour le persuader : tirés du texte de l'Évangile et des réflexions naturelles que ce texte fournit : des révélations non suspectes, et en nombre : de l'autorité des Pères et des Saints : des docteurs, des théologiens, des interprètes, des maîtres de la vie spirituelle, du sentiment général des peuples. En un mot, on fait voir une vraie tradition, formée du concours de ces témoignages. Cet article servira encore beaucoup à la gloire du Cœur de Jésus-Christ par les beaux sentiments et les tendres affections envers ce Cœur adorable, que renferment les textes de ces auteurs ecclésiastiques, qu'on cite.

LIVRE TROISIÈME.

Ce troisième livre est consacré à la pratique de la dévotion au Cœur de Jésus-Christ.

Le premier chapitre est du culte intérieur, dû à ce Sacré Cœur. On explique en quoi il consiste : et comme il doit être le principe et l'âme de tout l'extérieur.

Le second chapitre est du culte extérieur. Après l'avoir expliqué en général, on descend au détail de ce qu'on doit faire à l'honneur de ce divin Cœur chaque année, chaque mois, chaque semaine, chaque jour.

Le troisième chapitre est un recueil de diverses pratiques tirées des écrits des Saints, et des Pères spirituels ; comme de saint Bernard, de saint Bonaventure, de saint François de Sales, de sainte Gertrude, de sainte Mechtilde, de Blosius, de Lansperge, etc. Ce recueil est digne de la piété des personnes intérieures ; elles y verront avec consolation comment le Saint-Esprit apprend aux âmes qu'il possède, à penser et à parler du Cœur de Jésus-Christ.

Le quatrième chapitre est sur la dévotion au Cœur de Marie. Les serviteurs de la Sainte Vierge verront avec joie ce qui est renfermé dans ce chapitre ; on y montre l'union admirable et perpétuelle que Dieu a voulu qui fût entre Jésus et Marie, dans tous les temps, dans tous les lieux, et dans tous les états

où l'on peut les considérer ; et la part que le Fils de Dieu a fait à sa divine Mère de tous les biens qu'il possède, et en particulier des honneurs qu'il reçoit dans son Église : n'y ayant aucune pratique établie pour honorer l'humanité sainte de Jésus-Christ que le Saint-Esprit n'en ait inspiré une semblable à l'honneur de la Sainte Vierge. Et ainsi, dans l'ordre de la Providence, la dévotion du Cœur de Marie était une suite infaillible de la dévotion au Cœur de Jésus. On lit en abrégé dans ce chapitre touchant le Cœur de Marie, ce qu'on a dit au long dans les chapitres précédents, du Cœur de Jésus.

Le cinquième chapitre regarde la fête du Cœur de Jésus. On montre l'excellence de cette fête : la convenance et la nécessité de l'établir dans l'état où sont les choses. On y propose l'objection si rebattue : si on accorde une fête pour le Cœur de Jésus, il faudra en accorder d'autres pour tout ce qui compose le Sacré Corps de Jésus-Christ. Car pourquoi plutôt la fête du Cœur, que celle de la main ou de la tête? D'ailleurs, ajoutait-on, les fêtes sont déjà si multipliées, qu'il ne paraît pas convenable d'en augmenter le nombre. On répond à cette objection, et on en fait sentir la faiblesse, d'une manière à satisfaire tout lecteur équitable.

Dans le sixième chapitre on parle de l'Office et de la Messe propres des fêtes du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie : les Offices sont comme une suite nécessaire de l'Institution de la fête ; et après avoir accordé, comme on l'a fait, la célébration de la fête, on ne peut, ce semble, refuser la grâce d'en célébrer l'Office.

Le septième chapitre est sur les images du Cœur de Jésus, et du Cœur de Marie. On en fait voir la sainteté et l'utilité, contre les artifices du démon, qui a tâché d'inspirer du dégoût pour ces sacrées images.

Au huitième chapitre commencent divers Exercices de piété, propres pour honorer les Cœurs de Jésus et de Marie, exercices d'adoration, de louange, d'amour, d'invocation, d'offrande, de réparation : à quoi on a ajouté des aspirations dévotes envers ces Cœurs Sacrés.

SECONDE PARTIE.

La pièce la plus importante qu'on donne dans cette seconde partie, est le Mémoire qu'a laissé écrit de sa main, par un ordre exprès de l'obéissance, la V. M. Marguerite, où elle raconte avec une admirable simplicité, et une onction toute céleste, une partie de sa vie et des grâces qu'elle a reçues du Ciel. Ce Mémoire est authentique ; il est d'autant plus digne de la pieuse curiosité des lecteurs, qu'il n'a point encore paru. On le donne tout entier. Il contient 112 pages. L'auteur du livre ne fait pas difficulté de dire que, quand son ouvrage

ne contiendrait que cette seule pièce, il mériterait d'être recherché par toutes les personnes de piété. Car c'est un tissu des vertus les plus parfaites, et un miracle continuel de la grâce.

Après ce mémoire qui met dans un si grand jour la sainteté de la personne dont Jésus-Christ s'est servi pour établir la dévotion à son Sacré Cœur, on rapporte, pour autoriser cette dévotion, les actes suivants: 1° Les Approbations ou Mandements de 22 Archevêques ou Évêques de France; d'un Légat a Latere, et du Saint-Siège même, touchant la dévotion, la fête, l'Office et la Messe des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Approbations qu'on trouvera certainement n'être pas des actes mendiés. Il n'y a qu'à les lire, pour sentir qu'elles sont sorties du cœur des illustres Prélats qui les ont données. On verra en même temps les délibérations publiques de certaines villes, et de certaines Églises qui se sont dévouées au Cœur de Jésus-Christ et qui ont fait solennellement des vœux d'en célébrer la fête. On a ajouté à ces actes trois lettres respectables, écrites au Pape pour la fête du Cœur de Jésus. La première, de l'Évêque de Cracovie; la seconde, du Roi de Pologne ; la troisième, du Roi d'Espagne.

On parle ensuite des Confréries canoniquement établies à l'honneur des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, que le Saint-Siège a honorées de Brefs d'Indulgences : et on donne un catalogue exact de toutes les villes et provinces où ces Confréries sont érigées. Ce catalogue montre à l'œil que le culte de ces Cœurs divins est étendu dans tout le monde, et qu'il est approuvé par plus de 150 évêques des premiers sièges de l'Église. D'où il est aisé de tirer un argument invincible de sa solidité et de sa sainteté.

On termine l'ouvrage par des prières en latin à l'honneur des Sacrés Cœurs, Chapelet, Litanies, petit Office. Et enfin on donne le grand Office et la Messe propres pour les jours de ces solennités, qu'on soumet avec tout le respect convenable au jugement des premiers Pasteurs.

Voilà, nos très honorées Sœurs, l'abrégé d'un livre qui nous a paru digne de notre empressement, et qui sera sans doute celui de nos autres Communautés, où nous espérons qu'il enflammera de plus en plus la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ.

Il faut, en finissant, vous dire un mot de la forme du livre, et des libraires chez qui on le trouvera à acheter. Le livre est imprimé en un volume in-4° de 600 pages. L'édition en est très belle, et ornée de planches et de vignettes fines. Il est dédié au Roi d'Espagne comme protecteur de la dévotion au Cœur de Jésus. Il se vendra à Lyon, chez Valfray ; à Paris, chez Chipier, rue du Foin ; à Toulouse, chez Caranove ; à Bordeaux, chez Labottieu ; à Marseille, chez Cary, qui sont les correspondants de Valfray. Le livre proprement relié se vend

à Lyon, six livres. Si on le veut en feuilles, on l'aura à beaucoup meilleur marché.

Nous sommes avec beaucoup de respect dans le Sacré Cœur de Jésus.

Nos très honorées Sœurs,

Vos très humbles et indignes sœurs et servantes en Notre-Seigneur.

Les Sœurs de la Communauté de la Visitation Sainte-Marie.

Dieu soit béni. »

V.

Dominique Cérasola S. J. de Bergame. — Il n'était que frère coadjuteur (1743).

Sonnet.

O mon âme, ton Dieu, qui est ton ami fidèle, se fait ouvrir le Cœur par le fer meurtrier de la lance. C'est le nid que tu dois choisir pour y prendre un délicieux repos. Tourterelle errante, vole vers le nid, vole vers le nid.

Afin de te dérober aux dangers de ce monde perfide, ton Bien-Aimé t'ouvre avec tendresse un large port. C'est ton asile assuré dans la tempête ; frêle nacelle agitée par les flots, entre dans le port, entre dans le port.

Une lance cruelle a fait jaillir du côté de Jésus une fontaine d'eau vive pour étancher ta soif : biche altérée, cours au ruisseau, cours au ruisseau.

O mon âme, Dieu te découvre dans son Cœur ton nid, ton port, ta fontaine ; que dis-je, il t'y découvre même ton ciel. Courage donc, ô mon âme, monte au ciel, monte au ciel.

VI.

LE B. GRIGNON DE MONTFORT.

CANTIQUES.

Poitiers, Oudin (réimprimés en 1865), p. 404.

Aux Religieuses de la Visitation. Il leur envoie cette pièce avec ses cantiques sur le Sacré Cœur.

1. O Très Saintes religieuses,
Mes vers ne sauraient exprimer
Combien je vous estime heureuses
D'avoir ce grand Cœur, pour l'aimer.

2. Voulant vous avoir en partage,
Il a fait son palais chez vous ;
Il est aussi votre héritage,
Ce qui n'est pas commun à tous.

3. Du haut de la Croix du Calvaire,
Par Marie il est descendu
Jusqu'au cœur de votre saint Père,
Qui, dans ce Cœur, s'est tout perdu.

4. Ce docteur zélé, charitable,
Et sage autant qu'affectueux,
Vous a donné ce Cœur aimable
Pour vous embraser de ses feux.

5. Si votre règle est si charmante,
François n'en est pas tant l'auteur
Que sa douceur humble et aimante,
Que la douce paix de son cœur.

6. C'est pour vous une gloire immense
Que le Cœur du divin Agneau
Ait chez vous comme pris naissance :
Votre maison est son berceau.

7. Si, chez vous, il a voulu naître,
C'est pour s'accroître et s'augmenter :
Vous devez le faire connaître
Vous devez le faire éclater.

8. Il a pris chez vous son asile,
Chassé qu'il est de tant de cœurs ;
Il a chez vous son domicile,
Brûlez, brûlez de ses ardeurs.

9. Vous êtes les dépositaires
De ce trésor très excellent,
C'est à vous, Révérendes Mères,
De faire croître ce talent.

10. Comme, Dieu merci, vous le faites,
Je ne vous menacerai point ;
Tâchez d'être encor plus parfaites,
Et plus fidèles en ce point.

11. Entre trois cœurs prenez vos places :
Jésus, Augustin et François ;
Mais que le premier, plein de grâces,
Vous mette en un et non en trois.

12. Voici les vers que je présente
A vos cœurs tous réduits en un ;
Si cette offrande est excellente,
C'est parce qu'elle est au commun.

13. Si quelque cœur, par sa malice,
N'est pas dans la Communauté,
Je n'offre point mon sacrifice,
Pour ce cœur plein d'iniquité.

14. Que s'il est sorti de son centre,
De ce Cœur plein de charité,
Que dès aussitôt il y rentre
Par l'ouverture du côté.

15. Sans vous soucier de la rime,
Méditez bien mes petits vers ;
Comprenez-en le sens sublime,
Et faites-en vos doux concerts.

16. Si ces vers sont très peu de chose,
Jetez-en la faute sur moi ;
Mais que je ne sois pas la cause
Que vous y refusiez la foi.

17. Mais si mes vers vous édifient,
Rendez-en la gloire au Très-Haut.
Faites partout qu'ils fructifient,
Et suppléez à mon défaut.

18. Un prêtre a besoin de sagesse ;
Qu'il entre dans vos oraisons !
Le Cœur de Jésus vous en presse,
Obtenez-lui ce don des dons.

D. S.

Le B. de Montfort a composé un grand nombre de cantiques sur le Sacré Cœur. Les Visitandines, nous ne savons de quel Monastère, ayant désiré les connaître, le Bienheureux les leur envoya avec les vers qu'on vient de lire.

VII.

CANTIQUE EN L'HONNEUR DU SACRÉ CŒUR

par le R. P. de Bonaffos de la Tour, supérieur des Pères Jésuites de Toulouse (1768).

I.

Cœur de Jésus, Cœur à jamais aimable,
Cœur digne d'être à jamais adoré,
Ouvre à mon cœur un accès favorable,
Bénis ce chant que je t'ai consacré ;
Aide ma voix à louer ta puissance,
Ta vive ardeur, tes charmes, tes attraits,
Tes saints soupirs, tes transports, ta clémence,
Ton tendre amour, l'excès de tes bienfaits.

II.

O divin Cœur, ô source intarissable
De tout vrai bien, de douceur, de bonté,
Tu réunis dans ton centre adorable
Tous les trésors de la Divinité.
Maître des dons de sa magnificence,
Arbitre seul des célestes faveurs,
Cœur plein d'amour, tu mets ta complaisance,
A les répandre, à les voir dans nos cœurs.

III.

Jésus naissant déjà fait ses délices
De se livrer et de souffrir pour nous ;
Déjà son Cœur nous donne les prémices
Des flots de sang qu'il doit verser pour tous.
Ce Cœur toujours sensible à nos disgrâces,
Sur nos besoins s'ouvrit de jour en jour,
Et du Sauveur marqua toutes les traces
Par tous les traits d'un généreux amour.

IV.

Quand Jésus suit la brebis infidèle,
Son Cœur conduit et fait hâter ses pas
Quand il reçoit un fils ingrat, rebelle,
Son Cœur étend et resserre ses bras ;
Quand à ses pieds la femme pénitente
Vient déposer son cœur et ses regrets,
Son Cœur en fait une fidèle amante
Qu'il enrichit de ses plus doux bienfaits.

V.

C'est dans ce Cœur, de tous les cœurs l'asile,
Que l'âme tiède excite sa langueur,
Que le pécheur a son pardon facile,
Que le fervent enflamme son ardeur.
Le cœur, plongé dans le sein des disgrâces,
Trouve dans lui l'oubli de sa douleur,
Et le cœur faible une source de grâces
Qui le remplit de force et de vigueur.

VI.

Jardin sacré ! vous, ô montagne sainte,
Tristes témoins de Jésus affligé !
Apprenez-nous dans quels excès de crainte,
Dans quels ennuis son Cœur était plongé !
Quand de la mort sentant la vive atteinte
Et tout le poids du céleste courroux,
Ce Dieu d'amour voyait la terre teinte
Des flots de sang qu'il répandait pour nous.

VII.

Ce fut son Cœur qui d'un amer calice
Lui fit pour nous accepter les rigueurs,
Et qui pour nous l'offrit à la malice,
A tous les traits de ses persécuteurs.
Si sur la Croix Jésus daigne s'étendre,
Son Cœur l'y fixe, et s'il daigne y mourir,
Oui, c'est son Cœur, ce Cœur pour nous si tendre,
Qui nous fait don de son dernier soupir.

VIII.

Mais c'est encor trop peu pour sa tendresse,
Ce même Cœur fixé sur nos autels,
Se reproduit, se ranime sans cesse
Pour s'y prêter au bonheur des mortels.
C'est là toujours que, placé sur un trône
D'amour, de paix, de grâce et de douceur,
Pour eux il s'offre, il s'immole, il se donne,
Pour tout retour n'exigeant que leur cœur.

IX.

Cœurs trop longtemps endurcis, insensibles,
A ses désirs vous refuseriez-vous ?
Par quels bienfaits, par quels traits plus visibles,
Peut-il montrer ses tendres soins pour vous ?
Ce riche don de son amour extrême
Ne pourra-t-il vous vaincre, vous charmer ?
Oh ! mille fois, mille fois anathème
Au cœur ingrat qui ne veut point l'aimer !

X.

Bienheureux ceux que l'innocence pure
Conduit souvent à son sacré festin,
Et dont l'amour puise la nourriture
Dans sa substance et dans son sang divin !
C'est là surtout qu'il s'unit à leur âme,
Par le plus fort et le plus doux lien,
Et que leur cœur et s'embrase et s'enflamme
Des mêmes feux dont est brûlé le sien.

XI.

Par quels excès, hélas ! d'irrévérence,
De sacrilège et de témérité ;
Par quel oubli, par quelle indifférence
N'ose-t-on point outrager sa bonté!
Cœurs innocents, et vous, âmes ferventes,
Vengez, vengez et sa gloire et ses dons,
Rendez pour lui vos flammes plus ardentes,
Vos vœux plus purs, vos respects plus profonds.

XII.

Que sur la terre à jamais d'âge en âge
Ce Cœur Sacré, caché dans nos lieux saints,
Ait et les vœux, et l'amour, et l'hommage
Et le tribut de l'encens des humains!
Que dans les Cieux les puissances l'honorent,
Qu'il règne après les siècles éternels,
Que tous les cœurs et l'aiment et l'adorent,
Que tous les cœurs soient pour lui des autels !

XIII.

Cœur de Jésus, sois à jamais ma gloire,
Sois mon amour, mes charmes, ma douceur,
Sois mon soutien, ma force, ma victoire,
Ma paix, mon bien, ma vie et mon bonheur !
Sois à jamais toute mon espérance,
Sois mon secours, mon guide, mon Sauveur,
Sois mon trésor, ma fin, ma récompense,
Mon seul partage et le tout de mon cœur !

VIII.

Lettre de la B. Sœur Marguerite-Marie, copiée sur l'autographe conservé dans le Monastère de Nancy. Cette lettre n'est pas datée, elle est inédite.)

V. J.

Je prie le Sacré Cœur de nr̄e Sgr Jésus-Christ d'ambraser touiours de plus en plus le vr̄e des stes ardeurs de son ar-

dante charité pr̄ La conversion de ces pauvres infidèles et de vouloir continuer a repandre ces benédictions sur vr̄e zelle et travaux. Ayant eu de la consolation en benissant Dieu, auteur de tout bien, sur ce que vous m'en dites, continuez, ma chère madame, et ne plaignez pas des peines qui seront un iour si bien recompensées, mais n'atribuez rien à mes indignes prières, car de verité estant aussy méchante Religieuse que ie la suis, elle sont plus capables d'arrêter le cours des misericordes de Dieu que de les attirer. priez sa bonté quil me convertisse toute à son st amour dans cette grande feste du très st Sacrement d'amour qui fait tout mon plaisir, ma devotion et mes deslices, et nous ne devons rien espargner pr̄ l'y honorer, en tachant pendant cette ste octave de réparer par nos homages et adorations les iniures quil y recoit tant des infidèles que des mauvais chrestiens. Ie ne vous oublierai pas en sa présance et ferai la neuvaine que vous me demandez, mais faites moy aussy, s'il vous plait, quelques prieres particulières devant cet adorable sacrement, demandant qu'il me donne son st amour et à tous les cœurs capables de l'aymer, et qu'il m'aprenne à bien porter la croix qui est un tresor inestimable et si precieux que ie ne m'estime jamais plus heureuse que lors qu'il me gratifie de quelqu'une de ces soufrances. mon Dieu, ma chère madame, quil est doux aux bonnes religieuses d'estre touiours atachées à la croix avec son espoux crucifié, cest en l'amour de son sacré Cœur que ie suis tout à vous, sr m m, d l. v. s'te. m D. s. b.

J'escris à cette bonne demoiselle selon vr̄e desir, ie prie Dieu que tout soit a sa plus grande gloire.

IX.

Lettre du R. P. Dom Placide Fontaine, Bénédictin, sur la Vie de la V. Sœur Alacoque.

Ma Révérende Mère,

Je vous suis très obligé de m'avoir prêté la Vie admirable et toute céleste de cette très digne épouse de Jésus-Christ. Après l'Écriture Sainte, je n'ai jamais rien lu de plus solidement spirituel et Évangélique; je ne scai si jamais âme, depuis son entrée en Religion, a été mieux conduite par l'esprit et l'amour de Jésus-Christ, esprit et amour qui aboutissent à la pratique solide de tout ce qui compose ce qui est appelé croix par Jésus-Christ même, et sans laquelle on ne peut être son disciple. La lecture de cet ouvrage peut beaucoup

profiter à toutes les personnes spirituelles, et aux religieuses sur tout qui le sont; pour celles qui ne le sont point et qui ne désirent pas de l'être, elles n'estimeront point cette vie si sainte et si parfaite, dont j'espère que la lecture pourra servir à me rendre plus éclairé dans la conduite de mon âme et de celles que je dirige. Cette amante du Sacré Cœur de Jésus sera infailliblement canonisée quelque jour, si le Seigneur continue à faire des miracles à son tombeau. Pour moi, je l'invoque comme une Sainte, persuadé qu'elle l'est en effet, et que son âme est dans le ciel.

Très-fidelle épouse de Jésus-Christ, priez votre divin Époux pour nous tous, afin que le même esprit qui vous a conduite dans le ciel par la voie des croix, des humiliations et de toutes les vertus nous y conduise aussi. Ainsi soit-il.

Servante de Dieu, mes respects à toutes.

(Cette lettre a été copiée sur l'original trouvé récemment dans une ancienne Vie de la Bienheureuse, par Mgr Languet, la suite manque et nous n'avons pas la date. Cette lettre a dû être adressée à une des anciennes Mères de la Visitation de Nancy.)

X.

LE CŒUR D'ARGENT DE MARIE.

Nous ne faisons que reproduire la notice que nous recevons d'Avignon.

On vénère au Monastère de la Visitation d'Avignon un cœur d'argent, symbole du Cœur Immaculé de Marie.

Ce Cœur, honoré tout particulièrement par les Religieuses de ce Monastère, fut l'objet de plusieurs faits miraculeux dont voici le récit.

En 1771 se trouvaient au Monastère de la Visitation deux demoiselles pensionnaires, l'une, Mlle Rosalie Albaret, plus tard la vénérée Sœur Thérèse de Jésus morte en Espagne en odeur de sainteté, et Mlle Vincent, connue en religion sous le nom de Sœur Marie des Anges. Depuis longtemps cette dernière désirait se faire religieuse, mais d'un caractère extrêmement timide et irrésolu, elle ne pouvait se décider à faire tous les sacrifices que le Ciel exigeait. Elle ouvrit son cœur à Mlle Rosalie, qui lui promit de prier beaucoup à cette intention.

Le jour de sa fête, sainte Rosalie apparut à Mlle Rosalie et lui dit : « Dites à cette âme (parlant de Mlle Vincent) que la Mère du Bel Amour lui découvrira les volontés de son Fils.»

En effet, la nuit suivante, Rosalie se sentit tout-à-coup réveillée par la présence de son bon Ange et de celui de Mlle Vincent ; ils lui assurèrent que Dieu voulait cette dernière religieuse dans le Monastère, et comme preuve de leur mission, le cœur de Marie, qui était à la tribune, devait être transporté d'une manière extraordinaire dans la chapelle du jardin. Dans ce même instant elle vit ces esprits célestes prendre le cœur dans la niche où il était, et le porter dans la chapelle du jardin. La Supérieure avertie, se rendit dès le matin avec la Communauté pour s'assurer de la véracité du fait ; elle ne put douter du transport miraculeux, puisqu'elle avait gardé toutes les clés tant du dehors que des cloîtres. Néanmoins quelques doutes s'élevèrent dans plusieurs esprits, et la suprême Majesté, jalouse de sa gloire, voulut renouveler le miracle du cœur de Marie, le faisant porter de nouveau à la même chapelle par le ministère de ses Anges. Le jour des Grandeurs de Marie, le miracle se renouvela et les Religieuses furent convaincues.

« Le désir de Jésus, disent les Contemporaines, n'était pas seulement de révéler la vocation de Mlle Vincent, mais de faire participer les Fidèles aux grâces attachées à une dévotion si agréable à Dieu et si utile à l'Église. Pour en prouver la vérité à sa fidèle servante, Mlle Albaret, et lui témoigner la tendresse de son divin Cœur pour celui de sa Mère, Il lui fit voir les Anges qui portèrent le cœur d'argent sur le Maître-Autel devant le Tabernacle, pour figurer l'union du Cœur adorable avec le Cœur Immaculé de Marie. »

Ce transport miraculeux, réitéré jusqu'à trois fois, n'est pas le seul fait extraordinaire à signaler. Un crucifix, que Sœur Thérèse de Jésus portait habituellement sur elle, lui fut enlevé par Notre-Seigneur qui le déposa dans le cœur d'argent de Marie ; il y fut retrouvé, d'après les indications de la sainte Religieuse, « plié dans deux papiers, avec du sang aussi vif et aussi liquide que le jour qu'il se répandit sur la croix lorsque Jésus y fut crucifié. » Notre-Seigneur voulait manifester ainsi son amour pour la Communauté et le désir qu'Il avait de lui voir honorer ce Cœur « dans lequel il avait mis si souvent ses complaisances ».

Nous trouvons dans les écrits de Sœur Thérèse de Jésus ces paroles au sujet de la dévotion à ce Cœur : « Par la vénération qu'on lui portera, plusieurs personnes recevront de grandes grâces du Ciel ; mais elles découleront du vrai Cœur de Marie, afin de fléchir le Cœur de son Fils. » Ces paroles prophétiques semblent s'être vérifiées non seulement par les grâces reçues, mais encore par la piété des Fidèles envers la représentation du divin Cœur de Marie.

Pendant la Révolution, ce saint cœur, disent nos annales, fut conservé par les Sœurs Barbier et Rodrigue qui, après la dispersion de la Communauté, se réfugièrent dans une

maison séculière de cette ville. A la restauration du Monastère en 1821 ce cœur y fut apporté, et il est demeuré depuis l'objet d'une dévotion particulière parmi les fidèles.

Les mères de famille y avaient un fréquent recours pour obtenir à leurs fils un heureux tirage au sort, la réussite de leurs examens, et la guérison des malades. On ne peut compter les neuvaines faites à ce saint Cœur de Marie, les lampes qui ont brûlé sur l'autel qui lui est consacré et les grâces qui ont été obtenues par son intercession.

Ce saint cœur a 22 centimètres de hauteur et 46 de largeur.

D. S. B.

XI.

MARIA-ANTONIA DE SAINT-JOSEPH.

Il ne faudrait pas s'imaginer que la haine dont la Compagnie était l'objet fût universellement répandue en Espagne et dans les colonies de ce royaume ; l'histoire nous dit que les Jésuites proscrits avaient laissé après eux avec les plus vifs regrets de leur éloignement un ardent désir de leur retour. On sait qu'à la nouvelle du départ de leurs Pères, les peuplades qu'ils avaient converties se montrèrent inconsolables, et que ne retrouvant plus les *robes noires* qui les avaient évangélisées au prix de tant de sacrifices, elles se dispersèrent et finirent par retomber dans la barbarie. Mais dans les provinces acquises depuis plus longtemps à la civilisation Européenne, dans ces villes où les Jésuites avaient érigé des Collèges et groupé les âmes pieuses sous la bannière de leurs Congrégations, le deuil des vrais chrétiens ne fut pas moins profond. La crainte qu'inspirait l'édit de Charles III ne leur permettait pas de donner un libre cours à leur douleur ; mais peu à peu on se lassa de dissimuler, on fit hautement des vœux pour le rappel des proscrits, et en attendant leur retour, on se mit à entretenir les œuvres qu'il avaient fondées.

Parmi les nobles âmes qui cherchèrent à se consoler de l'exil des Jésuites, en perpétuant avec leur souvenir celles de leurs œuvres qui commençaient à dépérir, figure une vaillante chrétienne, connue sous le nom de Maria-Antonia de Saint-Joseph[1]. Elle était née à San-Iago del Extera, ville du

[1] Cette notice est tirée d'un opuscule imprimé en 1791 sans nom d'auteur ni d'imprimeur ; on le conserve chez les Pères Jésuites de la rue Lhomond à Paris.

Tucuman, dans l'Amérique méridionale. Elle y vivait dans une Communauté de filles qui, sans vœux ni clôture, s'exerçaient à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, sous la direction des Pères Jésuites. Ces pieux directeurs les initiaient aux dévotions recommandées par la Compagnie, telles que la Congrégation de la Très Sainte Vierge et la Confrérie du Sacré Cœur.

Lorsque Charles III eut enlevé les Pères à ses colonies d'Amérique, Maria-Antonia laissa voir toute la tristesse que lui causait cet arrêt de proscription ; mais ce qu'elle regrettait le plus, c'était la suppression des Exercices spirituels, continués, mais sans succès par des prêtres séculiers et des Religieux de divers Ordres. L'idée lui vint de rétablir ces retraites si utiles aux âmes... c'était une inspiration d'en haut, elle n'eut garde de la repousser, mais que pouvait-elle par elle-même, pauvre femme comme elle l'était ? Comment se faire prendre au sérieux et concilier à son initiative cette faveur de l'opinion qui garantit le succès? Après avoir consulté et prié, elle se mit à l'œuvre en 1775, endossa l'habit et le manteau de jésuite que lui avait laissés un des proscrits et commença à exhorter les âmes à la pénitence. Tout lui réussit. Une première retraite fut donnée dans une maison particulière, le succès fut complet ; et cette maison se trouvant trop étroite, Maria-Antonia obtint de faire prêcher les Exercices Spirituels dans le Collège même des Jésuites. Il était vide, tous les meubles en avaient été vendus, il n'y restait pas une vieille cuiller. La charité fit les frais de première installation. Le P. Diego Toro, ex-Provincial de l'Ordre de la Merci et d'autres prêtres s'engagèrent à seconder la courageuse zélatrice. Celle-ci, encouragée par les résultats de ces premiers essais, résolut d'étendre ses travaux apostoliques à toutes les villes du Tucuman.

Elle se rendit à Jujui, pour conférer avec l'Évêque du diocèse, et de là, 40 milles plus loin à Salta, pour y voir le Gouverneur. Elle obtint des deux pouvoirs l'autorisation dont elle avait besoin. Ainsi munie de leur approbation, elle se mit à parcourir pendant 4 ans, de 1775 à 1779, les villes et les bourgades, toujours allant nu-pieds, avec un bâton et un crucifix à la main.

En 1779 elle fixa à Buenos-Ayres le principal théâtre de ses travaux ; et, comptant sur la Providence qui jusque-là ne l'avait pas délaissée, elle loua une des maisons les plus spacieuses de la ville, la pourvut de tous les meubles nécessaires ainsi que d'une chapelle, et y réunit tantôt les hommes, tantôt les femmes, au nombre de 2, 3 et 500 personnes à la fois. Les corridors et la cour étaient remplis de lits ; les dames de la première qualité se mêlaient avec les Indiennes, négresses et mulâtres, et couchaient sur la dure.

Il s'ensuivit une réforme générale et progressive dans cette

ville de Buenos-Ayres, une des plus importantes du Paraguay. Depuis le bannissement des Jésuites, le théâtre et les soirées mondaines avaient pris la place des retraites; bientôt tout changea de face ; on vit les spectacles abandonnés, le luxe disparaître, et cette nouvelle Babylone devenir une autre Ninive.

L'ordre que Maria-Antonia adoptait dans ses retraites était le même que suivaient autrefois les missionnaires de la Compagnie : le silence est religieusement gardé pendant les huit jours d'exercices, toute communication avec la ville est interdite, et à la fin de chaque retraite, les exercitants se rendent sur deux files à la paroisse où le Saint-Sacrement est exposé et y chantent solennellement un *Te Deum* d'actions de grâces.

Maria-Antonia ne fait que ce qu'il est permis à une femme de faire. Elle n'enseigne ni ne prêche et n'usurpe aucune direction immédiate des consciences. — Mais elle exhorte les retraitants à faire pénitence, à remplir leurs devoirs, à se corriger de leurs fautes ; veille sur les catéchistes qui instruisent les ignorants, et consacre tous ses soins à conserver la jeunesse dans l'innocence. Elle n'use d'aucun artifice de langage... elle unit la simplicité de la colombe à une prudence parfaite... son affabilité, son aimable candeur lui gagnent tout le monde. L'Évêque de Buenos-Ayres, au moment de permuter son siège pour celui de Compostelle en Galice, lui délivrait en 1784 le certificat le plus honorable ; et dans la supplique où il appuyait sa demande d'Indulgences en Cour de Rome, il attestait que déjà plus de 15,000 personnes avaient fait successivement les exercices spirituels dans sa maison de retraite, et qu'elles y avaient été décemment logées et nourries sans aucun frais de leur part et sans que Maria-Antonia demandât aucune aumône. En 1788, le chiffre des retraitants montait à plus de 70.000

Et comment parvenait-elle à subvenir aux frais que nécessitait l'entretien de tant de personnes ? Elle était aidée sans doute par les largesses spontanées du Clergé et de la noblesse, par les offrandes de quelques exercitants... mais elle s'étonne elle-même de ne manquer de rien pour ses œuvres alors que les riches eux-mêmes devaient se restreindre ; elle ne peut méconnaître l'intervention miraculeuse de la Providence. Souvent le prodige de la multiplication des pains se renouvelait en sa faveur; souvent des secours inattendus, arrivant à l'heure critique, trahissaient la sollicitude de Celle qu'elle nommait sa bonne Abbesse, la Très Sainte Vierge, patronne et supérieure de ses retraites.

Mais une protection surnaturelle veillait sur toutes ses démarches : « Je ne fais, disait-elle, aucun pas dans ces entreprises, avant d'avoir bien compris que c'est un ordre de Dieu qui semble me conduire par la main, quoique je ne puisse

expliquer comment cela se fait. J'ajouterai, pour vous faire connaître l'aimable Providence de Dieu sur moi, que dans mes longs et pénibles voyages à travers des déserts inhabités, au milieu des rivières et des lacs inconnus et d'autres obstacles, je n'ai jamais souffert aucun dommage considérable. Étant à Cataméréa, je fus abandonnée des médecins, et m'étant recommandée au Sacré Cœur de Jésus, je me trouvais guérie tout à coup sans aucun autre remède. Une fois en tombant, je me cassai une côte ; une autre fois, je me disloquai le pied ; mais je fus guérie chaque fois par l'attouchement d'une main invisible. »

Elle était pauvre et mortifiée, toujours portant le cilice, dormant très peu et sur la dure, ne mangeant jamais de viande, se nourrissant de soupe, de pain et d'eau. On ne comprenait pas comment elle pouvait suffire à tant de travaux, faible et délicate comme elle l'était, et presque toujours malade. Aussi sa vie semblait un miracle continuel.

Sa charité n'avait pas de bornes ; elle mettait la paix dans les familles, et apaisait les différends qui souvent éclataient entre l'Évêque et le Gouverneur, le Chapitre et le clergé inférieur ; le peuple venait en foule la consulter, il la nommait sa mère.

Les Évêques se disputaient son assistance... ceux de Tucuman, de Monte-Video la réclamaient à l'envi ; mais l'Évêque de Buenos-Ayres ne la cédait qu'à regret et pour un temps.

Ce qui entravait son zèle, c'était le manque de confesseurs pour ses retraites... elle en gémit dans les lettres qu'elle écrivait à ses amis d'Italie, c'est-à-dire, aux Jésuites espagnols qui s'étaient réfugiés dans les États Romains. « Rappelez-moi, écrit-elle à l'un d'eux, au souvenir de tous nos chers frères dans le Seigneur, et suppliez-les de prier beaucoup pour moi... Dites-leur qu'au milieu de mes occupations continuelles je n'ai pas négligé de célébrer la fête de mon cher Stanislas Kostka avec ma famille et mes amis.

Elle avait choisi pour patron ce cher saint Stanislas, et c'est à lui qu'elle recommandait les intérêts de la religion, surtout le rétablissement de la Compagnie. Elle ne mettait pas en doute que cette restauration n'entrât dans les desseins de la Providence. Elle en avait reçu du Ciel la certitude... Aussi soupirait-elle après le jour où elle recevrait d'Europe la nouvelle de ce rétablissement si désiré.

Dans une de ses lettres aux Jésuites exilés en Italie, elle dit : « Ignoreriez-vous la cause de mes souffrances intérieures, c'est que la Compagnie de mon bien-aimé Jésus n'est plus, et qu'elle a été chassée et bannie de toutes ces vastes provinces et réduite à un petit coin du monde... Quel espoir y a-t-il en Europe de la voir revenir chez nous ? Car mon espoir est ferme, il est tel que je ne puis penser autrement. Dieu per-

mettrait-il qu'il augmentât et devînt plus ferme encore, s'il était vain et sans fondement ? »

En attendant, Maria-Antonia travaillait à restaurer dans le pays le culte de saint Ignace et des autres Saints de la Compagnie ; les fidèles se prêtaient à cette restauration. Cette renaissance des honneurs rendus à la Compagnie triomphante excitait parmi les âmes les plus vifs désirs de voir reparaître dans l'Amérique Espagnole les survivants de la Compagnie militante. Là, plus qu'ailleurs, le vide causé par leur départ se faisait sentir, ils n'avaient pas été remplacés. Là aussi les âmes pieuses priaient et souffraient pour hâter l'heureux jour qui ramènerait les exilés. Là enfin, d'humbles servantes de Dieu, honorées des communications d'en haut, annonçaient que bientôt le Ciel se laisserait fléchir.

Plus d'une fois, Maria-Antonia avait eu de ces pressentiments infaillibles. Elle n'était pas la seule. On cite une autre sainte femme également privilégiée, Catherine du Sacré Cœur, de Corduba. Voici ce que nous apprend d'elle un document contemporain. Touchée du détriment que causait aux âmes l'expulsion des Jésuites, elle s'était offerte à Notre-Seigneur pour endurer tous les tourments dont il lui plairait de l'affliger jusqu'à leur retour. Le bon Maître la prit au mot. Depuis ce temps-là elle souffrait sans relâche, sans jamais se plaindre, heureuse de la part qui lui était faite. Elle aimait à répéter que le retour des Jésuites marquerait son départ pour le ciel. Chose surprenante, elle avait régulièrement dans l'année un jour de répit, c'était le jour de Noël. Ce jour-là elle sortait de son lit, s'habillait seule, allait à l'église, entendait la messe, se confessait et communiait. Avait-elle achevé ses dévotions? Elle retournait dans sa maison ; aussitôt ses souffrances la reprenaient pour la retenir au lit jusqu'à la Noël de l'année suivante. On a remarqué que sa joie avait beaucoup augmenté dans ces dernières années.

Nous regrettons que les documents mis à notre disposition se taisent sur la fin de Maria-Antonia et de son émule Catherine du Sacré Cœur.

Les Jésuites sont revenus dans les divers états de l'Amérique méridionale. Mais les nobles femmes qui ont tant fait, tant souffert et tant prié le divin Cœur pour obtenir leur retour, ont-elles pu, avant de s'en aller d'ici-bas, revoir les exilés ? Il nous serait doux d'en avoir la certitude.

XII.

OUVRAGES SUR LE SACRÉ CŒUR COMPOSÉS PAR LES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AVANT 1800.

§ I.

Ouvrages Latins.

Aguirre J.-Bapt. — De Cultu SS. Cordis Jesu. († 1786.)

Bonucci. — Anatomia Cordis Christi Domini lancea perfossi, duobus libris comprehensa. Romæ, 1703.

Boza y Solis. — Sacratissimi Cordis Jesu Laurea Theologica, animadversionibus in antirrhetica et epistolas anonymas illustrata. Opus posthumum Bernardini Solicii, Doctoris Theologi. Venetiis, 1774.

Boza, Chilenus, e patria expulsus in Italiam migravit, ibique cum suis sodalibus Aguirre, Gadea, Guevara. Genér, Idiaquez, Marquez, Ordeñana, Requeno y Vivès, causam SS. Cordis Jesu magno studio egit.

Druzbicki. — Meta cordium Cor Jesu. († 1662.)

Galliffet. (de) — De cultu sacrosancti Cordis Dei. Romæ; Salvioni, 1726.

Genér. — Oratio, dramma et carmina, quum Philippus V magnanimus dici voluisset Instituti suis sub auspiciis sodalitii Sacri Cordis Jesu primus sodalis. Manresæ.

Goubil. — Mission. Sinensis († 1739). — De Sacro Corde Jesu opuscula quædam pia. (Ms. latine et sinice) Canton, 1725.

Guevara. — Dissertatio antiblasiana, seu Blasius admonitor in Blasium commonitorem. Venetiis, 1775.

Herberstein Leopold. — Panegyricus Cor Jesu Viennæ dictus an. 1735.

Irowski. — Cultus SS. Cordis Jesu, in gratiam pietatis studiosorum typis datus Pragæ, 1777.

Jenamy Guil. — Cor Jesu consideratum. Grœcii, 1780.

Marquez Emmanuel. — Defensio S. S. Cordis injuria oppugnati a Doct. Camillo Blasio... ejusque gregalibus. Venetiis, 1781.

Paullini. JOAN. Pia cum Jesu vulnerato colloquia bono publico vulgata, Monachii, 1668.

Pubrana. De cultu SS. Cordis Jesu commentarius. Venetiis, 1775.

Schauenburg. Amabilissimum Cor Jesu Dei-Hominis ad amandum et redamandum propositum a quodam sacerdote soc. Jesu. Monachii, 1756.

Id. Manuale devotionis erga amabilissimum Cor Jesu piis hominum cordibus oblatum. Augustæ Vindelicorum, 1769.

Sonnenberg BERNARD. Concio de SS. Corde Jesu (sæculo elapso).

Tetamus BEN. De vero cultu et festo SS. Cordis Jesu.

Id. Ad apologeticum de vero cultu et festo SS. Cordis Jesu appendix. Venetiis, 1773.

Id. SS. Cordis Jesu Laurea Theologica.

Tetamus Ferd. (FRATER BENED.) Diarium liturgico-theologetico-morale. Venetiis, 1784.

Thamm. De internis Domini Nostri Jesu Christi doloribus mysteria. Vratislaviæ, 1784.

Wael (De) a Wronesteyn G. Corona sacratissimorum J. C. vulnerum 35 considerationibus illustrata. Antverpiæ, 1649.

§ II.

Ouvrages Français.

Baudrand BARTHÉLEMY. L'Excellence et la Pratique de la dévotion aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie ; Considérations pour le premier Vendredi de chaque mois ; Pratiques et prières. Lyon. Jacquemard père et Rusand. 1768.

Id. L'Ame embrasée de l'amour divin par son union aux Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie, suivie de la Neuvaine.

Bouzonié. Entretiens de Théotime et de Philothée sur la dévotion au Sacré Cœur. Poitiers, 1697.

Colombière (CL. DE LA). Retraite Spirituelle.

Croiset JEAN. La dévotion au Sacré Cœur de N.-S. J.-C. 1689.

Id. La dévotion au Sacré Cœur de N.-S. J.-C. Lyon. Antoine et Horace Molin. 1691.

Derouville. Neuvaine à l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, par l'auteur de l'Imitation de la Sainte Vierge. Avignon. 1770.

Froment François. La véritable dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ. Besançon. Rigoine. 1699.

Id. Pratique de la véritable dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Besançon, Rigoine, 1699.

Galliffet (Joseph de). De l'Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ. Lyon. Pierre Valfroy. In-4°. 1733.

Loppin. De la confiance dans le Sacré Cœur de Jésus. *Ex epistola in imperio Sinensi data anno 1740. Germanice relat. in Welt. Bott. Tom. V. part. 34, n° 761. p. 19. Wien. Kalewoda. 1758.*

Id. Instruction pour la dévotion au Sacré Cœur, qui contient la manière dont cette dévotion s'est établie, la méthode de la pratiquer, et quelques pièces qui lui sont particulières. Pont-à-Mousson. Maret. 1699.

Id. Instruction pour la dévotion au Cœur de Jésus. — Nancy. Nicolas Balthasard. 1725.

Véron Nicolas. Adoration perpétuelle du Sacré Cœur de Jésus, établie à Sainte-Aure le 1er juillet 1779. Paris. 1784.

Id. Sermons pour des cérémonies religieuses à l'usage des Religieuses de Sainte-Aure, adoratrices perpétuelles du Sacré Cœur.

Waldner Joseph. Le Chrétien selon le Cœur de Jésus par la pratique de ses vertus, ou Neuvaine en forme de retraite, à l'honneur de ce Cœur adorable.

P. Fromage. *Edidit arabice vitam B. Marg. Mæ. a Domino Languet scriptam.*

Id. Commentaire sur la Confrérie du Sacré Cœur de Jésus et sur les indulgences accordées par les Souverains Pontifes.

Id. Abrégé des Annales de la Confrérie du Sacré Cœur établie à Alep dans l'église cathédrale de Saint-Élie des Maronites, de 1731 à 1737.

Id. Méthode pour adorer le Sacré Cœur.

§ III.

Ouvrages Allemands.

Andacht. Zu dem allerheiligsten Hertzen Jesu. Gratz, 1734.

Argenti. Andacht zum heiligsten Herzen Jesu Christi. Augsburg, 1772.

Auriemma. THOM. Seelen-Wohnung in denen Wunden Jesu Christi. Sullzbach, 1710.

Bonschab IGNATIUS. Praktische verehrung des Herzens Jesu. Augsburg, 1778.

Id. Das allerheiligste Herz Jesu — sichere Himmels strasse. Augsburg, 1767-1768.

Brean S. Das verwundte Hertz Christi Jesu, dess am Creutz verstorbenen Erlosers, ein Wohn-Sitz der Liebe, und offene Zuflucht ders sünders, vor Ihre Ramisch-Kayserlich-und Koniglichen Catholischen Majestutten and ders sammtlichen Hof-Statt ; in der Hof-Kirchen deren wohl-Ehrwürdigen PP. Augustinern Baarfüssern am Heiligen Char-Freitag, in der gewohnlichen Predigt vorgestellt, in Jahre 1722. Wien.

Burkard. Predigt vom Herzen Jesu. Wien, 1735.

Cominelli LEONHARD. Predigt zu Ehren des heiligsten Herzens Jesu.

Faur FR. XAV. Vertrauliche und kritische Briefe wider die warnende Abhandlung des Rechtsfreundes Daniel Blasi über das Fest des heiligsten Herzens Jesu.

Foret Renat. Wilh. Predigt zu Ehren des heiligsten Herzens Jesu.

Goldhagen. Anweisung zu der hochwichtigen Andacht zum heiligen Herzen Jesu Christi. St Gallen, 1767.

Id. Andacht zum heiligen Herzen Jesu.

Allerheiligsten Herzens Jesu sichere Himmels-Strasse..... von einen Priester der Gesellschaft Jesu. Augsburg, 1767.

Huby VINC. Uebung der liebe Gottes und unsers Herrn Jesu Christi. Aûs dem Franzosischen übersetzt von Joseph Stark (S. J.), Priester in dem Collegio bey St. Salvator in Augsburg, 1794.

Iworski. Verehrung des allerheil. Herzens Jesu durch neun Tage. Prag, 1780.

Jenamy. Das betrachtete Herz Jesu. Gratz, 1780.

Lebensbaum. Gepflantzet bey dem Wasser, Andacht zu Jesu gekreut zigten und dessen allerheiligsten Hertzen. Braunsberg im colleg. S. J. 1750.

Masotti Franz. Lobrede auf das heiligste Herz Jesu.

Morcelli Anton. Predigt zu Ehren des heiligsten Herzens Jesu.

Niccolai Alph. Lobrede auf das heiligste Herz Jesu.

Probst Ulrich. Betrachtungen vom allerheil. Herzen Jesu. Augsburg, 1749.

Id. Das allerheiligste Herz Jesu in zwolff Geist-Lehr-und Trostvollen Betrachtungen vorgestellt. Augsburg, 1750.

Sagromoso Alex. Lobrede auf das heiligste Herz Jesu.

Sanseverino. id. id.

Schonberg. Drey gottselige Gedanken zu dem Gottl. Herzen Jesu bei den dreytägigen Gebeten in der Fastnachtzeit. München, 1771.

Id. Allgmeine Tagesordnung zu dem allerheiligsten Herzen Jesu, nach dem Wunsch des Herzens Gottes. München, 1772.

Stancari. Lobrede auf das heiligste Herz Jesu.

Waldner Jos. Das Buch dess Lebens, worinn die unendliche Liebe Jesu, dess Erlosers denen menschen wird vorgestellt, und die Menschen zur vollkommenen Gegen-Lieb Jesu angeflammet, und zur einem vollkommenen heiligen Leben werden angeführt. Durch Verehrung dess Hochheiligsten und Gottlichen Herzens Jesu. Freyburg, i. B., 1726.

Id. Ein Christ nach dem Herzen Jesu, oder neuntägige Andacht, die Tugenden des Herzens Jesu zur Nachfolge vorstellend. Augsburg, 1768.

Wilhelm Jos. Ueber den Geist der Herz-Jesu-Andacht, geschrieben im Missionshaus des hl. Franz Borgia bei Mexico, am 11 octob. 1744.
Relat. in Welt-Bott, tom 5, par. 33. n. 657, p. 84.
Wien, 1758.

§ IV.

Ouvrages Italiens.

Auriemma. Stanza dell' anima nelle piaghe di Giesù, Napoli 1561.

Bartoli VINCENZO. Lettera del Sig. G. F. Parroco in Milano ad un suo amico della città di N. intorno a due Pastorali di Mgr Vescovo di Pistoja.

Id. I miei dubbj o siano 33 riflessioni. Axuli in Picenis *(Ascoli)*.

Id. Triduo in preparazione alla festa del SS.Cuore di Gesù. Piobbico, 1791.

Baruffaldi HIERONIMO. Ragionamento in onore del sacro Cuore detto in Ferrara. 1779.

Id. Capitoli della confraternità del sacro Cuore di Gesù riformati. Ferrara, 1787.

Borgo. Novena in preparazione alla festa del sacro Cuore di Gesù Cristo ad uso delle persone secolari e religiose. Ferrara. Rinaldi, 1786.

Id. Istruzione pratica della divozione al sacro Cuore di Gesù per ottenere la conversione del cuore e un vero fervore. Ferrara, 1788.

Caracciolo. Pregi e pratici documenti della divozione al S. C. di Gesù. Napoli, 1795.

Colombière. Divozione al S. Cuore di Gesù cavato dall' opera del P. de la Colombière. Napoli, 1696. Messina, 1702.

Cominelli LEONARDO. Panegirico del S. C. di Gesù. . . . . La Divozione al S^mo^ Cuore di G. C. proposta a' Fratelli della Congr. Maggiore nell' università di Brera. Milano, 1766.

Faure. Saggi teologici per formare un errata corrige da aggiungersi ai due volumi che per apologia di Sigr Blasi... ha recentemente publicati. Lugano 1773.

Id. Biglietti confidenziali critici.

Foret. Panegirico del S. C. di G. tradotto dal francese.

Gentilini. La divozione al Sacro Cuore di Gesù dilucidata in forma di dialogo.

Id. Novena del Sacro Cuore di Gesù con panegirico.

Giani. Ragionamento sul S. C di G. Genova, 1780.

Lanzi. Della divozione al Cuore di Gesù secondo lo spirito della Chiesa. Ragionamenti due coll'

aggiunta di dieci considerazioni per la Novena e la festa del medesimo. Operetta data in luce dal P. Carlo Porcia (olim C. Porzia S. J.). Bassano. 1803.

Manzi. In lode del SS. Cuore di Gesù ragionamento. Bologna, 1795.

Marques. L'autorità della Chiesa in favore della divozione del Sacro Cuore. Venezia, 1781.

Masotti. Ragionamento in lode del S. Cuore di Gesù.

Maugeri. La divozione á SS. Cuori di Gesù e di Maria. Palermo, 1740.

Morcelli. Ragionamento in lode del S. Cuore di Gesù.

Mozzi De' Capitani. Il culto dell' amore divino, ossia la divozione al sacro Cuore di Gesù. Bologna, 1782.

Muzzarelli. Istruzione pratica della divozione del S. C. di Gesù per ottener la conversione del cuore e un vero fervore nella suddetta divozione. Napoli.

Id. Esercizio di divozione al Sacro Cuore di Gesù per ottener una vera conversione. Napoli, 1800.

Id. Le dodici virtù del SS. Cuor di Gesù.

Id. Dissertazione intorno alle regole da osservarsi nel parlare e scrivere con esattezza e con proprietà sulla divozione e sul culto dovuto al Sacro Cuore di Gesù. Roma, 1806.

Id. Novena in apparecchio alla festa del S. Cuore di Gesù. Roma, 1806.

Nepveu. Dell' amore di Gesù e de' mezzi per acquistarlo. Firenze, 1816.

Niccolai. Panegirico in lode del S. C. di Gesù.

Pinamonti. De Corde Jesu ex italiano translatum.

Preti Ludovico. Raccolta di ragionamenti in lode del S. Cuore di Gesù, dedicato alla Santità di N. S. Clemente XIII. Roma, 1768.

Id. Raccolta di vari esercizi di pietà ad onore del S. Cuore di Gesù. Velletri (XVIIIe siècle).

Requeno y Vivès. Esercizi spirituali, o sieno meditazioni per tre settimane sulla necessità e sulla utilità e sui mezzi da guadagnarci il S. Cuore di G. e il suo amore. Roma, 1804.

Roberti. Ragionamento sopra la divozione al sacro Cuore di Gesù. Bassano, 1786.

Sagramoso. Sermone detto in Roma nel venerdì dopo l'Ottava del Corpus Domini, alla ven. arciconfraternità eretta sotto il titolo del Cuore SS. di Gesù. Roma, 1739.

Sanseverino. Ragionamento in lode del SS. Cuore di G.

Scanelli. Ragionamento a' fedeli sulla nota che in alcuni calendari si vede aggiunta alle feste del Smo Cuore di Gesù Cristo. Venezia, 1773.

Stancari. Del Culto del sagro Cuore di Gesù, orazione detta in Bologna 1749, publicata nella medesima città dalle stamperia del S. Officio nell' anno 1759.

Waldner. Il cristiano secondo il Cuore di Gesù per la pratica delle sue virtù. Venezia, 1800.

Zaccaria. Antidoto contra i libri prodotti o da prodursi dal Signor Avvocato Camillo Blasi intorno la divozione al S. Cuore di Gesù con osservazioni e monumenti. Firenze, 1773.

Zandt Julius Maria. († 1800, Venetiis). Manuale della divozione verso l'amantissimo Cuore di Gesù.

§ V.

Ouvrages Espagnols.

Calatayud Pedro (de). Incendios de amor sagrado y respiracion amorosa de las almas devotas en el Corazon de Jesus. Valencia, 1736.

id. Sermones panegiricos del Sagrado Corazon de Jesus. Logrono, 1754.

Cardaveraz Augustin (de). Novena al Sagrado Corazon de Jesus.

Gutierrez Mich. El devoto del Corazon de Jesus. Sevilla.

Hernandez Franc-Xave. Manuel de los Exercicios que en obsequio de los Corazones de Jesus y de Maria hace su Congregacion en la Iglesia de la Compañia de Jesus de Teruel. Valencia.

Hoyos (de) Bernard. Manuscritos relativos al Corazon de Jesus († Valladolid, 29 nov. 1735.)

Idiaquez Fr. Xav. Antigüedad de la devocion al costado y Corazon de Jesus probada por la tradicion de los siglos. M S.

Julia Ant. Obsequios y desagravios al Sagrado Corazon de Jesus, para perpetuar su culto en los pueblos en que se ha hecho la sancta Mision.

Loyola Joan, Historia de la devocion al Sagrado Corazon de Jesus, en la vida de la venerable Madre Margarita Maria, Religiosa de la Visitacion de Santa Maria, del Monasterio de Paray-le-Monial en Charolais. Escrita en Francés por

el Ilustrissimo Señor Don Juan Joseph Languet, Obispo de Soissons, de la Academia Francesa, traducida en nuestro idioma por el Padre Juan de Loyola. Salamanca. Villagordo, 1738.

id. Historia de la devocion al Sagrado Corazon de Jesus en España y sus primeros progresos, en la vida del V. P. y angelical jóven Bernardo Francisco de Hoyos de la Compañia de Jesus. M S.

id. Thesoro escondido en el sacratissimo Corazon de Jesus, descubierto à nuestra España en la breve noticia de su dulcissimo culto, propagado ya en varias provincias del Orbe Christiano. Valladolid, 1734. Barcelona, 1735. Madrid. Fernandez. 1736.

id. El Corazon Sagrado de Jesus, descubierto à nuestra España con la breve noticia de su dulcissimo culto. Con la reglas y constituciones, para formar y dirigir las Congregaciones del C. de J. Barcelona, 1738.

id. Meditaciones del Sagrado Corazon de Jesus para el uso de sus congregantes, y devotos, segun el methodo de los Exercicios de N. P. S. Ignacio de Loyola. Valladolid, 1739.

Martorell ONOFRE. Practica de la devocion al Corazon de Jesus. Barcelona, 1745.

id. Respiracion continua de los corazones pios al suavissimo centro de los corazones, el dulcissimo Corazon de Jesus. Barcelona, 1760.

Mendiburu SEBAST. Devotio amabilis Cordis Jesu (en Guipuscoa). Esquerra, 1747.

Mora JOAN. Culto devoto al Sagrado Corazon de Jesus. En Méjico. Hogal, 1721.

Peñalosa (PEDRO DE). La devocion al Sagrado Corazon de Jesus. Inspirola Dios para bien universal de todo el mundo á la V. Maria Margarita Alacoque... La escrivió en francés el R. P. Juan Croiset... y la traducido en castellano el R. P. Pedro de Peñalosa... Barcelona, 1741.

id. Effusiones cordis.... Villagarcia de Campos, 1765.

x. Reglas y Constituciones de la Congregacion del Sagrado Corazon de Jesus, ó escuela del Corazon de Jesus sacramentado. Barcelona, 1740.

Toledo. Dia feliz consagrado á los cultos del Corazon de Jesus. (Composé à Bologne 1790 et réimprimé à Madrid 1846.)

Tomay. El verdadero amante del Corazon Deifico de Jesus, en que se pozen doze consideraciones breves sobre las excellencias y virtutes de este divino Corazon y tota la practica Jesu verdadera devocion... dedicado a la Immaculada Madre del mismo Jesu qui es la que presida a su Corazon santissimo, para que nos introduzza dentro de el, y haga que sea nuestra continua y dichosa morada y securissimo asylo. En Mexico, 1753.

§ VI.

Ouvrages Portugais.

Figueiredo Jos. Desaggravo eucharistico do sanctissimo Coraçao de Jesus nos seus cultos. Coimbra. coll, S. J., 1757.

Fonseca Cajet. Sermao do Coraçao de Jesus, prégado com o Sacramento exposto no mesmo Coraçao na sexta feira immediata à Outava do Corpo de Deos 14 de julho de 1738. Lisboa, 1738.

Moreyra Hippol. Culto e veneraçao do sacrosancto Coraçao de Jesu Christo. Lisboa, 1751.

N. B. — Le P. Croiset (Dévotion au S. C. de Jésus) a été traduit en portugais à Lisbonne en 1778, et le P. de Galliffet en 1733.

§ VII.

Ouvrages Anglais.

Belston Robert. Treatise on devotion to the Sacred Heart of our Saviour J. C., 1711.

Lawson Thom. The devotion to the Sacred Heart of Jesus. Bruges, 1768.

§ VIII.

Ouvrages Flamands.

Het heyligste Herte vereert aan alle godvruchtige herten voor eenem Nieuwjaar. Verziert met beelden en Poesie. Door ein Priester der Sociëteit Jesu (P. Poirters). Antwerpen. 1659.

Wederliefde tot de minnende Herten van Jesus ende Maria. Antwerpen. 1761.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME II.

AVANT-PROPOS.

Les fêtes du second Centenaire de la B. Marguerite-Marie à Paray-le-Monial dépassent, par leur éclat et par l'affluence des pèlerins, tout ce qu'on pouvait en attendre. — Illumination dans le parc des Chapelains ; — Processions dans l'enclos du Monastère de la Visitation.

La part que tous les couvents de la Visitation prennent à cette grande manifestation. — Fêtes religieuses dans toutes les chapelles. — Les Aumôniers sont délégués à Paray-le-Monial. — Comment ils se consacrent au Sacré Cœur dans la chapelle de la Visitation, en présence de Mgr Isoard, évêque d'Annecy.

Part que les RR. Pères Jésuites prennent aux prédications du Jubilé. — Importance religieuse et sociale du Centenaire : la dévotion au Sacré Cœur apparaît comme une protestation contre les erreurs de l'époque et le remède efficace des maux contemporains. — Le P. Rosetti. . . . . I-XXII

INTRODUCTION.

Que les Jésuites sont les collaborateurs des Filles de saint François de Sales dans l'apostolat du Sacré Cœur, on l'a montré dans l'Introduction et le Livre Ier du tome premier de cet ouvrage. — Nouveaux précurseurs qui ont préparé la Compagnie au choix divin, en Espagne, en Italie, en France. — Insuffisance de nos documents ; notre travail est plutôt un

essai historique qu'une histoire—Tenir compte, pour apprécier l'œuvre de la Compagnie, de la grandeur du théâtre ouvert à son apostolat et de la durée de son labeur. — Le champ à cultiver, c'est le monde; mais un siècle à peine mesure la durée du travail. 1675-1773; ce que les Jésuites sécularisés ont fait pour le Sacré Cœur . . . . . 1-8.

LIVRE PREMIER.

LES JÉSUITES CONTEMPORAINS DE LA BIENHEUREUSE.

CHAP. 1er. Les Pères Rollin, Froment, Gette, etc. — Le V. P. Claude de la Colombière, mort à Paray, le 15 février 1682, y laisse ses ossements, ses livres, ses disciples qui perpétuent son action. — Parmi ces héritiers du V. Père nous mentionnons le P. Ignace Rollin, second Directeur de la Bienheureuse. — Il rassure Marguerite-Marie contre les défiances qui la fatiguent, et continue, une fois qu'il a quitté Paray, à la soutenir par sa correspondance. — Initié par sa fille spirituelle à la dévotion au Sacré Cœur, il se consacre à Lui, et il en propage la dévotion dans les différents postes où l'envoie l'obéissance ; à sa mort, il avait dépassé sa 70e année. 9-16

Un autre contemporain de la Bienheureuse, le P. Antoine Gette, était de Lyon. Les lettres de la Bienheureuse disent sa reconnaissance pour les bontés de ce Père. — Elle en fait un second Père de la Colombière. . . 17-19

Un Père inconnu, qui s'était chargé de faire graver des images du Sacré Cœur, éprouve par ses lenteurs la patience de la Bienheureuse 20-21

Le P. François Froment, à l'instigation de Marguerite-Marie, consacre son talent à glorifier le Sacré Cœur. Il commence en 1688 un ouvrage qui ne voit le jour qu'en 1699.—Plan de cet ouvrage. — Embarras que cause à la Bienheureuse le travail simultané du P. Croiset et du P. Froment 21-28

Rapports des Pères de la Pérouse, de Villette, et Leau avec la Bienheureuse. 28-31

CHAP. II. Les PP. Bonucci, Bouzonié, Champion de la Mahère, etc.—Le P. Antoine-Marie Bonucci publie en 1703 à Rome l'ouvrage intitulé : *Anatome Cordis Christi lancea perfossi, libris duobus comprehensa,* ou, selon la traduction de Mgr Luquet, évêque d'Hésiebon : connaissance du Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ percé de la lance...

Bonucci avait composé cet ouvrage à Bahia, au Brésil; mais rappelé à Rome en 1701, il le met au jour deux ans après. . . . 32-33

Trente Pères ou Docteurs de l'Église, trente Saints ou Saintes viennent tour à tour dans ce travail rendre hommage au Sacré Cœur ; mais aucune mention des évènements de Paray, aucun appel à l'apostolat ni à la réparation. 33-34

Attitude des PP. de la Compagnie devant la dévotion nouvelle. — Il y avait divergence dans les appréciations ; lenteur à se prononcer chez les uns, empressement chez les autres. — Les communications étaient difficiles : on n'avait ni la sécurité ni la célérité qu'offrent les services publics d'aujourd'hui. Tout allait *doucement, suavement...* — Les Pères prêchaient dans les églises des Couvents, plus que dans les grandes églises ; ils s'enrôlaient dans les Confréries que fondaient les Visitations 34-38

Le P. Nicolas Bouzonié, de Bordeaux, compose les *Entretiens de Théotime et de Philothée*—sur *la dévotion au Sacré Cœur. (1698.)* — Mérite littéraire de cet ouvrage, Confrérie du Sacré Cœur; son objet, son esprit.— Éloge des Religieuses de la Visitation. . . . 38-46

Le P. Joseph Meslereau, de Poitiers, rend à Bordeaux ce que le P. Bouzonié avait donné à Poitiers. — Il gagne à la cause du Sacré Cœur la Mère Aimée-Angélique et la seconde dans ses travaux 46-47

Le P. Pierre Champion de la Mahère, disciple du P. Huby. — Un souffle de Paray anime son amour et ses écrits ; il recommande des exercices que le P. Huby n'a pas connus. — Entré dans la Compagnie en 1651, il de-

mande les missions de l'Extrême-Orient. Une maladie l'arrête à Marseille ; les missions urbaines, rurales et navales offrent un dédommagement à son zèle. — La dévotion au Sacré Cœur embaume ses derniers ans. — Empressement de toutes les classes de la société à ses funérailles. 47-52

CHAP. III. Le P. Jean Croiset (1656-1738).

Il était né à Marseille le 28 août 1656. On peut croire qu'il mit en pratique dans sa jeunesse les conseils qu'il donna plus tard aux pensionnaires de nos Collèges 53-55

Il entre dans la Compagnie le 16 décembre 1677. — Sa Régence, sa Théologie. — Ses relations avec la Bienheureuse. Le petit livre de la Sœur Joly, de Dijon, tombe entre ses mains : il en donne une seconde édition remaniée et augmentée en 1689. — Popularité de ce petit livre. 56-58

Entrevue du P. Croiset, en compagnie du Père de Villette, avec la Bienheureuse. Lettre qu'il adresse à Marguerite-Marie. — Découverte récente de dix lettres écrites par la Bienheureuse à son Frère très cher dans le Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire, au P. Croiset. Authenticité de ces lettres. Leur contenu. — Comment la seconde lettre du manuscrit d'Avignon avait été imprimée, au moins en partie, à Milan, en 1766. 59-68

Affirmation claire et nette des promesses qui regardent la Visitation et la Compagnie. — La troisième lettre rappelle la mission de la France. — La quatrième raconte la grâce reçue le jour de saint Jean l'Évangéliste. — Le Père Croiset est tour à tour le disciple de la Bienheureuse et son confident : il est ordonné prêtre le Jeudi-Saint, le 23 mars 1690. — Joie de la Bienheureuse. — Progrès de la dévotion au Sacré Cœur. — Elle est à Malte et à Québec. — Dernière lettre de la Bienheureuse 69-82

Intervention secourable du P. Croiset auprès de madame Chrysostome Alacoque. — Mort de la Bienheureuse. — Le P. Croiset offre son livre au monde sous le patronage de l'humble Visitandine : il fait suivre son travail d'une notice abrégée de sa vie. — Succès

prodigieux du livre, 1691. Il est traduit en plusieurs langues ; on en fait des imitations. — Félicitations échangées entre le P. Croiset et la Sœur Joly, de Dijon 83-88

Le P. Croiset stimule le zèle du P. de Villette qui fonde la Confrérie du Sacré Cœur de Paray. — Comment le P. Croiset propage parmi les jeunes Religieux de son Ordre la nouvelle dévotion 89-90

Orage qui se forme contre le Père : il est accusé auprès du T. R. P. Général Thyrse Gonzalez ; il est défendu par le P. Provincial et ses Consulteurs. — Le T. R. P. Général, mieux informé, tempère ses rigueurs premières. — Cependant le P. Croiset quitte Lyon 1695. — Il professe à Arles, à Avignon, à la Maison Saint-Jacques de Marseille, et devient Supérieur de la Résidence de Sainte-Croix dans la même ville, le 20 octobre 1704. 90-94

Le livre de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus est mis à l'Index... sans doute pour quelques formalités omises. Comment il en a été retiré de nos jours en 1887. — Soumission admirable du P. Croiset. 95-97

Le P. Croiset revient à Lyon en 1710... il y remplit les charges les plus importantes. — Il se trouvait encore à Lyon lorsqu'éclata la peste de Marseille en 1720 ; il voit dans la délivrance de cette ville le triomphe du Sacré Cœur et la réhabilitation de Paray. — En 1723, il devient Recteur du Noviciat d'Avignon ; il y reçoit les confidences du P. de Galliffet partant pour Rome. L'échec de celui-ci devant la Congrégation des Rites affecte douloureusement le P. Croiset. — Il est nommé Provincial de Lyon. — De retour a Avignon, il y compose : *Le parfait modèle de la jeunesse chrétienne dans la vie de saint Louis de Gonzague*, et meurt *senex*. 98-100

CHAP. IV. Le Sacré Cœur en Chine, en Syrie et au Canada.

§ I. Le Sacré Cœur en Chine.

Le P. Charles de Broissia fait connaître en Chine la dévotion au Sacré Cœur : ses vertus. — Le P. de Mailla maintient et développe

l'œuvre du P. de Broissia. — Il traduit en chinois le livre du P. Croiset et compose des prières.— Protection du Sacré Cœur. 101-103

Le P. Romain Hinderer. — Son origine, sa vocation, ses études, son enseignement. — Il demande et obtient la Mission de Chine. — Il se montre dans le Céleste Empire l'apôtre du Sacré Cœur. — Il érige une église au Sacré Cœur à Hang-Tchéou. — Prodiges qui annoncent la persécution ; mort de Kang-hi, 1722. 104-106

Le P. Hinderer, Visiteur général, consacre la Chine au Sacré Cœur ; intrépidité des néophytes. — Tableau du Sacré Cœur miraculeusement préservé.— Bienveillance du prince Mouan-pao pour le P. Hinderer. — Œuvre des enfants malades ; zèle des médecins convertis. — Soins religieux donnés aux femmes chinoises. — Héroïsme de deux vierges, soutenues par leur confiance dans le Sacré Cœur. — Terribles leçons données aux persécuteurs. — Désastres épouvantables.— Congrégation du Sacré Cœur à Pékin ; réduction du Sacré Cœur dans le Hou-Pé septentrional.— Mort de Iong-tching, avènement de son fils Kian-loung; influence du Frère Castiglione sur ce prince. — Succès du P. Hinderer. — Sa dernière maladie, sa mort le 26 août 1744. La dévotion au Sacré Cœur lui survit 107-115

§ II. Le Sacré Cœur en Syrie.

Le P. Fromage chez les Maronites ; il traduit en arabe la Vie de la V. Marguerite-Marie par Mgr Languet. — Confrérie du Sacré Cœur à Alep. Les Pères Jésuites sont les chapelains de la Visitation d'Antoura . . 116-119

§ III. Le Sacré Cœur au Canada.

Courants apostoliques qui vont de France au Canada, de France aux Indes orientales et à la Chine, de Marseille aux Échelles du Levant. Dès 1689, la dévotion au Sacré Cœur est à Québec ; les Ursulines y ont une Confrérie dès 1718. — Les Jésuites introduisent la dévotion du Cœur adorable *au pays des Croix* 120-123

CHAP V. La peste de Marseille. — Le P. Milley et la V. Madeleine Rémuzat.— Le P. Milley (Claude-

François) entre dans la Compagnie à l'âge de 17 ans, le 10 septembre 1720. Sa Régence, ses Études, ses Missions. — Il dirige à Marseille la Congrégation des Messieurs et celle des Dames. — Sa correspondance avec la Mère Madeleine-Joseph de Siry fait connaître ses fatigues.— Il devient le directeur de Madeleine Rémuzat, qui lui annonce la prochaine arrivée du fléau. — Marseille ne se rend pas à la voix de Mgr de Belzunce, son évêque. — La peste commence, elle fait 60,000 victimes. — Dévouement du P. Milley pour les pestiférés. — Sa lettre à sa fille spirituelle. — Il est atteint, il meurt le 2 septembre 1720. — Regrets que cette mort cause à Mgr de Belzunce. — Parallèle du P. Milley et du V. Père de la Colombière. — Influence qu'exerce dans le monde la délivrance de Marseille par le Sacré Cœur. 124-131

CHAP. VI. Le P. Joseph-François de Galliffet.
Né à Aix le 3 mai 1663, il entre au Noviciat d'Avignon le 17 septembre 1678. — Pendant son cours de Philosophie, il tombe sous la conduite spirituelle du P. de la Colombière. — Il fait son troisième an de probation dans la Maison Saint-Joseph de Lyon ; là, il est atteint d'une fièvre maligne qui le met en danger. — Le P. Croiset fait pour le malade un vœu qui le guérit. — Recteur au Collège de Vesoul et au Collège de Grenoble, il dote celui-ci d'une Chapelle et d'une Confrérie du Sacré Cœur; après avoir gouverné le grand Collège de la Trinité et la Maison du Noviciat, il devient Provincial de Lyon. — Il était Recteur au Collège de Besançon lorsqu'un ordre du T. R. P. Général l'appelle à Rome, comme assistant de France. — Il y va pour travailler plus efficacement à la cause du Sacré Cœur. — Confréries dont il obtient l'érection. — Comment il travaille à obtenir de Rome l'approbation d'un culte public et l'institution solennelle de la fête du Sacré Cœur. Les circonstances paraissent favorables... le Père compose ses *Écritures* pour la Congrégation des Rites; sa correspondance avec Philippe V, Roi d'Espagne ; avec Mgr Languet, Archevêque de Sens.—Espérances déçues, le *non proposita* de la Congrégation des Rites. — Problème non résolu 134-144

Le P. de Galliffet fait paraître son livre de *L'Excellence de la dévotion au Sacré Cœur*, suivi du Mémoire de la B. Marguerite-Marie sur sa vie. — Comment le Père répond aux difficultés de Prosper Lambertini, Promoteur de la Foi. — La dévotion au Sacré Cœur n'est pas nouvelle dans son objet, mais dans ses manifestations. — Le cœur, organe de vie et d'amour, a droit à des hommages particuliers, plus que les autres parties du corps, qui, toujours dignes d'un culte *privé*, pourraient recevoir un culte public, si l'Église le jugeait opportun. Mais l'institution d'une fête du Sacré Cœur fournirait un prétexte à l'établissement d'une fête du très saint Cœur de Marie. Et où est l'inconvénient ! y a-t-il même rien de plus désirable ? ainsi la multiplication des fêtes multipliera les moyens de salut. — Le Père concluait aussi de la fête des cinq Plaies à la fête du Cœur que le coup de lance a blessé. — La B. Marguerite-Marie ne le cède pas en sainteté à la B. Julienne ; si elle n'a pas encore fait de miracles, elle a pour elle la propagation miraculeuse de la dévotion dont elle est l'évangéliste. — Le Père appuie sa cause sur une théorie contestable : il fait du cœur l'organe principal de l'amour ; tandis que suivant beaucoup de savants modernes, le cerveau est le co-principe de l'âme dans les phénomènes de la sensibilité affective.—Succès qu'obtient dans le monde le livre de *L'Excellence de la dévotion au Sacré Cœur*. — Le Père fait paraître, dans l'édition de 1743, une apologie du Mémoire de la Bienheureuse ; il dédie cette édition à Prosper Lambertini, devenu Pape sous le nom de Benoît XIV. — Mort du Père de Galliffet le 31 août 1749. Le P. d'Autun envoie son Éloge funèbre aux Maisons de sa Province 144-157

La Pologne, par son Roi, par ses Évêques, par ses Visitations, avait secondé les instances du P. de Galliffet. Les Confréries du Sacré Cœur se multiplient en Pologne. — l'Espagne, récemment ouverte à la dévotion au Cœur adorable, avait témoigné le même empressement 158-160

CHAP. VII. L'Espagne et le Sacré Cœur.

Pourquoi l'Espagne ne s'éveille-t-elle que tar-

divement à la dévotion au Sacré Cœur, vers 1626?

§ I. Le P. Augustin de Cardaveraz, novice à Villagarcia le 20 août 1721. — Ses qualités extérieures... son union avec Dieu... ses comptes de conscience édifient ses directeurs. — Le 11 septembre 1727, Notre-Seigneur le fait entrer dans son divin Cœur... *Jésus d'Augustin, Augustin de Jésus.* — Ordonné prêtre en 1730, Augustin de Cardaveraz recrute les chevaliers du Sacré Cœur. — Notre-Seigneur lui montre une troupe de prédestinés, parmi lesquels les Jésuites 161-166

§ II. Le P. Bernard de Hoyos.

Né à Torrelobaton, le 22 août 1711, il est admis le 11 juillet 1726 au noviciat de Villagarcia. — Sa vertu étonne ses Maîtres. — Comment il est appelé à la dévotion au Sacré Cœur par le livre du P. de Galliffet. — Jésus lui révèle son Cœur. Les *petites idées* de Bernard pour établir en Castille et dans toute l'Espagne la dévotion au Sacré Cœur. — Faveurs qui lui sont prodiguées. — *Il règnera en Espagne, ce divin Cœur.*—Bernard cherche des collaborateurs qui le soutiennent, les uns par la prière et les sages conseils, les autres par leur parole et par leur influence.—Il se consacre au Sacré Cœur le 12 juin 1733 . . 167-171

Saint Ignace apprend à Bernard que la Compagnie de Jésus a la gloire de propager le culte du Sacré Cœur, et qu'elle obtiendra de la sainte Église la fête désirée. — Jésuites éminents qui, à l'instigation de Bernard, se consacrent au Sacré Cœur. — Moyens de propagande : 1° un petit livre qui raconte l'origine de la dévotion au Sacré Cœur, son essence, son extension, et 2° les Congrégations. — Bernard gagne à la cause le roi Philippe V lui-même. — Le P. de Loyola compose : *Le Cœur de Jésus découvert à notre Espagne.* — Le P. de Calatayud établit à Lorca sa première Congrégation, et fait paraître à Murcie l'*Incendie du divin Amour et Respiration amoureuse des âmes dévotes dans le Cœur de Jésus.* —Accueil que le livre du P. de Loyola trouve auprès de Nosseigneurs les Archevêques et Évêques.—Bernard en fait l'offrande au Sacré

Cœur. — Diffusion du livre par toute l'Espagne. — Tout l'Épiscopat espagnol écrit au Saint-Père pour demander l'institution de la fête du Sacré Cœur. — Notre-Seigneur récompense le zèle de Bernard par de nouvelles faveurs. — Le 2 janvier 1725, Bernard de Hoyos est ordonné prêtre . . . 172-180

Nouvelles apparitions du Sacré Cœur. — Bernard redouble de zèle. — Il fait graver et distribue par milliers des images du Sacré Cœur. — Le P. de Loyola compose une neuvaine que Bernard fait expédier dans toutes les provinces 180-185

Bernard fait son troisième an de probation. — Nouveaux efforts auprès du Saint-Père pour obtenir la concession de l'Office et de la Messe du Sacré Cœur. — Mort du P. Bernard de Hoyos, le 29 novembre 1735 à Saint-Ignace de Valladolid. 185-188

§ III. Le P. Augustin de Cardaveraz devient le chef de la pieuse croisade : sa proclamation. — Dévouement de ses collaborateurs, Pierre de Ferrusola, Onuphre Martorell, Jean-Baptiste Gener, Pierre de Salazar. — Augustin de Cardaveraz les électrise par son exemple. — Les Associations du Sacré Cœur se multiplient. — Le Roi Philippe V, les Princes et les Princesses de la famille royale s'enrôlent sous le drapeau du Sacré Cœur. — Faveurs miraculeuses obtenues du Sacré Cœur par le crédit du P. de Hoyos 189-195

§ IV. Le concile de Tarragone dans sa 20e session, 15 novembre 1738, décrète à l'unanimité qu'il sera fait à Sa Sainteté la demande de la Messe et de l'Office du Sacré Cœur. — L'église de Jaca est dédiée au Sacré Cœur. — Le P. de Cardaveraz se retire à Loyola. — Les PP. de Loyola, de Peñalosa et Calatayud lui succèdent. — Les Archevêques de Tarragone et de Burgos les appuient de leur influence. — Nouvelle pétition des Évêques de la province de Tarragone à Benoît XIV en 1745... 195-200

Comment la dévotion au Sacré Cœur passe au Mexique et aux Antilles. — Les PP. Juan Mora, François-Xavier Lascano, etc., publient des opuscules sur le Sacré Cœur. — Le P. Gabriel Malagrida au Brésil, le P. Antoine Guasp et le P. Vincent Sans au Paraguay. . 200-203

Chap. viii. Comment le culte du Sacré Cœur se propage.

Confrérie du Sacré Cœur dans l'église des Pères Jésuites de Blois. — La Congrégation des Artisans de Paray dans la Chapelle de la Visitation... Procession annuelle. — Les Vendredis de Paray.— Brefs d'Indulgences et érections de Confréries du Sacré Cœur en France, en Pologne, en Espagne ; ministères des Pères Jésuites dans les Monastères de la Visitation, des Ursulines, etc. — Affinités entre les élus du cloître et la dévotion au Sacré Cœur... Les Pères à Saint-Sulpice, à Sainte-Élisabeth, rue du Temple, à Paris.— Le P. Henri Mérigon, zélateur de la dévotion au Cœur adorable, son Éloge. — Le P. Joseph Waldner. — Son livre sur le Sacré Cœur. — Le P. François Schauenbourg.— Le Cœur très aimable de Jésus, Dieu et homme : analyse de cet ouvrage. — Hommage rendu à la Compagnie 204-219

LIVRE II.

Chap. ier Les Jansénistes et les Jésuites.

Guerre que les Jansénistes font à la Compagnie. — Opposition doctrinale dans les deux partis, touchant la nature de la grâce, la Primauté du Saint-Siège, la miséricorde et les Sacrements. — L'influence funeste du Jansénisme dénoncée par saint Vincent de Paul. —L'antagonisme des Jansénistes et des Jésuites dans la dévotion au Sacré Cœur. — Les Jansénistes dénaturent l'idée de cette dévotion, flétrissent son origine et calomnient ses propagateurs. — Ils isolent le cœur et du corps dont il faisait partie et de la personne du Verbe ; ils attribuent à un certain Thomas Goodwin l'origine de la dévotion au Sacré Cœur ; le V. P. de la Colombière ne serait que son plagiaire ; ils livrent au mépris de l'opinion, sous le nom de cordicoles et d'alacoquistes, les apôtres du Sacré Cœur, et surtout Mgr Languet, Archevêque de Sens, auteur de la Vie de la Bienheureuse. — Conduite de Daniel de Caylus, évêque d'Auxerre, envers

son métropolitain.— *Les Nouvelles Ecclésiastiques*, feuille hebdomadaire qui parut de 1730 à 1789. — Injuste et passionné, ce journal Janséniste n'a que des éloges pour tous les appelants ; et pour les prêtres catholiques, pour les Jésuites surtout, il n'a qu'injures et calomnies. 220-236

CHAP. II. Les premières disgrâces de la Compagnie et le Sacré Cœur.

§ I. Le Portugal.

Le marquis de Pombal se déclare contre les Jésuites ; il obtient de Benoît XIV un Bref qui nomme le cardinal Saldanha Visiteur des Maisons de la Compagnie en Portugal. Le Patriarche de Lisbonne, cardinal Joseph-Emmanuel, interdit les Jésuites de son diocèse. — Saldanha lui succède. — Le P. Malagrida, impliqué dans le procès du duc d'Aveiro, est brûlé vif. — Pombal fait déporter dans les États Pontificaux des centaines de Jésuites ; il en plonge des centaines d'autres dans les cachots de Saint-Julien. 236-238

Les Jésuites n'avaient rien fait pour se défendre ; sans appui du côté des hommes, ils ont recours au Sacré Cœur. — Vœu du Père Joseph de Andrada, vice-préposé de la Maison de Lisbonne, au Cœur de Jésus. — Confiance des prisonniers de Saint-Julien dans ce Cœur adorable. — Pombal étend sa haine aux Saints de la Compagnie . . . 238-242

§ II. L'Espagne.

Ferdinand VI, successeur de Philippe V en 1746, laisse en 1759 le sceptre à son frère Charles III, qui règne près de 30 ans : Emmanuel de Rhoda éveille dans l'âme de cet ombrageux monarque les plus graves soupçons... La dévotion au Sacré Cœur n'est qu'un filet dans la main des Jésuites pour prendre les âmes. — Charles deviendrait-il leur esclave ? Le P. Idiaquez tente inutilement de justifier la Compagnie auprès du Roi. — Le P. Sébastien de Mendiburu est averti surnaturellement de la catastrophe qui se prépare. — La foudre éclate le 2 avril 1767. — Arrestation des Jésuites dans toutes les dépendances de la monarchie espagnole. — Clément XIII essaie de les défendre auprès de

Charles III. — Il n'en est pas écouté. — La cause du Sacré Cœur est enveloppée dans la disgrâce des Jésuites. Admirable conduite des Pères de la Compagnie. Ils obéissent partout : le Sacré Cœur de Jésus les soutenait. — Comment dans leur année de misère (1767-1769) ils ont recours au Cœur adorable. 243-248

Plusieurs des Pères espagnols exilés en Italie meurent avant le bref de suppression.—Tels le P. Augustin de Cardaveraz, le 18 octobre 1770 ; et le P. de Peñalosa, le 3 octobre 1772. — Le P. Pierre de Calatayud s'éteint à son tour le 25 février 1773. — Son Éloge, sa mort admirable. — Le P. Sébastien de Mendiburu passe à une meilleure vie le 14 juillet 1782 à Bologne. — Huit ans après, le 1er septembre 1790, à Rome, le P. Idiaquez va rejoindre ceux qu'il avait assistés dans leur exil. — Qu'est devenu son grand ouvrage sur l'*Antiquité du Culte* du Sacré Cœur? — Le P. Joseph Pignatelli, anneau brillant qui unit l'ancienne Compagnie à la nouvelle. . 248-253

§ III. La France.

L'Assistance de France avait succombé le 6 août 1762 sous la coalition des Parlements, des Jansénistes et des Philosophes. — Au cours du procès Lavalette, le Parlement cite les Jésuites à sa barre, supprime leurs Collèges, condamne leur Institut et frappe d'abus les Bulles Pontificales et les Lettres Apostoliques. . 253-254

Une conviction se forme parmi les fidèles que l'Église ne sera sauvée que par le Sacré Cœur. — Démarches tentées auprès de Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, pour en obtenir l'institution de la fête du Sacré Cœur. — Révélations multiples... La lettre du P. Paradisi au T. R. P. Ricci le 15 mai 1761. — Le Père Pierre de la Haye, instructeur de la 3e année de Probation à Rouen, écrit vers le même temps et dans le même sens à Rome, au Père assistant de France. — Lettre du P. Nectoux, provincial d'Aquitaine au T. R. P. Général le 26 mai 1762. — Les Pères Jésuites de France sont supprimés ; mais les Évêques les accueillent et les occupent... La grandeur d'âme des proscrits : comme ils pardonnent à leurs persécuteurs 254-261

CHAP. III. Réhabilitation de la Compagnie ; triomphe du Sacré Cœur.

Le Pape Clément XIII prend en main la cause des Jésuites ; l casse et déclare nulles de plein droit les mesures prises contre la Compagnie de Jésus. — La Bulle *Apostolicum*. — Après la réhabilitation des Jésuites de France, vient le triomphe du Sacré Cœur. — On savait le Souverain Pontife Clément XIII favorable à sa cause. — Des Archevêques et Évêques de la Catholicité en grand nombre, les Rois de Pologne et Marie Leczinska demandent à la Congrégation des Rites l'établissement d'une fête du Sacré Cœur : Part que les Jésuites prirent à ce grand évènement...Les PP.Xavier Calvi, le P. Fabius Donzella. — Témoignages du *Nouvelliste* lui-même. — Ce que le mémorial des Évêques Polonais doit aux travaux antérieurs du P. de Galliffet. — Comment il s'abstient de toucher à la question controversée sur le rôle du cœur dans les affections sensibles.— Vœu de la Congrégation des Rites le 26 janvier 1765. — Le Pape Clément XIII l'approuve le 6 février suivant. — La Pologne, l'Archiconfrérie de Rome et la Visitation jouissent de la concession cette année-là même ; les Jésuites n'obtiennent cette faveur que l'année suivante. — Les Évêques de France, déférant au désir de Marie Leczynska, établissent la dévotion au Sacré Cœur dans leurs diocèses. — Mandements de Mgr de Partz de Pressy, Évêque de Boulogne, et de Mgr de Fumel, Évêque et Comte de Lodève... On remarque aussi les mandements de Mgr Rosset de Fleury, Archevêque de Tours, et de Mgr de May de Termont, Évêque de Blois. — Les Pères Jésuites, encouragés par la victoire remportée le 6 février 1765, demandent au T. R. P. Général d'instituer dans les Maisons de la Compagnie les pratiques désirées par la B. Marguerite-Marie. — La dévotion au Sacré Cœur prend de plus en plus en Italie 261-275

CHAP. IV. Louis-Nicolas Célestini, ou le miraculé du Sacré Cœur et de saint Louis de Gonzague.

Louis Célestini entre au noviciat de Saint-André le 14 juin 1764. — Sept mois après, il tombe malade ; les médecins désespèrent de sa

vie ; le 9 février, 3 jours après la ratification par Clément XIII du décret de la Congrégation des Rites, on lui apporte une image du Sacré Cœur. Sur sa demande, les Novices se rendent dans la chambre de saint Stanislas ; ils obtiennent que le malade reçoive le saint Viatique. — Nouvelle crise. « Dans deux heures, dit le médecin, tout sera fini. » Apparition de saint Louis de Gonzague à Célestini « Je suis guéri, donnez-moi mes vêtements, je ne souffre plus. » Saint Louis avait proposé à l'agonisant la vie ou la mort, et il avait répondu : *Fiat voluntas Dei !* « Je t'accorde la santé pour travailler encore à ta perfection et propager la dévotion au Sacré Cœur, dévotion très chère à tous les habitants du Paradis. »

Félicitations au Frère Célestini... Il se rend le lendemain au Gésù, revient au Collège Romain, raconte sa guérison et va chanter à l'Église de Saint-Ignace le *Te Deum* de reconnaissance.

La guérison est déclarée miraculeuse : Le Père Calvi en perpétue le souvenir dans une image qui est répandue par milliers. — Célestini meurt le 2 février 1768. — Scènes touchantes à ses funérailles.

Les Jansénistes essaient inutilement d'obscurcir l'éclat de cette guérison. — Le fait est incontestable, et l'honneur de la prophétie est sauf : Célestini, par ses récits et par la gravure à laquelle il a tant contribué, a rempli sa mission. 276-283

CHAP. V. Nouvelles et suprêmes épreuves; la suppression.

§ I. Nouvelles et suprêmes épreuves.

Grandes espérances des Pères Jésuites. — Elles sont tristement déçues. — Le 2 avril 1767 survient l'expulsion d'Espagne de tous les Jésuites. — Clément XIII soutient les proscrits; mais il meurt le 2 février 1769. — Le Conclave. Après plus de trois mois, Laurent Ganganelli, cordelier, est élu Pape, le 17 mai 1769, sous le nom de Clément XIV. — Aucun pacte simoniaque n'entache son élection ; longtemps il résiste aux instances des couronnes qui demandaient la ruine de la Compagnie. — Enfin, abandonné de tous, il cède et abandonne les Jésuites à leurs ennemis.

On les ruine dans l'opinion. — Tout recours au Pape leur est interdit. — Ce que leur chef a tenté pour attirer et retenir sur les siens l'assistance d'en haut. 284-287

§ II. La suppression.

Le P. Laurent Ricci, élu Général le 21 mai 1758. — On l'a dit inférieur à la situation. C'est une affirmation sans preuve : ce qu'il pouvait faire, il l'a fait. — Accablé de disgrâces incessantes, il espère contre toute espérance. Le 26 septembre 1758, il dénonce à ses religieux la gravité de la situation et sollicite un redoublement de prières.

Nouvel encouragement à la prière le 8 décembre 1759.

Le 30 novembre 1761, lettre sur les motifs de consolation et le recours à Dieu dans les calamités qui nous affligent.

Cependant la crise continue, et le T. R. P. Général, craignant que la continuité même de nos disgrâces ne fasse désespérer de la délivrance, fait appel aux motifs de foi dans une nouvelle lettre du 13 novembre 1763.

Le Pape Clément XIII publie la Bulle *Apostolicum*, triomphante apologie de la Compagnie. — Le T.R.P.Général épanche sa reconnaissance dans une lettre aux Provinciaux de son Ordre.— C'est le dernier rayon de joie qui traverse ce ciel si noir. — Désormais les lettres du T. R. P. Ricci porteront une teinte plus austère, quoique tempérée de résignation et de confiance. — Le 3 juin 1767, dans une nouvelle épître aux Provinciaux, il se place, avec tous les siens, sous la protection du Sacré Cœur. — Clément XIII était mort, Clément XIV lui avait succédé. — Ricci ne se dissimule pas ce qu'il doit craindre pour son Ordre ; il reprend la plume pour écrire encore aux Provinciaux. Il les presse d'élever la ferveur de leurs prières à la hauteur du péril : « Ce n'est plus telle partie de la Compagnie qui est menacée, c'est la Compagnie tout entière. Adressons nos prières au Sacré Cœur de Jésus et à la Vierge Immaculée. »

Cependant la crise se précipitait. — Le P. Ricci reprend la plume une dernière fois, le 21 février 1773. — Jamais il ne fut plus pressant,

plus persuasif. C'est encore un appel à la prière et à la pratique de toutes les vertus propres à la Compagnie. — Il finit en léguant à ses fils à perpétuité une rencontre quotidienne avec le Cœur de Jésus dans le Saint-Sacrement.

Le bref de suppression, *Dominus ac Redemptor noster*, signé le 21 juillet, était promulgué le 16 août suivant 287-299

§ III. Ainsi finit, après 233 ans de luttes,.. l'œuvre de saint Ignace. — Bien qu'elle avait fait sous toutes les formes.—Avait-elle donc mérité de mourir ?

Les Pères Jésuites avaient beaucoup fait pour le Sacré Cœur ; ils en attendaient la victoire. — Les oracles de Paray sont-ils menteurs ? Pourquoi le Sacré Cœur a-t-il trompé l'espérance du monde catholique, des Jésuites et de Clément XIII ?

Il faut tenir compte des iniquités de la France, et des défaillances de l'Église Gallicane. — Dieu se vengeait. Mais la Compagnie était-elle coupable ? Elle était, dans son ensemble, restée fidèle à l'esprit de l'Institut et à ses ordonnances ; mais il y eut quelques défaillances que nous avouons sans détour. — Cependant l'homme n'avait pas à punir ces fautes ; la Compagnie comme corps n'était coupable d'aucun des crimes qu'on lui imputait. — Témoin le deuil des vrais Catholiques, la joie des ennemis de l'Église, et l'empressement des successeurs de Clément XIV à reconstituer la Compagnie détruite ; témoin aussi la conduite de ces Jésuites *avant*, *pendant* et *après* leur suppression. Avant, ils prient ; frappés, ils se soumettent ; sécularisés, ils édifient. — Les Jésuites dispersés ont réhabilité la Compagnie. — Ajoutons que si Clément XIV les a supprimés, tous ses prédécesseurs, et en particulier Clément XIII, les ont honorés. — Enfin la postérité n'a pas craint d'affirmer avec Ricci mourant l'innocence de la Compagnie.

Enfin, la ruine de la Compagnie, suivie d'une si prompte restauration, complète le parallélisme qui existe entre la vie de la Compagnie et celle de Jésus sur la terre. . 300-308

CHAP. VI. Le P. Dominique-Marie-Xavier Calvi, S.J. (1714-1788.)

§ I. Merveilleux zélateur de la gloire du Sacré Cœur, Dominique-Maria Calvi naît le 7 octobre 1714. — Pure avait été son enfance, pure aussi sa jeunesse. — Élève du Collège de Prato en Toscane, il obtient son entrée au noviciat de Saint-André, le 7 décembre 1730, et prend le nom de Xavier. — Novice, c'est un autre Stanislas Kostka ; philosophe au Collège Romain, il fait penser à Louis de Gonzague ou à Jean Berchmans. — Régent de grammaire pendant 5 ans (1737-1742) il fait faire à ses écoliers la dévotion du mois de mai, consacré à la Sainte Vierge. — Pourquoi le Père Xavier, après 5 années de Régence, est promu au sous-diaconat, et bientôt au sacerdoce le 18 août 1742. — Il fait à Bologne ses quatre années de Théologie, et son troisième an de probation à Florence 1747-1748. — Pendant deux années, il est appliqué, avec le P. Philippe Trenti, aux Missions de Pistoie. —A la fin de 1750, il est nommé Père spirituel des Pensionnaires du Collège Tolomei à Sienne. — Il prêche en même temps les Exercices spirituels au peuple dans les églises. — Il est désigné pour aller à Malte remplacer le P. Rosignoli qui dirigeait la Maison de Retraite.

Il part en janvier, et après une tempête qui le fait relâcher en Sicile, il arrive à Malte le 19 mars, fête de saint Joseph . . . 308-315

Aperçu sur les Exercices spirituels donnés dans les Collèges. — Les Maisons de Retraite. — L'insuffisance de la Maison de Retraite à Malte oblige à bâtir. — Le P. Xavier prend sur lui les dettes laissées par le P. Rossignoli. — Œuvres de charité spirituelle et œuvres de charité corporelle. — Les grandes mortifications du P. Calvi. Ses extases quotidiennes. — Il fait des miracles qu'il attribue au crédit de saint Calédonius. — Souveraine est dans l'Ile l'influence du P. Xavier sur les âmes.— Il est rappelé à Rome. 315-319

§ II. Le Père inaugure ses fonctions de directeur des Exercices spirituels à la Maison Saint-André. — Il tombe malade ; une neuvaine à saint François-Xavier le guérit ; et il consacre sa vie à l'extension de la dévotion au Sacré Cœur.

Saint-André se prêtait merveilleusement à cette propagande ; des personnages du plus haut rang s'y rencontraient avec le P. Calvi, et subissaient son influence. Le P. produisait au besoin les titres qui prouvaient la Mission de la Compagnie. — Il se perfectionne dans la dévotion qu'il a le devoir de répandre, il fait l'Heure Sainte, les premiers Vendredis et les Quarante Heures; il vénère les Saints les plus dévoués au Sacré Cœur et cherche dans les saints Pères ce qu'ils ont écrit sur ce Cœur adorable : lorsqu'en 1764, la cause du Sacré Cœur revient devant la Congrégation, le Père Xavier organise une croisade de prière et de pénitence. — Il met au service des Postulateurs et de leurs avocats les ressources de son érudition ; de concert avec Mgr Bruni, des Écoles Pies, il compose l'Office et la Messe du Sacré Cœur. — Joie que lui cause la guérison du Frère Célestini. — Il est l'âme de la Confrérie adoratrice de Vellétri. — Il occupe les artistes à peindre des images du Sacré Cœur, fait graver des images pour les missionnaires et fonde un musée du Sacré Cœur. Poëte à ses heures, il suscite d'autres poëtes, encourage les écrivains, et réimprime les Vies des Saints qui se sont le plus signalés par leur dévotion à ce Cœur divin 315-328

Sa cellule était le centre d'une vaste correspondance : ce qu'il fait pour obtenir et expedier au loin les Brefs d'Indulgences.

Le 30 juillet 1773, il annonce la ruine de la Compagnie, en faisant l'exhortation à la Communauté. Sécularisé par le Bref de Clément XIV et privé du pouvoir de prêcher, il continue par correspondance sa propagande pour le Sacré Cœur ; il multiplie et répand partout les gravures et les opuscules, qu'il fait traduire en diverses langues ; il reconstitue le musée du Sacré Cœur. — Les Jésuites, sécularisés comme lui, lui servent de collaborateurs et l'aident à pénétrer partout.

On s'étonne qu'il ait pu suffire aux fatigues et aux frais de sa vaste correspondance : Dieu était avec lui. — Merveilleux succès de son zèle.

Il est averti de sa mort prochaine et s'y prépare. — Il meurt le 2 mai 1788, presque subitement,

un premier Vendredi du mois. — Témoignages de vénération publique prodigués à ses funérailles. 329-339

CHAP. VII. Le Sacré Cœur en Chine, de 1750 aux dernières années du XVIIIe siècle.

La *Réduction du Sacré Cœur* en Chine, dans les montagnes du Houpé. — La *montagne des dix mille familles*. — Comment les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie y étaient honorés.

Le P. du Gad, Supérieur de la Mission française, se retire à Macao. Il y est arrêté par ordre du marquis de Pombal, le 5 juillet 1762, et conduit à la tour Saint-Julien, d'où l'intercession de Marie Leczynska le fait sortir. Rentré en France, il y trouve la Compagnie dispersée, et malgré ses soixante-deux ans, il refait six mille lieues pour regagner la Chine. Mais parvenu à Canton, il ne put pénétrer dans l'intérieur et fut obligé de revenir en France où il mourut.

Le Saint de Hou-Kouang ou le P. Nicolas-Marie Roy. — Né à Dijon, 12 mars 1726, il entre au noviciat de Nancy en avril 1743. — En 1748, il enseigne la Rhétorique à Autun ; puis fait sa Théologie à La Flèche et à Paris. — Son amour pour les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie éclate dans sa correspondance. — Bien souvent il écrira à sa mère : « Enfonçons-nous dans le Sacré Cœur de Jésus et dans celui de Marie. » Une fois ordonné prêtre et sa théologie achevée, le P. Roy se rend à Rouen pour y faire, au troisième an, une retraite d'un mois qui sera son viatique. — Il quitte Paris en septembre 1753, et s'embarque au Port Louis sur *le Condé*, qui le transporte à l'île Maurice. — Il arrive en Chine ; et là, il est envoyé dans la Mission du *Hou-Houang*.

Là, son amour pour les Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie continue d'être sa force et sa lumière. — Il en répand autour de lui les vives ardeurs jusqu'à sa mort, qui arrive le 8 janvier 1769.—Il n'avait que 42 ans. . 340-347

Le Fils de Iong-tching, Hian-toung, se montrait assez favorable aux chrétiens. — Son peintre préféré, le frère Castiglioni, était colonne qui soutenait le Christianisme. — Il

excellait à peindre le Sacré Cœur. — Les Missionnaires de Pékin usaient de ces jours de tolérance. A Pékin même, ils avaient fondé une magnifique Congrégation du Sacré Cœur unie à celle du Saint-Sacrement. — Programme de la fête patronale. — Après le Frère Castiglioni, le Frère Attiret, héritier de sa dévotion au Sacré Cœur, obtient la faveur de Hian-toung qui veut le faire Mandarin; le Frère Joseph Panzi lui succède. La suppression de la Compagnie, quelques mois après son arrivée en Chine, l'attriste, mais ne le décourage pas. Il a confiance dans le Sacré Cœur. — La dévotion à ce Cœur divin inspire aux missionnaires sécularisés la résignation et l'espérance. Ils meurent les uns après les autres; le P. Bourgeois, dernier survivant, voit la Mission française s'ensevelir avec lui dans le même tombeau. — Cette Mission avait vécu avec gloire pendant plus d'un siècle. — Elle avait apporté en Chine la dévotion au Sacré Cœur; en mourant, elle la laissa comme le plus précieux des héritages et un gage de perpétuelle durée : aujourd'hui, la dévotion au Sacré Cœur triomphe dans toutes les provinces de la Chine. — On l'a vu récemment à Paray, au mois d'octobre dernier. . 347-357

CHAP. VIII. La guerre recommence contre le Sacré Cœur et la Compagnie dissoute.

Les Jansénistes craignent que la Compagnie ne ressuscite à l'ombre de la dévotion au Sacré Cœur. C'était l'espérance des Fidèles... une gravure, dont le Nouvelliste a fait la description, en a conservé le consolant témoignage. — Pour mieux anéantir la Compagnie, les Jansénistes déclarent la guerre au Sacré Cœur.

§ I. La guerre en Italie.

Trois personnages se distinguent par leur hostilité contre le Sacré Cœur. C'est l'avocat Camille Blasi, l'augustinien Georgi et le Cardinal Marius Marefoschi. — Des Cisterciens et des Barnabites dénaturent le décret de 1765 et n'admettent que dans le sens métaphorique la dévotion au Sacré Cœur. — Les Jansénistes imputent aux Pères Jésuites les erreurs et les illusions de la religieuse Eudie, dans le Liban.

Les Théologiens catholiques répondent à ces calomnies.—A leur tête brillent saint Alphonse de Liguori, Vanucci, évêque de Massa ; les Jésuites les secondent. — Tels Benoît Tétamo, Sicilien, de Palerme ; Emmanuel Marquès, de Coïmbre en Portugal ; Jean-Baptiste Faure, né à Rome : il est l'auteur des *Billets confidentiels* et d'un *Errata ;* erreurs à corriger dans les deux volumes récemment publiés pour Blasi.

Ajoutons à ces vaillants lutteurs le P. Louis Mozzi de Capitani, de Bergame ; le P. Zaccaria, avec son antidote contre les livres publiés ou à publier par le sieur Blasi, le Père Vincent Bartoli, le P. Lanzi, etc... ce qu'ils répondaient à leurs adversaires, en maintenant l'interprétation du décret de 1765... idée de leur argumentation.— Trêve momentanée après la concession que Pie VI fait d'un second Office à la Reine du Portugal (1778). — Ricci, Évêque de Pistoie, recommence la guerre en 1781. — Conciliabule de Pistoie. — La Bulle *Auctorem fidei* condamne trois propositions qui se rapportent à la dévotion au Sacré Cœur. — L'Épiscopat tout entier adhère à cette Bulle. — Il est douteux que Ricci se soit soumis 358-372

§ II. La lutte en Allemagne.

Dans tous les pays soumis à la Maison d'Autriche, le Sacré Cœur avait des ennemis. — Ils font réimprimer la dissertation de Blasi, les lettres pastorales de Ricci, le synode de Florence et les actes du conciliabule de Pistoie : Les coryphées sont Marie-Antoine Vittola et Jean-Charles Huber.

Vittola invective sans relâche contre les disciples du Sacré Cœur ; il poursuit les ex-Jésuites Hermann Goldhagen, Maximilien Hell, le prince des astronomes et des mathématiciens de son siècle, et Joseph Mangold, de l'université d'Augsbourg.

Vittola trouve un complice, Jean-Charles Huber, curé de Sindelbourg, qui compose *La dévotion au Cœur de Jésus, étudiée d'après les documents de la Théologie et de l'Histoire... Ostersturz...* 1771.

Les adversaires du Sacré Cœur ont recours au bras séculier. — Ils font la guerre aux images

du Sacré Cœur, qu'ils détruisent ou qu'ils badigeonnent ; ils rayent la fête du Sacré Cœur des calendriers, abolissent les Confréries en son honneur, et dénaturent l'enseignement orthodoxe dans les séminaires.

Le Sacré Cœur de la Trinité d'Inspruck n'est pas épargné, on le badigeonne, mais les victoires de 1796 permettent de le rendre à sa beauté première.

Le Tyrol tout entier se consacre au Sacré Cœur et chaque année, le 10 novembre cette consécration se renouvelle et ranime la confiance du Tyrolien dans le Cœur de son Dieu. — De plus en plus cette conviction se fortifie, le salut du Tyrol dépend de sa fidélité au pacte national.

La Hongrie, comme le Tyrol, était dévouée au Cœur adorable de Jésus. — La Pologne faisait comme la Hongrie ; mais les vices des Polonais ne permettent pas au Cœur de Jésus d'être bon. Aujourd'hui la Pologne ne compte plus parmi les peuples libres... Son espoir est dans le Cœur de son Dieu. 372-379

§ III. La lutte en France.

Les Jésuites français, une fois sécularisés ne se croient pas soustraits à la mission dont le Ciel les a investis ; ils parlent, ils travaillent, mais nos archives sont muettes. — Heureusement, les Jansénistes ont consigné dans leur Journal les faits des anciens Jésuites ; nous citerons le *Nouvelliste*.

Mgr d'Apchon, Évêque de Dijon accueille les Pères dispersés... à Blois l'abbé de Courtavel sert les Jésuites et le Sacré Cœur. —Mgr de Guenet, Évêque de Saint-Pons, Mgr de Fumel, Évêque de Lodève, Mgr de Partz de Pressy, Évêque de Boulogne, *tous échos des Jésuites et leurs dupes,* favorisent la dévotion au Sacré Cœur. — Mgr de Beaumont, Archevêque de Paris, étend le culte du Sacré Cœur dans son diocèse, c'est l'ami des Jésuites.

Le Nouvelliste sait aussi que la dévotion au Sacré Cœur est en vogue à Liège où les Jésuites jouissent d'une grande liberté ; que ces Pères se remuent en Autriche pour la même cause. — Presque à la veille de la Révolution, le Gazetier dit que les Jésuites sont tout-puissants à Saintes 379-385

Le P. Barthélemy Baudrand, né au diocèse d'Embrun le 18 septembre 1702, entre dans la Compagnie le 1er mars 1721. — Sa régence faite, il est promu au sacerdoce en 1733 et fait, à la fin de 1735, son troisième an de probation à Lyon, sous le P. de Galliffet revenu de Rome. — Le 15 août 1736, le P. Barthélemy prononce à Lyon ses derniers vœux. — En 1741, il est préfet au Collège d'Aix où il reste vingt ans. — Sécularisé par le Parlement il reste l'ouvrier de la gloire de Dieu et se consacre à la composition. — Il meurt âgé de 86 ans.

Barthélemy Baudrand est universel. Il connaît l'histoire de l'Église et la vie des Saints ; il combat les Jansénistes et les esprits-forts de son temps... mais il excelle surtout dans la direction des consciences et compose pour les guider de nombreux traités d'ascétisme.

On a de lui *l'Ame embrasée de l'amour divin par son union aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ;* et aussi une Neuvaine au Sacré Cœur avec des prières et des pratiques pour chaque jour. De plus, Baudrand a traduit de l'italien en français les *Visites* au Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge par saint Alphonse de Liguori ; et aussi une neuvaine au Sacré Cœur de Jésus, du même auteur. — Baudrand meurt en 1787 385-391

Le P. Nicolas Verron, qui devient, après la suppression, le directeur des adoratrices du couvent de Saint-Aure, compose pour cette Communauté *l'Adoration perpétuelle du Sacré Cœur de Jésus,* établie à Saint-Aure, le 1er juillet 1779. — Après la dispersion des Religieuses, le P. Verron cultive les groupes qui s'étaient formés non loin de lui. — Le 18 août, il est arrêté, enfermé à Saint-Firmin, et massacré le 3 septembre 1792 à l'âge de 51 ans.

Nommons aussi le P. Derouville qui a composé le livre de l'Imitation de la Sainte Vierge et une neuvaine en l'honneur du Cœur de Jésus. Avignon, 1770 ; le P. de Bonaffos de la Tour qui, dans le livre de ses *Cantiques notés* (Toulouse 1768) en a deux sur le Sacré Cœur 391-394

CHAP. IX. La Compagnie conservée dans la Russie Blanche par le Sacré Cœur.

Les Jésuites n'ont pas espéré en vain ; c'est du Cœur de Jésus que leur est venu le secours.— Le Schisme et l'Hérésie se font les instruments de la Providence, ils sauvent les derniers restes de la Compagnie proscrite ; et cette tâche remplie, le sceptre se change en verge ; mais en expulsant les Jésuites, il leur donne pour champ de leur apostolat le monde entier.

§ I. Le Bref de suppression devait, pour devenir obligatoire, être notifié aux intéressés ; or, il ne fut jamais notifié aux Jésuites de la Russie Blanche ; donc il ne fut jamais pour eux obligatoire.

La *majeure* de ce syllogisme s'appuie sur le texte même du Bref *Dominus ac Redemptor*, et sur la volonté formelle de Clément XIV lui-même. Donc le Bref, pour être obligatoire, devait être promulgué. Donc aussi longtemps que cette clause ne sera pas remplie, les Jésuites *pourront* et *devront* se considérer comme de vrais Jésuites.

La *mineure* n'est pas moins certaine. Le Bref n'a pas été promulgué en Prusse jusqu'en 1780, et dans la Russie Blanche, il ne l'a jamais été ; la Czarine ne permettant pas aux Évêques de ses États de dénoncer ce Bref aux Jésuites. — En vain ces Pères ont demandé à Catherine de se conformer au Bref qui supprimait leur Institut. — Catherine tint ferme. — Le P. Czerniewicz crut alors qu'il *pouvait* et *devait* rester... Il put penser que le Souverain Pontife Clément XIV connaissait sa conduite et ne la condamnait pas... A son tour, Pie VI ne fit rien pour troubler la sécurité des Jésuites de Russie. Il répondit même avec bienveillance au mémoire que le P. Czerniewicz eut l'honneur de lui adresser. — Et le Cardinal Rezzonico envoya au Solliciteur ce gracieux billet : » *Precum tuarum exitus, ut auguro et exoptes, felix.* 395-400

Le Noviciat fut donc ouvert à Polotsk le 2 février 1780, et la Congrégation Générale, la première de Polotsk, convoquée le 10 octobre 1782. — Élection du P. Czerniewicz, comme Vicaire-Général à vie. — Le chanoine Bénislowski ex-Jésuite, demande au Saint-Père et en obtient l'approbation des Jésuites dans la Russie Blanche, et en particulier des actes de

la Congrégation de Polotsk.— Même approbation donnée par le Pape au P. Joseph Pignatelli. — Pie VI restait semblable à lui-même : il avait toujours estimé regrettable la suppression de la Compagnie. 400-403

§ II. Czerniewicz meurt le 20 juin 1785. — Il avait tout espéré, tout obtenu de sa dévotion au Sacré Cœur.

Il avait vu à Rome le triomphe de ce divin Cœur en 1765 ; et il avait apporté dans les régions glacées du Nord les saintes ardeurs dont il était embrasé.

Il n'attribua qu'à l'intervention du Sacré Cœur l'opposition de Catherine au Bref de suppression.—Aussi ne négligea-t-il rien pour fortifier son Institut dans la dévotion à ce Cœur adorable... En voici des preuves :

On se préparait dans toutes nos Maisons à la fête du Sacré Cœur par un *triduum* de prières, que le P. Roothann trouve en pleine vigueur en 1804. — Comment le P. Czerniewicz recommande aux Pères anglais de Liège *d'introduire* et de répandre parmi eux la dévotion au Sacré Cœur, à l'exemple des Pères de la Russie Blanche. — Témoignage du P. Augustin Magnani, 1er avril 1784. — Hommage suprême rendu par le P. Czerniewicz à la mission de la Compagnie. . . . 403-408

Le P. Gabriel Lenkiewicz, élu Vicaire-Général par les Profès de la seconde Congrégation de Polotsk.— Postulatum sur les développements à donner au Culte du Sacré Cœur.— Il est décidé que tous les jours, après les Litanies des Saints et les autres oraisons commandées, on récitera l'oraison du Sacré Cœur. — Les Pères Schedler et Tibère Sertor assurent en 1789 que la conservation et les développements de la Compagnie dépendent de l'extension que les nôtres donneront à la dévotion au divin Cœur.

Le P. François Kareu qui succède le 1er février 1799 au P. Lenkiewicz, reste fidèle au culte qu'il avait, comme Provincial, voué au Sacré Cœur. — Pieuse ligue des Pères Jésuites en l'honneur de ce Cœur adorable.

Le T. R. P. Gruber, élu Général de la Compagnie le 6 octobre 1802, et le T. R. P. Thaddée

Brzozowski qui lui succède le 2 septembre 1805, héritent des sollicitudes du R. P. Kareu pour le Sacré Cœur. Ainsi les Pères de la Russie Blanche se montrent fidèles à leur tradition de dévouement au Sacré Cœur, qui leur donne près d'un demi-siècle de vie, de travail et de gloire. — Il ne les sauva pas de l'expulsion qui les chassa de Russie : cette expulsion qui leur ouvrait le monde ne fut que le couronnement des bienfaits de ce divin Cœur 408-413

CHAP. X. Renaissance de la Compagnie.

§ I. Le Portugal.

Le Portugal avait été le premier à frapper la Compagnie, il est le premier à la rétablir. — L'avènement de Marie-Francisca au trône amena la disgrâce de Pombal.

Marie-Francisca restitue aux Saints de la Compagnie leurs honneurs perdus ; aux prisonniers de Saint-Julien, la liberté et la lumière ; au culte du Sacré Cœur, son premier éclat. — Elle élève à la gloire du Sacré Cœur et de la Compagnie un monument réparateur 414-416

§ II. La France.

Des associations se forment pour préparer les voies à la restauration de la Compagnie.—Éléonor de Tournély fonde les Prêtres du Sacré Cœur. — Il s'unit au prince Charles de Broglie, à Pierre-Charles Leblanc et à Xavier de Tournély son propre frère. — Joseph Varin vient les rejoindre. — Leurs pérégrinations en Allemagne. — Ils sont huit ! Ils font les Exercices spirituels et se consacrent au Sacré Cœur. — Éléonor de Tournély leur chef est l'âme de tous. — Son zèle, sa bonté. — Tous demandent au P. Vicaire Général de la Russie Blanche de les incorporer à la Société.— Lenkiewicz les remet à des temps plus favorables. — Le P. Éléonor de Tournély meurt le 9 juin 1797. — Ses disciples, un moment réunis aux Pères de la Foi, entrent dans la Compagnie de Jésus en 1814.

Le P. Pierre-Joseph Picot de Clorivière institue sous le même nom de Prêtres du Sacré Cœur une société toute semblable à celle du P. de Tournély.—Gentilhomme breton, il était

entré dans la Compagnie le 14 août 1750. — Exilé de France, il se trouvait à Liège le 15 août 1773 et prononça ses derniers vœux la veille du jour où Clément XIV promulgua le Bref d'extinction de la Compagnie. — Rendu à la liberté du siècle, l'abbé de Clorivière voulait se rendre en Amérique, quand une voix intérieure lui dit : « Et pourquoi ne tenterais-tu pas cela en France ? » Et il vit dans une claire lumière la Société qui naîtrait de lui. Il met par écrit ses idées...et bientôt se sent pressé de recommencer pour les femmes ce qu'il avait ébauché pour les hommes : son Évêque l'approuve. — Il se voit à la tête de neuf compagnons, avec lesquels il se place à Montmartre sous la protection de Marie. — C'était le 2 février : le même jour, sous la conduite de Mlle de Cicé, une autre société, composée de vierges et de veuves, se formait à Paris. — Ces deux sociétés se maintiennent malgré les orages ; une Providence spéciale les protégeait ; elles font des progrès considérables. — Deux prêtres se rendent à Rome, en 1800, et reçoivent de Pie VII une approbation verbale. — Cette approbation et l'à-propos de leur tentative encouragent les deux sociétés.

Les Ordres religieux sont, dans l'Église, l'épanouissement de sa vie ; mais leur apparition n'est pas toujours possible au milieu d'un monde qui les proscrit. — Cependant les peuples qui les repoussent en ont besoin. — Le moyen de leur venir en aide à leur insu ! Le P. de Clorivière l'a trouvé. — Il a procuré les avantages du cloître, même au milieu du monde, à quiconque se croit appelé à la vie parfaite. Dans cette société secrète, à part le but spécial que les circonstances lui imposaient, tout est emprunté à la Compagnie.

Aujourd'hui la société du Cœur de Jésus, celle des hommes, a disparu. — Ses membres sont entrés dans la Compagnie ressuscitée. — Depuis longtemps ils étaient Jésuites par le Cœur. — La société du Saint Cœur de Marie n'a pas péri, elle a toujours sa raison d'être : son actualité fait sa perpétuité. . . 416-427

§ III. L'Italie.

L'Italie est le berceau des Pères de la Foi ou des Paccanaristes. — Ce qu'était Nicolas Pac-

canari : il y avait trop de l'homme en lui, pas assez du saint. — A la fin de 1798, Paccanari, non prêtre encore, fonde, avec 12 compagnons, la Compagnie de la Foi de Jésus. — Ils se donnaient pour vrais Jésuites et en portaient l'habit. — Déférant au vœu de Pie VI, le P. Varin, successeur du P. de Tournély, passe avec tous les siens dans la Compagnie de la Foi de Jésus, et reconnaît Paccanari pour Supérieur. — Ce succès enivre cet ancien commis-voyageur, il rompt toutes relations avec les Jésuites, que Pie VII venait de rétablir officiellement. — Son étoile pâlit. — Ses disciples l'abandonnent, et il finit en intrigant vulgaire : il meurt oublié.

Cependant la Providence préparait le rétablissement de la Compagnie. Les Jésuites rentraient à Parme, et le P. Panizzoni, devenu Provincial, recevait les ex-Jésuites qui demandaient à rentrer. — Après le P. Joseph Pignatelli, qui devint Provincial de Naples, remarquons le P. Félici.

Louis Félici était né le 16 décembre 1736 ; vingt ans après, il entrait à Saint-André. — Là, ses catéchismes à Saint-Vital lui donnèrent un nom. — Le 15 août 1773, veille de notre suppression, il prononça ses vœux de Profès pour toujours. — Le lendemain, la Compagnie était supprimée ; mais il restait à Louis Félici la consolation d'avoir été *un jour* l'enfant de la Compagnie. — Retiré à Rome dans le palais Mattei, il fonde avec de bons prêtres la *Pieuse-Union* des Prêtres de Saint-Paul. — Cette association comprenait réguliers et séculiers. — Elle se divisait en plusieurs branches, dont chacune avait ses attributions spéciales : les uns allaient aux hôpitaux ; d'autres instruisaient les Mariniers ; d'autres encore se faisaient catéchistes volontaires, d'autres enfin donnaient des instructions aux soldats. — Ils présidaient les cas de conscience à l'Appollinaire. — Les sourds-muets n'étaient pas abandonnés 428-432

Le P. Félici établit une Confrérie du Sacré Cœur à Sainte-Marie *in Capella*. Le 25 janvier 1803, un Bref de Pie VII l'érige en archiconfrérie *Primaria*. — En 1818, le P. Félici comptait environ 1500 affiliations. — Léon

XII la transfère dans l'Église de Sainte-Marie de la Paix.

Les restaurations partielles de la Compagnie faisaient pressentir un grand acte de justice ; le 7 août 1814, Pie VII publia la Bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum,* qui rétablissait la Compagnie. — Promulgation de la Bulle dans l'Église du Gesù. — Pie VII préside à la cérémonie. — Le P. Panizzoni, âgé de 87 ans, reçoit la Bulle des mains du Pape au nom du P. Général Brzozowski ; 86 vieillards Jésuites de l'ancienne Compagnie étaient là... parmi eux le P. de Montalto, âgé de 126 ans, dont cent huit depuis son entrée dans la Compagnie. — Louis Félici était de la fête, il avait 78 ans.— Reçu au Gesù, il y meurt le 29 novembre 1818. — Les Prêtres de Saint-Paul, le *Diario* de Rome et l'*Ami de la Religion et du Roi* ont fait son éloge. 433-435

Plus célèbre que Félici est Alphonse Muzzarelli. — Novice à Bologne le 20 décembre 1768, il était Régent de grammaire à Imola, lorsqu'arriva la suppression. — Il obtint un bénéfice à Ferrare sa patrie, et sous l'habit séculier, garda le cœur d'un Jésuite.— Toujours sur la brèche, il n'est point d'erreur qu'il n'ait combattue.— Esprits forts, Jansénistes, Fébroniens, Gallicans, il les attaque, il les démasque, il les confond... Sa logique irrésistible est agrémentée parfois d'une légère pointe d'ironie.

Il trouva du temps pour composer plus d'un ouvrage sur le Sacré Cœur de Jésus et le Très Saint Cœur de Marie. — On a de lui une neuvaine pour se préparer à la Fête du Sacré Cœur ; une instruction pratique sur la dévotion au Sacré Cœur ; et surtout, une dissertation sur les Règles qu'on doit observer pour parler et écrire avec exactitude sur la dévotion et le Culte dû au Sacré Cœur de Jésus. — Résumé de sa doctrine sur ce point.

Après 2 ans d'un repos fécond dans la ville de Ferrare, il vient à Rome pour y exercer les fonctions de Théologien de la Pénitencerie. — Il dirige une Congrégation pour l'instruction de la jeunesse. — Le pape Pie VII ne lui permet pas de se réunir au P. Pignatelli et à ses anciens confrères. — Son zèle le rend suspect aux Français. — Il est conduit comme pri-

sonnier à Civita-Vecchia, de là à Reims, puis à Paris : il souffre douloureusement des maux de l'Église, et il meurt le 25 mai 1813. — Le P. Félici prononça son éloge à Rome le 15 juillet suivant. 435-442

§ IV. L'Espagne.

La patrie des Bernard de Hoyos, des Augustin de Cardaveraz, ne devait pas être à jamais privée du Culte qui avait fait sa gloire. — Il est vrai que Charles IV croyait de son honneur de m aintenir ce qu'avait fait son père Charles III. — Mais le malheur le rendit sage. — En 1814, il était à Rome, il se tourna vers le Sacré Cœur et se fit inscrire dans l'Archiconfrérie de Sainte-Marie *in Capella*. — Ferdinand, son fils, imita son exemple.— Rétabli sur le trône, il fonde une Congrégation du Sacré Cœur dans l'église du Monastère royal de la Visitation à Madrid. — Bientôt le second Monastère de la Visitation, aussi à Madrid, a sa congrégation... de même le couvent des Salésiennes d'Orihuela. — Ferdinand fait plus encore : il obtient de Pie VII l'approbation de la fête du Sacré Cœur pour toutes les églises des possessions espagnoles : par un décret royal du 29 mai 1815, il révoque et annule la Pragmatique Sanction du 2 avril 1767. — Le P. Jean-Joseph de Cortozar, de l'ancienne Compagnie, se signale par son zèle pour le Sacré Cœur 442-445

Conclusion . Ce travail, tout incomplet qu'il soit, montre qu'avant comme après la suppression, la Compagnie ne s'est pas désintéressée de sa mission. — Les Jésuites ont cru à cette mission d'en haut... leur foi survit même à l'extinction de l'Ordre et s'affirme par tous les genres de dévouement. — Le Cœur de Jésus régnera, c'est leur devise ; que n'ont-ils pas fait et souffert pour en soutenir l'honneur ? c'est pour eux une question d'existence. — Ils espèrent dans le Sacré Cœur. Vaine n'a pas été leur espérance. Le Cœur de Jésus triomphe aujourd'hui... et la Compagnie est sortie du tombeau avec le même esprit et le même courage, toujours dévouée aux saintes causes qu'elle a autrefois défendues. — Elle lutte, elle souffre, mais ne la plaignons pas : s'il est bon de servir la cause du Sacré Cœur, il est meilleur encore de souffrir pour Lui 446-448

APPENDICE.

Le Très Saint Cœur de Marie devant la Visitation et la Compagnie de Jésus.

§ I. Le V. P. Eudes (*Cœur admirable de la Mère de Dieu*, t. II, liv. Ier, ch. III.) attribue à saint Ignace la dévotion de la Compagnie pour le Très Saint Cœur de Marie. *L'Addolorata* ou sainte Marie du Cœur. (Note : le P. de Rochemure ne s'éloigne pas de la tradition commune). — Le V. P. Eudes forme une couronne de 12 Jésuites qu'il appelle les 12 apôtres du Très Saint Cœur de la Vierge. — Le P. Osorius et les trois Amours de Marie pour Jésus. — Le P. Suarez pose les principes sur lesquels repose la Sainteté de Marie. — Le P. Eusèbe de Nieremberg nous dit le battement du Cœur de Marie pour les hommes. — Le P. Paul de Barry énumère les perfections du Cœur de Marie. — Le P. Honorat Nicquet dans *le Serviteur de la Vierge*. — Le P. Cornelius à Lapide. — Les P. P. Jacques Nouet, Josse Andries, Jean Bourgeois. — Le P. Jean Pinamonti publie en 1699 le *Sacré Cœur de Marie*. — Mérite de ce livre. 451-460

§ II. Dévotion de saint François de Sales au Très Saint Cœur de Marie. — Pendant un demi-siècle, les Religieuses de la Visitation semblent ignorer cette dévotion. — Elle éclate avec la Bienheureuse Marguerite-Marie, qui en recommande la pratique à ses novices. — Les deux Cœurs de Jésus et de Marie sont associés dans les hommages de plusieurs Monastères : au second de Rennes ; dans celui de Nantes ; au premier de Paris où un vœu fait au Très Saint Cœur fait disparaître la contagion. 460-466

La dévotion des Pères Jésuites pour le Très Saint Cœur se perpétue dans la Compagnie. Le V. P. Claude de la Colombière. — Le Père Jean Croiset. — Le P. Bouzonié admire dans le Cœur de Marie la contemplation la plus sublime, la charité la plus ardente et l'humilité la plus profonde. — Les Litanies du Très Saint Cœur de Marie se trouvent dans la plupart des formulaires et des manuels que les Visitandines et les Jésuites font paraître aux XVIIe et XVIIIe siècles. — Acte d'hommage et de réparation au Cœur de Marie. . 466-473

§ III. Le P. de Galliffet, dans le Mémorial latin qu'il offre au Souverain Pontife Benoît XIII, veut associer le Saint Cœur de Marie au Sacré Cœur de Jésus dans la demande qu'il adresse au Saint Siège, pour en obtenir la concession de la Messe et d'un Office.— Il s'appuie sur la ressemblance qui éclate entre le Fils et la Mère.

Ils sont unis dans les desseins de Dieu par une prédestination semblable ; unis dans les figures qui les annoncent, et dans les mystères de leur vie. — Ils ont mêmes vertus, mêmes titres et qualités, mêmes prérogatives, mêmes honneurs et mêmes fêtes.— N'est-ce donc que dans la dévotion rendue au Sacré Cœur que Marie serait séparée de Jésus ?

Mais déjà le culte du Cœur de Marie se répand dans le monde. — Des églises, des Confréries sont fondées en son honneur. — Ce Très Saint Cœur mérite ces hommages. — Car, au-dessous du Cœur Sacré de Jésus, il n'y en a pas de plus saint, de plus doux, de plus noble, de plus élevé, de plus aimant que le Cœur de Marie.— Passage remarquable du V. P. Eudes à ce sujet 473-480

Ajourné en Cour de Rome, le P. de Galliffet ne perd pas courage, il publie, à la fin de son ouvrage sur le Sacré Cœur, un Office du Saint Cœur de Marie, et quelques exercices en son honneur. A la fin de l'ouvrage, chapelet du Cœur de Marie.

Dévotion des Pères Espagnols au Très Saint Cœur.—Vision du P. Bernard de Hoyos.— Les Pères Italiens célèbrent les douleurs de la Reine des martyrs : Le Père Joseph-Marie Maugeri. — Le P. Barthélemy Baudrand réserve la 3e partie de l'*Ame embrasée de l'amour divin* à glorifier le Très Saint Cœur de Marie. — Sa neuvaine à ce Cœur admirable.

Le P. Louis Lanzi publie des Considérations sur la dévotion au Saint Cœur de Marie. — Les opuscules du P. Alphonse Muzzarelli sur le même sujet : *Le Trésor caché dans le Cœur de Marie. — La Neuvaine pour se préparer à la fête du Saint Cœur de Marie. — Le Carnaval sanctifié par le pieux souvenir des douleurs de Marie.* — Analyse de la Neuvaine 481-498

§ V. Le Culte du Très Saint Cœur en Chine; le Père Roy.

La Sainte Vierge soutient les Pères que la suppression de l'Ordre a frappés. — Ils meurent l'un après l'autre et lèguent à leurs successeurs une dévotion qui n'a pas péri.

Le Saint Cœur de Marie et la Visitation au XVIIIe siècle : son culte à Paris, à Avignon, à Nantes, à Besançon. — Consécration du T. R. P. Roothan aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie 498-502

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I. Le Cœur de Jésus dans les armes de la Compagnie.

§ I. Joie du P. X. lorsqu'il aperçoit au-dessous du chiffre ordinaire de la Compagnie, un Cœur portant la trace du coup de lance ; serait-ce l'auteur lui-même qui aurait voulu représenter dans ce monogramme de la Compagnie et ce Cœur juxtaposé, l'alliance des Fils d'Ignace avec le Sacré Cœur de Jésus ? On ne peut guères en douter : l'auteur de l'ouvrage, c'est le B. P. Canisius dont la dévotion au Sacré Cœur est bien connue. Et ce n'est pas là un fait sans précédents et sans postérité. Bientôt le P. X. poursuivant ses recherches, découvre plus de 200 gravures enrichies de ce divin Cœur.

La première gravure de la collection vient de Rome, elle sort des presses du Collège Romain. D'autres la suivent venant de la même source. Nous en avons de Madrid, d'Aney, d'Ingolstadt, de Venise, d'Alcala...

La galerie des Estampes de Paris rend aussi témoignage à cette union fréquente du Nom et du Cœur de Jésus dans les portraits de nos Saints.

Nous-même nous avons trouvé de ces Cœurs sur les rayons d'une simple bibliothèque. Arras, Douai, Lyon, Rouen nous les fournissaient.

Mais ces Cœurs avaient passé les mers : ils éclatent au frontispice de plusieurs ouvrages imprimés à Rio, et de l'autre côté des Andes, à Lima. Les Pères des collèges du Puy, de Tour-

non et de Mariac avaient adopté cette combinaison du monogramme et du Cœur sur leur cachet.

Les ouvrages de piété n'en avaient pas le monopole, les ouvrages classiques eux-mêmes en sont ornés. 505-511

§ II. Comment le Monogramme et le Cœur de Jésus sont-ils représentés dans les armes de la Compagnie ?

Le Cœur n'est pas dessiné d'après nature ; il revêt une forme symétrique et conventionnelle.

Presque toujours il est surmonté de trois clous qui le transpercent. Tantôt il émerge d'une couronne d'épines, tantôt la couronne l'enveloppe perpendiculairement avec le monogramme qui le surmonte. Quelquefois le Cœur est à demi plongé dans la coupe d'un calice dont le pied est environné de la couronne d'épines. On trouve aussi le Monogramme 143 dans l'intérieur du Cœur de Jésus, lequel est environné de rayons et de flammes. Mais nous ne pouvons tout dire ; nous constatons seulement une merveilleuse variété. 511-512

§ III. Que signifient ce monogramme IHS et le Cœur qui l'accompagne.

Le chiffre IHS est l'abrégé de IHSVS, Jésus. Saint Ignace s'empara de ce signe en ajoutant une croix sur la traverse de l'*êta* majuscule ; il mit au-dessous les trois clous, et fit de cet ensemble le cachet de sa Compagnie. Ces trois lettres IHS, abréviation du nom de Jésus, déclarent que la Compagnie est de Jésus, pour Jésus. En surmontant d'une croix la majuscule intermédiaire, nous reconnaissons que Jésus est Sauveur en mourant pour nous. Ses clous disent que nous sommes tenus de nous crucifier avec Jésus au travail et à la souffrance.

L'addition du Cœur dans notre blason modifie, il est vrai, le chiffre que saint Ignace nous a laissé. Mais 1° ce Cœur laissait au signe traditionnel son ampleur et son éclat. 2° Cette addition venait de Rome, des presses du Collège Romain ; la Compagnie ne l'a pas blâmée.

Ce Cœur que la lance a ouvert est le Cœur de Jésus, et la Compagnie, qui l'ajoute à son chiffre, n'a plus seulement pour insigne le Nom, mais aussi le Cœur du Dieu qui l'a fondée. Se-

rait-ce un pressentiment de la mission qui honorera la Compagnie ? Serait-ce un souvenir des enseignements du Bienheureux Canisius ? Quoi qu'il en soit, ce Cœur et ce Nom de Jésus juxtaposés sur le blason de la Compagnie nous disent qu'elle est née non seulement de Jésus, mais de son Cœur 513-515

Conclusion. Il y avait donc dans la Compagnie deux blasons, l'un officiel, l'autre facultatif qui ajoutait au premier un Cœur. On les trouve en présence l'un de l'autre pendant tout un siècle. Dans le cours du XVIIIe siècle, le Cœur disparaît. Pourquoi ? Est-ce un acte de déférence pour les Congrégations Romaines qui encourageaient si peu les révélations de Paray ? Ou bien les éditeurs redoutaient-ils les critiques du Jansénisme ? Ou enfin cédaient-ils à l'engouement de la classe lettrée pour le paganisme renaissant ? nous n'osons pas l'affirmer . . 515-516

II. Notes Biographiques sur le Vén. P. Claude de la Colombière (d'après les Archives du Gésu). Il vient au monde le 2 février 1641, entre au noviciat d'Avignon le 25 octobre 1658 et prononce ses premiers vœux le 26 octobre 1660.

En 1660-1661, il étudie la métaphysique à Avignon. De 1661 à 1667, il est régent dans le même collège. En 1667, il se rend à Paris pour y faire son quadriennium au collège de Clermont. Quels Pères illustraient alors la Compagnie dans ce collège ou à la maison professe ?

De Paris il vient à Lyon, enseigne la Rhétorique deux ans (1671-1673), et prêche aussi un an dans notre église. En 1674-1675, il passe quelques mois au troisième an, est admis à la Profession le 2 février 1675. Quelques semaines après, il est envoyé comme supérieur au collège de Paray. Sa première entrevue avec la Bienheureuse, aux Quatre-Temps du carême 1675. — Le 21 juin de la même année, le vendredi après l'Octave de la Fête Dieu, il se consacre au Sacré Cœur.

En septembre 1676, il se rend à Londres, est impliqué dans le prétendu complot des Papistes et jeté en prison le 26 novembre 1678, et revient en France en janvier 1679. Mandé à Lyon, il fait une première halte à Dijon, une seconde à Paray où il voit Marguerite-Marie seulement une fois.

En 1679-1680, il est Préfet ou Père spirituel des jeunes religieux de son Ordre au collège de la Trinité de Lyon et confesseur dans la Congrégation des Nobles. L'année suivante, il n'est plus que Préfet des Juvénistes. — Liste des élèves de Logique et de Physique qui vécurent sous sa direction. En 1680-1681, le P. Joseph de Galliffet était *Bidelle* en Logique. — Personnel du collège de la Trinité en 1679-1680.

Dans le courant de 1681, le P. de la Colombière malade va respirer l'air natal à Saint-Symphorien d'Ozon, et de là visite sa sœur, religieuse de la Visitation à Condrieu. Il revient à Lyon, est envoyé à Paray en août 1681, et il y meurt le 15 février 1682, à sept heures du soir 516-521

III. Note sur le Mémoire de la Bienheureuse. Le P. de Galliffet, dans sa Préface apologétique au Mémoire de la Mère Marguerite-Marie, raconte l'odyssée du livre latin qu'il a composé à Rome sur le culte du Sacré Cœur de Jésus; il dit comment il y joignit, après l'avoir fait traduire en latin, le Mémoire de la Bienheureuse. Aucun des censeurs auxquels ce travail fut soumis n'y trouva rien à reprendre.

De retour en France, il met en français son livre latin avec quelques additions. Mais le censeur royal de Paris, monsieur Delorme, ayant fait quelques critiques touchant le Mémoire de Marguerite-Marie, le Père fit des *Observations* dont il donne la substance.

D'abord, il y a un préjugé favorable en faveur de ce Mémoire : c'est l'œuvre de Marguerite-Marie partout révérée comme une sainte.

Il a été examiné à Rome et trouvé irréprochable. — Le blâme qui flétrirait Marguerite-Marie rejaillirait sur la dévotion au Sacré Cœur.

Mais que reproche donc à ce Mémoire le censeur royal ? Des petitesses, des faveurs incroyables, des propositions erronées.

1° Des petitesses, c'est-à-dire, quelques expressions pas assez nobles. Mais Dieu, en se communiquant aux âmes, s'accommode à leur caractère et à leur éducation. D'ailleurs, dans les Colloques de Dieu avec l'âme, le fond seul des choses est de Dieu, la manière de les exprimer est de la créature.

2° Des faveurs incroyables. Mais cela lui est commun avec tous les Saints que Notre-Seigneur a voulu favoriser. Il a dit à sainte Thérèse : « Si je n'avais pas créé le ciel, je le créerais pour toi seule. » Il a pu dire à Marguerite-Marie :« Si je n'avais pas institué le Sacrement de mon amour, je l'instituerais pour toi. »

3° Des propositions erronées. Mais d'abord, dans un récit de piété dont l'auteur n'est pas suspect, on doit interpréter favorablement tout ce qui est susceptible d'un sens orthodoxe.

Ainsi que Marguerite-Marie parle de son impuissance à résister aux impressions de l'esprit qui la possédait ; il ne s'agit pas d'une impuissance absolue, mais transitoire, sa liberté d'agir n'était suspendue que pour un temps. De même encore que la Bienheureuse semble renoncer à sa part de Paradis ; on ne peut lui en faire un crime, l'enfer qu'elle désire est un enfer où elle aimera Dieu. Enfin, qu'on ne lui reproche pas ces expressions qui, sous sa plume, visent l'union de Dieu avec l'âme : telles que fiançailles, mariage, Époux et Épouse. Ces expressions ont cours dans les Saintes Écritures, et les Saints les ont employées . . 521-527

§ IV. Lettre des Religieuses de la Visitation du premier Monastère de Lyon, écrite aux autres Couvents de leur Ordre, touchant le Livre nouvellement imprimé dans la même ville, qui a pour titre : l'Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ.

C'est une analyse très bien faite de l'ouvrage du R. P. de Galliffet 527-533

§ V. Sonnet du Frère coadjuteur Dominique Cérasola S. J., à la gloire du Sacré Cœur . . 533

§ VI. Lettre du B. Grignon de Montfort, aux Religieuses de la Visitation 534-536

§ VII. Cantique en l'honneur du Sacré Cœur, par le R. P. de Bonaffos de la Tour, supérieur des Pères Jésuites de Toulouse 536-539

§ VIII. Lettre inédite de la B. Marguerite-Marie. 539

§ IX. Lettre du R. P. Dom Placide Fontaine, Bénédictin, sur la vie de la V. Sr Alacoque. 540

§ X. Le Cœur d'argent de Marie, au Monastère d'Avignon.

§ XI. Maria Antonia de Saint-Joseph. . . . 543

§ XII. Ouvrages sur le Sacré Cœur composés par les Pères de la Compagnie de Jésus, avant 1800 548

COLLEGE BOSTON

Imprimerie de Notre-Dame des Prés. — Ern. Duquat, directeur.
Neuville-sous-Montreuil (Pas-de-Calais).

DATE DUE

UNIVERSITY PRODUCTS, INC. #859-5503

BOSTON COLLEGE
3 9031 01067253 3